



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







[Jan. Stranden]

Up to the 1st of June
around the 1st 1848

-

67152

11/11/11

Chaudon, Louis Mayeul

DICTIONNAIRE ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour servir de Commentaire & de Correctif au
Dictionnaire Philosophique, & aux autres Livres
qui ont paru de nos jours contre le Christianisme:

O U V R A G E

Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la
Religion, & la Réponse aux objections de ses
Adversaires ;

Ex AVEC *Libri*

La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, &
l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

Par Monsieur ***.

*Debemus amando corrigere, non nocendi aviditate, sed studio
corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)*

TOME PREMIER.

Le jeune  *le*

A AVIGNON,

Chez { La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN,
Impr. Libraires près la Place S. Didier.
ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire,
Rue de la Balance.

* * * * *

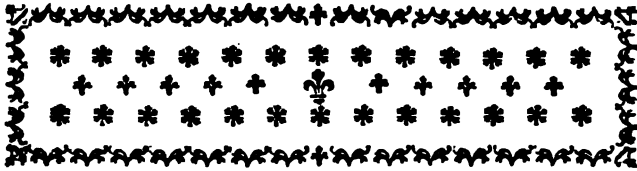
M. DCC. LXXIV.

AVEC PERMISSION.

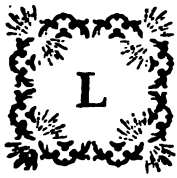
Ref-st.
Auxamat.
6-10-52
79596

B
42
V94
C48

7-9-52 INF



AVERTISSEMENT.



E prompt débit de la première Edition de cet Ouvrage nous engage d'en donner une seconde, augmentée d'un grand nombre d'articles & de paragraphes nouveaux. La plupart étoient nécessaires; le Public les demandoit, & nous avons tâché de satisfaire son empressement. Dans les uns, nous avons développé une preuve; dans les autres nous avons fourni une nouvelle réponse à une objection. Dans ceux-ci nous avons mis un fait dans un jour plus lumineux; dans ceux-là nous avons démêlé les subterfuges d'un adversaire habile. Quelques Incrédules que le Public desiroit de connoître, seront peints dans des articles particuliers d'après ce qui nous a paru la vérité.

Quelques Censeurs auroient voulu que nous eussions donné plus d'étendue à certains articles, sans faire réflexion que le plan de notre ouvrage n'est pas de tout approfondir. Notre objet est de donner en abrégé

les preuves du Christianisme , d'en faciliter l'intelligence aux simples ; de les rendre intéressantes aux gens du monde , & agréables aux personnes frivoles. Creuser trop cette carrière immense , ç'auroit été manquer notre but. Assez d'autres Ecrivains ont développé les raisons sur lesquelles portent les fondemens inébranlables de la Religion Chrétienne. Sans parler des anciens Pères , qui ont confondu tour-à-tour les Idolâtres & les Juifs ; qui ont tracé un tableau frappant de la pureté des mœurs des premiers Fidèles , & de l'injustice atroce de leurs persécuteurs. Nous avons eu beaucoup d'Ecrivains modernes , qui ont recueilli les traits de lumière répandus dans leurs écrits. C'est avec ces armes puissantes que *Vivès*, *Grotius*, *Pascal*, *Huet*, *Abbadie*, *Honteville*, *François*, &c. ont combattu les ennemis de l'Evangile. On a vu revivre en eux l'érudition des *Eusebe*, la science des *Jérôme*, le génie des *Augustin*, le zèle des *Cyrille*. S'il s'est trouvé des *Celses*, nous avons eu aussi des *Origenes*. Il s'agissoit de présenter l'élixir de leurs écrits , & c'est ce que nous avons tâché d'exécuter. Les Livres qui ont paru depuis peu contre les ouvrages impies , & en particulier contre la *Philosophie de l'histoire* & l'*examen des Apologistes du Christianisme* ,

AVERTISSEMENT.

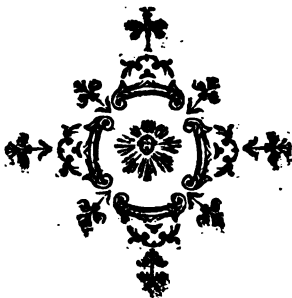
nous ont été d'un grand secours pour cette Edition, & l'on trouvera ici quelques ruiffeaux émanés de ces sources précieuses.

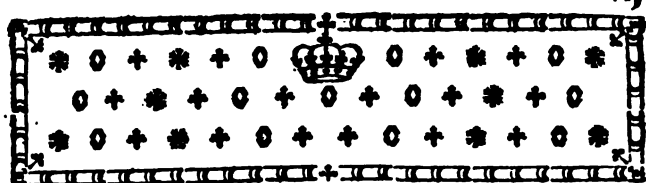
Quoique nous ayions promis dans le titre l'apologie des défenseurs de la Religion, nous ne nous sommes pas chargés de repousser tous les traits lancés par nos *Titans* modernes sur les divers grands Hommes qui ont illustré l'Eglise, leur Patrie & la Littérature. On imprime actuellement un ouvrage intitulé : *les grands Hommes vengés*, où cet objet sera beaucoup mieux rempli que nous n'aurions pu le faire. On ôte le masque dans ce livre curieux à quelques sophistes que les Incrédules avoient célébrés comme de bons Citoyens, & l'on raffermir sur leur piédestal les statues des grands Hommes qu'ils avoient voulu renverser.

Nous avons tâché en parlant des Incrédules de garder la modération convenable à des défenseurs du Christianisme ; & si nous avons paru quelquefois écrire avec chaleur, ce n'a été qu'à l'égard de ces *Aretins* insolens, dont les blasphêmes & les attentats sont aussi persévérans que contagieux. Leurs écrits impies & satyriques sont à présent la seule bibliothèque des jeunes gens. Ils s'en nourrissent & leur imagination impétueuse, s'allumant à ce funeste flambeau,

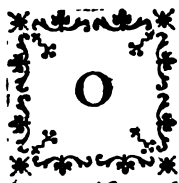
vj **AVERTISSEMENT.**

éclate par des actions qui peuvent les conduire au dernier supplice. C'est ce qu'on a vu il y a deux ans à Abbeville ; c'est ce qu'on verra peut-être encore à la honte du siècle ; & il suffit d'être humain & sensible, de s'intéresser à l'honneur des familles & au repos de l'Etat, pour les détourner de la lueur fausse qui pourroit les précipiter dans l'abyme.





P R É F A C E.



N a mis l'erreur en Dictionnaire , il est nécessaire d'y mettre la vérité. Les Apôtres de l'impiété prennent toutes sortes de formes pour répandre leur poison ; les Défenseurs de la Religion ne chercheront-ils pas aussi les moyens de faire goûter leurs remèdes ? L'ordre alphabétique est le goût du jour , & il faut bien s'y plier si l'on veut avoir des Lecteurs.

De tous les Ouvrages que la fureur de l'Irréligion a lancé dans le monde , il n'y en a peut-être aucun qui soit marqué à des traits plus noirs que le *Dictionnaire Philosophique*. C'est un autel élevé au libertinage & une école ouverte au Matérialisme. Toutes les Puissances (*) se sont armées contre

(*) Le Parlement de Paris condamna ce Livre au feu , par son Arrêt du 19 Mars 1765 , (que l'on trouvera tout au long après cette Préface) comme une satire scandaleuse des Myâtres , de la Morale & de la discipline du Christianisme ; comme un cours complet de Matérialisme ; comme un Recueil de blasphèmes mille fois répétés par les Impies & mille fois réfutés depuis 18 siècles. Ces illustres Magistrats firent plus encore en 1766 , lors de l'exécution du Chevalier de la Barre à Abbeville. Ils ordonnèrent que cette production sacrilège seroit brûlée sur le corps du jeune criminel qu'elle avoit séduit. La République de Geneve condamna le même Ouvrage aux flammes , & on pensa dès-lors , que l'Auteur ne méritoit point l'asyle qu'on lui avoit accordé dans les terres de ce petit Etat. En effet , il fut obligé de le quitter peu de temps après.

cette détestable production , & pouvoient-elles rester tranquilles sans prévariquer !

Ce Dictionnaire n'est point une de ces futilités littéraires , qui de la toilette d'un petit Maître passent dans la boutique d'un Epicier. Tout le monde le lit ; tout le monde le cite ; Militaires , Magistrats , Femmes , Abbés ; c'est une coupe , dans laquelle tous les états & tous les âges s'abreuvent du poison de l'impiété. Il y en a déjà six éditions , & nos Imprimeurs sont aujourd'hui si sages & si désintéressés , qu'elles seront , sans doute , suivies de plusieurs autres.

Par quel prestige un Ouvrage si dangereux a-t-il pu se répandre si loin & si rapidement ? Il n'est que trop facile de le sentir. Ce Livre brise tous les liens qui attachent les hommes à la vertu. Il attaque la Religion dans ses dogmes , dans sa morale , dans ses droits. A peine reconnoît-il l'existence de l'Être Suprême , & cette existence , de la façon qu'il l'admet , n'intéresse en aucune façon les hommes. Dieu n'a pas besoin de nos hommages ; nous n'avons rien à attendre de sa miséricorde , rien à redouter de sa justice , comment nous récompenseroit-il , comment nous puniroit-il ? L'ame périt avec le corps ; l'homme pense par les mêmes organes que les bêtes , vit & meurt comme elles , &c. &c.

De tels principes révolteroient sans doute , s'ils étoient présentés de front ; mais l'Auteur les fait entrer dans l'esprit avec l'art le plus insidieux. C'est un parfum empesté , qui s'insinue insensiblement dans toute la masse du sang. Saillies ingénieuses ,
plaisanteries

plaisanteries légères , bons mots piquans , antithèses brillantes , contrastes frappans , peintures riantes , réflexions hardies , expressions énergiques , toutes les graces du style , tous les agrémens du bel esprit y sont prodigués.

C'est assez dire qui en est l'Auteur. Un pareil Ouvrage ne peut sortir , que de cette plume téméraire & féconde , que le Démon de l'esprit & de l'irréligion a préparée lui-même dans les gouffres de l'Enfer. Le père de la *Pucelle d'Orléans* a beau désavouer le *Dictionnaire Philosophique* ; on y reconnoît à chaque trait les marques de son origine. C'est un enfant de ténébres dont tout le monde a désigné le Père , dès qu'il a paru au grand jour.

On fait que M. de V. le plus bel esprit de l'Europe , le premier Poète de son siècle , élevé au plus haut degré de la réputation littéraire , & parvenu à un âge où toutes les passions se taisent , n'est plus dévoré que par la fureur du Prosélytisme ; mais que cette fureur est absurde ! Qu'elle est horrible ! Qu'elle est indigne d'un Philosophe , qui se dit le bienfaiteur du Genre humain ! Il n'y a qu'un petit esprit , qu'un étourdi qui ne puisse sacrifier ses idées au repos des hommes & à leur bonheur. Je ne dirai point à M. de V. : croyez , parce qu'on le lui a toujours dit en vain ; mais qu'il garde au moins son secret. Ne sent-il pas qu'en le confiant même à un homme sage & prudent , même à un ami , il sappe les fondemens de leur union , & donne atteinte aux nœuds qui les attachent l'un à l'autre ?

Un homme avoit de la Religion & croyoit que

vous en aviez ; vous étiez liés par le cœur & par l'esprit. Après lui avoir confié le secret de votre incrédulité , vous avez tâché de lui en communiquer le venin , & vous n'avez malheureusement que trop réussi. Ne comptez plus sur lui , comme il ne compte plus sur vous. Vous vous regardez mutuellement comme deux furieux auxquels on a ôtés leurs menottes. Plus de confiance , & dès-lors plus d'amitié ; la crainte en a pris la place , & c'est à votre impiété folle & imprudente que vous devez ce beau service.

Un Incrédule peut se croire assez sûr de lui-même pour penser qu'au milieu de la séduction du monde , du besoin , de l'intérêt , il ne fera jamais rien contre la probité ; mais peut-il exiger que les autres le croient ? Non sans doute. Ceux qui rient le plus insolemment de ce qu'ils appellent la *simplicité des Peuples aveuglés* ; ceux qui calomnient le plus la Religion sont ceux qui pensent plus fermement , qu'on ne peut être vertueux sans Religion. Qu'un Philosophe ait besoin d'un domestique ; il s'en présente deux. Il demande à l'un ; *De quelle Religion êtes-vous ? Moi , Monsieur , je ne suis d'aucune ; j'ai été pendant quelque-temps le portier de M. de V. ; il nous catéchisoit tous les jours ; il nous prouvoit qu'il n'y avoit point de Religion , & qu'il n'y avoit de coquins que dans le Christianisme ; je l'ai cru , & Dieu merci je ne tiens à rien.* Notre Philosophe fait une grimace & questionne l'autre. Il voit par toutes ses réponses que c'est un bon Chrétien , craignant Dieu , fréquentant les Sacremens , & il se décide pour celui-ci.

P R É F A C E.

xi

Les Philosophes irréligieux seroient bien fâchés de n'être servis que par leurs prosélytes. Ils savent que l'Irréligion est l'écueil de la vertu , & s'ils ne le disent pas , ils agissent bien en conséquence. Quels reproches n'ont donc point à se faire les Apôtres de l'Irréligion, s'ils la croient dangereuse à la Société ? & s'ils ne la croient pas , quel est leur aveuglement ? Mais non , ils la croient & je n'ai jamais trouvé d'Incrédule , dit un des Auteurs du *Journal Chrétien* , (a) qui n'en soit convenu avec moi. Les Philosophes desirant autant que le peuple , de vivre à l'abri des noirceurs , des rapines & du meurtre. Pourquoi donc parlent-ils contre cette même Religion qui , de leur aveu , rend le Prince humain , le sujet soumis , le Magistrat intègre , le maître indulgent , le domestique fidèle , le mari vertueux , la femme chaste , le père tendre , le fils obéissant ? Pourquoi donc écrivent-ils en impies ? Par foiblesse , par vanité. Nouveaux *Erostrates* , ils veulent faire parler d'eux. Hélas ! ils n'y réussissent que trop pour leur honneur & leur repos. On ne les traite pas seulement d'impies , ils ne feroient qu'en rire. On les regarde comme des malhonnêtes gens , comme des mauvais Citoyens , & on s'éloigne d'eux comme de la caverne d'un serpent , dont la morsure empoisonne les sources de la vie & du bonheur.

Malheur aux maisons & aux familles , (dit M. *Maffillon* , Paraphrase du Pseaume XIII.) qui donnent accès chez elles aux esprits forts. Les troubles ,

(a) Le fonds des Réflexions précédentes est du même ; c'est M. *Teubler*.

les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des Ecoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'Epouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré comme un vain scrupule, que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle; le Père croit que, laisser agir le penchant de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans; l'Epouse se persuade, que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent? Quel cahos! Quel théâtre d'horreur & de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux & étoient érigées en Loix Publiques? Quelle affreuse République, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute composée d'impies, & où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyen!

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-dessus eux, que plus d'adresse & de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du Public. Il faut bien pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader, que tous les hommes, & ceux qui paroissent les plus saints, leur ressemblent.

Tandis qu'ils se livrent sans réserve à la corruption de leur cœur, tandis qu'ils font éclater cette

dépravation par les écrits les plus sales & les plus infâmes , ils affectent dans d'autres écrits les dehors de la sagesse & de l'innocence. Mais ce langage hypocrite ne trompe personne ; ils ne se font pas même illusion à eux-mêmes ; & s'ils sont abominables aux yeux des gens de bien , ils le sont presque autant à leurs propres yeux.

Il est ridicule de penser que la satire , la licence & l'impiété n'inspirent aucun remords à celui qui croupit toute sa vie dans ce borbier. On peut être plus tranquille en santé , mais de quels troubles ne se sent-on pas agité à l'approche de la plus petite maladie ? M. de V. a souvent éprouvé ces salutaires retours , & fasse le Ciel qu'il les éprouve encore ! Le bras de Dieu n'est pas raccourci , & la grace ne lui refusera pas ses célestes rayons , du moins dans ces momens où toutes les illusions se dissipent. Transportons-nous à l'instant de la dissolution de son être ; voyons-le sur un lit de douleur , la mort sur les lèvres , le désespoir dans le cœur. Quelles sont ses pensées , quels sont ses sentimens dans ce moment terrible ? Voici , sans doute , ce qu'il se dira à lui-même.

» Tu as adoré l'or & la gloire , ton coffre-fort
» & ta réputation étoient tes Dieux , & tu as prof-
» titué à ces vaines idoles ta Patrie , ta Religion ,
» ton repos. Que ce Démon de l'orgueil , des ri-
» chesses & de l'impiété , devant lequel tu t'es
» prosterné , te délivre aujourd'hui ; implore son
» secours , adresse-lui ta voix mourante ; il est
» sourd , il est muet , & loin de calmer ton cœur ,
» il ne s'éveille que pour le ronger. A qui t'adres-

» seras-tu dans ta détresse ? A ce Dieu même que
 » tu as si souvent blasphémé , à ce Dieu que
 » tu n'as pas voulu connoître , ou que tu n'as
 » connu , que pour l'outrager. Tu as renversé ses
 » Autels , & il t'offre une place à côté de lui ; tu
 » as décrié son culte , & il veut que tu sois son
 » éternel adorateur ; tu as rougi d'être son enfant ,
 » & il ne se lasse point d'être ton Père. Il t'ouvre
 » ses bras , il t'ouvre son sein , ce sein que tu as
 » déchiré ; c'est le seul remède aux maux qui te
 » dévorent & l'unique asyle qui te reste. »

Animé de ces sentimens de repentir & de confiance , l'Impie converti dit du plus profond de son cœur : » Recevez-moi , Seigneur , dans ce bain
 » sacré ; lavez-moi de toutes mes souillures. Votre
 » miséricorde est plus grande que mes crimes.
 » Ecartez votre foudre ; sur quel endroit pourroit-
 » elle tomber *qui ne soit tout couvert du sang de*
 JESUS-CHRIST ? » Nous aimons à penser que ce
 seront les derniers sentimens de M. de V. Puissé
 ce Dieu qu'il a si souvent outragé , lui faire sentir ,
 non le poids de sa justice , mais toute l'étendue de
 sa clémence !

Le *Dictionnaire Philosophique* ne donne guère lieu
 d'attendre un si prompt changement ; mais la grace
 s'est signalée par des prodiges encore plus merveil-
 leux. En attendant que l'Auteur ouvre les yeux à la
 lumière , mettons son Ouvrage dans le creuset de
 la Religion & de la Raison. La matière est impor-
 tante , mais le style , cette partie principale d'une
 production littéraire , ne peut avoir ces charmes ,
 qui rendent le *Dictionnaire* si agréable & si dans

P R É F A C E.

xv

gereux. Nous ne pouvons nous permettre que rarement des plaisanteries ; nous nous basons le plus souvent à raisonner ; & le raisonnement est toujours froid pour les esprits frivoles & même pour quelques esprits sérieux. Ce n'est donc point l'amusement qu'il faut chercher dans ce Livre, c'est l'instruction. Nous l'avons puisée dans les Auteurs qui ont le mieux écrit sur les matières que nous traitons. Les nommer , c'est prévenir favorablement le Public.

MM. *Berrier , Joannet , Gauchat , le François , Trublet* , nous ont fourni plusieurs Articles , & nous les avons donnés tels qu'ils se trouvent dans les Journaux & dans leurs Livres , sans y faire presque d'autre changement que celui que l'uniformité du style exige. Nous avons sur-tout profité du *Traité abrégé de la Religion* qu'on trouve dispersé dans différens volumes du *Journal Chrétien*. Ce *Traité* , composé par un savant Curé de Brie , étoit , pour ainsi dire , perdu dans cet Ouvrage Périodique , ainsi que plusieurs autres morceaux excellens. Ils recevront une nouvelle vie dans cet Ouvrage , & les personnes qui n'ont pas ce Journal , ou qui ne veulent pas se donner la peine de rassembler des articles séparés , nous sauront gré de les avoir déterrés.

Nous avons traité brièvement les Articles *Génése , Confession* , & quelques autres qui demandent des discussions profondes & un grand étalage d'érudition. Il auroit fallu charger cet Ouvrage d'Hébreu , de Grec & de Latin , & notre dessein étant de ne travailler que pour le commun des Lecteurs , qui demandent un préservatif prompt con-

tre la contagion de l'impiété, nous aurions manqué notre but, en nous jettant du côté des recherches épineuses. D'ailleurs un Savant aussi distingué dans la République des Lettres que dans l'Eglise, prépare une réfutation complète des morceaux que nous n'avons pas approfondi : ce que nous en disons suffira à tout Lecteur judicieux pour lui faire connoître la fausseté de ce que raconte M. de V. sous les mêmes articles dans son *Dictionnaire Philosophique*.

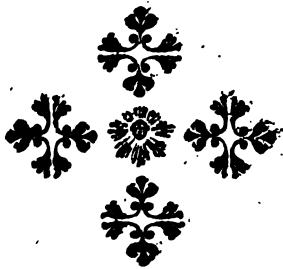
On nous reprochera peut-être la liberté que nous avons prise de désigner les Auteurs ; mais nous répondrons. 1.° Qu'en nommant les Ecrivains impies, nous ne nous sommes pas permis les emportemens, auxquels ils se livrent contre les Apologistes du Christianisme. 2.° Il faut démasquer un Auteur qui ne garde aucun ménagement, afin que le voile, sous lequel il s'est couvert, ne serve point à cacher de nouveaux attentats. Ainsi nous avons mis le *Dictionnaire Philosophique* sur le compte de M. de V., parce que les désaveux qu'il a donnés de ce Livre sont insuffisans ; & que cette vieille ruse de désavouer au Public les Ouvrages dont on se glorifie en secret, ne trompe plus personne. » Le même » homme, dit le célèbre *Jean-Jacques Rousseau*, sera » l'Auteur ou ne le sera pas devant le même homme, selon qu'ils seront à l'Audience ou dans un » souper. C'est alternativement oui & non, sans » difficulté, sans scrupule. De cette façon la sûreté » ne coûte rien à la vanité. » Ainsi M. de V. voulant avoir l'honneur & le profit de ses Livres, sans rien risquer pour sa personne, a désavoué le *Dictionnaire Philosophique* dans les Journaux, tandis
que

que la dernière Edition étoit annoncée & débitée par son Libraire ; tandis qu'il accabloit d'injures les Censeurs de ce Livre ; tandis qu'il le défendoit avec acharnement sous le nom de *Bazin*. Si les conséquences des Philosophes n'avoient déjà été jouées sur le théâtre , il y auroit là de quoi faire une excellente scène comique. Mais dans cette inconséquence même on trouveroit des traits qui peindroient l'homme & l'Auteur. M. de V. sent bien que dans certains Ouvrages , il n'est plus que l'ombre de lui-même. L'imagination est quelquefois en défaut ; l'incrédulité ne doit pas l'être, afin d'éveiller par des réflexions impies ceux auxquels on ne peut plus fournir des saillies piquantes. Voilà la source de tant de nouvelles brochures , caractérisées moins par l'éloquence que par la témérité & l'audace. Elles se sont vendues comme si elles étoient bonnes ; continuons donc , dit M. de V. , de mettre dans les jeux de notre vieillesse des ornemens qui les font vendre. C'est le seul moyen de conserver des admirateurs & des acheteurs.

En faisant ces tristes observations , nous sommes bien éloignés de vouloir faire de la peine à M. de V. Qu'il jouisse de la santé , de la paix , des richesses , du repos & de la gloire ! Nous ne demandons de lui que le bon usage de ses talens supérieurs , & nous le demandons non-seulement pour assurer son bonheur éternel , mais encore sa félicité temporelle. La véritable paix n'est qu'avec la vertu.

Ce que nous disons de M. de V. nous le dirons aussi des autres Incrédules , dont il est question

dans cet Ouvrage. La plupart sont hommes ; ils méritent par conséquent de la charité ; & quelques-uns d'entr'eux sont des grands hommes ; on leur doit des ménagemens & de la modération. Loin de nous tout esprit de violence , de hauteur & de mépris ; loin de nous ce zèle amer qui ne parle que de feu & de gibet. Périront à jamais tous nos Ecrits , plutôt que d'inspirer la moindre pensée de fureur & de vengeance. L'Ecriture & la Raison doivent être le seul glaive d'un défenseur du Christianisme. Nous ne prétendons point pourtant blâmer les Magistrats qui répriment l'impiété , puisque nous avons prouvé qu'ils en ont le droit dans l'Article *Persecution* ; nous ne parlons que des Particuliers qui se croiroient permis de venger la Divinité. Nous ne voulons fournir des armes ni au Fanatisme , ni au ressentiment.





ARRÊT DU PARLEMENT,

Qui condamne le Dictionnaire Philosophique portatif, & les Lettres écrites de la Montagne, par Jean - Jacques Rousseau, première & seconde partie, à être lacérés & brûlés par l'Exécuteur de la Haute-Justice,

CE jour, toutes les Chambres assemblées, les Gens du Roi sont entrés, & Me. Omer Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit :

MESSIEURS,

Si la fausse Philosophie, qui jette tant de dépravation sur les mœurs, n'est pas assez éclairée, ou n'a pas assez de bonne-foi pour abjurer ses erreurs, au moins devoit-elle se repaître en silence de ses chimères & de ses absurdités. Pour pouvoir insensiblement se produire & faire des Prosélytes, elle avoit marché d'abord par des voies obscures, & employé des moyens qui n'étoient pas à la portée de tout le monde ; vous l'avez cependant arrêtée dans sa route, & ses essais capables de tromper votre vigilance, n'ont pas échappé à votre pénétration ; il est étrange aujourd'hui que, secouant sans pudeur le voile sous lequel elle avoit jusqu'ici déguisé sa marche, elle lève le front pour paroître

xx ARRÊT DU PARLEMENT.

ce qu'elle est ; qu'elle profère hautement l'iniquité , ouvre la bouche contre le Ciel , & veuille répandre avec plus de facilité par toute la terre le poison de l'incrédulité de son esprit & du libertinage de son cœur. C'est le seul but que l'on ait pu se promettre du *Dictionnaire Philosophique portatif* que l'on ose faire paroître , & on se porte à cet excès sous le règne d'un Prince qui , par la manière dont il gouverne ses Peuples , ne cherche qu'à affermir dans leur cœur la vérité du dogme & la pureté de la morale.

Si l'Auteur étoit connu , il ne vous paroîtroit pas moins digne que son Ouvrage des peines les plus rigoureuses. Quelle frénésie possède donc certains esprits de nos jours ? Quel fruit pensent-ils retirer de leur doctrine impie , cruelle même pour l'humanité ? Que présente-t-on dans ce *Dictionnaire* ? Les dogmes de la Religion présentés comme des nouveautés introduites par la succession des temps ; dérision de la discipline & des usages de l'Eglise ; anéantissement des saintes Ecritures & de toute Révélation : on essaie de saper les fondemens de la Religion Catholique : on nie la Divinité de JESUS-CHRIST : on ne craint pas , on ne rougit pas de traiter de fable ce que les Evangélistes en rapportent , & de donner pour institution humaine la foi & la discipline de l'Eglise ; les Sacremens , le culte des Saints pour superstition. On rapporte des allégories , des figures qui se trouvent dans les Ecrivains Sacrés , mais on soustrait aux Lecteurs l'objet des allégories , les vérités & les faits annoncés par les figures , & qui en rendent le rapport & la justesse sensibles.

ARRÊT DU PARLEMENT. xxj

On expose des contradictions entre les Auteurs divins, & on tait avec soin les explications qui concilient de la manière la plus satisfaisante ces contrariétés apparentes. On se permet de falsifier les Textes de l'Ecriture, & on en donne des traductions infidèles ; on y ajoute même quelquefois pour tromper le Lecteur peu attentif ; on ne respecte pas plus les Textes des Pères, & on porte la témérité jusqu'à vouloir jeter un vernis d'ignorance ou d'idiotisme sur les plus fameux génies, tels que les *Augustin* & les *Chrysostôme*, &c.

Point de miracles ; c'est, selon l'Auteur, insulter Dieu que d'en supposer. Point de péché originel dans l'homme ; point de liberté dans sa volonté ; point de Providence générale ni particulière : la matière est éternelle selon lui : il n'y a de certitude que la Physique & la Mathématique : illusion que l'espérance d'une vie future, l'homme périt tout entier ; invectives contre les actes consacrés par la Religion : Loix divines & humaines également méprisées ; on présente les Religions comme faites pour les climats. Toutes les Loix qui concernent la Physique sont calculées pour le méridien qu'on habite, & les Rites de la Religion sont de même nature. On paroît admettre une Religion naturelle dans laquelle on reconnoîtroit un Dieu quelconque ; mais quelle seroit cette Religion, & quel Dieu y reconnoîtroit-on, puisque, selon l'Auteur, on n'a aucune idée de Dieu, qu'on ne peut le connoître, & qu'on ne lui rendroit aucun culte, sous prétexte qu'il n'a pas besoin de nous ?

Mystères, Dogmes, Morale, Discipline ;

xij ARRÊT DU PARLEMENT.

Culte , Vérité de la Religion , Autorité divine & humaine , tout est donc en butte à la plume sacrilège de cet Auteur , qui se fait gloire de se ranger dans la classe des bêtes en mettant l'homme à leur niveau , puisqu'il n'admet de bonheur que celui des sens , & qu'il consent à périr entièrement comme elles.

Et quels moyens emploie-t-on pour inviter à adopter ces erreurs ? Le ridicule , la plaisanterie , les doutes , les sophismes , les objections , les difficultés , les blasphèmes même mille fois répétés par les impies depuis dix-huit siècles , & mille fois réfutés , résolus avec la force & l'évidence qui fait le caractère de la vérité , & qui ne peuvent en imposer qu'à ceux qui négligent de s'instruire , & à ceux qui ont quelque intérêt à se laisser séduire & à se faire illusion.

Tel est l'Ouvrage que la République de Genève a déjà condamné aux flammes , & que tout Etat policé , n'eût-il pas l'avantage que nous avons d'être dans le sein de l'Eglise Catholique , ne peut s'empêcher de proscrire , parce qu'il n'est pas de Société aux intérêts de laquelle ne soient contraires la licence , l'indépendance & l'irréligion. Doit-on s'étonner que les Loix qui gouvernent les différens Etats , ne soient pas plus respectées par cet Auteur , & que celle en particulier , qui assure depuis tant de siècles le Sceptre & la Couronne aux Princes aînés mâles de nos Rois , soit aussi l'objet de ses railleries ?

A ce premier Ouvrage nous en joindrons un autre intitulé : *Lettres écrites de la Montagne* , &c.

ARRÊT DU PARLEMENT. xxij

en deux Parties. L'Auteur dans la première s'occupe à défendre ses précédens Ouvrages, & en particulier son *Emile*, contre la proscription prononcée par le Conseil de la République de Geneve : malheureusement opiniâtre dans le système qu'il a adopté, loin de profiter des censures qui en ont été faites, d'avouer avec candeur les erreurs dont, on l'a convaincu, & de les détester, il renouvelle tous ses principes impies & détestables contre la Religion Catholique, & contre JESUS-CHRIST même qui l'a fondée, contre la Révélation & les Livres Saints, contre les Miracles, toutes les autres erreurs enfin dont le détail a révolté si justement tous les esprits à la lecture d'*Emile*. A ces impiétés il ajoute de nouveaux blasphèmes que nous n'osons répéter, & qui annoncent un de ces Philosophes orgueilleux qui résistent à la vérité en lui opposant leurs illusions, *hommes corrompus dans l'esprit & perversis dans la Foi, mais le progrès qu'ils feront aura des bornes, car leur folie sera connue de tout le monde.*

Quel abus plus énorme & plus déshonorant de l'esprit & des talens ! La Religion aura toujours des Celse, des Julien, des Socin, des Bayle, des insensés, en un mot, qui blasphémeront contre'elle & contre son divin Auteur : mais malheur à ces hommes qui, flattés d'ériger une école d'erreur & d'iniquités, & d'y perpétuer la race des impies, se chargent de l'horreur & de l'exécration des hommes sages & vertueux de tous les siècles & de tous les Pays !

xxiv ARRÊT DU PARLEMENT.

[De tels Philosophes , dit un des plus grands Orateurs de la Hollande , sont ceux qui se piquent le plus de bon air & de belles manières : ce n'est même souvent que les fausses idées qu'ils s'en sont formées qui les déterminent au système de l'incrédulité ; ils trouvent , dit-il , que la raison sent trop l'Ecole , & que la foi est pédantesque : ils croient que pour se distinguer dans le monde , il faut affecter de ne point croire & de ne point raisonner. Qu'ils apprennent de cet homme célèbre , qu'on les regarde dans le monde comme des insensés : ils vivent avec des personnes qui croient un Dieu & une Religion , avec des personnes qui ont été élevées dans ces principes , qui veulent mourir dans ces principes : bien plus encore , ils vivent dans une Société dont les fondemens vont crouler avec ceux de la Religion ; en sorte que , s'ils parviennent à sapper ces derniers , ils vont par cela même sapper les autres : tous les Membres sont intéressés au maintien de cet édifice qu'ils veulent détruire..... L'Univers entier les conjure de ne point établir des systèmes dont la connoissance va lui être funeste ; malgré tant de voix , malgré tant de prières , malgré tant d'instances , & parmi tant de gens intéressés à l'établissement de la Religion , soutenir que la Religion est une chimère , s'acharner à la combattre , mettre toute son application & toute sa gloire à la détruire , n'est-ce pas le comble de la brutalité & de la fureur ?]

Nous remettons à la Cour ces Imprimés , avec les conclusions par écrit que nous avons prises à ce sujet.

ARRÊT DU PARLEMENT. xxv

Sujet. Et se sont lesdits Gens du Roi retirés : Eux retirés.

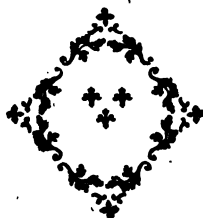
Vu les deux Imprimés *in-8°*. le premier portant pour titre : *Dictionnaire Philosophique portatif*, Londres, 1764, commençant par l'article *Abraham*, & finissant par l'article *Vertu*, contenant 344 pages d'impression, sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. Le second, intitulé : *Lettres écrites de la Montagne*, par Jean-Jacques Rousseau, première & seconde Parties, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1764, contenant la première Partie 334 pages, & la seconde 226 pages d'impression. Conclusions du Procureur-Général du Roi: Oui le rapport de M^e. Joseph-Marie Terray, Conseiller. La matière mise en délibération.

LA COUR ordonne que lesdits deux imprimés seront lacérés & brûlés au pied du grand escalier du Palais par l'Exécuteur de la Haute-Justice. Enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les rapporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés; fait défenses à tous Imprimeurs, Libraires, Colporteurs & autres, de les imprimer, vendre, débiter, ou autrement distribuer, sous telles peines qu'il appartiendra. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, & pardevant le Conseiller-Rapporteur que la Cour commet, il sera informé contre ceux qui auroient composé, imprimé, vendu, ou autrement distribué lesdits deux Imprimés, pour ladite information faite, & communiquée au Procureur-Général du Roi, être par lui requis ce que de raison, & par la Cour ordonné ce qu'il appar-

xxvj ARRÊT DU PARLEMENT.

tiendra. Ordonne en outre que le présent Arrêt sera imprimé, publié & affiché par-tout où besoin sera. FAIT en Parlement, toutes les Chambres assemblées, le dix-neuf Mars mil sept cens soixante-cinq.

Signé, DUFRANC.





T A B L E

Des Matières contenues dans le premier
Volume.

A BBADIE & HOUTEVILLE. <i>Apologie de ces</i> <i>Ecrivains.</i>	Page 1
** ABBÉ. <i>Des richesses du Clergé de France.</i>	7
* ABRAHAM. <i>Examen de cet Article du Diction-</i> <i>naire Philosophique.</i>	10
* AME. <i>Examen de cet Article ; contradictions de</i> <i>M. de V.</i>	13
AMITIÉ. <i>Portraits de cette vertu.</i>	18
AMOUR. <i>Cette passion est-elle bornée au physi-</i> <i>que ?</i>	21
* ANGES. <i>Discussions sur ces Esprits célestes.</i>	23
ANTROPOPHAGES. <i>Quels Peuples étoient coupables</i> <i>de cette horreur ?</i>	25
APIS. <i>La superstition vaut-elle moins que l'Irréli-</i> <i>gion ?</i>	28
APOCALYPSE. <i>Apologie de ce saint Livre.</i>	29
* APOLONE DE TYANE. § I. <i>Sa vie.</i>	31
§ II. <i>Fausseté des prodiges qu'on lui attribue.</i>	34
** ARG*. (LE MARQUIS D') <i>Ses attentats contre</i> <i>la Religion.</i>	38
ATHÉES. <i>Réflexions sur l'existence de Dieu & sur</i> <i>ceux qui la nient.</i>	42
* BAPTÊME. <i>Examen de cet Article.</i>	48
* BAUM**. (LA) <i>Caractère des Ouvrages de cet</i> <i>Auteur.</i>	49

xxviii TABLE DES MATIERES:

* BAYLE. <i>Sa vie & son Caractère.</i>	52.
BÊTES. <i>Danger de la Doctrine qui égale l'Homme à la Bête.</i>	56.
* BIEN (TOUT EST). <i>Réfutation de ce-Système.</i>	58.
BOSSUET. <i>Apologie des mœurs, de la Doctrine & des Ouvrages de ce grand Homme.</i>	61.
** CACOUACS. <i>De la manière de les connoître.</i>	65.
* CANTIQUE DES CANTIQUES. <i>Ce Livre est de Salomon. Dans quel esprit on doit le lire ?</i>	68.
* CÉLIBAT. <i>Sainteté de cette Loi ; elle n'est pas nuisible à la Société.</i>	71.
CERTITUDE. <i>Certaines Propositions de fait sont aussi évidentes que les Propositions spéculatives.</i>	76.
CHINE. <i>De la prétendue antiquité de ce Peuple.</i>	78.
* CHRISTIANISME. § I. <i>Examen de cet Article.</i>	80.
§ II. <i>Objections des Incrédules.</i>	89.
* CIEL. <i>On ne nie l'existence du Ciel que parce qu'on craint l'Enfer.</i>	97.
* CIRCONCISION. <i>Les Juifs tenoient-ils cette Cérémonie des Egyptiens ?</i>	101.
CLARKE. <i>Cet Auteur est-il mort dans l'Arianisme ?</i>	104.
* CONFESSION. <i>Examen de cet Article.</i>	107.
CONSTANTIN. <i>Portrait fidèle de ce Prince.</i>	110.
CORPS. <i>Il n'est point le principe de nos pensées.</i>	114.
CROIX. <i>Apparition de la Croix à Constantin.</i>	116.
DANIEL. <i>Sa Prophétie sur le Messie.</i>	118.
** DÉISTES. <i>Foibles fondemens de leur probité ; leur mauvaise foi ; leur inconséquence.</i>	120.
DES-BARREAU. <i>Aveu remarquable de Bayle au sujet des Esprits-forts.</i>	126.
DESCARTES. <i>Il est le fondateur de la bonne Méta-physique.</i>	128.

TABLE DES MATIERES. xiii

DÉVOTION (*Apologie de la*). Voyez PIÉTISTES.

* DID.** *Caractère de cet Auteur & de ses Ouvrages.* 131

** DIEU. *Réflexions sur son existence & ses attributs.* 134

DOGMES. *Ils sont obscurs & non pas absurdes.* 137

* ECCLÉSIASTE ET ECCLÉSIASTIQUE. 139

ÉGALITÉ. *La Religion seule nous éclaire sur l'inégalité des dons du Créateur.* 141

* ENCYCLOPÉDIE. *Histoire & jugement de cet Ouvrage.* 143

ENFER. § I. *Nécessité de croire à l'Enfer.* 147

§ II. *Objections des Incrédules contre l'Enfer.* 150

* ESPRITS-FORTS. *La vanité est la source de leurs Ecrits.* 152

* ETATS. *Quel est le meilleur Gouvernement ? Tous les Hommes doivent s'aimer.* 154

* EVANGILE. § I. *Examen de l'Histoire du Nouveau Testament.* 158

§ II. *De la Morale de l'Evangile.* 162

** EZÉCHIEL. *Explication de quelques passages qu'on a donnés comme scandaleux.* 165

FANATISME. *Il produit plus de vertus que l'Irréligion.* 167

* FOI. § I. *Quoique la Foi soit un don de Dieu, les Incrédules ne sont pas moins blâmables de ne pas croire.* 168

§ II. *Pensées diverses sur la Foi & sur les vices opposés, par le P. Bourdaloue.* 170

§ III. *Sûreté qu'on trouve dans la croyance de la Religion, opposée aux dangers inséparables de l'Incrédulité.* 178

xxx TABLE DES MATIERES.

** FRERET ET BOULANGER. <i>Idée des Ouvrages de ces deux Auteurs.</i>	180
* GENESE. <i>Réflexions sur cet Article.</i>	183
* GRACE. <i>Réflexions sur les disputes touchant la grace.</i>	187
GUERRE. <i>Les Orateurs Chrétiens se sont-ils élevés contre ce fléau ?</i>	191
* HELVET**. § I. <i>Histoire du Livre de l'Esprit ; rétractation de l'Auteur.</i>	193
HOUTTEVILLE ; voyez ABBADIE.	
§ II. <i>Cathéchisme du Livre de l'Esprit.</i>	195
HUET. <i>Ce Prelat étoit-il Incrédule ?</i>	200
JACOB. <i>Prophétie de ce Patriarche sur la venue du Messie.</i>	201
* JAMBLIQUE. <i>Absurdité de son parallele de Pythagore & de Plotin avec JESUS-CHRIST.</i>	203
* IDOLATRIE. <i>Définition de ce mot ; il y a eu beaucoup d'Idolâtres.</i>	205
JEPHÉ , ou des Sacrifices du sang humain.	208
JESUS-CHRIST. § I. <i>En quel temps y eut-il au monde un JESUS-CHRIST & des Chrétiens ?</i>	210
§ II. <i>Preuves que JESUS-CHRIST est le Messie , par la réunion des Prophéties de tous les siècles.</i>	212
JESUS , fils de Pandera. <i>Particularités curieuses.</i>	220
IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME. <i>Les anciens Philosophes la croyoient-ils ?</i>	222
* IMMORTALITÉ DE L'ÂME. § I. <i>Preuves morales de cette vérité.</i>	224
§ II. <i>Objections des Matérialistes contre l'immortalité de l'Âme.</i>	230
* INCRÉDULES, § I. <i>De quelle façon il faut les réfuter.</i>	232

TABLE DES MATIÈRES. xxij

§ II. <i>Réflexions sur la même matière.</i>	235
* INCRÉDULITÉ. <i>Quels sont les principes qui la produisent ?</i>	238
** INJURES. <i>Excellente réponse des Philosophes aux raisons de leurs antagonistes.</i>	241
JOSEPHE. <i>Authenticité du passage de cet Historien, touchant JESUS-CHRIST.</i>	243
JULIEN. <i>Caractère de ce Prince.</i>	246
* LIBERTÉ. <i>Tous les Hommes sont intéressés à la reconnoître.</i>	250
LIBERTÉ DE PENSER. <i>Quelles bornes doit-on lui donner ?</i>	254
LICENCE DU STYLE. <i>Combien elle est opposée à la vraie Philosophie.</i>	256
LOI NATURELLE. <i>Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.</i>	258
* LUXE. <i>Dangers du Luxe.</i>	261
MAHOMET. <i>Fausseté & impiété du parallèle de JESUS-CHRIST & de MAHOMET.</i>	263
* MARTYRS. <i>L'opinion du petit nombre des Martyrs n'est pas fondée.</i>	266
MATÉRIALISME. <i>Auteurs qui le réfutent.</i>	271
MÉCHANT. <i>L'homme est-il méchant ?</i>	272
MER ROUGE. <i>Réponses aux difficultés des Incrédules sur le passage de la Mer rouge par les Israélites.</i>	273
** MESLIER. <i>Son impie Testament : travers de son esprit.</i>	275
MESSIE. § I. <i>Réflexions générales sur les Prophéties qui regardent le Messie.</i>	276
§ II. <i>Prophéties concernant les circonstances de la vie & de la mort du Messie.</i>	277

xxij **TABLE DES MATIÈRES.**

§ III. JESUS-CHRIST <i>a porté le caractère du</i> <i>Messie ; il a consommé la révélation & l'alliance</i> <i>nouvelle.</i>	283
* MÉTEMPSYCOSE. <i>Examen de ce système.</i>	285

N. B. On a marqué d'une étoile * les articles
refondus, & d'une double étoile ** les articles nou-
veaux.

Fin de la Table du Tome Premier,



DICTIONNAIRE ANTI-PHILOSOPHIQUE.



ABBADIE ET HOUTEVILLE.

Apologie de ces Écrivains.

USQU'OU va la haine pour la Religion ?
On ne se contente pas de l'attaquer , on
J déchire impitoyablement la mémoire de
ceux qui l'ont défendue. C'est le sort qu'a
éprouvé *Abbadie*. Voici comme M. de V.
en parle dans son *Apologie de Milord Bollingbroke* , écrit
téméraire qu'on trouve dans le III. Volume des *Nouveaux
mélanges Philosophiques*. » On affecte de le plaindre de n'a-
» voir point lu *Abbadie*. A qui fait-on ce reproche ? à un
» homme qui avoit presque tout lu , à un homme qui le
» cite. Il méprisoit beaucoup *Abbadie* , j'en conviens , &
» j'avouerai qu'*Abbadie* n'étoit pas un homme à mettre en
» parallèle avec le Vicomte *Bollingbroke*. Il défend quel-
» quefois la vérité avec les armes du mensonge. Il a eu
» des sentimens que nous avons jugés erronés sur la Tri-
» nité , & enfin il est mort en démence à Dublin. »

On voit dans ce petit morceau tout ce que la frénésie
peut inspirer contre un Auteur estimable. *Milord méprisoit
beaucoup Abbadie*. Qu'est-ce que cela prouve ? que *Milord*
étoit un homme injuste ; son jugement l'emportera-t-il sur

Tom. I.

A

celui d'une foule de Savans qui l'ont mis à la première place des défenseurs de la Religion ? L'on pourroit rapporter une infinité de témoignages ; mais l'accueil favorable que le Public fit à son Ouvrage , les éloges presque sans exemple qu'on lui donna , le succès universel dont il jouit encore , dispensent de les citer.

Ce qui a le plus irrité les Incrédules contre *Abbadie*, c'est que son excellent Traité réunit toutes nos controverses avec eux ; les Athées y sont terrassés dans la première partie , les Déistes dans la seconde , & les Sociniens dans la troisième. Philosophe & Théologien tout ensemble , il combat avec les armes de la Religion & de la raison.

Abbadie, ajoute M. de V. *n'étoit pas un génie à mettre en parallèle avec le Vicomte de Bollingbroke* ; d'accord , mais la supériorité , si on les compare , ne resteroit pas au Vicomte. Si ces deux Écrivains différoient dans la manière de penser , ils différoient encore davantage dans la manière de raisonner. L'un voltige de branche en branche , décide en despote sans rien prouver ; l'autre pose des principes , les suit avec exactitude , en tire des conséquences justes , & n'avance rien qu'il n'établisse par des preuves solides.

Abbadie défend la vérité avec les armes du mensonge. Qu'est-ce que cela signifie ? est-ce qu'*Abbadie* emploieroit de mauvaises plaisanteries , des injures atroces , des calomnies révoltantes ? M. de V. fait à qui ce privilège appartient. *Abbadie* n'en a certainement pas usé ; mais il paroît que son adversaire en abuse , lorsqu'il assure qu'*Abbadie* avoit sur la Trinité des sentimens qu'on a jugé erronés. C'est un fait évidemment faux , & il n'a pas plus de réalité que la démence que M. de V. attribue à *Abbadie*. Il n'est point vrai d'ailleurs qu'il finit ses jours à Dublin. *Abbadie* mourut à Sainte Mary-Bone près de Londres. (Voyez les Mémoires de *Nicéron*.)

M. de V. a un peu plus ménagé *Abbadie* dans son *Siècle de Louis XIV* ; mais il ne lui a pas rendu entièrement justice. Il dit qu'il est célèbre par son Traité de la Religion Chrétienne ; mais qu'il fit tort ensuite à cet Ouvrage par celui de l'ouverture des sept Sceaux. Ce dernier Livre ne fit point tort à l'autre. Une mauvaise production peut diminuer la gloire d'un Auteur ; mais elle n'affoiblit point le mérite de ses autres Ouvrages.

A B B A D I E.

L'Histoire du Czar Pierre n'a fait aucun tort à celle de Charles XII. Que diroit M. de V. si on jugeoit des meilleurs fruits de la plume , par les dernières Brochures qu'il a publiées ?

M. l'Abbé *Houteville* vient après *Abbadie*, & est traité encore plus cruellement. » On reproche au Lord *Bollingbroke* » de n'avoir point lu le Livre de l'Abbé *Houteville*, intitulé : » *la Religion Chrétienne prouvée par les faits*. Nous avons connu l'Abbé *Houteville* ; il vécut long-temps chez un Fermier Général qui avoit un fort joli ferrail ; il fut ensuite Secrétaire de ce fameux Cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort , & dont la vie a été publique. Il dédia son Livre au Cardinal d'*Auvergne*, Abbé de Cluni *propter Cl.* On rit beaucoup à Paris, où j'étois alors, & du Livre & de la dédicace ; & on fait que les objections qui sont dans ce Livre contre la Religion Chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur » (Voyez aussi le *Dict. Phil.* article *Scôte.*)

Nous avons connu l'Abbé *Houteville*. Dites mieux, M. de V. » L'Abbé *Houteville* nous avoit connu ; il ne faisoit aucun cas de notre façon de raisonner ; il nous regardoit comme un Joueur de gobelets, fort adroit tant qu'il se renferme dans son métier ; mais très-ridicule, lorsqu'il veut faire celui des autres. »

L'Abbé *Houteville* vécut long-temps chez un Fermier Général qui avoit un fort joli ferrail. Qu'en voulez-vous conclure ? Combien d'Ecclésiastiques pieux ont demeuré dans des maisons où regnoient les plaisirs du grand monde ? ils n'y prenoient aucune part à la vérité, & l'Abbé *Houteville* pouvoit bien être de ce nombre ; mais quand même il auroit participé à tous les plaisirs de la maison de volupté où vous le placez, qu'est-ce que cela prouveroit contre son Traité de la Religion Chrétienne ? C'est l'ouvrage qu'il faut juger & non la personne. Vous établissez vous-même ce principe ; que ne le mettez-vous en pratique ?

Nous dirons après vous, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes, par des impostures jointes à de mauvaises raisons, qu'on ramènera

l'esprit de ceux qui ne pensent pas comme nous. *Les injures révoltent tout le monde & ne persuadent personne.* Pourquoi reprochez-vous donc à un homme, qui ne vous a rien fait ; les prétendus désordres de sa vie ? Les mœurs d'un Prédicateur démentent quelquefois la morale qu'il enseigne ; mais elles ne portent aucun préjudice aux dogmes qu'il établit. Ils ne dépendent que de ses raisonnemens , & non pas de ses actions. Que l'Abbé *Houteville* ait été attaché au Cardinal irréligieux , qu'il ait dédié son Livre à un autre Cardinal que vous deshonoriez bien gratuitement , tout cela ne prouve point que ses raisons soient mauvaises. Mais vous ne vous bornez pas à décrier ses mœurs ; vous dites , que les objections qui sont dans son Livre , étant malheureusement plus fortes que les réponses , ont fait une impression funeste. Ce n'est pas ainsi qu'en juge un homme qui avoit beaucoup vécu avec l'Abbé *Houteville* , & qui est plus capable que vous d'analyser son Ouvrage.

» Quoique la seconde édition de son Livre de la *Religion*
 » prouvée par les faits, soit de 1740 , & que depuis il ait paru
 » beaucoup d'ouvrages contre la Religion, je crois qu'il seroit
 » difficile de trouver dans ceux-ci quelque objection impor-
 » tante à laquelle il n'ait pas répondu dans le sien. Il con-
 » noissoit les Livres & les hommes. Il avoit approfondi la
 » matière avec les plus fameux incrédules de son temps , en
 » avoit ramené plusieurs , & ébranlé quelques autres. L'ex-
 » cellent écrit de feu M. de la Motte , intitulé : *Plan des*
 » *preuves de la Religion* , est le fruit des fréquens entretiens
 » qu'ils avoient ensemble. De-là , dans le Livre de M. l'Abbé
 » *Houteville* , tant d'objections fortes & fortement exposées ;
 » mais toujours suivies de réponses plus fortes encore , quoi-
 » qu'en disent les incrédules , & même quelques personnes
 » plus pieuses & plus soumises qu'éclairées & courageuses ;
 » & d'autant plus portées à s'alarmer pour la bonne cause ;
 » qu'elles y sont plus sincèrement attachées. » (M. l'Abbé
Trublet , *Journal Chrétien* , Janvier 1758.)

On ne peut se refuser de citer encore un beau morceau de la réponse de M. l'Abbé *Mongin* , depuis Evêque de Bazas ; au discours de M. l'Abbé *Houteville* , lorsqu'il fut reçu à l'Académie en 1723. (*Harangues de cette Académie* , Tome 4 , pag. 272 & suiv.)

A B B A D I E.

3

» Le Public qui vous est redevable de l'Ouvrage le plus
 » intéressant, qui puisse occuper la raison, n'aura pas été sans
 » doute surpris de notre choix. Il l'auroit été de notre oubli,
 » ou de notre lenteur. Votre jeunesse ne pouvoit autoriser
 » notre retardement. Nous pesons le mérite, & nous n'atten-
 » dons pas les années. Nous trouvions en vous le Savant,
 » l'Orateur & un Défenseur de la foi; falloit-il que tous ces
 » titres devinssent surannés pour honorer nos ouvrages?

» Nous les devons à ces vives lumières, qui ont porté
 » l'évidence jusques dans les profondeurs de la vérité & des
 » divines Écritures. Les Peres de l'Eglise, dont vous nous
 » avez retracé les vivantes images; les saints Prophètes que
 » vous nous avez si clairement exposés, comme les premiers
 » témoins du Messie & les premiers confidens du Créateur,
 » nous avoient tous parlé pour vous. Et c'est la Religion elle-
 » même conduite par l'éloquence, qui vous a, pour ainsi
 » dire, ouvert nos portes.

» Jusques ici les Savans de l'antiquité, nos véritables mo-
 » déles, nous avoient recommandé leurs Disciples. Mais ces
 » grands Hommes n'ont été que vos premiers Maîtres. For-
 » mé dans leur école, vous avez cherché dans des sources
 » plus pures, un objet digne de vos talens. Éleve de *De-*
 » *mosthene*, vous n'avez appris à manier ses foudres que pour
 » faire tomber ses Idoles; & plein du feu qui l'animoit pour
 » la défense de la liberté, vous ne lui avez enlevé les traits
 » dont il perçoit le Tyran de sa patrie, que pour en abattre
 » les ennemis de la Religion.

» Les Philosophes n'avoient éclairé que la raison & l'a-
 » voient souvent séduite. En admirant *Platon*, je m'égarais.
 » D'un autre côté je vois les plus sublimes Théologiens rai-
 » sonner de nos Mystères, sans les éclaircir. Mais dans le
 » savant Traité, que vous nous avez donné de la Religion
 » Chrétienne, vous fixez la raison & vous affermissiez la foi.
 » La foi par elle-même est obscure; c'est une nuit qu'il faut
 » éclaircir; & tant qu'on ne traite que du dogme, on ne sort
 » point de cette nuit profonde. Mais quand on me dévoile
 » tous les siècles, quand d'âge en âge on me présente des faits
 » devenus incontestables par leur enchainement, & que je
 » vois que celui qui précède, déjà annoncé lui-même, an-

» nonce encore celui qui doit suivre , je vois alors un *san-*
 » beau qui m'éclaire & de près & de loin ; je vois une *trac-*
 » & comme une chaîne de lumières , qui me conduit depuis
 » l'origine du monde jusqu'à nos jours.

» A l'éclat de cette lumière immense , mes doutes & mes
 » incertitudes se dissipent ; avec ce fil sacré , fil éternel que
 » je vois dans la main de Dieu même , & qui tient depuis le
 » commencement jusqu'à la consommation des siècles , je
 » sors d'un labyrinthe d'erreurs ; je marche sans crainte de
 » m'égarer , & j'évite ces précipices & ces abîmes affreux où
 » je vois s'enfoncer les impies & les incrédules.

» Pour mieux les convaincre & les réduire enfin à un *éter-*
 » nel silence , vous leur avez laissé la liberté de tout dire.
 » Sûr de votre cause & des forces qu'elle vous donne , vous
 » ne craignez point que les coups qu'on peut vous porter ,
 » puissent jamais vous affaiblir. Vous voulez une victoire
 » fièrement disputée , & qui vous laisse tout l'honneur d'une
 » longue résistance. Les foibles dans la foi auront peut-être
 » tremblé , en vous voyant si long-temps aux prises avec l'en-
 » nemi ; mais à un homme sage & qui veut terminer les dis-
 » putes , il y a de la patience à écouter l'incrédule , & de la
 » prudence à lui laisser épuiser ses forces. Ce n'est pas assez
 » de le vaincre , il faut le faire expirer dans le combat , &
 » tirer de ses veines tout ce sang malheureux , qui ne serviroit
 » dans la suite qu'à renouveler le scandale , & à donner de
 » nouveaux défis à la Religion.

» Non-seulement vos preuves sont victorieuses par leur
 » force , vous les avez encore rendues brillantes par le
 » nouvel éclat que vous leur avez donné. Si elles n'avoient
 » été qu'invincibles , & que vous les eussiez exposées sans
 » ornemens , la paresse ou l'indolence les auroit négligées ,
 » comme ces armes antiques , que leur pesanteur a fait
 » abandonner , & dont on ne peut plus se servir sans en ôter
 » la rouille , & sans les rendre plus légères & plus tranchan-
 » tes , &c. &c.



Des richesses du Clergé de France.

C Et article du *Dictionnaire Philosophique* n'est d'abord au premier coup d'œil qu'une momerie indécente. Parce que le mot d'Abbé signifie *Père*, M. de V. voudroit que tous les Abbés le devinssent. Mais il change bientôt de ton. Les richesses des Abbés lui paroissent intolérables ; il porte envie à des hommes qui n'envient pas plus ses trésors que sa réputation. Des Abbés il passe aux Evêques, & après les avoir outragés les uns par les autres, il finit en leur disant : *vous avez raison , Messieurs , envahissez la Terre. Elle appartient à l'habile qui s'en empare. Vous avez profité des temps d'ignorance , de superstition , de démence pour nous dépouiller de nos héritages , pour nous fouler aux pieds , pour vous engraisser de la substance des malheureux , &c. &c. &c.*

On voit par cette déclamation que M. de V. enrichit beaucoup le Clergé aux dépens des autres états. Nous ne discuterons point les moyens qu'il suppose qu'il a employé pour avoir ses biens ; on n'a qu'à lire l'Histoire Ecclésiastique ; mais nous croyons qu'il est nécessaire d'examiner si le Clergé est en France aussi riche qu'on le suppose, & s'il ne rend pas à la patrie ce que la patrie lui a donné. Nous ferons cet examen d'après un Ecrivain instruit, l'Auteur de l'*Apologie de Louis XIV, au sujet de la révocation de l'Édit de Nantes* ; & quoique son livre soit de 1758 , on réduira facilement son calcul à l'état présent des revenus & des charges du Clergé.

Il suppose donc que cette portion de l'État a 40 millions de revenu , & environ 200 mille sujets séculiers ou réguliers des deux sexes. D'après ce calcul , voici comme il raisonne. Le Clergé paie au Roi annuellement treize cens mille livres , pour ce qu'il appelle le contrat de Poissy. Il supporte son contingent de la Gabelle, de la Ferme du tabac , de celle du contrôle, du domaine d'Occident, des droits d'entrée de la Ville de Paris , & des traites & foraines. Il paie aussi la taille des domaines qu'il possède dans

les Pays où elle est réelle, & dans ceux où elle est personnelle; aucun sujet du Roi ne s'apperçoit si bien qu'elle est arbitraire que les fermiers des Ecclésiastiques.

A l'égard de la capitation, il l'abonna en 1701, moyennant trente & deux millions, dont on pourroit regarder les intérêts comme une capitation annuelle de seize cens mille livres, parce que le principal a été remboursé sur le produit des bénéfices, de la même manière dont le Clergé rembourse ce qu'il emprunte pour subvenir aux besoins de l'Etat, sans se réduire soi-même au besoin. Les parties du revenu du Roi auxquelles le Clergé contribue, font une masse d'environ cent cinquante millions.

Ce Corps considéré quant au nombre des individus qui le composent, est la quatre-vingt-dixième partie de la totalité des sujets du Roi, à raison de dix-huit millions d'habitans, & de deux cens mille Ecclésiastiques, Religieux ou Religieuses. Cela posé, leur contingent de cent cinquante millions est un million six cens soixante six mille six cens soixante & six livres treize sols & quatre deniers. ci. 1666666. l. 13 f. 4 d.

Il faut y joindre pour le con-

trat de Poissi. 1300000. l.

Total. 2966666. l. 13 f. 4 d.

A cette somme qui entre annuellement dans les coffres du Roi par divers canaux, il faut ajouter celles que le Clergé a donné depuis 1734 jusqu'en 1755. N'importe que ce soit par emprunt, parce qu'il en supporte l'intérêt, & qu'il rembourse une partie du principal toutes les années.

Depuis 1734 jusqu'en 1755 inclusivement, le Clergé a donné au Roi quatre-vingt-un millions. On trouvera la preuve de ce fait dans tous les greffes des Chambres Ecclésiastiques. ci. 81000000

A cette somme il faut ajouter pour la contribution des tailles, Gabelles & autres mentionnées ci-dessus, ou pour le contrat de Poissi de vingt-quatre années écoulées depuis 1734, jusqu'à 1758, à raison de deux millions neuf cens soixante six mille six cens soixante & six livres treize sols & quatre deniers par an

soixante

soixante & onze millions deux cens mille li-

vres. ci.	71200000
Total.	<u>152200000</u>

Cette somme est le contingent des subventions du Clergé pendant vingt-quatre années. Il n'est au nombre des habitans, que comme un à quatre-vingt-dix. Voyons si les autres sujets du Roi ont fourni les subsides dans les mêmes proportions. Je ne ferai pas un relevé des revenus du Roi de chacune de ces vingt-quatre années. Il est plus simple de faire appercevoir la disproportion énorme, en comptant ce qu'auroient produit quatre-vingt-dix contributions de cent cinquante deux millions deux cens mille livres; le voici. Elles auroient fait verser dans les coffres du Roi, treize milliards six cens quatre-vingt dix-huit millions; ce qui, divisé en vingt-quatre portions, qui est le nombre des années de contribution, donne par chaque année, cinq cens soixante & dix millions sept cens cinquante mille livres. Qu'on juge de là, si le Clergé a payé son contingent.

Il est vrai qu'il doit en partie les quatre-vingt & un millions donnés dans les cours des vingt-quatre années. Mais il en supporte les intérêts, & il en rembourse le principal; & quand il n'auroit fait que prêter son crédit au Roi, supportant, comme il le fait, les intérêts de quatre-vingt & un millions, qui font quatre millions cinquante mille livres, & deux millions neuf cens soixante, six mille six cens soixante & six livres treize sols & quatre deniers, pour les autres parties auxquelles il contribue, comme le reste des sujets du Roi, il seroit vrai qu'il payeroit annuellement sept millions dix mille six cens soixante six livres treize sols & quatre deniers, pour son contingent d'un quatre-vingt-dixième de repartition d'habitans; ce qui seroit comme à raison de six cens trente & un millions cinq cens mille livres de revenu. Ainsi ceux qui voudroient enlever au Clergé la gloire de contribuer aux besoins de l'Etat plus qu'aucun autre Corps, trouveroient moins leur compte à ce dernier calcul qu'au premier.

A la vue d'un secours aussi considérable, toute prévention ne devoit-elle pas disparaître? Toute jalousie ne devoit-elle pas cesser? Eh! à qui en veut M. de V.?

Tom. I,

B,

à des Chrétiens , à des François , à des sujets du Roi qui aident leurs familles , qui consolent les affligés , qui secourent les indigens , qui lèvent les mains au Ciel pour en attirer les bénédictions auxquelles on doit la prospérité du Royaume.



A B R A H A M.

Examen de cet article du Dictionnaire Philosophique.

C E Père de la nation Juive naquit à Ur en Chaldée , l'an du monde 2008. *Tharé* son père l'engendra à l'âge de 130 ans. La tradition , qui le fait fils d'un *pauvre Potier qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre* , n'est pas fondée sur des monumens authentiques ; mais M. de V. la rapporte pour rendre plus ridicule ce Patriarche d'une grande nation. Il seroit superflu & peut-être dangereux de relever toutes les indécentes de son article *Abraham*. Nous nous contenterons de raconter simplement les faits ; leur exposition suffira pour détruire ses assertions téméraires.

La voix du Seigneur se fit entendre à *Abraham* ; il eut ordre de quitter la Chaldée avec son père *Tharé* , sa femme *Sara* & *Loth* son neveu. Il vint s'établir à Haram ville de Mésopotamie , où son père mourut âgé de 205 , ou de 145 , suivant le code Samaritain.

Le Seigneur lui parla de nouveau & lui ordonna de sortir de ce pays , pour aller dans la Contrée qu'il lui montreroit. *Abraham* , docile à cet ordre , quitta Haram à l'âge de 75 ans , emmena *Loth* avec lui , traversa le pays de Chanaan , s'arrêta dans un lieu nommé Sichem , & étendit ses tentes jusqu'à la vallée illustre.

M. de V. demande fièrement les motifs de ce voyage : *Pourquoi le fit-il ?* parce que Dieu le vouloit. *Pourquoi quitta-t-il les bords de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée , aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ?* mais qui a dit à M. de V. que le pays de Sichem étoit aussi stérile qu'il l'est aujourd'hui ? Il est très-probable que cette contrée étoit alors très-fertile , & que sa stérilité actuelle ne vient que de sa fécondité passée. Cette partie du monde ayant été la première habitée , le suc végétal a dû s'épuiser plutôt, Ecoutons le célèbre Aug.

teur de l'Histoire naturelle , M. de Buffon. « La couche de
» terre végétale d'un pays habité doit toujours diminuer
» & devenir enfin comme le terrain de l'Arabie Pétrée ,
» & comme celui de tant d'autres Provinces de l'Orient ,
» qui est en effet le climat le plus anciennement habité ,
» où l'on ne trouve que du sel & des sables : car le sel
» fixe des plantes & des animaux reste , tandis que tou-
» tes les autres parties se volatilisent. »

Sichem , dit M. de V. est éloigné de la Chaldée de plus de 100 lieues ; il faut passer des déserts pour y arriver. Accordons-lui cela ; mais qu'il nous accorde aussi qu'un homme qui menoit la vie pastorale comme *Abraham* , & qui reposoit ses tentes où il vouloit , pouvoit faire ce voyage sans se fatiguer beaucoup.

Suivons l'Histoire d'*Abraham*. Il passa de Sichem à l'orient de Bethel , & s'avança ensuite encore plus loin vers le midi pour y demeurer. Si M. de V. avoit fait attention à ces circonstances , il n'auroit pas dit : *à peine Abraham est arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem , que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a 200 lieues de Sichem à Memphis* ; mais nous avons vu qu'*Abraham* n'étoit point à Sichem , lorsqu'il partit pour l'Egypte ; & quand il y auroit été , il n'y a pas assurément 200 lieues de Sichem à Memphis. Qu'on prenne la peine de jeter les yeux sur une Carte exacte , on s'en convaincra. Quand on a défiguré ainsi les faits , peut-on compter sur les raisonnemens & sur les conclusions qu'un Auteur en tire ?

M. de V. ne falsifie pas avec moins de malice la petite ruse , dont *Abraham* se servit , pour que les Egyptiens ne lui ôtassent la vie dans l'espérance de posséder sa femme. Voici le fait tel que l'Écriture l'expose : *Abraham* obligé de passer en Egypte , & craignant que la beauté de *Sara* ne lui fut funeste , lui conseilla de dire qu'elle étoit sa sœur. Elle pouvoit le faire sans mensonge , puisqu'elle étoit fille de son père suivant l'Écriture. C'étoit d'ailleurs l'usage dans ces temps reculés de donner le nom de frère & de sœur aux proches parens ; ainsi *Abraham* ne faisoit que supprimer une vérité dans des circonstances où cette vérité auroit pu lui procurer la mort. Mais comment *Sara* , âgée alors de plus de soixante-cinq ans , pouvoit-elle être une si belle femme ?

I. Par comparaison aux Egyptiennes, dont le teint étoit livide & bazané.

II. Parce que réellement elle étoit à la fleur de son âge ; car elle vécut cent vingt-sept ans.

III. Elle s'étoit d'autant mieux conservée , que jusques-là elle n'avoit point eu d'enfans.

IV. Enfin, pourquoi ne dirions-nous pas que par une providence particulière elle avoit conservé la fleur de sa jeunesse & tous les agrémens de sa beauté, afin que cela même fournît à la foi d'*Abraham* un nouvel exercice, & lui fit sentir à elle-même, que si la beauté a des charmes, elle expose quelquefois à de terribles tentations & aux plus grands malheurs.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* est encore revenu à *Abraham* dans sa *Philosophie de l'Histoire*, & on y voit toujours le même esprit. Il veut révoquer en doute la victoire qu'*Abraham* remporta sur quatre Rois ligués contre les Rois de Sodome & de Gomorre. *Il n'est pas aisé de comprendre, dit-il, comment cinq grands Rois si puissans se liguèrent pour venir ainsi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre si sauvage.* Est-ce bien M. de V. qui parle ? lui qui a si souvent répété que les Princes dans le temps de leur digestion déclaraient la guerre à leurs voisins, pour un mauvais village ou pour quelques arpens de neige. L'ambition a été la même chez tous les hommes ; & dans tous les temps on s'est disputé les contrées les plus agrestes, ainsi que les mieux cultivées. Il n'est pas certain d'ailleurs que les environs de Sodome fussent aussi méprisables que M. de V. veut le faire croire. *Strabon* dit formellement le contraire ; mais quand on écrit aussi rapidement que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, peut-on comparer les témoignages des anciens & des modernes ?

Cet Ecrivain si exact & si vrai ne comprend pas non plus comment *Abraham* défist de si puissans Monarques avec trois cens valets de campagne ; mais Dieu lui prêtoit la force de son bras ; & les Rois qu'il combattoit n'étoient pas de puissans Monarques ; c'étoient vraisemblablement les Chefs, les Seigneurs, les Rois (car ces mots étoient quelquefois synonymes) des villes voisines. Notre Auteur est fort embarrassé de savoir comment *Abraham* leur vainqueur les poursuivit jusques par-delà *Damas* qui est à plus de 300 milles de là. Mais

dans le texte sacré il y a *Dan* & non pas *Damas*. M. de V. le fait bien ; mais il se tire de la difficulté, en disant que *Dan* n'existoit pas du temps d'*Abraham*. Quand cela seroit, les Livres saints pouvoient bien dire qu'il avoit été jusqu'à *Dan* ; c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit où *Dan* étoit bâti, lorsque le Pentateuque fut écrit.

Avant que de finir cet article *Abraham*, nous parlerons du reproche que lui ont fait quelques impies, d'avoir épousé plusieurs femmes. Il seroit en effet condamnable, s'il n'avoit montré dans ces occasions une pureté de vues & une innocence qui le rendoient plus chaste, suivant un Père de l'Eglise, avec plusieurs épouses, que d'autres ne le sont avec une seule. Ce ne fut qu'à la prière de *Sara*, inspirée de Dieu, qu'*Abraham* prit une seconde épouse, par qui pût s'accomplir la promesse divine d'une nombreuse postérité. Rapportons à ce sujet un beau passage de St. *Augustin* (*Lib. 22. Contra Faustum*, c. 47.) *Alia sunt peccata contra naturam, alia contra mores, alia contra præcepta; quæ cum ita sint, quid tandem criminis est, quod de pluribus simul habitis uxoribus objicitur sancto viro? Si naturam consultas, non lasciviendi, sed gignendi causâ, illis mulieribus utebatur: si morem, illo tempore atque in illis terris hoc facitabatur: si præceptum, nullâ lege prohibebatur. Nunc verò cur crimen est, si quis hoc faciat, nisi quia & moribus, & legibus hoc non licet?*



A M E.

Examen de cet article ; contradiction de M. de V.

IL faudroit un volume pour relever tous les mauvais raisonnemens que M. de V. a fait sur son ame. Plusieurs Écrivains lui ont montré ses égaremens, & nous renvoyons à leurs Ouvrages ; mais dans le dessein où nous sommes de fournir des préservatifs contre l'erreur, nous croyons devoir placer ici quelques preuves de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame, tirées d'un livre qui n'est pas, & qui ne doit pas être dans les mains de tout le monde.

Je n'ai besoin, quoiqu'en dise *Locke*, de connoître la manière que comme étendue, divisible, pour être assuré qu'elle

P O S S I D O N I U S.

» Comment pouvez-vous imaginer que , de deux corps
 » qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pen-
 » sée quand ils sont unis ensemble? ».

L U C R E C E.

» Comme un arbre & de la terre pris séparément ne por-
 » tent point de fruit , & qu'ils en portent quand on a mis
 » l'arbre dans la terre. »

P O S S I D O N I U S.

» La comparaison n'est qu'éblouissante ; cet arbre a en
 » soi le germe des fruits ; on le voit à l'œil dans ses bou-
 » tons ; & le suc de la terre développe la substance de ces
 » fruits ; il faudroit donc que le feu eut déjà en soi le germe
 » de la pensée, & que les organes du corps développas-
 » sent ce germe. »

L U C R E C E.

» Que trouvez-vous à cela d'impossible. »

P O S S I D O N I U S.

» Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a
 » pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre ; la
 » production d'un être doit avoir quelque chose de sembla-
 » ble à ce qui la produit : or une pensée, une volonté, un
 » sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée. »

» Vous savez qu'une pensée n'est point matière ; vous sa-
 » vez qu'elle n'a nul rapport avec la matière : pourquoi donc
 » vous seroit-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous
 » un principe divin qui, ne pouvant être dissous, ne peut
 » être sujet à la mort? Pourriez-vous rejeter un système si
 » beau & si nécessaire au genre humain? Et quelques diffi-
 » cultés vous rebuteront-elles. »

» La matière change & ne périt point, pourquoi l'ame
 » périroit - elle? Se pourroit-il faire que nous étant
 » élevés jusqu'à la connoissance d'un Dieu, à travers le
 » voile du corps mortel, nous cessassions de le connoître
 » quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons,
 nous

» nous penserons toujours ; la pensée est l'être de l'homme ; cet
 » être paroitra devant un Dieu juste qui récompense la vertu ,
 » qui punit le crime , & qui pardonne les foiblesses. »

» Il est & il sera toujours dans cette vie des vertus malheu-
 » reuses , & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le
 » bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie.
 » C'est cette idée si simple , si naturelle , si générale qui a
 » établi chez tant de Nations la créance de l'immortalité de
 » nos ames & de la justice divine qui les juge , quand elles
 » ont abandonné leur dépouille mortelle ; y a-t-il un système
 » plus raisonnable , plus convenable à la divinité , & plus
 » utile au genre humain ? Dieu nous a donné la raison ; elle
 » vous dit que l'ame doit être immortelle : c'est donc Dieu
 » qui vous le dit lui-même. »

Quant à la façon de penser des Juifs sur l'ame , cette Nation savoit qu'en créant l'ame , Dieu l'avoit faite à son image & l'avoit animée de son souffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre supérieur à la matière & qu'elle représentoit (au moins dans certaines bornes) la spiritualité & l'éternelle durée de son principe. Les Juifs n'ignoroient pas qu'il y avoit pour les justes d'autres récompenses & une patrie meilleure que celle du siècle présent ; mais ce Peuple étant inappliqué , distrait & grossier , *Moïse* ne leur parlait presque jamais que des menaces temporelles. Cette partie de la Philosophie si noble qui roule sur l'ame étoit peu approfondie par le vulgaire ; mais les Prêtres , les Principaux de la Nation & même ceux du Peuple , qui pouvoient élever tant soit peu leurs idées , méditoient ce Dogme important.

JESUS-CHRIST nous apprend que si Dieu prenoit pour son titre dans les Livres Saints , le nom de *Dieu d'Abraham , d'Isaac & de Jacob* , c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivans devant lui , & que Dieu n'est pas le *Dieu des morts*. *Salomon* avoit écrit , avant que notre Sauveur eut parlé , que comme le corps retourne à la terre dont il est né , l'esprit retourne à Dieu qui l'a fait. *Daniel* avoit parlé d'un temps , où ceux qui dorment dans la poussière des tombeaux se réveilleront , les uns pour la vie éternelle , & les autres pour une éternelle confusion , afin de voir toujours. (Voyez l'Ecclésiaste , chap. XII. v. 7. & *Daniel* , chap. XII. v. 2. & 3.)

Ces passages prouvent , que le Dogme de l'Immortalité de l'ame est antérieur chez les Juifs à la fondation d'Alexandrie ; & puisque *Salomon* & *Daniel* en parloient , il falloit que ce fut un point capital de la Doctrine des Juifs. Les disputes sur un Dogme ne sont pas une preuve , que ce Dogme n'ait toujours été en vigueur dans une Nation ; comme les sophismes de *Spinosa* & des *Spinosistes* n'empêchent pas que les Hollandois n'aient toujours cru l'existence de Dieu.



A M I T I É.

Portraits de cette vertu.

L'Ingénieux Auteur de la *Gazette Littéraire* a donné de justes éloges au morceau plein de chaleur & de vie , qui est à la tête de l'Article AMITTÉ du *Dictionnaire Philosophique* ; mais il n'est pas neuf , & on le trouve en partie dans l'éloge de M. d'*Aguësseau* par M. *Thomas*. Rapportons les deux passages.

» L'amitié , dit M. de V. est un contrat tacite entre deux
 » personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles* ; car un
 » Moine , un Solitaire , peut n'être point méchant & vivre
 » sans connoître l'amitié. Je dis *vertueuses* ; car les méchants
 » n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compa-
 » gnes de débauches ; les intéressés ont des associés ; les po-
 » litiques assemblent des factieux ; le commun des hommes
 » oisifs a des liaisons ; les Princes ont des courtisans ; les
 » hommes vertueux ont seuls des amis. »

» L'amitié , dit M. *Thomas* , est faite pour le sage ; les cœurs
 » vils & corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puissant a
 » des esclaves , l'homme riche a des flatteurs , l'homme de
 » génie a des admirateurs , le sage seul a des amis. »

Ces deux morceaux prouvent que les Modernes ne sont pas aussi secs sur l'amitié , que le prétend M. de V. Est-il possible qu'il n'ait pas lu le chapitre des essais de *Montaigne* , où il peint dans son vieux & énergique langage les sentimens vifs & tendres , dont il fut animé jusqu'à la mort pour M. de la *Boétie* , cette moitié de lui-même , qui lui fit couler des jours si heureux ! Si je compare le reste de ma vie ,

dit-il, aux quatre années que j'ai joui de sa douce société, ce n'est que fumée; ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que trainer & languir. Les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, redoublent le regret de sa perte. Nous étions de moitié de tout, & il me semble que je ne suis plus qu'à demi.

Les amitiés communes, on peut les partager. On peut aimer dans l'un la beauté de la figure, dans l'autre la facilité des mœurs, dans celui-ci la générosité, dans celui-là les liens du sang; mais cette amitié qui possède l'ame & qui la commande en souveraine, il est impossible qu'elle soit double.

Comparer à l'amitié l'affection envers les femmes, c'est la confondre & la mal définir. Son feu, je l'avoue, est plus actif, plus ardent, mais c'est un feu téméraire & volage, feu de fièvre, sujet à ses accès & à ses relâches, & qui ne tient qu'à une partie. Dans l'amitié, c'est une chaleur générale & universelle, tempérée pourtant & égale; une chaleur constante & rassise; toute douce, toute polie, qui n'a rien d'àpre & de piquant.

C'est ainsi que *Montaigne* sentoit l'amitié; c'est ainsi qu'il la peignoit, & je l'ai affoibli en voulant réduire son style énergique, mais suranné, à la diction correcte, mais foible de nos jours. Nos Poètes nous fourniront des traits aussi frappans sur l'amitié. Ouvrons *la Fontaine*, le Poète des graces & quelquefois celui du cœur, & nous y trouverons à la fin de la *Fable des deux amis* :

*Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.*

Nous trouverons encore dans la *Henriade* une peinture très-forte de l'amitié, telle que *Henri IV.* la sentoit.

*Il aimoit non en Roi, non en maître sévère,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croît le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil ;*

*HENRI, de l'amitié sentit les nobles flammes ;
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames ;
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats ,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas !*

Voici un autre morceau sur l'amitié non moins admirable :

*Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite ;
O divine amitié ! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis ,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis ,
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ,
Sans toi tout homme est seul ; il peut par ton appui ,
Multiplier son être & vivre dans autrui ;
Idole d'un cœur juste , & passion du sage ,
Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préside à mes vers comme il regne en mon cœur ;
Tu m'appris à connoître , à chanter le bonheur.*

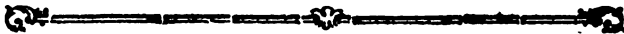
Il est bien surprenant que le Poète qui a enfanté de si beaux vers sur l'amitié, se plaigne que nous ne parlons qu'avec sécheresse de cette vertu des grandes ames, de cette consolation de notre vallée de larmes. S'il étoit permis de citer les Auteurs sacrés, après les Ecrivains profanes, nous dirions que l'Ecclésiastique (C. VI. v. 16.) appelle l'amitié *un remède de vie & d'immortalité*, & ce trait sublime la peint parfaitement. L'amitié opère en effet dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis terrestre promettoit pour la vie naturelle ; elle répand ses douceurs sur un peu d'infans malheureux, que nous passons dans ce monde ; elle nous donne l'immortalité après la mort, en nous gravant dans le souvenir des amis que nous laissons sur la terre.

Il y a un emblème sur l'amitié, qui la représente d'une manière très-heureuse. C'est une jeune femme simplement & noblement vêtue d'une robe blanche. Son côté gauche est découvert, & elle montre de la main droite son cœur avec ces mots en lettres d'or : *de loin & de près*. Sa tête nue est entourée d'une couronne de fleurs de grenade, d'où l'on voit sortir quatre de ces fruits avec ces paroles : *Hiver & Été*. Le bas de sa robe est entouré de ces deux mots : *la vie &*

la mort. La Déesse embrasse de la main gauche un ormeau sec entouré d'un cep de vigne.

Cet Emblème, fruit du cœur autant que de l'imagination ; trace tous les devoirs de l'amitié. C'est une jeune femme , pour montrer qu'elle ne doit jamais vieillir ; la simplicité & la blancheur de sa robe expriment cette franchise ingénieuse & sincère qui doit l'accompagner. Son côté gauche découvert indique le siège du cœur toujours ouvert aux amis ; elle le montre de la main droite pour inviter à y entrer. La première devise , *de loin & de près* , n'a pas besoin d'explication. Sa tête nue apprend aux amis , qu'ils ne doivent avoir rien de caché l'un pour l'autre. La couronne de fleurs de grenade a toujours été le symbole de la parfaite amitié. Sa couleur qui ne change point peint l'ardeur & l'immortalité d'une tendresse légitime. Les quatre fruits de grenade représentent les quatre sources de l'amitié , qui naît de la force de l'inclination , des devoirs du sang , des intérêts de la même profession , de l'union pour les bien célestes. Il n'est pas besoin d'avertir que les deux mots *Hiver & Été* marquent la constance dans l'adversité & la prospérité , représentées par ces deux saisons. Enfin la devise gravée au plus bas de la robe , cet ormeau qui sert de soutien à la vigne , lors même qu'il est sec , disent d'une manière énergique que l'amitié est la même après la mort que durant la vie.

Qu'on nous pardonne cette longue digression sur l'amitié ; elle part d'un cœur sensible , qui voudroit voir cette vertu plus commune.



A M O U R.

Cette passion est-elle bornée au physique ?

M. de V. bien déterminé à avilir l'homme & à l'égaliser à la bête , veut que l'amour ne soit que physique. Ce n'est pas ainsi que pensoit le Marquis de *Vauvenargue* ; voici comme il s'exprime sur cette passion si commune & si dangereuse. » Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour , c'est-à-dire , une inclination , dont les sens forment

» le nœud ; mais quoiqu'ils en forment le nœud , ils n'en font
 » pas toujours l'intérêt principal ; il n'est pas impossible qu'il
 » y ait un amour exempt de grossièreté. » (*Connoissance de
 l'Esprit humain*, pag. 75.)

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés ; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme ; les uns l'aiment pour son esprit , les autres pour sa vertu , les autres pour ses défauts , &c. Il se peut donc que l'on cherche dans l'amour quelque chose de plus pur que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde , qu'un homme environné de femmes , auxquelles il n'a jamais parlé , ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie , & qui même lui paroît telle. Quelle est la raison de cela ? c'est que chaque beauté exprime un caractère tout particulier , & celui qui entre le plus dans le nôtre , nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine ; c'est donc l'ame que nous cherchons ; on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît , que comme une image de ce qui se cache à leur vue : donc nous aimons les qualités sensibles avec subordination aux qualités insensibles , dont elles sont l'expression ; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui nous touche le plus. Or , ce n'est pas aux sens que l'ame est agréable , mais à l'esprit : ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal , & si celui des sens lui étoit opposé , nous le lui sacrifierions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé , qu'il est une tâche pour l'ame ; voilà l'amour pur.

Mais cet amour pur peut être encore fort dangereux , & on doit toujours lui préférer l'amitié , s'il est possible qu'elle ne dégénère pas en amour dans les personnes de différent sexe. Nous ne sommes entrés dans ces détails délicats , que pour relever l'homme que M. de V. cherche à rabaisser. Veut-il donner une idée de l'amour ? il la prend chez les bêtes , & c'est précisément cet amour voluptueux que les hommes sages , même chez les Païens , s'abstenoient de peindre. Les Anciens ont connu deux sortes d'amour , le premier fils de *Vénus Uranie* , c'est-à-dire , céleste ; le second engendré par *Vénus Terrestre* ou marine. Le premier amour est , suivant

Platon ; un Dieu puissant , qui porte au bien ; qui inspire la vertu , met la paix parmi les hommes , change la rusticité en politesse , apaise les discordes , unit les cœurs , adoucit la cruauté , console les affligés , redonne la force aux âmes qui l'ont perdue & répand sur tout le cours de la vie le coloris du bonheur. L'autre amour est le tyran de l'âme , le père de la douleur , des dissensions , la source de tous les désordres , des ténèbres & de l'erreur. Ce n'est pas une simple maladie , c'est le composé de tous les maux ; il corrompt , il ruine la société ; il fait mépriser la vertu & tend des pièges à la sagesse. Fils de l'indigence , de l'indiscrétion & de l'enthousiasme , on le peint aveugle & armé d'un flambeau , dont il a plusieurs fois embrasé le monde. Telles sont les couleurs , sous lesquelles les Païens nous ont représenté l'amour , & c'est cette passion funeste que quelques Auteurs chrétiens s'efforcent d'inspirer.



A N G E S.

Discussions sur ces Esprits célestes.

M. de V. a une plaisante idée sur l'origine des Anges ; il prétend qu'en voyant des messagers aux Princes , on s'accoutuma d'en donner aux Dieux. Mais ce qui prouve qu'il se trompe , c'est que si la créance des Anges avoit été le fruit de l'illusion du vulgaire , les sages auroient rejeté ou combattu cette erreur ; & c'est ce que nous ne voyons pas. Il est très-vrai que les Philosophes Païens , & sur-tout les Platoniciens , ont enseigné qu'il y avoit des êtres spirituels au-dessous du Souverain Être , qui avoient part au gouvernement du monde. Ils ont admis de bons & de mauvais génies ; c'est ce que nous appellons *Anges* & *Démons* , & ce que les Juifs avoient reconnu avant nous. Ce peuple n'emprunta cette idée de personne. Il l'avoit , avant que d'avoir , eu communication avec aucune autre Nation , & il n'y a aucune preuve qu'ils aient pris des Chaldéens les noms de ces Esprits célestes. Il est fait mention des Anges au moins dix fois dans la Genèse , & on y voit des apparitions & des missions de ces messagers de la Divinité. Il en est parlé cinq

trois dans l'Exode, deux dans le livre des Nombres, une dans celui de Josué, huit dans les Livres des Rois. Nous entrons dans ce détail, parce que M. de V. veut insinuer que les Juifs puisèrent la connoissance des Anges chez les Perles. Sa raison est, qu'avant le livre de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun Ange dans les Livres saints. Mais qu'importe qu'on y voie le nom, pourvu que la chose y soit réellement ? & c'est de quoi on ne peut douter quand on a lû l'Ecriture. D'ailleurs, on trouve dans l'Exode le nom des *Chérubins* ; dans *Isaïe* (c. 7.) celui des *Séraphins* ; & dans *Daniel* celui des *Principautés*.

JESUS-CHRIST & les Apôtres ont rendu témoignage à l'existence des Anges & des Démon, ainsi que toute l'antiquité chrétienne. Quelques Pères ont supposé qu'ils avoient des corps quoique subtils ; mais ils ne sont pas le plus grand nombre.

Les Mahométans ont aussi admis des Anges & des Démon ; & il est très-probable qu'ils tiennent cette idée des Juifs ou des Chrétiens.

L'Auteur des livres de la *hiérarchie céleste* qui florissoit au V.^e siècle, est le premier qui ait distingué les Anges en trois hiérarchies, & chaque hiérarchie en trois ordres. La première est des *Séraphins*, des *Chérubins* & des *Trônes* ; la seconde des *Dominations*, des *Vertus* & des *Puissances* ; la troisième des *Principautés*, des *Archanges* & des *Anges*. Ainsi les Anges, qui donnent leur nom à tous les esprits célestes, sont du dernier ordre de la dernière hiérarchie. On les distingue des *Archanges*, en ce que ceux-ci sont envoyés pour des choses importantes, & ceux-là pour des choses ordinaires.

Les Juifs distinguent aussi différens ordres d'Anges, & mettent à leur tête *Metatron* ; c'est le St. *Michel* des Chrétiens. Les Nations & même les Astres ont, selon eux, des Anges tutélaires. Ils ont honoré les Anges, & ils les honorent encore ; quelques-uns même ont poussé ce culte trop loin. Ils ont dressé des prières pour eux, mais quelques Rabbins les ont retranchées ; il en reste pourtant des vestiges.

I. Les premiers Anges (les *Séraphins*) brûlent d'un amour plus ardent que les autres. II. Les *Chérubins* sont plus éclairés, III. Les *Trônes* servent comme de siège à la Majesté Divine,

vine. IV. Les *Vertus* opèrent les signes miraculeux. V. Les *Puissances* répriment le pouvoir des Démon. VI. Les *Dominations* exercent leur empire sur les hommes , & les *Principautés* sur les Etats. VII. Les *Anges* & les *Archanges* sont les ministres & les messagers de la Divinité , & nous avons marqué la différence qui est entr'eux. Voilà l'explication que nous fournissent les Théologiens sur les différens chœurs des Anges.

Michel , *Raphaël* & *Gabriel* sont honorés d'un culte plus particulier dans l'Eglise , parce que ce sont les seuls dont l'Ecriture nous fournisse le nom. Si quelques Théologiens ont agité des questions vaines & ridicules sur le nombre , l'ordre , la nature & les facultés des Anges , au lieu de s'en tenir aux Livres saints & à la tradition , les incrédules ne doivent pas en prendre occasion d'insulter à la Religion , qui est toujours vraie , quoique quelques particuliers qui l'enseignent puissent avoir des idées fausses. Ils feroient mieux de se borner à croire ce que nous tenons de l'Eglise : que non-seulement les Royaumes & les Provinces , mais même tous les Chrétiens en particulier , ont des Anges gardiens. Il paroît que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* n'étoit pas guidé par son bon Ange , lorsqu'il prit la plume pour écrire ce livre détestable.



ANTROPOPHAGES.

Quels Peuples étoient coupables de cette horreur ?

LES Peuples qui vivent de chair humaine , ont été plus communs qu'on ne pense. Il y en a eu autrefois dans la Scythie ; il y en a encore à présent vers le Brésil ; mais jamais personne ne s'étoit avisé de dire , que les Juifs étoient coupables de cette horreur. Il n'y a point eu de loi dans le monde , qui condamna plus sévèrement l'homicide que celle de *Moïse* , & qui par conséquent éloigna plus de l'infamie que M. de V. leur reproche. Il veut qu'ils aient sacrifié des hommes à la Divinité ; mais il prouve mal ce qu'il avance. Un Législateur , un Prophète annonce au peuple de Dieu qu'il tombera dans tous les crimes imaginables , s'il transgresse sa Loi ; donc ce peuple y est tombé. Une partie de

Lisbonne fut engloutie par un tremblement de terre en 1755 ; nos Prédicateurs nous prédisoient le même sort, si nous ne changions de vie. M. de V. conclura-t-il que la France a essuyé autant de secousses que le Portugal ? Les menaces des ministres de la parole de Dieu ne se prennent pas toujours à la lettre ; & ils annoncent quelquefois des maux extraordinaires pour nous garantir de nos vices les plus ordinaires. Ils ne sont pas pour cela faux Prophètes.

Nous sentons bien que la comparaison de ce qu'avoit prédit *Moïse*, avec ce que nos Prédicateurs nous font prélaguer, n'est pas exactement juste. Le Législateur des Israélites étoit inspiré ; nos Orateurs chrétiens ne le sont pas ; mais cette comparaison qui ne vaudroit rien vis-à-vis d'un Théologien, est très-bonne vis-à-vis M. de V. qui n'admet pas l'inspiration des Livres saints. C'est un raisonnement humain employé contre un homme qui ne raisonne qu'humainement, & c'est dans ce sens que le Lecteur intelligent doit le prendre.

Nous sommes souvent punis, & le doigt de Dieu se montre dans le cours de notre vie d'une manière ou d'autre. Si les Juifs, transgresseurs de la loi, ne mangèrent pas des hommes, ils éprouverent d'autres châtimens qui les firent rentrer plusieurs fois en eux-mêmes.

On prétend que la terre de Chanaan avoit été habitée autrefois par des hommes d'une taille gigantesque, qui se repaïssoient de la chair humaine ; mais c'est une opinion qui est très-peu fondée ; & quand elle le seroit, elle ne prouveroit point que les Juifs, exterminateurs de ce Peuple farouche, eussent hérité de cette barbarie. Quelques Auteurs font remonter l'origine des Antropophages jusqu'au déluge, & attribuent aux Géans le premier exemple de cette coutume atroce ; mais quelles preuves en ont-ils ? aucune, & nous le redisons encore : supposé qu'ils en eussent, elles ne prouveroient rien contre les Juifs.

Il seroit à souhaiter qu'on pût justifier de même les autres Peuples ; mais cela seroit assez difficile. Presque tous les Historiens parlent des Scythes & des Sauromates comme se nourrissant de cadavres. *Juvenal* fait mention de certains Peuples d'Egypte qui, à la manière des tigres, déchiroient entre

leurs dents des corps d'hommes nouvellement morts. Mais il ne faut pas faire retomber cette abomination d'un petit Peuple sur la Nation entière , ainsi que le fait M. de V. On peut adorer des crocodiles & des oignons , & épargner les hommes & s'abstenir de leur viande. Je croirai difficilement *Tite-Live* , lorsqu'il rapporte qu'*Annibal* faisoit manger de la chair humaine à ses soldats , pour les rendre plus féroces. Un Historien Romain n'est gueres croyable sur les Carthaginois , que quand il les loue.

L'Antropophagie paroît en général plus commune chez les Peuples qu'on a découverts , il y a environ trois siècles. *Vespuce* rapporte , qu'il a vu des hommes nuds , ainsi que des femmes , manger sans horreur & sans aucune répugnance de la chair humaine. Le fils mangeoit avidement le corps de son père , & chacun tiroit gloire d'avoir dévoré un plus grand nombre d'hommes. Les Caraïbes & les Cannibales de l'Amérique ont encore surpassé les autres peuples de cette partie du monde en féroceité , & on en a vu qui arrachioient de jeunes enfans du sein de leur mère , parce qu'ils trouvoient plus de goût dans cette chair tendre & délicate.

Les Indes orientales offrirent à nos premiers Voyageurs le spectacle horrible de l'Antropophagie. Quand les Européens y parurent , tous ceux d'entr'eux que les habitans des Isles pouvoient attraper , étoient mangés vifs. Les Javans se nourrissoient de chair humaine avant qu'ils embrassassent le Mahométisme. Les Peguans avoient la même coutume , & on vendoit cette chair publiquement. La plupart des Caffres sont aussi Antropophages , & particulièrement les Zinvas. On raconte d'eux qu'en 1589 , ils firent une course dans l'intérieur de l'Afrique , au nombre de 80 mille , mangeant tous les hommes. Ils ruinèrent ainsi un pays de plus de trois cens lieues. *Barthema* dit : que les habitans de la grande Java vendoient leurs parens à des hommes qui les achetoient pour les manger. Telle est la nature humaine , lorsqu'elle est livrée à elle-même , sans le secours des lumières de la Religion & des sentimens qu'elle inspire.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer , ne sont point un hors d'œuvre. Ils prouvent contre l'Auteur du *Dietaire Philosophique* , qu'il est faux que nous ayons beaucoup

plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés , que de filles & de garçons mangés. Les sacrifices de sang humain n'ont été que dans de grandes calamités. Tous les Historiens en parlent comme d'un événement extraordinaire , au lieu que la chair humaine a été la nourriture ordinaire de quelques Peuples.

Je ne sais pourquoi M. de V. compare l'Antropophagie aux énormités qui se commettent dans les batailles : énormités souvent exagérées & qui ne peuvent pas être traitées d'*assassins* lorsque l'on combat pour son Prince. Mais supposons que ce soient des meurtres , ces meurtres sont à la vérité plus horribles dans les principes , mais la barbarie de se nourrir de la chair des hommes est mille fois plus dangereuse dans les conséquences. Si j'ai pris du goût à une entrée faite avec la viande de mon ennemi , ce goût se reveillera chaque jour avec mon appétit , & après avoir mangé mon adversaire à déjeuner , je mangerai peut-être mon ami à diner , & mon père à souper. Quiconque excuse l'Antropophagie , mérite de vivre avec les peuples souillés de ce crime.



A P I S.

La Superstition vaut-elle moins que l'Irréligion ?

C*Ambyse fit-il bien quand il eût conquis l'Egypte de tuer le bœuf Apis de sa main ? pourquoi non. Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvoit mettre leurs Dieux à la broche , sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. Voilà ce que dit M. de V. & ce que tout bon politique ne pensera jamais. Il justifie la leçon que Cambyse donne aux Egyptiens , sans se rappeler qu'il a montré lui-même l'avantage de la superstition sur l'irréligion. « Telle est , dit-il , la foiblesse du genre humain , » & telle est sa perversité , qu'il vaut mieux sans doute pour » lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles , » que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin » d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Faunes , » aux Silvains & aux Nayades , il étoit bien plus raisonnable & plus utile d'adorer ces images fantastiques de la*

A P O C A L Y P S E.

21

» Divinité, que de se livrer à l'Athéisme. Un Athée qui
 » seroit raisonneur, violent & puissant, seroit un fléau aussi
 » funeste qu'un Superstitieux sanguinaire. Quand les hommes
 » n'ont pas des notions saines de la Divinité, des idées
 » fausses y suppléent, comme dans les temps malheureux,
 » on trafique avec de la mauvaise monnoie, quand on n'en
 » a pas de bonne. Le Païen craignoit de commettre un
 » crime, de peur d'être puni par ses faux Dieux; le Mala-
 » bare craint d'être puni par sa Pagode. Par-tout où il y a
 » une société établie, une religion est nécessaire, les loix
 » veillent sur les crimes publics, & la religion sur les crimes
 » secrets.» (*Traité de la Tolérance*, chapitre 20.) Voyez
 FANATISME.



A P O C A L Y P S E.

Apologie de ce saint Livre.

C E Livre renferme les révélations, dont Dieu honora l'Apôtre saint *Jean* dans l'Isle de Pathmos. Quelques Anciens ont douté qu'elle fut de cet Evangéliste. Les Eglises Grecques ne la recevoient pas comme un Livre canonique, si l'on en croit saint *Jérôme*; mais l'Eglise Latine l'a toujours mise dans son Canon sous le nom de saint *Jean*. Il y est désigné d'une manière spéciale dans ces mots qui ne peuvent convenir qu'à ce saint Apôtre : *à Jean qui a publié la parole de Dieu, & qui rend témoignage de tout ce qu'il a vu de JESUS-CHRIST*. Ce livre est adressé d'ailleurs aux sept Eglises d'Asie, dont il avoit le gouvernement, & il est écrit de l'Isle de Pathmos, où tous les Anciens conviennent que l'illustre Evangéliste avoit été rélégué.

On ne peut pas assurer que saint *Justin* soit le premier qui ait parlé de ce sublime ouvrage, comme le dit M. de V. 1^o. Parce que plusieurs Ecrits, où il pouvoit en être question, ont été perdus. 2^o. Parce qu'il n'a pas lu tous les ouvrages, que le temps nous a conservés. Pour infirmer le témoignage de saint *Justin*, M. de V. dit que ce Père de l'Eglise, ce savant apologiste de la Religion Chrétienne, devoit être renfermé.

dans les petites maisons ; mais les gens sensés ne se paient point de ces injures scandaleuses.

Nous n'ignorons point que quelques Anciens ont prétendus que l'Apocalypse avoit été composée par *Cérinthe* ; mais celle qu'on attribuoit à cet Hérétique n'étoit pas vraisemblablement celle de saint *Jean*, ou elle étoit falsifiée. Il y avoit une Apocalypse de saint *Pierre*, une autre de saint *Paul*, & une autre d'*Abraham* ; on avoit bien pu faire aussi celle de saint *Jean*, avant que ce saint Apôtre écrivit la sienne.

M. de V. a beau mépriser ce saint Livre , les plus illustres Pères de l'Eglise , nos Savans les plus distingués en. ont fait un cas infini. C'est comme la conclusion des saintes Ecritures. Tout y est proposé en vision & d'une manière très-élevée selon le style des anciennes prophéties, avec lesquelles cette révélation a beaucoup de rapport. Mais autant la nouvelle alliance est au-dessus de l'ancienne , autant S. *Jean* paroît supérieur aux autres Prophètes. C'est cette supériorité qui rend cette divine prophétie plus difficile à expliquer. S'il est important d'apporter une grande pénétration d'esprit & une humilité de sentimens à la lecture des Livres sacrés , elle est sur-tout nécessaire pour celui-ci , dont chaque mot est un mystère.

Plusieurs esprits trop curieux s'étant imaginés , qu'ils avoient entièrement compris les secrets de ce chef-d'œuvre de profondeur , son tombés dans des rêveries ridicules. Ils n'ont pas senti que Dieu s'est réservé la connoissance de ses secrets , & qu'il nous en dévoile de temps en temps , autant qu'il lui plaît , pour sa gloire & pour notre salut. C'est ce défaut d'humilité qui a produit ce grand nombre de Commentaires sur l'Apocalypse , dont le seul Catalogue formeroit un gros volume. Parmi ceux qui se sont exercés , dans le siècle dernier , il faut distinguer M. *Bossuet* ; mais il ne faut pas exclure les autres interprètes qui se sont bornés à la lettre. Il dit lui-même qu'une » interprétation, même littérale » de l'Apocalypse ou des autres Prophètes , peut très-» bien compatir avec les autres. Qui ne fait , ajoute M. de » Meaux , que la fécondité infinie de l'Ecriture , n'est pas » toujours épuisée par un seul sens ? qui ne voit donc qu'il » est très-possible de trouver un sens très-suivi & très-littéral

A P O C A L Y P S E. 38

» de l'Apocalypse, parfaitement accompli dans le sac de Ro-
 » me sous Alaric, sans préjudice de tous sens qu'on trouvera
 » devoir s'accomplir dans la suite des siècles ? »

On voit que ce savant Prélat pensoit d'une manière judi-
 cieuse, même en rappelant le souvenir des fausses idées de
 quelques autres Commentateurs. On comprend très-bien
 pourquoi M. de V. méprise son ouvrage ; mais heureusement
 le nom d'un Théologien tel que *Bossuet*, n'a pas besoin du
 suffrage d'un Poète tel que V... Je pense qu'on seroit beau-
 coup mieux de se renfermer dans sa sphère & de n'outrager
 ni les vivans ni les morts, ni les saints ni les prophanes,
 que d'attaquer indifféremment tout ce qui a rapport au Trône
 & à l'Autel.



A P O L L O N E D E T Y A N E.

§ I.

S A V I E.

M. de V. en parlant des miracles, cite ceux d'*Appollone*
 de Tyane. Avant que de discuter ces miracles, faisons con-
 noître celui à qui on les attribue. Cet homme, que les Païens
 ont opposé à *JESUS-CHRIST*, avoit toutes les qualités ca-
 pables d'attirer & de séduire la multitude, c'est-à-dire, cette
 partie du genre humain, qui ne juge des choses que par
 l'impression qu'elles font sur les sens. Il étoit né à Tyane
 en Cappadoce, d'une famille ancienne & noble, & de pa-
 rens riches. Il avoit de l'esprit, une excellente mémoire,
 parloit très-bien grec, étoit parfaitement bien fait. Sa phy-
 sionomie noble & imposante charmoit tout le monde. En-
 nemi de la bonne chère, il ne se nourrissoit que de légumes,
 & s'abstenoit du vin, comme capable de troubler la sérénité
 de l'ame. Il vivoit dans un Temple, après avoir distribué
 son bien à ceux qui en avoient besoin. Il renonça au ma-
 riage, & garda le silence pendant plusieurs années. Il fit
 ensuite plusieurs voyages, apaisant des séditions, & instrui-
 sant les hommes avec une sorte d'autorité, n'employant
 qu'un discours simple, des sentences courtes & solides, des

expressions propres & énergiques. *Je ne cherche pas à tâtonner comme les autres Philosophes, disoit-il ; le Sage doit parler comme un Législateur, qui ordonne aux autres les choses dont il est persuadé.*

Ce ton d'autorité qui annonçoit une ame vaine & fiere, fut précisément ce qui lui fit des sectateurs. Le peuple est comme certains animaux sauvages ; on ne le domte qu'en le bravant.

Plusieurs Villes lui rendirent des hommages publics ; tout le monde le suivoit ; les artisans même quittoient leurs métiers. Les Oracles les plus célèbres chantoient ses louanges. Les Villes lui envoyoient des députations, pour lui demander conseil sur la règle de leur vie. Il exhortoit les hommes à quitter tout, pour s'appliquer à la Philosophie & à une vie sérieuse. Il se mêla de faire quelques prophéties, & affectoit de chasser les démons, qui entroient volontiers & sortoient, à la parole d'un homme dont ils dirigeoient toutes les démarches, espérant par-là obscurcir les miracles des Chrétiens qui les chassoient tous les jours. *Appollone* s'élevoit fortement contre les désordres du Paganisme, & vouloit qu'on menât une vie conforme aux règles de la morale la plus épurée. Le démon voyoit quelle impression faisoit sur les hommes la vie des Chrétiens, & combien les excès des Payens étoient capables de décrier l'idolâtrie, & d'en découvrir l'absurdité. Il savoit que les hommes les moins vertueux se laissent prendre aux dehors de la vertu. Il n'est donc pas étonnant de voir cet esprit séducteur dresser de nouvelles batteries, & travailler à former des Philosophes dont la conduite extérieure fut irréprochable.

Appollone fit un grand voyage pour converser avec les Brachmanes des Indes, & voir en passant les Mages des Perses. A Ninive un nommé *Damis* s'attacha à lui & le suivit par-tout, écrivant toutes ses paroles & les moindres particularités de ses actions. Mais il ne nous reste de ces relations que ce qu'en a recueilli le sophiste *Philostate*, Romancier imbécille qui vivoit deux cens ans après. Il suffit de lire cette histoire, pour voir combien elle est fabuleuse. *Appollone* fit quelques prétendus prodiges à Ephèse, & entreprit de délivrer cette Ville de la peste. Il s'élevoit en même temps

avec

avec force contre les défordres qui y régnoient ; & il ne réussit pas plus à l'en purger que de la contagion. Etant à Athènes, il parla fortement contre les bacchanales, & se plaignit de ce qu'au lieu des spectacles réglés, ce n'étoit par toute la Ville que danfes, les uns étant habillés en nymphes, les autres en bacchantes, en représentant les poésies d'Orphée.

Il les rappelloit au courage & à la vertu de leurs ancêtres. Il condamna aussi les spectacles des gladiateurs qui se donnoient à Athènes. Il visita tous les Temples de la Grece, qui étoient fameux par des oracles, & tous les lieux où se faisoient des combats consacrés aux Dieux. Etant à l'Isthme de Corinthe, il dit *cette langue de terre sera coupée, ou plutôt ne le sera pas*. Ce qui fut pris pour une prédiction de Néron, qui commença à la faire couper, & n'acheva point. Mais il étoit difficile qu'une telle prophétie ne s'accomplît. Enfin Apollone vint à Rome, après avoir parcouru toute la Grece, en charlatan qui se pique de toutes les vertus & qui en fait un vain étalage.

Il y eut une éclipse de soleil dans le temps qu'il étoit à Rome, & il tonna en même temps. Apollone dit en regardant le Ciel: *Quelque de chose de grand arrivera & n'arrivera pas*. Car c'est ainsi qu'il prophétisoit pour ne pas se tromper. Le troisième jour après, comme Néron mangeoit, la foudre tomba sur la table, & fit tomber la coupe qu'il tenoit déjà près de sa bouche. On crut qu'Apollone avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'Empereur ne fut frappé. Il étoit connu de l'Empereur Vespasien, qui l'honoroit comme un homme divin, & lui demandoit des Conseils. Mais dans la suite la liberté avec laquelle il parla contre la tyrannie de Domitien, lui attira une persécution, qu'il affecta de soutenir avec beaucoup de constance & de courage. Il mourut l'an 97 de JESUS-CHRIST. On lui dressa des statues & on lui rendit les honneurs divins. Après le grand bruit qu'il avoit fait pendant sa vie, il ne laissa ni disciples, ni sectateurs après sa mort ; & cette réputation si éclatante qu'il eût parmi les peuples, n'eût aucun effet solide. Sa mémoire fut honorée pendant quelque temps ; mais elle s'évanouit bientôt avec les ténèbres de l'Idolâtrie. Et tout ce qu'il reste

de lui , c'est l'idée d'un homme qui dédaignoit avec orgueil le luxe & la mollesse ; mais qui étoit incapable de mépriser les applaudissemens.

§ II.

Fausseté des prodiges qu'on lui attribue.

C'est *Philoftrate*, Auteur romanesque, qui a raconté les prétendus prodiges d'*Apollone*, & c'est d'après lui que les impies les répètent. C'est la folie qui fait valoir le mensonge.

On avance qu'*Apollone* a fait autant de prodiges que JÉSUS-CHRIST. Sa naissance, suivant son véridique historien, fut miraculeuse. Sa mère enceinte apprit de *Proité*, sous la figure d'un Dieu marin, que lui-même alloit naître d'elle. Dans le même temps elle vit des Cygnes, dont les chants agitoient l'air, & sembloient présager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Ce récit paroît visiblement ce qu'il est ; une fable de la nature de celles des Fées. Nos Philosophes peuvent la croire ; mais les gens sensés voudroient qu'au moins *Philoftrate* les eût précautionnés contre le doute, par d'incontestables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la surprise, plus il étoit important de le soutenir par des preuves authentiques. Chose étrange cependant ! On nous dit ce qui est contre toute raison de croire, & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait est, parce que la mère d'*Apollone* l'assure. Sa parole est un oracle infallible & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t-on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves ? & que ne diroit-on pas contre la nôtre, si elle n'avoit que ces appuis fragiles & trompeurs.

Quand nous disons de JÉSUS-CHRIST que les esprits célestes annoncerent aux hommes le prodige de sa naissance, nous rapportons un fait public, un fait déposé par tous les pasteurs qui le virent. Le témoignage, si je le puis dire ainsi, marche toujours à côté du miracle, & nos Historiens ne cessent de prouver ce qu'ils disent. Mais ici vous ne voyez rien de pareil. *Philoftrate* n'a pas un Auteur, pas un témoin à citer pour lui. Tout lui manque jusqu'à *Damis*, qui jamais n'a dit un mot de cette naissance prodigieuse. Quelle est

Honc cette hardiesse téméraire qui vient ici comparer *Apollone* avec le Dieu des Chrétiens ? Peut-on être équitable & faire de telles parallèles ?

Qu'on dise tant qu'on voudra sur la déposition de *Philostate*, qu'*Apollone* revenu des Indes ne trouve point de maux dans la Grece invincibles à son pouvoir. Ma réponse revient toujours contre ces vagues assertions, & je ne cesse de dire ; où *Philostate* a-t-il pris ce qu'il avance ? Qu'allégué-t-il pour m'en convaincre ? Si ces guérisons innombrables avoient eû tant de témoins, pourquoi se trouve-t-il le seul qui nous en instruisse ? L'univers entier devoit-il être muet durant un siècle ? Les cent mille témoins ne devoient-ils pas se faire entendre de toutes les parties du monde, & préparer un si grand sujet d'admiration aux races à venir ? Un silence universel & profond laisse ignorer tous ces prodiges. Ce n'est qu'à la fin du second, & même au troisième siècle de l'Eglise, que ces faits commencent à se répandre. Qui croira donc qu'ils sont sincères & vrais ? au contraire, qui est-ce qui ne dira pas ? c'est le goût de la fable qui les enfantait : peut-être même une jalousie secrète contre le Christianisme, & le désir d'en suspendre le progrès ou d'en préparer la ruine.

Mais quand même ces guérisons seroient aussi constantes qu'elles sont fausses, de quel droit les honore-t-on du titre de prodiges ? N'y a-t-il pas une suite de remèdes, un art humain, une science naturelle, qui rendent la santé perdue ? *Apollone*, dans ses courses immenses, ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces secrets utiles & curieux, que la nature dispense aux différens climats ? Sa longue retraite dans le Temple d'*Esculape* à Egés, ne pût-elle pas l'instruire des artifices dont usoient les Prêtres de l'Idole avec cette foule d'infirmes que la superstition y amenoit ? Ce qu'il faudroit nous démontrer, c'est que les maux guéris par lui, étoient incurables, & qu'à la seule autorité de sa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. C'est ce qu'opéroit JESUS-CHRIST ; c'est ce qu'ont fait ses Disciples, & les Juifs comme les Païens l'ont avoué. Que l'on se donne la peine de relire le chapitre onzième du premier Livre de la *Religion prouvée par les faits*, on verra les preuves que M.

38

ARG*. (Le Marquis d')

de les honneurs divins, & ajouter ce nouveau Dieu à un millier d'autres, qui la plupart le méritoient moins que lui. Cependant, cet homme si célèbre, suscité par le Démon pour être le rival de J. C. ne put, malgré les prestiges de ses disciples & l'autorité de ses protecteurs, se faire une petite secte. Son nom est à peine connu; on ne sauroit pas sans le Christianisme s'il a existé. Et J. C. malgré le scandale de la Croix, l'austérité de sa morale, la foiblesse de ses Apôtres, la puissance de ces ennemis, domine sur l'Univers entier.



ARG, *. (Le Marquis d')

Ses attentats contre la Religion.

V Oici une des plus fermes colonnes de l'impiété. Né d'une famille ancienne, fils d'un des premiers Magistrats du Parlement d'Aix, il ne suivit point les traces de ses Ancêtres. L'emploi grave & noble de rendre la justice aux hommes, lui parut, à ce qu'il dit lui-même, une fonction accablante; l'état d'Officier plus bruyant, plus favorable aux plaisirs, flattoit d'avantage son goût pour la dissipation & la volupté; il l'embrassa malgré ses parens. Il servit pendant quelque-temps avec distinction, & se trouva au siège de Philisbourg, où il signala son courage. Diverses circonstances l'ayant obligé de quitter son Régiment, il se retira en Hollande, d'où il dépêcha divers ambassadeurs de la boutique d'un Libraire, qui payoit chèrement ses dépêches.

Il envoya d'abord un *Juif*, puis un *Chinois*, & ensuite un *Cabaliste*; & c'est ce qui produisit les *Lettres Juives*, les *Chinoises*, & les *Cabalistiques*. Ces trois enfans ont un air de famille, auquel on ne peut pas se tromper. Ils détruisent tous les dogmes du Christianisme, & s'ils laissent subsister l'existence de Dieu, c'est à condition qu'on pourra se conduire comme s'il n'y en avoit point; ce qui revient au même pour les libertins. Ces différentes Lettres eurent beaucoup de cours dans leur naissance; mais comme tout s'use, on les lit moins aujourd'hui. Le fastueux étalage d'une vaine érudition, plusieurs plaisanteries de bas aloi, un acharnement ridicule contre les Moines, un style vif à la vérité, mais

trop diffus, trop incorrect, trop ignoble, ont dégouté les Lecteurs délicats.

Après avoir lu ces impiétés épistolaires, il seroit curieux de savoir quelle est la Religion de l'Auteur des *Lettres Juives*? Je l'ignore, ou plutôt il l'ignore lui-même. D'abord, il n'est pas Juif, quoiqu'il en prenne le masque. Il insulte par une ironie amère les Juifs de la Synagogue d'Amsterdam, auxquels il dédie son cinquième volume. En prenant le nom de Juif Karaïte, il condamne le Talmud & les traditions des Rabbins. Il les accable de railleries & de contes insultans, (Lettres 21, 40.) Il regarde la Circoncision comme un usage dont on peut se dispenser, lorsqu'elle expose à quelque péril, (Lettre 21.) Il fait consister toute la Religion des Juifs à observer quelques préceptes de la loi naturelle, sans dire un mot du culte établi par *Moïse* (Lettre 112.) Il suppose des Juifs Espagnols, qui déguisent leur Religion, qui ne la révèlent à leurs enfans que quand ils comptent sur leur prudence; & s'ils craignent d'être trahis, ils leur donnent un venin subtil, que les Médecins Juifs leur distribuent à cet effet, (Lettre 4.) Il attribue les calamités des Juifs à leurs crimes; & il avoue nettement qu'en considérant leur désolation, il est tenté de croire que le Dieu d'*Israël* a abandonné son peuple pour en choisir un autre, (Lettre 143.) Enfin, il dit que » les Juifs Portugais ne sont » point circoncis, mangent du cochon, vont dans les temples Nazaréens, chantent Vêpres, disent la Messe s'il le faut, & n'en sont pas moins bons Juifs dans le fond de leur cœur, » (Lettre 115.) Vous sentez que c'est-là démentir ouvertement son personnage.

Venons au Mahométisme. Il le regarde comme le Judaïsme ancien, la foi d'*Israël* dans son plus grand jour, telle qu'elle subsistoit dans le temps de *David*, (Lettre 9.) Après avoir rapporté & loué plusieurs passages de l'Alcoran, il ajoute : « Je suppose qu'un Turc suive ces préceptes, ne » sera-t-il pas honnête-homme, vertueux, pieux, & digne » de l'estime de tout l'univers? » (Lettre 48.) & dans la Lettre 14 : « Je ne saurois comprendre comment un homme » qui a les premières notions de la raison, peut donner la moindre croyance aux visions de *Mahomet*. »

« Outre le ridicule, la Religion Mahométane a quelque chose de sauvagement, & même de brute. *Mahomet* connu que la Religion ne pouvoit résister au plus léger examen; aussi défendit-il d'en disputer que le fabre à la main. » Accordez, si vous le pouvez, ces sentimens contradictoires; tout ce qu'on voit, c'est que l'Auteur a beaucoup de penchant pour les mœurs Turques.

A l'égard du Christianisme, un Juif doit être fort indifférent sur les controverses agitées parmi les Sectes Chrétiennes: cependant il se décide pour les Protestants. « Il y a environ deux cens ans que deux hommes illustres vengèrent le bon sens opprimé; appuyés de la raison, ils luttèrent contre l'ignorance de leur siècle, furent les restaurateurs des sciences, & préparèrent cette foule de grands hommes qui les suivirent. » On voit bien que notre Juif a écrit dans un pays Protestant, & qu'en digne Hébreu, il a flatté ceux dont il avoit besoin; & en cela seul, il ne s'est pas éloigné du caractère du personnage qu'il a fait parler.

Les *Lettres Cabalistiques* sont les *Lettres Juives* travesties; c'est vendre deux fois la même marchandise; mais un Juif ne se pique pas d'une exactitude scrupuleuse dans le commerce. Le Cabaliste produit sur la scène des Salamandres qui habitent la région du feu; des Sylphes qui volent dans les airs; des Gnomes qui gardent les mines & les souterrains de la terre; des Ondins qui nagent dans les eaux. Ces êtres fantastiques voyagent avec la même légèreté que l'esprit de l'Auteur. Ils parcourent en peu de temps l'univers, connoissent toutes les scènes, tous les Acteurs de ce vaste théâtre. Jugez combien leurs Lettres sont intéressantes? Ce projet est aussi sérieux, aussi utile que les contes des fées.

Les conversations des Ombres que l'Auteur y fait entrer n'ont pas un plus grand poids. Avant lui, on avoit imaginé ce moyen de faire parler les morts pour ennuyer les vivans. Avec cette méthode, il est fort aisé de passer en revue tous les siècles, de louer ou de critiquer, suivant son caprice. Ces dialogues postiches n'ont rien de piquant que les injures dont on les a assaisonnés. Opposer *Luther* à *St. Ignace*; *Jurieu* à *St. Bernard*, *Hiparkia* à *Sainte Marie Egyptienne*, c'est se servir de l'un pour injurier l'autre; c'est leur prêter,

non

non pas ce qu'ils ont dit & pensé, mais ce que l'on veut dire & penser soi-même. En combinant de cette manière les discours des morts, on trouvera la matière de mille volumes. Mais quand on multiplie les satyres, on devroit avoir soin de les varier. Les *Lettres Chinoises* rentrent encore dans les *Lettres Juives*. Il est singulier que l'Auteur, qui se plaint sans cesse de la cupidité des Moines, ait trouvé dans ces plaintes mêmes de quoi satisfaire sa propre cupidité. Le Marquis d'Arg*. ne se borna pas à célébrer les aventures des autres, il voulut bien faire part au Public des siennes, il y a environ trente ans, dans des *Mémoires* souvent réimprimés. Elles sont contées avec feu, & semées de quelques anecdotes historiques; mais il auroit pu épargner à sa gloire quelques traits peu honorables. Il n'y a qu'un Philosophe du siècle, qui puisse sans rougir, laisser à la postérité un monument de ses égaremens & de ses foiblesses, nous voudrions pouvoir dire de son repentir; mais il n'y en a aucune trace dans ce livre & dans ceux qui l'ont suivi. Sa *Philosophie du bon sens*, en 2 vol. in-12, conduit au Pyrrhonisme le plus déterminé. La spiritualité & l'immortalité de l'ame ne sont pas même des vérités certaines pour notre Apôtre du bon sens. S'il attaque des principes si importants, la base de toute Religion & de toute morale, on imagine bien qu'il n'épargne pas des dogmes moins fondamentaux. Heureusement l'Auteur adresse son livre à une femme, & on peut croire qu'il n'a voulu faire qu'un roman, mais ce Roman a paru fort dangereux, & le Parlement de Paris le condamna au feu en 1759, avec divers autres ouvrages, dignes de lui servir de compagnie.

Nous ne parlerons pas des autres productions de M. le Marquis d'Arg*. l'un des Ecrivains les plus féconds du siècle. Quand on a fait connoître les Capitaines d'une armée, il ne faut pas s'arrêter à détailler les Sergens & les Caporaux. Nous finissons, en souhaitant qu'il profite des leçons de vertu qu'il a puisées dans sa famille, & des exemples touchans qu'il y a vus,





A T H É E S.

Réflexions sur l'existence de Dieu & sur ceux qui la nient.

LEs insensés qui nient l'existence d'un Dieu, & par conséquent toute Religion, ont été moins communs que les libertins qui, admettant cette vérité, la détruisent par des conséquences tirées de leurs principes. Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur ces deux espèces différentes d'Athées; l'une & l'autre également dangereuses. Nous nous bornerons à quelques réflexions sur l'existence de Dieu relative à l'Athéisme.

I.

De cette proposition, *il y a un Dieu*, il est aisé de descendre à cette autre; *la Religion Chrétienne est véritable*. De même de cette proposition, *il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde*, il est aisé de remonter à celle-ci; *il y a un Dieu*.

I I.

On ne voit point Dieu; on ne le touche pas: il est inaccessible à tous les sens, & dès-lors à l'imagination; de là les objections des sens & de l'imagination contre son existence. On ne le comprend point; de là les objections de l'esprit. S'il est, il défend & punira l'injustice & le vice; de là les objections des passions & du cœur.

Les sens ont *corporalisé* la Divinité, l'imagination l'a *pluralisée*, le cœur l'a *passionnée* & viciée.

En combien de manières, quelques Chrétiens même, soit ignorans, soit corrompus, ne défigurent-ils pas encore l'idée de Dieu? Dieu a fait l'homme à son image, disoit quelquefois M. de Fontenelle, mais l'homme le lui a bien rendu.

I I I.

J'ai oui dire qu'il y avoit plus de Déistes, de Sociniens; d'Ariens, &c. en Angleterre, & plus d'Athées en France. En effet, la plupart des Livres Anglois sur la vérité de la Religion, sont contre les Déistes, plus que contre les Athées. Si la chose est vraie, j'en donnerai pour raison le différent caractère des deux Nations, leur différent tour

d'esprit, & les différentes sources de leur incrédulité. L'incrédulité de l'Anglois est plus raisonnée; elle ne vient pas absolument des difficultés qu'il trouve dans la Religion; & quand une vérité lui paroît une fois bien prouvée, il a la force de la croire, malgré les plus fortes objections. Au contraire, un François est quelquefois arrêté par les difficultés les plus foibles. Il est volontiers Pyrrhonien, faute d'assez de lumière pour se décider. Il l'est même quelquefois assez tranquillement, non par fermeté, mais par une sorte d'indifférence qui vient de sa frivolité. Cet état seroit inouïtable pour un Anglois; il veut favoir à quoi s'en tenir.

D'ailleurs un François, étant plutôt incrédule par le cœur & par les passions, que par l'esprit & le raisonnement, il est naturel, s'il prend un parti, qu'il aille jusqu'à l'Athéisme, ou, ce qui revient au même, jusqu'au Matérialisme de l'ame, parce que jusques-là le cœur vicieux n'a pas son compte; au lieu que celui qui n'auroit rejeté la Religion que par raisonnement, seroit retenu par ce même raisonnement dans le Théisme, & n'iroit jamais jusqu'à l'Athéisme.

I V.

Tout dans la nature annonce un Créateur intelligent, parce que tout y annonce un dessein, & un choix de moyens qui se rapportent à ce dessein.

Pour que l'Univers ait été formé, & qu'il subsiste tel qu'il est, il n'a fallu, disoit *Spinoza* après *Descartes*, que de la matière & du mouvement. Soit, pourvu que, comme *Descartes*, on ajoute : du mouvement à tel degré & avec telles & telles déterminations combinées. Par conséquent, il a fallu une intelligence, sinon créatrice de la matière & du mouvement, du moins directrice de ce mouvement, & par conséquent encore, quand même on accorderoit à *Spinoza*, que la matière est éternelle & que le mouvement lui est essentiel, comme il n'en fait qu'une puissance aveugle, la preuve qu'on tire de l'ordre de l'Univers en faveur de l'existence d'une puissance intelligente, resteroit toujours dans toute sa force.

On n'a pas plus besoin de réfléchir, de méditer, & de raisonner pour trouver Dieu à la vue de l'Univers, que pour supposer un horloger à la vue d'un horloge, ou un architecte à la vue d'un Palais.

Trois choses impossibles à expliquer sans un Dieu : l'ordre, l'organisation, la pensée. 1°. L'ordre & le cours régulier des astres, le système céleste, &c. ordre de situation & de mouvement. 2°. L'organisation visible de certains corps & ce qui leur arrive en conséquence de cette organisation, comme de croître, de se multiplier, &c. c'est le cas des plantes, des végétaux. Mais 3°. parmi ces corps organisés, & au-dessus des végétaux, il y a les corps organisés, sentans & pensans, les animaux. Ainsi, quand, sans un Dieu ordonnateur, j'aurois compris l'ordre, les corps arrangés, entr'eux & se mouvant avec régularité, je n'aurois pas expliqué les corps organisés ; & quand j'aurois expliqué les plantes, je n'aurois pas expliqué les animaux. En un mot, avec de la matière & du mouvement, je n'aurois pas expliqué le sentiment & la pensée.

V I.

Dans le Théïsme on n'a que des difficultés à surmonter. Dans l'Athéïsme on a des absurdités à dévorer.

» La Philosophie, dit M. de V. nous montre bien qu'il y a un Dieu ; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le fait Il faudroit être lui-même, pour le savoir. »

V I I.

J'ai vu quelques Incrédules se prévaloir beaucoup de l'Athéïsme des Lettrés de la Chine. Mais cet Athéïsme est imaginaire, si l'on en croit ce qu'écrivait un Philosophe célèbre, M. de Mairan, au feu Père Parennin, Jésuite, & un des Missionnaires qui a demeuré le plus long-temps à Pékin.

» Je ne suis pas disposé à croire les Chinois Athées, à la manière dont on nous le raconte de la plupart de leurs Lettrés & de leurs Mandarins. N'y auroit-il point-là du mal-entendu ? Pour moi, je ne vois rien de plus opposé au caractère dominant de la Nation ; & bien que l'Athéïsme soit le renversement de toute bonne Philosophie, il est certain que, pour en venir à un tel égarement d'esprit d'une façon bien décidée, & avec autant de raffinement que quelques Auteurs en attribuent aux Chinois, il y faut une sorte de Métaphysique qui ne me paroît point du tout être celle de leurs Docteurs. »

On a mis en question s'il pouvoit y avoir de véritables Athées ; & la plupart des Théologiens & même des Philosophes ont été pour la négative. Cette incrédulité sur l'existence de l'Athéisme est un argument bien fort pour l'existence de Dieu.

I X.

Voici un des plus beaux traits du Chancelier *Bacon*. Ce grand homme d'un esprit si philosophe, dit : *Leves gustus in Philosophiâ movere fortasse ad Atheismum, sed pleniores haustus ad Religionem reducere.*

L'Auteur de l'*Analyse de Bacon* qui a paru en 1755, a paraphrasé ce Texte de la manière suivante. » Le premier » pas de la Philosophie peut mener à l'Athéisme, parce » qu'on passe aisément de l'extrême imbécillité qui croit tout, » à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le désordre » apparent des causes secondes fait oublier la cause première ; mais la véritable Philosophie qui embrasse l'enchaînement des parties & leur dépendance d'un souverain moteur, conduit nécessairement à la Religion. » Cette maxime, que ce qu'une demi-Philosophie nous avoit fait rejeter, une Philosophie plus profonde & plus éclairée nous la fait ensuite recevoir ; cette maxime, dis-je, ne se borne pas à la Religion, & peut être appliquée à beaucoup d'autres vérités de différens ordres.

X.

L'étude de la Physique est très-propre à guérir des deux extrêmes, l'Athéisme & la Superstition, sur-tout à les prévenir. Elle prouve qu'il y a une première cause intelligente, & elle fait connoître les causes mécaniques particulières de tels & tels effets. La Physique augmente l'admiration & diminue l'étonnement, & elle fait l'un & l'autre en faisant connoître plus d'effets, & en faisant connoître les causes de quelques-uns de ces effets. Enfin, à l'égard des causes mêmes qu'on ne connoît pas encore, on fait du moins par celles qu'on connoît déjà, que les autres sont du même genre, & une suite des loix générales établies par l'Auteur de la nature.

De tous les Livres sur l'existence de Dieu, celui qui peut

être lû le plus utilement par le commun des Lecteurs ; c'est la *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, &c. Par M. de Fénelon*. La première Partie parut dès son vivant en 1713, & c'est celle dont nous conseillons la lecture. La seconde, où l'illustre Auteur traite des attributs de Dieu & de l'infini, est toute métaphysique, & par conséquent trop abstraite pour le grand nombre ; quoique M. de Fénelon y ait répandu toute la clarté dont la matière étoit susceptible, le célèbre Père Tournemine, Jésuite, y a joint de bonnes réflexions sur l'Athéisme.

Si un Archevêque & un Jésuite étoient suspects à ceux qui auroient le malheur de douter de l'existence de Dieu, qu'ils sachent (nous le répétons) que les Philosophes les moins crédules, les plus grands Géomètres & les plus habiles Physiciens, ont été persuadés de cette existence, & persuadés principalement sur les preuves que fournit la connoissance de la Nature.

» De tout temps, dit M. de Maupertuis, ceux qui se sont
 » appliqués à la contemplation de l'Univers, y ont trouvé
 » des marques de la sagesse & de la puissance de celui qui
 » le gouverne. Plus l'étude de la Physique a fait des pro-
 » grès plus ses preuves se sont multipliées. On peut voir
 » celles que *Cicéron* rapporte & celles qu'il cite d'après
 » *Aristote*. Je m'attache à un Philosophe qui, par ses grandes
 » découvertes, étoit bien plus qu'eux à portée de juger de
 » ces merveilles, & dont les raisonnemens sont bien plus
 » précis que tous les leurs. *Newton* paroît avoir été plus
 » touché des preuves qu'on trouve dans la contemplation
 » de l'Univers, que de toutes les autres qu'il auroit pû tirer
 » de la profondeur de son esprit. » (*Tom. I. pag. 5.*)

M. de V. a fait la même remarque sur M. *Newton*, dans celui de ses ouvrages que nous avons déjà cité, & dans le même Chapitre.

« Je ne sais, dit-il, s'il y a une preuve métaphysique plus
 » frappante, & qui parle plus fortement à l'homme,
 » que cet ordre admirable qui regne dans le monde ; &
 » si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset :
 » *Caeli enarrant gloriam Dei*. Aussi *Newton* n'en apporte point,

» d'autre à la fin de son Optique & de ses Principes. Il ne
 » trouvoit point de raisonnement plus convainquant ni plus
 » beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon*, qui
 » fait dire à un de ses Interlocuteurs : *Vous jugez que j'ai*
 » *une âme intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre*
 » *dans mes paroles & dans mes actions ; jugez-donc , en voyant*
 » *l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement in-*
 » *telligente.* »

Cependant l'insensé a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* Dans son cœur, c'est-à-dire, intérieurement ; il a peut-être osé le penser, mais il n'a pas osé le dire ; il eut fait horreur, il eut fait peur. Il est aujourd'hui des Athées plus audacieux, plus insensés. Ils ne pensent pas seulement qu'il n'y a pas de Dieu, ils ne le disent pas seulement à l'oreille, ils le publient sur les toits, ils l'impriment. Qu'en arrive-t-il ? Je le répète, ils font horreur, ils font peur, & à ceux-mêmes qui pensent comme eux. Le Livre de l'*Esprit* en est la preuve. On a cru y voir sinon l'Athéisme proprement dit, l'Athéisme formel, du moins le Matérialisme, le Fatalisme ; & c'est la même chose quant aux conséquences morales. Aussi le soulèvement a-t-il été universel ; il n'y a eu qu'un cri contre l'ouvrage, & un cri d'autant plus fort que ce Livre paroissant après quelques autres dont il a rassemblé, développé & mis comme en système les principes, on l'a regardé comme le grand coup d'une conjuration formée depuis plusieurs années contre la Religion. L'arche a paru prête à tomber, & les Profanes y ont porté la main ; ils ont senti qu'il étoit de leur intérêt qu'elle ne fut pas brisée.

Cet article est en partie de M. l'Abbé Trublet, & on a cru qu'il étoit d'autant mieux placé ici, que l'espèce d'Athéisme qui se montre dans le Livre de l'*Esprit*, triomphe dans le *Dictionnaire Philosophique*. (Voyez les Articles DIEU, & VANINI,



B A P T Ê M E.

Examen de cet Article.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* raisonne plaisamment. Les Egyptiens, les Indiens & les Hébreux se lavoient ; donc ces Peuples connoissoient le Sacrement que nous appelons Baptême, parce que dans ce Sacrement on se sert de l'eau & qu'on s'en servoit aussi dans les différentes ablutions pratiquées dans les divers pays d'Orient ; voilà où mène la fureur de vouloir tout détruire.

S'il nous étoit ici permis d'emprunter son style, nous lui dirions : que prétends-tu, Ecrivain téméraire, en voulant prouver que plusieurs des Cérémonies augustes de l'Eglise Romaine ont été pratiquées par les Païens ? *Jurieu* que tu méprises comme le plus infâme des barbouilleurs, & quelques autres Protestans dont tu ne fais pas plus de cas, s'étoient exercés avant toi sur cet objet ; mais quelle conclusion en tireras-tu ? que l'Eglise a sanctifié les pratiques communes à beaucoup de Religions, & que J. C. a pu faire la même chose. Tout signe, comme tu le dis, est indifférent par lui-même ; c'est l'objet ou le motif qui le rendent saint ou impie ; & dès que Dieu a attaché sa grace à un signe, il est alors une source de salut. On se prosterne dans tous les temples du monde, il ne s'agit que de savoir devant quel Être on doit se prosterner. On se lavait chez les Juifs, on purifioit tantôt le corps, tantôt les habits ; mais le Sacrement de régénération qui fait de l'homme impur un homme nouveau, n'étoit certainement pas connu chez eux. Lorsque S. Jean prêcha la pénitence, il institua une sorte de Baptême, beaucoup moins parfait que celui de J. C. La cérémonie de Jean promettoit ce que le Sacrement de J. C. exécutoit. Tu peux en voir l'institution dans S. Matthieu, Chap. 28. v. 19. *Allez, dit J. C. enseignez toutes les Nations & baptisez-les au nom du Père, & du Fils & du Saint-Esprit.* Tu peux dire, après un passage aussi formel, que J. C. ne baptisa jamais personne, mais tu ne diras pas au moins qu'il n'a pas institué le Baptême ; & s'il l'a institué, comment peux-tu dire qu'il n'est

n'est pas sûr que les quinze premiers Evêques de Jerusalem fussent baptisés ? Ils avoient reçu la Circoncision ; donc ils n'avoient pas reçu le Baptême. Plaisante conclusion ! Les Apôtres s'étoient soumis par condescendance à quelques cérémonies ordonnées chez les Juifs ; en faudroit-il conclure qu'ils n'avoient pas observé celles que leur divin Maître leur avoit prescrites , qu'ils n'avoient pas fait la Cène , qu'ils n'avoient pas baptisé , &c. &c. Or , si les premiers successeurs des Apôtres administroient le Baptême ; s'ils le regardoient comme la porte du Christianisme , n'y a-t-il pas de la folie à soupçonner & de l'audace à insinuer qu'ils n'avoient pas reçu ce Sacrement ?

Notre Auteur prétend qu'on abuse du Baptême dans les premiers siècles de l'Eglise ; certainement il n'entra jamais dans la tête d'aucun Chrétien digne de ce nom , de dire : *je peux tuer ma femme , mon fils & tous mes parens , après quoi je me ferai baptiser* ; & s'il avoit fait ce détestable raisonnement il auroit été indigne d'entrer dans le bain sacré. C'est ainsi cependant qu'il fait raisonner *Constantin* , & nous renvoyons le Lecteur à son article.



B A U M * *. (L A)

Caractère des Ouvrages de cet Auteur.

C Et Auteur est Calviniste , mais on peut être Protestant sans être impie. Mrs. *Bouillier*, *Vernet*, *Turretin*, *Formey*, &c. en font la preuve. M. de la *Baum* * *, quoiqu'élevé à Geneve & destiné au Ministère , n'a pas marché sur les traces de ces savans hommes. Rempli de bonne heure des principes de l'*Esprit des Loix* , il les déposa dans son *Qu'en dira-t-on* , ou *mes Pensées* : Livre écrit d'un style nerveux & précis , maîtres-digne de censure par la hardiesse des idées. M. de la *Baum* * * vouloit en faire le Bréviaire des Politiques , & c'est souvent celui des Incrédules. Il s'abandonne au feu de son imagination & aux écarts de son esprit. Sans décence dans le style , sans respect pour les Puissances , il affiche une indépendance téméraire , capable de tout boule-

verfer. Le fiel & l'amertume découlent de fa plume, & les éloges ne se trouvent dans son Livre qu'autant qu'ils accompagnent un nom célèbre par l'irréligion.

Il semble que l'Auteur craignoit que son petit Livre des *Pensées* ne repandit pas assez les principes ; il les a dispersés dans ses *Mémoires de Madame de Maintenon* ; Ouvrage qui auroit pu être si intéressant pour la vertu , & qui, dans l'état où il est , ne peut être qu'une école de vice. Ce Livre étoit destiné à passer sous les yeux de tous les Citoyens, de ceux-mêmes qui exigent le respect à cause de leur âge & de leur simplicité. Il falloit donc écarter ou voiler une multitude de faits qui répandent plus de taches que d'éclat sur ces *Mémoires*. Il falloit se ressouvenir qu'on reproche à *Suetone* d'enseigner les plus grands crimes en les rapportant. L'Auteur pouvoit-il se flatter que son Livre fut un Ouvrage d'instructions pour les Demoiselles de S. Cyr, à qui une histoire de Madame de *Maintenon* devoit naturellement être si chère ?

Mais la Religion avoit sur-tout de grands droits sur une production de cette nature, & il est aisé de reconnoître, à la lecture de celle-ci , qu'on s'est donné de très-grandes libertés en ce genre. On se permet très-souvent des faillies qui sont , ou des doutes sur les mystères ou des maximes très-suspectes en matière de piété , ou des façons de parler très-imparfaites sur les controverses dogmatiques. Madame de *Maintenon* si religieuse, si pleine de vertu & de piété , se seroit-elle jamais imaginé que le récit de sa vie deviendrait un sujet de scandale pour les simples & affoibliroit ou ébranleroit leur foi ? On trouve , il est vrai , dans plusieurs endroits de ces *Mémoires* , l'hommage dû aux vérités & aux pratiques de la Religion ; mais ce langage étranger à l'Auteur , fait un contraste bien singulier avec une foule de traits licentieux & obscènes.

Nous pourrions observer encore que dans la multitude d'Anecdotes qui ornent ou plutôt qui défigurent ces *Mémoires* romanesques, il y en a un très-grand nombre de fausses. On en trouve plusieurs autres qui perdent les attraits de la vérité par le coloris que l'Auteur jette sur elles. Croirait-on, par exemple, ce que l'Auteur dit sur le prétendu

mariage de M. Bossuet, qu'il traite si mal dans plusieurs endroits de ses Mémoires ! Il entreprend de faire passer ce grand Prélat pour un mal-honnête homme & un grand frippon. C'est le sens que renferme cette réflexion : *ceux qui défendent le mieux nos Mystères, ne sont pas ceux qui s'en jouent le moins*. Que veut-il dire ? que Bossuet a travaillé toute sa vie pour une Religion qu'il ne croyoit point ? Mais une accusation de cette nature ne peut être excusable que quand on a les preuves en main , & il faut que ces preuves soient plus claires que le jour.

Tout ce qu'on peut dire pour excuser M. de la Baum **, c'est qu'il étoit fort jeune lorsqu'il publia les *Mémoires de Madame de Maintenon* ; & plus jeune encore , lorsqu'il mit au jour *ses Pensées*. Nous apprenons avec plaisir qu'il travaille à des ouvrages plus utiles ; il est très-capable d'en donner d'excellens , pourvu qu'il se borne à la littérature.

Au reste M. de la Baum ** est un des plus grands adversaires de M. de V., non pas du V. impie, mais du V. bel-esprit. Mais tous les deux étant coupables du côté de la Religion, (quoique M. de V. le soit beaucoup plus que son adversaire) ils devoient au moins garder le silence l'un sur l'autre. On a entendu dire à M. de la Baum. ** *personne n'écrit mieux que M. de V. D'où vient donc, lui dit quelqu'un, que vous le déchirez ? c'est*, répondit-il, *qu'il ne m'épargne dans aucun de ses Ouvrages*. On sait d'autre part que M. de V. a estimé autrefois M. de la Baum **. qu'il le regardoit comme un jeune homme plein d'esprit & un écrivain énergique. Quelle est donc la source de la guerre scandaleuse qu'ils se font faite l'un à l'autre ? L'orgueil du Vieillard qui n'étoit pas assez loué , & la sensibilité du jeune Auteur qui ne vouloit pas être critiqué. En cela il avoit quelque raison ; car on ne peut lui refuser un esprit réfléchi & une imagination vive & pétillante,



BAYLE.

Sa vie & son caractère.

CE Philosophe tant vanté par M. de V., doit être en exécration à tous ceux qui ont, je ne dis pas, de la Religion, mais des mœurs. Traçons ici en peu de mots son histoire, & nous viendrons ensuite au caractère de ses Ouvrages.

Il naquit en 1647 au Carlat, petite Ville du Comté de Foix. Il s'appliqua long-temps aux Belles-Lettres, & il avoit vingt-un ans achevés quand il commença la Logique. Il étoit né dans la Religion prétendue Réformée; mais à l'âge de vingt-deux ans il fut converti par les entretiens qu'il eut avec le Curé du Puy-laurent, siège de l'Académie où il étoit pour lors. Il ne demeura pas long-temps Catholique, & il redevint dix-sept mois après *Protestant*, c'est-à-dire, comme il s'expliquoit lui-même, *protestans contre toutes les Religions*.

L'Edit du Roi contre les Relaps, du 29 Mai 1674, ne lui permettant pas de demeurer en France, il se retira à Genève. Il fut quelque temps à Copet, Ville près de Geneve, dans la maison du Comte de *Dona*, & prit soin des études des enfans de ce Comte. Mais comme cette occupation lui emportoit trop de temps, il prit la résolution de revenir en France. Après avoir demeuré quelque temps en Normandie, il vint à Paris en 1675, où il fréquenta les gens de Lettres. Cinq mois après, la Chaire de Philosophie de Sedan étant venue à vaquer, il alla la disputer, & l'emporta. Le 14 Juillet 1681, il fut dépouillé de son emploi, en vertu d'un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui cassoit & supprimoit l'Académie de Sedan.

Obligé de se refugier en Hollande, il y fut élu *Professeur* en Philosophie & en Histoire à Rotterdam. Au mois de Mars 1684, il commença les *Nouvelles de la République des Lettres*, qui le firent beaucoup connoître. Il faut le moins que l'on peut, disoit M. Nicole, écrivant à M. *Arnould*, se commettre avec ce *Nouvelliste*, qui a dans le fond l'esprit assez faux, nulle équité, qui se divertit d'une manière indigne des

choses les plus lascives , mais qui est en possession de plaire & de donner un air ridicule à ceux qu'il lui plaît. C'est une chose pernicieuse que ces petits Censeurs , qui s'érigent en Tribunal, & qui disposent de toutes les sêtes mal faites qui sont toujours en plus grand nombre.

Bayle continua ses *Nouvelles* jusqu'au mois de Mars 1687 ; où une maladie l'obligea de les interrompre. Il recouvra quelque temps après la santé , mais il n'en jouit pas tranquillement ; car ses ennemis lui ayant attribué l'*Avis aux Réfugiés*, Livre qui souleva tous les Protestans , il se forma une cabale contre lui , qui lui fit perdre sa Chaire. Il mourut en 1706 , à 59 ans , dans les erreurs dont il a rempli ses Ouvrages.

Son *Dictionnaire critique* en 4 vol. in fol. est un des plus pernicieux Livres qui ait jamais paru. On est dans l'étonnement , quand on lit dans le Dictionnaire de *Morery* le jugement qui est porté sur Bayle. » C'étoit un bon Philosophe , » qui excelloit sur-tout dans la Métaphysique. Il avoit des » mœurs très-réglées , une conversation agréable , une mémoire & une érudition prodigieuse. Il avoit l'esprit naturellement doux , étoit beaucoup plus modéré que la plupart » de ses Confrères. On l'a accusé d'avoir été un peu trop libre » dans ses écrits , & d'avoir donné quelquefois dans le Pyrronisme. Mais quoiqu'on n'approuve pas ses sentimens sur la Religion , on ne peut que l'on n'avoue que la République des Lettres lui est bien redevable. » Etoit-ce donc là l'idée qu'on devoit donner du plus dangereux ennemi de la Religion ; d'un homme qui , dans le dessein de l'attaquer avec plus d'avantage , a pris le parti d'attaquer en même temps la certitude de toutes les vérités ? Il n'en est aucune , soit historique , soit dogmatique , qu'il ne veuille rendre douteuse , ou par des objections particulières , ou par des principes généraux répandus dans tous ses Ouvrages. Il y a peu d'Ouvrages où le poison soit plus habilement préparé. Cet amas d'une vaine érudition qui y est étalé , est l'appas qui attire & séduit tant de personnes. D'ailleurs il faut avouer que Bayle est très-favant dans l'art de former des objections , & qu'il a dans le plus haut degré le funeste talent de répandre des nuages sur les vérités les plus claires , & d'insinuer des doutes sur les choses les plus certaines & les plus évidentes.

» Esprit subtil, adroit, souple & susceptible de toutes les
 » formes ; il n'y avoit point de matière, dit l'Abbé Houte-
 » ville, si abstraite qu'elle fût, où il ne pénétrât. La nature
 » l'avoit fait Métaphysicien ; il avoit joint à ce talent, qui
 » n'en souffre gueres d'autres, un savoir étendu, curieux &
 » choisi. » Ce choix ne paroît gueres dans son *Dictionnaire*,
 qu'il appelle lui-même une *compilation à l'Allemande* dans sa
 217.^e Lettre. » Mon *Dictionnaire* me paroît, ajoute-t-il, à
 » l'égard de M. Despréaux, un vrai voyage de caravanne, où
 » l'on fait vingt ou trente lieues sans trouver un arbre fruitier
 » ou une fontaine. » On voit que Bayle jugeoit mieux de
 son Livre que nos Enthousiastes modernes, appelés je ne sais
 pourquoi *Philosophes*. » Cependant ces grandes qualités
 » avoient un défaut. M. Bayle cherchoit plutôt à multiplier
 » qu'à lever nos doutes. Il ne vouloit que renverser & jamais
 » établir ; semblable en quelque sorte à ces conquérans, qui
 » ne laissent après eux que des ruines. Je n'ignore pas qu'on
 » n'ait rien de solide, s'il étoit interdit de proposer libre-
 » ment les objections spécieuses & éblouissantes qu'on peut
 » opposer à la vérité. Elles sont au contraire très-utiles ; elles
 » servent à confirmer ce que l'on fait & à l'éclaircir ; elles
 » fournissent des occasions de nouvelles ouvertures, ou des
 » moyens d'ajouter aux anciennes. Mais on diroit que M.
 » Bayle avoit un autre dessein ; qu'il vouloit nous faire en-
 » trer en défiance de toutes nos lumières, nous rendre même
 » la raison suspecte ; & à force de nous promener dans les
 » espaces du pour & du contre, nous faire un Problème de
 » l'un & de l'autre. Les Sophismes d'un Philosophe d'éclat
 » sont des démonstrations pour certains esprits, & il est à
 » propos qu'un autre Philosophe leur découvre l'erreur. »
 C'est ce que firent plusieurs Ecrivains Catholiques & même
 Protestans ; car l'impiété de M. Bayle étoit aussi odieuse aux
 uns qu'aux autres.

On connoît le portrait qu'en a tracé M. Saurin dans le
 troisième vol. de ses *Sermons*, mais celui qu'en a fait M. le
 Clerc dans sa *Bibliothèque ancienne & moderne*, tom. 8, est
 moins connu & ne lui est pas plus favorable. Voici comme
 il s'exprime sur son savoir & sur ses connoissances. Nous rap-
 portons ce passage avec d'autant plus de plaisir, qu'il est d'un

homme qui avoit beaucoup vécu avec *Bayle*, & qu'on ne soupçonnera pas d'avoir écrit par fanatisme. » *M. Bayle* ne » savoit qu'un peu de Cartésianisme & point du tout de » Géométrie, puisqu'il avouoit n'avoir jamais pu com- » prendre la démonstration du premier Problème d'*Euclide*, » & qu'il a même voulu ergoter sur ses vieux jours contre » l'évidence des démonstrations mathématiques. En fait de » raisonnement, il ne suivoit que la probabilité, & raison- » noit à tout moment *ad hominem*, sans aucun autre principe, » & sans d'autre dessein que d'embarrasser les Lecteurs peu » éclairés. Il y a infiniment plus de verbiage en son fait que » de raisonnement solide. Il n'avoit lu aucun Livre de Phi- » losophie expérimentale des Anglois, dont plusieurs avoient » paru long-temps avant sa mort, ni aucun des Livres de » raisonnement de la même Nation, excepté quelques-uns de » ceux qui avoient été traduits. Il ne savoit pas plus de Théo- » logie que ce qu'il pouvoit en avoir appris dans son cathé- » chisme & dans les prédications, ou dans quelque livre des » François. Il n'avoit jamais étudié l'antiquité Ecclésiastique, » & très-médiocrement la Grecque & la Romaine. Le Droit & » la Médecine étoient des lettres closes pour lui. Il avoit » quelque connoissance de l'Histoire des derniers siècles, » sur-tout par rapport à la France & à la vie de quelques » gens de Lettres, souvent assez obscurs. Il avoit pris beau- » coup de peine à rechercher mille vètilles littéraires & » mille circonstances de néant. Il faut avouer qu'il écrivoit » avec beaucoup d'agrément, mais c'étoit seulement quand » il n'étoit pas en colère. »

Qu'on examine ces différens portraits, & qu'on voie si *M. de V.* a eu raison d'appeller *Bayle* l'éternel honneur de la raison humaine. Il est bien étrange que les Protestans ayant désavoué *Bayle* & l'ayant même condamné, un homme qui se dit Catholiques, tâche non-seulement de le justifier, mais qu'il lui prodigue encore à tout propos les éloges les plus outrés. *M. de V.* est fort en colère contre le Consistoire qui condamna le Dictionnaire de *Bayle* (Voyez son article PHILOSOPHE); mais fait-il toutes les raisons qui le portèrent à faire cette démarche? On peut les voir dans les Mémoires fournis par cette Compagnie. Les principales étoient 1. Les objections;

etc qui sont répandues à pleines mains dans ce Dictionnaire. II. La satire injuste qu'il fait de toutes les actions du Roi *David*. III. Les raisons qu'il fournit au *Manichéisme* & au *Pyrhonisme*, deux hérésies monstrueuses, dont l'une est la destruction de la Providence, & l'autre l'extinction de toute Religion. IV. Les louanges outrées qu'il donne aux Athées & aux Epicuriens, affoiblissant par-tout la nécessité de croire un Dieu, une Providence & même une vie à venir, par rapport à l'avantage de la société civile & à la réformation des mœurs. V. Les allusions indignes qu'il fait à plusieurs expressions de l'Ecriture Sainte, en parlant de choses obscènes. VI. L'affectation marquée de donner un air de supériorité à toutes les objections des Impies & des Hérétiques, sur les raisons de ceux qui les ont réfutées.

Voilà les motifs qui firent anathématiser *Bayle*. Quel homme oseroit les condamner? Il se peut que quelques Ministres agissent contre lui par animosité, mais dans ce cas-là la vengeance produisit une très-bonne chose, & fit les fonctions de la Justice.

Si l'on veut savoir quelle est la source de la grande réputation de *Bayle*, on la trouvera dans le caractère de ses Ouvrages. Il vouloit plaire à la populace des Lecteurs & au troupeau des Philosophes. Qu'a-t-il fait pour cela? Il a entassé des contes obscènes pour les uns, & a prodigué les raisonnemens pour les autres. Le Négociant le plus accrédité n'est pas celui qui a les meilleures marchandises; mais bien celui qui se charge de celles qui conviennent au grand nombre, & qui les donne au plus grand marché. Tel a été *Bayle*, & tel est aujourd'hui M. de V.



B Ê T E S.

Danger de la Doctrine qui égale l'Homme à la Bête.

LE Démon dit à nos premiers Pères par l'organe du serpent : *vous serez comme des Dieux*. Il a dit depuis à leurs enfans par l'organe des Impies : *vous serez comme des bêtes*, & c'est ce que fait l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*. Il égale

égale les bêtes à l'homme, pour que l'homme puisse vivre comme elles, puisqu'il meurt, selon lui, de la même manière. Si un tel système ne flatte pas l'amour-propre, il est du moins très-favorable à la sensualité. Promettre aux hommes la mort des bêtes, c'est leur en permettre la vie. Plus l'Incrédule aura d'esprit, plus il sentira que cette conséquence est juste & solide, & s'il ne l'avoue pas, c'est qu'elle marquerait une ame grossière & brutale.

La maxime qu'il faut vivre comme les bêtes est, dans le système des Athées, une de ces vérités qui n'ont que le premier aspect de révoltant. Si la Philosophie orgueilleuse les rejette, la Philosophie voluptueuse y ramène.

Le Philosophe aura beau dire qu'il préfère les plaisirs de l'esprit à ceux des sens ; on n'en croira rien ; il se peut faire qu'il veuille unir ces deux plaisirs : mais extrême en tout, il s'usera & s'épuisera par cette union. Les Epicuriens modérés & délicats sont très-rares, même parmi les Philosophes.

Le système que l'homme n'a rien au-dessus de la bête, engage non-seulement dans le vice, il peut encore entraîner au crime. La pensée du néant effraie très-peu les scélérats. Il est donc très-important pour la société, que les méchans ne regardent pas leur ame comme celle des animaux, & la mort comme un anéantissement. Il faut qu'ils joignent la crainte d'une autre vie aux craintes temporelles, qui les agitent & souvent les retiennent. Affaiblir cette crainte, c'est détruire les fortifications d'une place qu'on habite ; c'est appeler par cette destruction les brigans qui voudront s'en emparer.

Que pourroit répondre un Matérialiste millionnaire à un homme qui le rencontreroit dans un bois & qui lui demanderoit la bourse, si cet homme lui disoit : *Monsieur, je n'ai rien à attendre dans l'autre monde, & je suis assez misérable dans celui-ci, tandis que vous regorgez de bien : il faut de l'égalité parmi les hommes, puisque vous l'avez prêché si souvent ; elle ne sera point dans l'autre vie, à laquelle vous me dites de ne pas croire ; qu'elle soit donc dans celle-ci entre vous & moi. Promettez-moi la moitié de votre coffre-fort, ou je vous coupe la gorge.* Apparemment que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* n'a pas été dans le cas ; mais s'il y est jamais, nous

pençons qu'il aime assez ses intérêts pour changer de Logique.

Ce dogme du Matérialisme est en effet le plus pernicieux & le plus inconséquent, quand on aime sa tranquillité & sa sûreté. On ne peut regarder les Matérialistes, que comme des aveugles qui méconnoissent leur propre intérêt, ou comme des furieux, qui se laissent emporter par leur haine contre la Religion.



T O U T E S T B I E N .

Réfutation de ce Système.

M. de V. a réfuté le système de *Pope*, par des raisons philosophiques ; mais il a mêlé, à son ordinaire, à quelques bonnes réflexions, des impiétés révoltantes, au sujet de l'origine du mal. Nous n'examinerons point ces difficultés mille fois répétées, & dont on trouve les réponses les plus satisfaisantes dans l'article *Manichéisme* du *Dictionnaire des Hérésies*. Nous renvoyons le Lecteur à cet Ouvrage, contens de discuter ici en peu de mots les erreurs de *Pope*.

Ce Poète prétend que Dieu dans la création a choisi le plan le plus parfait. Il suivroit de-là que Dieu ne pourroit rien créer ; parce qu'il n'est aucun plan possible qui n'en suppose de plus parfaits encore. Dieu agit toujours d'une manière infiniment parfaite ; son motif est digne de sa sagesse suprême ; mais ses œuvres extérieures pourroient acquérir de nouveaux degrés de perfection. *Pope* le nie ; le monde , l'homme , tout est parfait.

*Ne soutenez donc plus que l'homme est imparfait ;
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet :
Tout annonce dans lui la sagesse profonde,
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce monde :
Un état plus parfait ne lui conviendrait point : : :
Tout désordre apparent est un ordre réel ;
Tout mal particulier , un bien universel.
Et bravant de tes sens l'orgueilleuse imposture ;
Conclus que tout est bien dans toute la nature.
Que si vous condamnez dans vos injustes vœux ;*

L'arrangement du monde , où le crime est heureux ,

Suivons pour un moment votre aveugle manie

Des justes seulement composons un Empire

Pope y trouve encore plus d'inconvénient , & il conclut ; *tout est bien comme il est*. Il traite de téméraires ceux qui osent desirer plus d'ordre & de vertu. Examinons ce respect singulier pour les ouvrages du Seigneur.

Oui , tout est bien dans le genre physique , du côté de Dieu. Chaque être corporel a son caractère d'utilité & de beauté. Une harmonie intime les unit ; depuis les astres jusques à l'insecte , un rapport admirable se fait sentir pour peu qu'on réfléchisse. Quand même nous ne le connoîtrions pas clairement , nous devons le croire , l'adorer. Ce rapport entre essentiellement dans le plan d'un Dieu juste. Ce qui dans la nature paroît fâcheux , désordre , est un ordre réel. Le Créateur est aussi admirable dans les tempêtes , que dans le calme ; dans les ouragans qui ravagent nos campagnes , que dans les rosées qui les abreuvent ; dans les bêtes nuisibles ou féroces , dans les plantes vénimeuses , que dans les animaux domestiques , ou les fruits délicieux ; dans les rochers & les sables arides , que dans les contrées fertiles. L'harmonie est différente , mais toujours parfaite.

Tout est bien dans l'ordre moral , du côté de Dieu. L'homme sortant de ses mains n'avoit que des traits d'innocence. Les a-t-il perdus ? Il lui a donné tous les secours pour les rétablir ; lumières pures & vives , attraits pour le bien , promesses , menaces , secours , tout ce qui peut le détourner du mal , le porter à la vertu. Si malgré ces moyens l'homme s'égare , toujours également saint & heureux , Dieu fait tirer de ses passions mêmes sa propre gloire ; il y manifeste sa sagesse , sa bonté , sa justice. Ainsi Dieu est aussi saint dans le monde le plus déréglé , que dans le Ciel.

Changeons d'objets. Tout n'est pas bien dans l'ordre physique , du côté de l'homme. Le Roi de l'Univers n'étoit pas destiné à tant de misères. La terre ingrate , pleine de ronces , accorde à peine à ses sueurs & à ses larmes un pain insipide. Le soleil le brûle ; le froid le dévore ; les animaux l'insultent & le déchirent ; la grêle enlève son travail ; l'orage renverse ses maisons , ravage ses campagnes ; la mer l'engloutit

tit ; le tonnerre l'écrase ; la terre tremble & l'ensevelit ; tout est réuni contre lui. Son propre corps en proie à mille infirmités , le conduit au tombeau par des jours rapides & douloureux. Cette combinaison n'est pas douce. L'homme animé de ce desir ardent de félicité , ne peut trouver son bonheur dans un monde semé d'épines , & arrosé de larmes.

Tout n'est pas bien dans l'ordre moral, du côté de l'homme. Fait pour la vérité & la vertu , son esprit est plongé dans d'épaisses ténèbres. Il méconnoît son Dieu , sa Religion & sa Loi. Il se rend le jouet de ses préjugés & de ses erreurs. Son cœur est le théâtre humiliant des plus vives passions. Enflé par l'orgueil , animé par la haine & la vengeance , rongé par l'envie , dévoré par la cupidité , énérvé par la mollesse , souillé par la volupté , agité par ses desirs , dégradé par l'intempérance ; tout l'arme contre l'ordre & la vertu. Pour la pratiquer , il faut qu'il étouffe avec courage & violence les plus vifs sentimens d'une nature toujours chère malgré son dérèglement. Il est évident qu'un ouvrage si informe ne vient pas de Dieu. Sous ces traits hideux , on méconnoît ce principe adorable d'équité & de sagesse.

L'homme , malgré *Pope* , est donc en droit de gémir sur son sort physique & moral. Ses gémissemens sont tranquilles , ses plaintes respectueuses ; il n'impute son malheur qu'à son crime. L'arrangement de l'Univers , fût-il plus rigoureux encore , il sent qu'il le mérite. Accablé par le poids de ses malheurs , l'esprit troublé , le cœur déchiré , les yeux mouillés de larmes , il adore & la justice du Dieu qui le frappe , & sa bonté ; puisque lui ayant d'abord destiné un état heureux , il lui rend encore ses punitions salutaires. Il éprouve la force de ses passions ; mais il y reconnoît son propre ouvrage. Loin d'en accuser un Dieu saint , il comprend qu'il ne seroit ni porté au mal , ni éloigné du bien , s'il n'étoit coupable. Cette idée l'arme contre lui-même. Aidé du secours de son Auteur , il s'élève au-dessus de ses penchans. Il tâche de rétablir autant qu'il est en lui , la pureté primitive de son cœur ; & de cette vallée de gémissemens où il est plongé , il s'élance par les ailes de la foi dans cette région céleste , où l'on ne connoît que le bonheur.

Tel est l'esprit & le plan de la Religion Chrétienne. Elle

ne calomnie point la Providence, elle apprend à l'adorer, à s'y soumettre, à n'attribuer qu'à nos misères tous les désordres qui nous affligent. Au contraire, le respect prétendu de *Pope* est une témérité & une erreur. Il est faux que tout soit bien dans l'homme; il seroit mieux, s'il étoit sans misères & sans passions. Un Être heureux & innocent est préférable à l'homme malheureux & coupable. Il est faux qu'un monde tout composé de Justes ne fut pas plus conforme à la sainteté du Créateur; plus agréable à ses yeux. C'est nier sa sagesse & sa puissance, que de croire qu'il n'ait pas dans ses trésors d'autres mondes possibles, plus saints que celui-ci. Concluons: du côté de Dieu, tout est bien dans la nature; & tout y est mal du côté de l'homme.

L'Optimisme a été tourné en ridicule dans *Candide*; mais nous ne renverrons pas nos Lecteurs à ce Roman obscène, sans intrigue & sans caractères. *Pangloss*, quand on le pend, *Candide*, quand on le fustige, sont d'étranges Prédicateurs du système *tout est bien*. On pouvoit tirer un grand avantage de ces situations, pour ridiculiser cette absurdité. Mais si l'on vouloit que les gens sages profitassent de cette lecture, il falloit la rendre digne d'eux.



B O S S U E T.

*Apologie des Mœurs, de la Doctrine & des
Ouvrages de ce grand Homme.*

Sur quoi M. de V. peut-il fonder le Roman absurde du mariage de *Bossuet* avec Mlle. *Desvieux*? Il est vrai que ce Prélat eut beaucoup d'amitié & d'estime pour cet fille respectable. Mais y a-t-il là de quoi appuyer une imputation si étrange & si injurieuse à la mémoire d'un Evêque, zélé défenseur de la discipline Ecclésiastique, qui a passé sa vie sur un théâtre éclatant, & dont la vie a toujours été sans reproche? On a osé dire que M. de St. *Hyacinthe* étoit son fils: & il est constant par les Registres de l'Eglise de St. *Victor* d'Orléans, que St. *Hyacinthe* naquit à Orléans le 27 Septembre 1684, en légitime mariage d'*Hyacinthe Cordonnier*.

Sieur de St. Gelais & d'Anne Mathé, qui avoit toujours vécu dans la plus grande piété, sans avoir aucune liaison avec M. Bossuet, alors Evêque de Meaux & avancé en âge.

M. de V. est-il mieux fondé, lorsqu'il ose dire que *Bossuet avoit des sentimens Philosophiques differens de sa Théologie, à peu près comme un savant Magistrat, qui jugeant selon la lettre de la Loi, s'éleveroit quelquefois en secret au-dessus d'elle par la force de son génie.*

C'est dire assez intelligiblement que M. Bossuet n'a été qu'un fourbe & un hypocrite. M. de V. qui fait mieux que personne, que les hommes du premier mérite sont ceux que la calomnie persécute avec le plus de fureur, & qui se plaint d'en avoir éprouvé lui-même cent fois les traits empoisonnés; peut-il ajouter foi à une imputation aussi odieuse que légèrement avancée? Il est constant que tous ceux qui ont vécu dans l'union la plus intime avec M. l'Evêque de Meaux, ont tous déclaré que personne n'étoit plus sincèrement attaché aux dogmes, dont l'Eglise Catholique exige la créance, que ce grand Prélat.

Sa vie entière, la réputation dont il a joui constamment dans toute l'Europe, suffisent sans doute pour son Apologie. Il étoit regardé à la Cour, où il dût être connu & où sûrement on ne lui auroit pas fait grace, comme un Prélat très-vertueux; & le Roi avoit pour ses mœurs & pour sa Doctrine la plus grande considération. Plusieurs faits attestés par des Auteurs graves, donnent une haute idée de la piété & de la fermeté de M. de Meaux. Les faits prouvent combien il étoit éloigné du caractère de la plupart des Courtisans, qui n'approchent des Princes que pour les flatter & mériter des graces par leurs bassesses. Que ceux qui s'obstinent encore à décrier la conduite & les intentions de Bossuet, apprennent qu'on se déshonore soi-même, lorsqu'on manque au respect que l'on doit aux grands Hommes.

M. de V. a manqué à ce respect lorsqu'il a traité ce savant Evêque de *Déclamateur*, & son *Discours sur l'Histoire universelle d'éloquente déclamation*. Il peut, dit-il, dans son *Traité de la Tolérance*, éblouir un jeune Prince, mais il contente bien peu les Savans. M. de V. ne pensoit point ainsi lorsqu'il disoit dans son *siècle de Louis XIV.* » Ce dé-

« cours n'a eu ni modèle ni imitateurs. Son style n'a trouvé
 » que des admirateurs. On fut étonné de cette force ma-
 » jestueuse dont il décrit les mœurs, le Gouvernement,
 » l'accroissement & la chute des grands Empires, & de ses
 » traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint & dont
 » il juge les Nations. Ce sont, ajoute-t-il, ses Oraisons
 » funèbres & son discours sur l'Histoire universelle qui l'ont
 » conduit à l'immortalité. » Voilà M. de V. opposé à M.
 de V. ; & qu'en faut-il conclure, sinon que *Bossuet* étoit
 un grand homme, & que son détracteur est un homme ca-
 pricieux.

Au reste M. de V. ne méprise ce discours sur l'*Histoire universelle* & les Oraisons funèbres de *Bossuet*, que parce que les unes & les autres tiennent du genre des Sermons ; que l'Auteur dédaigne beaucoup, & en particulier dans son article *Guerre*. Ce dédain est bien peu Philosophique. « Si
 » la prédication, dit l'Abbé de Saint *Pierre*, n'étoit pas
 » établie parmi nous, il seroit de la bonne politique & du
 » bon gouvernement de l'établir. » Écoutez un Auteur peu favorable d'ailleurs aux sermonaires ; « Indépendamment du
 » prix que la Religion donne aux sermons, l'antiquité ne
 » nous offre rien de semblable en ce genre. C'est une belle
 » institution que celle de rassembler les Citoyens, dans
 » un temps & dans un lieu marqués, pour leur exposer
 » d'une manière claire, solide & touchante, les règles de con-
 » duite les plus propres à procurer le bonheur de la société &
 » celui de chacun de ses membres. C'est, pour ainsi dire,
 » semer la vertu. Il y eu des abus dans ce genre comme
 » dans tout ce qui passe dans les mains des hommes ; mais
 » l'éloquence de la Chaire a fait depuis un siècle des pro-
 » grès qui les ont fait disparaître » (*Journ. Encycl.* 15 Oct.
 1761.)

Cette apologie de la Chaire est une excellente réponse à laquelle nous n'ajouterons rien. Nous dirons seulement avec le P. *Ceruti* « que l'éloquence sacrée a de grands avan-
 » tages sur l'éloquence profane. Elle trouve plus aisément
 » l'art d'intéresser le sentiment, l'art d'étonner l'imagina-
 » tion ; elle présente de plus grands moyens à celui qui
 » parle ; elle étale de plus grands objets à ceux qui écou-

» tent. Le rôle le plus imposant que puisse jouer un Ora-
 » teur profane , c'est d'être l'interprète de son Roi ou l'or-
 » gane de la Patrie ; le théâtre le plus brillant qu'il puisse
 » s'ouvrir , c'est un Sénat , une Cour , une Place publique ;
 » les sujets les plus frappans qu'il puisse traiter , sont l'homme
 » & ses besoins , le temps & ses vicissitudes. L'Orateur sa-
 » cré joue un plus grand rôle , celui d'être l'interprète de
 » son Dieu & l'organe de la Religion ; il s'ouvre un plus
 » grand théâtre ; il parle dans le sanctuaire des Temples
 » & à la face des Autels ; il traite un plus grand sujet ,
 » JESUS-CHRIST & ses Loix , l'Eternité & ses suites. »

Après avoir fait l'Apologie du genre sublime auquel M.
Bossuet se consacra , opposons aux critiques de M. de V. les
 éloges que lui ont donné les personnes les plus illustres.
 » Quel homme , dit M. l'Abbé de *Polignac* , dans son dis-
 » cours de réception à l'Académie , quel homme fut plus
 » célèbre que M. l'Evêque de *Meaux* ? Vous l'appellâtes
 » dans un temps où sa réputation voloit de toutes parts.
 » Jugé digne d'élever un Prince , l'espérance de l'Etat & le
 » principal objet des attentions du Roi , il fut jugé digne
 » de vous. Il apporta , dans cette Compagnie , tout le mé-
 » rite qu'on vient y acquérir , une politesse parfaite , une
 » éloquence vive , une vaste érudition ; vous fûtes moins
 » touchés de la beauté de ses talens , que de l'usage qu'il en
 » avoit su faire. Il avoit paru dans la Chaire de l'Evangile ,
 » comme un *Chrysostôme* ; déjà la vérité l'avoit choisi pour
 » son défenseur comme un *Athanase*. On ne parloit que du
 » succès prodigieux de ses conférences & de ses disputes ;
 » rien ne résistoit à la force de ses raisonnemens , & l'hé-
 » résie n'avoit point de présage plus certain de sa prochaine
 » ruine en France , que les victoires qu'il remportoit tous
 » les jours sur les ennemis de la foi.

» Il persévéra jusqu'à la mort dans ce docte & saint exer-
 » cice , toujours animé du même zèle , toujours faisant ser-
 » vir les lettres à la Religion. De-là sont sortis ces Discours
 » véhémens qui faisoient tous ses auditeurs , ces Oraisons
 » fameuses qui nous apprennent comment on peut instruire
 » les vivans par l'exemple des morts ; de-là ces merveil-
 » leux Ouvrages auxquels semble attachée la grace des con-
 » versions

» versions qui portent le flambeau de la vérité jusques dans
 » les plus épaisses ténèbres du mensonge, qui la peignent
 » à nos yeux, & qui l'impriment dans l'esprit avec des
 » traits si nobles & si forts, qu'elle n'a plus besoin que de
 » la bonne foi pour achever de le soumettre. Mais ce qu'on
 » estima le plus en lui, c'est qu'il se regarda toujours comme
 » un enfant de l'Eglise pendant qu'il en étoit le Docteur,
 » & qu'il borna toute l'étendue de ses sentimens à savoir
 » simplement, & à nous enseigner ce qu'il falloit croire avec
 » le commun des fidèles. »

» M. Bossuet, dit encore l'Abbé de Choisy, réunissoit
 » tous les différens caractères de l'éloquence, toutes les qua-
 » lités du parfait Orateur. Son action dans la Chaire de vé-
 » rité étoit si naturelle, ses tons si perçans, & en même-
 » temps si justes, ses peintures si vives ! Tantôt majestueux
 » & tranquille comme un grand fleuve, il conduisoit d'une
 » manière douce & presque insensible à la connoissance de
 » la vérité ; & tantôt rapide, impétueux comme un tor-
 » rent, il forçoit les esprits, entraînoit les cœurs & ne
 » permettoit que l'admiration & le silence. » *Éloge de*
M. Bossuet par M. l'Abbé de Choisy, prononcé dans l'Académie
Françoise à la réception de M. l'Abbé de Polignac.



CACOUACS.

De la manière de les connoître.

Vers le quarante-huitième degré de latitude septentrionale,
 on a découvert nouvellement une Nation de Sauvages,
 plus féroce & plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont ja-
 mais été. On les appelle *Cacouacs*. (a) Ils ne portent ni
 flèches, ni massues. Leurs cheveux sont rangés avec art.
 Leurs vêtemens brillans d'or, d'argent & de mille couleurs,
 les rendent semblables aux fleurs les plus éclatantes, ou aux
 oiseaux les plus richement pannachés. Ils semblent n'avoir

(a) Il est à remarquer que le mot Grec *Cachos*, qui ressemble à celui de *Cacouacs*, signifie *méchant*. C'est sous ce nom qu'un homme d'esprit a composé cette ingénieuse allégorie sur ces Philosophes,

d'autre soin que de se parer, de se parfumer & de plaire: En les voyant, on sent un penchant secret qui vous attire vers eux. Les graces dont ils vous comblent, sont le dernier piège qu'ils emploient.

Toutes leurs armes consistent dans un venin caché sous leur langue. A chaque parole qu'ils prononcent, même du ton le plus doux & le plus riant, ce venin coule, s'échappe & se répand au loin. Par le secours de la magie qu'ils cultivent soigneusement, ils ont l'art de le lancer à quelque distance que ce soit. Comme ils ne sont pas moins lâches que méchans, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre; le plus souvent ils lancent leur poison par derrière.

Parmi les malheureux qui en sont atteints, il y en a qui périssent subitement: d'autres conservent la vie; mais leurs plaies sont incurables, & ne se referment jamais. Tout l'art de la médecine ne peut rien contr'elles. D'ailleurs, on les prend souvent pour être naturelles; ceux qui en sont frappés deviennent des objets d'horreur, de mépris, & le plus souvent d'une dérision qui n'est pas moins cruelle. Tout le monde les fuit; leurs meilleurs amis rougissent de les connoître & de prendre leur défense.

Les Cacouacs ne respectent aucune liaison de société; de parenté, d'amitié, ni même d'amour. Ils traitent tous les hommes avec la même perfidie. On remarque seulement en eux un plaisir un peu plus vif à répandre leur poison sur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits. En ce cas, ils ont pourtant soin de l'assaisonner du suc de quelques fleurs; car, malgré leur cruauté, ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire, d'amuser & de séduire.

Ils paroissent d'abord les plus sociables de tous les hommes; ils les recherchent & veulent en être recherchés. Mais tout ce qu'ils en font, n'est que dans le dessein d'exercer leur méchanceté, qui ne peut avoir aucune prise sur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces, de gaieté, de vivacité, plus vous devez vous en défier; c'est ordinairement-là l'instant qu'ils choisissent pour darder leur venin. Vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inspirent, & vous êtes tout étonnés

de l'abondance du poison qui s'est infiné dans vos oreilles, & qui vous a porté à la tête les idées les plus sinistres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui se plaisent à les voir & les entendre ! quelques précautions qu'ils prennent, quelques protestations que les Câcouacs leur fassent de les épargner, ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage.

Cependant ces Barbares, tout barbares qu'ils sont, se craignent mutuellement, & ne s'attaquent guère entr'eux. Mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'est pas initié dans les mystères de leur magie, ils le poursuivent impitoyablement. Du reste, parce qu'ils détestent toute vertu, ils n'en admettent aucune sur la terre, & affectent de croire tous les hommes pervers ; il suffit d'être modeste, honnête, bien-faisant, pour être en butte à leurs traits.

On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée, à se munir de bonnes armes offensives. On a observé que ces Sauvages les craignent beaucoup. A leur simple vue, ils cessent de rire & de faire rire ; ce qui est un signe assuré qu'ils sont forcés de retenir leur venin. Il reflue alors sur eux, même avec tant de violence, qu'ils périroient bientôt, s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets sur lesquels ils puissent le dégorger : c'est-là leur unique occupation. On les voit courir çà & là, & roder sans cesse dans cette vue.

Les hommes les plus barbares que l'on ait découverts jusqu'ici, ne sont point sans quelques qualités morales. Les insectes les plus déplaisans, les reptiles les plus vénimeux, ont quelques propriétés utiles. Il n'en est pas de même des Cacouacs : toute leur substance n'est que venin & corruption ; la source en est intarissable & coule toujours. Ce sont peut-être les seuls êtres dans la nature qui fassent le mal précisément pour le plaisir de faire du mal.

On a des avis sûrs que quelques-uns de ces monstres sont venus en Europe. Ils se sont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie, pour s'y introduire & s'y mieux cacher : on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particulièrement la société des femmes, qu'ils affectent d'aimer ; mais c'est contre elles qu'ils exhalent

68 CANTIQUE DES CANTIQUES.

leur venin de préférence. Il seroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conseille seulement de se défier des gens qui plaisantent sur tout ; on découvre tôt ou tard que ce sont des Cacouacs.



CANTIQUE DES CANTIQUES.

Ce Livre est de Salomon. Dans quel esprit on doit le lire ?

ON ne peut pas douter que cet Ouvrage ne soit de *Salomon*. Il porte le nom de ce Prince dans le titre du Texte hébreu & dans celui de l'ancienne Version grecque. C'est un Epitalame en forme de Bucolique. On y fait parler un époux & une épouse ; les amis de l'un & les compagnes de l'autre. Rien n'est plus élégant ni plus noble que cette Idylle. On y voit un feu , un esprit , une délicatesse , une variété , une noblesse inimitables. C'est ainsi qu'en ont jugé nos plus grands Ecrivains. L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* est bien le maître de recueillir quelques endroits qu'il défigure pour les rendre plus étranges. Ne fait-il pas que la façon de s'exprimer est différente suivant les différens pays , & que telle pensée qui paroitra sublime en Europe sera puérile en Asie ?

L'Imagination qui préside à la poésie étant sujette à varier , les ouvrages qu'elle produit sont exposés aux mêmes vicissitudes. La poésie & la musique des Chinois diffèrent autant de la nôtre que leur langage. Il n'y a qu'un ignorant qui puisse donner les Ouvrages de son pays pour modele des productions des autres climats. Avant que de critiquer le style des Livres saints , il faudroit savoir que le Génie ouvre aux Orientaux un champ beaucoup plus vaste qu'aux Peuples Occidentaux ; & que telle métaphore qui paroît gigantesque à Genève , étoit très-naturelle à Jérusalem.

C'est ainsi que je pourrois laver le *Cantique des Cantiques* du ridicule que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* tâche de jeter sur lui. Un Ecrivain qui se moque de tout , ne peut pas voir dans ce sublime Ouvrage , ce que les Juifs & les Chrétiens y voyoient. C'étoit , suivant les premiers , un

CANTIQUE DES CANTIQUES. 69

tableau de l'amour spirituel de Dieu pour la Synagogue; & c'est, suivant les seconds, une image de l'alliance spirituelle de J. C. avec l'Eglise. (Voyez M. Bossuet, sur le Cantique des Cantiques.)

On ne connoît parmi les Anciens que *Théodore de Mopsueste*, qui ait rejeté le *Cantique des Cantiques*. M. *Wisthon*, célèbre impie Anglois, a tâché de montrer que ce n'étoit point un Livre sacré de l'Ancien Testament, & qu'il n'avoit jamais passé pour tel, ni dans l'ancienne Eglise Judaïque, ni dans l'ancienne Eglise Chrétienne. Mais cette assertion est démontrée fautive.

Un savant Auteur publia il y a quelques années une dissertation très-profonde sur l'autorité canonique du *Cantique des Cantiques*. Il y démontre qu'il n'y a point de listes des Bibles des Juifs, tant imprimées que manuscrites, où le *Cantique des Cantiques* ne soit au nombre des Livres canoniques. Ce fait peut se vérifier en effet par les listes qu'un savant Anglois (*Humphroi Hodi*) a données des Bibles des Juifs. A l'égard de l'Eglise Chrétienne, la tradition n'est pas moins constante sur ce sujet, comme cela paroît par la même liste; On doit donc tenir pour certain que le *Cantique des Cantiques* est un Livre canonique. Sans compter les autres raisons que les Juifs pouvoient avoir de le mettre dans leur Canon, ils en avoient deux principales. I. Il étoit écrit dans leur langue qui étoit celle de tous leurs autres Livres, & pour laquelle ils avoient une extrême vénération. II. Il étoit de *Salomon*, qui passoit pour le plus grand & pour le plus sage de leurs Rois. Les Chrétiens n'ont pu se dispenser non plus de recevoir le même Livre, ayant réglé leur Canon sur celui des Juifs.

Ils l'ont fait avec d'autant plus de plaisir que les sens sublimes & mystiques que les Juifs donnoient à ce Livre, se trouvoient fort favorables à l'explication de l'union de JESUS-CHRIST, l'époux céleste, avec son Eglise. On ne sauroit disconvenir que les Hébreux, en recevant ce Livre dans le Canon, n'aient fait un acte de sagesse & de piété tout ensemble de l'expliquer spirituellement, & d'élever les Lecteurs au-dessus des pensées de la chair & du sang. Aussi n'y a-t-il rien de plus magnifique que les éloges qu'ils en

CANTIQUE DES CANTIQUES:

font. Ils ont élevé ce Livre au-dessus de tous les *Hagiographes*.

A Dieu ne plaise, dit *Aben-Etra*, à Dieu ne plaise que le *Cantique des Cantiques* traite de la volupté charnelle ! il faut y entendre tout figurément. Il n'auroit pas été mis dans le Canon, sans ce digne Caractère, & il n'y a là-dessus nul dissentiment. Tous les siècles, dit un autre, sont de moindre importance que le jour auquel le *Cantique des Cantiques* a été donné à Israël ; car quoique tous les *Hagiographes* soient le SAINT ; le *Cantique des Cantiques* est le SAINT DES SAINTS, & si l'on a contesté sur quelqu'un de ces Livres, ce n'est que sur l'*Ecclésiaste*.

Les Chrétiens ont suivi à cet égard les traces des Juifs. Il n'y a qu'à lire les Commentaires d'*Origène*, & ses Préfaces sur ce Livre, pour voir qu'il a encore enchéri sur les Juifs. Il compare le *Cantique des Cantiques* avec le SAINT DES SAINTS. Et qu'on ne croie pas que ce soit un de ces écarts qu'on a blâmés dans *Origène* ; écoutons *Saint Jérôme*, très-peu porté, d'ailleurs, à le favoriser. *Origène*, dit-il, a surpassé tous les Interprètes dans les autres Livres de l'Ecriture ; mais sur le *Cantique des Cantiques* il s'est surpassé lui-même. *Hyppolite*, au commencement du troisième siècle, fit aussi des Commentaires sur le *Cantique des Cantiques*. Non seulement *Eusèbe* de Palestine, *Origène* d'Egypte, le martyr *Cyprien*, & des Ecrivains plus anciens qu'eux, ont estimé que c'étoit un Livre spirituel ; mais ceux qui se sont le plus distingués depuis dans l'Eglise, tels que *S. Basile le Grand*, *Diodore de Tarse*, *St. Jean Chrysostôme*, n'ont jamais pensé autrement.

C'est donc une grande témérité de s'éloigner, à l'égard de ce Livre, d'un système aussi respectable par son ancienneté, & aussi unanimement adopté par l'Eglise Chrétienne, que l'est celui du sens spirituel & mystique du *Cantique des Cantiques*. Il falloit nécessairement avoir recours à cette sorte d'interprétation, afin d'inspirer de la vénération pour le fond d'un Livre dont l'écorce n'en donneroit pas beaucoup à des gens profanes & sensuels, tels que sont la plupart des Lecteurs. Aussi a-t-on mis autrefois au rang des Hérétiques, ceux qui n'ont pas entendu ce Livre spirituellement. C'est

CANTIQUE DES CANTIQUES: 71

de qui attira dans le second Concile de Constantinople ; une censure à *Théodore de Mopsueste* après sa mort , parce que pendant sa vie il n'avoit pas écrit sur ce Livre avec assez de décence.

Mais en même temps il faut bien prendre garde de ne pas exposer & le Livre & la Religion elle-même aux plaisanteries des Incrédules par un trop grand détail d'allégories & par des applications ingénieuses , à la vérité , mais qui , sous l'apparence de la piété , & même par un principe de piété , pourroient rendre méprisables les saintes vérités que l'on prétendoit expliquer. Il ne se lisoit point autrefois publiquement dans l'Eglise. Il vaudroit peut-être mieux aussi s'abstenir d'en tirer des textes pour parler en public , comme plusieurs l'ont fait. Le plus sûr est donc de s'en tenir à cette idée générale ; c'est que ce Livre est un emblème du mariage spirituel de JESUS-CHRIST , l'Epoux céleste , avec l'Eglise , son Epouse mystique , en forme d'Epithalame (comme *Origene* , *S. Jérôme* & plusieurs autres Anciens l'ont appelé) fait peut-être à l'occasion du mariage de *Salomon* avec la fille d'un Roi d'Egypte. On peut voir à ce sujet la Préface de *Dom Calmet* sur le *Cantique des Cantiques* , le Discours Préliminaire de la *Bible de Chais* , n.º 179 & 180 , & le premier vol. de l'*Histoire des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques* , par *Dom Cellier*. Il paroît que le Compilateur du *Dictionnaire Philosophique* n'a pas médité ces Ouvrages.



C É L I B A T.

Sainteté de cette Loi ; elle n'est pas nuisible à la Société.

Rien n'est plus décent , plus convenable que cette Loi ; qui est un des caractères de la sainteté évangélique & de la perfection religieuse. Dieu lui-même avoit ordonné la continence aux Prêtres Hébreux pendant tout le temps qu'ils remplissoient leurs fonctions. C'est une preuve de la pureté & de l'innocence qu'on doit porter à ses Autels. Cette Loi est honorable à l'homme. Être chargé de présenter au Seigneur , comme député public , les vœux du Peuple & les siens , est

il rien d'aussi grand ? Il falloit une pureté sans tâche pour soutenir cette grandeur & élever en quelque sorte le Ministre au-dessus de la nature. Cette Loi est sainte ; en détachant l'homme de ses passions , en supprimant les sentimens terrestres, elle élève l'esprit, elle épure le cœur. Elle le rend plus capable de méditer la vérité , de pratiquer la vertu. Cette Loi est salutaire : on ne peut nier qu'un Ministre dégagé des liens du mariage , des intérêts , des obstacles qui nuiraient à son devoir, ne soit en état de le remplir avec plus de détachement & de zèle. Ce sont-là les avantages réels du Célibat que la critique même ne peut lui ôter ; mais ces avantages sont, dit-on, anéantis par d'autres raisons plus fortes encore : examinons-les.

La Loi, dit-on, est impossible : c'est exiger des hommes ce qui est au-dessus de leurs forces. Parle-t-on sérieusement ? Sans nier la pente rapide de l'homme aux plaisirs sensuels, prétendre qu'il ne peut la combattre, c'est l'avilir & l'outrager ; c'est lui prêter une âme de boue , incapable de noblesse & d'élévation ; c'est dire que la réflexion, la lumière, la vérité, la vertu, l'espérance du bonheur, & tout ce qui caractérise une âme immortelle, ne peuvent l'élever au-dessus de la félicité des bêtes ; c'est accuser de dérèglement tous ceux qui sont dans le Célibat. Ce système s'accorde bien peu avec l'idée fastueuse que les Philosophes nous donnent de nos forces. Il est vrai que , toujours prêts à se contredire , ils nous peignent souvent comme très-foibles, & au point que , selon eux, nous sommes toujours entraînés par notre foiblesse.

On sent le motif de leur méprise. Les Philosophes ne jugent du cœur & de la vertu que sur les forces de la nature ; ils séparent de la Loi les graces & les secours. Dès-lors, avouons-le , le Célibat devient réellement impossible. Il n'est plus surprenant qu'on se livre à ses desirs comme à des penchans nécessaires. Mais ce n'est-là qu'une impossibilité volontaire & conséquente à notre liberté.

Mais une loi est possible, lorsque le Législateur en l'imposant y joint des secours suffisans & même abondans. Si l'homme ou aveugle ou téméraire , ou indolent , les refuse, alors il renonce librement à la vertu. Un Négociant ne peut aller au Japon, s'il ne veut pas se confier à un Vaisseau ; mais
le

Le vaisseau lui étant offert , il seroit absurde de se plaindre de cette impossibilité conditionnelle. Appliquons ce parallèle à la Loi , il est exact. La vigilance sage & prudente , la fuite de ce qui peut séduire , la force pour s'arracher à des penchans injuste , la prière , le culte , ce sont-là des moyens auxquels Dieu attache la grace & la vertu. L'homme lâche & sensuel ne veut ni veiller , ni prier , ni combattre. Tels sont nos Epicuriens modernes , nos Philosophes célibataires. La vertu est en quelque manière impossible. S'en plaindre , ce seroit une aveugle injustice. C'est imputer à la vertu & à Dieu même , ce qui ne vient que de son iniquité & de son choix.

Mais si cette Loi n'est pas impossible , elle est injuste ; c'est priver les hommes d'un droit qui leur est acquis ; c'est violer ce précepte ; CROISSEZ ET MULTIPLIEZ sur la Terre. Un joug entièrement libre ne peut jamais être injuste , puisqu'il suppose notre volonté. Si l'Eglise imposoit la continence dans le baptême , il y auroit une sorte d'injustice d'astreindre à une pratique pénible , sans consulter ceux à qui on l'imposeroit. Elle ne la propose qu'à ceux qui veulent l'embrasser. Elle développe la sainteté & le lien immuable des vœux , & défend même de les faire sans une liberté entière. Cette méthode n'est-elle pas conforme à la plus rigoureuse équité ? A l'égard du texte de la Genèse , c'est une promesse de fécondité , & non un ordre. Supposé même que Dieu l'eût imposé à Adam , par qui il vouloit perpétuer le genre humain ; en faire un principe général pour tous ses enfans , c'est un paradoxe qui n'est pas soutenable. Or , dès que le mariage est libre , on peut donc , sans injustice , établir une règle qui l'interdise à ceux qui embrassent un certain état.

Mais cette Loi nuit à la Société. Oui , la Société a ses droits dans l'intention du Créateur ; nous devons en remplir les devoirs , & en procurer les avantages. Mais l'homme n'est-il absolument que pour la Société présente ? Ceux qui veulent en faire un citoyen terrestre , fixer & les Loix & leur esprit uniquement sur le progrès temporel de l'espèce humaine , & non sur la Religion , font des projets dignes d'une République païenne , & non d'une Nation Chrétienne , ni même d'une Nation éclairée par une sainte raison. Nous nous devons à la Patrie ; d'accord , mais il est une Patrie

céleste, qui nous offre des liens aussi réels & plus respectables lorsqu'on les prend avec la permission du père de la Patrie terrestre. Que Dieu destine certains hommes à perpétuer le monde, il peut en destiner d'autres à l'éclairer & à le sanctifier. Si pour exercer son culte, pour former à la vertu & aux loix les autres hommes, il en choisit un certain nombre, cet arrangement donne-t-il atteinte au plan de la durée du genre humain ?

Mais puisque sans cesse on oppose à la Religion cette Loi comme nuisible à la Patrie, pourquoi n'accuse-t-on pas tant d'autres Etats où le Célibat est presque aussi nombreux ? Pourquoi ne fait-on pas, comme à Rome, une loi du mariage, pour punir & humilier une multitude immense de libertins qui par mode, ou plutôt par un dérèglement licencieux, ne se chargent pas des chaînes de l'hymen ? Le Célibat qui naît des passions deviendra-t-il honorable, & ne flétrira-t-on que celui qui est prescrit par la Religion ? Verra-t-on toujours des Célibataires dissolus & lâches, crier contre le Célibat pur & sublime du Christianisme ?

Ces hommes vicieux ont osé dire d'après quelques Ecritains flétris ou dignes de l'être, que la *chasteté n'est point une vertu*. Elle n'en est point une pour quiconque n'interroge que la nature ; mais elle en est une des plus précieuses pour quiconque écoute la Religion. Ils ont ajouté que si *c'est une vertu, c'est une vertu inutile*. Il y a des vertus utiles pour cette vie, il y en a d'utiles pour l'autre. Ceux qui appellent la chasteté une *vertu inutile*, ne croient donc pas à l'autre vie, ou ne songent du moins qu'à celle-ci. Ils ont plus dit encore : ils ont avancé que c'étoit une *vertu barbare* ; est-il bien doux de pardonner à un ennemi qui vous outrage, ou à un ami qui vous trahit ? Est-il bien doux d'immoler sa fortune à son bonheur, à son devoir ? Est-il bien doux de verser son sang sur un champ de bataille à la voix de son Prince ou à celle de sa Patrie ? Dira-t-on aussi que ce sont des vertus barbares ? Nommera-t-on barbare tout ce qui sera héroïque, tout ce qui coûtera des efforts ? D'ailleurs, ignore-t-on que les rigueurs de la vertu ne surpassent jamais ses douceurs ? Serait-on assez malheureux, assez mal né pour n'avoir jamais senti quelle délicieuse pensée s'élève dans l'esprit de l'hom-

me de bien à la vue des plaisirs qu'il a dédaignés, des passions qu'il a vaincues, des obstacles qu'il a surmontés ?

Nos raisonneurs disent enfin que si *c'est une vertu chrétienne, c'est un vice politique.* « Et depuis quand la vraie politique, » dit le P. Ceruti, est-elle opposée au vrai Christianisme ? » Depuis quand met-on le principe de la vraie politique dans » la population forcée plutôt que dans la population volontaire ? Depuis quand veut-on que les loix fassent en quelque sorte violence à la nature ? Depuis quand nuit-on à » la population générale, en mettant des frères ou des sœurs » en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant » une génération pour en faciliter plusieurs autres, en élevant, pour ainsi dire, le berceau de celle-ci sur le tombeau de celle-là ? Depuis quand cherche-t-on l'origine » de la dépopulation dans ces hommes pieux qui, en isolant à l'étroit leur existence, donnent à d'autres le moyen » d'étendre, de perpétuer plus aisément la leur, au lieu de la chercher dans des hommes pervers qui détruisent à la fois leur existence & celle d'autrui, en joignant au célibat qui ne peuple point, le libertinage qui dépeuple ; » en abîmant dans le gouffre du luxe & de la débauche ; » gouffre sans cesse ouvert pour engloûtir les peuples & les empires ; gouffre qui dévore tout & qui ne restitue rien ; » gouffre où l'être finit & où le néant commence, en abîmant dans ce gouffre, & leur postérité, & la postérité de tant de domestiques qu'ils forcent au célibat, & la postérité de tant de femmes qu'ils immolent à la prostitution, & la postérité de tant de créanciers à qui ils ôtent, avec les facultés de soutenir leur vie, celles de la communier ? Depuis quand cherche-t-on l'origine de la dépopulation dans les Religieux & dans les Ecclésiastiques, au lieu de la chercher dans tant de veuvages volontaires ou forcés, dans tant de mariages trop précipités ou trop tardifs, dans tant d'autres mariages de quelques jours ou de quelques mois ; dans tant de divorces oisifs ou destructeurs, dans tant de partages iniques d'où naissent d'une part l'excès d'opulence & l'excès de dissolution, de l'autre le manque de fortune & le manque d'établissement ? Depuis quand le célibat sera-t-il permis à ceux qui s'a-

» dévouent par intérêt ou par libertinage , & sera-t-il inter-
 » dit à ceux qui s'y consacrent par Religion ? Enfin depuis
 » quand prend-on dans la chasteté un excès , un abus , un
 » crime de lez-patrie , & de leze-humanité ? Depuis quand ,
 » célébrant l'humanité & la patrie , on déshonore l'une &
 » on trahit l'autre ? Depuis que , sous prétexte de réformer
 » les abus de la Religion , on n'aspire qu'à la détruire ; de-
 » puis que le vice étant tourné en habitude presque géné-
 » rale , la vertu n'est plus qu'un effort , & conséquemment
 » ne semble plus qu'un excès. »



C E R T I T U D E.

*Certaines Propositions de fait sont aussi évidentes
 que les Propositions spéculatives.*

QU'est-ce que l'évidence ? C'est la connoissance claire & distincte qu'une chose est , & qu'on ne peut se tromper en la croyant de telle ou de telle sorte. Il m'est évident que le tout est plus grand que sa partie ; que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ; que dans un cercle par-fait toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales , parce que je ne puis m'empêcher de reconnoître clairement la vérité de ces propositions , si-tôt que je comprends la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même il m'est évident que *César* a conquis les Gaules ; que *Louis XIV* a fait de justes Ordonnances contre les duels , & que j'existois il y a vingt ans ; parce que j'ai de tous ces faits une conviction si forte , si lumineuse , si distincte , que je ne pourrois parvenir à en douter , quand même je réunirois ce que je puis faire d'efforts pour me soustraire à leur évidence.

On m'opposera cependant qu'il y a , même dans les choses les plus certaines , divers degrés de certitude & de vérité. Par exemple , on n'est pas aussi certain qu'il y a eu un *César* , que l'on est assuré que le tout est plus grand que sa partie. A parler philosophiquement , il auroit pu se faire qu'il n'y eût jamais eu de *César* , & il est absolument impossible que la partie soit égale au tout. Cette différence est donc la preuve que ces deux vérités sont d'une évidence inégale.

Quiconque fait ce raisonnement confond les idées & tire des exemples qu'il allègue, une conséquence qui n'en sort point. Il est hors de doute que *César* auroit pu n'exister pas ; & il est impossible , en quelque supposition que ce soit , que le tout ne soit pas plus grand qu'une de ses parties. Mais il ne s'ensuit pas de-là que la proposition de fait soit moins évidente que la proposition spéculative. Il s'ensuit seulement , que la dernière contient une vérité nécessaire , & que l'autre n'exprime qu'une vérité contingente : différence qui ne donne à l'un aucun degré de clarté sur l'autre , ni même de certitude.

Quoi , me direz-vous , est-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour soi des preuves diverses , que dans ce qui n'est appuyé que d'une seule démonstration ? Est-ce qu'une vérité apperçue de quelque part qu'on se tourne , ne doit pas avoir sur notre esprit un empire plus souverain que la vérité soutenue d'un seul raisonnement , quelque solide qu'il puisse être ? D'où vient donc que ceux qui aspirent à l'honneur de convaincre , recueillent tant de raisons , & les fortifient l'une par l'autre ? Vous-même pourquoi en rassemblez-vous de si nombreuses , pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Evangile ? N'est-ce pas que vous avez senti que l'évidence a des degrés , & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'esprit , jusqu'où la première n'avoit pas eu la force de le porter.

Non , le nombre des preuves n'ajoute rien à l'évidence d'un article. Dès que le raisonnement qui en assure la vérité , est une exacte démonstration , l'article en question est élevé au plus haut point de clarté où il puisse arriver jamais. Les preuves surnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumière ; mais cette lumière , je la voyois déjà dans la première démonstration. Ces preuves sont des reproductions de la même lumière , si je puis ainsi parler ; ce ne sont pas des accroissemens de lumière. Diverses routes me menent à un but ; cette diversité ne me rend pas moins présent au terme , quoique je n'y sois venu que par un chemin unique. Je suis étonné que des personnes d'ailleurs très-pénétrantes fassent des distinctions où il est si clair qu'il n'y en a point à faire.

Voyez ceci plus développé dans la *Religion prouvée par les*

faits, L. I. c. 2. & L. III. T. IV. p. 256 & suivantes. L'Abbé Houteville, qui nous a fourni cet article, entre dans les détails les plus satisfaisans. Nous y renvoyons le Lecteur.

CHINE.

De la prétendue antiquité de ce Peuple.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* & de la *Philosophie de l'Histoire*, veut prouver que la nation Chinoise est d'une prodigieuse antiquité; & il n'insiste sur cette antiquité que pour insinuer que le monde n'est pas aussi nouveau que le fait Moïse. Mais, dit un des Auteurs du *Journal des Savans*, (Mars 1758.) ceux qui s'appuyent sur la Chronologie Chinoise ne la connoissent point encore, & ils ne peuvent juger de l'authenticité des anciens monumens sur lesquels elle est fondée. Ces monumens dont nous pouvons parler avec certitude, puisque nous les avons examinés, ne nous présentent qu'une Chronologie remplie de contradictions. Les observations astronomiques dont elle est accompagnée, paroissent être empruntées des Grecs. Il est singulier que ce peuple si attentif à les communiquer, les ait omises, ou au moins ne parle que d'un très-petit nombre depuis l'établissement de la Nation jusques vers l'an 700, & que tout-à-coup après l'époque de Nabonassar, il en cite une foule. On est porté à croire qu'il y a ici un plagiat, comme on en aperçoit dans quelques autres circonstances.

« D'ailleurs, quel fonds peut-on faire sur la certitude de la
 » Chronologie Chinoise pour les premiers temps; lorsqu'on
 » voit ces peuples avouer unanimement, qu'un de leurs
 » plus Grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions
 » anciennes & de ceux qui pouvoient les favoir, fit brûler
 » tous les Livres, qui ne traitoient ni d'agriculture, ni de
 » Médecine, ni de divination; anéantit tous les monu-
 » mens, & s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout
 » ce qui pouvoit rappeler la connoissance des temps anté-
 » rieurs à son regne. Quarante ans environ après sa mort, on
 » voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet

» on recueillit, dit-on, les débris des Vieillards ; on dé-
 » terra, ajoute-t-on, quelques fragmens de livres échappés
 » à l'incendie générale. On réjoignit comme l'on pût ces dif-
 » férens lambeaux, & du tout on tâcha d'en composer une
 » Histoire suivie. Ce ne fut néanmoins que plus de 500 ans
 » après la destruction des monumens, c'est-à-dire, l'an 37
 » avant J. C. qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne
 » Histoire. L'Auteur même *Tsé Maïsienne* qui la composa, eut
 » la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de
 » remonter avec certitude 800 ans au-delà du temps au-
 » quel il écrivoit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois : je laisse
 » à juger après un pareil fait de la certitude de leur ancienne
 » Histoire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut la traiter, des
 » difficultés & des contradictions insurmontables. Les diffé-
 » rences qu'on remarque dans les époques principales, prou-
 » vent que l'Histoire des Chinois n'a aucune supériorité, ni
 » aucun avantage sur les autres Histoires profanes. Il y regne
 » une incertitude semblable à celle que les Chronologistes
 » éprouvent dans leurs recherches, sur l'Histoire des Baby-
 » loniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois
 » de la Grèce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits,
 » de circonstances & de détails.

» A l'égard des observations astronomiques, dont on a
 » cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, il y
 » a long-temps que le célèbre *Cassini* & plusieurs autres Ecri-
 » vains de mérite, en ont assez dit, pour décréditer tout cet
 » appareil visiblement inféré après coup. La supposition même
 » est si sensible, qu'elle a été apperçue par quelques Lettrés,
 » malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la
 » critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206
 » avant J. C. leur Histoire ne mérite aucune croyance ; c'est un
 » tissu perpétuel de fables & de contradictions ; c'est un
 » cahos monstrueux dont on ne sauroit rien extraire de suivi &
 » de raisonnable. » *Origine des Loix*, par M. Goguet, Tom.
 III. 3.^e Dissertation.)

On peut appliquer aux antiquités Chinoises les réflexions
 que les meilleurs Historiens ont faites sur les antiquités des
 Egyptiens. Selon les idées populaires des Chinois, l'origine

de cette Nation remonteroit à des milliers de siècles. Je dis selon les idées populaires; car les Savans de la Chine sont les premiers à se moquer de cette antiquité fabuleuse & à l'abandonner. Cette prétention même n'est pas fort ancienne à la Chine; elle est née dans des temps assez modernes: autre conformité avec les antiquités Egyptiennes.



CHRISTIANISME.

Examen de cet Article.

Cet article du *Dictionnaire Philosophique*, est un des plus révoltans de cet Ouvrage, par le ton d'impiété & de mauvaise foi qui y regne. Tout le monde connoît le passage dans lequel *Josèphe* parle de J. C. Rien de plus clair & de plus formel que cet endroit de l'Historien Juif. M. de V. en conteste l'authenticité, & nous la lui démontrerons dans l'article de *Josèphe*; mais accordons-lui que l'Historien Juif a gardé le silence sur l'Homme-Dieu, ce silence même nous fournira une preuve invincible de la réalité des prodiges de J. C.

Josèphe parle de tous les imposteurs, de tous les Chefs de parti, qui s'élevèrent dans la Judée depuis *Auguste* jusqu'à *Vespasien*. *Judas* Gaulanite, *Theudas*, *Eleazar* ont une place dans son Histoire; il fait même mention de la prédication de *St. Jean-Baptiste*, de la sainteté de sa vie & du concours du Peuple qui le suivoit. Pourquoi auroit-il gardé un silence profond sur J. C. & sur la Religion qu'il prêchoit? Certainement le parti dont le Sauveur fut le Chef, étoit bien plus considérable que tous ceux dont parle *Josèphe*: partis dissipés dès leur naissance & qui ne s'étendirent pas hors de la Judée. Quelle pourroit être la cause de son silence, supposé qu'il l'ait gardé? Consultons M. *Bullet*, Auteur de l'excellente *Histoire de l'établissement du Christianisme*. Voici ce que nous trouvons à la pag. 21.

» Ou *Josèphe*, dit ce savant, a cru que tout ce que les
 » Disciples de JESUS disoient de leur Maître étoit faux, ou
 » il a cru qu'il étoit vrai. Dans le premier cas, il ne se seroit
 » pas tû; tout le portoit à parler en cette occasion; l'inté-
 » rêt de la vérité, le zèle pour sa Religion, dont les Chré-
 tiens

» tiens par leurs impostures sapoient les fondemens ; l'a-
 » mour de sa nation que les Disciples de JESUS accusoient
 » d'avoir fait mourir par une maligne & cruelle jalousie, le
 » Messie, le fils de Dieu. En dévoilant les impostures des
 » Apôtres, *Josophe* couvroit de confusion les ennemis de
 » son Peuple, il se rendoit agréable à sa nation, il se con-
 » cilioit la faveur des Empereurs qui persécutoient le Chris-
 » tianisme naissant, il s'attiroit l'applaudissement de tous les
 » hommes qui avoient cette Religion en horreur ; il dé-
 » trompoit les Chrétiens-mêmes que les Disciples de JESUS
 » avoient séduits. Croira-t-on jamais qu'un homme instruit
 » d'une fourberie, qu'il est si intéressé de faire connoître,
 » garde sur cela le plus profond silence, sur-tout lorsque
 » l'occasion se présente si naturellement d'en parler ? Si l'on
 » répandoit parmi le Peuple de faux miracles qui ten-
 » dissent à ébranler sa foi, avec quel zèle nos Ecrivains ne
 » découvriraient-ils pas l'imposture pour prévenir la séduc-
 » tion ? Ne regarderaient-ils pas, & avec raison, le silence
 » en cette occasion, comme une prévarication criminelle ?
 » Il paroît donc évident que si *Josophe* avoit cru que ce que les
 » Apôtres disoient de leur Maître, étoit faux, il auroit eu
 » soin de le faire connoître : s'il ne l'a pas cru faux, il l'a cru vrai ;
 » & la seule crainte de déplaire à sa nation, aux Romains, aux
 » Empereurs, lui a fermé la bouche ; auquel cas son silence
 » vaut son témoignage, & sert également pour autoriser
 » la vérité des faits sur lesquels le Christianisme est établi. »

Mais il y a toute apparence que *Josophe* a parlé de JESUS-CHRIST, & nous renvoyons à l'article où nous prouvons que le passage de cet Historien qu'on conteste, n'a pas été ajouté au texte de son Ouvrage.

Les prodiges dont l'Evangile est rempli ne révoltent pas moins l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, que le témoignage rendu à JESUS-CHRIST par *Josophe*. Il prétend qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ses miracles ; mais ignore-t-il que *Chalcidius*, dans son commentaire sur le *Timée de Platon*, rapporte tout au long le Phénomène qui apparut aux Mages d'Orient ? Sait-il que *Phlégon*, affranchi d'*Adrien* & Auteur d'une histoire célèbre, raconte comme un prodige l'Eclipse du Soleil arrivée à la mort de JESUS-CHRIST,

de laquelle parlent les Evangélistes ? Ce savant Historien place ces ténèbres miraculeuses dans la quatrième année de la 202.^e Olympiade, c'est-à-dire, la 19.^e année de *Tibère*, en laquelle JESUS-CHRIST fut mis à mort. Sait-il que *Tertullien* & le martyr *Lucien*, en parlant de ce prodige, renvoient le Sénat & tout l'Empire à leurs Archives ?

Ce n'est pas assez ; nous citerons d'autres autorités. *Macrobe*, dans ses *Saturnales* ; atteste la vérité du meurtre des enfans innocens immolés par *Hérode*. Il dit expressément qu'*Auguste*, ayant appris que le barbare Roi des Juifs n'avoit pas épargné son propre sang, dit qu'il valoit mieux être le cochon d'*Hérode* que son fils. S'il nous est permis de citer encore *Phlégon*, nous dirons qu'il reconnoît JESUS-CHRIST pour un grand Prophète. *Porphyre*, le plus grand adversaire du Christianisme, convient cependant que JESUS-CHRIST avoit chassé les Démon^s, aboli leur empire, & rendu vaine par la vertu de son nom la puissance des Dieux. Quand on lit de tels témoignages, n'est-on pas indigné contre un Auteur qui se dit savant & qui demande qu'on lui fournisse des preuves ? Dieu n'a pas voulu, dit-il, que ces choses divines aient été écrites par des mains profanes. Quelle pitoyable dérision ! elle marque autant de malignité que d'ignorance.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous ses écarts. Il tâche de faire élever quelques nuages sur les deux généalogies de JESUS-CHRIST, sur ses miracles, sur sa divinité. (*) Les Lecteurs trouveront tous ces points éclaircis dans cet Ouvrage, aux articles JESUS-CHRIST, MIRACLES, & dans les commentaires de nos Savans sur les Evangélistes. Il prétend que la Religion Chrétienne ne fut séparée de la Juive que vers l'an 60 : c'est ce qu'il seroit difficile de prouver. Une foule de Païens, qui avoient les Juifs en horreur, embrassèrent le Christianisme. L'auroient-ils fait si les deux Religions avoient été les mêmes ? Les persécutions que les Disciples du CHRIST essuyèrent à Jérusalem dès le commencement de leur

(*) Voyez sur cet objet la savante dissertation qui est à la tête de l'*Histoire de la vie & des miracles de J. C.* par D. Calmet. Cet Ouvrage étant entre les mains de tout le monde, nous n'avons pas cru devoir entrer dans cette discussion.

apostolat, ne prouvent-elles pas que dès-lors ils étoient séparés de la communion Juive ? Les Apôtres, il est vrai, conservèrent encore quelques pratiques indifférentes de la Religion ancienne ; mais le fond de cette Religion n'existoit plus pour eux.

Une des plus singulières contradictions de M. de V. est de supposer que les Chrétiens étoient mêlés avec les Juifs, & que les Romains ne les distinguoient pas les uns des autres, & de prétendre en même-temps que les Juifs étoient les accusateurs des Chrétiens auprès des Romains. Il n'est pas possible qu'on accuse publiquement un ennemi & qu'on ne fasse pas connoître ce qu'il est. M. de V. en confondant les deux Religions, veut avilir l'une par l'autre. On fait comme il a peint les plus sages Princes & les plus grands Héros de la nation Juive. A l'entendre, les premiers Apôtres du Christianisme furent des idiots de la plus vile populace, qui ne firent fortune que parmi la canaille. Il fait entendre dans ses *Contes de Guillaume Vadé*, qu'ils ne réussirent qu'en criant contre les Receveurs des Impôts.

La Populace, dit-il, courroit après des gens qui prêchoient l'égalité & qui damnoient Mrs. des Fermes. Criez au nom de Dieu contre les Puissances & contre les Impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous si on vous laisse faire. Il n'y eût jamais certainement d'imputation plus odieuse. La façon de penser de JESUS-CHRIST & de ses Apôtres étoit totalement différente de celle que le calomniateur leur prête. *Rendez à César*, dit le Sauveur, *ce qui est à César*, & à Dieu ce qui est à Dieu. Celui qui résiste aux Puissances, dit St. Paul, résiste à l'ordre de Dieu même. Trouvera-t-on dans les écrits de ces premiers Fondateurs du Christianisme ce qu'on rencontre à chaque page dans les écrits des mécréans, qui voudroient les détruire ? Que les Souverains sont incapables d'aimer, de connoître le mérite, la vertu & de les récompenser ; que leur science est d'être injustes à la faveur des Loix ; que leur art consiste à opprimer la Terre ; que ce sont des barbares sédentaires, des animaux pour lesquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de se faire égorger ; que c'est eux qu'il faut punir personnellement, & non pas les troupes qui dévastent les campagnes ; enfin, que tel homme qu'il plaira au

Peuple de mettre sur le Trône , en jouira à plus juste titre que celui qui l'occupoit par le droit de sa naissance. Telles sont les gentillesse que M. de V. débite sur les Souverains dans tous ses Ouvrages , & on n'a pas rapporté les endroits les plus audacieux.

Ce n'étoit point ainsi que pensoient les premiers Chrétiens ; ils respectoient les Princes comme les images de la Divinité , les Dépositaires des Loix & les Pasteurs des Peuples. Tandis que l'Empire étoit livré à la discorde , & que l'audace des ambitieux faisoit & défaisoit les Empereurs , le Chrétien , le seul Chrétien reconnoissoit ses maîtres dans ses tyrans , & aimoit mieux être persécuté que rebelle. *Non-seulement* , dit Tertulien dans son Apologétique , *il ne s'est pas trouvé parmi nous de Niger , ni d'Albin , ni de Cassius , il ne s'y est pas même vu de Nigriens , ni de Cassiens , ni d'Albiniens. ... Nous ne cessons de prier pour les Empereurs ; nous demandons que leurs jours soient prolongés , que leur regne soit heureux & tranquille ; qu'ils n'éprouvent qu'un ion & douceur dans l'enceinte domestique ; que leurs armées soient braves & victorieuses ; que le Sénat conspire à leurs des-seins ; que leurs Sujets soient vertueux & soumis. ... Nos vœux pour lui sont ceux qu'il seroit lui-même.* Nos Philosophes tiennent-ils un tel langage ? Qu'on lise leurs écrits & qu'on juge entr'eux & les premiers Chrétiens.

La multitude prodigieuse des Martyrs qui ont scellé de leur sang la vérité du Christianisme , a toujours inquiété M. de V. Pour parvenir à son but , il a d'abord représenté les Martyrs comme des rebelles aux Loix de l'Etat , en qui on punissoit la personne & non la doctrine. Il ne s'est pas borné à cette objection , & ne pouvant prouver le crime prétendu des Martyrs , il s'est jetté sur leur petit nombre. Il a fait sonner bien haut les noms des Tite , des Trajan , des Marc-Aurele. Après un brillant étalage des vertus de ces Princes , que l'on n'a jamais niées , il a demandé s'il étoit bien probable que sous des Empereurs aussi bons , aussi dignes de l'amour de leurs Sujets , une multitude si considérable eût péri sous le fer des bourreaux. Il s'est appuyé sur l'autorité d'un savant Irlandois , *Henri Dodwel* , lequel a soutenu qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de Martyrs. Il a embrassé fortement son opinion sans avoir ses lumières , & il n'a pas même jetté les yeux sur l'ouvrage solide de Dom Ruinart , (*Acta sincera Mar-*

tyrum ; pag. 25 & suivantes,) qui est une réfutation victorieuse du paradoxe de *Dodwel*. (Voyez un extrait du Livre du Bénédictin, à l'Article MARTYRS.)

Il n'y a point de question ni de fait plus solidement établi que la multitude de ces héros du Christianisme. Il suffit pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur ce nombre d'Actes, que nous ont laissé les Auteurs Païens, dont l'on ne peut suspecter la bonne foi. Il suffit de lire les Ecrits même des Païens, forcés de le reconnoître. Ouvrez les réflexions de *Marc-Aurele*, vous y verrez que les Chrétiens alloient à la mort, à la manière de la troupe armée à la légère, c'est-à-dire, en la bravant, en l'affrontant, en y courant. Consultez le Philosophe *Cacilius* dans *Tertulien*, répondant aux adversaires du Christianisme, vous y verrez que ceux-ci se plaignent amèrement de la multitude des Chrétiens ; qu'ils s'élèvent avec force contre leur propagation. Envain, dit-il, les Disciples de Jesus étoient exposés aux supplices, aux croix, aux feux ; ils méprisoient la mort : *Spernunt tormenta presentia. . . . Mori non timent*, disoit *Cacilius*. Concluez ensuite, s'il est équitable, s'il n'est pas absurde de venir dire au bout de seize siècles, qu'il y eût un très-petit nombre de Martyrs. Les *Marc-Aurele*, les *Tite*, les *Trajan*, furent des Princes bons & vertueux : qui le nie ? Mais en est-il moins vrai qu'ils ont sévi contre les Chrétiens, qu'ils les ont fait mettre à mort ? Leurs Edits ne subsistent-ils pas ? Leurs Ecrits ne prouvent-ils pas un fait aussi constant ? Osez donc dire que ces Ecrits, ces Edits, sont supposés, & en ce cas, brûlez tous les Livres historiques, ou croyez à la vérité d'un fait aussi solidement appuyé, que ceux auxquels vous ajoutez le plus de foi.

Quand je ne saurois pas par l'histoire que l'Enfer s'est déchainé contre une Religion venue du Ciel, il suffiroit que je connusse les hommes pour n'en pas douter. La fureur de ce déchainement avoit sa source dans trois choses capables d'exciter les plus grands mouvemens. L'intérêt de l'Etat, de la Religion & des passions réunissoit tous les hommes contre l'Evangile. Etoit il possible que ces trois ressorts des actions humaines, ne produisissent des persécutions violentes & des tortures cruelles ? Ce ne sont pas les seuls Tyrans qu'on vit se liguier contre le Christianisme. Les artifices des Philosophes

se joignirent au fer & au feu, & ne laissèrent aux Impies de nos jours, que de vaines chicanes cent fois détruites à ressasser. *Celse* & *Porphire* composent des volumes où la science, l'agrément, les sophismes tendent les plus dangereux pièges. *Julien* l'apostat ajoute à la qualité d'Auteur, tout le poids d'une vertu Philosophique, & tout l'éclat de la Majesté Impériale. Examinant en ennemi les personnes, les faits, les mystères, il fait tous les efforts pour jeter du ridicule sur la Religion & pour justifier l'Idolâtrie. L'esprit n'avoit pas moins à craindre les pratiques de son éloquence, que le cœur ne devoit redouter les faiblesses de la nature en le rappelant à une Religion qui les favorisoit.

L'Impiété n'imagine rien aujourd'hui, qui n'ait été proposé, & dans un jour plus frappant, & dans des circonstances plus favorables, & qui n'ait été détruit avec la plus grande solidité. Qu'on lise les fameuses Apologies de *Tertulien*, d'*Origène*, d'*Arnobé*, de *Minutius Felix*, &c. on verra si les adversaires de la Religion ont manqué de sagacité, d'acharnement & d'éloquence. Nos Esprits forts pourroient-ils entrer en comparaison avec les célèbres défenseurs du paganisme? Esprits frivoles & superficiels, ils n'ont pour eux qu'un air méprisant, un ton d'oracle ou quelque trait de plaisanterie. Après avoir lû en courant, dans un *Dictionnaire critique*, quelque sophisme qu'ils n'entendent pas, ils arborent effrontément le pyrrhonisme, & du haut de leur mérite ils se regardent comme les seuls mortels raisonnables, & déplorent l'imbécille crédulité de tous les siècles.

M. de V. est plus redoutable que ces Impies petits-Mâîtres que nous avons en vue; mais la haine qu'il porte à la Religion fait qu'il adopte, comme eux, les raisons les plus frivoles & les objections les plus faciles à résoudre. Ne voyant que le doigt de l'homme dans l'établissement du Christianisme, il veut non-seulement qu'il ait eu la liberté de se répandre, mais il trouve les raisons de sa propagation dans des moyens humains. Tantôt ils se répandirent en se confondant avec les Juifs; tantôt en s'alliant avec les Platoniciens; ici en supposant des oracles; là en criant contre les Puissances. Pour détruire toutes ces imputations il n'y a qu'à exposer succinctement d'après MM. *Bossuet*, *Fleury*, *Til-*

Temont, & Racine, les moyens dont Dieu se servit pour gagner les âmes à notre sainte Religion.

L'excellence de la vertu des Fidèles, qui surpassoit infiniment tout ce que les Philosophes avoient pu s'imaginer de plus parfait, fut le principal ressort qui produisit dans le monde un changement si merveilleux. L'on étoit sur-tout touché de la constance invincible & de la patience extraordinaire avec laquelle ils enduroient les plus cruels tourmens. On vouloit savoir d'où venoit une si grande générosité. En s'en informant, on apprenoit ce que c'étoit que le Christianisme. En l'apprenant, on l'admiroit, on l'aimoit, on l'embrassoit. Ceux qui se sentoient coupables de grands crimes, étoient attirés par l'espérance d'en obtenir le pardon, & de voir en eux le même changement que tant d'autres avoient éprouvé. Ceux qui menotent une vie réglée & qui pratiquoient des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais défectueuses dans le principe & dans la fin, se réjouissoient de voir que le bien qu'ils feroient désormais ne seroit pas sans récompense. Après des jours tranquilles, le Christianisme leur promettoit une fin douce, exempte d'inquiétude & de remords. Si ce calme étoit troublé par la persécution, ils éprouvoient au milieu même de leurs souffrances, un saint plaisir, une consolation intime, une paix qui surpassoit tout sentiment, un avant-goût des biens ineffables qu'ils possédoient déjà par l'espérance.

On ne peut douter ainsi que plusieurs ne fussent touchés par les miracles que faisoient les Chrétiens. Car ils guériffoient les malades, & délivroient de la possession des démons un grand nombre de Payens, & même des personnes de qualité, & cela sans intérêt & sans vouloir recevoir aucun argent.

Les tourmens que souffroient les possédés servoient aussi à la conversion de beaucoup de personnes, soit de ceux qui les voyoient, soit de ceux qui éprouvoient sur eux-mêmes ces effets terribles de la justice divine. Il y en a plusieurs, dit *Origene*, qui rejettent la parole de la vérité, & qui se moquent de ce qu'on leur dit pour les instruire. Le Démon se jette sur eux & les fait souffrir. Alors ils ont recours au Seigneur, ils embrassent la foi, & deviennent des hommes

tout nouveaux. La grace du Seigneur, continue le même Père qui étoit témoin de ces merveilles, chasse le démon : l'Esprit Saint vient en sa place. Il remplit cette même ame qui avoit été la retraite de l'esprit impur. La puissance de Dieu y paroît avec beaucoup plus d'efficace que la puissance du démon n'y avoit agi auparavant, & la grace s'y répand avec plus d'abondance, qu'il y avoit eu une plus grande abondance de péché. L'Eglise, ajoute *Origene*, voit ces miracles de conversion, & elle s'en réjouit dans le Seigneur.

Ce qui convertissoit encore beaucoup de Païens, c'est que les Démons mêmes, quand ils étoient interrogés par les Fidèles, étoient contraints de confesser en présence des Idolâtres toutes les vérités de la Religion Chrétienne ; que le véritable & unique Dieu étoit celui des Chrétiens ; que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu ; qu'il étoit dans le Ciel, & qu'il en descendroit un jour pour juger les hommes. Ainsi les plus grands ennemis de ce divin Sauveur devenoient ses témoins & ses prédicateurs. La Toute-puissance de la grace pouvoit-elle paroître avec plus d'éclat ? Il falloit que ces déclarations des Démons fussent bien communes, puisque, selon *Tertullien*, qu'on craignoit pas d'être démenti, il n'y avoit point de Chrétien qui ne tirât ces déclarations de la bouche des possédés, en employant le nom sacré de JESUS-CHRIST, & les menaces des supplices auxquels sa puissance a condamné les Démons. Il offroit même d'en faire l'expérience devant les Tribunaux des Juges, & il prioit les Magistrats de souffrir qu'on interrogeât ceux qu'ils prétendoient être inspirés par leurs Dieux, ou leurs Dieux eux-mêmes.

Enfin un grand nombre de Païens venoient à la connoissance de Dieu par des visions & des songes dans lesquels il les appelloit à lui. Le soldat *Basile* fut converti par une apparition de sainte *Potamienne*. La même chose arriva à beaucoup d'autres. Je ne doute pas, dit *Origene*, que *Celse* ne se moque de moi ; mais ses railleries ne m'empêcheront pas de dire que beaucoup de personnes ont embrassé le Christianisme comme malgré eux. Leur cœur avoit été, ajoutait-il, tellement changé par quelque esprit qui leur apparoissoit, tantôt pendant le jour, tantôt pendant la nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avoient pour notre doctrine, ils l'ont aimée

aimée jusqu'à mourir pour elle. Nous avons une connoissance certaine d'un grand nombre de ces sortes de changemens, puisque nous en avons nous-mêmes été témoins. Il seroit inutile de les rapporter en particulier ; car nous ne ferions qu'exciter les railleries des Infidèles, qui voudroient faire passer ces faits constans pour des fables & des imaginations. Mais, ajoute *Origène*, je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis ; il fait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute céleste de JESUS-CHRIST, par des histoires fabuleuses, mais seulement par la vérité de faits incontestables. Certainement il n'y a rien à répondre à des hommes vertueux & éclairés qui parlent d'une manière si positive. Les *Tertullien* & les *Origène* contemporains & témoins de ces faits, sont sans doute plus croyables que les *Freret*, les *la Mettrie*, qui les nient 1600 ans après.

Par ces divers moyens, sans que les Fidèles allassent de maison en maison pour solliciter les hommes à se convertir, Dieu même par une puissance secrète mais très-efficace, les faisoit courir de leurs maisons à l'Eglise, pour demander à être instruits. Le Père Tout-Puissant, leur dit *Origène*, vous a soumis à lui par une vertu invisible, & a répandu dans vos cœurs une sainte ardeur qui vous fait venir à la foi, comme par force & malgré vous, sur-tout dans ces commencemens où nous vous voyons pénétrés de crainte & de tremblement en recevant la doctrine du salut.

Voilà un tableau fidèle des moyens qui servirent au progrès du Christianisme. Si M. de V. s'étoit piqué, dans son article, de cette bonne foi, de cette simplicité, de cette candeur, qui est le caractère des belles ames, il auroit adoré la Providence & auroit reconnu ses voies, au lieu de chercher à détruire son ouvrage. Voyez pour les autres objets qu'on peut traiter dans l'Article du Christianisme les autres articles qui y ont rapport, tels que JESUS-CHRIST, &c.

§. II.

Objections des Incrédulés.

I. O B J E C T I O N.

» L'établissement du Christianisme n'est pas plus surprenant
» que celui du Mahométisme, qui répandu par-tout, y subsiste depuis si long-temps. »

RÉPONSE. Nous verrons ailleurs, que la multiplication & la domination violente des enfans de la Servante *Agar* étoit prédite, & le Mahométisme étoit une preuve testimoniale du Christianisme. Mais le Mahométisme peut-il faire impression? Qu'est-ce que *Mahomet*? de qui a-t-il reçu sa mission? quelles prophéties l'ont désigné? quels miracles a-t-il opéré? quel bien a-t-il fait sur la terre? quels furent ses premiers disciples? & quelle est la cause de ses progrès? Il se dit envoyé & instruit par l'Ange *Gabriel*, comme l'ami de Dieu. Point d'autre preuve que sa victoire à Beder, le partage de la Lune en deux qu'il a vu, ses conférences avec un Chameau, & son voyage au Ciel monté sur son Alborac; pour la morale, n'attendez aucune lumière. Tout l'Alcoran consiste à prier le visage tourné du côté de la Mecque, à sacrifier la femelle d'un Chameau sur ses pieds; à tuer les Infidèles; à avoir autant de femmes qu'on peut en nourrir; à se laver souvent; à s'abstenir de quelques animaux; à croire *Mahomet* le grand Prophète.

L'Alcoran est plein de fables puériles, d'ignorance & de contradictions. Il y confond la Sainte Vierge avec *Marie* sœur d'*Aaron*. Il dit que *JESUS* est mort, & qu'un autre fut crucifié pour lui. Il rend témoignage à *Moïse*, à *JESUS-CHRIST*, à la bienheureuse Vierge; cependant il condamne à l'enfer tous ceux qui ne le suivent pas. Mais si l'Evangile est vrai, *Mahomet* est un impie par l'Evangile même. Si l'Evangile est faux, pourquoi dit-il qu'il faut y croire & qu'il n'est venu que pour le confirmer? *Mahomet* n'est qu'un fou intéressé, qui contrefait l'inspiré. On fait ses débauches. Il arme les Arabes, il attroupe des voleurs & des dupes; il fabrique une Religion aisée & sensuelle, qui n'aboutit qu'aux plaisirs jusque dans la béatitude. Ce maître ambitieux & dissolu, est secondé par les Sarrafins, gens sans foi, sans mœurs, sans humanité, & établissant dans le lieu de leurs conquêtes, cette Religion qui ne gêne personne. Cet Empereur n'est pas plus divin que celui des Romains, dévoué au culte de Jupiter. Enfin *Mahomet* fut empoisonné par une femme qu'il avoit abusée, & qui vouloit voir par-là s'il étoit un imposteur ou un Prophète. Il y a une très-grande différence entre la Religion de l'imposteur de la Mecque &

velle de l'Homme-Dieu. Le Christianisme n'avance que des mystères; le Mahométisme les anéantit. JESUS - CHRIST condamne toutes les passions; *Mahomet* les canonise. L'un se venge; l'autre pardonne. La Croix déclare la guerre à nos sens; le ferrail les satisfait. Le Messie se dépouille de tout; l'Impositeur envahit tout. La Thiare prêche un Dieu crucifié; le turban, un Prophète triomphant. Les Apôtres souffrent la mort; les Disciples de *Mahomet* font la guerre. Les premiers Chrétiens répandent leur sang sur les échafauds; les armées Ottomanes portent par-tout le fer & le feu. Les dogmes Catholiques s'expliquent, se laissent connoître; veulent être connus: la Théologie de la Mecque s'enveloppe dans l'ignorance & s'en fait un devoir. Sa Doctrine n'a jamais convaincu ni formé des sçavans; les plus grandes lumières du monde ont fait la gloire de l'Eglise. Qu'on nous montre les *Basile*, les *Chrysostôme*, les *Augustin* Musulmans. L'Eglise a plus donné de grands hommes que toutes les autres sociétés ensemble. Les Livres Chrétiens ne respirent que la pureté; les Livres Mahométans, en bien petit nombre, sont pleins de peintures & de maximes obscènes. On ne voit rien dans nos Loix que de sérieux & de raisonnable, leur sagesse suffiroit pour en montrer la Divinité; la morale Turque est pleine d'erreurs & de rêveries. Ses fables fussent pour en découvrir la folie. L'Evangile promet des biens spirituels & invisibles, seuls dignes de l'homme; l'Alcoran ne propose que des plaisirs grossiers & brutaux, dignes des bêtes.

Ainsi *Mahomet* ne peut entrer en comparaison avec notre divin Fondateur. Quoique JESUS - CHRIST soit la vérité même, il ne veut point être cru sur sa parole; il fournit à notre raison toutes les preuves possibles. En nous disant qu'il est le Messie annoncé, il fait des miracles, des prophéties & des promesses divines qui ont leur effet, & qui démontrent sa mission & sa divinité. (Voyez cette réponse plus développée à l'article MAHOMET.)

II. OBJECTION:

» La foi, commune à toutes les Religions, est un principe d'erreur.»

Réponse, Cela prouve que la foi est aussi nécessaire à

l'homme que la Religion. Si la foi humaine est nécessaire pour la société, & même pour les secrets de la nature, pourquoi l'exclure de la Religion? Il n'y a que l'abus de la foi qui est coupable. C'est à la raison à en peser les motifs & la crédibilité : si toute la Religion étoit évidente dans ses objets, où en seroit le mérite? Il faut des preuves pour croire ; la raison les examine. Cela fait, elle n'exige point de pénétrer dans les vérités révélées. Ce privilège sera une récompense de la vie future. Notre foi est donc raisonnable, mais non lumineuse. Les raisons de croire son certaines & évidemment croyables : il n'en est point de plus fortes, ni de plus à la portée de l'homme, moins sujettes à l'illusion, ni de plus dignes de Dieu : tels sont les miracles & les prophéties. La foi roulant sur ces deux pivots ne peut donc être un principe d'erreur. Si elle étoit entièrement enveloppée dans une obscurité ténébreuse, les impies auroient raison. Mais elle a des parties lumineuses, qui éclairent la partie obscure, & ce sont ces rayons échappés à travers son voile respectable, qui conduisent le vrai fidèle beaucoup plus sûrement que la raison. (Voyez les articles DOGMES & FOI.

III. OBJECTION.

» Dans tous les siècles on a vu des fanatiques se faire
 » écouter & se faire suivre : ce sont les Apôtres qui en ont
 » donné le premier exemple. »

RÉPONSE. Quel siècle a vu des fanatiques dont les écrits, les discours, la vie, ne respirent que zèle, lumières, candeur, désintéressement & charité? qui publient une infinité de prodiges avec toutes leurs circonstances, qui en font eux-mêmes, qui en communiquent le pouvoir? Prodiges si publics, si avérés, qu'aucun adversaire ne les a contredits ni accusé de faux ; qui, sans aucun autre moyen que les miracles & la prédication, ont fait un million de Disciples, & ont gagné tout l'univers malgré tous les obstacles : qui ont établi une Religion si incompréhensible dans ses dogmes, si pure, si sévère dans sa morale, si terrible dans ses menaces : une Religion qui anéantit toutes les autres, & qui n'a été semée que dans des torrens de sang. Si les Apôtres n'ont point fait de miracles, c'est, dit saint *Augustin*,

le plus grand de tous les miracles, que tout l'Univers se soit soumis de lui-même à la folie de la Croix. Des fanatiques se dévoilent toujours par quelque endroit : on n'est pas long-temps dupe de leurs fourberies : l'illusion se dissipe & le fanatisme avec elle.

IV. OBJECTION.

» La Religion Chrétienne a pris naissance au milieu des » divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des » Saducéens, des Esséniens, des Thérapeutes. »

RÉPONSE. Cette objection est de M. de V. & n'en vaut pas mieux. Loin que les divisions des Juifs servissent au progrès de la Religion Chrétienne, elles n'auroient fait que les retarder, si Dieu n'avoit soutenu son ouvrage. Il suffit pour le prouver, de détailler les rêveries qui causoient ces divisions. Dieu dans sa colère avoit livré les Juifs à l'esprit d'erreur, comme il paroît par l'horrible corruption où étoit leur doctrine, & par les différentes sectes qui les partageoient.

Les *Esséniens* expliquant mal l'Ecriture, substituoient un sens mystique au sens historique & littéral; d'ailleurs ils ne vouloient point sacrifier dans le temple.

Les *Hémérobaptistes*, qui se baptisoient tous les jours, ne faisoient pas le plus petit nombre.

Les *Hérodiens*, c'est-à-dire, les Courtisans d'*Hérode*, qui vouloient faire passer ce Roi pour le Messie, étoient un parti fort accrédité. Une dévotion née à la Cour, & qui est toute du goût du Prince, ne manque point de Partisans. Elle en trouve même parmi ceux qui ne connoissent point d'autre Dieu que l'idole de leur fortune.

Les *Saducéens*, après leur maître *Tzaddok* ou *Sadoc*, nioient la Résurrection des morts, la Providence; & ne croyoient ni Anges ni Esprits.

Les *Pharisiens* & les *Scribes*, formés par les Docteurs *Sammaï* & *Hillel*, étoient une secte formidable parmi les Juifs. Les *Scribes* expliquoient la loi de Moïse par leurs traditions; & leur morale étoit très-corrompue. Les *Pharisiens* attribuoient tout ce que nous faisons au destin & à la nécessité. Ils damnoient éternellement les méchants; mais pour l'âme des bons, ils la faisoient passer par une mététempicoïse perpétuelle, d'un corps dans un autre.

Les *Sabbéens* croyoient que le monde étoit éternel; qu'*Adam* avoit été engendré comme le reste des hommes; que *Jambuschar*, *Zaarit* & *Roane* étoient avant lui; & que ce *Jambuschar* avoit été le Précepteur d'*Adam*.

Parmi une si grande confusion d'opinions toutes extravagantes, la doctrine de l'Evangile qui les condamnoit toutes, devoit trouver les plus grands obstacles à surmonter. L'Eglise naissante avoit pour ennemis, non-seulement les Juifs en général, mais encore toutes les sectes particulières, à la vérité divisées entr'elles, mais qui se réunissoient toutes contre l'ennemi commun. Les premières persécutions, qu'essuyèrent les Apôtres, vinrent des Juifs. (Comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.) Comment auroit-il donc pu se faire que ceux, qui dénonçoient les Prédicateurs du Christianisme, qui les faisoient mourir, eussent servi à la propagation de cette Religion?

Si les Juifs contribuèrent au progrès de la foi, ce ne fut pas parce que les premiers Chrétiens s'entèrent sur leur secte. Ce fut par une permission de la providence qui tire le bien du mal, & qui permit que les Juifs restassent dans leur obstination pour confirmer les divins oracles. Au lieu que s'ils avoient embrassé la foi, ils auroient pu être suspects aux Païens, auxquels ils devoient apprendre la vérité des prophéties contenues dans les Livres de l'ancien Testament. Ainsi quand M. de V. appelle les premiers Chrétiens une secte de *semi-Juifs*, il montre bien son humeur méprisante, mais il ne prouve pas son savoir.

V. OBJECTION.

» La multitude des variantes qu'on remarque dans les » Ecritures, qui sont le fondement du Christianisme, détrui-
» sent la vérité de leur inspiration, & par conséquent la
» preuve qu'on prétend en tirer. »

RÉPONSE. Nous dirons, 1.^o qu'il n'est pas étonnant qu'un livre aussi souvent transcrit & cité que la Bible, ait été exposé à quelques variantes de peu de conséquence. Mais il n'y a aucune raison d'admettre que la Providence ait été obligée de veiller spécialement sur tous les points & les virgules de ce saint dépôt. Il suffit que toutes ces variantes n'altèrent point essentiellement nos Livres saints, &

celles qu'on nous reproche sont de ce genre. 2.^o Que malgré ces variantes, on ne s'en instruit pas moins, & de ce qui concerne les dogmes & de ce qui intéresse le fond de l'Histoire. 3.^o Qu'il ne paroît tant de variantes dans la Bible, que parce qu'on a pris un soin scrupuleux de rassembler jusqu'aux diversités les plus petites. 4.^o Que si l'on faisoit la même chose des Auteurs profanes, on y trouveroit des altérations beaucoup plus considérables. 5.^o Que comme on ne s'avise pas d'attaquer l'existence & la légitimité des Ouvrages d'*Homere*, de *Cicéron*, de *Virgile*, de *Tite-Live*, &c. à cause des variantes qu'on trouve dans les *Manuscrits* & dans les Imprimés de ces Auteurs, à plus forte raison doit-on se rassurer sur la vérité & l'authenticité de nos saintes Ecritures, malgré les diverses leçons qu'on en a recueillies. D'ailleurs les variantes dans les Livres anciens ne roulent que sur les chiffres, sur les dates, objets très-peu essentiels. Qu'importe qu'un Prince ait vécu dix ans plutôt ou dix ans plus tard, qu'il ait eu vingt mille soldats dans son armée ou seulement dix mille. La morale est l'essentiel. Or, cette morale étant d'un usage journalier, étant prêchée par les Ministres & exécutée par les fidèles, ne peut jamais être altérée. Il en est de même des dogmes. D'où il résulte que l'Ecriture a l'intégrité qui lui est nécessaire pour assurer la vérité de son inspiration, & la divinité de ses préceptes & de ses mystères.

VI. OBJECTION.

» Le triomphe du Christianisme est bien imparfait. Comment bien ne reste-t-il pas de Pays Idolâtres ? La Chine, le Japon, la Tartarie, l'Afrique, l'Amérique sont bien éloignées d'abandonner leurs Idoles, & de subir le joug de l'Evangile. »

RÉPONSE. Qui peut nous faire cette objection ? Ce ne sont ni les Juifs, ni les Mahométans, ni les Hérétiques, ni les Déistes, qui, dans ces vastes contrées, n'ont pas plus de crédit que nous. Ignore-t-on qu'inconnues jusqu'à nos jours, elles ne pouvoient être l'objet des premières conquêtes de l'Evangile, & qu'il suffit pour l'évidence du miracle, que le monde connu du temps de J. C. ait été converti ? La conversion d'un Royaume, d'une Province, an-

roit suffi pour faire sentir la puissance divine ; comme l'établissement de la Religion Judaique par *Moyse* , quoique bornée à un petit Pays , & à un peuple obscur , suffit pour en démontrer la divinité. L'étendue de la propagation donne un nouvel éclat au prodige. Mais la vérité de la Religion n'en est pas moins suffisamment démontrée , quoique cette sainte Religion n'ait pas pénétré par-tout. Les nouveaux progrès sont des graces pour les nations qui reçoivent les lumières de la foi ; graces que nous espérons , que nous demandons pour elles , que le zèle de nos Missionnaires s'efforce de leur procurer , & que Dieu leur accordera selon les décrets impénétrables de sa justice , sans que la preuve de la vérité du Christianisme souffre ce délai.

VII. OBJECTION.

» Les progrès du Christianisme ne sauroient frapper celui
 » qui est témoin de la rapidité & de la facilité avec laquelle
 » les erreurs se répandent. Combien de Profélites n'a pas
 » fait le Déisme sous nos yeux , & cela dans quelques années. »

RÉPONSE. L'incrédulité ose-t-elle bien entrer en lice avec le Christianisme , & étaler les progrès éphémères qu'elle fait parmi nous ? Le vice auroit bien plus de droit de s'ériger des trophées. Ses conquêtes sont bien plus grandes. Il en fait jusques dans le sein de la vraie Religion , & ce n'est qu'à la corruption des mœurs , que l'Irréligion même doit les siennes. Le vice en est-il plus respectable ? Au reste , les victoires du Déisme sont bien imparfaites. Il trouve par-tout des ennemis dans les remords de la conscience de ceux-mêmes qu'il a séduits , & le Christianisme donne à la conscience la paix la plus parfaite. Le Déisme trouvera des ennemis dans toutes les Religions , puisqu'il n'en épargne aucune. Le monde entier ligué contre lui l'anathématise de concert ; la vertu n'en est pas moins effrayée que la raison en est révoltée.

L'incrédulité n'est pas une Religion ; qu'est-elle donc ? Elle n'est rien. Ce n'est pas un corps de doctrine , une règle des mœurs , un système philosophique , un ordre de gouvernement ; c'est l'anéantissement de tout. Elle ne marche pas , elle tâtonne ; elle ne connoit pas , elle doute ; elle

elle n'enseigne pas , elle embarrasse ; elle n'agit pas , elle attend. La Religion établit quelque chose , l'incrédulité détruit tout ; l'une recueille , l'autre dissipe ; l'une éclaire , l'autre aveugle. Dieu répand ses rayons bienfaisans ; elle les éteints , comme un monstre qui démoliroit les Villes , arracheroit les arbres , tariroit les fontaines , éclipseroit les Astres. Que la raison apprécie ces funestes succès , qui dépouillent l'homme de ces lumières , de ces droits , de ces espérances , de la nature même de son ame , en la confondant avec une vile poussière , & qu'on la compare à une Religion qui l'élève jusqu'à Dieu. Un homme raisonnable serait-il surpris des progrès d'une Secte obscure qui ne se répand que par le vice & la destruction ? La Religion , comme une seconde création , forme un monde ; l'Irréligion le replonge dans le cahos. Aussi tous les gens sensés le regardent comme une mode dangereuse qui ne dure pas plus que les Pantins & les coëffures à la Ramponeau. Déjà on commence à rougir de l'hépithète de Philosophe. Cette qualification est devenue une injure ; & dès qu'on a honte du mot , on en aura bientôt de la chose.



C I E L.

On ne nie l'existence du Ciel , que parce qu'on craint l'Enfer.

M. de V. nie qu'il y ait un Paradis parce qu'il n'en connoit pas la place ; & de ce que les anciens ont eu des idées fausses sur le Ciel , il conclut qu'il n'y a point de lieu où l'Être suprême ait établi son séjour & où il récompense ses Serviteurs. Il prétend que les Juifs se représentoient le Ciel comme une voûte de cristal. Mais sur quoi s'appuyé-t-il ? Nous l'ignorons. Est-ce parce que le Ciel est appelé *firmament* dans les Ecritures ? Mais ce mot *firmamentum* ne signifie autre chose qu'un grand espace qui a quelque solidité. Dans ce sens on a pu appeler les nuages rassemblés *firmament* ; & Moïse a pu dire que Dieu ouvrit les écluses de ce firmament. Il écrivoit pour des gens simples & non

pour des Physiciens. Il vouloit leur expliquer l'effet de la toute-puissance ou des vengeances du très-Haut, & non les idées philosophiques d'un Anglois ou d'un Allemand.

Le grand Dogme de la Religion Chrétienne & même de toute Religion, mais aussi le Dogme incommode, gênant, effrayant, c'est une autre vie des peines futures ; & c'est pour cela, sur-tout qu'on le rejette, qu'on en doute, qu'on veut en douter. Mais qu'on y prenne garde ; il y a une autre vie s'il y a un Dieu, & il n'y a point de Dieu s'il n'y a point une autre vie. Ces deux Dogmes sont nécessairement liés ; & qui reconnoît ou rejette l'un, doit reconnoître ou rejeter l'autre. Cependant veut-on rejeter l'existence de Dieu ? Veut-on être Athée ? Non sans doute. Qu'on ne soit donc pas Matérialistes ; qu'on ne nie pas l'immortalité & l'immortalité de l'ame, si on ne veut tomber dans l'Athéisme.

Je vois tous les jours des incrédules peu instruits, nier une autre vie, avouer même qu'ils sont Matérialistes, & s'offenser si on leur dit qu'ils sont donc Athées. Ils le sont pourtant sans le savoir & sans le vouloir ; mais s'ils ont de l'esprit & de la droiture, on peut se servir de leur horreur pour l'Athéisme, pour les détromper du Matérialisme, leur faire reconnoître une autre vie, & les amener ensuite aux autres articles de la Foi Chrétienne.

Pour voir toutes les conséquences philosophiques de l'opinion de la matérialité de l'ame, il faut de la Philosophie ; mais pour en sentir les conséquences morales, le simple bon sens suffit.

Tout le pernicieux de l'Athéisme est dans l'opinion de la mortalité de l'ame, & dès-lors tout l'odieux.

On a dit dans quelques livres, qu'à ne consulter que la raison, la question de la spiritualité de l'ame étoit problématique ; mais on n'a osé le dire de la question de l'existence de Dieu. Par exemple, il faut convenir que quoique M. de V. ait quelquefois attaqué la Providence, il parle souvent & très-bien de l'existence de Dieu ; mais en même-temps, que d'insinuations, pour ne rien dire de plus, contre la spiritualité & l'immortalité de l'ame ! Or, je le répète, à quoi serviroit la croyance d'un Dieu, auteur du monde,

sans celle, d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime ? Elle n'auroit aucune influence sur les mœurs ; elle ne seroit ni un aiguillon , ni un frein.

Si la plupart des Incrédules ne croient pas , c'est qu'ils ne veulent pas croire ; & ils ne le veulent pas , afin de vivre sans remords dans le vice ou dans le crime. Ceux d'entr'eux qui ont de l'esprit & de la bonne foi en conviennent , non , à la vérité , pour eux-mêmes , mais pour le plus grand nombre des autres Incrédules. Or , en l'avouant pour les autres , ils l'avouent pour eux-mêmes ; & dans le fond ils croient , & ont même toujours cru comme la plupart de ceux qui se convertissent en conviennent.

Ils font des efforts pour croire , disent quelquefois les Incrédules des Chrétiens qui paroissent les plus persuadés ; & moi je dis du plus grand nombre de ces incrédules : Ils font des efforts pour ne pas croire.

Les Impies qui croient à la mort , croyoient déjà en santé. Voici sur cela un morceau admirable de M. Maffillon.

» Répondez à toutes les difficultés de quelqu'un qui se
 » vante d'être incrédule ; réduisez-le à n'avoir plus rien à vous
 » répliquer ; il ne se rend pas encore , & pour cela vous
 » ne l'avez pas encore gagné. Il se renferme en lui-même
 » comme s'il avoit encore des raisons plus accablantes qu'il
 » ne daigne pas dire. Il tient bon & oppose un air mysté-
 » rieux & décidé à toutes les preuves qu'il ne peut ren-
 » verser. Alors vous avez pitié de sa fureur & de son en-
 » têtement. Vous vous trompez ; ne soyez touché
 » que de sa mauvaise foi ; car qu'une maladie mortelle le
 » frappe au sortir de là , courez à son lit , vous trouverez
 » ce prétendu incrédule convaincu ; il n'est plus question
 » de doutes. Les jugemens de Dieu qu'il faisoit semblant
 » de ne pas croire , le pénètrent de la plus vive frayeur.
 » Le Ministre de JESUS-CHRIST appelé , n'a pas besoin
 » d'entrer en contestation pour le détromper de son im-
 » piété. L'incrédule mourant prévient là-dessus son minis-
 » tère , l'incrédule mourant avoue le faux & la mauvaise
 » foi de ses blasphêmes passés , & en fait une réparation
 » publique. Il ne demande que des consolations. Cette
 » crainte qui le pénètre , ne vient que de la foi qu'il avoit

» déjà. La maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières, mais elle a touché son cœur. » (*Sermon des doutes sur la Religion, Tome 3, p. 357.*)

Écoutez à présent *Bayle*, dans son article *Bion*, Remarque E. Voici comme il s'explique sur les Incrédules. « Presque tous ceux qui vivent dans l'Irréligion ne font que douter, il ne parviennent pas à la certitude; se voyant donc dans le lit d'infirmité où l'Irréligion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle en cas qu'il soit vrai, & qui ne fait courir alors aucun risque en cas qu'il soit faux. »

C'est par vanité qu'on fait l'esprit fort, & c'est par vanité qu'il faudroit ne le point faire, dans la crainte de se démentir un jour & de faire l'esprit foible. Plus d'un Incrédule s'est démenti plus d'une fois en sa vie; M. de V. par exemple ? & ceux qui le connoissent bien, croient qu'il se démentira encore, malgré le courage qu'il affecte dans ses nouvelles Brochures. Ils le lui ont prêté. On fait l'Épigramme d'un de ses admirateurs, très-connu lui-même par son incrédulité. Elle finit par ces deux vers :

Et je vois mon dévoi V.

Naziller chez les Capucins.

Se faire Capucin, seroit bien plus fort que de mourir ; comme feu M. de *Maupertuis*, dans les bras de deux Capucins. Cependant M. de V. en a beaucoup plaisanté. Tant mieux, c'est la preuve qu'il a cru la conversion sincère. Il a dit que M. de *Maupertuis* étoit mort comme un sot ; il auroit bien mieux aimé dire qu'il étoit mort comme un fourbe. Mais il est temps qu'il pense à sa fin au lieu de plaisanter sur la mort des autres ; au lieu de dire qu'il n'y a point de Ciel. Comment peut-il le savoir ? Quoi, parce que chaque planète est entourée de son atmosphère, il ne peut pas y avoir un espace supérieur à toutes les planètes où l'Être des êtres reçoit les hommages des Justes, dont il récompense la vertu ? Un tel blasphème est révoltant ; & on ne détruiroit pas le Ciel, si notre conscience ne nous disoit que nous avons mérité l'Enfer.



CIRCUNCISION.

Les Juifs tenoient-ils cette Cérémonie des Egyptiens ?

M. de V. fidèle copiste des Anglois, a suivi l'opinion du Chevalier *Marsham*, au sujet de la Circoncision. Cet Ecrivain prétend après *Hérodote* que cette cérémonie avoit été premièrement établie chez les Egyptiens, & que les Israélites la tenoient d'eux ; mais comme l'histoire de *Moyse* doit être préférée à celle des Historiens profanes, il est indubitable que c'est Dieu qui a établi la Circoncision : *Abraham* est le premier qui la pratiqua après l'ordre exprès qu'il en avoit reçu de Dieu. (Voyez le chap. 17 de la *Génése*) Lorsque *Moyse* reçut la Loi sur la montagne de *Sinai*, il eut ordre d'y insérer ce Commandement : *L'Enfant mâle sera circoncis huit jours après sa naissance.* (*Levitique*, chap. 12. v. 3.) C'étoit une marque qui distinguoit les Enfants d'*Abraham* des autres Peuples qu'ils appelloient *incirconcis* par mépris, & qui n'avoient point part à l'alliance que Dieu fit avec ce Patriarche & sa postérité.

Il est faux d'ailleurs que l'obligation de circoncire fut une Loi chez les Egyptiens. Il n'y avoit qu'un certain nombre de leurs Prêtres & de gens de lettres qui se soumettoient à cette pratique. *St. Clément d'Alexandrie* raconte à la vérité que *Pitthagore* étant venu en Egypte fut obligé de se faire circoncire pour avoir commerce avec les Prêtres de ce pays-là, & pour entrer dans la connoissance de leurs Mystères ; mais ce fait paroît fort incertain. *Abraham* qui avoit voyagé & fait quelque séjour en Egypte en étoit sorti sans être circoncis ; il ne tira donc point cette pratique des Egyptiens. Il est beaucoup plus vraisemblable que les Egyptiens ont reçu la circoncision des enfans de *Jacob* & de leurs descendans qui demeurèrent long-temps en Egypte. *Atanar* cité par *Eusebe*, assure que ce fut *Moyse* qui la communiqua aux Prêtres d'Egypte & aux Ethiopiens ; mais il y a bien de l'apparence que quelques Egyptiens avoient imité en cela les Israélites avant *Moyse*.

néanmoins que *Timothée* fut circoncis par condescendance pour les Juifs, parce que la mère de *Timothée* étoit Juive; comme d'un autre côté il ne voulut point que *Tite* le fut, parce qu'il étoit Grec. Il n'y a point là de contradiction, comme le prétend M. de V. Le St. Apôtre donna seulement dans cette occasion un excellent modèle, soit de condescendance, soit de fermeté dans la pratique, ou, dans l'omission des choses indifférentes, selon la diversité des circonstances.

On croit généralement que le Baptême a succédé à la Circoncision, quoique l'Evangile n'en dise rien. Il y a en effet beaucoup de rapport entre l'une & l'autre cérémonie. I. Le Baptême est le premier Sacrement de la Religion Chrétienne, comme la Circoncision l'étoit de la Religion Juïque. II. C'est par le Baptême que les Chrétiens sont consacrés à JESUS-CHRIST, initiés à la Religion Chrétienne, & reconnus publiquement pour membres de l'Eglise. III. Le Baptême est un Symbole de la régénération de notre mort, & de notre résurrection spirituelle, en JESUS-CHRIST. Mais il y a aussi quelques différences. I. On administre le Baptême aux deux sexes. II. Il n'y a ni temps, ni jours prescrits par l'Ecriture pour l'administration du Baptême; autrefois on baptisoit les adultes après les avoir instruits, & quelquefois même, le Baptême se différoit jusqu'à la mort : usage qui, pourtant, est postérieur aux siècles apostoliques. III. On n'employoit point l'eau dans la Circoncision. On lavoit à la vérité soigneusement l'enfant, & celui qui devoit l'offrir, se purifioit; mais c'étoit pour se préparer à la cérémonie & non pas pour la cérémonie même, où le vin étoit employé & non l'eau.

CLARKE.

Cet Auteur est-il mort dans l'Arianisme ?

M. *Clarke* est encore un des Docteurs que M. de V. donne au Déisme. Nous convenons que cet Ecrivain a été long-temps dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déjà

déjà Curé de la Paroisse Royale de St. Jacques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais protestans, & par la même raison, grand ami de la Reine *Caroline*, femme qui jouoit l'esprit fort pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les instances de la Reine, qui la pressoit de renoncer au Catholicisme, promit d'embrasser sa Doctrine, si on lui prouvoit que le Verbe n'est pas Dieu. Elle pria *M. Hooke* de lui procurer une conversation entre *M. Clarke* & un Théologien Catholique, où l'on discuteroit la matière. *M. Hooke* lui amena le Docteur *Hawarden* de la Faculté de Donay, qui commença la conférence par demander à *M. Clarke* s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti ? S'il le peut ajouter-il, il est au rang des simples créatures ; s'il ne le peut pas, il est donc Dieu consubstantiel à son Père. *M. Clarke* fut embarrassé & interdit par la question qui alloit droit au fait, qu'il ne pût pas répondre une seule parole. *M. Gibbon* ; Evêque de Londres, présent à la conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens, réduit au silence dès le premier mot, qu'il se retira pour ne point augmenter sa honte, & alla publier l'aventure par toute la ville. Il y eut d'autres conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de St. Jacques. *M. Hawarden*, les a fait imprimer en Anglois.

M. Clarke étoit de bonne foi dans l'Arianisme, parce qu'il croyoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par sa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la Palinodie dans les Sermons ou Lecture qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des 50 livres sterling, ou environ 50 louis, fondé par *M. Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient le mieux la vérité de la Religion Chrétienne, contre les Athées, les Déistes, les Païens, les Juifs, les Mahométans & autres Incrédules. Digne fondation d'un homme tel que *M. Boyle*, qui produisit tous les ans d'excellens ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des imitateurs en France, pour y animer les Apologistes de la Religion.

M. Clarke prêcha donc dans l'Eglise de St. Jacques ses fameux sermons de controverse, où il suivit, dit son Editeur,

tout le plan d'*Abbadie*. Ils ont été fondus dans son traité sur la vérité de la Religion Chrétienne. Lisez le Chapitre XVII.^e sur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la divinité du Verbe qui s'est incarné. » Le second article de notre foi, dit-il, porte que cet Être existant par lui-même, la cause suprême & le Père de toutes choses, a engendré une personne divine, qui est émanée de lui avant tous les siècles, & cela d'une manière incompréhensible ; que cette personne est appelé *Logos*, la parole, la sagesse, ou le Fils de Dieu ; qu'elle est Dieu de Dieu, & qu'en elle habite toute la plénitude de la divinité, c'est-à-dire, qu'elle possède tous les attributs dans toute leur perfection : qu'elle est l'image du Dieu invisible, la splendeur de la gloire du Père, & l'empreinte de sa personne ; que cette personne étoit au commencement avec Dieu ; qu'elle jouissoit avec Dieu de sa gloire avant que le monde fut fait ; qu'elle soutient toute chose par sa parole puissante : qu'elle est enfin, pour tout dire, Dieu sur toutes choses, béni éternellement par communication de la gloire du Père. J'avoue, continue *M. Clarke*, que la raison toute seule n'est pas capable de nous donner la connoissance de ce dogme. Mais elle acquiesce à la découverte qui en est faite par la révélation, & elle n'y trouve rien qui soit absurde ou contradictoire. On ne sauroit assez s'étonner de la hardiesse de certains Partisans prétendus de la raison qui se récrient étrangement contre ce dogme, & qui s'efforcent, &c. »

Après une profession de Foi aussi ample & aussi précise, je soutiens que *M. Clarke* n'a été dans l'Arianisme ou le Dénisme que pendant un temps ; & que mieux instruit, il abandonna l'erreur en conséquence de ses Conférences avec *M. Haverden*. C'est un témoignage authentique qui prouve la force victorieuse de nos raisons, puisque le plus savant des Ariens d'Angleterre y succomba. Eh ! pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les discuter d'aussi bonne foi que lui ? CLERGÉ. Voyez ABBÉ.



C O N F E S S I O N.

Examen de cet Article.

C'*Est encore un Problème , si la Confession , dit M. de V. à ne la considérer qu'en politique , a fait plus de bien que de mal.*

Ce Problème n'est pas difficile à résoudre ; & nous n'aurons à citer pour cela que M. de V. lui-même.

» S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre,
» c'est de pouvoir être réconcilié avec le Ciel & avec soi-même » (*Remarque sur Olimpie. Acte II. Scene II.*)

Voici ce qu'il dit encore en parlant des expiations dans les Remarques sur la Scene I. de l'Acte I. de la même Tragédie.

» Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage ; la plupart des hommes , quand ils sont tombés dans de grands crimes , en ont naturellement des remords. Les Législateurs qui établirent les mystères & les expiations , voulurent également empêcher les coupables repentans de se livrer au désespoir & de retomber dans leurs crimes. »

» La Confession est une chose excellente , un frein aux crimes , inventé dans l'antiquité la plus reculée ; on se confessoit dans la célébration de tous les anciens mystères : nous avons imité & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner , & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients , &c. &c. » (*Dict. Phil. T. I. Cathéchisme du Curé.*)

» On peut regarder la Confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avoient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'étoit confessé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs , & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. Marc-Aurèle , en s'associant aux mystères de Cérès Eleusine , se confessa à l'Hiérophante. »

» Cet usage si saintement établi chez les Chrétiens , fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus....
» Telle est la déplorable condition des hommes , que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison. » (*Histoire générale*, Tome. 1.^{er} pag. 103 & 104. Edition de 1757.)

Citons sur les avantages de la Confession des autorités encore plus décisives que celles de M. de V. « cultiver, dit le » P. *Cerutti*, les semences de la piété dans ces ames bien nées » où elles fructifient comme d'elles-mêmes ; empêcher que » des passions naissantes ne les étouffent dans les autres ; ins- » pirer l'horreur ou le repentir du crime ; donner un frein à la » scélératesse , un appui à l'innocence ; réparer les dépréda- » tions du larcin ; renouer les nœuds de la charité ; entretenir » l'amour de la concorde , de la subordination , de la justice , » de toutes les vertus ; déraciner des cœurs l'habitude des » désordres , de la désunion , de la revolte , de tous les vices ; » être ainsi à la place de Dieu & pour le bien des hommes , le » juge des consciences , le censeur des passions ; voilà ce qui » fait de l'emploi d'un Confesseur , un des emplois les plus » propres à maintenir les mœurs , & par-là un des plus con- » formes à l'intérêt public. »

» Les Confesseurs nécessaires pour maintenir la Religion » dans le cœur des sujets , le sont encore plus pour la mainte- » nir dans l'ame des Souverains ; parce que si la Religion est » nécessaire aux sujets pour qu'ils obéissent à leurs Souverains » comme à leurs pères , elle est encore plus nécessaire aux Sou- » verains pour qu'ils gouvernent leurs sujets comme leurs en- » fans. Or , quelle fonction plus importante pour l'Etat que » celle de juger son juge , d'interposer sans cesse , entre les Peu- » ples & les Rois , l'arbitre suprême des uns & des autres , de » parler le langage de l'Evangile & de la vérité à ceux à qui » on parle sans cesse le langage du siècle & de la flatterie , de » donner des conseils , d'exposer des devoirs , de soutenir des » vertus d'où dépendent & l'exemple & la félicité publique ? »

Les maux qu'a pu produire le zèle indiscret de quelques Confesseurs ont été rares & passagers ; & les biens que la Confession produit , sont constans & journaliers. Il y a certainement beaucoup plus de petits voleurs & de jeunes débauchés , que des assassins & des factieux au nom de la Religion. Si ces meurtriers & ces rebelles ont cru pouvoir assassiner & cabaler en conscience , la Religion réprouve cet abus ; & l'usage de la Confession , pour ceux qui font l'aveu de leurs fautes de bonne foi , n'en est ni moins salutaire , ni moins utile. M. de V. voudroit-il qu'on se privât de manger & de boire , parce que quelques gourmands sont morts de leurs excès.

Concluons donc, que si la Confession n'étoit pas établie, il faudroit l'établir; & que si on doit la respecter en politique, on doit s'y soumettre en Chrétien.

C'est une étrange témérité de dire, comme l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, que la Confession ne fut admise dans notre Occident que dans le septième siècle. S'il eut été aussi habile Canoniste & aussi habile Théologien qu'il est grand Ecrivain & grand Poète, (dit l'Auteur des *Erreurs de V.*) il eut trouvé des preuves démonstratives de la Confession dans les Conciles tenus dans le quatrième siècle.

Le second Canon du Concile de Laodicée, tenu en 372, porte, qu'il faut imposer une pénitence proportionnée à la qualité du péché, à ceux qui prient, se confessent, & donnent des preuves d'un véritable amendement.

Pour imposer des pénitences, il falloit connoître les péchés, mais on ne pouvoit les connoître que par la déclaration qu'on en faisoit. Cette déclaration est aussi ancienne que la Religion. St. Jacques, interprète des volontés de JESUS-CHRIST, ayant dit dans son Epître: *Confessez, avouez vos fautes les uns aux autres*; les premiers Chrétiens se soumirent à cette pratique qui est la gardienne des mœurs.

Il y eut à la vérité des confessions publiques qui se faisoient devant les fidèles comme sur un théâtre; mais il y avoit en même temps la Confession secrète ou auriculaire, qui se faisoit seul à seul à l'Evêque ou à un Prêtre délégué par l'Evêque. M. de V. veut que la Confession ait commencé par les Monastères. Mais cette pratique étoit aussi commune pour les Laïques que pour les Moines, puisque le Concile de Paris de l'an 829, défend dans le Canon 46, d'aller se confesser dans les Monastères, les Prêtres, Moines ne pouvant recevoir les confessions que des Moines de leur Communauté.

1.º La Confession se trouve nécessairement établie par le pouvoir que donna JESUS-CHRIST à ses Apôtres de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés. (Saint Matthieu, chap. 16. v. 19. St. Jean, chap. 20. v. 23.) Les Ministres ne peuvent exercer ce double pouvoir que d'après l'aveu des coupables; & l'usage constant de l'Eglise depuis les premiers siècles, vaut bien les paradoxes de M. de V. . . . Nous prions ce savant Auteur en finissant cet article de nous

montrer la *Bulle du Pape Grégoire XV. émanée de sa Sainteté le 30 Août 1622*, par laquelle il ordonne de révéler les *confessions en certains cas*. Je suis persuadé qu'il sera fort embarrassé ; & il ne le seroit pas moins si on lui demandoit de citer d'une manière nette & précise les autorités qu'il allégué vaguement & d'après des Ecrivains sans aveu.



C O N S T A N T I N.

Portrait fidèle de ce Prince.

M. de V. l'apologiste de *Néron*, devoit être naturellement le détracteur de *Constantin*. Il le peint comme un monstre : nous nous garderons bien de le justifier en tout ; mais nous bornant à rapporter les faits d'après M. le *Beau*, Auteur de l'excellente *Histoire du bas Empire*, nous tiendrons en garde nos Lecteurs contre l'esprit de satire & d'irrégion.

Zosime, ennemi mortel du Christianisme & par cette raison de *Constantin* même, a voulu jeter du ridicule sur la conversion de ce Prince. Il raconte que l'Empereur ayant fait cruellement mourir sa femme *Fausta* & *Crispe* son fils, tourmenté par ses remords, s'adressa d'abord aux Prêtres des Dieux, pour obtenir d'eux l'expiation de ses crimes. Ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'en connoissoient point pour des forfaits si atroces, on lui présenta un Egyptien venu d'Espagne, qui se trouva pour lors à Rome, & qui s'étoit insinué auprès des femmes de la Cour. Cet imposteur lui assure que la Religion des Chrétiens avoit des secrets pour laver tous les crimes, quels qu'ils fussent ; que le plus grand scélérat, dès qu'il en faisoit profession, étoit aussi-tôt purifié. L'Empereur, continue *Zosime*, saisit avidement cette doctrine, & ayant renoncé aux Dieux de ses Pères, il devint la dupe du charlatan Egyptien.

Sozomène, plus sensé que *Zosime*, dont il étoit presque contemporain, réfute solidement cette fable & quelques autres mensonges, que les Païens débitoient par un aveugle désespoir. *Fausta* & *Crispe* ne moururent que la vingtième année du règne de *Constantin*. D'ailleurs les Prêtres Païens se seroient bien gardés d'avouer que leur Religion ne leur four-

nissoit aucun moyen d'expier les crimes , eux qui enseignoient que plusieurs de leurs anciens Héros, après les plus horribles meurtres , avoient été purifiés par de prétendues expiations.

Quant au meurtre de *Crispe* & de *Fausta*, *Constantin* fut malheureusement la dupe des préventions qu'on lui inspira. *Crispe* accusé par sa belle-mère *Fausta* d'une passion incestueuse, qu'il avoit osé lui déclarer, fut condamné par son Père à avoir la tête tranchée dans les premiers mouvemens de la colère & de la jalousie ; mais la mort fut bientôt vengée. Le Père infortuné commença par se punir lui-même. Accablé des reproches de sa Mère *Hélène*, & plus encore de ceux de sa conscience , qui l'accusoit sans cesse d'une injuste précipitation , il se livra à une espèce de désespoir. Toutes les vertus de *Crispe* irritoient ses remords. Il sembloit avoir renoncé à la vie. Il passa quarante jours entiers dans les larmes, sans faire usage du bain, sans prendre de repos. Il ne trouva d'autre consolation que de signaler son repentir par une statue d'argent qu'il fit dresser à son fils. Sa tête étoit d'or ; sur le front étoient gravés ces mots : *Fils injustement condamné*. Cette statue fut dans la suite transportée à Constantinople où elle se voyoit dans le lieu appelé *Smyrnum*.

La mort de *Crispe* chéri de tout l'Empire attira sur *Fausta* l'indignation publique. On osa bientôt avertir *Constantin* des désordres de sa perfide épouse. Elle fut accusée d'un commerce infâme , qu'il avoit peut-être seul ignoré jusques alors. Ce nouveau crime devint une preuve de la calomnie : aussi malheureux Mari que malheureux Père, également aveugle dans sa colère contre sa femme & contre son fils, il ne se donna pas non plus , cette fois, le temps d'avérer l'accusation, & il courut encore le risque de l'injustice & des remords. Il fit étouffer *Fausta* dans une étuve. On voit par ce récit qui est des plus fidèles , que *Constantin* ne sacrifia point son fils & sa femme à sa cruauté ; mais qu'ils furent la victime d'une crédulité, dont il se repentit amèrement.

Puisque M. de V. a tant appuyé sur les défauts de ce grand Prince, il auroit bien pu en faire remarquer les vertus.

Quand il se vit maître des pays qui avoient appartenu à son Père , c'est-à-dire , des Gaules, de l'Espagne & de l'Au-

gleterre, il ne songea qu'à gouverner ses Sujets , avec une extrême douceur , & à vaincre les Barbares qui remuoient sur les bords du Rhin & de l'Océan. *Maximien-Hercule* , ayant donné sa fille *Fausta* en mariage à *Constantin* , lui accorda en même-temps le titre d'Auguste. *Constantin* eût pour *Maximien* toutes sortes d'attentions & de bontés , & lui pardonna généreusement une offense qu'il pouvoit punir. Sa libéralité n'est pas moins estimable. Dans tous ses voyages il s'informoit des misères générales & particulières , afin de procurer du soulagement à tous ceux qui souffroient. Ayant été témoin d'une calamité qui affligeoit plusieurs Provinces des Gaules , il ne se contenta pas de les secourir , il mêla ses larmes à celles des misérables. De pareils traits de la part d'un grand Prince doivent attendrir tous les cœurs bien-faisans.

Après les victoires signalées qu'il remporta sur *Maxence* & sur *Licinius* , il montra une douceur & une modération qui lui gagnèrent le cœur de ceux-mêmes qui avoient été ses ennemis. Il donna une loi en faveur de tous ceux qui avoient été esclaves par la tyrannie de *Maxence* , & leur rendit la liberté. Il en fit une autre , par laquelle il s'engageoit à nourrir les enfans des pauvres , défendant de les vendre , comme il n'étoit que trop ordinaire. Il en fit plusieurs autres , qui prouvent qu'il se regardoit comme le père de tous ses sujets & sur-tout des plus foibles. Il travailla de tout son pouvoir à réformer les dérèglemens de l'Empire , & à y établir les bonnes mœurs , l'humanité , la paix & l'union.

Il se distingua sur-tout par son zèle pour le Christianisme. Il avoit plus de joie d'apprendre la conversion d'un homme que la conquête d'une Province. Il ne recommandoit rien tant à ses enfans que de servir Dieu , d'aimer l'Eglise , & de préférer la piété à la Couronne. Il ne mettoit auprès d'eux que des personnes capables de les porter à la vertu par leurs discours & par leurs exemples. Loin de rougir d'aucun exercice de la Religion , il se faisoit une gloire de pratiquer publiquement les plus humilians. Il avoit la patience d'écouter debout les plus longs & les plus ennuyeux discours , qu'il plaçoit à *Eusebe* de lui faire ; & il lui en faisoit souvent.

Des Diacres & des Ministres inférieurs d'une piété con-
nue,

nue, étoient chargés de faire garder l'ordre & la discipline, dans le Palais. *Constantin* interdit non-seulement l'exercice de l'Idolâtrie, mais même les spectacles & tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu & corrompre les mœurs. Il fut chaste, pieux, laborieux & infatigable, grand Capitaine, heureux dans la guerre, & méritant ces succès par une valeur brillante & par les lumières de son génie; protégeant les Arts & les encourageant par ses bienfaits. Si on le compare avec *Auguste*, on trouvera qu'il ruina l'Idolâtrie avec les mêmes précautions & la même adresse, que l'autre employa à détruire la liberté.

Les Auteurs Païens lui ont voulu trop de mal pour en dire du bien, & nos Philosophes haïssent trop notre Religion, pour rendre justice au premier Prince qui la fit triompher. *Victor* prétend que dans les dix premières années ce fut un Héros, dans les douze suivantes un ravisseur, & un dissipateur dans les dix dernières. Il est aisé de sentir que dans ces deux reproches de *Victor*, l'un porte sur les richesses que *Constantin* enleva à l'Idolâtrie, & l'autre sur celles dont il combla l'Eglise. C'est ainsi qu'on pourroit détruire la plupart des reproches qu'on lui a faits, si d'autres Ecrivains plus éloquens que nous, ne s'étoient déjà chargés de ce travail.

Avant que de finir cet article, nous dirons un mot sur l'origine d'*Hélène*, mère de *Constantin*. M. de V. prétend, qu'elle n'étoit que concubine, & qu'il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & *Constance Chlore*. Il est vrai que quelques Auteurs anciens l'ont dit avant lui; mais des Ecrivains encore plus sûrs en matière d'histoire, lui donnent le titre de femme légitime, & leur témoignage est confirmé par plusieurs raisons. Les Panégyristes de ce temps-là, malgré le caractère de flatterie, attaché dans tous les siècles aux Orateurs de ce genre, auroient-ils osé louer en face *Constantin* d'avoir imité la chasteté de son Père, en s'éloignant dès la première jeunesse des amusemens de l'amour, pour contracter un engagement sérieux & légitime; si la naissance même du Prince, devant qui ils parloient, eut démenti cet éloge? Une contre-vérité si grossière n'eut-elle pas eu toute l'apparence d'une satire? *Diocétien* auroit-il traité

Constantin, comme le sujet le plus distingué de la Cour? Seroit-ce le premier qu'il auroit proposé, quand il fut question de nommer des *Césars*? Et *Galère* qui cherchoit à écarter ce jeune Prince, auroit-il alors manqué de faire valoir le défaut de sa naissance? Ce qu'il ne fit pourtant pas, comme nous le voyons par le récit de *Lactance*. De plus, tous les Auteurs qui parlent de la séparation de *Constance* & d'*Hélène*, quand il fut obligé d'épouser *Théodore*, disent qu'il l'a répudié : elle étoit donc son Epouse. Telles sont les réflexions de M. le *Beau*, auxquelles le Lecteur senté souscrira avec plaisir. Voyez l'article CROIX.



C O R P S.



Il n'est point le principe de nos pensées.

SI l'organisation de nos Corps étoit le principe de nos pensées, dès que les organes seroient détruits, l'ame périroit. Ainsi les plantes divisées, brûlées, n'ont plus d'ame végétative ; ainsi les hommes réduits en poussière ne penseroient plus. Mais si les pensées ont un principe indépendant du corps, il suit que la division, le changement du corps n'altère pas l'existence de ce principe ; & qu'à la réserve des opérations dont l'union de ces deux êtres est l'occasion, rien ne périt. Or, les idées du corps & de l'ame, non-seulement sont distinctes, mais elles s'excluent mutuellement. Le corps est étendu, il a une surface, une profondeur ; l'ame n'a point de parties, elle est une. Penser, réfléchir, aimer, affirmer, nier, sont des opérations qui participent à la simplicité de Dieu même. Réunissez des corps, vous en faites un tout plus grand. Réunissez des millions de pensées, tout y est simple. Le Corps est borné ; il n'existe, il n'agit que là où il est : il ne parcourt les espaces que successivement. L'ame a une sorte d'immensité ; dans l'instant elle vole au-delà des siècles & du firmament ; elle perce dans le sein de Dieu même. Quoiqu'étroitement unie à une portion de matière, rien ne borne son opération ; elle embrasse tout à la fois une multitude d'objets.

Le Corps ne peut avoir aucune des propriétés de l'ame. Penser, réfléchir, juger, aimer, haïr ; ce sont-là des senti-

mens dont la matière n'est point susceptible. L'ame ne peut avoir aucune des propriétés du Corps. Un desir, un acte d'amour ou de haine est-il étendu, divisible, figuré ou coloré ? Donc le principe de cet acte ne l'est pas ; donc les natures de ces deux êtres sont essentiellement différentes.

Le Corps est divisible ; partagez-le en cent parties, il forme cent Corps qui subsistent seuls, sans rapport avec le tout dont ils ont été séparés. Si l'ame étoit corporelle, en séparant les parties pensantes, chaque partie seroit une ame. Mais elle est indivisible ; source intarissable de pensées & de desirs, qu'elle forme à l'infini, le principe est toujours unique ; on ne peut pas plus la diviser, que Dieu même, la source de toute intelligence.

Le Corps est pénétrable ; chaque partie n'occupe qu'une place & ne peut ni la quitter sans mouvement, ni la céder sans en occuper un autre. L'étendue, la nature de son existence, tout est fixé. L'ame se replie & sur elle-même & sur d'autres objets ; en existant, elle connoit sa propre existence ; elle forme ses pensées, les examine, les juge. Elle n'est pas moins féconde, moins active sur les êtres étrangers ; elle les pénètre ; ils ne composent point son être, & cependant ils servent à l'exercice de ses facultés.

Le Corps n'a du rapport qu'avec les Corps ; la moindre particule d'air ou d'eau, entre dans l'harmonie de l'Univers extérieur ; mais tous les astres ensemble n'ont rien de commun avec la plus simple des vérités ; c'est un monde à part. L'ame n'a aucun rapport direct avec l'Univers sensible : elle y tient par les organes du Corps ; mais les sensations mêmes, dont ils sont l'occasion dans elle, sont spirituelles. Elles n'entrent dans le plan du monde visible que pour le connoître, l'admirer & en jouir : rapport infiniment plus noble que celui des Corps. Par sa nature elle n'est liée qu'au monde intellectuel, c'est-à-dire, aux sciences & aux vérités. La différence infinie de ces destinations annonce la différence des natures.

Le Corps est susceptible de changement, d'altération. Est-il uni ou décomposé, aride ou végétatif ? Autres propriétés, autre figure. L'ame en changeant elle-même avec

liberté ses opérations , est en quelque manière immuable comme la vérité qu'elle a pour objet : elle doit être de même nature. En effet, si elle étoit matière , en changeant les combinaisons matérielles , on pourroit changer les vérités géométriques. Le même atome , autrement configuré , seroit tout à la fois jugement affirmatif & négatif : il n'y auroit plus de vérité éternelle & indépendante. Allons plus loin ; Dieu lui-même pourroit être matière. Qu'une pensée soit matérielle , & que la source des pensées soit matérielle , c'est tout un. Ainsi donc l'immutabilité des vérités prouve la spiritualité des êtres qui ont la vérité pour principe & pour objet de leurs opérations.



C R O I X.

Apparition de la Croix à Constantin.

CEux qui combattent ce miracle avec M. de V. s'appuient sur l'incertitude du lieu où il s'est passé ; sur la narration de *Lactance* & de *Sozomène* , qui ne parlent de cette apparition de la Croix , que comme d'un songe de *Constantin* ; sur le silence des Panégyristes de l'Empereur , de *Porphyrius Optatianus* , Poète contemporain de *Constantin* , d'*Eusèbe* même qui n'en dit rien dans son Histoire Ecclésiastique , & de *St. Grégoire de Nazianze* , qui , racontant un miracle pareil arrivé du temps de *Julien* , ne dit pas un mot de celui-ci , qu'il auroit dû naturellement citer , s'il y eut donné quelque croyance. Le serment même que fit *Constantin* à *Eusèbe* pour constater ce fait , leur rend la chose plus suspecte. Qu'étoit-il besoin de jurer pour prouver un fait dont il devoit y avoir tant de témoins ?

Les bons critiques répondent qu'il y a dans l'Histoire une infinité de faits dont la vérité n'est pas moins constatée , quoiqu'on ne sache ni le lieu , ni quelquefois le temps même où ils sont arrivés. *Lactance* n'écrivant pas une Histoire , ne détruit rien par son silence. Il ne parle que de l'ordre que *Constantin* reçut en songe la veille du combat contre *Maxence* , de faire graver sur les boucliers de son armée le monogramme de CHRIST. Cet Auteur n'ayant pour objet que la mort des persécuteurs , omet tout ce qui

étoit arrivé depuis le commencement de la guerre jusqu'à la mort du Tyran.

Le récit de *Sozomène* qui vivoit au cinquième siècle, & qui a été copié par beaucoup d'autres, prouve seulement que ce miracle étoit contredit dès-lors. Son témoignage ne doit d'ailleurs être compté pour rien ; puisqu'après avoir raconté la chose comme un songe, il rapporte ensuite le récit d'*Eusèbe* avec sa preuve, c'est-à-dire avec le serment de *Constantin*, sans donner aucune marque de défiance.

Les Panégyristes de *Constantin* étant Idolâtres n'avoient garde de relever cette apparition de la Croix, qui faisoit horreur aux Païens comme le signe le plus malheureux. On trouve cependant dans leurs discours même de quoi appuyer la vérité de ce fait. C'est là sans doute ce mauvais présage, dont ils parlent, qui effraya les Aruspices & les Soldats. C'est ce même phénomène qui, déguisé sous des idées plus favorables & plus assorties à la superstition Païenne, donna, comme ils le disent, occasion au bruit qui courut par toute la Gaule, qu'on avoit vu en l'air des armées éclatantes de lumière, & qu'on avoit entendu ces mots : *Nous allons au secours de Constantin*.

Quant au silence d'*Optatianus*, d'*Eusèbe* dans son Histoire Ecclésiastique, & de St. *Grégoire* ; le premier étoit Païen selon toute apparence, & d'ailleurs ses accrostiches bizarres ne méritent aucune considération. *Eusèbe* dans son Histoire, n'a fait que parcourir succinctement toute cette guerre ; il en a réservé le détail pour la vie de *Constantin*.

St. *Grégoire*, dans l'endroit dont il s'agit, ne parlant que des prodiges qui empêchèrent les Juifs de rebâtir le Temple de Jérusalem, n'avoit pas besoin de s'écarter de son sujet pour citer des exemples semblables. Jamais a-t-on douté d'un fait historique, parce qu'il n'est pas rappelé par les Auteurs, toutes les fois qu'ils racontent d'autres faits qui y sont conformes ?

Pour ce qui est du serment de *Constantin*, il est étrange, disent-ils, que ce qu'on regarde comme une preuve de vérité dans la bouche du commun des hommes, soit converti en preuve de mensonge dans celle d'un si grand Prince. Est-il donc étonnant que l'Empereur, s'entretenant en particulier

avec *Eusebe* d'un fait aussi extraordinaire , que celui-ci n'a voit pas vu , quoique tant d'autres en eussent été témoins , il ait voulu déterminer la croyance par un serment ? Après tout , ou les adversaires accusent *Constantin* d'un parjure , ce qui est un attentat à la mémoire d'un si grand Prince ; ou ils imputent à *Eusebe* d'avoir outragé la Majesté Impériale par une imposture criminelle , qui démentie par les seuls témoins oculaires , lui auroit attiré l'indignation de tout l'Empire & la juste colère des fils de *Constantin* , sous les yeux desquels il écrivoit. Sur ces raisons & d'autres semblables , ceux qui défendent la réalité de ce miracle , s'en tiennent à l'autorité d'*Eusebe* , dont la fidélité dans le récit des faits , du moins de ceux qui n'intéressent point l'Arianisme , n'a jamais été contestée.



DANIEL.

Sa Prophétie sur le Messie.

CE Prophète si révérent des Rois de Babylone , vit à diverses fois , & sous des figures différentes , quatre Monarchies sous lesquelles devoient vivre les Juifs. Occupé de la servitude de son Peuple à Babylone , & des 70 ans qu'elle devoit durer , suivant la Prophétie de *Jérémie* , au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères , il voit un autre nombre d'années & une autre délivrance bien plus importante.

» Lorsque j'étois en prière , dit-il , l'Ange *Gabriel* me
 » parla ainsi : *Daniel* , je suis venu pour vous instruire ; soyez
 » attentif à ce que je vais vous découvrir. Le temps des 70
 » semaines est fixé par rapport à votre Peuple & à votre
 » Ville sainte , afin qu'alors la prévarication cesse & que le
 » péché prenne fin , que l'iniquité soit expiée & que la jus-
 » tice éternelle lui succède , que la révélation & la Prophétie
 » soient accomplies , & que le Saint des Saints soit oint. Sa-
 » chez donc & comprenez-le bien , que depuis l'ordre qui
 » sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au temps où paroî-
 » tra le Roi ou le Christ , Chef , il y aura sept semaines &
 » soixante-deux semaines,

» Les Places & les Murs de Jérusalem seront donc rebâti,
 » quoique dans des temps difficiles ; & après soixante-deux
 » semaines, le Christ sera mis à mort , & personne ne sera
 » pour lui ; & le Peuple qui aura pour Chef le Prince qui
 » doit venir, détruira la Ville & le Sanctuaire ; la guerre ne
 » finira que par une entière désolation. L'on verra dans le
 » Temple & autour de la Ville les abominations de la dé-
 » solation ; & jusqu'à l'entière ruine qui a été résolue , on
 » ajoutera désolation à désolation. » Voilà la Prophétie.
 (*Daniel*, c. 9.)

Or , il est évident , 1.^o que *Daniel* parle ici du Messie ;
 qu'il le désigne par son nom & par ses titres personnels. Lui
 seul est le Roi , le Christ, le Saint des Saints, la justice éter-
 nelle , la fin des Prophéties ; lui seul peut mettre fin à l'ini-
 quité , expier le péché , abolir les sacrifices pour être l'Auteur
 d'une nouvelle alliance ; lui seul peut être mis à mort pour
 le salut des hommes. Voilà les traits caractéristiques du Mes-
 sie ; 2.^o Il est aussi évident que les semaines dont il s'agit
 ici sont des semaines d'années qui font 490 ans ; car des
 semaines de jours ou de mois , ne suffisent pas pour l'accom-
 plissement des événemens prédits. Ainsi sans s'arrêter aux
 difficultés des Chronologies , il est certain que le Messie
 doit venir au bout de 490 ans, dont le commencement est
 attaché à un Edit qui ordonnera de rebâtir la Ville de Jérusalem ,
 avant la ruine de cette Ville , avant l'abolition des
 sacrifices , avant l'entière désolation de ce Peuple. Or , il y a
 17 siècles que les 480 années sont écoulées , que Jérusalem
 & le Temple ont été renversés par *Tite* , que les Sacrifices
 ont cessé , & que les Juifs sont dans une entière désolation.
 Il y a donc plus de 1700 ans que le Messie est venu. Mais si
 tous les traits du portrait qu'en fait *Daniel* conviennent à
 JESUS-CHRIST , & à lui seul , comme on n'en peut pas douter ;
 si l'a paru dans le temps marqué ; si depuis sa venue les
 Juifs restent dispersés sans Autels , sans Villes , &c. N'est-il
 pas certain que JESUS-CHRIST est le Messie ? Voyez le dé-
 veloppement de la Prophétie de *Daniel* dans l'excellent ou-
 vrage de M. l'Evêque du Puy sur les Prophéties. Les bornes
 de ce Dictionnaire ne permettent pas de traiter au long des
 questions , dont la discussion pourroit être la matière d'un
 gros volume.



D É I S T E S.

*Foibles fondemens de leur probité ; leur mauvaise
foi ; leur incon séquence.*

I.

LA plupart des Incrédules me sont suspects du côté des mœurs & de la probité ; & s'ils vouloient parler sincèrement , ils avoueroient qu'ils se défient tous les uns des autres à cet égard. Mais il n'y en a point qui me le soient plus que ces Déistes inconséquens , qui nient les peines & les récompenses futures ; qui croient que Dieu n'exige d'eux que le stérile aveu de son existence , & même qu'il ne l'exige pas , parce qu'il n'exige rien. S'il est des Athées de système , leur système est mieux lié. En effet , quand on reconnoît un Dieu Auteur du monde , s'arrêter-là , & ne pas reconnoître en même-temps un Dieu vengeur des crimes & rémunérateur des vertus , ce ne peut être l'effet que de cette espèce d'aveuglement qui a sa source dans le cœur. Ou Dieu est juste , ou il n'y a point de Dieu ; ou Dieu n'est pas juste , ou il y a une providence. Mais si après cette vie , l'homme de bien infortuné n'a rien à espérer , & le coupable heureux rien à craindre , la providence n'est plus qu'une chimère ; & cet attribut de la divinité , par lequel principalement elle existe pour nous , reste sans défense contre les objections de l'Athée. Un Dieu juste , une providence , une autre vie , toutes ces vérités tiennent l'une à l'autre par un enchaînement nécessaire ; & ne les pas admettre également , c'est rompre le fil des conséquences , c'est renverser toutes les loix du raisonnement.

Funeste , mais ordinaire effet des passions ! Il n'y a point d'évidence qu'elles n'obscurcissent. Le cœur laisse croire à l'esprit ce qui ne le menace en quelque sorte que de loin. Il le laisse décider les questions , tant qu'elles demeurent dans une certaine généralité qui ne l'intéresse point , & qu'elles n'ont pas encore été amenées à ce précis où il y va de tout pour lui , si la décision ne lui est pas favorable. De ce nombre est la question de l'existence de Dieu , tant qu'elle
n'est

n'est qu'une pure question de Physique ou de Métaphysique. La décision vague qu'il y a un Dieu, n'emporte pas encore le sacrifice du cœur ; il ne s'y oppose point. Mais veut-on faire un pas plus avant, & examiner les rapports de cette vérité, jusqu'alors indifférente, avec la morale ? S'agit-il de savoir s'il y a une autre règle de nos actions que le plaisir ? Demande-t-on si ce sentiment que nous avons tous du juste & de l'injuste, est une loi du Créateur, ou un préjugé de l'éducation ? Si nous sommes libres, & si notre destinée dépend du bon & du mauvais usage de notre liberté ? Alors s'éteignent souvent les lumières de l'esprit le plus éclairé ; alors s'élèvent d'un cœur corrompu des vapeurs qui dérobent la vue du vrai à l'esprit le plus pénétrant. Cet homme dont on admire le grand sens & la pénétration dans les affaires, dans les sciences humaines, & qui, en raisonnant en Philosophe, sait mettre dans un si beau jour les preuves de l'existence d'un Être suprême, sans lequel on ne peut expliquer l'origine, la conservation & le bel ordre du monde ; ce rare génie, dis-je, n'est plus en matière de Religion qu'un faux bel esprit, un vain discoureur, un raisonneur pitoyable. Pour échapper à des vérités gênantes, tantôt il admet les principes les plus absurdes, & en tire les plus ridicules conséquences ; tantôt il nie les conséquences les plus simples & les plus évidentes des principes qu'il est forcé d'admettre. Il dévore les contradictions les plus étranges. Il prend pour des démonstrations les paralogismes les plus grossiers. Vous qui l'entendez pour la première fois, cet homme d'une si grande réputation, qui frémissiez, qui gémissiez tout ensemble de ses discours également impies & extravagans, vous êtes bien éloignés de lui trouver de l'esprit, & vous demandez avec surprise comment il peut passer pour en avoir. Votre étonnement est juste ; mais un mot va le faire cesser, si vous connoissez bien le cœur humain & le pouvoir des passions. Ce grand esprit est un homme superbe & voluptueux.

I I.

Un homme fort connu par son incrédulité, d'ailleurs d'un caractère assez doux, disputoit un jour sur la Religion

avec aigreur & emportement, mais il n'en étoit venu à que sur la fin de la dispute, & il avoit parlé d'abord d'une manière assez modérée : *Monsieur*, lui dit son antagoniste en le quittant, *vous m'avez effrayé au commencement de notre conversation. Au sang froid dont vous parliez, je vous croyois convaincu ; mais le ton que vous avez pris ensuite, m'a rassuré. Peut-être voudriez-vous ne point croire ; c'est une disposition bien fâcheuse ; mais enfin vous croyez encore, du moins vous n'êtes pas allé plus loin que le doute. Courage, Monsieur, votre état n'est point désespéré. Vous avez senti la force de mes preuves & la foiblesse de vos difficultés ; votre colère me l'a dit.*

III.

Il est peu d'Incrédules bien affermis dans leur incrédulité ; la plupart avoueroient, s'ils étoient sincères, qu'ils n'en sont encore qu'à douter. La plupart de ceux qui doutent de la Religion, avoueroient encore qu'ils souhaitent qu'elle soit fautive. Ils peuvent donc dire : je suis Incrédule, mais j'ai l'intérêt de l'être ; je souhaite de l'être de plus en plus, j'aime à trouver des raisons qui me confirment dans mon incrédulité ; celles qui la combattent, me font une secrète peine, à proportion qu'elles me paroissent plus fortes : j'évite d'y penser le plus qu'il m'est possible, & en matière de Religion, je m'occupe plus volontiers des objections que des preuves ; je cours après les Livres Impies. N'est-ce donc point mon intérêt qui me rend Incrédule ? Je devrois craindre que mon cœur ne me fit illusion, quand même la Religion me paroîtroit évidemment fautive. Mais je suis bien éloigné de cette évidence ; la Religion ne me paroît ni évidemment fautive, ni évidemment vraie. Or, je sais que dans les occasions où il n'y a évidence de part ni d'autre, le cœur décide ordinairement. Il est donc probable que je ne suis Incrédule que par le cœur, c'est-à-dire, que je joins à des dispositions très-criminelles l'imprudence la plus grossière.

Raisonnement simple, mais fort ; capable de te faire sentir aux hommes de l'esprit le plus borné, & d'effrayer le plus intrépide.

I V.

Les preuves de la Religion sont tout ensemble , & assez fortes pour obliger les plus habiles à soumettre leur raison , & assez claires pour dispenser les plus simples de raisonner ; c'est le cœur qui les affoiblit & qui les obscurcit. L'Impie dit qu'il n'y a point de Dieu , mais il ne le dit que dans son cœur Il ne le croit pas , il le desire ; & sa raison lui reproche sans cesse l'impossibilité de ses desirs.

V.

Les Dieux des Païens étoient puissans & corrompus ; c'est qu'ils étoient en partie ce que l'homme est , en partie ce qu'il voudroit être.

L'homme fait à l'image de Dieu , ayant cessé de lui ressembler , fit des Dieux à l'image & à la ressemblance de l'homme.

V I.

La raison est à l'égard de la foi , ce que sont les sens à l'égard de la raison ; & le Chrétien ne doit pas avoir plus de peine à soumettre sa raison à sa foi , que le Philosophe à préférer sa raison à ses sens.

V I I.

Y a-t-il quelque chose de plus absurde que les Mystères de la Religion , dit un Incrédule ? Oui , peut-on lui répondre , & ce sont vos objections contre la Religion , fondées sur la prétendue absurdité de ses Mystères ; car la plus absurde de toutes les manières de raisonner , celle qui marque le plus de mauvaise foi , ou de faux dans l'esprit , c'est de raisonner hors de la question. Quels que soient en eux-mêmes les raisonnemens de la plupart des Incrédules , ils ne touchent pas l'état de la question. Je veux qu'ils soient sans réplique à certains égards ; ils n'en sont pas moins sans force contre la Religion , qui convient qu'elle propose à croire des choses incompréhensibles , mais qui offre d'en prouver la vérité par des preuves de fait , qu'elle consent qu'on examine à la rigueur. Quelques objections qu'on puisse faire contre les Mystères de la Religion , il faut les croire , disent les défenseurs , si JESUS-CHRIST & ses Apôtres qui les ont annoncés , ont fait les miracles racontés dans le nouveau Testament. Or , JESUS-CHRIST & ses Apôtres ont fait

ces miracles. Donc, &c. Que répond à cela l'Incrédule ? Attaque-t-il la première ou la seconde partie de cet argument ? Non sans doute, la première est évidente par les seules lumières naturelles ; la seconde est certaine de toute la certitude que comporte l'Histoire ; & d'ailleurs cette discussion demanderoit des connoissances qui lui manquent ordinairement. Que fait-il donc ? Il fait des objections contre les Mystères.

J'ai vu quelquefois des libertins beaux esprits, aux prises sur la Religion avec de savans Théologiens ; & si un mouvement de compassion ne m'avoit arrêté, j'aurois été tenté de rire. Il me sembloit entendre une femme nier les antipodes à un Géographe.

V I I I.

Il est impossible d'accorder la Religion avec les passions ; elle les condamne trop clairement. On peut bien se faire illusion sur certains points plus difficiles & plus obscurs, mais on ne sauroit s'aveugler entièrement sur ses devoirs essentiels ; & d'ailleurs, il seroit trop long d'examiner en détail sur tout ce que la passion suggère, s'il est permis ou défendu. Il y a une méthode plus abrégée ; c'est l'Athéisme ou cette espèce de Déisme dont je viens de parler, qui ne connoît point d'autre vie ; ce point entraîne tous les autres. On prononce donc hardiment qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu ne se mêle point de nos actions ; & par ce seul mot toutes les questions sont terminées, ou plutôt prévenues. Tous les doutes sont levés, tout est ouvert à la passion. Mais comme il n'est pas moins difficile de croire fermement qu'il n'y a point de Dieu, ou même que la Religion est fautive, que de se persuader qu'elle ne condamne pas nos dérèglemens, il n'y a de paix constante ni pour l'Impie qui nie la vérité de la Religion, ni pour le mauvais Chrétien qui en viole les loix.

I X.

La Religion enseigne des vérités spéculatives, & des vérités pratiques ; celles-ci font douter des autres. Ce qu'il y a de contraire aux passions dans la morale du Christianisme, fait faire attention à ce qui paroît de contraire à la raison dans ses Mystères,

La vraie cause de l'incrédulité, c'est la sévérité de la morale Chrétienne; l'obscurité des Mystères, n'en est que le prétexte. On croiroit sans peine, & même sans réflexion, s'il suffisoit de croire pour être sauvé.

C'est une foiblesse d'esprit de croire sur des preuves foibles, c'en est une aussi de ne pas croire sur des preuves démonstratives; or telles sont les preuves de la Religion: donc les esprits forts sont des esprits foibles.

Il me semble même qu'il y a quelque chose de plus humiliant à ne pas appercevoir l'évidence où elle est, qu'à la voir où elle n'est pas; & que celui qui ne se rend pas à la raison, quand on la lui montre clairement, est plus méprisable que celui qui embrasse une opinion fautive sur de foibles raisons.

On disoit de deux hommes, qu'on pouvoit quelquefois tromper l'un, mais qu'on ne pouvoit jamais détromper l'autre. J'aimerois mieux être le premier que le second.

Il y a de la foiblesse à croire tout; il y a de l'emportement & de la brutalité à nier tout.

Celui qui croiroit tout seroit un imbécille; celui qui douteroit de tout seroit un fou.

On dit, croire aveuglement. On pourroit dire aussi, nier aveuglement; & l'expression trouveroit son application.

X.

Les erreurs les plus ridicules sont celles qui sont opposées à des vérités généralement reçues. Les erreurs communes, quelques dénuées de preuves qu'elles puissent être, ont au moins pour elles l'autorité du grand nombre.

Où les Incrédules ont étudié les preuves de la Religion, ou ils ne les ont pas étudiées. Dans le premier cas, ils sont bien stupides ou bien corrompus, de n'en avoir pas senti la force. Dans le second ils sont bien fous d'avoir pris leur parti sans connoissance de cause, sur une matière où l'erreur a de si terribles conséquences.

X. I.

Il y a des Incrédules beaux esprits, c'est le grand nombre. Il y en a de savans. Je conviens même qu'il s'en trouve qui ont des principes d'honneur & de probité, des vertus de tempérament; mais qu'il y en ait beaucoup qui joignent à la

pureté du cœur & des mœurs, un esprit solide & un grand savoir, voilà ce que j'ai bien de la peine à croire.

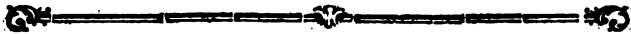
X I I.

Il y a des occasions (elles sont très-rares à la vérité, mais enfin il y en a) il y a, dis-je, des occasions où l'Incrédule né avec les penchans les plus vertueux agira contre ses penchans, s'il veut agir conséquemment à ses principes. Donc les vertus de tempérament ne suffisent pas sans les motifs de la Religion pour être constamment & invariablement vertueux.

X I I I.

Il n'y a rien de plus insensé que les discours contre la Religion. Ceux qui la pratiquent, ont intérêt qu'elle soit vraie; ceux qui ne la pratiquent pas, ont intérêt qu'elle soit fausse; tous ont intérêt qu'elle soit crue.

L'Athéisme même a ses fanatiques, témoin *Vanini*, car la vraie idée du Fanatisme, c'est un zèle furieux pour des opinions folles. Si les fanatiques en général sont les plus odieux & les plus méprisables de tous les hommes, que penser des fanatiques Athées. ? (Extrait du T. II. des Essais de M. *Trublet*.)



DES-BARREAU X. (a)

Aveu remarquable de Bayle au sujet des Esprits forts.

C E fameux Incrédule se convertit sur la fin de ses jours; & nous citerons à cette occasion un passage de *Bayle*, dans lequel on trouvera un aveu remarquable sur les esprits forts.

Il me paroît assez possible, dit-il à l'article *Des-Barreaux*, (Remarque F.) que ceux qui n'ont rien déterminé positivement, ni sur l'existence, ni sur la non existence de Dieu, lui fassent des vœux & des prières à la vue d'un grand péril. Or, c'est l'état presque tous les Incrédules. Ils doutent s'il y a un Dieu; ils ne connoissent pas clairement qu'il n'existe point. M. l'Evêque de Tournai commence par cette

(a) Il étoit Conseiller au Parlement de Paris, & mourut chrétiennement en 1674. On connoît son admirable Sonnet: *Grand Dieu, ses jugemens*,

- pensée ses *Réflexions sur la Religion*. Il est naturel que de telles gens aux approches de la mort prennent le parti le plus sûr, & que *ad majorem cautelam*, ils se recommandent à la grace & à la miséricorde divine. Ils espèrent quelque chose de leurs prières, en cas qu'il y ait un Être qui les entende, & qui les puisse exaucer, & ils n'ont rien à craindre en cas qu'il n'y ait pas un tel Être. Mais si quelqu'un étoit parvenu à un tel degré de mécréance, qu'il se fut fermement persuadé le pur Athéisme, & qu'il demeurât dans cette persuasion pendant qu'il seroit malade dangereusement, je ne conçois pas qu'il soit possible qu'il invoquât Dieu au fond de son cœur. N'allons donc pas nous imaginer que *Des-Barreaux* tombât dans l'extravagance qu'on lui a imputée, d'invoquer Dieu, sans croire qu'il y eût un Dieu. Disons plutôt, que la coutume de l'invoquer dans ses maladies, est une marque, ou qu'au temps de sa santé il ne doutoit point de l'existence de Dieu; (c'est ce qu'on assure dans le *Mémoire* qui m'a été communiqué,) ou que tout au plus il mettoit cela en problème, mais en problème dont il embrassoit l'affirmative, quand il craignoit de mourir. L'inclination à la volupté lui faisoit reprendre son premier train, son premier langage, lorsque sa santé étoit revenue. Cela ne prouve point qu'en effet il fut Athée: cela prouve seulement, ou qu'il rejettoit presque tous les dogmes particuliers des Religions positives, ou que, par un principe d'orgueil, il craignoit qu'on ne le raillât d'être déchu de la qualité d'esprit fort, s'il ne continuoit pas à parler en libertin. Il est assez apparent que ceux qui affectent dans les Compagnies, de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en disent plus qu'ils n'en pensent: la vanité a plus de part à leurs disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la singularité & la hardiesse des sentimens qu'ils soutiendront, leur procurera la réputation de grands esprits. Les voilà tentés d'étaler contre leur propre persuasion les difficultés à quoi sont sujettes les doctrines de la Providence, & celles de l'Evangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies; & si la vie voluptueuse se joint à leur vanité; ils marchent encore plus vite dans ce chemin. Cette mauvaise habitude contractée, d'un côté sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre sous les auspices de la

sensualité, éteint la pointe des impressions de l'éducation ; je veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités qu'ils ont apprises dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis, & l'Éternité ; mais ce n'est pas une foi éteinte, ce n'est qu'en son caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité, dès qu'ils se consultent & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour les choses Saintes, & d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur inquiétude. On n'a presque jamais vu qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de la terre, ce soit amusé à dogmatiser pour l'impiété dans les Compagnies, encore qu'une longue suite de méditations profondes, mais mal conduites, l'eût précipité dans la réjection intérieure de la Religion. Bien loin qu'un tel homme voulut ôter de l'esprit des jeunes gens les doctrines qui peuvent les préserver de la débauche, bien loin qu'il voulut inspirer ses opinions à ceux qui en pourroient abuser, ou à qui elles feroient perdre les consolations que l'espérance d'une éternité heureuse leur fait sentir dans leurs misères, il les fortifieroit là-dessus par un principe de charité & de générosité. . . . Voilà ce que sont les Incrédules de système ; ceux que la débauche ni la vanité n'ont point gâtés Cela porte à croire que les libertins semblables à *Des-Barreaux*, ne sont guère persuadés de ce qu'ils disent. Ils n'ont guère examiné, ils ont appris quelques objections, ils en étourdissent le monde, ils parlent par un principe de fanfaronnerie, & ils se démentent dans le péril.



DESCARTES.

Il est le Fondateur de la bonne Métaphysique.

M. de V. a beaucoup déprimé *Descartes* ; en savez-vous la raison ? C'est qu'il a porté la lumière dans les ténèbres de la Métaphysique, & que M. de V. fait que cette science est aussi favorable à la Religion, que ses écrits lui sont contraires. Nous ne réfuterons ici les injures qu'il lui dit, qu'en citant

citant les témoignages de quelques Ecrivains , dont le suffrage vaut bien celui d'un homme qui déprise tout ce qui n'est pas sorti de sa plume.

» On avoit philosophé trois mille ans , dit M. Nicole ;
 » sur divers principes ; & il s'élève dans un coin de la terre ,
 » un homme qui change toute la face de la Philosophie , &
 » qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant
 » lui , n'ont rien entendu dans les principes de la nature.
 » Et ce ne sont pas seulement de vaines promesses ; car il
 » faut avouer que ce nouveau venu donne plus de lumiè-
 » res sur la connoissance des choses naturelles , que tous les
 » autres ensemble n'en avoient donné. »

Descartes étoit un de ces génies , dit l'Auteur de l'*Apolo-
 gie de la Métaphysique* , qui , supérieur à son siècle , étoit
 né pour éclairer les siècles futurs. Il a éclairci la Métaphy-
 sique , l'a approfondie , l'a rendue plus accessible à des es-
 prits ordinaires. Par elle , il a jetté les fondemens de la
 bonne Physique & de la saine Morale. Par elle il a solide-
 ment prouvé l'existence d'un Dieu , la distinction du corps
 & de l'âme , l'immatérialité des esprits , l'inefficace de la
 matière essentiellement dépendante dans toutes ces mo-
 difications , de l'impression du premier moteur ; & par ce
 moyen il a facilité l'accord de la raison avec la foi. A l'aide
 de cette science , il a parfaitement senti l'usage de la Géo-
 métrie dans l'étude de la nature , & s'est ouvert cette vaste
 carrière de la Physique expérimentale , où d'autres venus
 ensuite , ont fait de si étonnans progrès. Qui pourroit se
 vanter dans l'ordre de l'esprit & dans un ordre purement
 humain , d'avoir fait d'aussi grandes choses ? Il est remarqua-
 ble que deux Philosophes aussi sublimes que M. *Descartes*
 & M. *Pascal* , ont été en même-temps infiniment éloi-
 gnés de l'esprit libertin qui a depuis animé tant de prétens-
 dus Philosophes. *Descartes* a toujours été très-soumis aux
 lumières de la révélation : pour M. *Pascal* , sa piété fut
 encore plus sublime que son génie. (Voyez son article.)

Quelques Incrédules ont voulu compter *Descartes* pour
 un de leurs Chefs. Ils ont cru qu'il avoit étendu le doute
 philosophique , dont il recommandoit tant la pratique , jus-
 qu'aux vérités révélées ; mais c'est une calomnie. On fait

qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit; il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses ouvrages & dans ses lettres, qu'il distinguoit le Philosophe du Chrétien; & que s'il parloit avec hardiesse sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi.

On est obligé de détruire une autre imposture que *Descartes* se vit lui-même forcé de réfuter. Il n'avoit point parlé dans ses *Méditations Métaphysiques* de l'immortalité de l'ame; on l'accusa de n'y pas croire; mais il répondit, suivant M. *Thomas*, dont nous emprunterons les paroles, qu'ayant établi clairement dans cet Ouvrage la distinction de l'ame & de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame, par sa nature, ne pouvoit périr avec le corps.

» Ce n'étoit donc pas seulement comme Chrétien, mais
 » même comme Philosophe, qu'il croyoit que l'ame est im-
 » mortelle. Eh comment se refuser à un dogme si conso-
 » lant & si doux! Peut-on croire à un premier Être juste
 » & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme
 » vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance
 » n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son
 » appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses ver-
 » tus? Ah! sans doute il faut qu'il y ait un monde tout
 » différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient ré-
 » parées, où l'homme juste soit remis à sa place, où les
 » oppressions cessent, où les persécuteurs n'aient plus de
 » pouvoir, où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans
 » ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que
 » celui qui souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse
 » dire à Dieu: *Être juste & bon, je ne me repens pas d'a-*
 » *voir été vertueux.* Comment donc peut-il y avoir des hom-
 » mes, qui renoncent volontairement à une si douce es-
 » pérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de
 » ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion.
 » Je me garderois bien d'ôter cette consolation aux foibles,
 » ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un ave-
 » nir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'a-
 » vilir à mes propres yeux: car plus l'homme aura une grande
 » idée de son Être, plus il sera disposé à ne rien faire

» d'indigne de lui-même. (*Eloge de Descartes*, note 21.) »

DÉVOTION. (Apologie de la) Voyez PIETISTES.



D I D. * * *

Caractère de cet Auteur & de ses Ouvrages.

Parmi les Héros du parti, les Chefs de l'incrédulité; aucun n'a montré autant d'enthousiasme que celui-ci. On l'a comparé, déchirant les Livres Saints, à Charles XII, qui veut couper le feuillet où Boileau blâme les Conquêteurs. Il y a du vrai dans cette comparaison, & M. Did.^{***} aujourd'hui plus modéré, a paru pendant quelque temps aussi Fanatique contre la Religion, que le Monarque Suédois l'étoit pour la gloire. Cet ennemi du Christianisme préluda dans de petites brochures & dans des Romans obscènes; car c'est dans ces Livres, que les Philosophes modernes apprennent & débitent leur Cathéchisme; mais il porta les grands coups dans ses *Pensées Philosophiques* (1748; petit in-12. qui lui procura le malheureux avantage de philosopher à la Bastille.) Un Journaliste célèbre a mis cet Ouvrage en parallèle avec les *Lettres Philosophiques* de M. de V. En effet, si ces deux livres diffèrent peu par le titre, ils diffèrent encore moins par le but de leurs Auteurs.

Il y a dans les *Pensées* bien plus de feu & d'énergie que dans les *Lettres*; celles-ci, toutes fondues ensemble, feroient à peine quelques lignes des autres. De part & d'autre, ce sont cependant les mêmes traits; mais dans les *Pensées*, ils reçoivent une meilleure trempe, ils sont décochés avec bien plus de vigueur que dans les *Lettres*. Le style des *Lettres* éblouit par ses agrémens ingénieux; celui des *Pensées* étonne par ses tours singuliers. Là c'est un critique amusant, qui égaye sa bile par des observations sacrilèges; ici, c'est un enthousiaste éloquent qui exhale en blasphèmes raisonnés une colère réfléchie. L'un développe & étend ses idées avec complaisance; l'autre serre ses pensées, & les lance avec violence

pour les graver plus profondément ; mais le poison de l'un & de l'autre s'écoule à la vue de la Religion.

Les principales erreurs de l'Auteur des *Pensées*, sont 1.^o Que les passions sont bonnes, & que la raison qui en est la règle, & la Religion qui en est le frein, n'inspirent qu'une basse honteuse & une stérile indolence. 2.^o Que le Dieu des Superstitieux, c'est-à-dire, des Chrétiens, ne décernant que des récompenses & des peines éternelles, révolte l'Athée, qui seul peut être ramené par le Démon Anti-Chrétien. *Son Dieu n'est ni trop bon ni trop méchant* ; ainsi suivant ce judicieux Moraliste, il fait un sort égal à l'innocent & au coupable. 3.^o Ce n'est que depuis les nouveaux Philosophes, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes d'un Être intelligent. Graces aux travaux de ces grands hommes & de M. Did.^{***} sur-tout, le monde n'est plus un Dieu : c'est une machine qui a ses poulies, les ressorts & ses poids. Les *Augustin*, les *Chrysostôme*, les *Basile* n'ayant pas connu cette machine, n'ont pas connu la Divinité. 4.^o Le Scepticisme est le premier pas vers la vérité : il doit être général, car il en est la pierre de touche... Il seroit à souhaiter qu'un Scepticisme universel se répandit sur la surface de la terre ; ... Un demi-Septicisme est la marque d'un esprit foible 5.^o Le Christianisme n'est point démontré à quiconque n'a eu aucun commerce avec la Divinité, & n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Pourquoi donc exiger qu'on croie le Mystère de la Trinité aussi fermement qu'on croit une vérité de Géométrie ? L'Auteur suppose ici que le Christianisme ne peut être mis en évidence, que par des prodiges. Mais si cette Religion sainte peut être démontrée aussi par des raisons invincibles, les miracles ne sont qu'un supplément à ces raisons, à l'appui desquelles on les fait venir.

Ce n'est là que le précis des faux principes de l'Auteur des *Pensées*, mais il les a développés dans ses différens Ouvrages, & sur-tout dans ses *Lettres sur les aveugles & sur les sourds*, par un homme qui ne voit ni n'entend, du moins en matière de Religion. Le style de ces Lettres étoit peu capable de séduire ; il n'a ni la netteté ni la noblesse de celui des *Pensées Philosophiques*. Il est obscur, amphibole ;

gique, chargé de latinisme, de constructions vicieuses, de pensées entortillées, d'expressions singulières, de similitudes recherchées. Mais l'Auteur attaquoit la Religion, & il étoit sûr d'être bien accueilli.

L'ENCYCLOPÉDIE a été encore le champ de bataille de M. Did.^{***}, un des chefs de cette dangereuse entreprise. On lui attribue aussi une partie de la Thèse de l'Abbé de Prades & de la défense de cette Thèse. Ces différens attentats contre la Religion prouvent dans l'Auteur un acharnement bien horrible; & que veut-on substituer à cet édifice divin? La chimère monstrueuse du Matérialisme, chimère qui ouvre la porte à tous les vices & à tous les crimes. Dans quel abîme ne tombe-t-on pas lorsqu'on s'écarte de la route de la Religion? Prions le Père des lumières d'y ramener M. Did.^{***} qui a d'ailleurs des vertus, une ame forte & élevée, un génie étendu, & une imagination brillante. Sa Lettre sur les aveugles n'annonce pas à la vérité toutes ces qualités; mais on peut se négliger dans une brochure ténébreuse, & montrer tout son génie dans un ouvrage public. M. Did.^{***} érige dans celle-ci les brutes en créatures raisonnables, & les met à notre niveau. Il entreprend d'anéantir la raison même, en insinuant que ses principes varient autant que nos organes. Il porte la licence jusqu'à y avancer que l'imprudence cynique, si détestée des prétendus petits esprits, est l'effort généreux d'une sublime philosophie, qui débarrasse les hommes de préjugés très-incommodes. Il y raye du catalogue des vertus, l'humanité, la compassion. Il dit que nos vertus se réduisent à des sentimens aveugles, à des dispositions machinales, qui doivent par conséquent varier selon la différence des organes & les sensations qu'on éprouve. Les fausses idées, les Paralogismes, les Paradoxes insensés, les vaines subtilités, tout est employé avec art pour soutenir ces abominables principes. Il s'y propose de regarder les aveugles en Philosophe; pour tirer des singularités qui leur sont propres, une théorie à l'usage de ceux qui ont des yeux; mais quand on est soi-même aveugle sur les principes de la Religion & de la Morale, on ne peut, en traitant un tel sujet, que donner dans les égaremens les plus affreux; & c'est ce

qui est arrivé à M. Did.^{***} malgré ses lumières & sa sagacité.



D I E U.

Réflexions sur son existence & ses attributs.

PLus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : *Etre des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.* R.



Voulons-nous pénétrer dans les abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine, ce temps si court qu'il nous donne pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise. Elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. R.



Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire. C'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié : *tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est la substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes.* Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. R.



Le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée; &

Dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si docile, il n'apperoit qu'un silence éternel. R.



Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique ; mais ne croire absolument aucun Dieu , ce seroit une erreur affreuse en Morale , une erreur incompatible avec un gouvernement sage. R.



Newton étoit intimement persuadé de l'existence d'un Dieu , & il entendoit par ce mot , non-seulement un Être infini , tout-puissant , éternel & créateur , mais un Maître qui a mis une relation entre lui & ses créatures ; car sans cette relation , la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile , qui sembleroit inviter au crime par l'espoir de l'impunité , tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand Philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses *Principes*. C'est qu'on ne dit point *mon éternel* , *mon infini* , parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature ; mais on dit & on doit dire : *mon Dieu* , & par-là il faut entendre le Maître & le conservateur de notre vie , l'objet de nos pensées. V.



Plusieurs personnes s'étonneront peut-être que de toutes les preuves de l'existence de Dieu , celle des causes finales fut la plus forte aux yeux de *Newton*. Le dessein ou plutôt les desseins variés à l'infini qui éclatent dans les plus vastes & dans les plus petites parties de l'Univers , sont une démonstration qui , à force d'être sensible , en est presque méprisée par quelques Philosophes. Mais enfin *Newton* pensoit que ces rapports infinis , qu'il appercevoit plus qu'un autre , étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile. V.



Regardez cette étoile , elle est à quinze cens millions de lieues de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet ; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? Ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or , qui fait un ouvrage , sinon un Ouvrier ?

Qui fait des loix, sinon un Législateur ? Il y a donc un Ouvrier, un Législateur éternel. V.



Si la matière quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y auroit aucune raison pour laquelle, de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourroit produire des hommes & des arbres, ni pourquoi un champ semé de bled ne pourroit pas produire des bâleines & des écrevilles au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondroit que les moules & les filières qui reçoivent les semences, s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question : *pourquoi ces moules, ces filières, sont-elles si invariablement déterminées ?* Or, si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de bled dans un champ, ni des nesses au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des saules dans une ruche d'abeilles, &c. Si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison que toutes les espèces ont été déterminées par le Maître du monde; qu'il y a autant de desseins différens, & que de la matière & du mouvement, il ne naîtroit qu'un cachos éternel sans ces desseins ? V.



Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la nécessité qui tiendrait lieu d'un Être suprême seroit-elle quelque chose de meilleur ? Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, & dans tous les autres systèmes on a des absurdités à dévorer. V.



Le mot de bon, de bien-être est équivoque; ce qui est mauvais par rapport à vous, est bon dans l'arrangement général. L'idée d'un Être infini, tout-puissant, tout-intelligent & présent par-tout ne révolte point votre raison. Nieriez-vous un Dieu, parce que vous aurez eu un accès de fièvre ? Il vous devoit le bien être, dites-vous; quelle raison avez-vous de penser ainsi ? Pourquoi vous devoit-il ce bien être ? Quel traité avoit-il fait avec vous ? Il ne vous man-

que

que donc que d'être toujours heureux dans la vie pour reconnoître un Dieu ? Vous qui ne pouvez être parfait en rien, pourquoi prétendriez-vous être parfaitement heureux ? Mais je suppose que dans un bonheur continu de cent années, vous ayez un mal de tête ; ce moment de peine vous ferait-il nier un Créateur ? Il n'y a pas d'apparence. Or, si un quart-d'heure de souffrance ne vous arrête pas, pourquoi deux heures ? Pourquoi un jour ? Pourquoi une année de tourmens vous feroient-ils rejeter l'idée d'un Artisan suprême & universel ?

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort ; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, & plus grand tort encore de renier votre Souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux. V.

N. B. *Les réflexions de cet article sont de M. M. Rousseau & de V. & nous les avons désignées par les lettres initiales de leur nom : nom qui n'étant pas supérior aux Impies, donnera plus de poids à leurs preuves. (Voyez ATHÉES.)*



DOGMES.

Ils sont obscurs & non pas absurdes.

LES DÉSISTES prétendent que les dogmes du Christianisme sont absurdes. Nos Mystères sont obscurs, il est vrai ; nous les donnons aussi comme impénétrables à l'esprit humain, & nous enseignons qu'il ne les comprendra qu'au temps où celui qui les propose maintenant à sa foi, les lui dévoilera lui-même. Toutefois de ce qu'ils sont obscurs, il ne s'ensuit pas qu'ils soient absurdes. Nulle Dialectique n'autorise de pareilles conséquences ; & l'on ne dira jamais, que ce qui est au dessus de la raison, soit par cela seul contraire à la raison.

Il est certain qu'on ne peut assurer d'une proposition qu'elle est absurde, à moins qu'on n'ait préalablement une connoissance parfaite des idées qu'elle renferme. Pour savoir si

ces idées se contredisent, si elles s'excluent formellement ; & si elles se combattent, il en faut connoître les propriétés, & se tenir bien sûr qu'on les connoît toutes, autrement on s'expose au péril manifeste de se tromper. On prendra pour absurde ce qui semblera se contredire par les côtés apperçus, & l'on ne verra pas dans ceux qui se débrouent, le nœud secret qui accorde les discordances apparentes. Quiconque juge d'un objet sans l'avoir comme épuisé, juge donc en téméraire ; & s'il rencontre le vrai, c'est un présent du hazard, une découverte sans mérite.

Concluons de-là que pour décider des Mystères qu'ils sont absurdes, l'Incrédule doit se vanter d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir mesuré toute la profondeur, c'est-à-dire, que l'Incrédule doit soutenir que l'Etre parfait n'a point de secrets dont l'homme ne soit instruit ; que nos foibles lumières atteignent d'un bout à l'autre à tout ce que Dieu veut & peut ; qu'il est insensé que la sagesse éternelle connoisse des vérités inaccessibles à la raison humaine ; même sujette à l'empire des sens ; qu'il est faux que celui qui est sans bornes ait des vues supérieures à celui qui a des bornes ; qu'enfin l'incompréhensible & l'absurde n'expriment que la même chose ; & qu'ainsi avouer de l'un qu'il est inséparable des Mystères, c'est se ravir toute ressource pour en écarter l'autre. Encore une fois, voilà ce qu'il faut oser dire avant que d'avilir nos dogmes, jusqu'à leur imputer le contradictoire. Il faut soi-même porter le Paralogisme jusqu'à l'excès de supposer contraire à la raison tout ce qui est manifestement au-dessus d'elle. C'est donc à ceux qui nous combattent, à se demander si rien ne les blesse dans cette orgueilleuse doctrine. S'ils en sont effrayés, pourquoi posent-ils un principe qui les y mène ? Et s'ils l'adoptent, qui pourra se ranger de leur parti, sans démentir ce que sa conscience lui fait connoître de sa foiblesse ?

Examinons ce qui rend une chose absurde ou impossible : C'est l'union des propriétés incompatibles, dans le même sujet, ou le retranchement de quelques-unes des propriétés qui lui sont essentielles, car rien de ce qui est, & de ce qui peut être, ne sauroit combattre ses propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que sa nature com-

porte de nécessaire. Or, dites-moi, quelle est la propriété essentielle des Mystères? N'est-ce pas de consterner l'esprit humain, & de lui paroître absurdes? Dieu qui nous demande pour eux le sacrifice de nos lumières, répand expressément sur nos dogmes cette apparence de contradiction qui nous étonne. S'ils étoient évidemment vrais, comme le sont les premiers principes, l'économie de la Religion seroit renversée, nous ne serions plus conduits par le chemin de l'obscurité. Le Christianisme cesseroit d'être ce qu'il est, ce que Dieu veut qu'il soit. Donc pour juger de nos Mystères, s'ils sont absurdes ou non, il n'est besoin que de savoir s'ils confondent nos raisonnemens, & s'ils paroissent soulever les idées naturelles; car telle est la propriété de tout mystère, & elle en est inséparable. Or, nos dogmes produisent ce double effet. L'Incrédulité même ne prend que trop le soin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes dogmes qu'ils sont absurdes? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont ce qui convient, & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur essence? N'est-ce pas au contraire le comble de l'absurdité, d'employer, pour détruire une chose, ce qui constitue le fond de sa nature, de dire d'elle, qu'elle se contredit réellement, lorsqu'il est de son essence de sembler se contredire, & de tourner en preuve contre la vérité, la voile dont on l'a couverte expressément pour la cacher?



ECCLESIASTE.

ET ECCLESIASTIQUE.

LES SS. PP. attribuent ce Livre à *Salomon*, fondés sur le titre de l'Ouvrage, où il est dit que son Auteur étoit fils de *David* & Roi de *Jérusalem*. On y trouve d'ailleurs certains endroits qui ne semblent convenir qu'à ce Prince. Ces paroles du verset douzième du premier Chap. *Moi l'Ecclesiaste, ai régné sur Israël dans Jérusalem*, ne sauroient guères s'entendre que de *Salomon*, puisque depuis lui, il n'y a point eu de Roi qui ait régné en même temps sur

les dix Tributs & dans Jérusalem. D'ailleurs ce que dit cet Auteur. (Chap. premier, v. 16.) *qu'il s'est beaucoup agrandi; qu'il a surpassé en sagesse ceux qui ont été avant lui sur Jérusalem*, &c. est aussi la vraie peinture qui est faite ailleurs de Salomon. (III. Rois IV. 21, 26, 29 & 34.) Il faut y joindre ce qui est dit (III. Rois IV. 32.) du grand nombre de paraboles que Salomon composa, avec ce qui est dit Eccl. XII. 11. En un mot, il n'y a aucun livre de l'Ancien Testament, qui ait aussi-bien le caractère de celui dont il porte le nom que l'Ecclesiaste. M. de V. ne peut donc sans témérité en refuser la gloire à Salomon, ainsi qu'il le fait dans son *Dictionnaire Philosophique*.

Il n'y a pas moins de témérité à dire que ce Livre fût l'ouvrage d'un *Philosophe Epicurien*, qui répète à chaque page que le Juste & l'Impie sont sujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister, qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raisonnable que de jouir en paix du fruit de ses travaux avec la femme qu'on aime.

M. de V. auroit dû faire deux réflexions, avant que de taxer Salomon d'Epicurisme. Premièrement on doit juger des sentimens d'un Auteur, & par les principes qu'il établit d'abord, & par la conclusion & le résultat de tout, & juger par-là de ce qui s'y trouve entremêlé. Or, selon cette règle, le Livre de l'Ecclesiaste doit passer pour un Livre très-moral, & conforme aux principes de la piété. Par exemple, le premier Chapitre ne respire que le détachement & le dégoût des choses du monde; & il n'y a rien de plus beau que la morale qui y est contenue dans le dernier. Le souvenir du Créateur y est recommandé dans les termes les plus touchans & par les raisons les plus solides. La conclusion de ce Chap. qui est donnée comme la conclusion de tout le discours, renferme en abrégé toute la piété, & on y intimide même les hommes par la crainte du jugement dernier.

En second lieu, dans des livres de cette antiquité il est fort mal aisé de juger de la méthode qu'un Auteur a suivie. Il se peut, par exemple, que Salomon y ait introduit des Interlocuteurs, quoiqu'ils n'y soient pas marqués, comme

ils le font dans le livre de *Job*, & que ce qu'il y a de choquant & de dur pour des oreilles pieuses, soit l'objection que *Salomon* résout dans ce qu'il y a de conforme aux sentimens de la vraie Religion; ou bien il se peut que ce soient des objections & des difficultés qu'il se propose à lui-même pour les lever. Les admirateurs de l'antiquité profane ne négligèrent rien de ce que peut fournir l'art de la critique & d'un jugement équitable pour sauver les endroits qui paroissent au préjudice de leurs Auteurs; pourquoi n'aura-t-on pas cette équité pour les Livres sacrés? D'ailleurs, comme on l'a déjà dit, seroit-il possible que l'Auteur de l'*Ecclesiastique* montrant, dans tout le cours de son Livre, la vanité de la grandeur, des richesses, des plaisirs & de la science, finit par dire qu'il n'y a rien de bon que de s'enivrer des fausses délices de la volupté?

Il est certain que l'*Ecclesiastique* n'est point de *Salomon*; mais il est faux que du temps que ce Livre fut écrit, on n'eut point encore le *Pentateuque*. Cet Ouvrage fut composé dans le temps du Pontificat d'*Onias III.* sous le règne de *Ptolémée Epiphanès*, temps auquel l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* avouera que le *Pentateuque* étoit connu. Ainsi les inductions qu'il tire de quelques passages, ne prouvent rien du tout.

Il est visible que l'Auteur de l'*Ecclesiastique* a voulu imiter *Salomon*; il copie plusieurs de ses pensées, & écrit en sentences détachées comme dans les *Proverbes*; mais ses expressions n'ont ni la même force ni la même vivacité. On ne peut pas douter de la canonicité de ce Livre; elle a été déclarée dans plusieurs Conciles, entr'autres dans celui de Trente.



É G A L I T É.

La Religion seule nous éclaire sur l'inégalité des dons du Créateur.

Dieu est-il injuste dans le partage inégal de ses dons? Non, il est rempli d'équité; & la raison seule semble nous

éclaircir ce Mystère. Nous ayant destinés à la Béatitude ; il doit , par le plan de sa sagesse , nous donner tout ce qui est nécessaire pour l'obtenir. Sans pouvoir fixer , ni même connoître précisément cette mesure de graces , nous en sommes aussi assurés que de l'équité de Dieu-même , parce qu'elle en naît nécessairement : dès-lors plus de nuages & de doutes sur eet objet. Eh , faut-il pour s'en convaincre , parcourir les Nations & les siècles , entrer dans l'abîme des cœurs ? Cette voie est obscure , téméraire , impossible : mais tout est certain , tout est lumineux , lorsqu'au lieu de considérer l'écorce & l'apparence des moyens extérieurs , on ne les envisage , que dans la sagesse infinie de Dieu ; fut-elle cachée , elle est juste , elle est adorable.

Ce principe évident supposé , il en est un autre aussi certain qui , très-conforme à cette justice , présente la miséricorde sous un nouveau jour. Outre les dons généraux qui forment l'appanage de chaque créature , Dieu , source infinie de biens , peut en répandre de nouveaux sur celles qu'il honore de ses regards. Quel est l'objet de cette préférence ? Mystère impénétrable. Mais enfin c'est un trait de bonté sur les uns qui n'altère en rien les règles de l'équité , toujours inviolables sur les autres. En donnant ce qu'il doit , (supposons si on veut toute l'étendue ce terme ,) il peut encore donner ce qu'il ne doit pas. La critique la plus audacieuse ne peut appeller injustice cette nouvelle libéralité : tant il est vrai , que si les hauteurs de la Religion sont inaccessibles , rien n'y est contraire à la raison. C'est bien injustement que les Philosophes prétendent sans cesse la lui opposer.

Loin de prouver cette opposition , ils tombent en contradiction avec eux-mêmes ; & la chose est inévitable quand on agit sans principes. En effet , d'un côté ils établissent les droits du Seigneur avec une rigueur qui tient du destin ; de l'autre , ils attribuent à la créature des privilèges contraires à sa dépendance. Supposons l'égalité parfaite des dons du Seigneur ; de-là il résulte que l'homme forme seul sa vertu & son sort. C'est l'erreur , non pas seulement des Pélagiens , mais de ces Stoïciens superbes , qui demandoient à Jupiter les biens , la santé , & non pas la vertu ; parce

qu'ils la trouvoient dans leur propre cœur. Dès que dans le genre des bienfaits & des secours, Dieu ne peut rien donner aux uns, par préférence aux autres, il est évident que la différence des vertus, & même du sort éternel, ne vient que de notre choix. Le vertueux & l'élu ne doivent rien à Dieu de plus que le pécheur & le réprouvé; puisque, n'ayant reçu comme eux, que les graces attachées en quelque sorte à leur existence, la fidélité & le succès sont l'ouvrage de leur industrie seule, & naissent de leur fond. Quoi de plus téméraire & de plus superbe qu'une telle doctrine? Elle naît de l'égalité prétendue des hommes.

La Religion seule nous offre un plan de sagesse, qui allie d'une manière admirable le domaine du Créateur & les privilèges de l'homme. Elle nous dit que nous avons tous les secours conséquens à notre fin; voilà l'équité: elle nous montre sur des êtres chéris une nouvelle mesure de bienfaits; voilà l'amour: elle fixe notre sort sur nos œuvres; voilà la liberté, la coopération. Elle nous offre enfin ses œuvres mêmes, comme les fruits du secours divin, plus encore que de notre cœur; voilà ce qui, sans déroger au mérite de la créature, sèche la racine même de l'orgueil, & rapporte à son auteur le succès de sa destinée éternelle. Malgré ces lumières, il est encore des mystères, & nous devons les adorer; mais ce sont des mystères de hauteur & de sagesse, inséparablement attachés aux œuvres du Seigneur, & non pas des mystères d'iniquité & d'inconséquence, tels que ceux d'une Philosophie inquiète.



ENCYCLOPÉDIE.

Histoire & jugement de cet Ouvrage.

ON sait que cet Ouvrage dont on a dit trop de bien & trop de mal, a été entrepris par deux Auteurs célèbres, dont l'un, M. *Did.*^{***}, étoit justement suspect par ses *Pensées Philosophiques*. L'impression du second volume fut achevée en 1751. Les rédacteurs, en s'appropriant les ouvrages entiers d'une foule d'Ecrivains, avoient la modestie de s'annoncer

comme des génies du premier ordre, comme les prodiges de leur siècle. Le P. *Bertier*, Auteur du *journal de Trevoux*, ne s'en laissa pas imposer par leur ton audacieusement philosophique. Il prouva que ce Dictionnaire du *savoir universel* étoit composé par des hommes qui savoient peu, si l'on excepte ce qui regarde la Physique, les Mathématiques & les belles-Lettres. Il démontra que c'étoit, ainsi que tant d'autres compilations, une Bibliothèque très-imparfaite, qui écraseroit ceux qui la dressaient. Enfin il ne vit dans leur magasin des Sciences, que larcins, que plagats, que maximes hardies, contraires à la Religion & à l'État. Ces accusations alarmèrent le Gouvernement; les travaux des Editeurs furent suspendus, & l'Ouvrage supprimé par un arrêt du Conseil du 7 Février 1752. Cependant le temps, les amis, les protecteurs, dissipèrent cet orage; & l'Ouvrage continua de s'étendre en 1754, comme il avoit été commencé.

Le Ministère public s'étoit flatté en vain, que la Religion seroit respectée par les Editeurs. Leur Dictionnaire parut bien moins aux gens de bien la compilation de tous les élémens des Sciences & des Arts, que l'arsenal de l'Incrédulité. On auroit pu y trouver au besoin les armes rouillées d'*Epicure*, de *Pyrrhon*, de *Celse*, de *Spinoza*, d'*Hobbes*, &c. sinon aiguilées, du moins réparées & reblanchies. Les Critiques judicieux secondèrent le Journaliste de Trévoux, & il n'y eut guère d'année qu'il ne parut des Ouvrages solides contre l'*Encyclopédie*. M. *Abraham Chaumeix* l'attaqua dans un grand nombre de volumes. Le Parlement joignit un Arrêt aux écrits des *Anti-Encyclopédistes*, en 1759, & un Arrêt du Conseil révoqua le privilège & porta le dernier coup à l'*Encyclopédie*.

M. *Joly de Fleury*, premier Avocat Général, dans le beau Réquisitoire par lequel il demanda la condamnation de ce livre, fait paroître la Société, l'Etat & la Religion qui se présentent au tribunal de la Justice, pour y porter leurs plaintes. Leurs droits violés, leurs Loix méconnues, l'impiété qui marche le front levé, & qui parolt, en les offensant, se promettre l'impunité, sont les puissans motifs qui les y conduisent pour implorer les secours de l'autorité. Il peint l'humanité frémissante, les Citoyens alarmés, les Ministres gémissans, à la vue de ces Ouvrages scandaleux, qui inondent le Public.

» Qu'il

« Qu'il est triste pour nous , s'écrie-t-il , de penser au jugement que la postérité portera de notre siècle , en parlant des Ouvrages qu'il produit ! Qu'il est sensible à la Religion de voir sortir de son sein , une secte de prétendus Philosophes , qui , par l'abus de l'esprit le plus capable de dégrader l'humanité , ont imaginé le projet insensé de réformer , disons mieux , de détruire les premières vérités gravées dans nos cœurs par la main du Créateur , d'abolir son culte & ses Ministres , & d'établir enfin le Dérèglement & le Matérialisme ! »

Selon M. Joly de Fleury , la Philosophie des faux Savans du siècle est celle que l'Apôtre foudroie. Il demande ensuite , s'ils connoissent la véritable définition de l'*Esprit fort* ? « Qui établit en effet la véritable force de l'Esprit ? Ne sont-ce pas les principes , les témoignages , les autorités sur lesquelles il se fonde , les vertus que lui mérite le bon usage qu'il fait des lumières que lui accorde le Dieu qui est le Seigneur de toutes les sciences ? Un esprit véritablement fort est un esprit éclairé par la lumière supérieure , & qui connoît la vérité par des principes certains , soutenu au dehors par les témoignages qu'on ne peut recuser. Jamais le dérèglement des passions ne l'affecte ni n'influe sur ses connoissances ni sur ses jugemens. Le fidèle seul possède cette force d'esprit : l'erreur & l'aveuglement sont le partage de l'incrédule , guidé par son sens particulier & par sa faible raison. »

L'illustre Magistrat venant ensuite à l'*Encyclopédie* , examine les renvois , la clef du système *Encyclopédique* , le secret d'une mystérieuse Philosophie , & cite ce morceau remarquable d'un des Critiques de ce Dictionnaire. « Les renvois des choses attaqueront , ébranleront , renverseront secrètement quelques opinions qu'on n'oseroit insulter ouvertement Il y auroit un grand art dans ces renvois ; l'Ouvrage entier en recevrait une force interne & une utilité secrète , dont les effets sourds seroient nécessairement sensibles avec le temps. Toutes les fois , par exemple , qu'un préjugé national mériteroit du respect , il faudroit , à son article particulier , l'exposer respectueusement avec tout son cortège de vraisemblance & de séduction ; mais , renverser l'édifice de sange ,

» dissiper un vain amas de poussière, en renvoyant aux ar-
 » ticles, où des préjugés solides servent de base aux véri-
 » tés opposées : cette manière de détromper les hommes
 » opère très-promptement sur les bons esprits ; & elle opère
 » infailliblement & sans aucune fâcheuse conséquence, se-
 » crètement & sans éclats sur tous les esprits. »

Les articles *Adorer, Dimanche, Christianisme, Conscience, Athées, Autorité, Démonstration, Cerf, Corruption, Ethiopien*, sont le principal objet du Magistrat. Il dit de « ces préten-
 » dus Philosophes qui osent se donner aujourd'hui pour des
 » génies du premier ordre, pour la gloire de la Nation,
 » pour les Restaurateurs de la vraie science, & les Bien-
 » faiseurs de l'humanité, ayant le courage d'aimer les
 » hommes & la prudence de les fuir, que n'ont-ils eu plutôt
 » le courage & la prudence de ne pas écrire ? » Il rappelle la fin malheureuse de *Morin* & de *Berselos*. Nos prédéces-
 » seurs ont condamné, dit-il, au supplice le plus affreux,
 » comme criminels de Leze-Majesté, des Auteurs qui avoient
 » composé des Vers contre l'honneur de Dieu, son Eglise
 » & l'honnêteté publique.

M. *Joly de Fleury* donne le dernier coup de pinceau à l'*Encyclopédie* « Cet Ouvrage trop fameux, dit-il, qui dans son
 » véritable objet devoit être le Livre de toutes les connois-
 » sances, est devenu celui de toutes les erreurs. On ne cessoit
 » de nous le vanter comme le monument le plus propre à faire
 » honneur à la Nation, & il en fait aujourd'hui l'oppro-
 » bre. »

La conclusion de ce Réquisitoire est digne de la plus grande attention. « Il étoit réservé à ces prétendus Philo-
 » sophes, dit l'éloquent Magistrat, de nous délivrer du
 » joug de toute autorité, de nous dispenser de tout culte,
 » de bannir toutes les vertus, de nous ôter jusqu'à la
 » liberté d'établir le règne des passions, de rompre
 » les liens qui nous unissent les uns aux autres. Voilà la
 » doctrine de ces oracles de l'impiété. Livrés à leur ima-
 » gination, ils ont éteint en eux la lumière naturelle ; ils
 » induisent en erreur leurs Concitoyens & pervertissent le
 » monde. Enfants ingrats & rebelles, ils méconnoissent
 » l'Auteur de tous dons ; & semblables à ces insensés dont

« parle un Ecrivain Sacré, (Job. 21.) Retirez-vous de
 « nous, lui dirent-ils, nous n'avons pas besoin de vos
 « lumières, nous ne ne connoissons ni vos promesses ni vos
 « miracles. Dans cette folle présomption ils sont dans une
 « sorte de délire, & marchent en plein jour comme des aveu-
 « gles au milieu des ténébres. »

Depuis que cet article est composé, les derniers volumes de
 cet immense Magasin de connoissances & d'erreurs a paru. Le
 Gouvernement les a traités comme les premiers; ils ont
 été supprimés & les Libraires enfermés à la Bastille. Il est
 à souhaiter que l'attention paternelle du Roi, & les con-
 seils des bons Citoyens fassent rentrer en eux-mêmes les
 Compilateurs de ce Dictionnaire. Ils s'appellent les pré-
 cepteurs du genre humain; qu'ils ne le corrompent donc
 point. Capables de nous donner de l'excellent dans plu-
 sieurs genres, qu'ils ne touchent plus aux objets qui sont
 au-dessus de leur portée, & qui méritent le silence du Phi-
 losophe qui veut être tranquille, & le profond respect du
 Chrétien éclairé qui aime sa Religion.



ENFER.

§. I.

Nécessité de croire à l'Enfer.

Pourquoi ôter aux méchans la crainte des maux, qui
 les attendent dans une autre vie? C'est, dit M. l'Abbé
Trublet, leur nuire, c'est nuire à la Société; c'est se nuire
 à soi-même. Que penser donc d'un Livre, tel par exem-
 ple, que celui de M. de V. où il semble qu'on s'est plu à
 peindre les hommes plus méchans qu'ils ne sont encore,
 & où l'on brise en même-temps le frein le plus propre à
 les retenir, le frein de la crainte des peines éternel-
 les?

Mais, disent quelques Incrédules, ce frein est bien foi-
 ble: & du moins celui des Loix humaines est beaucoup
 plus fort.

Je le veux; mais 1.° Ces deux freins réunis seront plus

forts qu'un seul ; & le premier fortifiera encore le second.
 2.^o Les Loix humaines ne punissent pas tous les méchans ;
 ni toutes les méchancetés. 3.^o La force de ces Loix est
 relative à la différence des caractères ; & si tel méchant
 craint plus la potence que l'Enfer, tel autre craint plus
 l'Enfer que la potence , & même braverait une mort après
 laquelle il n'auroit plus rien à craindre. De pareils carac-
 tères sont moins rares qu'on ne pense ; & le Suicide , si
 fréquent depuis quelques années , en est la preuve : c'est
 un des effets les plus frappans des progrès de l'incrédulité.
 Ne pas convenir qu'il est des hommes que la mort passa-
 gère n'arrêteroit pas , sans la mort éternelle qui peut la sui-
 vre , ce seroit mal connoître l'homme ; & je vois en effet
 que quelques Ecrivains Incrédules le connoissent mal. De-là
 en grande partie , le faux de leurs systèmes de Morale. Ils
 n'ont étudié l'homme que dans leur cabinet ; ils parlent
 d'expérience , de morale expérimentale , & ne connoissent
 pas le monde.

Le frein de la crainte de l'Enfer n'est pas aussi fort ni
 aussi général qu'il devoit l'être ; mais il l'est encore assez ,
 pour mériter d'être précieusement conservé , même à ne
 considérer la chose qu'humainement , politiquement , &
 par rapport à la Société civile. La Religion n'arrête pas
 tous les hommes , mais elle en arrête un très-grand nom-
 bre. Elle n'arrête pas les mêmes hommes en toutes occa-
 sions contre toutes sortes de crimes , & malgré tout degré
 de passion ; mais elle les arrête en d'autres circonstances ,
 &c. & c'est toujours beaucoup. En un mot , sans empê-
 cher tout le mal qui naît à la Société , ce que ne font pas
 non plus les loix humaines , elle en empêche une grande
 partie , & l'expérience le prouve encore ; mais cette preuve
 n'existe pas pour la plupart des Incrédules : ils ne vivent
 pas avec ceux qui la leur fourniroient , avec les Ministres
 de la Religion , & en particulier du Sacrement de Pénit-
 rence. Beaucoup de prétendus Philosophes , ou pour mieux
 dire , de beaux esprits , ne connoissent pas plus les effets
 de la Religion , que la Religion même. Les Confesseurs ,
 témoins journaliers de ces effets , pourroient les leur ap-
 prendre. Tel homme qui n'en saura jamais rien , doit son

honneur, ses biens, sa vie même à un bon Prêtre ; à un bon Religieux, à qui un scélérat quelquefois, un complice mécontent, s'est adressé par un reste de Religion, & sûr du secret, lui a confié ses detestables projets. Sans cette confiance, ils alloient être exécutés. Le scélérat se perdoit sans doute, mais il n'eût pas péri seul. Ce que je viens de dire n'est point aussi rare qu'on pourroit le croire, lorsqu'on n'a pas la sorte d'expérience qui en instruit.

L'Auteur de *l'Ami des hommes* avoit dans l'esprit cette pensée, ou quelqu'autre équivalente, lorsque,) Tome premier, pag. 62 de l'Edit. in-12. (il parle de « certains » misérables Libelles, gauchement plâtrés d'un vernis de » diffamation sur le droit public, & cependant bien accueillis depuis quelques années chez nous, où l'on ose » avancer que les Ministres de la Religion ne sont d'aucune utilité dans l'Etat. »

Mais indépendamment de l'expérience qu'ont les Confesseurs, qui ne connoît pas des hommes nés très-méchans, & que la Religion seule empêche de l'être, du moins autant qu'ils le feroient sans elle ? Des hommes pleins de passions vaincues, & vaincues par la Religion ; des scélérats convertis, &c. Qui ne connoît pas au contraire d'honnêtes gens devenus des frippons en devenant Incrédules ? Tel domestique jusqu'alors fidèle, a volé son maître pour avoir entendu dire, ou à d'autres, en le servant à table, que l'Enfer n'épouvantoit que les fots.

» Nous dissertons sur la Religion devant nos gens, si non d'une façon très-impie, du moins souvent fort légère, sur les superstitions populaires. Tout cela porte » coup sur les mœurs. » (*L'Ami des hommes*, tom. II, pag. 267.)

Plus haut l'Auteur, parlant de nos anciens Militaires, avoit dit :

» Dans les Garnisons, les Officiers plus portés cependant aux débauches d'éclat qu'ils ne le sont aujourd'hui, » alloient à la Messe au sortir de chez leur Commandant. » Ces hommes inconséquens & quelquefois brutaux, ne » souffroient pas qu'on dit un mot équivoque sur la Reli-

» gion devant eux , & disoient hautement qu'un homme
» sans Religion ne pouvoit être qu'un coquin. »

Conservons-la donc précieusement dans nous-mêmes & dans les autres , cette Religion si utile à la Société , conservons-la parmi les honnêtes gens. Je prends ce mot dans les deux sens que l'usage lui donne , pour la mieux conserver parmi les mal-honnêtes gens & parmi le peuple ; & payons le tribut d'une juste reconnoissance à ceux qui , comme l'Auteur de *l'Ami des hommes* , écrivent de manière à la conserver parmi les hommes. C'est bien un service d'ami.

§. I I.

Objections des Incrédules contre l'Enfer.

» Quel Dieu , quelle Religion , qui damne le plus grand
» nombre ! Dieu ne pouvoit-il pas ne pas créer tant de
» coupables , ou prévenir leur infortune ? Etant bon ,
» comment ne l'a-t-il pas fait ? Ainsi il seroit plus à sou-
» haïter qu'il n'y eût point de Dieu , que d'en admettre
» un qui paroît cruel. L'Athée est moins déraisonnable que
» le Chrétien. »

REPONSE. 1°. Cette objection est commune à tous ceux des Déistes, qui admettent un Dieu rémunérateur de la vertu , & vengeur du crime. 2°. La difficulté seroit la même dans le cas où il n'y auroit qu'un seul homme criminel & réprouvé. 3°. Quelle idée a-t-on de la bonté de Dieu ? exclut-elle la sagesse & la justice ? Si elle n'est pas incompatible avec la punition de quelques coupables , pourquoi le seroit-elle avec le châtiment de plusieurs , & même du grand nombre , s'il mérite punition ? Si cette bonté punit plusieurs d'un supplice éternel , il est également mérité. Ainsi la difficulté ne tire point sa force ni du petit ni du grand nombre des coupables , ni de la durée des supplices préparés , mais du péché , de ses malheurs , & d'une bonté en Dieu mal entendue , qui ne pourroit faire que du bien , même aux plus indignes ; comme si Dieu fut obligé d'empêcher l'homme d'abuser de sa liberté , en s'écartant de l'ordre. Mais cherchons quelle est la source du péché & de

la damnation de l'homme, pour faire évanouir tant de blasphèmes.

PREMIER PRINCIPE. L'homme est libre ; il peut choisir le bien ou le mal ; le sentiment de la liberté est joint à celui de l'existence. Les loix, les menaces, les promesses, les châtimens, les récompenses divines & humaines supposent la liberté dans les hommes : liberté active & dépendante, qui est toujours aidée & fortifiée par l'action ou le secours de Dieu, qui, au lieu de nuire à cette liberté, lui laisse tous ses droits.

DEUXIEME PRINCIPE. L'homme seul est l'auteur du mal moral, qu'il choisit par préférence ; lui seul s'écarte de la règle prescrite. Dieu ne peut empêcher son choix, qu'en lui ôtant la liberté. Or il ne le veut pas dans l'ordre qu'il a établi : le Créateur n'est obligé à rien. Le devoir de la créature libre & secourue, est de se conformer aux volontés connues de son Dieu. S'il y résiste, l'homme seul est responsable de cet abus. Dieu le permet ; mais il ne le fait pas. Tout ce que Dieu fait est réel ; l'injustice & la malice ne sont qu'un défaut, dont le cœur humain seul est la source. Je fais que Dieu par un miracle de sa puissance pourroit empêcher le crime ; mais est-il obligé de faire tout ce qu'il peut ? Que l'homme ne se plaigne que de lui-même, s'il abuse de sa liberté, s'il ferme les yeux à la lumière, s'il s'étourdit contre les cris de sa conscience, s'il s'abandonne à ses passions : Dieu en permettant ce désordre, fait en tirer le bien & sa gloire, mais il le défend & il l'empêche autant qu'il doit.

SECONDE OBJECTION. « Un père qui pourroit prévenir le mauvais usage qu'il voit que ses enfans feront de ses biens, seroit-il bon s'il ne l'empêchoit pas ? »

RÉPONSE. Non : mais il y a bien de la différence. La bonté finie & créée est nécessairement dépendante ; elle doit toujours se conformer à la volonté & à la gloire de Dieu. Un père doit empêcher tout ce qui est contraire à cette fin. D'ailleurs un père est obligé d'aimer ses enfans comme lui-même ; il ne doit pas souffrir en eux ce qu'il ne peut faire lui-même. Il est responsable à Dieu de lui & des siens ; mais la bonté de Dieu est indépendante.

Elle ne se communique au dehors, qu'autant qu'elle veut & comme elle veut. La censurer, parce qu'elle se répand avec mesure, ce seroit aussi attaquer sa puissance, que si on la blâmoit de ce qu'elle produit des ouvrages finis & limités.

TROISIÈME OBJECTION. « Un Dieu juste peut-il se » mesurer avec la créature, en l'accablant de toutes ses » vengeances pendant toute son éternité pour une faute » d'un instant ? »

RÉPONSE. Ici rien n'est contraire à la justice ; & tout la justifie. Qui ne veut pas aimer Dieu, mérite d'être exclu de sa possession, tandis qu'il ne l'aimera pas : or, le pécheur mort ne l'aimera jamais. Il aura méprisé l'ordre, en se livrant aux créatures ; il sera donc laissé à son désordre. Ses plaisirs seront changés en douleurs, & sa conscience en bourreau. Plus l'homme est petit, plus la rébellion est énorme. Il est foible, mais il étoit libre & secouru. Dieu est bon, mais il doit venger sa bonté outragée jusqu'à la fin. Il est juste, il récompense en Dieu éternel ; pourquoi ne puniroit-il pas de même ? Une ame immortelle doit toujours être ce qu'elle a choisi d'être en sortant du temps ; & qui pourroit la changer ? Les Elus ne se pervertiront pas au Ciel ; les Damnés se convertiront-ils aux Enfers ? Un Dieu éternel & immuable, ne changera ni leur sort ni ses décrets.



ESPRITS-FORTS.

La vanité est la source de leurs Ecrits.

LES Esprits-forts, dit M. le Chevalier d'Arc, sont comme les gens ivres, qui veulent toujours faire boire ceux qui sont de sens froid.

Tel est en effet le fanatisme des Esprits-forts, non des simples incrédules, mais de ceux qui se font gloire de leur incrédulité, des impies dogmatifans ; car c'est cette vanité audacieuse, qui leur a fait donner par ironie, comme le remarque la Bruyère, le nom d'*Esprits-forts*. Ils cherchent

à inspirer leur prétendue force aux esprits foibles. On a dit que c'étoit une grande partie pour se fortifier eux-mêmes, en les acquérant. Quoiqu'il en soit de leur motif, cette acquisition peu honorable est des plus dangereuses. Ces esprits foibles sont assez souvent de mauvais cœurs, & ils avoient besoin du frein qu'on leur ôte.

Ils n'auroient jamais eu l'esprit de deviner certains principes; ils ont celui de tirer certaines conséquences, & quelquefois contre ceux-mêmes qui leur ont fourni ces principes.

Depuis quelques années il a paru un homme d'un esprit original, & d'une conduite, d'une manière de vivre plus originale encore & plus singulière. En lui l'homme est encore plus différent des autres hommes, que l'écrivain ne l'est des autres écrivains. On a soupçonné un caractère si extraordinaire, d'être non pas faux, mais factice; & en effet, ce sont deux choses très-différentes. M. R. de G. a donc réellement ce caractère, avec lequel il se montre; mais il l'a plutôt parce qu'il se l'est fait, que parce que la nature le lui a donné. Elle lui en a sans doute donné le germe; & peut-être a-t-il travaillé d'abord à le corriger, à le dompter, frappé de l'impression qu'une pareille singularité feroit dans le monde. Mais à la fin, lassé de combattre, il se sera pleinement livré à son naturel, & y aura même ajouté. Se trouvant bien tel qu'il est, & d'autres le trouvant bien aussi, il aura voulu l'être encore plus; & comme on dit, il se sera un peu aidé lui-même.

Celui dont nous venons d'ébaucher le portrait, & dans lequel nous estimons bien sincèrement à plusieurs égards, & l'homme & l'Auteur, a soutenu, comme tout le monde sait, des paradoxes dangereux. Il est vraisemblable qu'il raisonna ainsi en commençant d'écrire : *sur cent personnes qui liront mon ouvrage, quelques-unes l'applaudiront, & quelques autres le réfuteront, au lieu qu'en me taisant, je resterois ignoré de toutes.* Voilà le vrai motif des Incrédules, qui, après s'être échauffés l'imagination dans le cabinet, prêchent publiquement leur Doctrine.

La plupart des Esprits-forts n'ont travaillé que pour aspi

querir de la gloire , & quelques autres seulement pour faire du bruit. Le bruit joint , tantôt à la gloire , tantôt à la honte , hâte , étend & augmente toujours l'une & l'autre. De-là il est arrivé que plusieurs de ceux-mêmes qui ont écrit pour acquérir de la gloire , ont voulu encore faire du bruit. Dans cette vue à d'excellentes choses , ils en ont mêlé d'autres mauvaises , mais très-singulières & quelquefois singulières jusqu'au ridicule ; mais qui par cela même n'en étoient que plus propres à inspirer de la curiosité & de l'empressement pour leurs ouvrages. La vanité est singulière dans ces ruses ; & son petit manège , dût-il être apperçu , elle l'emploieroit encore , pourvu qu'il la menât à son but. Le vain dit quelquefois comme l'avare : *Populus me sibilat , et mihi plaudo , dum , &c.*

Les Incrédules qui ont écrit par vanité , ont pris des détours plaisans pour satisfaire leur orgueilleuse manie ; ils se sont souvent contredits eux-mêmes. C'étoit le cas de leur dire : *ou vous me trompiez autrefois , ou vous me trompez maintenant* ; mais ils se sont très-peu embarrassés des réflexions qu'on pourroit faire. Ils vouloient répandre le nom du Charlatan & vendre sa drogue , & peu leur importoit par quel moyen. Quelquefois les coriphées de la secte ont fait semblant de se combattre mutuellement : autre ruse assez semblable à celle de ces honnêtes gens , qui , ne pouvant fixer la populace autour de leur tréteaux , seignent de se battre pour attirer les passans.



É T A T S.

Quel est le meilleur Gouvernement ? Tout les hommes doivent s'aimer.

UN sorte de Gouvernement parfaite est un Être de raison , parce qu'un bonheur complet à tous égards n'est pas fait pour être le partage des hommes. La sagesse humaine avec ses plus grands efforts , ne peut se promettre que de diminuer la mesure du mal sur la terre. Qu'on fasse tant qu'on voudra des plans pour trouver une constitution d'E-

tat qui n'ait aucun défaut ; qu'on invente au gré de l'imagination une forme de Gouvernement plus parfaite que la République de Platon, que l'*Atlantis* de Bacon, que l'*Utopie* de Morus, que la *citè du soleil* de Campanella, & s'il est possible ; que le beau Roman de *Fénelon*. On pourra bien trouver l'idée d'un Gouvernement parfait, mais il en faudra toujours demeurer à la spéculation. Cette idée, dès qu'on voudra la réduire en pratique, paroîtra ce qu'elle est, une vraie chimère. C'est ainsi que toutes les sciencés ont la leur.

Nos *Diogenes* turbulens s'élèvent sans cesse contre les loix de leur patrie. Mais ne savent-ils pas que les Législateurs sont hommes & sujets à toutes les illusions des autres hommes ! Mais quand même les Loix ne se sentiroient pas des foiblesses de ceux qui les ont faites ; & quand les conjonctures où elles ont été publiées, seroient immuables, il ne sauroit y avoir de Gouvernement qui put satisfaire entièrement nos faux politiques. Il leur faudroit des Anges, & ce sont des hommes qui gouvernent, & des hommes qui sont gouvernés. Des Loix bonnes pour fonder l'Etat, cessent de l'être pour maintenir l'Etat fondé. Les liens qui forment les Sociétés Civiles, s'affoiblissent par la succession des temps, par la variété des esprits, par le mélange des nations conquérantes & conquises. L'ambition, la haine, l'antipathie réciproque des peuples, la domination tyrannique, l'amour d'une fausse liberté, mille autres principes de désunion altèrent les États les plus florissans. Les Royaumes & les Républiques naissent, fleurissent & vieillissent comme nous.

Les Philosophes voudroient de la liberté ; mais c'est se tromper que de croire qu'on n'en jouit pas sous un Gouvernement où il y a de la raison & de l'ordre. Qui pourroit être appelé libre, si l'on cessoit de l'être pour être soumis à l'ordre ? Les Rois eux-mêmes ne le seroient point. Les bons Rois ne reconnoissent-ils pas l'autorité des Loix ? Les Rois politiques ne sont-ils pas assujettis à l'intérêt de leurs États ? Les Rois les plus absolus ne sont-ils pas assujettis à l'ordre du Gouvernement ? Tous les Princes ne doivent-ils pas être soumis à la Justice, & ne sont-ils pas

dans la dépendance des engagements qu'ils prennent & par leurs Loix , & avec leurs alliés ? Quel est le lieu sur la terre , pour le dire en un mot , où les hommes ne tiennent pas à certains liens , & où il n'y ait pas une subordination qui est tout à la fois & nécessaire & utile , & qui les met indispensablement dans la dépendance les uns des autres ?

Le Gouvernement Monarchique , à ne parler qu'en général , paroît préférable aux autres formes de Gouvernement. Il est le plus naturel & le plus ancien. Il est par conséquent le plus durable , & dès-lors le plus fort & le plus opposé à la division , qui est le plus grand fléau des Sociétés Civiles. On n'est jamais plus uni & plus fort que sous un seul chef , parce que tout concourt par la volonté d'un seul homme au but du Gouvernement. La Monarchie peut s'aider de la pluralité des bons conseils autant que les autres formes de Gouvernement. Mais s'il faut plusieurs têtes pour délibérer , il est bon qu'il n'y en ait qu'une pour résoudre & pour présider à l'exécution. Le Monarque a l'avantage de pouvoir prévenir toujours , & de n'être jamais prévenu. Une République qui attend tout du temps , se laisse perdre ; pendant qu'elle délibère , le Monarque attaque & exécute.

L'inconvénient des minorités dans les Monarchies est considérable sans doute ; mais il s'ensuit de cet inconvénient que le plus grand défaut de la Monarchie consiste à ne pouvoir être tellement continuelle , que les inconvéniens qui sont attachés au Gouvernement Républicain ou Aristocratique , ne viennent quelquefois affaiblir le Gouvernement Monarchique. En considérant les hommes séparément , les uns sont bons & les autres mauvais : & par conséquent , un État conduit par un seul homme , sera tantôt bien & tantôt mal gouverné. Mais les hommes considérés dans cette totalité qui s'appelle peuple , n'ont été , ne sont , & ne seront jamais qu'une multitude d'esprits bornés , prévenus , foibles , passionnés , craignant & se rassurant sans sujet , dépourvus d'expérience & de prévoyance , & poussés par instinct vers le seul bien être actuel ; & par conséquent un Etat conduit par la multitude , sera mal & toujours mal gouverné.

Le raisonnement tire un grand poids du suffrage universel des nations pour la Monarchie. Tous les peuples ont commencé par ce Gouvernement & presque tous s'y sont conservé comme dans l'état le plus naturel. Il est vrai qu'il a reçu différentes modifications suivant les temps & les lieux. L'Anglois soupçonneux ne confie le Gouvernement qu'à la nation assemblée. Le François naturellement impétueux, veut être conduit par l'autorité d'un seul ; ainsi chaque peuple doit croire qu'il a la portion de bonheur que sa nature comporte, & dès-lors il sera heureux.

Mais sous quelque Gouvernement que les hommes vivent, ils doivent respecter leurs Chefs & s'aimer entr'eux. Les Philosophes prêchent sans cesse la soumission aux loix & l'humanité ; mais ils le font d'une façon un peu singulière. Pour prouver qu'on doit respecter les loix, ils insultent les gardiens de ces loix ; & pour engager toutes les nations à ne former qu'un même peuple de frères, ils les traitent toutes avec une licence dont *Diogene* auroit rougi. Écoutons l'Auteur des *Lettres Juives* : « Les Piémontois » sont petits-maitres, esclaves des modes, grands compli-
 « menteurs, ainsi que les François. Ils sont vindicatifs,
 « soumis aux Moines comme les Italiens. (Lettre 34.)
 « La débauche à Venise est conciliée dans tous les diffé-
 « rens états avec la Religion..... Tout ce qui est per-
 « mis au soldat le plus déterminé, ne déroge point ici à
 « la décence monachale. (Lettre 35.) Les Napolitains
 « ont la réputation d'être le peuple le plus mauvais & le
 « plus scélérat de l'Europe..... Il en est peu qui soit
 « aussi ignorant, aussi hébété ; il semble ne faire usage
 « de sa raison, que pour assaisonner le crime. Dès qu'il
 « ne s'agit point de faire une mauvaise action, à peine a-
 « t-il quelque notion au-dessus de la bête. (Lettre 60.)
 « Il est, à la vérité, permis aux Espagnols de s'ac-
 « quitter de toutes les fonctions animales, mais il
 « leur est expressément défendu de penser. (Lettre
 106. »).

Il n'y a que M. de V. qui ait pu ajouter à l'audace de ces portraits, Sous le nom de *Scarmiento*, il parcourt

toutes les nations de l'univers ; il n'y voit aucune bonne qualité ; il n'y découvre que des horreurs. Les Italiens sont des fmoniaques, des perfides , des empoisonneurs , des assassins , des sodomites. L'inconstance est le caractère des François ; ils sont toujours en guerre entr'eux ou avec les étrangers. Ils rient , mais en enrageant ; & ils sont en riant les choses les plus détestables. Ils sont aimables & ils produisent des monstres. Une chimère les fait courir aux armes ; depuis deux cens ans , leur pays est désolé pour deux pages de controverse ; l'indifférence sur la Religion commence à les calmer ; heureux le temps auquel ils ne feront qu'en plaisanter ! Le plus grand nombre y est parvenu chez les Anglois ; le reste est fanatique. Le Hollandois est un peuple flegmatique , grossier , ignorant , qui ne connoît que ses intérêts & ses préjugés , & qui verse le sang de ses meilleurs citoyens , avant que d'avoir examiné s'ils sont réellement coupables. La fourberie , l'ostentation , la superstition , le respect pour le monachisme & pour l'Inquisition sont tout ce que l'on voit en Espagne, &c.

Il faut avouer qu'un pareil Apôtre de l'humanité doit faire de grands progrès. Aimez-vous tous , ô hommes , parce que vous êtes des monstres , des singes auxquels on a appris à parler & des ours qu'on a fait danser. Aimez-vous tous en général , car si vous vous examiniez en détail , vous vous trouveriez des gens abominables. Tel est le sens des paroles de ces nouveaux sophistes qui , en déclarant en faveur de l'amour universel , ne s'aiment qu'eux-mêmes ; & qui , se disant amis du genre humain , ne le sont de personne.

E V A N G I L E.

§. I.

Examen de l'Histoire du Nouveau Testament.

I.

L'Aveu unanime des Chrétiens , des Païens & des Hérétiques , attribue les Livres du nouveau Testament aux Apôtres.

teurs dont ils portent le nom. Ces Ouvrages furent traduits en diverses langues, & reçus de plusieurs peuples. Ni *Celse*, ni *Julien l'Apostat*, ni aucun de ces Incrédules téméraires qu'on a vu dans tous les temps, ne s'est jamais inscrit en faux contre les Auteurs de ces Livres, ni contre les faits qui y sont énoncés. Personne dans tous les siècles postérieurs, n'a douté que ces Livres ne vinssent des Disciples de JESUS-CHRIST. En effet, ces Auteurs, témoins oculaires, ne disent rien qui ne soit entièrement conforme aux temps, aux lieux, aux usages, aux personnes, au Gouvernement Civil & Ecclésiastique & aux affaires publiques dont ils parlent.

Tout démontre qu'ils ont vécu avant la ruine de Jérusalem, quoiqu'en dise M. de V. & ses dignes partisans. Les Apôtres vont dans cette Ville, ils prient dans le Temple, ils y enseignent, ils sont cités devant le Conseil de la Nation. *Saint Pierre* est emprisonné par *Hérode*; *Saint Paul* est arrêté dans le Temple; les Juifs sont chassés de Rome par l'Empereur *Claude*; *Saint Paul* se joint à un de ces Exilés. Ces Apôtres vivoient donc avec l'Auteur des Actes, avant *Tite*, destructeur du Temple & de la Nation. Enfin les Epîtres de *Saint Paul*, par exemple, sont si originales & si relatives aux mouvemens de ce temps. Elles sont d'un caractère si uniforme & si marqué, qu'on ne peut les imputer à un autre. Qui n'eût pas converti les Galates, ne leur auroit pas parlé si durement. Qu'auroient dit les Corinthiens à celui qui les traitoit avec tant d'autorité, s'il n'eût pas été reconnu comme leur premier Apôtre? S'il n'y avoit eu à Rome aucune dispute entre les Gentils & les Juifs Chrétiens, un Fourbe les eût-il attaqués? auroit-il décidé avec tant de force? auroit-il détaillé tant de circonstances & de raisons; à propos de rien & sans se trahir? Ces Livres sont donc de leurs Auteurs.

I I.

Ces Livres n'ont pu être supposés. Car en quel temps? *Ignace*, *Clément*, *Policarpe*, Contemporains des Apôtres; *Justin*, *Irenée*, Disciples de ceux-là, citent & respectent ces Livres comme venus des Apôtres. Ils en racontent, expliquent les faits, & ils meurent en attestant ces vérités. Il ne peut y avoir aucune supposition, ni devant ni après la ruine de Jérusalem. Les Lettres des Apôtres contiennent la

plupart des faits Évangéliques. Le moindre changement dans la vie des Disciples eût excité leurs plaintes. Les Eglises entières instruites & accoutumées au style des Apôtres, n'auroient-elles pas apperçu la nouveauté à la première confrontation ? un seul particulier suffisoit pour la découvrir. Après la mort des Apôtres, qui auroit pu persuader aux Eglises de Rome, d'Ephèse, de Corinthe, qu'elles avoient reçu des Lettres de *Paul*, si elles ne l'avoient pas connu ? Auroient-elles connivé à la fourberie, se seroient-elles exposées à tous les risques pour une fausseté évidente ? Personne de tant de millions d'hommes, n'auroit-il osé révéler l'imposture ?

I I I.

Ces Livres ont encore moins pu être altérés. On sait avec quel respect les premiers Fidèles les gardoient. Il auroit donc fallu changer tous les originaux, les copies & les versions. La nouveauté eût été sensible, en consultant les anciens exemplaires communs aux Eglises, pour les comparer aux copies infidèles. On a toujours crié contre les fabrications des Hérétiques, & les Hérétiques à leur tour auroient récriminé contre les Eglises. D'ailleurs, qu'auroit-on pu altérer dans ces Livres ? les miracles, les dogmes, les faits ? Mais tout est nécessairement lié ensemble. Les miracles sont la base de la doctrine, & elle est prêchée avec les miracles. Les faits en font le lien ; il falloit donc tout changer ou tout anéantir.

Enfin, quand ce seroit faire l'altération : les Apôtres ne l'eussent pas soufferte de leur temps. Après eux les Fidèles eussent crié à l'attentat, comme ils ont fait contre les innovations & les fausses explications des Hérétiques. Seroit-il aisé aujourd'hui de changer les Ecritures ? pourroit-on supprimer les anciens exemplaires & retoucher toutes les copies qui en existent ? Il étoit plus difficile encore dans les premiers siècles où chacun, pour ainsi dire, avoit son nouveau Testament, & mouroit pour en conserver l'intégrité.

Je sais qu'on n'a plus guère d'originaux, & que les versions sont un peu différentes. Mais cette différence ne vient que de la variété des Langues ; elle ne tombe que sur les expressions. Le fond en est toujours le même : même substance, mêmes miracles, mêmes dogmes ; par-tout, en un mot,

Ces Livres sont tels qu'ils sont sortis des mains de leurs Auteurs. Mais il y a encore une difficulté à éclaircir ; savoir : si ces Ecrivains sacrés n'ont point été trompés ou trompeurs eux-mêmes.

Les Apôtres n'ont pu être trompés : car que racontent-ils à l'Univers ? l'Histoire entière d'un personnage, qu'ils ont vu & fréquenté pendant trois ans ; une doctrine qu'ils ont entendue, des miracles qui se sont par-tout opérés devant eux. Voilà des faits publics, où l'illusion ne peut entrer ; il n'est besoin que d'yeux & d'oreilles pour s'en assurer. Ce qui confirme leur évidence, c'est qu'eux-mêmes ils ont renouvelé les mêmes prodiges, en prêchant les mêmes vérités ; & qu'ils ont communiqué le pouvoir d'en faire autant à tous ceux qu'ils ont converti ; c'est qu'ils ont fait eux-mêmes des Prophéties & des promesses qui ont toutes été consommées à la lettre & au su de tout le monde : ils n'ont donc pu être trompés. Ce n'est pas tout.

1.^o Les Apôtres n'ont pas voulu tromper. Plusieurs séducteurs ligés ensemble pour tromper l'Univers, forment un complot : ils disent les mêmes choses dans le même temps & de la même manière. Les Apôtres ont fait le contraire. 2.^o Des Impositeurs travaillent ou à leur intérêt ou pour leur vanité. Ils se montrent par quelque endroit ; les Apôtres ne font que raconter simplement ; ils publient toutes leurs faiblesses, & ils n'ont rien à gagner ici bas. 3.^o Dans le Héros qu'ils divinifient, ils ne cachent point ses infirmités humaines, sans y ajouter le moindre éclaircissement ; la vérité seule les guide, jusques dans le récit de ses plus grandes actions ; nulle marque d'étonnement, nul trait de passion contre les ennemis du Sauveur ; on diroit qu'ils écrivent une histoire qui leur est indifférente. Ce n'est pas là le caractère du mensonge. 4.^o Après une vie de peines, de travaux & de tortures, ils scellent de leur sang les vérités qu'ils ont prêchées ; témoignage de sincérité, sans réplique.

Examinons de plus près ces hommes singuliers. Combien sont-ils ? Ils sont douze pour toute la terre. Sont-ils bien unis ? Ils se dispersent de toutes parts ? Se concerteront-ils ? Ils ne se verront plus. Sont-ils distingués par la naissance ? C'est la lie du peuple. Brillent-ils par leurs habits ? Ils vont

nuds pieds & couverts de haillons. Sont-ils riches ? Ils vivent d'aumônes. Sont-ils accrédités ? Ils ne connoissent personne. Sont-ils estimés & accueillis ? Tout le monde les méprise & les insulte. Sont-ils habiles ? Ils ne savent rien. Sont-ils artificieux ? Ils sont simples & grossiers. Sont-ils éloquens & polis ? ils n'ont aucune éducation ; à peine savent-ils parler. Entendent-ils les langues ? Ils n'ont appris que le jargon de leur village ; & ces hommes instruiront , convaincront , convertiront le monde. Ils convaincront les Princes , confondront les Savans , dépouilleront les riches. Un homme en Perse , un homme en Espagne , un homme en Grece , un homme en Ethiopie , se fera écouter , se fera croire , ou mourra pour soutenir ce qu'il a avancé.

Dira-t-on qu'ils étoient des scélérats sans crainte ni espérance ? Mais les Impies par état inspirent-ils l'amour de Dieu & la crainte des maux éternels ? Font-ils par-tout des cœurs patiens , zélés & charitables ? Qu'importe à des fourbes hâs & détestés , que les autres hommes se sauvent ou périssent. Vit-on des Athées former & exécuter , au prix de tout , le projet de sanctifier le genre humain ? Non , on n'a jamais péri dans les supplices pour attester une opinion qu'on a cru fausse. Nul n'a jamais été assez stupide ou assez désespéré pour perdre toute espérance sur la terre , & se dévouer à toutes les vengeances du Ciel. L'ambition de s'immortaliser ; qu'on supposeroit dans les Apôtres , seroit une phrénésie qui ne tomberoît point sous le bon sens dans un seul homme ; elle est absurde dans plusieurs , qui , au lieu de s'illustrer , ne feroient qu'éterniser leur effronterie & leur scélératesse.

§. I I.

De la morale de l'Évangile.

L'obscurité que la souveraine sagesse a voulu répandre sur certains endroits des Livres saints , n'est souvent qu'un prétexte pour rejeter la morale dont leur cœur s'accommoderoit moins , que la raison ne s'accommodé des mystères. Si l'Écriture sainte du N. T. étoit lue dans l'esprit de droiture qui est nécessaire pour en profiter , on se hâteroit qu'il n'y a ni Juif , ni Païen , ni Infidèle , ni libertin , qui ne trouvât qu'elle est aussi propre à manifester les vertus de l'Être des

Êtres, qu'à remplir tous les besoins des hommes. Avoit-on jamais vu auparavant un corps plus complet de leurs devoirs, tant envers Dieu, qu'envers eux-mêmes ? L'ame est ravie d'y voir l'équité naturelle relevée de l'oppression, où les passions humaines l'avoient si long-temps détenue. Les devoirs de la justice, de la miséricorde, de l'amour fraternel, ceux de la tempérance, de la modération dans l'usage des biens du monde, de la constance dans les maux, de la patience dans les afflictions, toutes ces vérités si sublimes & si consolantes y sont établies, annoncées avec la dernière évidence, & soutenues par les plus puissans motifs.

Cette Religion non contente de régler les actions extérieures, va jusques au fond du cœur, pour y faire regner la sainteté. Ce qu'elle ordonne même de plus rigide, & de plus insupportable à la corruption du cœur, comme de renoncer à soi-même, est fondé sur la lumière naturelle. Car qu'est-ce que renoncer à soi-même ? sinon dépouiller un amour propre aveugle & déréglé, qui nous entraîne dans une foule de passions turbulentes, pour nous revêtir d'un amour propre également salutaire, dans le temps & dans l'éternité ? Le martyr & la croix n'entrent pas directement dans le plan d'une Religion toute formée pour le bonheur des hommes. Mais c'est un devoir que la raison elle-même nous prescrit, de perdre plutôt la vie, & de souffrir plutôt mille morts, que de trahir son Dieu, & que de renoncer à son propre salut par des actions criminelles.

Si la Religion ordonne aux Chrétiens de bénir leurs ennemis, n'est-ce pas une soumission qui est due aux ordres de la providence, qui permet que nous soyons exposés à leurs atteintes ? D'ailleurs en nous commandant de pardonner les injures & d'user de charité envers ceux qui nous haïssent, elle prévient les vengeances particulières qui désoleroient la société. Elle laisse au Souverain Maître un droit dont il est justement jaloux. En un mot il n'y a point de Législateur, qui, voulant former une société bien réglée, & rendre un peuple heureux, eût pu choisir des maximes plus propres que celles de l'Evangile, au bien public, à celui des particuliers, à la tranquillité des Princes auxquels il assure une obéissance sûre & constante, parce qu'elle a sa source

dans le cœur. Ainsi la Religion Chrétienne a cet avantage qu'on ne voit dans aucune autre, au moins aussi clairement ; c'est que par les mêmes maximes, elle pourvoit à la félicité des hommes pour cette vie & pour la vie à venir.

On ne peut à la vérité contester à quelques Sages du Paganisme la gloire d'avoir enseigné une fort belle Morale. Mais elle étoit toujours défectueuse à quelques égards, & il n'y a aucun d'entr'eux qui n'ait autorisé quelque vice. La Morale Chrétienne n'en épargne aucun ; elle condamne même jusques aux apparences du mal. D'ailleurs, la Morale des meilleurs d'entre les Philosophes Païens, péchoit dans le principe ; ce n'étoit qu'une simple honnêteté de mœurs qui n'avoit pour but que leur propre utilité, leur satisfaction & leur gloire, sans aucun rapport à la gloire de l'Etre saint. Ou s'ils avoient pour objet de plaire aux Dieux, l'objet étant faux, les vertus l'étoient aussi. Ils n'avoient pas non plus de motifs suffisans pour rendre les hommes constants dans la pratique des devoirs, dont ils faisoient une si belle peinture. *Senèque* parle magnifiquement du mépris du monde, mais il ne persuade pas, parce qu'on ne voit pas le motif de ce mépris. La raison nous apprend bien à ne pas abuser des biens du monde, en nous livrant aveuglement à nos passions, parce que tout excès deshonne, & ruine infailliblement, de manière ou d'autre. Mais s'il n'y a point de meilleurs biens que ceux du monde, c'est orgueil, ou simplicité de les mépriser. La Morale des Apôtres se soutient parfaitement. Elle ne défend l'usage des biens du monde, qu'autant qu'il est un obstacle à la possession des biens du Ciel, & à la pratique de la sainteté, qui en est le chemin. En un mot elle est fondée sur ce principe du bon sens, de préférer ce qui est stable & certain à l'instabilité même, ce qui est éternel à ce qui n'est que passager & périssable, & de sacrifier un avantage médiocre à un avantage infini.

La Morale des Ecrivains sacrés a encore une grande prérogative sur celle des Païens, c'est que ces derniers ne s'accordoient pas dans l'idée qu'ils donnent de la vertu. (*)

(*) C'est à quoi n'a pas fait attention *M. Freret*, Auteur de *l'Examen des Apologues du Christianisme*, lorsqu'il a comparé la Morale des Philosophes Païens à celle des Chrétiens.

Il paroît par leurs variations, qu'ils se sont fait un système de vertu selon leur propre génie, ou qu'ils ont eu des maîtres différens. Mais les Apôtres ont été si uniformes sans se consulter, qu'on voit bien qu'ils n'ont eu qu'un même Maître, & le plus excellent de tous les Maîtres. Un lecteur attentif n'aura pas de peine à tirer la conséquence qui naît de toutes ces réflexions ; c'est que ceux qui ont écrit des Livres qui contiennent une doctrine & une Morale si complète dans ses parties, si parfaite dans ses degrés, si proportionnée à tous les besoins de l'homme, ont dû être inspirés par celui qui, ayant formé l'homme, sait comment il faut le conduire au souverain bien.



E Z É C H I E L.

*Explication de quelques passages qu'on a donnés
comme scandaleux.*

M. de V. voudroit-il qu'Ezéchiel, prophétisant dans la Palestine, eut agi comme un petit-Maître de nos jours ? Il lui fait un crime d'avoir parlé aux juifs en figures, & d'une manière allégorique. Tel étoit l'usage des Orientaux & sur-tout des Juifs. Lorsque ce peuple se rendoit insensible aux paroles, il falloit le toucher par des actions. Ce langage plus expressif & plus persuasif le corrigeoit sans l'aigrir, parce que l'homme qu'on instruisoit ainsi, obligé de deviner l'énigme, paroissoit plutôt se faire la leçon qu'à la recevoir. Cette façon de corriger ou d'instruire humilie moins l'amour propre & doit faire plus d'effet. Ezéchiel se conforme à cet usage, ou plutôt à l'ordre du Seigneur, en annonçant aux Israélites qu'ils mangeront leur pain souillé parmi les Nations qui devoient les conduire en esclavage. Pour leur faire comprendre à quelles extrémités ils seront réduits, il reçoit ordre du Seigneur de couvrir son pain d'excréments humains, & de le manger ainsi en leur présence ; mais comme il représente qu'il n'a jamais été souillé depuis son enfance, Dieu lui donna la

permission de substituer des excréments de bœuf. L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* nous trompe quand il s'exprime ainsi : *mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœuf.* Il n'est point dit qu'il mangea son pain couvert d'excréments humains, mais seulement qu'il en reçut l'ordre. L'Auteur falsifie encore le Chap. du même *Ezéchiel*. Il introduit le Seigneur parlant à la Nation Juive ; voici les termes qu'il attribue à Dieu : *Quand tu naquis on ne t'avoit pas coupé le nombril ; tu n'étois ni lavée ni salée tu es devenue grande , ta gorge s'est formée , ton poil a paru ; j'ai passé , j'ai connu que c'étoit le temps des amans. Je t'ai couverte , & je me suis étendu sur ton ignominie.*

Pour juger de la fidélité de notre Auteur à interpréter les textes , je vais vous rendre le vrai sens de celui-ci ; vous verrez comme il abuse indignement de l'Ecriture sainte. Le Seigneur propose une similitude ; c'est sous le type d'une femme qu'il parle à la Nation Juive. Il lui dit qu'il a pris soin de son enfance ; les différens degrés de force que cette Nation a acquis sont représentés sous le symbole des différens états , de l'enfance , de la jeunesse & de la puberté , par lesquels passe une femme avant qu'elle devienne mère. La coutume de donner du sel aux enfans , rapportée ici , étoit particulière aux Juifs. Le Seigneur ajoute : j'ai passé , j'ai vu que le temps des Amans étoit venu ; mais au lieu de dire , *je t'ai couverte , je me suis étendu sur ton ignominie* , comme l'Auteur l'a traduit en blasphémant , il y a dans le texte , *j'ai étendu un voile sur toi.* (*extendi amictum meum super te & operui ignominiam tuam.* Ezéch. C. 16. v. 8.) & j'ai caché son ignominie ; ce qui fait comme on voit deux sens bien différens. Dans le Chap. XXII.^e cité par l'Auteur , *Ezéchiel* reproche au peuple de Juda & d'Israël leur Idolâtrie & leur débâche , sous les noms d'Oolla & d'Oolibia. Il paroît que ce Prophète , à la fin de ce Chapitre , fait allusion à cet usage infâme de se prostituer dans les temples des Idôles. Il reproche aux femmes Juives & Israélites qu'elles se sont livrées aux grands Seigneurs d'Assyrie , aux Chefs de la Nation , aux jeunes gens , aux Cavaliers Assyriens & Ba-

Babyloniens, qu'elles ont adoré leurs Idoles ; qu'elles leur ont sacrifié leurs enfans , que c'est pour tous ces crimes que le Seigneur les punira , & que ces deux peuples seront menés captifs en Assyrie & à Babylone , comme cela arriva en effet. Si le langage du Prophète paroît trop nud , c'est que son intention étoit aussi pure que ses mœurs.

M. de V. a dit plusieurs fois , & il répète encore dans le même Chapitre d'*Ezéchiel* qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes , qu'il faut se défaire des préjugés de l'enfance quand on lit les anciens Auteurs , ou qu'on voyage chez des Nations éloignées. Que ne met-il en pratique une bonne fois pour toutes les préceptes qu'il donne ? Qu'il lise l'Ecriture avec l'esprit d'un Chrétien soumis ; qu'il se transporte dans le temps où les Prophètes ont écrit ; qu'il fasse attention au peuple pour lequel ils écrivoient ; & au lieu de critiquer il admirera & il se taira.



F A N A T I S M E.

Il produit plus de vertus que l'Irréligion.

LES Philosophes modernes s'élèvent beaucoup contre le fanatisme , & ils ont raison ; mais ce qu'ils n'ont garde de dire , & ce qui n'est pas moins vrai , dit M. *Rousseau* , c'est que le fanatisme quoique sanguinaire & cruel , est pourtant une passion grande & forte qui élève le cœur de l'homme , qui lui fait mépriser la mort , qui lui donne un ressort prodigieux , & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion , & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie , effémine , avilit les âmes , concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier , dans l'abjection du mot humain , & s'apaise ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose , qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme ne fait

pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien : comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais il les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philotopique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme ; c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.



F O I.

§. I.

Quoique la foi soit un don de Dieu, les Incrédulés ne sont pas moins blâmables de ne pas croire.

1.^o **I**L est certain que Dieu n'a pas donné à l'homme la raison, pour lui rendre un si grand présent, non-seulement vain, mais encore nuisible, en ne lui proposant que des objets de foi, contre lesquels sa raison fut dans une révolte continuelle. Mais il a lié les vérités inconcevables aux hommes, à d'autres vérités qu'ils connoissent, dont ils peuvent s'instruire par les voies les plus connues. Ces vérités sont aisées à connoître par des faits, sur lesquels il n'y a pas à disputer. Or, la Religion Chrétienne est attachée à des faits, dont la vérité ne peut être contestée de bonne foi.

2.^o Les miracles de *Moïse*, de *JESUS-CHRIST*, des *Apôtres*, des *Martyrs*, & de toute l'*Eglise*, durant plusieurs siècles, sont clairs, convaincans, indubitables. Il faut vouloir combattre le sens commun pour y résister. C'est ce qui a porté les Païens, pendant trois cens ans, à les attribuer à la magie, ne pouvant en nier l'évidence. Mais lorsque ces miracles sont autorisés par des Prophéties très-certaines & très-clairement vérifiées, il faut que l'opiniâtreté la plus insensée demeure muette.

JESUS-CHRIST a demandé la foi aux hommes, dit St.
Augustin.

Augustin, mais avant que de la demander, il l'a méritée. Car ayant fait tant de miracles & de miracles tels, comme il dit lui-même, que jamais homme n'en avoit fait de semblables; il faudroit être prévenu d'une opiniâtreté incurable pour ne le pas croire. *Christus miraculis conciliavit auctoritatem, auctoritate imperavit fidem*. Il a si exactement rempli toutes les merveilles que les Prophètes ont prédites du Messie, qu'on ne sauroit dire lequel des deux est le plus extravagant, ou de douter que le Messie ait été promis, selon l'opinion des Athées, ou de croire qu'il soit encore à venir, selon l'opinion des Juifs.

3.^o Rien n'est plus contraire à la raison que de prétendre détruire une autorité divine, établie sur des preuves si convaincantes, en ne lui opposant que de vaines conjectures de l'esprit humain. Les hommes même du monde, ne raisonnent pas de cette sorte. Ils croient que dans les choses de fait, ce seroit être déraisonnable que ne de se rendre pas à l'autorité, quand elle est bien établie. Il y a, par exemple des distinctions très-considérables entre les familles. Il y en a de grandes & d'illustres, dont l'antiquité est prouvée par des titres non suspects & par le témoignage des histoires, que l'on croit fort assurées. Que l'on dise à un *Montmorency* que l'on ne croit pas que sa maison soit plus illustre que celle d'un Financier, & qu'il ne sauroit produire aucune preuve qui convainque ceux qui en voudroient douter. Il s'offensera avec raison de ces objections frivoles. On n'oppose point, dit-il, des raisonnemens en l'air à l'autorité des faits, à des titres & des histoires dont l'autorité n'est point combattue. Ce raisonnement est si certain, que si un homme vouloit s'opposer opiniâtement à ce qui est ainsi établi par une autorité indubitable, il s'ensuivroit la chose du monde la plus absurde. On pourroit dire avec raison dans deux cens ans, que tous ceux qui vivent aujourd'hui ne vivent point; que tous ceux qui écrivent n'écrivent point; & que tout ce qui se passe aujourd'hui de plus grand & de plus remarquable dans le monde, n'est qu'une fable, puisque dans deux cens ans on ne saura rien de ce qui se fait aujourd'hui, que ce qui se pourra lire dans les histoires.

Les Incrédules eux-mêmes, ou prétendus esprits-forts,

mépriferoient les premiers un homme qui débiteroit de sang froid qu'il n'y a jamais eu de *César* ou d'*Alexandre*, d'*Homère* ou de *Virgile*, & qui rejetteroit tout ce que l'histoire nous apprend des premiers, de même que tous les Ecrits qu'on attribue aux derniers. Cependant ils se croient des hommes judicieux, en traitant de fables, ou du moins en regardant comme fort incertains, les faits qui concernent *Moïse* & JESUS-CHRIST. Mais on défie ces esprits présomptueux, qui croient avoir plus de lumière que le reste des hommes, de nous faire voir dans l'antiquité quelques faits mieux prouvés que ceux de *Moïse* & de JESUS-CHRIST. Ainsi puisqu'il n'y en a point de mieux prouvés, on a droit de leur demander pourquoi ils croient les uns & qu'ils ne croient pas les autres? La chose n'est pas de peu d'importance; & l'alternative est ici terrible, ou de croire les faits de l'histoire profane, ou de rejeter ceux qui servent de fondement à la Religion véritable. Il n'importe nullement à qui que ce soit de savoir s'il y a eu un homme appelé *César* & un autre appelé *Alexandre*, & s'ils ont fait telles ou telles actions. Mais notre bonheur ou notre malheur étant attachés à la connoissance des vérités connues dans les saintes Ecritures, rien n'est plus important que de savoir si on y doit ajouter foi. Si l'Evangile est véritable, il s'ensuit que JESUS-CHRIST est venu au monde, qu'il a fait des miracles, qu'il est ressuscité, qu'il est par conséquent Dieu, & que ce qu'il a dit est certain & doit être regardé comme la parole de Dieu même. Ainsi si les Incrédules n'ont pas la foi, ils doivent examiner sérieusement les faits sur lesquels elle est établie; & s'ils font cet examen avec sincérité, ils croiront bientôt.

§. I I.

Pensées diverses sur la Foi & sur les vices opposés, par le Père Bourdaloue.

I.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs; quand le fera-t-on pour l'intégrité de la Foi? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchemens dans la manière de vivre; quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égaremens dans la manière de croire?

I I.

Où en sommes-nous , & où est cette Foi des premiers siècles, cette Foi qui a converti tout le monde ? Alors des Athées devenoient Chrétiens ; maintenant des Chrétiens deviennent Athées.

I I I.

Bizarrrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline Ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine ! Jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité , & jamais tant de nouveautés !

I V.

Le juste profite de tout & tourne tout à bien : mais , au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane , & dont il n'abuse. La Religion Chrétienne établit dans la société humaine , & dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir, elle règle toutes les conditions , & y entretient une parfaite subordination. Elle apprend aux petits à respecter les grands , & à leur rendre l'obéissance qui leur est due ; & elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits & ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider , à les conduire avec modération , avec prudence , avec équité. Elle réprime les méchans par la crainte des châtimens éternels , & elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure & sans fin. De sorte que bannissant ainsi tous les vices , fraudes , injustices , violences , colères , animosités , vengeances , médisances , impudicités , débaüches ; & engageant à la pratique de toutes les vertus , de la charité , de l'humilité , de la pénitence , de la mortification des sens , d'un désintéressement parfait , d'une fidélité inviolable , d'une justice inaltérable & des autres ; il n'est rien de plus salutaire pour le bien public , ni rien de plus propre à maintenir par-tout la paix , l'union , le commerce , l'arrangement le plus merveilleux.

De-là quelle conséquence tire le juste ? Dans une Religion qui ordonne si bien toutes choses , il découvre la sagesse de Dieu , & il reconnoît que c'est l'ouvrage d'une providence supérieure ; mais par le plus grossier aveuglement & l'abus

le plus étrange , l'impie forme un raisonnement tout opposé : & parce que cette Religion est si utile à tous les états de la vie , & qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur , il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler & vouloir s'égayer de gaieté de cœur ? Hé quoi ! afin que la Religion ait le caractère & la marque de la vraie Religion , faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde, qui en renverse toute l'économie ?

V.

Cette diversité de Religions qu'il y a dans le monde est un sujet de scandale pour l'Incrédule. A quoi s'en tenir , dit-il ? L'un croit d'une façon , l'autre d'une autre. Là-dessus il se détermine à les rejeter toutes & à ne rien croire. On pourroit , ce me semble , lui faire voir que ce qui le confirme dans son incrédulité , c'est justement ce qui devoit l'engager à en sortir , & à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car s'il raisonneoit bien , il feroit des réflexions suivantes : que ce grand nombre de Religions , quoique fausses , est une preuve qu'il y en a une vraie ; que cette idée générale de Religion , gravée dans l'esprit de tous les peuples , & répandue par toute la terre , est trop universelle , pour être une idée chimérique ; que si c'étoit une pure imagination , tous les hommes d'un consentement si unanime ne seroient pas convenus à se la former , de même qu'ils ne se font , par exemple , jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir ; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre ame , & qui portent avec eux leur évidente & incontestable vérité.

De-là il iroit plus avant ; & persuadé de la vérité d'une Religion en général , il chercheroit où elle est , cette vraie Religion. Il examineroit , il consulteroit , il écouterait ce qu'on auroit à lui dire ; alors dans le choix qu'il se proposeroit de faire entre toutes les Religions , il ne seroit pas difficile de lui montrer l'excellence , la supériorité de la Religion Chrétienne , & les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer dans

toutes ces recherches ; & d'abord il prend son parti , de vivre sans Religion au milieu de tant de Religions. Est-ce là agir sagement ? Soyez éternellement béni , Seigneur , de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'Incrédule , & ce qui l'éloigne de vous , c'est ce qui m'y attache inviolablement & par la plus vive reconnoissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidélité , & adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a , plus je sens la grace de ma vocation à l'Evangile & à notre sainte Loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer , & dont je me suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations ; il ne leur a pas découvert , comme à moi , ses admirables Mystères.* (Pl. 147.)

V I.

Il est bien glorieux à la Religion Chrétienne , que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent , soient des gens corrompus dans le cœur & déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre , sans attachemens criminels , sans habitudes vicieuses , sans débauches , ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la Foi , ils la respectoient , ils la professoient , tout ce qu'elle leur proposoit leur paroissoit raisonnable & croyable. Quand ont-ils changé de sentiment ? C'est lorsqu'ils ont changé de vie & de conduite. Leurs passions se sont allumées , leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison , leurs aveugles & honteuses convoitises les ont plongés en toute sorte de désordres ; & alors cette même Foi où ils avoient été élevés , a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire , & à la combattre. Or , encore une fois , voilà sa gloire de n'avoir pour ennemis que des hommes aussi dérangés , passionnés , esclaves de leur chair , idolâtres de leur fortune , & de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté , de sa droiture inflexible & de son inviolable équité. Si en leur faveur , elle se relâchoit de cette intégrité & de cette sévérité qui lui sont essentielles : si elle étoit plus complaisante pour le vice , & qu'elle eût

justâs à leurs cupidités & à leurs sales desirs , à leurs vues intéressées ou ambitieuses , à leurs injustices & à leurs pratiques , ils la laisseroient dominer en paix sur la terre , & ils cesseroient de l'attaquer.

V I I.

Je fais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre la Morale , que contre ses Mystères où ils ne comprennent rien , disent-ils , & qui renversent toutes les idées humaines : mais c'est un artifice ; & s'ils vouloient de bonne foi le reconnoître , ils avoueroient qu'ils ne se tournent contre les Mystères que pour porter le coup mortel à la Morale qui y est jointe , & pour détruire une Loi qui s'oppose à leurs entreprises , & qui les trouble dans la jouissance de leurs plaisirs. Ces Mystères ne leur feront plus de peine , & ne leur coûteront rien à croire , dès que cette Loi pourra s'accorder avec le mystère d'iniquité qu'ils recèlent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumière & les ténèbres , entre JESUS-CHRIST & *Belial* , entre la corruption du siècle & la pureté de l'Evangile ?

V I I I.

L'incrédulité de l'impie & du libertin s'accorde avec le désordre & la corruption de sa vie ; donc elle ne vaut rien. En deux mots , voilà sa condamnation.

I X.

Supposons que dans le monde il s'élève une société de gens , qui , par profession & par une déclaration ouverte , s'attachent à décrier le service du Prince ; qui s'émancipent à raisonner sur ses ordres comme il leur plaît , & qui les rejettent avec mépris ; qui parlent de sa personne sans respect , & traitent de foiblesse , de petitesse d'esprit , tous les devoirs qu'on lui rend ; qui tournent en ridicule le zèle qu'on témoigne pour ses intérêts , & la disposition où l'on paroît être de mourir , s'il étoit nécessaire , pour sa cause ; enfin , qui débitent à toute occasion des maximes injurieuses à la Majesté Royale , & capables de renverser

les fondemens de la Monarchie ; je demande si l'on souffriroit des hommes de ce caractère, & si l'on ne travailleroit pas à les exterminer ? Il s'élève tous les jours dans le Christianisme des sociétés de libertins, qui par leurs impiétés & leurs railleries, profanent les choses les plus saintes, & décréditent, autant qu'ils peuvent, le service de Dieu ; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, & voudroient en effacer toute idée de notre esprit ; qui lui disputent jusqu'à son être, & s'efforcent de le faire passer pour une Divinité imaginaire ; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandemens, ni de son culte, & regardent comme des superstitions tous les hommages dont on l'honore ; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs & à les retirer de ses Autels, se jouant de leurs pieuses pratiques, & les accusant ou d'hypocrisie ou de simplicité. Il y a, dis-je, des impiés de cette sorte ; il y en a plus que jamais ; leur nombre croît sans cesse & parmi des Chrétiens, parmi des Catholiques, parmi même des âmes dévotes, on les écoute, on les souffre ! *Mais ce sont du reste d'honnêtes gens !* J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, & qu'il m'a toujours choqué. Car j'y trouve la qualité d'honnête-homme étrangement avilie. *A la Religion près*, dit-on, *cet homme est un fort honnête-homme*. Quelle exception, à la Religion près ! c'est-à-dire que c'est un fort honnête-homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur, & de s'y soumettre. C'est-à-dire, que c'est un fort honnête-homme, à cela près, qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, & selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses, dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion. En un mot, c'est-à-dire que c'est un fort honnête-homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines épreuves, & suez-vous-y : vous verrez ce que c'est que cet honnête-homme.

X.

On propose à un libertin les révélations de la Foi ;

c'est-à-dire, des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne & la plus constante, confirmées par un nombre infini de miracles, & de miracles éclatans signés du sang d'un million de Martyrs, autorisées par les témoignages des plus savans hommes & par la créance de tous les peuples ; mais tout cela ne fait sur lui aucune impression, & il s'en tient nul compte. On lui propose d'ailleurs les rêveries, & les vaines imaginations d'un nouveau Philosophe, qui veut régler le monde selon son gré, qui raisonne sur toutes les parties de ce grand Univers, sur la nature & l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'étoit l'ouvrage de ses mains : qui les fait naître, agir, mouvoir, comme il lui plaît, & voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il soutient opiniâtement, à quoi il s'attache & de quoi il se feroit presque martyr. Certes la parole de saint Paul est bien vraie : *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles & chimériques, & eux qui se disent sages sont devenus des insensés.* (Rom. c. 1. 22.)

Que sera-ce qu'un Etat où il n'y aura ni Roi, ni Puissance souveraine ? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre pour ses propres intérêts ce qu'il lui plaira : & comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il ? Des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel, tellement qu'il faudra avoir toujours les armes à la main pour la défense de ses biens & de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimerà son voisin, le fort accablera le foible. On vengera ses querelles par les meurtres & les assassinats. Confusion générale, bouleversement total. Je ne parle que d'un Royaume ; mais voilà ce que l'Athée voudroit faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

X I.

Quand j'entends des libertins railler de la Religion, & prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières & de quelques dévotions populaires,

pulaires ; qu'ils traitent d'abus & de superstitions ; ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la Religion que nous professons, ne consiste point en cela. Ce ne sont point ces sortes de dévotions, ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques & dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Eglise le condamne elle-même, & le défend sous des peines très-grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, & qu'au contraire remontant au principe, elle voit que ce sont de pieuses institutions, qu'un bon zèle a inspirées aux ames dévotes pour l'honneur de Dieu & des Saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance, & de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, & à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies & ces esprits-forts du siècle une ignorance pitoyable. S'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement & si opiniâtrement à l'accessoire de la Religion, & de n'en vouloir pas considérer l'essentiel & le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, & que sans prévention, sans passion, ils examinent la Religion Chrétienne en elle-même ; je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Pères de l'Eglise, & malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera ; mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas ; & que font-ils ? Ils laissent pour ainsi dire, le corps de la Religion qu'ils ne peuvent entamer, & ils s'attachent au dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, où la Religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, & qu'une louable simplicité des peuples a introduite ; c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits, & qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre Religion soit bien affermie sur ses fondemens, & bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin & par de telles minuties.

§. I I I.

Sûreté qu'on trouve dans la croyance de la Religion, opposée aux dangers inséparables de l'incrédulité.

Il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion ; c'est ce que M. Pascal a admirablement prouvé dans le chap. 7. de ses Pensées. Cet argument, tel qu'il l'a développé, est très-fort, & par conséquent très-inquiétant & très-incommode pour les Incrédules. Il en a en effet troublé un très-grand nombre ; il en a même converti plusieurs. Cependant, dit-on, il ne prouve rien ; je réponds qu'il fait mieux que prouver. Il lève les principaux obstacles qui s'opposent à la Foi dans la plupart des mécréans. Il leur fait dire ; mais si pourtant il y avoit une autre vie ? S'il y avoit un Enfer ? Ils ont des doutes ; il les fortifie, & par là réveille la crainte, qu'ils cherchent à étouffer. Or, cette crainte est bien propre à les mener du doute à la Foi ; & voilà pourquoi beaucoup de gens, qui ne croyoient point en fanté, croient dès qu'ils sont dangereusement malades, ou en quelque autre péril de mort ; c'est qu'alors ils craignent beaucoup.

L'argument de M. Pascal est confirmé par l'expérience & par une utilité journalière. Il prouve dans celui qui l'a fait, une grande connoissance de l'homme ; puisque son effet est de frapper vivement les esprits de la crainte, du risque qu'on court à ne pas croire ; de rappeler les raisons de croire ; & d'y faire faire une attention proportionnée à l'importance infinie de l'objet.

La crainte suppose un commencement de foi, & l'augmente ensuite ; elle est tour-à-tour effet & cause.

Si la crainte d'un mal se mesure ; 1.^o sur la grandeur de ce mal ; 2.^o sur le degré de probabilité, que ce mal arrivera ; le doute le plus foible, s'il y a un Enfer, doit produire la crainte la plus forte.

On croit toujours assez pour craindre, si l'on pensoit à ce que l'on croit,

On objecte à *M. Pascal* qu'à la vérité ceux qui espèrent leur salut, sont heureux en cela; mais qu'ils ont pour contre-poids la crainte de l'Enfer.

Il répond. « Mais qui a plus sujet de craindre l'Enfer, » fer ou celui qui est dans le doute s'il y a un Enfer, » & dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou » celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un » Enfer, & dans l'espérance d'être sauvé, s'il y en a » un? »

Une foi ferme & tranquille, jusqu'à être exempte de tous les doutes les plus légers, est assurément très-rare; mais une pareille incrédulité l'est encore plus.

Il y a bien des sources de doutes contre la foi; & la raison, nous n'en disconvenons pas, est une de ces sources. Mais si l'on rejette le Christianisme, quel système mettra-t-on à sa place, contre lequel la raison ne fournisse pas des doutes, & bien plus que des doutes?

L'incrédulité est nécessairement chancelante, & c'est par ses troubles qu'il faut la prendre.

Dans tout ce qui intéresse le cœur, vous avez beau avoir prouvé, vous n'avez encore rien fait; c'est le cœur qu'il s'agit de toucher, soit par l'amour, soit par la crainte; c'est le cœur qu'il faut gagner ou effrayer.

D'ailleurs à qui prouve-t-on quelque chose d'un peu compliqué? Or sont les esprits capables de suivre les raisonnemens, & même de bien sentir la force d'un seul raisonnement?

Pascal, je le répète, connoissoit bien l'homme, & en particulier la plupart des Incrédulés. Nè fut-ce qu'en conséquence de leur éducation, & , comme ils disent, des préjugés de la naissance, ils n'en sont encore qu'à douter, & même, quoiqu'ils en disent, ils doutent moins par défaut de preuves en faveur de la Religion, & par la prétendue force des objections qu'on peut faire contre elle, que parce qu'ils voudroient bien qu'elle fut fautive. Or, quoi de plus capable de les ébranler, que de leur dire: « prenez garde au risque terrible que vous courez.

» Il y va de tout pour vous, si vous êtes dans l'erreur.
 » Vous dites que vous avez bien examiné, & que vous
 » savez à quoi vous en tenir. De grace, examinez en-
 » core, & examinez de bonne foi. Avez-vous évidence
 » que la Religion soit fautive ? qu'il n'y a point d'autre vie ?
 » &c. »

Je leur dirai encore : » bien loin d'avoir examiné avec
 » toute la bonne foi que demande tout examen, & avec
 » l'application qu'exige l'importance de la matière, si la Re-
 » ligion est vraie ou fautive, vous n'avez pas même examiné
 » s'il est bien vrai que vous la croyez fautive. Bien loin d'a-
 » voir examiné la Religion, vous n'avez pas examiné vos
 » dispositions à son égard, tant celle de votre esprit que
 » celle de votre cœur. Mais que dis-je ? Bien loin d'avoir
 » interrogé votre conscience, le sentiment intérieur, vous
 » ne l'avez pas même écoutée, quand d'elle-même elle vous
 » a parlé. » L'argument de *Pascal* ne prouve donc pas
 directement la vérité de la Religion ; mais il prouve qu'il

faut en étudier les preuves avec la plus sérieuse attention ;
 & il met dans la disposition la plus propre à faire trouver
 ces preuves bonnes. Il oppose le véritable intérêt de croire
 au faux intérêt de ne croire pas. Il seroit sans force contre
 des hommes absolument convaincus & absolument sûrs qu'il
 n'y a point d'autre vie, contre des Athées & des Matéria-
 listes bien décidés ; mais en est-il ? On avouera du moins
 qu'il en est fort peu.

F R E R E T E T B O U L A N G E R.

Idées des Ouvrages de ces deux Auteurs.

ON s'est armé contre la Religion dans tous les genres de litté-
 rature. M. *Freret* a sur-tout employé l'érudition à la combattre.
 Il y avoit long-temps qu'on le connoissoit par ses *Lettres de*
Trafulule à Leucipe, qui font un cours complet d'impiété.
 L'ouvrage qui a fait le plus de tort à sa mémoire est son *Exa-*
men critique des Apologues de la Religion Chrétienne, qui, après
 avoir couru long-temps en manuscrit, a été publié en 1767,

en 8.^e De tous les Livres faits contre le Christianisme , qui sont aujourd'hui en si grand nombre , il n'en est aucun plus capable de séduire le Lecteur ; aussi a-t-il reçu d'abord les éloges de nos Philosophes. M. *Freret* l'a écrit du même style de ses dissertations académiques ; il y a répandu la même érudition ; il semble avoir tout lu & tout approfondi. Il affecte une apparence de droiture & de sincérité qui ne peut manquer d'imposer , à moins que l'on ne soit très-instruit.

Son Livre contient XIII Chapitres. Dans les deux premiers il attaque l'authenticité des Evangiles , par le témoignage des anciens Hérétiques , par le silence des Pères du premier siècle , par la multitude des faux ouvrages qui ont été supposés dans les commencemens du Christianisme. Dans le troisième , il combat les faits rapportés dans l'Histoire Évangélique , & soutient qu'ils n'ont pas été suffisamment vérifiés. Dans le quatrième , il prétend que l'aveu des Juifs & des Païens n'est pas une preuve solide pour constater ces faits. Il s'attache à montrer dans le cinquième , que l'empire que les Chrétiens se sont attribué sur les Démon , est une illusion. Dans le sixième , que le Christianisme ne fut d'abord embrassé que par le peuple ; que cette circonstance rend notre Religion suspecte. Dans le septième , que l'établissement de l'Evangile n'a rien de merveilleux , puisqu'il doit ses progrès à la violence des Empereurs Chrétiens. Dans le huitième , que la sainteté prétendue des premiers Fidèles , la constance des Martyrs , la fin tragique des persécuteurs , ne prouvent rien. Dans le neuvième & dixième , M. *Freret* soutient que l'Evangile n'a pas rendu les hommes plus éclairés ni meilleurs qu'ils étoient auparavant. Dans le onzième il fait plusieurs objections contre l'ancien & nouveau Testament. Il s'efforce de montrer dans le douzième que les preuves de la révélation ne sont pas à la portée des ignorans. Enfin , dans le treizième , il attaque l'argument tiré du principe , qu'en fait de Religion , il faut toujours prendre le parti le plus sûr.

Telle est la marche de cet Ouvrage dangereux , qui n'a pas demeuré long-temps sans réponse. M. *Bergier* l'a refuté dans sa *Certitude des preuves du Christianisme* ; & M. l'Abbé

Il n'en s'est chargé d'y répondre dans le Tome IV.^e de son *Abrégé de l'Histoire Ecclesiastique*. Les efforts de ces deux Athlètes nous dispensent d'entrer en lice avec M. Freret. On trouvera cependant la plupart de ces sophismes réfutés dans le cours de cet Ouvrage.

A peu-près vers le même temps que parut le dangereux *examen des Apologistes du Christianisme*, on publia les Ouvrages posthumes du Sieur Boulanger, déjà connu par son *Despotisme oriental*. On ne devoit ce semble déterrer les Ecrits d'un mort, que quand ils peuvent faire honneur à sa mémoire ; mais quand ce sont des Livres pleins d'erreurs monstrueuses, il faut les brûler ou les enfermer dans le tombeau de leur Auteur, pour pourrir avec lui. C'est ce qu'on auroit dû faire à l'égard de l'*Antiquité dévoilée* & du *Christianisme dévoilé* de Boulanger, & c'est ce qu'on n'a point fait.

Ce sophiste téméraire paroît dans ces deux productions ; & sur-tout dans la dernière, opiniâtrement attaché à la nouvelle secte anti-chrétienne. C'est un enthousiaste sombre & mélancolique qui veut anéantir toute Religion. Il confond à chaque page les crimes de quelques Chrétiens indignes de ce nom, avec l'esprit du Christianisme qui les condamnoit. Rien de plus horrible que le tableau qu'il trace des querelles sacrées & Ecclesiastiques ; mais ce tableau est trop chargé pour pouvoir être dangereux. Le but caché de l'Auteur a été sans doute en exagérant les forfaits, auxquels il livre la terre depuis la venue de J. C. de décrier sa divine Religion & de faire douter de la providence. Un tel projet ne pouvoit naître que dans une tête échauffée ; aussi on nous peint l'imagination de Boulanger, comme, capable des plus grands excès. Il n'en a pas été moins loué par les ennemis de la Religion ; mais on fait quel cas on doit faire des éloges donnés à un rebelle par les complices de sa révolte.



GENESE.

Réflexions sur cet Article.

C Ommment M. de V. qui ne fait pas un mot d'Hébreu ; qui connoît à peine les caractères de cette langue , s'est-il avisé de faire un long commentaire sur la *Genese* ? Comment a-t-il pu chercher dans la différence de quelques petits mots, dont il ignore la signification, des objections contre les merveilles de la création ? C'est ce que me demandoit l'autre jour un homme qui n'est pas passionné pour le Christianisme , mais qui est fort ardent contre les Inconséquens & contre l'inconséquence. Je lui répondis : « vous vous étonnez mal-à-propos ; M. de V. » est l'homme universel, & si universel qu'il a expliqué » *Newton* sans l'entendre, & qu'il dispute tous les jours » avec les Pasteurs de Geneve sur la Langue Hébraïque » sans la savoir. Quelques indignes élèves de ces MM. » tiennent un peu au Socianisme ; ils font des petits soupers de M. de V. & ils lui fournissent quelques arguments au dessert qu'il va écrire tout de suite pour en » faire des chapitres de son *Dictionnaire Philosophique* ; » Comme il travaille dans le temps de la digestion, & » que sa digestion est laborieuse, il n'est pas étonnant » que vous trouviez beaucoup de bile dans tout ce qu'il » produit. »

L'article *Genese* a été enfanté dans un de ces heureux momens, & voilà pourquoi M. de V. y déraisonne d'une manière si admirable. Il soutient d'abord que les Phéniciens ou Philistins, ennemis implacables de la Nation Judaïque ; furent les précepteurs de cette Nation ; c'est comme si l'on prétendoit que M. de V. a pris des leçons de l'Abbé des Fontaines ou de St. Hyacinthe. Est-il apparent que deux peuples animés l'un contre l'autre par la haine la plus invétérée, cherchent des instructions les uns chez les autres ? M. de V. peut trouver cela très-probable, mais qu'il nous soit permis de rejeter sa façon de juger.

Nous n'examinerons point tous les passages que M. de V. cite pour trouver des contradictions dans la *Genèse*. On n'a qu'à ouvrir les Commentateurs les plus communs, & on y verra les explications qui concilient ces contradictions apparentes. Entrons pourtant dans quelques détails. M. de V. prétend qu'il faut traduire le premier verset de la *Genèse* : *Au commencement les Dieux firent ou les Dieux firent le ciel & la terre*. Cette version n'est pas assurément d'un homme instruit. Tous les Traducteurs Juifs & Chrétiens la rejeteront; aucun ne l'a adoptée. Tous disent : *Dieu créa le ciel & la terre*, & ils ont rendu raison de cette version qui est d'ailleurs conforme à l'original. Moïse, disent-ils, en mettant l'auguste nom de Dieu, & non des Dieux au frontispice de cet ouvrage, veut leur apprendre à l'adorer lui-même, comme la cause unique & originale de toutes choses, comme le créateur, tant des choses visibles que des invisibles, par opposition à la multitude des faux Dieux, que les Egyptiens & les Phéniciens adoroient. C'est, selon la remarque d'Eusebe, comme s'il disoit à toute la nation : « Votre Législateur, celui qui » vous a donné les loix que vous trouverez dans mes » Livres, est le Roi de la nature, le Dieu qui gouverne » tout l'univers. Ce monde n'est comme une vaste cité, » qu'il tient sous son empire. Vous devez donc le regarder moins comme votre Législateur particulier, que » comme celui dont les ordres suprêmes règlent la nature » & tous ses mouvemens. »

M. de V. répète ensuite ce qu'il avoit déjà dit dans son article *Ciel*, sur l'ignorance des Juifs. Mais cette ignorance est-elle toujours bien réelle? N'abuse-t-on pas de quelques mots, pour se forger des chimères? M. de V. dit sur ce passage : *Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit*; « les Juifs ne sa- » voient pas que la lune n'éclaire que par une lumière » réfléchie. » Mais qui lui a dit qu'ils ne le savaient pas, & d'ailleurs qu'elle emprunte sa lumière d'un corps étranger, ou qu'elle la tire d'elle-même? L'Auteur sacré n'a-t-il pas pu dire qu'elle préside à la nuit?

Dieu fit aussi les étoiles, dit la *Genèse*; & le judicieux

M.

M. de V. ajoute : « l'Auteur parle ici des étoiles comme » d'une bagatelle, quoiqu'elles soient comme autant de » soleils. » Mais je demande à tout Lecteur non pré-
 venu, si des mots du Texte sacré, on peut inférer que
 l'Auteur parle des étoiles comme d'une bagatelle. Le di-
 vin Historien raconte les choses les plus étonnantes, avec
 la plus grande simplicité ; & cette simplicité est sublime ;
 quoiqu'en dise M. de V. On peut consulter les réflexions
 de *Boileau* sur *Longin*, à l'occasion de ce passage ; que la
lumière soit, & la lumière fut. Nous ne reviendrons point
 à cette ancienne dispute que nous croyons terminée par
 tous les gens de goût ; mais nous redirons, que l'Auteur
 sacré, racontant simplement les merveilles de la création,
 n'avoit pas besoin d'avertir que les étoiles étoient autant
 de Soleils. Il vouloit faire une Histoire, & non un Commen-
 taire de Physique. Pourquoi se seroit-il plutôt arrêté aux
 étoiles qu'aux autres objets de l'Univers ? Tout est mer-
 veilleux dans la création, comme le dit M. de V. & celle
 de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des
 champs. Cet Ecrivain ne veut pas que la lumière ait été
 créée avant le soleil ; il contredit le texte sacré ; mais
 qu'elle contradiction y a-t-il que la matière lumineuse dont
 le soleil & les étoiles ont été formés, ait été créée avant
 ces astres ? Il en est de même de la plupart des autres
 contradictions qu'il trouve dans les Livres saints ; une
 légère attention peut les concilier.

Qu'il nous soit permis encore de renvoyer pour ce qui
 regarde le Paradis Terrestre, aux savantes dissertations
 de M. *Huet* & de Dom *Calmet*. Quand on accorderoit à M.
 de V. qu'il n'est pas possible de concilier la position actuelle
 du Tigre, de l'Euphrate avec la description de l'Ecriture ;
 qu'en faudroit-il conclure ? Que la Bible se trompe ? Non ;
 mais que depuis près de 6000 ans, près un déluge uni-
 versel, des inondations fréquentes, les Fleuves dont il est
 parlé dans *Moyse*, peuvent avoir changé de lit. Quoi ! M.
 de V. traitera-t-il de menteurs les Historiens de *St. Louis* ;
 qui disent que ce Monarque s'embarqua à Aigues-mortes ;
 parce que ce n'est plus aujourd'hui un port de mer ? Il
 est de même des Historiens sacrés ; mais qu'on vole à

ce sujet les Auteurs que nous avons cités. On ne peut pas traiter solidement dans de petits livres, ce qui a produit des *in folio*. M. de V. répand plus de doutes dans une brochure comme un almanach, que nos Commentateurs n'en ont éclaircis dans des volumes immenses.

Il est vrai qu'il ne s'amuse pas comme eux, à prouver ce qu'il avance par de bonnes citations. Il affirme, il décide & il faut croire l'oracle. « Les Hébreux, peuple très- » récent, ont toujours employé pour eux les anciennes » traditions des grandes nations au milieu desquelles ils » étoient enclavés. » Ce seroit trop gêner M. de V. que de lui demander les preuves de ce fait, qui paroitra certainement bien étrange à tout homme instruit.

M. de V. veut que le Dieu des Juifs ait été aussi capricieux & aussi barbare qu'eux; parce qu'il est dit dans quelques endroits de l'Ecriture qu'il *se repentit*, qu'il *se mit en colère*. Mais ces paroles ne signifient pas que Dieu ressentit du chagrin, ni qu'il changea de dessein; car il est souverainement heureux & immuable. Mais l'Ecriture s'accommode ici, comme dans une infinité d'autres endroits, à notre manière de parler & de concevoir. Quand nous voyons quelqu'un qui détruit ce qu'il a fait, nous disons qu'il se repent de l'avoir fait, & qu'il a changé de dessein: & cela est ainsi; mais en Dieu il n'y a ni repentir ni changement. Ce qu'il veut aujourd'hui, il le veut de toute éternité; & quand l'Ecriture dit qu'il *se repentit*, cela signifie seulement qu'il fit ce que fait un homme, c'est-à-dire, qu'il détruisit son ouvrage. Il en est de même des endroits où l'Ecriture dit que Dieu se mit en colère, qu'il est jaloux, &c. Ils doivent s'entendre simplement de certaines actions extérieures, qui dans les hommes seroient l'effet de la colère, de la jalousie, &c. Moïse ayant à se faire entendre à des hommes charnels & grossiers, devoit se proportionner à leur intelligence & emprunter quelquefois leur langage. Voilà la clef d'une foule de difficultés que les Incrédules font valoir, & M. de V. après eux.

Il en est de même de la plupart de ses autres assertions; elles ne peuvent séduire que les ignorans ou ceux

qui ont quelque intérêt à se laisser tromper ; mais pour les ames vraies , pour les esprits droits qui cherchent à s'instruire , elles paroîtront ce qu'elles sont réellement ; un tas d'objections sans force , de difficultés puériles , de nuages légers qui se dissiperont à la lueur de la raison & de la vérité. Il est donc de notre devoir d'inviter de nouveau nos Lecteurs à lire le savant Commentaire de Dom Calmet , & même celui de M. Chair , savant Ministre Protestant , qui a publié le sien il y a quelques années en quatre vol. in-4.^e Ces illustres Commentateurs conviennent qu'il y a des obscurités dans l'Ecriture sainte & sur-tout dans les premiers Chapitres de la *Genèse* ; mais cela ne sauroit leur paroître étrange. Le Pentateuque a été écrit dans un temps si éloigné du nôtre ; la langue dans laquelle il a été écrit étoit si pauvre , si hérissée d'Amphibologies , qu'il seroit bien extraordinaire qu'on pût lire ce Livre divin avec la même facilité qu'on liroit aujourd'hui une Gazette. Mais qu'on examine mûrement ; qu'on se donne la peine de méditer , on verra tous les brouillards élevés par l'incrédulité , se dissiper au grand jour.



G R A C E.

Réflexions sur les disputes touchant la Grace.

ON ne peut porter plus loin l'insulte & la dérision ; que le fait M. de V. dans cet article. Que gagnerions-nous à répondre à des turlupinades ? Rien : aussi nous nous bornerons à faire , d'après M. l'Abbé Trublet , quelques réflexions sur les manières de la grace. Elles pourrônt être utiles aux Théologiens , qui , au lieu de la demander , disputent sur elle de façon à ne l'obtenir jamais.

On trouve dans tous les systèmes imaginés par les Scholastiques , de très-grandes difficultés. Il reste dans tous ce l'incompréhensible , & le Pélagien même , pour peu qu'il soit pressé , doit s'écrier avec St. Paul , *ô altitudo !* aussi-bien que le Catholique. La seule permission de pécher , sera toujours une difficulté insoluble , parce que Dieu ayant

pu empêcher le péché sans détruire la liberté, il paroît en être l'Auteur. Mais le mot de *St. Paul* suffit à la foi, & dès-lors doit suffire à la raison, qui prescrit elle-même la soumission à la foi. Cette soumission comprend deux choses : la première, croire les vérités révélées, quoiqu'on en ignore le *pourquoi* & le *comment*, ce qui ne devroit pas être difficile. La seconde, réprimer la curiosité de savoir ce *pourquoi* & ce *comment*, ce qui peut coûter d'avantage. Cependant, combien de vérités naturelles, sur lesquelles cette curiosité n'est pas plus satisfaite ! Les hommes cherchent dans les ténèbres les secrets de la nature qui s'échappent sans cesse de leurs mains avides.

Ces conseils n'ont presque jamais été suivis ; & dans tous les partis, on s'est donné & on se donne encore les qualifications les plus odieuses. Les Pélagiens traitoient les Catholiques de Manichéens sur plusieurs points & en particulier sur la liberté. *Julien*, un des chefs de cette secte, insiste beaucoup sur cette accusation ; & *St. Augustin* la réfute avec force, & tant par des raisonnemens & des explications, que par le désaveu net & précis d'une conséquence, qui, aux yeux des esprits prévenus, pourroit paroître s'ensuivre de la Doctrine Catholique ; conséquence, si elle étoit juste, & à plus forte raison, si elle étoit avouée, infiniment plus dangereuse que le Pélagianisme même. Nier la grâce, ce seroit être Hérétique. Nier la liberté, ce seroit être de plus un pernicieux citoyen.

Au reste, les deux hérésies sur la grâce consistent dans les fausses conséquences qu'on tire, ou d'une vérité que la nature dicte, la liberté ; ou d'une vérité que la Religion enseigne, la nécessité & le pouvoir de la grâce. Le principe du Pélagien est que l'homme est libre ; celui du Calviniste est, que *l'homme ne peut rien sans la grâce*. Le Pélagien n'est que Philosophe. Le Calviniste rigide est en quelque sorte trop Théologien.

Mais son hérésie si déraisonnable, est de plus, je le répète, infiniment dangereuse. Elle peut mener, (on l'a remarqué avant moi) à une sorte de tranquillité après le péché, & d'inaction dans l'état du péché. Elle peut être un obstacle à la conversion, en empêchant d'abord la con-

trition ; & ensuite le bon propos. La contrition n'est pas un simple regret ; c'est un repentir. Or, si la doctrine du Calviniste laisse subsister les motifs du premier, elle anéantit ceux du second. De même le bon propos n'est pas un simple desir de ne plus pécher ; c'est une ferme résolution de faire les efforts nécessaires pour ne plus pécher. Or, si cette doctrine laisse desirer, elle peut empêcher d'agir, en faisant regarder l'action comme inutile, & même comme impossible. En un mot, elle peut faire dire dans le cœur : *la grace m'a manqué, & je l'attends.*

Mais il y a plus encore. En présentant, comme dogme de la foi, un système qui révolte également l'esprit & le cœur, on augmente la difficulté de croire la Religion. Disons-le nettement. Le Calvinisme guide conduit au Dérisme, à l'Athéisme même. Les systèmes durs sont dans la Religion, ce que le Despotisme est dans la politique. La plupart des Protestans l'ont bien senti ; ils ont abandonné les opinions de *Calvin* sur la prédestination, la réprobation & la grace, quoique si solennellement renouvelées & confirmées par le fameux Synode de Dordrecht ; & aujourd'hui on trouveroit plutôt parmi eux des Arminiens, que des Gomaristes. Les Luthériens ont encore plus généralement abandonné *Luther* sur les mêmes matières.

Il y a des Théologiens dans l'Eglise, qu'on soupçonne d'avoir conservé quelques idées des Calvinistes sur la grace. Mais si de quelques-uns de leurs principes, il paroît que l'homme n'est pas libre, & que la cupidité & la grace l'entraînent nécessairement tour-à-tour, ils rejettent sincèrement cette conséquence. Nous prendrons cette occasion pour renouveler aux Théologiens des différentes écoles l'exhortation qui leur a été faite si souvent, de ne point donner pour la doctrine de leurs adversaires, des conséquences qu'ils désavouent. C'est une loi que dicte l'équité, & ils ont tous intérêt qu'elle soit observée. En effet, quel est le système, dont on ne puisse tirer des conséquences odieuses ? Je dirois presque, quelle est la vérité, dont on ne puisse conclure quelque erreur avec une sorte de vraisemblance ?

Que les Théologiens Catholiques cessent enfin de se trai-

ter réciproquement de *Calvinistes* & de *Pèlagiens* ; & de fournir par-là des armes aux Hérétiques & aux Incrédules. Qu'ils connoissent la dignité de leur profession , & qu'ils ne se confondent point avec ces vils gladiateurs , dont l'unique métier étoit de s'avilir & de se déchirer pour amuser le peuple.

Il n'y a point eu de dispute plus célèbre que celle de M. Arnaud & du Père Malebranche. Quels hommes ! *A peine*, dit M. de Fontenelle, *l'Europe eut-elle fourni encore deux pareils Athlètes*. Mais avec tant de lumières manquoient-ils de bonne foi ? Non , sans doute. Cependant ils s'imputoient l'un à l'autre des erreurs très-graves, & ce ne pouvoit être sans quelque fondement. Mais , pour n'être pas absolument injustes, ces imputations n'en étoient pas moins fausses. C'est ce qui fit dire au Père Malebranche, qu'il étoit bien las de donner au monde un spectacle aussi dangereux que ceux contre lesquels on déclame le plus. Puissent donc , je le répète, puissent les Théologiens ne le plus donner !

Ne croyons pas au reste que les vérités de la grace ne sont que des vérités de spéculation , & qu'il n'y a point de conséquence à en tirer pour la pratique. Sans doute il y en a , & voici les deux principales : demander la grace, & n'y point résister.

Mais hélas ! au lieu de la demander, la grace est devenue elle-même un sujet de perdre la grace. On ne parle que d'elle ; mais est-ce toujours elle qui en fait parler ? Et tandis que l'esprit s'en occupe le plus, le cœur est-il également rempli de cette charité pour Dieu & pour le prochain, qui est le principal don de la grace ? Puisse du moins cette divine charité unir tous les cœurs sur la terre, en attendant que la vérité parfaitement connue dans le Ciel, réunisse tous les esprits.



GUERRE.

Les Orateurs Chrétiens se sont-ils élevés contre ce fléau ?

Dans le commencement de cet article du *Dictionnaire Philosophique*, la providence est insultée à l'occasion des maladies auxquelles elle a soumis l'homme. Nous répondrons ailleurs aux plaintes injustes des Incrédules. Bornons-nous à réfuter une invective de l'Auteur aussi indécente que calomnieuse. Après avoir beaucoup décrié les Sermons, il ajoute : » de cinq ou six mille déclamations de cette espèce, » il y en a trois ou quatre tout au plus, composées par un » Gaulois nommé *Maffillon*, qu'un honnête homme peut » lire sans dégoût ; mais dans tous ses discours, il n'y en » pas un seul où l'Orateur ose s'élever contre ce fléau & » ce crime de guerre, qui contient tous les fléaux & tous » les crimes. Les malheureux Harangueurs parlent sans cesse » contre l'amour, qui est la seule consolation du genre humain, & la seule manière de le réparer ; ils ne disent » rien des efforts abominables que nous faisons pour le » détruire. »

Pour démontrer la fausseté de cette assertion, il n'y a qu'à ouvrir *Maffillon* : voici ce que nous lisons dans le Sermon du premier Dimanche du *Petit Carême*.

» Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois, si le Souverain, oubliant qu'il est le Protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des Provinces que de régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être destructeur de ses voisins que le père de son Peuple ; si le deuil & la désolation de ses sujets est le seul champ de gloire qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance, qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'élève l'idole de sa grandeur que sur les larmes

» & les débris des Peuples & des Nations, quel fléau pour-
 » la terre ! Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quel-
 » que insensé chantera peut-être les victoires ; mais les Pro-
 » vinces, les Villes, les Campagnes en pleureront. On
 » dressera des monumens superbes pour immortaliser ses
 » conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant
 » de Villes autrefois florissantes ; mais la désolation des
 » campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les
 » ruines de tant de murs, sous lesquels des Citoyens pai-
 » sibles ont été ensevelis ; mais tant de calamités qui sub-
 » sisteront après lui, seront des monuments lugubres qui
 » immortaliseront sa vanité & sa folie. Il aura passé comme
 » un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve
 » majestueux pour y porter la joie & l'abondance. Son
 » nom sera écrit dans les Annales de la postérité parmi les
 » Conquérans ; mais l'on ne rappellera l'histoire de son
 » regne, que pour se souvenir des maux qu'il a fait aux
 » hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au Ciel ; sa
 » tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront éga-
 » lé ses desirs, & tout cet amas de gloire ne sera qu'un
 » monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infec-
 » tion & l'opprobre. » (*)

Voici un autre morceau pris dans son *Avent* au Sermon
 du jour de Noël, « La guerre & la fureur semblent avoir
 » établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois
 » s'élèvent contre les Rois, les peuples contre les peuples ;
 » les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entredé-
 » truire ; un vil monceau de pierre arme leur fureur & leur
 » vengeance ; & des nations entières vont périr & s'en-
 » sevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront
 » les ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les conte-
 » nir & les fixer chacun dans les bornes, que la nature
 » elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires.
 » Chacun veut usurper sur son voisin ; & un misérable champ
 » de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux
 » qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang,
 » dont il demeure à jamais souillée. »

(*) *N. B.* Voyez l'éloge des Sermons & l'Apologie de la Prédi-
 cation dans l'article BOSSUET.

HELVET. * *

§. I.

*Histoire du Livre de L'ESPRIT; rétractation de
l'Auteur.*

CET Auteur est assez connu par le Livre de *l'Esprit*, publié sous les plus mauvais auspices, en 1758 in-4°. & in-12 2 vol. Il est précisément l'opposé de son titre; il falloit l'intituler: *De la Matière*. C'est un recueil de systèmes aussi anciens que l'impiété, de faux principes mille fois détruits; de paradoxes & d'inepties puérilement hazadés, de faits démentis, de citations altérées, d'anecdotes scandaleuses. L'approbation & le privilège qu'on avoit surpris au Censeur & au Ministre, furent révoqués par un Arrêt du Conseil. Divers Auteurs de feuilles périodiques, M. l'Abbé *Gauchat*, M. *Chaumeix*, s'élevèrent successivement contre le livre de *l'Esprit*. M. l'Archevêque de Paris le proscrivit par un Mandement du 22 Novembre 1758; le Parlement le flétrit par un Arrêt du 23 Janvier 1759; Sa Sainteté l'anathématisa par des Lettres Apostoliques du 31 Janvier de la même année. Enfin la Sorbonne publia sa censure, qui fut applaudie par tous les bons esprits.

M. *Helvet*, * * est né avec la modération d'un vrai Philosophe. Il vit le scandale qu'il donnoit avec les regrets d'un bon citoyen. Instruit que le Parlement procédoit à la condamnation de son livre, il crut devoir présenter une Requête qui fut déposée au Greffe de la Cour. Il y disoit » que » plus il réfléchit sur le malheur qu'il a eu de composer son » livre intitulé de *l'Esprit*, plus il craindra toujours de ne » s'être pas suffisamment expliqué par ses précédentes ré- » tractations & déclarations; qu'en conséquence il se croit » obligé de chercher à dissiper, autant qu'il est en lui » jusqu'à l'apparence de doute sur la sincérité de sa dou- » leur & de son repentir. Qu'il requiert qu'il plaise à la Cour » lui donner acte de ce qu'il déclare, déteste & rétracte

» formellement & précisément toutes les erreurs dont son
 » livre est rempli ; lui donner pareillement acte de ce qu'il
 » fait & fera toujours profession des vérités contraires aux-
 » dites erreurs, se soumettant en tout au jugement qui sera
 » prononcé par la Cour, la suppliant très-humblement de
 » vouloir bien considérer, que la faute a eu pour principe
 » l'égarement de son esprit, plutôt que celui de son cœur. »

M. Tercier qui avoit été le Censeur du livre, présenta
 en même temps la Requête, où il s'exprimoit en ces termes :
 » ayant appris que le Sr. *Helvet.* * * avoit présenté une
 » Requête à la Cour, au sujet de son livre intitulé de *l'Es-*
 » *prit*, & ayant eu le malheur de le laisser passer, & de
 » l'approuver par une inadvertance que je ne me pardon-
 » nerai jamais : je me crois également obligé d'exposer à la
 » Cour mes véritables sentimens, ma douleur & mon re-
 » pentir. Je requiers qu'il plaise à la Cour me donner acte
 » de ce que je défavoue & déteste toutes les erreurs,
 » dont ce livre est rempli & rétracte formellement l'appro-
 » bation, que j'ai mis au bas du livre, déclarant que je
 » serai toute ma vie profession des vérités opposées aux-
 » dites erreurs ; que c'est par inadvertance que j'ai approuvé
 » ledit livre, & ai été l'occasion de son impression. Je sup-
 » plie très-humblement la Cour d'user d'indulgence à mon
 » égard ; je déclare en outre que je suis si repentant de
 » ma faute, que désormais je n'entends plus me charger
 » d'examiner ni d'approuver aucun livre. »

Le Parlement voulut bien avoir égard aux deux précédentes Requêtes, user d'indulgence à leur égard, & leur donner acte de leur rétractation & de leur défaveu.

L'indulgence de ce Corps illustre pour M. *Helvet.* * *, parut d'autant mieux placée, que cet Auteur étoit connu par des vertus & des actes de générosité, autant que par la douceur & la facilité de son caractère. On l'avoit séduit & on l'avoit inspiré ; & naturellement droit & confiant, il avoit travaillé pendant dix ans à détruire les loix de la Morale & les dogmes du Christianisme, sans s'imaginer qu'il leur donnoit atteinte. On verra les principales idées qu'il vouloit répandre dans le paragraphe suivant, que nous donnons d'après M. l'Abbé *Gauchat* en forme de Catéchisme,

6. I I.

Catéchisme du livre de l'Esprit.

D E L' A M E.

D. L'Ame est-elle spirituelle & active?

R. « Nous avons en nous . . . deux puissances passives . . . la sensibilité physique . . . la mémoire . . . causes productrices de nos pensées. » *Pag. 2 de l'Esprit.*

D. Mais des puissances passives ne paroissent pas pouvoir agir. N'avons-nous pas un principe intelligent, séparé de la matière?

R. A quoi serviroit-il ? | « La sensibilité physique : . . . seule produit toutes nos idées. » *pag. 6.*

D. Cette sensibilité, sans doute, occasionne plusieurs idées. Mais n'avons-nous pas encore une faculté qui nie ou affirme, qui pèse & réfléchit, qui juge, &c. ?

R. « Tout jugement n'est qu'une sensation. » *p. 10. Dans l'homme tout se réduit à sentir. » pag. 12.*

D. La sensibilité physique ne paroît que matière. Or l'Ame est-elle matière, ou est-elle esprit?

R. « Par les seules lumières de la raison . . . nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration. » *ibid.*

D. Cette incertitude est affligeante. Pour ne point adopter de préjugés sur ces objets, quel parti faut-il prendre?

R. « On doit ne porter que des jugemens provisoires. » *pag. 5.*

D. Rien n'est plus sage que ce jugement provisoire sur la nature de notre ame. Ne pourroit-on pas l'étendre plus loin encore, & n'en porter que de tels sur la matérialité des corps? Si l'Ame est corporelle, pourquoi tous les corps ne penseroient-ils pas.

R. L'idée est juste. « La découverte de l'attraction pouvoit faire soupçonner quelques propriétés inconnues, telles que la faculté de sentir, qui . . . pouvoit être commune à tous les individus (non organisés.) » *pag. 32.*

D. C'est-là savoir élever la nature, que de supposer tous

les êtres des êtres pensans. Dès-lors la faculté de penser n'est plus le privilège de l'homme. Où faut-il donc chercher la cause de l'infériorité de l'ame des animaux.

R. „ Dans la différence du physique de l'homme & de l'animal. „ *pag. 2.*

D. Quelles sont ces différences ?

R. Il y en a cinq principales: 1°. „ Au lieu de mains & de doigts flexibles . . . les pattes des animaux sont terminées, ou par de la corne, ou par des ongles, ou par des griffes . . . 2°. La vie des animaux est plus courte. 3°. Ils ont moins de besoins . . . 4°. Ils ne forment qu'une société fugitive devant l'homme . . . 5°. L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié. „ *pag. 2 & 3.*

D. Voilà, je vous l'avoue, des différences singulières; & relativement à l'ame, très-neuves. Il me vient une idée: Si au lieu d'avoir des mains flexibles, nos poignets étoient terminés par de la corne ou des griffes, quel seroit notre sort actuel ?

R. „ Les hommes seroient encore errans dans les forêts; des troupeaux fugitifs. „ *pag. 4.*

D. Nous devons donc au physique de nos mains, les Sciences, les arts, la civilisation ? Leur effet est merveilleux. Mais pourquoi les singes qui ont des pattes à peu près semblables à nos mains, n'ont-ils pas fait autant de progrès que nous ?

R. Outre les cinq différences ci-dessus „ les singes sont frugivores . . . & étant comme les enfans dans un mouvement perpétuel . . . ils ne sont pas susceptibles de l'ennui. *pag. 3.*

D. La réponse est concluante: elle démontre que le physique seul suffit, pour établir que la différence de l'ame des animaux & de la nôtre est très-légère. Dites-nous un mot de son immortalité. Que pensez-vous de ce dogme ? Quand est-ce qu'il a commencé ?

R. „ Du temps de Neron on se plaignoit à Rome, que la doctrine de l'autre monde étoit nouvellement introduite. „

D. C'étoit sans doute l'Evangile qui l'avoit introduite; &

dans un autre Pays , par quel moyen a-t-elle pénétré ?

R. „ L'amour, pour flatter la douleur d'une veuve éplo-
„ rée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le
„ système de l'immortalité de l'ame. „ pag. 197.

DE LA MORALE.

D. La Morale nous donnant les principes & les règles de nos mœurs , rien ne paroît plus essentiel que de s'en bien instruire. Dites-nous dans quelle source doit-on la puiser.

R. « Il n'est point d'école publique pour l'apprendre. » pag. 575.

D. Mais la Religion Chrétienne n'est-elle pas une école où l'on s'instruit de ces devoirs ? & la Morale n'est-elle pas une règle sûre & infaillible pour diriger nos mœurs ?

R. La Morale Chrétienne ? « C'est une science vaine ; » pag. 154. une science frivole. pag. 161. Ses pré-
„ ceptes jusqu'à présent équivoques & contradictoires
„ ont permis aux plus insensés de justifier toujours leur
„ conduite par quelques-unes de ces maximes. » pag. 167.

D. Mais puisque la Morale de la Religion renferme tant de frivolité & d'écueils, il en est donc une autre plus sûre, plus utile ? Qui nous l'enseignera ?

R. Vous serez peu éclairé. « Nous n'avons ; pour » ainsi dire, que la Morale de l'enfance du monde. » pag. 222.

D. Il est surprenant qu'après tant de siècles elle soit encore si imparfaite. Il faut donc qu'on ait mis obstacle à ses progrès & corrompu ses principes. Quels sont les hommes pervers coupables de cet attentat ?

R. « Les fanatiques qui se jugent vertueux, non sur ce » qu'ils font, mais sur ce qu'ils croient..... Ambitieux,
„ hypocrites & discrets, ils sentent que pour asservir les
„ peuples, ils doivent les aveugler ; leur intérêt les y » nécessite. » pag. 224.

D. Et encore ?

R. « Les demi-politiques..... qui croient que leur » considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils » affichent pour toutes les opinions & erreurs reçues. » *ibid.*

D. En empêchant la saine Morale, que veulent tous ces gens-là ?

R. « Tenir les peuples prosternés devant les préjugés » reçus, comme devant les crocodiles sacrés de Memphis. » *pag.* 226.

D. Que faut-il faire pour s'opposer à ces ennemis d'une pure & saine Morale ?

R. « Faire voir dans ces protecteurs de la stupidité, » les plus cruels ennemis de l'humanité ; leur arracher le » sceptre de l'ignorance, dont ils se servent pour comman- » der aux peuples abrutis. »

D. Mais dites-nous à présent sur quel principe vos Philosophes réformateurs établiront leur Morale ?

R. « L'amour de soi est la seule base sur laquelle on » puisse jeter les fondemens d'une Morale utile. » *pag.* 230.

D. Mais dans cet amour de soi, quel motif y chercher pour animer ses œuvres ? Est-ce la conformité à l'ordre ?

R. Motif idéal. « La douleur & le plaisir sont les seuls » moteurs de l'univers moral. » *ibid.*

D. La douleur & le plaisir peuvent donc spécifier nos œuvres bonnes ou mauvaises ?

R. Sans contredit. « La sensibilité physique & l'intérêt » personnel ont été les auteurs de toute justice. » *pag.* 276.

D. Qu'est-ce que la vertu ?

R. « Par ce mot de vertu, on ne peut enten- » dre que le desir du bonheur général (civil) » *pag.* 234.

D. Mais je vois un inconvénient dans cette idée de la vertu. N'étant fondée que sur l'intérêt civil de la patrie, elle ne peut être invariable.

R. « Non : les mêmes actions peuvent devenir successi- » vement utiles ou nuisibles, & par conséquent prendre

» tour-à-tour le nom de vertueuses & de vicieuses. » pag. 134.

D. Plusieurs anciens Philosophes n'ont-ils pas cru que la vertu étoit l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel, & par conséquent immuable ? pag. 133.

R. « Ce sont les rêves ingénieux, mais inintelligibles » du Platonisme. » *ibid.*

D. Mais n'est-il pas essentiellement beau d'adorer son Créateur, d'aimer son père, d'obéir à son Prince, de servir sa patrie, de secourir un misérable ?

R. « Ce beau est un mystère dont ils ne peuvent » donner l'idée précise. » pag. 133.

D. Il semble que la conformité à l'ordre & à la sainteté par essence est une idée précise. Pourquoi donc ne pas établir la vertu sur la loi ?

R. C'est qu'un Philosophe, qui dans ses écrits » est toujours censé parler à l'univers, doit donner » à la vertu des fondemens sur lesquels toutes les » nations puissent également bâtir, & par consé- » quent l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. » pag. 232.

D. Mais n'avoit-on pas toujours pensé, que pour rendre la vertu réelle & solide, il falloit des motifs supérieurs à des biens purement terrestres ?

R. « Des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse » par un Législateur habile, suffisent pour former des » hommes vertueux. » pag. 232.

D. Si la vertu n'est plus utile, ainsi qu'on l'a vu en certains temps, comment doit-on la regarder ?

R. « S'écrier avec Brutus : O vertu, tu n'es qu'un vain » nom. » pag. 397.

D. Outre cette vertu réelle, utile à la patrie, n'en est-il pas d'autres qui ne tendent qu'à former notre ame, qu'à animer le culte ? Comment les appelez-vous ?

R. « Des vertus de préjugés. » pag. 142.

D. Qu'est-ce que vertu de préjugé ?

R. « Celle dont l'observation exacte ne contribue en

» rien au bonheur public ; telles sont les austérités des
» Fakirs. » *ibid.*

D. Mais peut-on estimer ces fausses vertus ?

R. « Oui : elles sont , dans la plupart des nations , plus
» honorées que les vraies vertus ; & ceux qui les prati-
» quent , en plus grande vénération que les bons citoyens. »
pag. 142.



H U E T.

Ce Prélat étoit-il Incrédule.

M. de V. cherche à rendre suspecte la Religion de plusieurs savans , même de ceux qui ont le mieux écrit sur les vérités du Christianisme , & entr'autres , du célèbre M. Huet , Evêque d'Avranches. Je conviens que dans le *Traité de la foiblesse de l'Esprit humain* , publié depuis sa mort , le Scepticisme dans les sciences purement humaines est porté au-delà de ses justes bornes. Mais l'autorité de M. Huet n'en est que plus grande en matière de Religion , s'il la croyoit bien sincèrement. Or , voici ce qu'on trouve dans son portrait fait par une Dame de ses amies , & adressé à lui-même. « Vous êtes , lui dit cette Dame , très-ferme » en la foi , & vous avez si bien su vous servir de la » science qui gâte les autres , & qui les fait douter de » tout , à vous affermir dans la Religion , que j'estime » qu'on ne peut croire ce qu'elle nous propose , plus fer- » mement que vous faites. Cela m'a paru en tous vos » entretiens , & il y a autant à profiter avec vous de ce » côté-là , que sur toutes les autres choses. »

Ce portrait imprimé pour la première fois en 1663 , a été réimprimé depuis avec plusieurs autres , à la suite des Mémoires de Mademoiselle de Montpensier.

On peut voir encore l'éloge de M. Huet , par M. l'Abbé d'Olivet. L'Auteur l'a placé à la tête du *Huetiana* , & à la fin de l'Histoire de l'Académie Française par M. Pellisson. C'est sur-tout cette seconde édition de l'éloge.

que nous invitons à lire. L'on y trouvera une addition très-curieuse sur le Traité de la foiblesse de l'Esprit humain. Voyez encore la dissertation du Pere *Baltus*, Jésuite, sur cet Ouvrage. On la trouve dans le tom. 2. des *Mémoires de Littérature & d'Histoire*, recueillis par le Père *Desmolets*, de l'Oratoire.

Le savant Jésuite y déclare n'avoir rien trouvé dans le livre de M. *Huet*, que ce qu'enseignent communément les Pères & les Docteurs de l'Eglise.



J A C O B.

Prophétie de ce Patriarche sur la venue du Messie.

Jacob mourant, appelle ses enfans autour de son lit, & il prédit à chacun d'eux la destinée de leur Tribu. Conduit par l'esprit de Dieu, il trace leur histoire; mais parlant à *Juda*, il dit: « vos frères vous loueront, votre main » s'appesantira sur vos ennemis, les enfans de votre père » se prosterneront devant vous. Le sceptre ne sortira point » de *Juda*, & il y aura toujours des conducteurs du peuple, nés de sa race, jusqu'à ce que vienne l'Envoyé » promis, qui est l'objet de l'attente des nations. (*Genèse* » C. XLIX. V. 10.) » Le mot de sceptre dans l'usage de l'Ecriture signifie l'autorité, la puissance, la magistrature. Ainsi le privilège qu'a *Juda* sur ses frères consiste en ce qu'elle aura la prééminence & l'autorité sur les autres Tribus, & qu'elle formera un état de République jusqu'à la venue du Messie. Cet Envoyé, ce Desiré des Nations, ne peut être que le Messie. Tous les Juifs en convenoient, & ces paroles ne sont propres qu'au Messie. Voyons donc si la Tribu de *Juda* a eu cette autorité sur les Tribus, & quand cette prééminence a été entièrement éteinte? Il n'y a qu'à ouvrir l'histoire des Juifs.

I. Depuis la bénédiction de *Jacob*, la Tribu de *Juda* est la première en marche & en honneur; elle campe & campe la première. Elle a la première portion de la

terre de *Canaan* : l'autorité royale est fixée dans cette Tribu en la personne de *David* & de ses descendants. Dieu appelle *Juda* son Roi : (Pseaume 59.) Preuve que la supériorité de *Juda* étoit antérieure à lui, & qu'elle continueroit, lorsque sa famille ne seroit plus sur le Trône. Dix Tribus se séparèrent de celle de *Juda* ; elles sont ensuite enlevées & dispersées dans l'Assyrie.

Elles ne forment plus un corps de Nation ; mais la Tribu de *Juda* se maintient, même en captivité. Elle a ses Chefs, ses Loix, ses Prophètes, ses Juges. Sous *Zorobabel*, elle revient encore dans son ancien héritage. Elle sert de base à la République qui s'y forme ; elle fournit les *Machabées* & les Sénateurs : elle paroît si dominante, qu'elle donne le nom de Juifs à tout ce qui reste, & cela jusqu'à *Tite*. Donc le sceptre & l'autorité a toujours été dans la Tribu de *Juda* jusqu'à la destruction du Temple & de la Nation.

II. Depuis *Tite* il n'y a plus de Villes, plus d'Autels ; plus de Magistrats, plus de Registres, plus d'autorité visible, plus d'ombre de République : tel est l'état des Juifs depuis dix-sept siècles. Le Messie est donc venu : car jusqu'à son arrivée, le sceptre doit rester dans la Tribu de *Juda*. Depuis ce temps elle en est totalement dépouillée ; mais avant la destruction de la Judée, J. C. a paru. Lui seul s'est dit l'Envoyé & le Désiré des Nations, par tous les biens qu'il leur a fait. Donc lui seul est le Messie prédit par *Jacob*. Nous renvoyons encore pour le développement de cette Prophétie, à l'ouvrage de M. de *Pompignan*, que nous avons cité dans l'article DANIEL.



J A M B L I Q U E.

*Absurdité de son parallèle de Pythagore & de Plotin
avec JESUS-CHRIST.*

POrphyre & Jamblyque ont été deux Précurseurs de nos impies modernes. Le premier fut le maître du second. Il inventa des fables aussi impies que celles de son maître, mais plus déguisées & revêtues exprès de tours obscurs & de termes emphatiques, destinés à surprendre les respects de l'ignorance. Son livre des *Myères* n'est qu'une contemplation fanatique, & une folle mysticité qui dégénère en abomination. C'est-là qu'on trouve le détail des effets miraculeux de la Théurgie. C'est-là qu'on entend dire, qu'elle est la purification entière de l'ame, la parfaite délivrance, le principe de sa transformation, qu'elle l'amène à toutes les Puissances Divines, qu'elle est le germe de la Béatitude Céleste, elle-même, qu'elle rend la première intégrité, & qu'enfin elle place dans le sein du Souverain Maître de l'Univers. Quelles rêveries ! quel délire !

De la même main sortit le livre de la *vie de Pythagore* : Ouvrage qui n'est point une histoire, mais une suite de fables ridicules, grossières, & dignes de ces petits romans à papier bleu, que les Colporteurs vendent dans nos villages. *Pythagore* y est mis en parallèle avec J. C. & ce Philosophe y est nommé Dieu, & fils de Dieu descendu sous une forme humaine, pour tempérer par ce voile l'éclat de sa Majesté, que notre faiblesse n'eût pu soutenir sans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardiesse de la comparaison, on produit les preuves de cette Divinité prétendue, on cite les miracles qu'elle fit ; & quels miracles ? *Pythagore* se levant dans les jeux olympiques, fit voir à cette nombreuse assemblée la cuisse d'or qu'il portoit ; seul entre tous les hommes, il entendoit la délicieuse harmonie que faisoient les sphères célestes, en se mouvant l'une sur l'autre. Il avoit une réminiscence par-

faite des corps divers que son ame avoit animés. Il se souvenoit, par exemple, d'avoir été tantôt arbre, tantôt poisson, & en particulier d'avoir été le magnanime *Euphorbe*, vainqueur de *Patrocle* le tendre ami d'*Achille*. Il s'étoit fait saluer & nommer par les fleuves; il avoit fait entendre ses discours aux animaux, & sans doute il avoit oui leurs réponses. Il avoit deviné le nombre des poissons que les Pêcheurs tiroient dans leurs filets. Il avoit prédit la mort d'un Ours. Ce qui étoit de plus grande importance, vû sa doctrine, il défendit à un Bœuf de manger des fèves; & le Bœuf obéit à sa défense. Je n'ai ni le loisir, ni le courage de raconter les autres prodiges du Philosophe Dieu. Ils étoient innombrables selon *Porphyre* lui-même, trop fin, cependant, pour y croire. Mais tout étoit bon, pourvu qu'il en imposât, & on n'avoit point d'autre but. C'étoit le peuple qu'il falloit tromper, & la pente à l'idolâtrie ne favorisoit que trop la séduction.

Après *Pythagore*, on fit une Divinité de *Plotin*. Ce Sophiste étoit, comme l'on sait, un des plus grands défenseurs de la magie Platonicienne. Il avoit lui-même évoqué son propre Démon, & il se trouva que ce génie d'un impudent étoit un des Dieux du premier ordre; un Dieu qui tenoit beaucoup au-dessous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet assister à un sacrifice Théurgique, où l'invite son Disciple *Amélius*. *Ce n'est point à moi, lui dit-il, à faire aux Dieux les premières avances, c'est à eux à me prévenir.* Le moyen de soupçonner que celui qui refusoit ainsi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fut pas un Dieu lui-même? Il l'étoit si constamment, qu'après sa mort, (car ce Dieu mourut) *Apolon* se chargea de son éloge funébre. Il mit *Plotin* dans l'assemblée des immortels, ne pouvant le mettre aux petites maisons, & le plaça auprès de *Minos*, de *Rhadamante*, d'*Eaque*, de *Platon* & de *Pythagore*.

Voilà les imposteurs qu'on ose mettre en parallèle avec le fils de Dieu; qu'on examine & qu'on décide,

IDOLÂTRIE.

*Définition de ce mot ; il y a eu beaucoup
d'Idolâtres.*

IL n'étoit pas besoin certainement de faire un grand étalage d'érudition Grecque , pour prouver qu'*Idolâtre* signifie adorateur des Idoles. C'est-là le sens propre de ce mot ; mais il se dit aussi de tous ceux qui rendent un culte divin à des créatures. *Les Perses qui adoroient le feu , les Egyptiens qui adoroient les Crocodiles , étoient Idolâtres.* C'est ce que dit le Dictionnaire de l'Académie Française, édition de 1762, au mot *Idolâtre*. Ainsi on peut donner ce nom à plusieurs peuples auxquels M. de V. veut le refuser. Toutes ses brillantes dissertations là-dessus ne sont que des erreurs de termes ; & s'il avoit voulu nous entendre , il se seroit épargné de longues discussions qui ne mènent à rien.

Nous convenons que dans le commencement de l'idolâtrie, lorsque les hommes n'adornoient que les astres & les élémens, ils n'avoient point d'idoles ni d'images pour les représenter, parce que ces objets leur étoient présens. Ils n'avoient pas même de Temples ; mais dès que les hommes eurent commencé à adorer des Héros qui étoient morts, ils voulurent les rendre présens par des représentations & des simulacres. C'est de là que sont venues les Idoles posées dans des Temples où les hommes s'assembloient & se prosternoient devant elles. Les uns rapportoient ce culte aux objets que les Idoles représentoient ; mais quelques-uns adornoient l'Idole même ; d'autres enfin la regardoient seulement comme un mémorial, que quelques-uns prétendoient servir à attirer l'ame ou la vertu des Dieux.

Ceux qui reconnoissoient la vanité des Idoles ne laissoient pas d'être Idolâtres, puisque nous entendons par idolâtrie le culte des faux Dieux. *Pythagore* étoit Païen ; les anciens Romains étoient Païens ; cependant *Pythagore* ;

par un effort de la raison naturelle, soutenoit que la Divinité ne pouvoit tomber sous les sens corporels, mais qu'elle étoit seulement intelligible; & sur ce principe, il défendoit de faire aucune figure pour représenter les Dieux. Numa suivit cette doctrine dans la Religion qu'il établit à Rome; & les premiers Romains ont été l'espace de cent soixante-dix ans avec des Temples bâtis en l'honneur de leurs Dieux, sans statue, figure, ou image d'aucun de ces Dieux, ni peinte, ni taillée, ni jettée au moule. Leur idolâtrie consistoit alors au culte de plusieurs faux Dieux, qu'ils adoroient. Dans la suite du temps, les peuples adorèrent mêmes les Idoles, & respectèrent comme des Divinités les statues qu'ils avoient eux-mêmes fabriquées. Comment M. de V. peut-il en douter, lui qui dit, qu'il y a eu de tout temps une foule de superstitieux & un petit nombre de sages? Lui qui prétend que le gros du genre humain a été très-long-temps insensé & imbécille; & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver de la raison dans la folie.

Quoi! pourrions-nous lui dire: vous êtes porté à croire tout ce qu'on vous rapportera de plus bizarre, de plus infâme, de plus superstitieux, de plus abominable, de la nature humaine; & vous ne voulez pas qu'une partie de cette espèce humaine ait pu se prosterner devant des Idoles? Il est constant, dites-vous, que plus des trois quarts des habitans de la terre en vécu très-long-temps comme des bêtes féroces; ils sont nés tels. Ce sont des Singes que l'éducation fait danser, & des Ours qu'elle enchaîne. Pourquoi n'avouerez-vous donc pas que ces Singes & ces Ours ont dû avoir la croyance la plus ridicule, avant que la lumière du Christianisme eût éclairé leurs ténébres?

Nous convenons avec vous, que la vanité des Idoles n'a pas été inconnue à quelques-uns des Gentils, comme à Maxime de Tyr, au Philosophe Saluste & à Celse, à l'Empereur Julien, à ceux dont St. Ambroise dit, qu'ils ne rendent leur culte au bois que comme à l'image de Dieu; mais convenez avec nous, que le commun des Païens a cru que la Divinité habitoit véritablement dans ces statues

d'or, d'argent, de pierre ou de bois. On disoit qu'elles avoient la vie, le sentiment, qu'elles mangeoient, qu'elles buvoient. On leur portoit tous les jours une grande quantité d'alimens qui étoient consommés par les Prêtres. *Daniel* rapporte (chap. 14.) qu'on voulut le faire mourir à Babylone, parce qu'il découvrit la fourberie de ces Ministres imposteurs. Les Phéniciens se berçoient de la même chimère, à l'égard d'*Hercule* & d'*Apollon*. Une foule de peuples donnoient dans la même illusion; vous le savez mieux que nous, & si vous aviez vécu de leur temps, vous auriez exagéré ces mêmes abominations que vous tâchez aujourd'hui d'exténuer.

Vous êtes surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées contre l'idolâtrie des Romains & des Grecs; mais ces reproches mêmes prouvent que ces peuples étoient réellement Idolâtres. Car, par qui ces reproches leur étoient-ils faits? Par des Philosophes contemporains, qui connoissoient le peuple, avec lequel ils vivoient, aussi-bien que vous pouvez connoître celui de nos jours; par des Païens convertis au Christianisme, qui avoient eux-mêmes avoir adorés les Idoles; par des Pères de l'Eglise, entre les mains de qui les Idolâtres avoient déposé leurs erreurs.

Ignorez-vous que *Socrate* fût en partie la victime de son zèle contre les Idoles? Une des principales accusations intentées contre lui fut, qu'il ne croyoit point que *Minerve* fut présente réellement dans sa statue. Il y a cent exemples & cent autorités qu'on pourroit vous citer; mais vous les connoissez mieux que nous; & si vous feignez de les ignorer, c'est que vous voulez ablondre les siècles passés & les pays lointains, pour accuser vos Contemporains & vos Compatriotes.

L'Idolâtrie a été dans tous les temps & dans tous les lieux un amas monstrueux de vices & de folies. Les *Fétiches* de l'Afrique, le *Manitou* des Sauvages, le *Brama* des Indiens, le *Fo* des Chinois, l'*Amida* des Japonois ne le cèdent en extravagances & en horreurs ni au *Jupiter* du Capitole, ni à la *Venus* de Paphos, ni à la *Diane* d'Ephèse, M. de V. en voulant justifier les peuples an-

ciens & modernes du juste reproche d'Idolâtrie ; prouve seulement qu'il connoit très-peu les uns & les autres. Il en juge en Poëte dont l'imagination embellit tout ; & non en Philosophe , qui ne voit dans les objets que la vérité sans fard & sans nuages.



J E P H T É.

Où des Sacrifices du sang humain.

IL est évident, dit M. de V. par le texte du Livre » des Juges, que *Jephthé* promet de sacrifier la première » personne qui sortiroit de sa maison pour venir le féli- » citer de sa victoire contre les Ammonites. »

M. de V. nous cite le Texte sacré ; & c'est aussi par ce Texte que nous prouverons qu'il est faux que *Jephthé* ait égorgé sa fille. La consécration qu'il en fit, n'étoit pas pour la mort ; mais pour l'état de virginité ; ce qui étoit un grand sacrifice dans une nation où l'attente du Messie rendoit la stérilité un opprobre. L'Ecriture le marque bien clairement. *Pendant deux mois elle pleura sa virginité avec ses Compagnes. Après ces deux mois elle retourna dans la maison de son Père , qui fit la consécration qu'il avoit promise par son vœu , & sa fille resta dans l'état de virginité.* (Livre des Juges , chapitre XI.)

Le motif de la condamnation d'*Agag* que M. de V. cite encore , fut sa barbare cruauté. *Comme tu as fait couler les larmes de tant de mères , en massacrant leurs enfans , lui dit le Prophète Samuel , ainsi fera-t-on couler les larmes de celle qui s'a donné le jour.* (Liv. I. des Rois , chap. 15.)

Les *Amalécites* du temps de *Saül* , étoient coupables des mêmes injustices que leurs Pères avoient exercées quatre cens ans avant eux. Qu'on suive ce Peuple à la trace ; on le verra depuis *Moïse* jusques à *Saül* , acharné contre les *Israélites*. Qu'on se rappelle toutes les expéditions qui donnèrent occasion aux exploits de *Gédéon* , à ceux de *Jephthé* & à ceux même de *Saül* ; on reconnoitra sans peine, que les *Amalécites* renouvelloient , pour ainsi dire, dans chaque moment de leur existence

existence l'indigne traitement, que leurs Pères avoient fait aux *Israélites* sortans d'Égypte. Dieu n'avoit différé de les punir, que par un effet de sa miséricorde ; mais cette indulgence même, loin de devoir désormais adoucir leur sentence, ne servoit, par l'abus qu'ils en avoient fait, qu'à la rendre plus rigoureuse, & qu'à en presser l'exécution.

Agag, Roi de ces Infidèles, étoit un tyran sanguinaire & cruel, qui ne fut pas puni purement à cause des péchés de ses ancêtres, commis quatre cens ans auparavant, mais à cause de sa propre cruauté. Adorons le jugement de Dieu dans la punition de ce monstre ; & ne nous avisons pas d'appeller un sacrifice de sang humain un châtement, dont il y a des exemples dans d'autres histoires.

Saül, dit M. de V. pag. 67, Tom. II, fut réprouvé pour avoir observé le droit des gens avec ce Roi. C'est une étrange fausseté ; *Saül* ne fut réprouvé que pour avoir épargné *Agag* contre l'ordre exprès de *Samuel*, & non point pour avoir observé le droit des gens avec ce Roi. Il étoit défendu à *Saül* de faire aucun pacte avec *Agag* ; il en fit : il fut coupable ; Dieu le rejetta.

Dieu étoit le maître d'ordonner à *Saül* & ce Prince ne devoit qu'obéir. » Ce ne sont pas les victimes (répond
 » *Samuel* dans l'historien *Josèphe*) qui sont agréables à Dieu ;
 » mais les hommes justes qui obéissent à ses volontés, &
 » qui ne croient rien de bien fait que ce qu'il ordonne. Car
 » on peut sans le mépriser, ne lui point offrir des sacrifices ;
 » mais on ne sauroit lui désobéir sans le mépriser, & ceux
 » qui lui désobéissent ne sauroient lui offrir de véritables
 » sacrifices, & qui lui soient agréables. Quelques grasses
 » que soient les victimes qu'ils lui présentent, & quelques
 » pures que soient leurs offrandes en elles-mêmes, il les
 » rejette & en a de l'aversion, parce que ce sont plutôt
 » des effets de leur hypocrisie, que des marques de leur
 » piété. Mais au contraire il regarde d'un œil favorable
 » ceux qui n'ont d'autres desirs que de lui plaire, & qui
 » aimeroient mieux mourir que de manquer au moindre de
 » ses commandemens. ») *Josèphe, Antiquités Judaïques, Livre VII. ch. 8. Traduction d'Andilli.*



JESUS-CHRIST.

§. I.

*En quel temps y eut-il au monde un JESUS-CHRIST,
& des Chrétiens ?*

I. IL est certain que du temps de l'Empereur *Auguste*, l'idolâtrie étoit universelle dans le monde. L'Univers étoit un temple d'Idoles ; tout étoit adoré , excepté le Dieu Créateur qui n'avoit point de temple ni de culte qu'à Jérusalem ; & à Jérusalem même , son culte avoit été obscurci par l'ignorance & l'orgueil de diverses sectes qui partageoient les Juifs. Au milieu de ces désordres , dans le déclin de la Religion Judaïque , à la fin du regne d'*Hérodes* , sous l'Empire d'*Auguste* , vers l'an 4000 du monde , JESUS-CHRIST parut sur la terre en Judée. Le fait est incontestable. *Celse* , *Porphire* , *Julien* l'Apostat , tous ennemis déclarés du Christianisme , les Juifs même en conviennent.

II. Il est également certain que sous les Empereurs *Claude* & *Néron* , Successeurs d'*Auguste* , il y avoit à Rome des Chrétiens. *Suétone* , Auteur Païen , raconte dans la vie de l'Empereur *Claude* (& cela est marqué au Chapitre 18 des *Actes des Apôtres*) que cet Empereur chassa de Rome les Juifs , accusés d'exciter des troubles , à l'occasion de CHRIST. Il ajoute dans la vie de *Néron* : que les Chrétiens furent punis de divers supplices , à cause de leur superstition nouvelle. *Tacite* dit : que *Néron* , pour se disculper de l'affreux incendie arrivé à Rome , l'imputa aux Chrétiens , qu'il fit tourmenter par d'horribles supplices. Il ajoute : qu'ils tirent leur nom d'un CHRIST , que *Ponce Pilate* , Lieutenant de Judée , fit mourir ; que malgré cela cette secte pulluloit de nouveau , non-seulement en Judée lieu de sa naissance , mais dans tout l'Empire , & à Rome même : *Plin* le jeune , Païen & Gouverneur en Bythinie & dans le Pont sous l'Empereur *Trajan* , l'an de JESUS-CHRIST 103 , se plaignant des traitemens injustes qu'on faisoit aux Chrétiens , déclare à l'Empereur : qu'un

grand nombre de Personnes de tout âge , de tout état , de tout sexe , & dans les Villes & dans les Campagnes , étoient Chrétiens , & qu'on ne pouvoit les convaincre d'aucun crime.

Ces témoignages prouvent donc 1.^o La pureté des mœurs des Chrétiens. 2.^o Leur croyance générale de la divinité de JESUS-CHRIST. 3.^o Les persécutions qu'ils essuyèrent. 4.^o Leur multiplication étonnante. *Pline* se plaint que les temples des faux Dieux étoient déserts , & les sacrifices abandonnés. Voilà donc les Chrétiens répandus par-tout , existans pour lors depuis 60 ans.

Voyez aussi le témoignage de *Josèphe* à l'article de cet Historien ; & de ce témoignage incontestable vous conclurez qu'il y a eu des Chrétiens avant *Vespasien*. L'époque de JESUS-CHRIST & des Chrétiens est donc indubitable.

Il est encore certain que Jérusalem fut prise & ruinée par *Tite*. Le même *Josèphe* en a fait l'histoire , & elle est dans les mains de tout le monde.

Voilà donc deux faits éclatans dont l'Univers est le témoin : la dispersion du peuple Juif , & la conversion des Gentils , arrivées au temps de JESUS-CHRIST , qui a paru cependant avant ces deux événemens. Ainsi les Disciples du CHRIST , n'ont pu rien publier de sa vie à Jérusalem , qui ne fut de notoriété publique ; & les Gentils ont été en état de vérifier , sur les lieux , tout ce qu'on leur disoit. D'où il suit encore , que les prophéties , sur le temps de l'avènement du Messie , & sur les effets de son avènement sont faites , pour l'époque du temps de JESUS-CHRIST. Ainsi il ne s'agit plus que de nous assurer , si les Disciples de JESUS , ont répandu sur la terre la connoissance de Dieu , & si la vie de JESUS-CHRIST est ressemblante à l'image que les Prophètes ont tracé du Messie.

Sur ces deux points , je m'adresse aux Gentils convertis ; comme à des guides infallibles. Car qui les a converti ? Comment & pourquoi ont-ils embrassé le Christianisme ? Mais pour suppléer à ce témoignage , je trouve une histoire détaillée , écrite par des Auteurs contemporains de la vie de JESUS-CHRIST & de ses premiers Disciples , de leurs travaux , & de la formation de la Société Chrétienne. C'est cette Société qui me présente ses traditions &

EN JESUS-CHRIST.

son histoire composées par huit Auteurs contemporains ; & presque tous témoins oculaires. Cette Société regarde ces mémoires sacrés , comme sa loi primitive , & son titre fondamental. Voyez-en l'examen dans l'article EVAN, GILE.

§. II.

Preuves que J. C. est le Messie , par la réunion des prophéties de tous les siècles.

L'œuvre Évangélique n'est point susceptible d'imposture ni de finesse humaine , car elle est composée. 1.^o de la mission des Patriarches recevant des promesses , & des Prophètes qui ont fait des annonces , qu'il faut nécessairement accomplir. 2.^o De la mission de Jean-Baptiste , qui avertit la Nation Juive de se tenir prête à recevoir le vraie Messie. 3.^o De la mission de JESUS-CHRIST , qui s'est dit la fin de la Loi & des Prophètes , & le Sauveur des Nations. 4.^o De la mission des Apôtres , qui doivent remplir ses vues , & de leurs Successeurs , qu'il assure devoir durer jusqu'à la fin des Siècles.

Si l'entreprise est de l'homme & non de Dieu , l'entrepreneur a contre lui le passé , le présent & l'avenir. Mais si le tout s'accorde avec ses paroles & ses actions , il ne peut être que l'envoyé de Dieu.

Un homme peut se dire être ce qu'il voudra , mais il ne peut rapporter à lui tout ce qui s'est dit , ou fait depuis quatre mille ans. Long-temps avant la naissance de JESUS-CHRIST , toutes les qualités du Messie étoient réglées , connues & tracées sur les Livres traduits d'Hébreu en Grec , répandus par-tout & gardées dans les registres sacrés. JESUS-CHRIST avant que de naître ne pouvoit s'approprier la Nation , la famille , la branche même où le Messie viendroit. Les circonstances ont été le trouver ; il falloit que Marie seule & orpheline , fut donnée selon l'usage à Joseph son proche parent , afin d'être l'héritier de deux Maisons qui étoient de la même tige. C'est pourquoi la généalogie de JESUS-CHRIST se présente de deux façons , sans précaution , sans éclaircissement. Joseph entre dans les droits de sa femme. L'une de ces généalogies est la sienne , & l'autre est

du père de *Marie* ; par l'homme & par la femme : usage commun alors.

Voici une notice succinte des Prophètes qui ont précédé JESUS-CHRIST ; *Abraham* sera le Père d'une multitude de Peuples & de Rois ; sa postérité conservera la marque de l'alliance que Dieu a faite avec lui. Mais sa vraie postérité , sainte & bénie viendra non du fils d'*Agar* , sa servante , mais du fils de *Sara* son épouse. Les conquêtes seront le partage du fils de l'étrangère ; banni de la maison & de l'héritage paternel , *Ismaël* levera la main contre tous , & s'agrandira malgré tous. La postérité d'*Isaac* apportera la bénédiction & le salut aux Nations égarées ; la ligne bénite sera connue , comme le pays dont elle sera mise en possession. Celui qui bénira les Nations descendra d'*Isaac* par *Israël* , par *Juda* , par *David*. Il naîtra à Bethléem , où est le patrimoine de *David*. Il illustrera par sa présence non le premier Temple ruiné par *Nabuchodonosor* , mais le deuxième qui a été renversé par *Titus*. La seule Tribu de *Juda* exercera son autorité , & conservera son bâton de Commandement , jusqu'à l'arrivée du Désiré des Nations ; & quand il sera venu & présent , cette Tribu de *Juda* aura encore son pays , ses généalogies en bonne forme , son sacerdoce , son culte , son temple , que le Messie honorera de ses visites. Mais lorsque le Messie aura été révélé aux Nations , il n'y aura plus en *Juda* de corps réglé , ni sacerdoce , ni temple ; & ce sera une marque que le temps du Messie sera passé. Le Messie passera sa vie à Nazareth ; pauvre & obscur , il prêchera la *Bonne nouvelle* , le salut & la délivrance. Après ses souffrances & une mort ignominieuse , il sera élevé en gloire , sera adoré des Nations ; ils deviendront son héritage & seront substitués aux Juifs incrédules. Il sera un Prêtre éternel , un Médiateur , par un sacrifice perpétuel & universel. Ce nouveau Prêtre introduira la vraie justice sur la terre , au temps du plus grand des Empires ; sur la Monarchie qui doit succéder à la troisième , à celle de *Nabuchodonosor*. On les connoît toutes , celle de *Nabuchodonosor* a été renversée par les Perses ; celle des Perses par les Grecs ; celle des Grecs par les Romains.

Voici en abrégé les caractères du Messie que J. C. a

réunis : il doit sortir de Gessé comme d'un tronc coupé; L'Emmanuel doit naître d'une Vierge à Bethléem, s'appeller *Jésus*, le Sauveur, le Prince de la paix, le juste, être pauvre, & précédé de son envoyé. L'esprit de Dieu doit reposer en lui : il répandra ses bienfaits, il sera Prophète ; Législateur comme *Moïse* ; il fera son entrée à Jérusalem sur une ânesse ; il viendra établir une nouvelle alliance par son sang, & il sera éternel. Il sera trahi, vendu, abandonné, accusé, méprisé & crucifié. Enfin ce Messie, mort en croix, ressuscitera, il montera au Ciel, il convertira les Nations, il abandonnera, il punira les Juifs déicides toujours endurcis.

Que de traits relatifs à JESUS-CHRIST dans la durée de près de deux mille ans, traits précis, reconnoissables & tous réunis en lui ! il falloit par une généalogie exacte remonter par *David* jusqu'à *Abraham*, & sans qu'il s'en soit mêlé. Elle se trouve dans les Registres des Juifs & des Romains. Il falloit qu'il prît naissance en tel temps, en tel lieu & d'une telle Vierge. Ces avant-coureurs l'ont prévenu, avant qu'il pût les connoître. S'il n'étoit qu'un homme ; l'impossibilité de cadrer à tout le passé étoit absolue. Mais il y a plus : il prédit que le Sacerdoce Judaïque alloit tomber avec son temple ; & de même que les événemens s'étoient ajustés à ses vues avant sa naissance, ses prédictions se vérifient après sa mort. Enfin tout arrive fidèlement pour lui ; il meurt précisément au temps marqué par *Daniel*, & selon toutes les circonstances prédites, dont il n'étoit pas le maître ; & la ruine de sa Nation est la suite de sa mort. S'il y avoit ici de l'imposture, elle retomberoit sur Dieu même, qui a tout ménagé & tout exécuté en faveur du CHRIST.

Objections des Incrédules.

PREMIÈRE OBJECTION. « Le Fils de *Marié* trouvant ces » étonnantes Prophéties accumulées sur lui par hasard, fut » les mettre à profit, & se faire donner la mort pour faire » du bruit dans le monde, & se rendre fameux, lorsqu'il » n'y seroit plus. »

RÉPONSE. Un des descendans de *David* qui auroit voulu se faire chef de Parti, n'auroit songé qu'à relever son

Peuple & sa famille ; leurs intérêts étoient communs. Il devoit donc tourner sa haine contre les Romains , pour secouer leur joug. JESUS fait tout le contraire. Il ménage *César* ; il lui obéit ; il ne déclame que contre sa Nation. Il refuse la Royauté , & il ne prétend à rien sur la terre. Roi dans le spirituel , il ne veut établir que la vertu dans les cœurs , il ne promet que des biens futurs. Où voit-on en lui de la rébellion , de l'ambition ou de l'intérêt ? Qu'attend-il en courant à la mort ? Pour qui aura-t-il travaillé ? Supposons-le , avec les impies , un imposteur rusé : périr pour périr , il valoit mieux soulager sa Nation , périr avec elle , ou lui procurer une honnête liberté. S'il n'est point le Messie promis , sa prédication & sa conduite sont contre le bon sens.

DEUXIÈME OBJECTION. « C'est dans l'abaissement où » vivoit sa famille , qu'il renonça à toute espérance tem- » porelle ; il se borna à la gloire de ruiner l'idolâtrie , en » ramenant tout à la belle morale de l'amour de Dieu & » du Prochain. Il s'appliqua quelques Prophéties heureuses , » & exposa sa vie en Héros. En un mot JESUS , » comme *Pythagore* , a usé d'industrie pour insinuer » une sainte doctrine & se rendre fameux à la posté- » rité. »

RÉPONSE. 1.^o *Pythagore* ne disoit que ce qu'il vouloit , au lieu que le Fils de l'Homme n'exécute que ce qui a été prédit de lui dans les Ecritures. S'il n'étoit qu'un Prophète ingénieux , il se seroit fait regarder comme un imbécile , & il auroit détruit son œuvre. Il étoit écrit que le Messie éclaireroit & convertiroit les Nations au vrai Dieu. Cependant , pendant sa vie , il laisse les Gentils , il ne s'attache qu'à son Peuple. Il défend même à ses Disciples d'aller vers Samarie , & vers les Idolâtres. Si sa mission étoit d'instruire les Gentils comme *Jonas* , doit-il les fuir , & s'obstiner à parler à des gens qui ne l'écoutent pas ? Que ne va-t-il à Tyr , à Sydon , à Antioche & à Rome ? Tout l'y porte ; la nouveauté , la beauté de sa morale , la curiosité de ces Peuples , leur Philosophie , tout cela lui devenoit favorable. Mais au lieu de profiter de ces circonstances , il traite les Gentils d'étrangers & de profanes , &

par un autre travers dans le siècle le plus éclairé, il ne leur envoie après sa mort que des Prédicateurs sans éducation, sans lettres, sans protection pour leur annoncer & leur faire goûter la folie de la Croix. Quant à lui, il arme contre sa personne la haine de la Nation, & il se met en tête que les autres Peuples écouteront les Disciples d'un homme supplicié. Oui, l'Evangile est l'œuvre de Dieu, ou une folie réelle.

2.^o JESUS-CHRIST n'a pas seulement rempli une Prophétie ; il se les est toutes appliquées, & il en a fait lui-même pour les confirmer. Il assure que l'opprobre de la Croix sera reçu par-tout, qu'il ne fera qu'un troupeau de tous les Peuples, & que son œuvre subsistera jusqu'à la fin des siècles. Il s'étoit appliqué tout le passé, & il annonce que tout l'avenir lui obéira. Un discourreur parle, mais fait-il tout ce qu'il veut ?

3.^o La mission de *Jean-Baptiste*, sa pénitence, sa prédication, l'annonce du Messie, la double Prophétie qu'il prononce (voilà le Messie, il est venu, il est au milieu de nous, & il est l'Agneau ou la seule victime que Dieu accepte, celle qui efface les péchés du monde, d'où il suit que JESUS sera mis à mort, & que tous les autres sacrifices seront abolis :) dépendoient-ils d'un homme commun ? Cependant tout est arrivé. Le sang de JESUS a coulé, les sacrifices de *Juda* tombèrent avec le Temple, ensuite tous ceux du Paganisme : par-tout on annonça la mort du CHRIST & la rémission des péchés par son sang. Ainsi la mission de *Jean-Baptiste* a été tout ensemble l'annonce & la preuve de l'Evangile. Il en a montré l'Auteur, & depuis *Titus*, les Juifs n'ont pas égorgé une seule victime : & malgré tous les efforts de *Symmaque*, de *Porphyre* & de *Julien*, les sacrifices des faux Dieux n'ont pu se relever ; on ne sert plus qu'un Dieu, & on ne lui offre plus qu'une victime. La Loi & les Prophètes durèrent jusqu'à *Jean* : depuis lui le Royaume de Dieu est ouvert, & on y entre.

TROISIÈME OBJECTION. « Le rapport de *Jean* à JESUS ; » n'est qu'un artifice concerté entre les deux. Le CHRIST » vouloit anéantir l'absurdité de l'idolâtrie, & simplifier la » loi

» loi de *Moyse*. Il commence son œuvre par la Nation,
 » & il laisse le reste à faire à ses Envoyés. Il se dit le
 » Messie, & pour se donner un air d'autorité, le Phi-
 » losophe s'entend avec un Sage, afin de prévenir le
 » Peuple en sa faveur, & de donner du relief à l'Au-
 » teur principal. Ils voient bien tous deux, qu'en sup-
 » primant toute autre Religion, il leur en coûtera la vie :
 » mais ils consentent à se dévouer pour la gloire de Dieu &
 » l'utilité des hommes. Ils mettent à profit l'idée & l'at-
 » tente où étoient les Juifs d'un Libérateur, sous l'op-
 » pression actuelle des Romains ; ils calculent les semaines
 » de *Daniel*, ils s'en rapportent le terme ; il est question
 » de mourir dans l'espace de la dernière semaine, tout s'y
 » prépare & tout arrive.

» *Jean* retiré de bonne heure dans le désert, s'y ménage
 » par son austérité & la singularité de ses habits, une ré-
 » putation pour donner du poids à ce qu'il dira. Il pa-
 » roît, il annonce le Sauveur. JESUS de son côté plein de
 » ce zèle bienfaisant, médite à loisir son projet. Son sys-
 » tème est simple, il est beau. Dès que *Jean* a parlé de
 » lui, il prêche, & il fait tant de bruit que tous les deux,
 » sont immolés. Le plan est sage, désintéressé ; *Socrate* &
 » *Platon* en auroient pu faire autant. »

RÉPONSE. 1.^o Des projets si sérieux ont-ils pu se faire
 par des enfans ? Car tous deux furent séparés dès l'enfance.
 Un Solitaire, & un fils d'Artisan, en sont-ils venus d'eux-
 mêmes à des supputations Chronologiques si heureuses ?
 Des Philosophes si sages, comme on dit, ont-ils pu pren-
 dre publiquement les caractères de menteurs & de four-
 bes ? Car *Jean* crie que JESUS vient du Ciel, qu'il est le
 Fils du Père, que l'Esprit de Dieu réside en lui. JESUS
 de son côté en dit encore davantage de lui-même. Si
 tout cela n'est pas vrai, voilà deux fourbes & deux im-
 pies qui vont introduire les maux les plus funestes, qui
 falsifient les Ecritures, & qui renouvellent l'idolâtrie. JESUS
 au lieu de miracles va accumuler fourberies sur fourberies,
 pour livrer tous les sectateurs aux persécutions les plus
 affreuses ; il n'annonce que des croix en ce monde, &
 mortel impuissant, il n'a rien à leur donner après leur
 mort.

mort. Il va révolter la moitié des hommes, & l'autre moitié sera malheureuse sans ressource. Quels Philosophes ! & peut-on naturaliser l'entreprise Evangélique, en la tirant des mains de Dieu, sans y voir deux hommes extravagans ?

2.^o Il y a de l'impossibilité dans leur projet : car n'étant que des enthousiastes, comment ont-ils trouvé tant de justesse dans leurs réponses, dans leurs prophéties, & tant de patience dans leur conduite ? On trouve rassemblé en JESUS tout le passé ; par lui on prédit tout l'avenir, & tout arrive de point en point ; effusion du sang du CHRIST, substitution de son sacrifice à ceux des Juifs & des Gentils, ruine du temple, désolation, asservissement, dispersion & conservation des Juifs au milieu de leurs ennemis dans toute la suite des âges, jusqu'à leur retour ; foible commencement de l'Evangile, longues persécutions, chute des Idoles ; Jérusalem foulée aux pieds des Gentils, qui se la disputeront toujours tour-à-tour, & toujours donnée en spectacle à l'Univers ; accroissement du Christianisme, entrée successive des Nations dans l'Eglise, propagation de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Tant de traits avérés ont-ils pu être controuvés & exécutés à la lettre en faveur de deux fourbes ?

Car tout cela est arrivé dans l'espace de 40 ans. La foi fut annoncée chez toutes les Nations connues : des guerres universelles s'allumèrent dans l'Empire Romain & dans la Judée ; des famines, des pestes, des tremblemens de terre, des signes au Ciel, mille faux Prophètes, & tout cela depuis *Néron* jusqu'à *Vespasien*. Jérusalem fut renversée, & le Peuple exterminé par l'acharnement des Juifs, par la famine du siège & par les épées Romaines, qu'on tira par-tout contre eux. La dispersion & la conservation sensible des misérables restes de *Juda* encore & pour toujours témoins des faits de l'Ancien Testament & du Nouveau, est un miracle évident & perpétuel, vis-à-vis tant de Nations qui ont péri, & dont il ne reste aucune trace. Tout cela sans la Divinité, dépendoit-il de deux hommes ? Ce n'est pas tout.

3.^o Les Apôtres ont dû entrer dans le complot. Qu'on

les ait trompés & séduits jusqu'à devenir les destructeurs de leur Religion, jusqu'à s'attacher sans profit à l'Auteur de cette entreprise, je le veux; mais ils ont dû au moins se charger d'enlever le corps mort de leur Maître, de le dire ressuscité, & se préparer à être traités comme lui. Mais *Judas Iscariote* n'auroit-il pas déclaré l'imposture, pour justifier sa trahison? Car en ce cas, *JESUS* étoit l'ennemi de la Religion & de l'Etat. Au contraire, il ne peut tenir contre le reproche d'avoir livré le sang du Juste; l'argent rejeté, sa mort affreuse & le champ du *Potier*, rendent témoignage à l'innocence de *JESUS*. De plus, douze hommes ont-ils pu affronter une Sentinelle en règle sans avoir été recherchés & punis? S'ils avoient fait ce complot d'enlèvement pour publier qu'il étoit ressuscité, ils seroient donc aussi tous des Idolâtres & des meurtriers? Car ils vont faire adorer un séducteur, & mettre le feu aux quatre coins de l'Univers, & cela sans intérêt, en montrant néanmoins par-tout tant de zèle & de charité. Enfin, il faut que *Paul*, *Etienne*, *Barnabé*, & tous les autres Prédicateurs qui attestent la mensonge en mourant, soient aussi des impies & des cruels. Que d'impossibilités! Et où en vient-on, en attaquant l'œuvre Evangélique? Tout est donc contommé en *JESUS-CHRIST*. « Mais dit le Juif, si *JESUS* étoit le Messie, auroit-il aboli une Loi que Dieu donna à son Peuple? »

JESUS-CHRIST n'a fait qu'étendre & perfectionner la Loi dans son dogme & sa morale. Il n'en a aboli que la police & les cérémonies extérieures. Ces ombres ne devoient durer que jusqu'à lui. Il a substitué la Circoncision du cœur à celle de la chair, la victime pure aux animaux, & son Autel universel au temple unique de Jérusalem.

Quant aux reproches que *M. de V.* fait à *JESUS-CHRIST*, voyez l'article des PHARISIENS où nous les avons examinés. Consultez encore l'article suivant & celui du CHRISTIANISME.



JESUS, Fils de PANDERA.

Particularités curieuses.

C'EST sous ce nom que les Juifs tâchent de défigurer l'histoire de JESUS-CHRIST. M. de V. a répété leurs calomnies dans son article *Messie* ; mais pour donner du poids à cette histoire scandaleuse, consignée dans un misérable livre intitulé *Todelot Jesu*, il n'a rapporté précisément que ce qui peut s'accorder avec les faits dont l'Evangile fait mention. S'il l'eut détaillée telle que les Juifs la content, il n'aurait pas fallu davantage pour la détruire entièrement ; c'est ce que nous allons faire ici. On n'y verra qu'un tissu de faussetés forgées par l'imposture la plus imbécille.

Après avoir fait des contes impies sur la naissance de *Jesur*, l'imposteur dit qu'il se rendit à Jérusalem, & résolut d'enlever le nom de Dieu. Afin d'empêcher ce larcin, on avoit formé par art magique, deux lions qu'on avoit placés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du lieu très-saint. Ces deux lions rugissoient toutes les fois qu'on sortoit, & leur rugissement étoit si terrible, qu'il épouvantoit & faisoit perdre la mémoire à ceux qui l'entendoient. *Jesur*, fils de *Pandera*, évita le piège en coupant sa peau, & glissant dessous le nom de *Jéhovah* qu'il avoit dérobé.

Les Sacrificateurs assemblés présentèrent Requête à *Helene* ou *Olaina* qui régnoit alors avec son fils *Mombas* ou *Hircan*, & lui demandèrent la punition de *Jesur*. Il parut devant elle & la mit dans ses intérêts par des miracles. Les Sacrificateurs étonnés entrèrent en délibération contre lui ; & l'un d'eux nommé *Juda*, s'étant offert d'apprendre le nom de *Jéhovah*, pourvu qu'on se chargeât du péché qu'il commettrait, alla faire assaut de miracles avec *Jesur*. L'un & l'autre s'élevèrent en l'air en prononçant ce nom ; *Juda* voulut inutilement faire tomber son ennemi, jusqu'à ce qu'il eût

fait de l'eau sur lui , car alors la vertu du nom s'évanouit , & ils tombèrent l'un & l'autre à terre , parce qu'ils étoient souillés. *Jesus* se lava promptement dans le Jourdain , & refit de nouveaux miracles. *Juda* qui ne vouloit point en avoir le démenti , se mit au rang de ses Disciples , apprit toutes ses démarches , les révéla aux sages ; & comme il devoit venir dans le Temple , on l'arrêta avec plusieurs de ses Disciples pendant que les autres fuyoient sur les montagnes. Le Sanhedrin l'ayant condamné à la mort , il fut lapidé ; on voulut ensuite le pendre au bois , mais le bois se rompit , parce que *Jesus* , prévoyant le genre de sa mort , l'avoit enchanté par le nom de *Jehovah*.

Juda rendit cette précaution inutile , en tirant de son jardin un grand chou auquel on l'attacha. Craignant que ses Disciples ne publiassent qu'il étoit ressuscité , il enleva son cadavre du tombeau , & l'ensevelit dans le canal d'un ruisseau , dont il avoit détourné l'eau , jusqu'à ce que la fosse fût faite & couverte. On ne manqua pas de dire qu'il étoit ressuscité , parce qu'on ne trouvoit pas son corps.

La Reine *Helene* le crut & déclara qu'il étoit fils de Dieu ; mais *Juda* découvrit l'imposture en produisant le corps mort. On l'attacha à la queue d'un cheval , & on le tira jusques devant le Palais de la Reine , qui ne fut que répondre. Ses cheveux furent arrachés ; c'est pour cette raison que les Moines se rasant. Les Nazaréens furent si irrités de cette ignominie , qu'ils firent un schisme avec les Juifs. Cependant leur Religion s'étendit en tous lieux , par le ministère de douze personnes , qui couroient les Royaumes. Les sages affligés de ces progrès , députèrent un nommé *Simon Képha* pour y remédier.

Cet homme prit le nom de *Jehovah* , & se transporta dans la Métropole des Nazaréens , où après les avoir prêchés , il s'enferma dans une tour , qu'on voit encore à Rome. *Elie* vint ensuite dans cette Ville , & déclara que *Simon* les avoit trompés , que c'étoit lui que *Jesus* avoit chargé de ses ordres. Il voulut faire divers changemens , mais dans le moment qu'il prêchoit , une pierre tomba sur sa tête & l'écrasa.

Voilà l'extrait du livre fameux que M. de V. ose citer ,

222 IMMATÉRIALITÉ DE L'ÂME.

& que *Basnage* réfute invinciblement dans son tome troisième de *l'histoire des Juifs*. Y a-t-il jamais eu un conte rabbinique plus absurde ? Le bon sens a-t-il été jamais choqué avec plus d'insolence & d'ineptie ? Ne faut-il pas avoir secoué toute honte, que d'oser produire contre une Religion divine, des pauvretés si détestables ? Quand on voit un acharnement si cruel, peut-on s'empêcher de dire avec *Tertulien* : *Rideam vanitatem, an exprobem cecitatem ?*



IMMATÉRIALITÉ

DE L'ÂME.

Les anciens Philosophes la croyoient-ils ?

M. de V. a assuré plusieurs fois que non-seulement la plupart des Philosophes anciens ne croyoient point l'immatérialité de l'âme, mais encore qu'ils n'attachoient pas à ce terme l'idée que nous y attachons aujourd'hui. Ensorte que par une substance immatérielle, ils n'entendoient qu'une sorte de matière très-fine, très-subtile, mais toujours matière. Rien n'est moins prouvé ; ou plutôt on prouve évidemment le contraire par *Lucrece* même. Il est évident que la sorte de spiritualité, combattue par ce Poète, est une véritable, une pure spiritualité, sans quoi il n'auroit combattu que ce qu'il admettoit lui-même. D'ailleurs, qu'on fasse attention aux argumens par lesquels il la combat. Un des principaux est que l'âme & le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, mais que la matière ne sauroit agir sur l'esprit, ni l'esprit sur la matière. Or, *Lucrece* savoit, comme tout le monde, qu'une matière grossière & une matière subtile, peuvent agir effectivement l'une sur l'autre ; le feu sur le bois, l'eau sur le feu, &c. On seroit donc raisonner ridiculement *Lucrece* & tous les autres Sectateurs d'*Epicure*, si on les faisoit raisonner contre toute autre opinion que celle de la pure spiritualité de l'âme, Or, s'ils raisonnent contre, on la connoissoit donc de leur temps.

Mais voici un passage décisif de *Cicéron* dans la première des *Tusculanes*. » Il n'y a rien dans les âmes, dit-il, qui paroisse venir de la terre, de l'eau, de l'air ou du feu. »

IMMATERIALITÉ DE L'ÂME. 229

« Et par conséquent l'ame est d'une nature singulière, qui
 » n'a rien de commun avec les élémens que nous con-
 » noissons. »

Quand ce passage ne prouveroit pas l'opinion particulière de *Cicéron* sur la spiritualité proprement dite de l'ame, il prouveroit toujours que cette opinion étoit bien connue des anciens, mais il prouve celle de *Cicéron* même. 1.^o C'est lui qui parle dans cet endroit des *Tusculanes* ; on fait que ce sont des dialogues. 2.^o Ce passage (& *Cicéron* en avertit) est tiré d'un ouvrage qu'il appelle *sa consolation*, parce qu'il l'avoit composé pour se consoler lui-même de la mort de sa fille. Or, cet ouvrage est antérieur aux *Tusculanes*. Mais nous ne l'avons plus, & il n'en reste que quelques fragmens.

Au commencement de la première *Tusculane*, *Cicéron* dit qu'il s'est déterminé d'autant plus volontiers à écrire sur la Philosophie, & en particulier sur l'immortalité de l'ame, que « certains Philosophes de sa nation, (c'étoient des
 » Épicuriens,] dont, ajoute-t-il, je veux croire les inten-
 » tions bonnes, mais dont le savoir ne va pas loin, avoient
 » témérairement répandu plusieurs ouvrages de leur façon. »

M. l'Abbé d'Olivet, dont nous avons emprunté la traduction, fait sur cela une remarque importante, & nous croyons qu'on sera bien aisé de la trouver ici.

« *Cicéron*, dit-il, ne fait mention du Poëme de *Lu-*
 » *crece* dans aucun de ses Livres Philosophiques ; & s'il en
 » parle dans une de ses Epîtres, ce n'est qu'en deux mots,
 » & comme par apostille. On le voit cependant par-tout
 » attentif à rehausser le mérite de sa Nation. Ce que j'en
 » crois, c'est que son silence affecté sur *Lucrece* vient de ce
 » qu'il se faisoit une peine, & avec raison, de rien dire qui pût
 » tourner à la gloire d'une secte, qu'on ne pouvoit trop
 » décrier, parce que les principes d'*Epicure*, pris littérale-
 » ment, tiroient à des conséquences infinies pour les mœurs. »

L'Empereur *Julien* en pensoit de même. Il remercie Les Dieux, dit M. l'Abbé de la Bletterie, d'avoir tellement anéanti les Pyrrhoniens & les Epicuriens, que la plupart de leurs livres ne se trouvent plus,

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

§ I.

Preuves morales de cette vérité.

I.

LE bien & le mal sont distribués sans distinction dans cette vie. Plusieurs bons sont malheureux & plusieurs méchans sont heureux. Donc, ou il n'y a point de Dieu, & aucun Être juste ne gouverne cet Univers, ou il y a une autre vie; donc il faut être Athée, ou croire cette autre vie. Mais qui peut être Athée?

S'il y a un Dieu, mais point d'avenir, Dieu n'a point eu d'autres vues, en formant l'homme qu'en formant la bête.

II.

Que l'homme rentre en lui-même, dans son esprit, dans son cœur. Qu'il considère ces grandes idées, ces projets immortels, cette soif d'exister, que des millions de siècles ne sauroient éteindre, & qu'il reconnoisse, à ces traits, la voix de son Créateur qui lui promet l'immortalité.

III.

L'idée & le desir de se faire une grande réputation qui nous survive, & de laisser après soi des monumens de sa gloire, la crainte d'une grande honte après la mort, &c. voilà des sentimens qui sont dans tous les hommes, & à proportion qu'ils ont plus d'esprit. Cependant ces sentimens sont déraisonnables, ridicules même, s'il n'y a point d'autre vie. Ceci est bien singulier, bien digne d'être observé. S'il n'y a point d'autre vie, les hommes qui ont le plus d'élévation de cœur & d'esprit, sont les plus fots. En vérité, cela n'est pas vraisemblable.

On dit quelquefois : que m'importe ce qu'on pensera de moi après ma mort? On peut le dire, mais on ne sauroit le penser; & qui croit le penser, ne connoit point son cœur

n'a point réfléchi, ou n'a point d'esprit. Aussi ne l'ai-je jamais entendu dire qu'à des fols.

IV.

Si tout meurt avec le corps, d'où a pu venir au genre humain l'idée de l'immortalité de l'âme ? Comment a-t-elle pu prévaloir sur la terre ? Cette idée est opposée aux sens, & la plupart des hommes ne jugent que par les sens. A s'en tenir à leur rapport, l'homme n'est que corps ; & le corps mourant, l'homme meurt tout entier.

Cependant cette idée extraordinaire, métaphysique, cette idée de deux substances, dont l'une ne tombe point sous les sens ; cette doctrine subtile, cette idée qui pouvoit paroître chimérique, est devenue celle de tous les hommes. On l'a trouvée parmi les Sauvages de l'Amérique ; ils ont même porté si loin cette vérité, qu'ils en ont fait une erreur, & une erreur ridicule. Après s'être crû une âme qui survivoit à leurs corps, ils ont donné des âmes à tous les corps ; des âmes qui accompagneroient la leur dans une autre vie, pour ses besoins dans cette autre vie.

La croyance d'un seul Dieu, si naturelle néanmoins s'étoit abolie presque par-tout ; elle a été long-temps renfermée dans un seul peuple. Mais ces barbares qui n'ont aucun culte, aucune Religion, ces peuples Athées, si l'on veut, attendent tous un avenir. Ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après la mort. Ils ont oublié Dieu, & n'ont pu oublier leur âme. Ils croient aux Esprits, & ils le révèrent ; aux *Revenans*, pour nous servir de l'expression vulgaire, & il les craignent.

Les Chinois rendent une sorte de culte à leurs Ancêtres. Que ce culte soit Religieux, ou purement civil, n'importe : la preuve qui en résulte, en faveur de l'immortalité de l'âme, est toujours la même. On n'invoque peut-être pas les morts à la Chine, mais on les respecte, & l'on croit que ce respect extérieur & public leur est aussi agréable, qu'il est utile aux vivans.

Les Dieux des Païens avoient été des hommes ; on pouvoit dire : ils sont morts, donc ils n'existent plus. On ne le disoit pourtant pas ; & leur mort ne faisoit pas une objection contre leur existence actuelle. On disoit seulement : ils

226 IMMORTALITÉ DE L'ÂME:

étoient des hommes ; donc ils ne peuvent être devenus des Dieux , avoir changé de nature , &c. C'étoit-là l'objection , & on la soutenoit par plusieurs railleries. Mais on n'a jamais plaisanté sur le fond de la doctrine de l'existence des âmes après la mort. On a plutôt cru leur *pré-existence* , que nie leur *post-existence*.

Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fond de l'ancienne idolâtrie. On sacrifioit aux Manes , c'est-à-dire , aux âmes des morts , on tuoit leurs esclaves & leurs femmes pour les aller servir dans un autre monde.

Ainsi les fables & les coutumes , tant anciennes que modernes , les opinions & les usages les plus ridicules & les plus absurdes , portent sur le dogme de l'immortalité de l'âme.

Pour expliquer ce dogme , des Philosophes firent des systèmes ; par exemple , celui de la Métempsicose , mais ils n'avoient pas inventé le dogme même ; ils l'avoient trouvé généralement établi. Ce n'est point une opinion philosophique , dont on connoisse l'inventeur , comme de toutes les autres , c'est une opinion humaine , populaire , &c.

Mais en même temps , que de noblesse & d'élévation dans cette opinion populaire ! pour le faire mieux sentir , un homme de génie a cru pouvoir s'exprimer de la manière suivante , le tour est hardi , & n'en est que plus énergique & plus touchant.

» Bénis soient à jamais les Poètes , les Prêtres & les
» Politiques , s'ils sont les inventeurs d'une aussi sublime
» & aussi charmante illusion que celle d'une âme immor-
» telle , destinée à un bonheur éternel. C'est l'occasion de
» dire , que le besoin est le père de l'invention ; car nous
» avons en effet grand besoin de l'espérance d'une autre
» vie pour nous consoler de celle-ci. »

V.

Si tout meurt avec le corps , il n'est pas vrai qu'il n'y ait aucun cas où l'on puisse manquer à la probité ; il l'est seulement qu'on a besoin de la plus grande prudence pour discerner les cas , dans lesquels on peut y manquer impunément. Si tout meurt avec le corps , il n'y a point

de mal-honnêtes gens, mais seulement des gens mal-habiles. Il faudra être mal-honnête homme par raison & par réflexion, si on ne l'est pas par inclination & par tempérament. Il faudra que, comme le méchant habile réprime souvent les mauvais penchans par la crainte du risque qu'il courroit à s'y laisser aller, le bon habile résiste aussi à ses bons penchans, dans la vue du mal qu'il se feroit, ou du bien qu'il manqueroit de se faire, en les suivant. Il faudra que dans l'un & dans l'autre, dans le bon & dans le méchant, l'esprit corrige le cœur, trop mauvais dans l'un, trop bon dans l'autre, pour l'intérêt de cette vie. Dans le système de la mortalité de l'âme, l'homme du caractère & du tempérament les plus heureux sera celui qui, également indifférent au crime & à la vertu, est également prêt à faire, sans répugnance, ce qui conviendra le mieux à son intérêt temporel bien entendu.

En un mot; s'il n'y a point d'autre vie, donc il n'y a point d'autres intérêts que ceux de la vie présente. Donc, &c. Donc, &c. Mais il vaut mieux laisser poursuivre nos Lecteurs. Ils seront plus frappés de ces conséquences, s'ils les tirent eux-mêmes, & elles ne sont que trop faciles à tirer.

V. L.

Je veux bien accorder, sans en convenir néanmoins; que s'il n'y a point d'Incrédule parfaitement convaincu, entièrement persuadé, absolument ferme, il n'y a point non plus de fidèle, en qui, par intervalles, il ne s'élève encore quelques doutes; mais l'effet de ces doutes est bien différent sur l'un & sur l'autre; ils peuvent affliger le fidèle, mais ils doivent terriblement inquiéter l'Incrédule & ils l'inquiètent.

On a dit que la Philosophie dépendoit beaucoup de la santé, cela est vrai, sur-tout la Philosophie de l'Incrédule.

Roussseau a dit des Héros : Au moindre revers, le masque tombe, l'homme reste & le Héros s'évanouit. Je l'applique à l'Incrédule & je dis : Au moindre péril de la mort, le masque tombe, le Chrétien reste, & l'Incrédule s'évanouit.

» La crainte qui pénètre l'Incrédule mourant, dit le P.
» *Maffillon*, dont nous avons déjà emprunté quelques pen-
» sées, ne vient que de la foi qu'il avoit déjà. La maladie

228 IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

» ne lui a pas donné de nouvelles lumières, mais elle a
» touché son cœur.»

Ce n'est pas la crainte qui fait la foi ; c'est la foi qui fait la crainte.

» Voyons, dit un autre célèbre Prédicateur, (le P. de
» la Rue,) voyons l'état de la foi dans l'âme du Pécheur
» mourant. Elle y est, car où n'est-elle pas ? Et si quel-
» qu'un me disoit maintenant : c'est en moi qu'elle n'est pas,
» je lui dirois, vous vous trompez : elle y est, mais en-
» veloppée de mille erreurs, obscurcie de mille doutes, ca-
» chée sous le masque de l'impiété. . . . En cet état, tantôt
» fuyant la foi, & tantôt la combattant, on y devient in-
» sensible. » (Sermon sur l'état du Pécheur mourant, tom. 3.)

La honte de se dédire est si puissante sur la plupart des hommes, qu'il est très-possible qu'elle empêche un Incrédule de se dédire à la mort. Il ne faut donc pas croire que tous ceux qui paroissent mourir dans leur incrédulité, y meurent en effet. Ainsi, d'une part très-peu paroissent y mourir ; & de l'autre, tous ceux qui paroissent y mourir, n'y meurent pas.

Souvent ceux qui pendant la vie avoient paru les plus fermes, sont les plus foibles à la mort. 1.^o Parce que le caractère qui rend capable de mauvaise foi, est par lui-même un caractère foible, lâche, petit, bas, &c. 2.^o Parce que cette mauvaise foi étant la plus criminelle de toutes les dispositions, laisse plus à craindre de Dieu à ces faux Incrédules. .

V I I.

On est bien persuadé, dit-on, de la fausseté du Christianisme ; on est bien ferme, & de nouvelles lectures n'affermiroient pas d'avantage. Cependant, s'il paroît une petite brochure, impie, plate, mal écrite, &c. dans quinze jours elle est enlevée, quoiqu'on la vende très-chère. Mais qui sont les Acheteurs ? ces mêmes personnes si persuadées, disent-elles, de la fausseté de la Religion.

Tandis que je verrai beaucoup d'empressement pour les Livres impies, je dirai qu'il y a encore beaucoup de foi sur la terre ; tandis que les Livres contre la Religion seront

IMMORTALITÉ DE L'ÂME. 229
cœur, tout n'est pas désespéré. Un homme courageux ne
cherche pas des armes, lorsqu'il n'a rien à craindre.

§. II.

Objections des Matérialistes contre l'immortalité de l'Âme.

PREMIÈRE OBJECTION. L'âme (disent la Mettrie, M. de
V. &c. &c.) naît, croît, prend des forces, s'affoiblit,
vieillit avec le corps, & leur union est si étroite, qu'elle
les assujettit aux mêmes changemens. L'expérience ne prouve-
t-elle pas que les maladies du corps troublent l'âme dans ses
opérations? Ce qui arrive dans le délire, dans la léthargie,
dans l'ivresse, dans l'épilepsie, ne permet pas de douter de
cette vérité. Ne voit-on pas dans la gangrene l'âme mourir peu
à peu avec le corps, à mesure que la gangrene fait du pro-
grès? Et quand il est dangereusement malade, l'âme ne
ressent-elle pas des inquiétudes qui prouvent que la mort
du corps doit entraîner la sienne? Nous devons juger de
l'âme séparée du corps comme de l'œil qui est une partie de
l'homme, ainsi que l'âme; or l'œil meurt quand il est séparé
du corps; dont l'âme est mortelle.

RÉPONSE. L'âme est une substance immatérielle, simple
& sans parties, qui ne peut naître, ni croître; tout ce qui
naît & croît, & tiré de la matière, & composé de parties.
L'âme ne peut être produite que par création, & elle tient
son existence de Dieu immédiatement, qui la lui donne
en la tirant du néant. Tous les changemens qui paroissent
arriver dans l'âme quand le corps croît, prend des for-
ces, s'affoiblit & vieillit, n'arrive réellement que dans les
organes, dont les fonctions de l'âme dépendent, tandis
qu'elle est unie au corps: union qui consiste dans le rap-
port mutuel des pensées de l'âme & des mouvemens du
corps.

De ce que l'âme ne sent rien à l'occasion des parties
du corps gangrenées, il est absurde d'en inférer que l'âme
meurt petit à petit avec le corps. Elle ne sent qu'à l'oc-
casion des mouvemens transmis jusqu'au cerveau, où ils
ne peuvent parvenir quand ils sont excités dans les par-

230 IMMORTALITÉ DE L'ÂME

ties gangrénées. Les inquiétudes de l'âme à l'occasion des grandes maladies du corps, prouvent bien qu'elle craint la mort du corps ; mais peut-on en conclure que la mort du corps entraîne la sienne ? L'âme ne peut-elle pas être immortelle & ignorer son immortalité ? Ce qui est immatériel peut-il mourir ?

Enfin de ce que l'œil meurt, aussi-tôt qu'il n'est plus uni au corps, il ne s'ensuit pas que l'âme séparée du corps soit privée de la vie. L'œil est une partie du corps de l'homme, & sa vie dépend du mouvement continuel du sang dans ses artères & dans ses veines, & des esprits animaux sans cesse répandus dans sa substance ; or le sang vient du cœur, & les esprits animaux viennent du cerveau ; donc il est impossible que l'œil séparé du corps, vive. L'âme, au contraire, n'est point une partie du corps, quoiqu'elle soit une partie de l'homme. Sa vie consiste dans la pensée, qui est totalement indépendante du corps, & qui ne peut en aucune façon convenir à la matière.

SECONDE OBJECTION. La récompense de la vertu, c'est la vertu même, & le vice est la peine du vice. Est-il un meilleur moyen d'acquérir cette paix de l'âme, & ce contentement de l'esprit inséparable de la vraie félicité, que le bon emploi de toutes nos puissances & de toutes nos facultés, & l'assujettissement de nos desirs à l'empire de la raison ? La tempérance, par exemple qui nous enseigne à user avec modération des biens de ce monde, & des plaisirs de la vie, sans franchir les bornes que la saine raison & la simple nature prescrivent, n'est-elle pas le moyen le plus certain pour conserver la force & la santé du corps ? Est-il rien au contraire, qui altère plus la santé du corps, & qui l'expose à plus d'infirmités & de douleurs, que l'intempérance ? Il y a donc dans cette vie des récompenses attachées à la vertu, & des peines attachées au vice. On ne peut donc pas conclure de la sagesse, de la justice & de la bonté de Dieu, que cette vie doit nécessairement être suivie d'une autre, qui ne finira jamais, & que l'âme est immortelle.

RÉPONSE. Quoique la vertu soit aimable par elle-même,

IMMORTALITÉ DE L'ÂME 231

Indépendamment de toute récompense, l'opinion des Stoïciens est insoutenable. Ces Philosophes prétendoient, que la vertu étoit seule suffisante à elle-même, & qu'elle portoit sa récompense dans tous les cas sans en excepter ceux où les hommes se trouvoient exposés pour l'amour d'elle aux plus grandes calamités. N'est-il pas évident, que dans le triste état de corruption & de désordre qui règnent dans le monde, elle n'est pas suffisante pour faire par elle-même le bonheur de celui qui la pratique ? Si elle n'a aucune récompense à attendre après cette vie, peut-on concevoir, qu'un homme, par exemple, qui souffre la mort pour l'amour d'elle, soit plus heureux en effet, que celui qui meurt martyr d'une fausse opinion, qu'il soutient par caprice ou par entêtement ? N'est-il pas constant que rien ne porte plus efficacement les hommes en général à la pratique de la vertu, que l'espoir de la récompense ? Est-il possible que les hommes renoncent aux plaisirs de la vie, pour marcher dans le chemin de la vertu, si l'attachement qu'ils ont pour elle, ne doit jamais leur procurer d'autre avantage, que celui qu'ils en retirent dans ce monde ? Ne voit-on pas d'heureux scélérats triompher des gens de bien ? Les méchans font taire les reproches de leur conscience par leur stupidité, leur inattention & leur attachement aux plaisirs sensuels. La bonté de leur tempérament, & la force de leur constitution les garantissent souvent des maladies, qui devroient être les suites naturelles de leurs intempérances & de leurs débauches. Les calamités qui sont les effets de l'injustice, de la fraude, de la violence, de la cruauté, ne tombent pas moins sur les innocens que sur les coupables. La pratique de la vertu expose souvent les justes aux plus cruelles persécutions. Il est donc bien certain qu'il n'y a point dans ce monde de récompenses attachées à la vertu, qui soient proportionnées à son excellence, ni de peines infligées au vice, qui répondent à son atrocité. Quoi ! Dieu auroit créé des êtres d'une durée si courte, condamnés à souffrir tous les maux, dans le cours d'une vie misérable, pour retourner ensuite dans le néant ! Une telle opinion fait frémir.

pendant la nuit , de méditer les règles de la sagesse & de purifier sans cesse leurs pensées. Pour pousser plus loin l'imitation du Christianisme , il vouloit des lieux de retraite , de méditation & de sanctification pour les hommes & pour les vierges.

Malgré que *Julien* affectât une grande douceur , & qu'il eût priver les Chrétiens de la gloire du martyre , il en continuoit cependant à les persécuter ouvertement , quand il vit que tous les autres moyens étoient inutiles. Il donnoit les honneurs publics à leurs plus cruels ennemis , qui leur faisoient tous les maux possibles. Les ordres que l'Empereur avoit donnés de rétablir l'Idolâtrie , & de rebâtir ou réparer les Temples , étoient une occasion pour les Païens de remplir toutes les Villes de troubles & de séditions. Il y eut des Martyrs dans la plupart des Provinces.

L'Empereur employa sa puissance impériale pour rebâtir le Temple de Jérusalem ruiné par *Tite* , plus de trois cens ans auparavant. Son dessein étoit de convaincre de faux la prétention de Notre-Seigneur , & de détruire le témoignage consistant que l'état des Juifs rendoit à la Religion Chrétienne. Le Temple sorti de ses ruines , contre le plan des Ecritures , eût été le monument éternel d'une victoire rapportée par l'idolâtrie sur les deux Religions qui faisoient profession de la combattre : c'étoit le dessein que *Julien* se proposoit. Mais il ne servit qu'à vérifier plus parfaitement la prédiction de JESUS-CHRIST. Les Juifs que *Julien* fit venir de tous côtés à Jérusalem pour rebâtir le Temple , travaillèrent avec zèle à arracher les anciens fondemens , sans l'espérance d'en creuser de nouveaux ; mais quand ils eurent ôté jusqu'à la dernière pierre , & qu'ils eurent exécuté la Prophétie du Sauveur , il sortit de l'enceinte même d'effroyables tourbillons de flammes , dont les lancemens redoutables consumèrent les ouvriers. La même chose arriva à diverses reprises ; & l'opiniâtreté du feu rendant la place inaccessible , obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Il n'y a point dans l'antiquité de fait qui soit plus certain.

Il doit être une autorité pour les Incrédules ;
 l'usage d'*Amien-Marcellin* qui l'atteste à la

INCRÉDULES.

§. I.

De quelle façon il faut les réfuter.

Quelques Ecrivains plus pieux qu'éclairés, ont trop grossi la liste des Incrédules, & ils ont fait trois maux à la fois par ce zèle mal-entendu. 1.^o Ils ont fait injustice à des hommes religieux. 2.^o Ils ont fourni aux impies le sujet d'un vain triomphe. 3.^o Ils ont souvent donné aux foibles une occasion de scandale & de chute.

Les Incrédules ne cherchent qu'à grossir leur liste des noms les plus illustres. M. de V. qui crie tant contre les accusations de Déistes, ne manque pas, lorsqu'il peut en tirer avantage, d'exagérer le nombre des Déistes répandus dans l'Europe. Selon lui le monde en est rempli; *ils sont dans la Magistrature, dans l'Eglise, auprès du Trône, & sur le Trône même. La littérature en est sur-tout inondée; les Académies en sont pleines.* On sentira aisément quel est ici son but; il fait que le moyen le plus sûr d'étendre l'incrédulité, c'est de faire accroire qu'elle est étendue partout & adoptée par les hommes les plus célèbres de l'Europe. Les noms ont infiniment plus de poids sur le commun des hommes que les raisons, & il se sert de ces noms.

A Dieu ne plaise que nous le secondions dans ce projet ! Il faut effacer du catalogue des Incrédules tous ceux qu'on peut absolument en retrancher, & n'être jamais le premier à y placer un nom célèbre, avec quelque justice qu'on pût l'inscrire. Laissez prendre aux impies ceux qui sont en effet à eux; mais ne les leur donnez pas, & cédez-les tout au plus, quand ils les auront pris. Vous unirez ainsi la vérité & la prudence.

Nous dirons plus : il faut défendre la Religion, puisqu'on ne cesse de l'attaquer, & que l'irréligion fait chaque jour de nouveaux progrès; car sans la nécessité indispensable de cette défense, les meilleurs Ouvrages contre

tre les Ecrivains impies, seroient inutiles, & peut-être dangereux. Un Auteur en qui le zèle égale la lumière, a bien exposé ce principe. « Il est inutile, dit-il, souvent » même dangereux, de faire trop clairement connoître » à un Peuple soumis, qu'il y a des rebelles, & de lui » exposer les motifs dont ils se servent pour justifier leur » révolte. Le nombre des esprits faux, des cœurs méchans » & pervers, est si grand dans tous les Pays du monde, » que le meilleur moyen de contenir les hommes dans » le devoir, c'est de leur laisser ignorer la possibilité de » s'y soustraire. »

Il s'ensuit de ce qu'on vient de lire, que les Ouvrages faits pour la défense de la Religion contre ceux qui l'attaquent, ne sauroient être écrits avec trop de circonspection & de sagesse.

Je ne prétends pas pourtant qu'il ne faille réfuter l'impiété avec force; mais la force & la douceur ne sont point incompatibles; ou plutôt rien n'est plus fort que la douceur, parce que rien n'est plus propre à faire aimer la vérité. Or, elle seroit bientôt crue, si elle étoit aimée. Ses grands obstacles sont dans le cœur. On l'a dit avant moi; la force doit être dans les raisons, & la douceur dans la manière de les exposer. Tâchons donc, en éclairant l'esprit par l'évidence des preuves, de gagner le cœur par la modération du style. Voilà le double devoir des Défenseurs d'une Religion, dont la charité est l'ame & la première loi. Ce sera déjà un préjugé bien fort en sa faveur, auprès de ceux qui ont le malheur d'en douter, s'ils ne trouvent de fiel & d'amertume que dans les écrits de ses ennemis. Au reste, ces Adversaires de la Religion, traitent souvent d'injurieuses & d'outrées, les expressions les plus modérées & les plus exactes, par lesquelles on les caractérise eux & leurs écrits, & se répandent en invectives grossières.

Je souhaiterois encore qu'en réfutant l'impiété on ne confondît point les diverses classes d'Incrédules; car il y a entr'elles d'extrêmes différences. Cette diversité de systèmes tous faux, mais inégalement faux, est une suite nécessaire de la liberté de penser, lorsqu'elle ne se ren-

ferme pas dans les bornes que la foi & la raison même lui prescrivent. Mais enfin tous les Incrédules ne sont pas Athées ou Matérialistes. Plusieurs reconnoissent un Dieu, une Providence, une autre vie, & n'ont pas moins de zèle pour ces vérités fondamentales du Christianisme, que les Chrétiens les plus zélés. J'en ai connu quelques-uns, & j'en connois encore : je les plains, je les condamne même, d'en être restés au fondement, & de n'avoir pas achevé l'édifice, ou plutôt de l'avoir détruit, après l'avoir élevé par la grace du Baptême, secondée par une éducation chrétienne. Mais quel que soit leur malheur & leur faute, je suis bien éloigné de penser d'eux comme des Matérialistes & des Athées. Quant à ceux-ci, j'avoue que je les souffre avec peine ; ne fut-ce que comme Citoyen, sur-tout s'ils dogmatisent, soit de vive voix, soit par écrit ; & il est difficile, en les réfutant, de les traiter autrement que les Scélérats condamnés par la Justice.

S'il est très-important, en matière de Religion, d'établir la vérité sur des fondemens inébranlables, & de le faire avec prudence, il n'y a point de Livres qui dussent être plus forts, plus exacts, mieux raisonnés, en un mot plus à l'abri de toute juste critique, que ceux qui sont faits pour prouver la Religion. Ces Livres ne devraient être composés que par de très-habiles gens, & de plus bons Ecrivains. Tout homme n'est pas soldat dans cette espèce de guerre. Toute main n'est pas digne d'écrire pour la Religion, & elle court plus de risque à être mal défendue, qu'à être bien attaquée. Un Livre foible affoiblit la foi dans un Lecteur d'une foi chancelante, & affermit un Incrédule dans son incrédulité.

Un homme très-médiocre ayant présenté un jour à M. Boyer, Evêque de Mirepoix, un Livre contre l'incrédulité, il lui dit vivement : *Ah Monsieur, que m'apportez-vous là, & de quoi vous êtes-vous avisé ? Savez-vous bien qu'il faut être Bossuet ou un Pascal, pour attaquer les Incrédules, sur-tout aujourd'hui, & qu'il ne suffit pas d'être un Saint ?*

Nous avons puisé ces Réflexions dans différens extraits

dont M. l'Abbé T.** a enrichi le *Journal Chrétien*. Comme nos Lecteurs ne manqueront pas de les goûter, nous croyons devoir ajouter un autre paragraphe, dont nous sommes redevables au même Auteur.

§. II.

Réflexions sur la même matière.

Les Auteurs qui ont réfuté M. de V. ont ramassé avec la plus grande exactitude, tous les traits que cet Ecrivain célèbre a lancés contre la Religion dans ses différentes productions, tant en prose qu'en vers. Aucun de ces traits ne leur échappe, & l'impiété est découverte aux yeux les moins pénétrants, dans les endroits même où elle étoit le plus finement enveloppée. Mais un si grand détail étoit-il nécessaire, & ne peut-il pas être dangereux? Il est inutile, ou pour mieux dire, superflu, si par-là on a voulu apprendre que M. de V. a souvent attaqué la Religion dans ses Ecrits: rien n'est plus connu; & il peut être dangereux, parce que tous ces traits malins, peuvent faire impression sur quelques Lecteurs, malgré toute la force & toute l'habileté avec laquelle les critiques les repoussent.

Ne faut-il donc point défendre la Religion attaquée? Nous n'avons garde de le prétendre. Voici notre pensée. La Religion peut être attaquée ou par des railleries, des plaisanteries, des bons mots, &c. ou par des raisonnemens sérieux, des objections, &c. M. de V. l'a fait de ces deux manières, mais le plus souvent de la première. Celle-ci est plus dans son talent, & d'ailleurs va mieux au double but de l'Ecrivain, avoir des Lecteurs, & faire des Incrédules. Bayle lui-même, ce grand raisonneur, & plus Philosophe que bel esprit, raille & plaisante presque aussi souvent qu'il raisonne. M. de V. plus bel esprit que Philosophe, doit donc railler & plaisanter plus que raisonner.

Mais dans Bayle, V. & autres Ecrivains irréligieux, le badinage est tantôt ingénieux & fin, tantôt fade & plat, & cela est inévitable à ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit, lorsqu'ils veulent trop badiner. De même leur

Philosophie, quoique toujours fautive dans les principes ou dans les conséquences, comme Métaphysique ou comme Logique, dès qu'elle est contraire à la Religion, a quelquefois un air de vérité & de justesse, & quelquefois aussi ne présente qu'un faux évident & grossier.

A l'égard du badinage ingénieux & fin, je conseille à la plupart des Réfuteurs de le passer sous silence, & de n'y rien opposer, sur-tout s'ils ont affaire à M. de V.

Quant à celui qui est fade & plat, il est fort bon à citer, ne fut-ce que pour humilier un peu le bel esprit, naturellement présomptueux & vain; & peut-être aussi quelques Lecteurs qui, peu délicats par impiété, auroient trouvé ce badinage fort bon, dans l'Ouvrage même.

La fautive Philosophie, de quelque façon qu'elle le soit; avec art ou sans art, doit être habilement démasquée dans le premier cas; simplement & brièvement dans le second. Alors exposer, c'est réfuter. Ordinairement les réflexions seroient superflues, & même affoibliront l'indignation & le mépris, que des sophismes grossiers ont excités dans un Lecteur religieux & sensé. Il faut sur-tout éviter ce qui sentiroit la déclamation, ce qui auroit l'air de triomphe & d'insulte, & à plus forte raison les injures. C'est la charité seule qui doit faire écrire pour la Religion. Mais la charité peut quelquefois être véhémence, lorsque les impies, au lieu de rester dans une obscurité prudente, lèvent une tête audacieuse, & lorsque leurs écrits insolens ou leurs conversations téméraires, séduisent les foibles, & ébranlent les forts; c'est alors le cas d'arrêter leur audace en les démasquant. Mais si l'on a affaire à des Incrédules qui ne distillent le fiel ni l'outrage, qui restent modestement dans les ténèbres, & qui ne doutent que parce qu'ils croient avoir des raisons de douter, il faut les traiter avec ménagement. Les dévoiler avec hardiesse, ce seroit nuire à la Religion en la déshonorant.

Je dirois volontiers aux Philosophes : *Désirez-vous de vos lumières*; & aux Théologiens : *désirez-vous de votre zèle*.

Ainsi les défenseurs de la Religion, dont le zèle sera

éclairé, ne dissimuleront point les objections des Incrédules célèbres, & ne les affoibliront point en les rapportant. La raison en est que lorsque l'incrédulité ou le doute ne viennent que de l'esprit, & que le cœur n'y a point de part, (ce qui arrive quelquefois quoique rarement à la vérité,) l'une & l'autre sont moins causées par la foiblesse des preuves que par la force, du moins apparente, des objections. Ces preuves paroissent démonstratives, & l'on n'y voit point de replique. Cependant la foi est ébranlée par certaines difficultés spécieuses; & elle restera foible, chancelante, du moins inquiète & troublée jusqu'à une solution satisfaisante. Il faut donc la donner, & l'on doit ce secours aux cœurs droits. Entre les différentes tentations qui empêchent la vertu d'être aussi heureuse dès ici-bas, qu'elle pourroit & même mériterait de l'être, il faut compter sur-tout les tentations contre la foi. Il y a des âmes pures & même presque exemptes de toute passion vicieuse, sur lesquelles le démon n'auroit aucune prise, s'il ne les attaquoit pas du côté de la foi.

Ces tentations sont quelquefois occasionées, comme nous l'avons déjà fait sentir, par le zèle mal entendu de quelques défenseurs de la Religion. Blessés avec raison de plusieurs erreurs importantes, où sont tombés quelques Philosophes modernes, ils les mettent trop aisément au nombre des Incrédules. Par-là, ils scandalisent les foibles, au lieu que de ces erreurs mêmes, ils auroient pu tirer des raisons de les fortifier dans la foi. Car, plus ces erreurs paroissent incompatibles avec la Religion, plus il lui est en quelque sorte honorable, que ceux qui les ont soutenues, lui soient pourtant restés fidèles. Car il s'ensuit de-là, qu'ils la croyoient bien prouvée; & ces gens-là étoient difficiles en preuves, du moins sur ce qu'ils n'avoient pas imaginé eux-mêmes,



INCRÉDULITÉ.

Quels sont les principes qui la produisent ?

Ces principes, sont 1.^o un amour propre défordonné. La plupart, en effet, ne nient les plus essentiels attributs de Dieu que parce que ces attributs gêneroient leurs desirs. Ils feroient autant d'efforts pour démontrer la vérité de ces attributs, si leurs passions y trouvoient leur compte, qu'ils en font vainement pour en dépouiller la Divinité. On pourroit détromper cette espèce d'Impies, & on en a détrompé plusieurs en leur faisant considérer la fragilité & l'insuffisance des passions satisfaites, pour le vrai & solide bonheur ; & les risques qu'ils courent en suivant cette inspiration de l'amour défordonné d'eux-mêmes, si leur système se trouve faux.

Le second principe n'est qu'une branche du premier ; c'est l'envie de se distinguer, de s'établir une réputation par l'incrédulité. Ce principe d'obstination est bien difficile à ébranler. Il est presque toujours joint à l'ignorance, à l'inattention & à la petitesse d'un esprit plus frappé de ce qu'on penseroit de son changement, que des grands motifs de ce changement. Et cela ne se trouve que trop vrai, quoiqu'il y ait quelques exemples du contraire. Car on a vu un des hommes les plus célèbres de l'Europe, Matérialiste, Déiste, Epicurien, Cynique, abjurer & reprendre tous ses systèmes, en passant de la santé à la maladie, & de la maladie à la santé. Mais ces exemples sont rares encore une fois ; & ils doivent l'être. Comment des hommes qui, à force de le dire, sont peut-être venus à bout de se persuader que les Incrédules ne quittent leurs erreurs que lorsque leur esprit baisse, comment ces hommes pourroient-ils se résoudre à donner une preuve si authentique, que chez eux le principe de raison commence à s'éteindre ? Il faut soutenir jusqu'au bout sa supériorité sur le crédule vulgaire ; & cette supériorité flatte l'amour-propre.

Le troisième principe qui se trouve lié au précédent ;

est l'ignorance. Et comment détromper ces sortes d'Incrédules sur de grandes vérités, qui tiennent à une foule de connoissances, qui demandent ou supposent des méditations réfléchies ? Un ignorant, ou ne vous comprend pas, ou ne vous entend qu'à moitié. Peu accoutumé à combiner des idées, à suivre le fil des raisonnemens, vous croyez le tenir après une suite de preuves & de conséquences, tandis qu'il n'est pas encore au fait de la question. C'est un aveugle qui ne voit pas la route qui conduit à un terme. Comment pourroit-il s'apercevoir que vous y êtes parvenu ? Il ne faut employer contre cette sorte d'impie, que des argumens proportionnés à leur foiblesse ; c'est-à-dire, fondés uniquement sur les expériences ordinaires, de ce que chacun voit devant ses yeux.

Le quatrième principe qui produit la plus pernicieuse espèce d'Athées ou de Matérialistes, ajoutons & d'Incrédules en général, consiste dans une trop bonne opinion d'eux-mêmes. Cette bonne opinion leur fait prendre aveuglement pour des vérités, les raisonnemens que leur entendement ou leur imagination leur suggère ; c'est le principe le plus funeste de l'impiété, parce qu'il est le plus difficile à déraciner. Comment enlever à un impie, sur le retour de l'âge, dans le temps où les aveux humilians sont d'autant plus durs que les erreurs ont été plus longues, comment lui enlever cette présomption de suffisance universelle ? Présomption que quelque espèce de mérite a dû présenter à l'amour-propre comme très-légitime ; qu'une vanité immodérée a entretenue par des retours sur ses succès ; que les fumées d'un encens prodigué par l'adulation, l'ignorance ou le libertinage, ont enveloppée de si épaisses vapeurs, qu'il n'a plus été possible au flambeau de la raison d'en éclairer les difformités ridicules. Comment renverser soi-même, ou souffrir qu'on brise cette idole chérie, élevée par soixante années de travaux, & consacrée par un demi siècle d'hommages ? Voilà la chaîne qui retient M. de V.

Son cœur lui fait sans doute des reproches cuisans ; mais l'orgueilleuse présomption n'aime pas à se fixer sur les objets qui l'humilient. Son plus grand soin est d'éviter

tous les retours qui pourroient faire évanouir les douceurs de ses illusions. N'a-t-on pas vu de nos jours de ces Incrédules convaincus, si ce n'est à leur Tribunal, du moins à celui du bon sens, que leurs raisonnemens contraires à la Religion, n'étoient que des paralogismes; les contradictions qu'ils lui reprochent, de faux supposés; les objections dont ils attaquent ses dogmes, des écarts hors de la question; leurs argumens prétendus victorieux, de misérables sophismes réfutés mille fois, même dans les premiers temps du Christianisme, parce qu'ils ont été puisés dans les plus vieilles sources de l'erreur ou du mensonge? Ne les a-t-on pas convaincus de bévues dans leurs méditations Philosophiques, d'ignorance ou d'infidélité dans leur manière de traiter l'histoire, d'incontéquences dans leurs maximes de morale, de mauvaise foi, ou de partialité dans leurs jugemens, de basse jalousie dans leurs critiques, d'amour-propre effréné dans leurs prétentions, quelquefois même d'erreurs de théorie & de pratique, dans leurs principes & dans leurs ouvrages de goût? Que n'a-t-on pas prouvé, & qu'en a-t-il résulté? Un déchaînement plus violent contre la Religion, une conspiration plus déclarée contre tous ceux qui osent parler en sa faveur, des railleries plus amères, des injures plus atroces, des fictions plus indécentes, contre toute autorité qui s'oppose à leur audace, contre tout Littérateur qui ne fléchit pas le genou devant l'Idole. Leur présomption s'est accrue par leurs défaites, leur orgueil s'est nourri de leurs humiliations. Ils ont cru que la jalousie & l'envie pouvoient seules les attaquer, parce que la vérité les avoit choisis pour être ses organes infailibles. Lorsque M. de V. eût été si bien dévoilé dans l'*Oracle des nouveaux Philosophes*, on croyoit qu'il feroit tous ses efforts pour démentir ce tableau, où il est peint comme ennemi de Dieu & des hommes. Mais qu'est-il arrivé? Loin de montrer par sa conduite, l'infidélité du portrait, il l'a rendu & il le rend tous les jours plus ressemblant; & sic de aliis.

INJURES.



I N J U R E S.

*Excellente réponse des Philosophes aux raisons
de leurs antagonistes.*

Nous savons que les adversaires des V. des D.^{***} des &c. sont des nains qui combattent des géans. Ils nous l'ont assez dit ou par eux-mêmes ou par leurs prôneurs, pour que nous n'en doutions plus. Mais ces *Mirmidons* ayant trouvé l'endroit foible de nos modernes *Enclades*, il n'est pas étonnant que ceux-ci aient été quelquefois terrassés. Il est vrai qu'ils s'en sont bien vengés; & qu'il est beau de voir comment le doux & le pacifique M. de V. traite ses ennemis, soit Archevêques, soit Evêques, soit Abbés, soit Philosophes, soit Littérateurs!

Un Prélat connu dans son diocèse par une piété exemplaire, & par une vigilance vraiment pastorale, donne une instruction pour préserver ses ouailles du poison de l'impiété. Il fait connoître, comme il le doit, la morale, le caractère & les mœurs du plus ardent propagateur de cette funeste Doctrine. Que fait ce digne homme si injustement attaqué? Croyez-vous qu'il se justifie? Non. Il traite son illustre adversaire, d'*imbécille*, de *perroquet*, de *patouillet*, d'*homme qui ne fait ni lire ni écrire*. Il lui reproche l'argent qu'il prétend avoir prêté à un de ses neveux. Je demande à tout homme qui a l'ombre de la politesse, & la plus foible lueur du sens commun, s'il n'auroit pas mieux valu pour M. de V. n'avoir jamais su lire l'alphabet, que de se déshonorer par de tels excès. (Voyez les *Honnêtetés littéraires*, & les notes sur la *Guerre de Genève*.)

Un autre Evêque d'une famille chère aux Lettres & à la Religion, aussi pieux que M. l'Archevêque d'Auch, & non moins savant, M. *Le Franc de Pompignan* dévoile les erreurs de l'Incrédule tant de fois cité. On lui fait la même réponse. On lui adresse une Lettre d'un Quakre

de l'Amérique; Lettre bien digne d'un sauvage du Canada, & où il y a autant de grossièretés que d'inepties.

Un Ex-Jésuite publie un Livre savant, où il relève toutes les méprises d'un adversaire ignorant & mal intentionné. Il montre que dans un certain *Essai sur l'Histoire Générale*, il y a autant de fautes que de pages. Il prouve que l'Auteur n'est ni bon Citoyen, ni bon Chrétien. Cet Auteur, au lieu de se rétracter honnêtement, écrit que son adversaire est le fils d'un crocheteur de Besançon. Il débite cent autres faussetés qui ne sont pas plus à la dispute qui étoit entr'eux, que *Zadig* ou *Candide* à l'Histoire de France. Faut-il donc fouiller dans les affaires d'une famille, pour critiquer un Livre? C'est M. de V. qui se faisoit autrefois cette question; & comme la réponse l'intéressoit, il décidoit que non. Mais il change de morale comme d'habit; & d'autres temps d'autres maximes.

Nous lui aurions passé de dire des injures à M. de la B.^{***} qui s'est borné le plus souvent à faire connoître la belle ame de l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*. On lui auroit pardonné encore de répondre par des personnalités à l'Abbé G.^{**} qui, dans son *Oracle des nouveaux Philosophes*, fait de cet oracle un portrait si hideux & si vrai. Mais employer les mêmes armes contre ceux qui se renferment dans la critique de ses opinions, ce n'est pas entendre les intérêts de son amour-propre. Car enfin chacun est en droit de se défendre, & malheur à ceux dont la vie & la conduite a fourni une si ample matière à une juste défense.

Il y auroit eu, ce semble, un parti plus honnête à prendre. M. de V. voyant qu'il étoit accusé de tous les coins de la France & de l'Europe, d'erreurs, de plagiat, d'impiété, de satire, devoit soumettre ses écrits à la censure de quelques personnes éclairées & religieuses. Il auroit dû leur dire: *Il est vrai, Messieurs, que dans mes distractions poétiques, j'ai donné des Romans sous le titre d'Histoire. Il est vrai que j'ai attaqué Dieu sur son trône, que j'ai outragé les Roi, avili les hommes, déchiré les Corps & les particuliers; mais la faute est faite: tâchez de la réparer le*

mieux que vous le pourrez. Et après ce préambule humble & modeste, si on n'avoit pas pû corriger certains morceaux, on les auroit mis au feu. Car, comme disoit un bel esprit, grand ami des jeux de mots, *il vaut mieux que je brûle mon Livre, que si mon Livre me brûloit.*

JOSEPH E.

*L'Authenticité du passage de cet Historien, touchant
JESUS-CHRIST.*

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* prétend qu'on ne trouve dans cet Historien *aucune trace de J. C. car tout le monde convient aujourd'hui*, ajoute-t-il, *que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé.* Avant que de prouver contre M. de V. l'authenticité de ce passage, rapportons le passage même. « En ce temps-là, » (dit *Joseph*, livre 18, chap. 4. de son Histoire,) parut » Jesus, homme sage, si néanmoins il faut l'appeller un » homme, car il étoit puissant en merveilles, & le maître de ceux qui aimoient la vertu. Il attacha plusieurs » d'entre les Juifs à sa doctrine, & beaucoup de Gentils. Il » étoit le CHRIST. Malgré le supplice de la Croix, auquel *Pilate* le condamna sur les poursuites des chefs » de la Nation, ses premiers Disciples ne cessèrent de » lui demeurer unis. Il leur apparut vivant, trois jours » après sa mort, selon que l'avoient prédit les Prophètes » avec les autres prodiges de sa vie; & jusqu'à ce jour, » ses Sectateurs ont continué de subsister sous le nom de » Chrétiens qu'ils empruntent de lui. »

Ce témoignage rendu à l'Homme-Dieu par un homme de cette Nation qui l'avoit mis en Croix, étoit trop beau, pour que les Incrédules ne cherchassent pas à l'anéantir; mais leurs raisons sont bien foibles.

I. Ce passage a été cité par *Eusebe* qui vivoit à la fin du troisième siècle, & *Joseph* étoit mort dans le second. On le trouve dans *St. Jérôme*, dans *Sophrone*, dans *Ruffin*, dans *Isidore de Damiette*, dans *Sozomène*, dans *Cedrene*,

dans *Nicéphore Calliste*, dans *Suidas*, qui tous le rapportent comme authentique. Tous ces Auteurs avoient des copies particulières de *Josèphe*, puisqu'ils écrivoient en des siècles & en des lieux différens ; les uns dans la Grèce, l'autre dans la Palestine, & celui-là dans l'Egypte. Leurs exemplaires étoient cependant uniformes, ainsi que tous ceux qui nous restent. Que répondront les Incrédules à un accord si général ? Ils diront qu'*Eusebe*, le premier qui l'a cité, le fabriqua par un zèle mal-entendu : mais, voici ma réponse.

II. Si *Eusebe* a inventé ce passage, c'étoit le faussaire le plus mal-adroit & le fourbe le plus insensé. Il donnoit pour authentique un texte, supposé ; mais à qui l'attribuoit-il ? A un homme inconnu, à un Ecrivain obscur ? Non, c'étoit à l'Historien le plus répandu, à un Ecrivain dont les écrits avoient été déposés dans la bibliothèque Impériale. Il ne se contente pas de le citer une fois, il le rapporte dans sa *Préparation Evangélique* & dans son *Histoire Ecclésiastique*, sans crainte d'être confondu par les Juifs & par les Grecs, qui avoient sans cesse l'histoire de *Josèphe* entre les mains.

III. Mais, disent nos Adversaires, ce texte n'est cité ni dans *Tertullien*, ni dans *St. Justin*, ni par *St. Cyprien* ; mais ces grands hommes n'ont combattu le Judaïsme, qu'avec les seules armes que leur fournissoient les Ecritures, & non par l'autorité de *Josèphe*, Auteur moderne, regardé comme un faux frère dans la Synagogue, livré à la faveur des Princes, & sacrifiant tout à ses intérêts. Quiconque est un peu versé dans la lecture des ouvrages de ces premiers défenseurs du Christianisme, sait qu'ils ne sont qu'une suite de textes des Livres saints. On pensoit alors que leur évidence n'avoit point besoin d'appui étranger ; et si elle en avoit eu besoin, ils n'auroient pas cité un Historien qui passoit pour le corrupteur des Ecritures.

IV. On insiste et on dit : est-il vraisemblable qu'un Juif de race sacerdotale, un Juif Pharisien, ait pu dire que Jésus étoit le Christ ? mais nos Adversaires ne voient pas que quand, on se sert de ces expressions, vouloit dire seulement que Jésus avoit la réputation d'être le

CHRIST ; & qu'on le connoissoit ordinairement sous ce nom. Ouvrez *Suetone*, *Tacite*, *Plin le jeune*, *Celse*, *Lampride*, *Porphyre*, *Julien*, ils donnent tous à JESUS le nom de CHRIST. Pensoient-ils qu'il le fût en effet ? Non assurément pour leur malheur. Mais ils se servoient du terme le plus connu, terme devenu commun à la fin du siècle où florissoit *Josephe*.

V. M. *le Fevre* attaque ce passage d'une autre manière. Il n'est pas permis, dit-il, selon *Josephe*, de dire que JESUS-CHRIST n'étoit qu'un homme ; donc il étoit Dieu, suivant cet Historien. Cependant les Juifs n'ont jamais pensé que le Messie dût être plus qu'un homme ; donc, ce texte ne peut être de *Josephe*. Cette objection seroit très-forte, si les Juifs pensoient réellement sur le Messie comme les fait penser Mr. *le Fevre* ; mais il est faux que les anciens Juifs, (car nous ne parlons pas des modernes,) n'attribuassent point à leur Rédempteur les caractères de la Divinité. Il y a une foule de passages de *David*, d'*Isaïe*, de *Jérémie*, de *Baruch*, de *Malachie*, qui démontrent le contraire. Les premiers Rabins ont écrit & pensé que le Messie devoit être Dieu & homme tout ensemble. On peut s'en assurer dans la paraphrase Chaldaïque, dans *Philon* & dans la multitude des passages originaux, cités par *Galatin*. Mais quand même les Hébreux ne se seroient pas représentés leur Libérateur sous les notions d'un Dieu, *Josephe* auroit pû dire de JESUS-CHRIST : *c'étoit un homme sage, si pourtant on peut l'appeller un homme*. Qui ne sent que l'Historien, en employant ce tour familier à l'éloquence, vouloit seulement faire entendre ce que JESUS-CHRIST avoit fait de merveilleux ?

VI. On fait une difficulté qui paroitra plus spécieuse que la précédente. Le passage de *Josephe*, dit-on, coupe brusquement le fil de la narration, & forme un récit sans liaison & sans rapport avec ce qui le précède & ce qui le suit ; & c'est ce que nous allons examiner. Nous dirons premièrement que le témoignage rendu à JESUS-CHRIST est dans l'ordre chronologique, & que *Josephe* le suit exactement, ne pouvoit guere le mettre ailleurs. En second lieu, le dérangement qu'on lui reproche est imaginaire, puisque le Chapitre où

L'Historien parle du Messie, commence par le récit d'une entreprise de *Pilate*, concernant les enseignes Romaines, où étoit peinte l'image de l'Empereur qu'il fit arborer à Jérusalem. Cet événement doit être placé, suivant *Scaliger*, l'an 27 ou 28 de JESUS-CHRIST. Il y eut une seconde entreprise que *Joseph* rapporte tout de suite, & que le même Chronologiste place l'an 31 de JESUS-CHRIST. Or, ce fut précisément alors que le Sauveur parut dans toute sa gloire, & c'est dans ce temps-là qu'on trouve placé le témoignage que *Joseph* rend à JESUS-CHRIST. En troisième lieu, si pour récuser un texte, il suffisoit d'assurer qu'il n'est pas dans l'ordre qu'on voudroit lui prescrire, on ne recevroit presque jamais le témoignage d'aucun Historien.

VII. Mais supposons que le passage est interpolé, je dis que les Incrédules n'auroient rien à conclure du silence de *Joseph*. Cet Historien étoit un Politique, un Courtisan qui se plioit au langage du temps, & qui se tournoit toujours du côté le plus fort. Il seroit donc naturel qu'il eût passé sous silence les miracles que JESUS-CHRIST opéra ; & s'il ne l'a pas fait, malgré sa politique & sa duplicité, le témoignage qu'il rend à l'Homme-Dieu n'en est que plus fort, & ne doit que mieux produire son effet sur l'esprit des Incrédules. Voyez l'article CHRISTIANISME.

J U L I E N.

Caractère de ce Prince.

Supposons un moment que *Julien* eût quitté l'Idolâtrie pour la Religion Chrétienne, & voyons quelle idée M. de V. ennemi de tous les Empereurs convertis, auroit donné de ce Prince. Voici, ce me semble, de quelle façon il l'auroit peint.

Quelques Historiens imbécilles ont triomphé du changement de *Julien*, comme si la conversion d'un fou & d'un superstitieux pouvoit être un argument en faveur de la

Religion. Tout le monde fait que ce *Julien* étoit le Singe de *Marc-Aurèle*, & qu'il vouloit l'imiter jusques dans ses défauts, sur-tout dans la profusion des victimes qu'il immoloit aux Dieux.

» Ce Prince étoit, (dit l'illustre *Bayle*, l'éternel honneur de l'esprit humain) si infatué des superstitions du Paganisme, qu'un Historien de sa Religion, (*Amien Marcellin*) n'a pu s'empêcher d'en faire une espèce de raillerie, en disant, que s'il fût retourné de son expédition contre les Perses, il eût dépeuplé la terre de bœufs à force de sacrifices. » (Voyez *Bayle*, *Pensées diverses*, article 121.

Il ordonna par un Edit général d'ouvrir les Temples, & leur assigna des revenus, aussi-bien qu'aux Pontifes & aux Prêtres. On vit aussi-tôt couler de toutes parts le sang des victimes : son Palais devint comme un vaste Temple, aussi-bien que ses jardins. Tous les Dieux y avoient leurs statues. On trouvoit un autel dans chaque bosquet. Julien exerçoit en personne les fonctions du Sacerdoce païen. On le voyoit se prosterner devant les Idoles, fendre le bois, attiser le feu, le souffler avec la bouche jusqu'à perdre haleine, égorger les victimes. Les Païens sentés avoient peine à tenir leur sérieux. Mais le peuple étoit charmé de trouver dans le Prince son propre goût pour la superstition.

Il s'en faut bien que *Julien* eût la gravité, la sagesse, la retenue & les autres vertus solides de *Marc-Aurèle*; & il ne faut que la lecture de leurs ouvrages pour juger du caractère d'esprit assez différent de ces deux Empereurs. On appercevoit le dérèglement de son esprit dans sa physionomie & dans son maintien. La figure de *Julien* & tout son extérieur n'étoient pas moins singuliers que son caractère. Il avoit une taille médiocre, la démarche peu assurée, des épaules larges, qui se haussaient & se baissaient tour-à-tour, le cou fort gros & penché, la tête toujours en mouvement, le regard d'un feu surprenant; mais on y lisoit de l'inquiétude & de la légèreté; l'air railleur, une barbe hérissée qui finissoit en pointe : il parloit & rioit avec excès. La vivacité lui faisoit souvent faire des ques-

tions & des réponses hors de propos , ou qui manquoient de justesse.

On a d'autres reproches plus graves à lui faire : il se révolta contre l'Empereur *Constance* , son bienfaiteur , & on a fait de vains efforts pour pallier sa rebellion & son ingratitude. *Amien-Marcellin* dit que *Julien* savoit que l'Empereur *Constance* devoit mourir vers le mois de Novembre. Il pouvoit bien le savoir , suivant *St. Grégoire de Nazianze* , puisqu'il en étoit l'Auteur , car il avoit gagné une personne de la Cour pour l'empoisonner. Tel est l'homme , auroit dit M. de V. dont le Christianisme se glorifie. Quelle conquête ! Mais nous voulons être plus justes qu'il ne l'auroit été.

Julien a eu sans doute de grandes qualités , mais il eut aussi de grands défauts : en sorte qu'après avoir distingué avec précision l'Apostat du Philosophe & de l'Empereur , on trouve qu'il ne fut point un grand homme , mais un homme singulier. Une passion déréglée pour la gloire le porta avec une espèce de fanatisme , à tout ce qui lui parut estimable ; & par un goût faux , il estima tout ce qui pouvoit le singulariser. Exempt des vices grossiers qui humilient l'orgueil , il eut des défauts qui le flattent. Tandis qu'il fut dans l'obscurité de la vie privée , ou qu'il n'occupa que le second rang , la crainte de l'Empereur *Constance* régla en lui les bonnes qualités & réprima les mauvaises ; mais l'indépendance & le pouvoir souverain le développèrent tout entier.

Dans toutes les occasions , *Julien* témoignoit un souverain mépris pour les Chrétiens. Cependant il sentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs , & l'éclat de leurs vertus. Il voulut donc les imiter , & profiter de leur exemple pour réformer le Paganisme , qui faisoit peu de progrès. Il exhorta les Sacrificateurs , & tous ceux qui paroissoient zélés pour l'idolâtrie , à réformer leurs mœurs , à porter à la vertu les enfans , & tous ceux sur qui ils avoient de l'autorité , à établir des Hôpitaux , à avoir soin des pauvres : il leur conseilloit de fuir les théâtres , les lieux de débauches , de ne jamais lire les poésies capables de porter à l'impureté , de prier souvent les Dieux ,
même

même pendant la nuit , de méditer les règles de la sagesse , & de purifier sans cesse leurs pensées. Pour pousser encore plus loin l'imitation du Christianisme , il vouloit bâtir des lieux de retraite , de méditation & de sanctification pour les hommes & pour les vierges.

Quoique *Julien* affectât une grande douceur , & qu'il voulût priver les Chrétiens de la gloire du martyre , il en vint cependant à les persécuter ouvertement , quand il vit que tous les autres moyens étoient inutiles. Il donnoit les charges publiques à leurs plus cruels ennemis , qui leur faisoient tous les maux possibles. Les ordres que l'Empereur avoit donnés de rétablir l'Idolâtrie , & de rebâtir ou réparer les Temple , étoient une occasion pour les Païens de remplir toutes les Villes de troubles & de séditions. Il y eut des Martyrs dans la plupart des Provinces.

Il employa sa puissance impériale pour rebâtir le Temple de Jérusalem ruiné par *Tite* , plus de trois cens ans auparavant. Son dessein étoit de convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur , & de détruire le témoignage subsistant que l'état des Juifs rendoit à la Religion Chrétienne. Le Temple sorti de ses ruines , contre le plan des Écritures , eût été le monument éternel d'une victoire remportée par l'idolâtrie sur les deux Religions qui faisoient profession de la combattre : c'étoit le dessein que *Julien* se proposoit. Mais il ne servit qu'à vérifier plus parfaitement la prédiction de JESUS-CHRIST. Les Juifs que *Julien* fit venir de tous côtés à Jérusalem pour rebâtir le Temple , travaillèrent avec zèle à arracher les anciens fondemens , dans l'espérance d'en creuser de nouveaux ; mais quand ils eurent ôté jusqu'à la dernière pierre , & qu'ils eurent ainsi exécuté la Prophétie du Sauveur , il sortit de l'endroit même d'effroyables tourbillons de flammes , dont les élancemens redoutables consumèrent les ouvriers. La même chose arriva à diverses reprises ; & l'opiniâtreté du feu rendant la place inaccessible , obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Il n'y a point dans l'antiquité de fait qui soit plus certain.

Bayle , qui doit être une autorité pour les Incrédules ; rapporte le passage d'*Amien-Marcellin* qui l'atteste à la

pag. 236 de son Dictionnaire, (premier volume) auquel nous renvoyons. On peut consulter aussi le chapitre VII du premier volume des *Erreurs de V.* par M. l'Abbé Nonnotte, Lyon. 1767.

M. de V. a fait un crime à St. Cyrille, d'avoir parlé de *Julien* avec trop de vivacité; mais il faut attribuer cette chaleur au zèle de ce Pere pour la défense de la Religion, contre laquelle *Julien* écrivoit des Livres pleins d'injures & d'atrocités. Quoi ! il sera permis aux ennemis du Christianisme, de blasphémer contre son divin Auteur, & il ne le sera pas aux défenseurs de cette sainte Religion, de dévoiler les motifs qui font parler & écrire leurs Adversaires !



LIBERTÉ.

Tous les Hommes sont intéressés à la reconnoître.

LIL n'y a plus guere que des Philosophes qui nient la liberté, & la plupart des Théologiens Protestans, ont abandonné ces systêmes durs qui la détruisoient, ou qui paroissoient du moins si difficiles à concilier avec elle. N'est-il pas un peu honteux pour quelques prétendus Philosophes, que ces Théologiens qu'ils affectent tant de mépriser, dont ils font tant de railleries, qu'ils se plaisent à peindre comme des hommes qui ne reviennent jamais des préjugés de leur école, & qui nient ce qu'ils voient & ce qu'ils sentent, parce qu'on leur a fait un article de foi du contraire ? N'est-il pas, dis-je, honteux pour ces Philosophes, que des Théologiens soient pourtant revenus, plutôt qu'eux, à se croire libres, parce qu'ils se sentent invinciblement tels, quoique *Luther* & *Calvin*, leurs maîtres, leur eussent enseigné qu'ils ne l'étoient pas. Un de ces Philosophes me disoit l'autre jour, & croyoit me dire une chose également ingénieuse & profonde : *Je me crois libre, je sais pourtant bien que je ne le suis pas.* Aussi le nouveau Traducteur de la dissertation de *Collins*

contre la liberté, n'a-t-il donné sa traduction que sous le titre de *Paradoxes Métaphysiques*.

Au reste, il étoit naturel que des Théologiens revinsent plutôt sur la liberté, que des Philosophes. S'il n'y a point de liberté, il n'y a point de Religion : conséquence terrible pour un Théologien, indifférente, tout au moins pour certains Philosophes. Disons tout : la conséquence a bien contribué à faire adopter le principe. Cela est affreux & n'est pourtant que trop vrai. Je prie ceux qui nient si hautement la liberté, de sonder de bonne foi leur cœur ; ils seront peut-être effrayés eux-mêmes de ce qu'ils y trouveront.

Je dis ceux qui nient la liberté & non pas ceux qui en doutent. Car malgré les objections subtiles de quelques Philosophes contre la liberté, le sentiment en est si vif dans tous les hommes, que je ne puis croire qu'aucun de ces Philosophes ait véritablement douté s'il étoit libre, ou s'il ne l'étoit pas. On pourroit donc dire des *Fatalistes*, comme on l'a dit des *Pyrrhoniens*, que c'est une secte de menteurs.

Les discussions métaphysiques sur la liberté sont à la portée de peu de lecteurs. Ceux qui en seroient curieux & capables, peuvent consulter l'Ouvrage intitulé : *Examen du Fatalisme*, &c. par M. l'Abbé *Pluquet*, en 3 vol. in-12. Paris, 1757. Ouvrage excellent, & où la matière de la liberté est traitée avec autant de netteté que de profondeur. Nous mettrons pourtant ici quelques réflexions sur cette matière, & ce qu'il y a de singulier, c'est que nous les tirerons de M. de V. qui, après avoir prouvé l'existence de la liberté dans ses premiers Ouvrages, a voulu la détruire dans les derniers, & en particulier dans le *Dictionnaire Philosophique*.

(On n'entend pas ici par liberté la simple puissance d'appliquer sa pensée à tel ou tel objet, & de commencer le mouvement. On n'entend pas seulement la faculté de vouloir, mais celle de vouloir très-librement, avec une volonté pleine & efficace, & de vouloir même quelquefois sans autre n que sa volonté.

exemple, on me propose de me tourner à droite

ou à gauche; ou de faire telle autre action; à laquelle aucun plaisir ne m'entraîne, & dont aucun dégoût ne me détourne. Je choisis alors, & je ne suis pas le dictamen de mon entendement, qui me représente le meilleur; car il n'y a ici ni meilleur ni pire. Que fais-je donc? J'exerce le droit que m'a donné le Créateur de vouloir & d'agir en certains cas, sans autre raison que ma volonté même.

Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir avec soi-même. Si c'est un autre qui agit pour moi? Je suis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

Quel est cet autre qui me tromperoit? S'il y a un Dieu, c'est lui qui me trompe continuellement; c'est l'Être infiniment sage, infiniment conséquent, qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur? Chose opposée directement à son essence qui est la vérité. Si ce n'est point Dieu, qui est-ce qui me trompe? Est-ce la matière qui d'elle-même n'a point d'intelligence?

Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de cette liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paroît incontestable. Voyons comment la liberté seroit impossible.

Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine: comme un carré rond est une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme, ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Être infini & créateur est libre, & si étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

Si Dieu n'est pas libre, il n'est pas un agent; donc il n'est pas Dieu; or s'il est libre, s'il est tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à savoir quelle raison on auroit de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté ; parce que si nous étions des agens , nous serions en cela indépendans de lui. Que feroit Dieu , dit-on , pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds que Dieu fait , lorsque les hommes agissent , ce qu'il faisoit avant qu'ils fussent , & ce qu'il fera quand ils ne seront plus ; que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses Ouvrages , & que cette communication qu'il nous a fait de la liberté , ne nuit en rien à sa puissance infinie.

On objecte que l'assentiment de notre esprit , est toujours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment , &c. donc , dit-on , nous voulons , nous agissons nécessairement. Je réponds qu'en effet on desire nécessairement ; mais desir & volonté sont deux choses très-différentes , & si différentes qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne desire pas. Combattre ses desirs est le plus bel effet de la liberté ; & je crois qu'une des grandes sources du mal entendu qui est entre les hommes sur cet article , vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le desir.

On objecte , que si nous étions libres , il n'y auroit point de Dieu. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y a un Dieu , que nous sommes libres ; car si tout étoit nécessaire , si ce monde existoit par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature (ce qui fourmille de contradictions) , il est certain qu'en ce cas tout s'opéreroit par des mouvemens liés nécessairement ensemble ; donc il n'y auroit alors aucune liberté ; donc sans Dieu point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre Monsieur *Leibnitz*.

Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté , est la difficulté d'accorder avec elle la prescience de Dieu. Mais la liberté une fois établie , ce n'est pas à nous à déterminer comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne savons pas de quelle manière Dieu voit actuellement ce qui se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de voir ; pourquoi en aurions-nous de sa façon de prévoir ? Tous ses attributs nous doivent être également incompréhensibles.

Une réflexion à faire, c'est que quelque système qu'on embrasse, à quelque fatalité qu'on croie toutes nos actions attachées, on agira toujours comme si on étoit libre.)



LIBERTÉ DE PENSER.

Quelles bornes doit-on lui donner ?

LA liberté de penser est un privilège de l'homme. Ses opinions dépendent de son esprit ; personne n'a droit de les gêner. Mais les Philosophes de ce siècle donnent un sens bien plus étendu à ce privilège. Par-là ils entendent la liberté de produire au grand jour leurs sentimens les plus hardis, sans qu'aucune autorité humaine puisse les réprimer : principe aussi faux qu'il est pernicieux.

Quoique l'homme soit maître des opérations de son esprit & des mouvemens de son cœur, il a des règles immuables, auxquelles il doit se conformer. La vérité est la règle de son esprit, & la Loi de Dieu est la règle de son cœur. S'il s'en écarte volontairement, il est coupable. En ne considérant ces écarts que dans lui-même, il n'en est comptable qu'à Dieu. Les hommes ne peuvent ni juger, ni réformer ce qui est purement intérieur. Mais si non content de mal penser, un génie hardi veut insinuer ses erreurs aux autres, l'autorité légitime a droit de le punir. Oseroit-on donner aux Savans le privilège d'attaquer impunément la vérité & la vertu, de débiter des leçons du crime & de l'erreur ? Funeste liberté ! On ne peut faire des Loix trop sévères pour la réprimer.

Il est vrai que si tous les Auteurs étoient guidés par la raison, ils pourroient développer toute l'étendue de leur génie ; mais la plupart suivant plutôt leurs préjugés que la raison, on est forcé de les retenir par un frein salutaire. Il est donc faux que, pour former un Philosophe, il faille laisser aux hommes la liberté de penser. Ce principe qui d'abord paroît spécieux, ouvriroit la porte à une infinité d'abus. L'Impie s'en serviroit pour semer ses noires leçons d'Athéisme ; dans un *Dictionnaire Philosophique* ; le Débauché, pour ré-

pandre l'infamie de son cœur , dans une *Pucelle* ; le Rebelle , pour souffler le feu de la sédition dans tous ses écrits ; le Caustique , pour déchirer cruellement les objets de sa haine , dans ses *Facéties Parisiennes* ; en un mot , il n'est aucun écart qu'on ne puisse appuyer sur cette maxime. Mais , dira-t-on , il faut l'adopter , & en écarter les abus : & sur quelles regles en discernera-t-on les abus ? Tous les esprits qui se verront gênés , crieront toujours à l'injustice. Les Auteurs les plus détestables voudroient persuader qu'ils disent la vérité , & qu'il ne faut pas les contraindre à la cacher. Leur prétention seroit juste , si on admettoit sans restriction la liberté de penser. Il faut donc nécessairement restreindre ce principe si goûté dans ce siècle d'indépendance , & réprimer les plumes téméraires qui en abusent.

M. de V. nous cite sans cesse l'exemple des Anglois , qui , libres dans leurs productions , se sont mis au-dessus de tous les autres Peuples ; mais je lui demande en quoi consiste cette supériorité du génie des Anglois ? Est-ce sur la Religion ? Il seroit aisé de prouver que leur liberté n'a abouti qu'à établir la tolérance , qu'à fournir des armes aux Incrédules & aux Athées , qu'à énerver la pureté de la Morale. Est-ce sur les Sciences naturelles ? En rendant justice à leurs recherches & à leurs découvertes , l'on ne peut nier que les François n'aient beaucoup contribué aux progrès des Sciences. Cette question littéraire n'est point de mon ressort ; je dois seulement montrer que la liberté des Anglois , & la contrainte prétendue des François , n'ont aucun rapport avec ces progrès. Cette contrainte n'a lieu que dans les points qui , étant fixés par la révélation , ne peuvent plus être l'objet de nos conjectures. Il seroit téméraire & même absurde , de prétendre examiner philosophiquement la vérité des oracles qu'on reconnoît émanés de la bouche de Dieu même. C'est le seul frein que la foi & la Religion opposent à la raison ; & quoi de plus équitable ? A l'égard des Sciences naturelles , la Religion ne restreint en rien leurs ressorts ; les Savans peuvent librement les approfondir & les perfectionner. Plus leurs travaux seront pénibles ou leurs succès brillans & utiles , ils mériteront d'éloges. *Newton* auroit pu enfanter ses systèmes à Paris comme à Londres,

On ne veut donc pas gêner les Sciences, mais on veut que la Religion soit respectée. L'abandonnera-t-on à la langue des impies ? La liberté de penser , ira-t-elle jusqu'à autoriser l'Athéisme & le libertinage ? Les Philosophes les plus modérés ne pourront nier , que , si un Savant faisoit un usage aussi détestable de ses talens , il faudroit réprimer son audace , & lui arracher la plume , comme on arrache l'épée de la main d'un furieux. Si M. de V. pense autrement , c'est qu'apparemment il a ses raisons.

Mais , dit-il , vous êtes sûrs que votre Religion est divine & vous n'avez rien à craindre pour elle. Nous l'avouons ; mais c'est précisément parce que cette Religion est véritable , que la raison exige qu'on la soutienne. Les écrits qui la combattent séduisent facilement les simples mal affermis ; & s'ils ne peuvent rien contre la Religion , ils peuvent influer sur la façon de penser de ceux qui la professent. Il est de la prudence du Gouvernement de prévenir cet écueil.

M. de V. insiste , & dit , que la Religion Chrétienne ne s'étant formée que par la liberté de penser , il est injuste & contradictoire de vouloir anéantir cette liberté , sur laquelle seule elle est bâtie : Mais ce raisonnement est fondé sur une fausse supposition. La liberté de penser qu'il donne aux premiers Chrétiens , est une chimère , que nous avons détruite dans les Articles CHRISTIANISME & MARTYRS. (Voyez aussi les Articles PERSECUTION & TOLÉRANCE.)



LICENCE DU STYLE.

Combien elle est opposée à la vraie Philosophie ?

LA licence du style est une suite de la liberté de penser. M. de V. après avoir parlé très-bien contre cette licence dans sa jeunesse , a voulu la canoniser , (ce qui est bien étrange) dans ses vieux jours. Il s'élève avec juste raison dans son Epître dédicatoire de *Zaïre* , contre l'indécence du Théâtre-Anglois. Il dit que *si c'est la pure nature , c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin , & que ce n'est pas* connoître

Connoître le cœur humain de penser qu'on doit plaire d'avantage ; en présentant des images licencieuses. Mais comme il aime à soutenir les contraires, il a voulu prouver qu'il falloit découvrir ce qu'on voile ordinairement. Il falloit en effet débiter une pareille morale , après avoir produit la *Pucelle* & le *Cantique des Cantiques*. Montrons en peu de mots le peu de justesse de ce Paradoxe.

Employer un style libre & indécent , c'est manquer de respect au Public. On ne doit rien lui présenter , qui ne soit châtié ; le Théâtre même n'ose s'écarter de cette règle. S'il est des bienséances dans les conversations , ne sont-elles pas beaucoup plus rigides dans les écrits ? Ce n'est plus un son , une image rapide , c'est une peinture licencieuse & durable. La présenter à ses Lecteurs , c'est les supposer sans pudeur & sans retenue. Je sais que ce style plaît à certains esprits ; mais ces hommes qui n'ont ni mœurs , ni décence , sont-ils le vrai Public ? Faut-il , en faveur d'une classe vile , scandaliser , outrager tout ce qu'il y a de sage & de judicieux parmi les Lecteurs qui forment la partie choisie de la nation & de la Littérature ?

Ce caractère de licence est déplacé , même dans les Romans. Est-il supportable dans un Ouvrage de Philosophie destiné à former les mœurs ? Quoi ! les anciens Philosophes auroient cru dégrader leurs leçons , s'ils les avoient revêtues d'images voluptueuses ; leur nom même indiquoit les préceptes & l'amour de la sagesse ! & dans un siècle de vertu & de lumière , en prétendant instruire , on ne gardera aucune réserve ! Les passions ont d'autres maîtres , d'autres écoles : tout ce qui présente la morale , doit porter le caractère de la gravité & de la décence.

La liberté du style est un préjugé violent contre un Auteur : il se peint dans son Ouvrage. On peut écrire modestement , & penser mal. Mais comment , sous des Ouvrages déréglés , annoncer la vertu ? Une production ténébreuse est un jugement secret , un monument d'opprobre , où sont imprimés les sentimens d'une ame terrestre.

De-là naît une conséquence simple & décisive. Ces Philosophes , malgré la licence de leurs écrits , prétendent tracer des maximes de sagesse ; ils osent critiquer la Morale

& le culte de la Religion. Est-il à présumer qu'un Dieu qui est la pureté par essence, communique ses lumières de prédilection à un cœur qui n'est que boue ? Dans tous les temps les ténèbres ont été le châtiment de la volupté. Ce voile sombre & contagieux cache l'éclat de la vérité. On ne voit que par les sens ; on ne juge , on n'aime que par les sens : faut-il s'étonner, si on n'avance que des erreurs ? L'indécence dans un Ouvrage est une preuve du mensonge qui y règne.

D'ailleurs , quel écueil pour la jeunesse ? Ennemie du sérieux , avide d'amusements & de plaisirs , elle dévore ces malheureuses brochures qui portent dans son ame le feu des passions. Elle y cherche , non pas les traits de littérature & d'histoire , les regles d'équité , mais les images licencieuses. Oui , je le suppose : les Auteurs au-dessus des foibles humains , affermis dans la gravité & la vertu , traitent ces matières avec détachement & réserve ; ils ne veulent que détourner du vice , en le dépeignant au naturel. Ces motifs prétendus ne les justifient point ; comptables à Dieu seul de leurs cœurs , ils sont comptables à l'Univers entier de leurs écrits. En séduisant la jeunesse , ils ravagent non-seulement la Religion , mais encore la Société.



LOI NATURELLE.

Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.

IL n'y a point d'autre Dieu , dit *Spinoza* , que la substance universelle & aveugle ; & par conséquent , point d'autre règle des mœurs que les forces & les desirs de chaque individu. Il n'y a rien de commandé ni de prohibé. Tout est bon , dès qu'on le peut impunément. Tout est une suite inévitable d'un destin nécessaire & de la mécanique de la nature. Cela est clair. Ses disciples de mauvaise foi tiennent le même principe ; mais ils cachent & entortillent ses conséquences. Cependant si tout est éternel , naturel & inévitable , à quoi bon les loix , les remords , les craintes ? Il n'y a point de liberté , ni vice , ni vertu , tout est égal.

Ce système affreux a tellement révolté les Incrédules mêmes, que M. de V. l'a réfuté dans son Poème de la *Loi Naturelle*. Il prétend avec raison, que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame ; si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La Fille sauvage trouvée près de Châlons, avoua que dans la colère elle avoit donnée à sa compagne un coup, dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler elle se repentit, elle pleura, elle étancha son sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondemens de la *Loi Naturelle*.

Il y a mille autres preuves que la vertu & le vice ne sont pas de vains noms. S'il existe un Dieu souverainement bon, juste, éternel, sage, il y a un ordre immuable qui règle les devoirs de l'homme. Donc il y a une distinction nécessaire entre le bien & le mal moral. S'il n'existoit pas des devoirs pour les hommes, il n'y auroit pas de différence entre les plus noirs Scélérats & les plus grands Saints. Il faudroit mettre dans le même rang *Cartouche* & *St. Augustin*. Les adulteres, les sacrileges, les parricides & les blasphèmes, ne feroient rien, ou plutôt feroient un bien.

Quelle affreuse doctrine ! Non, il y a un ordre entre le Créateur & la Créature. Il y en a un pour les Créatures entr'elles. Cet ordre dit évidemment, que Dieu est préférable aux Créatures, l'esprit aux corps, l'homme à la bête ; d'où il résulte qu'on doit plus à Dieu qu'à ses ouvrages, plus à l'homme qu'à la bête. Peut-on s'écarter de ce plan sans violer la raison ? Voilà donc une loi éternelle qui oblige de rendre à chacun ce qui lui est dû ; donc Dieu approuve celui qui la suit, comme il improuve celui qui la viole.

Or, l'idée de ces devoirs, de bien & de mal, ne vient point de préjugés ; elle est dans tout homme raisonnable ; elle est une suite de sa nature ; la raison l'inspire, & elle fait le fondement de la Société. On fait donc bien de s'y conformer, & on pèche en s'en éloignant.

Les Philosophes modernes ont beaucoup fait valoir avec raison cette loi naturelle , mais ils l'observent presque aussi peu que la loi révélée. Que prescrit cette loi naturelle ? justice & bienfaisance. Mais est-il beaucoup de Justes bienfaisans parmi les Philosophes ? Font-ils le plus grand nombre dans le monde , ou plutôt n'y font-ils pas très-rares & plus rares de jour en jour ? Les hommes ont fait de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences , même dans celle de la Morale. La vertu est bien connue. Est-elle pratiquée ? Je dis la vertu purement humaine : la vertu de Trajan , de Socrate , ce culte éternel dont la nature est l'Apôtre , suivant l'expression de M. de V. ? Non , certes ; ainsi ce Poète en n'ouvrant le Ciel qu'aux observateurs de la loi naturelle , le ferme presque entièrement au monde.

Cette loi souveraine , à la Chine , au Japon ,

Inspira Zoroastre , illumina Solon ;

D'un bout du monde à l'autre , elle parle , elle crie :

ADORE UN DIEU , SOIS JUSTE , ET CHÉRIS TA PATRIE.

Mais elle crie en vain d'un bout du monde à l'autre : on adore plusieurs Dieux ; on est injuste & fort indifférent pour sa Patrie , où Patriote jusqu'à n'être plus homme.

La Loi révélée suppose la loi naturelle , & y ajoute. Mais ce qu'elle y ajoute , n'est si difficile à pratiquer , que parce que ce qu'elle suppose , l'est déjà beaucoup.

On appelle donc loi naturelle , cette lumière qui nous dicte nos premiers devoirs. Tels sont les hommages dûs à l'Être suprême , l'obligation de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait. De ces deux principes généraux coulent toutes les conséquences particulières.

Mais le plus essentiel devoir de l'homme , c'est la Religion , ou son assujettissement à l'Auteur de son être. Dieu s'aimant nécessairement , n'a pu rapporter ses ouvrages qu'à lui-même. Il est donc lui seul notre fin. Nous devons donc l'honorer & l'aimer. Cette Religion à laquelle conduit la loi naturelle , a pour fondement la connoissance de Dieu. L'amour en est la perfection , & la conscience le prédicateur. C'est cette Religion naturelle qui dit à tous les hommes que l'injustice , la perfidie , l'assassinat , les blasphèmes , &c. sont des crimes que Dieu hait , & que sa justice punira.

Il n'y a que les enfans & les fous, qui ferment les yeux à la lumière.

L U X E.

Dangers du Luxe.

M. de V. prétend que le luxe est avantageux aux États ; comme si un torrent qui entraîne tout, étoit propre à fertiliser le terrain même qu'il décharne. Les vrais Philosophes ont toujours pensé différemment ; les Sages anciens & modernes conviennent que le luxe est non-seulement le corrupteur de la vertu, mais le destructeur des Empires.

Le luxe, on le fait, anime le commerce à un certain point ; il y a un rapport entre les dépenses des riches, fussent-elles mêmes fausses & superflues, & les travaux des pauvres, ou le gain des Négocians. Mais cela suffit-il pour établir que le luxe est absolument & à tous égards avantageux à un État ? Il faudroit pour cela calculer exactement le pour & le contre, & voir, s'il n'y a pas plus d'inconvéniens encore que d'avantages.

En effet, si le luxe n'enrichit une famille qu'après en avoir ruiné deux ; s'il ne répand les biens dans des canaux, très-souvent inutiles, qu'après en avoir séché d'essentiels ; s'il donne à la splendeur & à la mollesse l'éducation des Enfans & le pain des Créanciers ; s'il n'anime des talens superflus & stériles, que pour en étouffer de solides ; s'il ne montre un éclat apparent, que pour cacher une misère réelle ; s'il fixe les dépenses sur les prodigalités & les caprices de certains Riches parvenus, tandis que pour les imiter, les Nobles dérangent & ruinent leurs maisons ; si pour arriver à la fortune, il multiplie les malversations & les crimes, c'est le plus cruel de tous les maux & celui que la politique d'un sage Monarque doit le plus réprimer. Que des esprits frivoles regardent encore le luxe comme le nerf & la splendeur d'un État, parce qu'il fait circuler les espèces, d'autres jugeront différemment, & ils auront pour eux, outre les règles d'une saine morale, l'expérience de tous les temps, la voix de tous les Sages,

Remontons à la naissance & à la décadence des Empires : pas un seul , qui n'ait commencé par la frugalité , & fini par le luxe. C'est un *Sardanapale* & un *Balthazar* , qui ont enseveli les Empires d'Assyrie. Les Perses sous le père de *Cyrus* , & sous *Cyrus* lui-même , vivoient avec une frugalité presque austère ; le luxe renversa au bout de deux siècles , cet Empire formidable. Une poignée de Grecs , endurcis au travail & à la fatigue , subjuguèrent ces Provinces immenses. Bientôt la mollesse & les délices renversèrent les branches divisées de ce nouvel Empire. Les Romains nous offrent le même exemple. Leur frugalité les rendit maîtres de l'Univers ; leur luxe énorme déchira l'intérieur de la République par les guerres civiles. Il fit périr par la main des barbares Septentrionaux , un Empire qui sembloit devoir être éternel. Chaque Monarchie nous présente cette sorte de révolution. Jamais un état n'est plus foible , que quand il paroît le plus brillant de ce luxe dont nous parlons ; son embonpoint n'est souvent qu'une enflure. Le luxe bien loin de nous enrichir , nous a appauvris : la France n'est pas aussi riche qu'elle l'a été sous *Henri IV* : pourquoi ? C'est que les terres ne sont pas si bien cultivées ; c'est que les hommes manquent à la terre , & que le journalier ayant enchéri son travail , plusieurs colons laissent leur héritage en friche.

D'où vient cette disette de manœuvre ? De ce que qui-conque s'est senti un peu d'industrie , a embrassé le métier de Brodeur , de Cizeleur , d'Horloger , d'Ouvrier en soie , de Perruquier , de Cuisinier , &c. Le luxe ayant amené le goût des plaisirs , & les plaisirs ayant amené la mollesse , chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture , pour laquelle Dieu nous a fait naître. Nous l'avons rendue ignominieuse , tant nous sommes sensés.

Une autre cause de notre pauvreté est , de l'avou de M. de V. lui-même , dans nos besoins nouveaux. Il faut payer à nos voisins plusieurs millions pour mettre dans notre nez une poudre puante , venue de l'Amérique ; le café , le thé , le chocolat , la cochenille , l'indigo , les épices , nous coûtent plus de soixante millions par an. Tout cela

Étoit inconnu du temps de *Henri IV* ; aux épiceries près , dont la consommation étoit bien moins grande heureusement pour notre santé & notre bourse.

Nous brûlons cent fois plus de bougie , & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger , parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles , au cou , aux mains de nos Citoyennes de Paris & de nos grandes Villes ; qu'il n'y en avoit chez toutes les Dames de la Cour de *Henri IV* , en comptant la Reine. Il a fallu payer presque toutes ces superfluités argent comptant. On s'est appauvri pour étaler de vaines richesses ; plusieurs citoyens ont été ruinés par l'exemple dangereux de quelques riches écervelés , ou par les leçons non moins insensées de quelques faux Politiques. M. de V. le fait mieux que personne ; & , quoique l'Apôtre du luxe , il ne craint pas de faire des aveux qui montrent combien il est ridicule d'en faire l'apologie.



M A H O M E T.

Fausseté & impunité du parallèle de JESUS-CHRIST & de Mahomet.

Quelques Impies ont poussé la témérité jusqu'à comparer JESUS-CHRIST à *Mahomet* , & la Religion de l'Homme-Dieu avec la secte de cet Imposteur ; mais il est facile de faire sentir la fausseté de ce parallèle entre le Fils de l'Éternel & l'heureux brigand d'Arabie.

1.^o La Religion de *Mahomet* n'est pas appuyée sur des signes éclatans & divins , comme on a fait voir que l'étoit celle de JESUS-CHRIST. Il est vrai , que *Mahomet* , voulant être l'inventeur d'une Religion nouvelle , contrefit le Prophète. Comme il tomboit du haut-mal , il persuada premièrement à sa femme , & par elle à beaucoup d'autres , que ces accès d'Epilepsie , étoient des extases qui lui survenoient des communications extraordinaires qu'il avoit eues de l'Ange *Gabriel*. (*Petay, Rac, Temp. Part. 2. L. 7.*)

2.^o Aucune Prophétie n'a annoncé le Destructeur du Christianisme, dont au contraire le Fondateur & le Chef a été clairement prédit.

3.^o *Mahomet* s'est fait craindre par la terreur des armes ; JESUS-CHRIST s'est fait suivre par la pureté de sa Morale ; il n'a fondé sa Religion que sur l'humilité & les souffrances.

4.^o Les Soldats de *Mahomet* ont été ses Apôtres, & les Apôtres de JESUS-CHRIST ont été des Martyrs.

5.^o Un Empire temporel, un joug tyrannique, un pouvoir despotique & cruel, sont les fruits de la doctrine du faux Prophète. Les Disciples du Sauveur n'ont prêché que le mépris du monde, la fuite de ses grandeurs, l'amour des abaissemens, la charité, la paix, la soumission aux Puissances légitimes.

6.^o Il n'y a rien de plus important dans une Religion ; que la fin & la récompense à laquelle doivent tendre ceux qui la suivent. Or, on peut dire que la béatitude que *Mahomet* a promise à ses Sectateurs, est une béatitude infâme. La seule idée de son paradis blesse l'imagination de toutes les personnes chastes ; elle n'est propre qu'à gagner des hommes brutaux. En un mot, la nature corrompue a tout fait dans le succès de l'*Alcoran*. Tout y flatte les sens ; tout y est humain. L'Evangile, au contraire, combat les préjugés de la chair & du sang ; il nous arrache à nous-mêmes. C'est en attaquant l'homme dans ce qu'il a de plus cher qu'il l'attire à lui. Le règne du Chrétien, comme celui de JESUS-CHRIST, n'est point de ce monde. Ce n'est point ici-bas qu'il couronne ses Défenseurs ; il ne leur promet en cette vie que des croix & des tribulations. Sa Morale est austère & d'une observation difficile, & néanmoins on l'embrasse & on est mort pour elle.

7.^o Une ignorance grossière, un silence prescrit par la politique du Législateur même, ensevelissent dans des ténèbres épaisses l'absurdité des dogmes de *Mahomet*. Une nuit obscure couvre ses disciples aveuglés. Sa doctrine insensée n'a que des Sectateurs, qui, de peur de voir la vérité, ne veulent ni voir ni entendre. JESUS-CHRIST, au contraire, expose sa Mission, ses Dogmes, sa Morale, à l'examen

l'examen de toute la terre ; & toute la terre a confessé qu'il étoit l'Envoyé du Très-Haut , & que sa Religion étoit la seule véritable.

8.^o L'établissement prompt & rapide des Musulmans dans leur Religion, nous montre avec éclat le triomphe de la cupidité, de la violence, de la politique, du déguisement, de l'ignorance & de tous les vices. Faut-il s'étonner que le cœur humain, lui ait été favorable, & que la nature corrompue n'ait fait aucun effort pour lui résister ? Mais le Christianisme ne doit sa naissance qu'à la vertu, à la droiture, à la simplicité, à l'humilité, à la patience, au désintéressement, au courage, à la charité. Quelle différence entre ces deux Religions ? Les succès de *Mahomet* peuvent-ils infirmer la preuve tirée des succès de JESUS-CHRIST ? Que ce parallèle, au contraire, est glorieux pour lui !

Enfin, pour rassembler en peu de mots les caractères de celui qui est le Prophète envoyé de Dieu, & ceux d'un Prophète visiblement imposteur, c'est que JESUS-CHRIST a établi sa mission par une infinité de miracles si certains, que ses ennemis-mêmes en sont demeurés d'accord. *Mahomet*, au contraire, n'a fait aucuns miracles, & ses disciples n'ont osé lui en attribuer aucun, du moins fondé sur des preuves incontestables.

JESUS-CHRIST est mort, & il est ressuscité ; sa résurrection a été attestée par des témoins irréprochables qui ont signé leur témoignage de leur sang. *Mahomet* est mort sans ressusciter, & l'on n'a pas eu même la hardiesse d'inventer qu'il soit ressuscité.

JESUS-CHRIST a annoncé aux hommes de grandes merveilles, mais il les a prouvées par ses miracles, par ses Prophéties, & par sa résurrection. *Mahomet* a conté des fables impertinentes, & il ne les a établies ni sur des Prophéties, ni sur des miracles, ni sur sa résurrection. Il n'y a point d'imposteur habile qui ne puisse faire ce qu'a fait *Mahomet* ; mais il n'y a aucun homme, ni aucune intelligence créée, qui puisse faire ce que JESUS-CHRIST a fait. D'où il faut conclure, qu'il n'y a rien de si raisonnable que de croire que JESUS-CHRIST est le Prophète envoyé

du Ciel, & que la Religion est la seule véritable ; & qu'au contraire, il n'y a rien de plus déraisonnable, que de supposer un seul moment, que *Mahomet* soit le vrai Prophète, & que la Religion puisse être la véritable Religion.



M A R T Y R S.

L'opinion du petit nombre des Martyrs n'est pas fondée.

QUOIQUE nous ayions traité en passant dans l'article **CHRISTIANISME**, la question du nombre des Martyrs, nous croyons devoir la remanier, parce que M. de V. est venu plusieurs fois à la charge. Il n'est que l'écho de *Dodwel* ; ainsi nous croyons, avant que de répondre à l'un & à l'autre, devoir détailler les raisons que cet Anglois a fait valoir. Nous disons les raisons ; car on nous dispensera sans doute de retracer les plaisanteries, les bons mots, les saillies dont M. de V. a voulu les assaisonner.

Dodwel expose d'abord des raisons générales ; les voici.

» Plus les Martyrologes sont anciens, moins ils sont con-
 » sidérables par le nombre des Martyrs, quoique l'Eglise
 » ait eu de tout temps une extrême avidité pour leurs
 » Actes, & une grande facilité pour les recueillir. Aussi
 » *Origene* dit-il expressément qu'il n'y a eu qu'un petit nom-
 » bre de Martyrs. *Laurence* ne met pas au nombre des per-
 » sécuteurs, plusieurs Empereurs regardés aujourd'hui com-
 » me les plus grands ennemis du Christianisme. Quelques-
 » uns des Empereurs, furent même ses Défenseurs. D'au-
 » tres en plus grand nombre, furent d'une clémence à
 » épargner le sang Chrétien, aussi-bien que celui de leurs
 » autres Sujets. »

Ces raisons particulières sont tirées du détail des dix premières persécutions, où *Dodwel* prétend que tout est plein d'exagération.

Pour répondre en premier lieu aux raisons générales de *Dodwel*, on convient de l'empressement qu'eurent de tout

temps les Fideles , pour recueillir les actes édifiants des Martyrs. Mais qu'il ait été facile d'en savoir le nombre , quand on a fait les Martyrologes , c'est ce qui ne paroitra nullement vraisemblable à tout homme instruit & non prévenu.

Il est certain que la plupart des anciens monumens Religieux de cette espece , ont péri par le ravage des persécutions , par les inondations des Barbares , par l'injure des temps , & même par la témérité de quelques Auteurs , qui , en voulant les embellir , les ont rendus méconnoissables.

D'ailleurs , les compilateurs des Martyrologes que nous avons , sont du huitième ou du neuvième siècle , bien éloignés par conséquent du temps des persécutions. De deux Ouvrages qu'*Eusebe* de Césarée avoit composés sur les Martyrs , nous n'avons plus que celui des Martyrs de la Palestine. L'autre Ouvrage d'*Eusebe* devoit être bien plus considérable. Mais qui assurera qu'il fut complet , c'est-à-dire , qu'il contint un Catalogue exact des Martyrs de toutes les Eglises ? Il eut fallu parcourir le monde entier , ou établir par-tout des correspondances. Ce dessein étoit trop vaste pour un simple particulier , sur-tout dans un temps où l'Imprimerie n'étoit pas inventée , & où on n'avoit pas les mêmes facilités qu'aujourd'hui , pour savoir ce qui se passe dans les pays lointains.

Pour diminuer la multitude des Martyrs , M. de V. nous oppose après *Dodwel* , un passage d'*Origene* , dans son troisième Livre contre *Celse*. » Dieu a permis , dit ce Pere , » que de temps en temps , quelques Chrétiens en petit nombre , soient morts pour la profession du Christianisme , » afin que la vue de leur foi & de leur constance , affermit les autres dans la piété & dans le mépris de la mort. » Mais il n'a jamais souffert que toute leur Société , fût détruite. »

Nous avons cité ce passage , tel qu'il est dans *Origene*. M. de V. le défigure étrangement dans son *Dictionnaire Philosophique* , & voici comme il le cite. On peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion , parce qu'il en est mort peu , & seulement de temps en temps & par intervalle.

A présent ; voyons quel est le véritable sens d'*Origene* dans le passage cité. Il vouloit faire sentir qu'une protection visible avoit conservé les Chrétiens , & parloit en faveur de leur innocence. Il a permis à la vérité , dit-il équivalement , que quelques-uns aient été martyrisés ; mais ce nombre est peu de chose en comparaison de ceux qui ont échappé aux persécutions par lesquelles ils doivent être anéantis. Il faut remarquer encore qu'*Origene* parloit avant l'affreuse persécution de *Deca* & de quelques autres monstres , qui inonderent l'Empire de sang.

Si la nature de cet Ouvrage nous permettoit d'entrer dans le détail de chaque persécution en particulier , on verroit combien *Dodwel* s'est trompé , en diminuant le nombre des Martyrs.

Dodwel veut que *Néron* n'ait persécuté les Chrétiens qu'à Rome , & que sous le prétexte de l'embrasement de la Ville ; dont il se déchargeoit sur eux. Quand cela seroit , le nombre de ces premiers Martyrs ne laisseroit pas d'être très-considérable. *Tacite* dit expressément , qu'il y en a eu une grande multitude ; & il nous a conservé le détail des cruautés inouïes , que ce Tyran fit exercer contre eux. Il en fit revêtir de peaux de bêtes , selon cet Historien , pour les faire dévorer par les chiens. Il en fit attacher d'autres en croix. Il en fit mourir d'autres par les flammes ; & après les avoir fait induire de cire & d'autres matières combustibles , il les faisoit servir de flambeau pour éclairer pendant la nuit.

Mais c'est gratuitement que *Dodwel* avance que le seul prétexte de l'incendie de Rome , fit persécuter les Chrétiens par *Néron*. Le Dissertateur Anglois le veut ainsi ; mais il n'en allégué aucune raison. Il est au moins constant , que dès-lors on entreprit de faire passer les Chrétiens pour les plus odieux des hommes. Dès-lors commencèrent les plus énormes calomnies qu'on vomit contre eux , & qui donnerent lieu à plusieurs autres persécutions , après celle de *Néron*. Et pour celle-ci , *Tacite* fait entendre , que les Chrétiens passaient pour des gens exécrables , en disant qu'on étoit persuadé qu'ils méritoient toute l'horreur des supplices qu'il vient de décrire. *Suétone* ajoute que les Chrétiens con-

damnés par Néron , étoient une secte d'une superstition nouvelle ou malfaisante : ce qui signifie sans doute les pratiques de magie , dont la calomnie les accusa tant d'autres fois.

De plus , on publia des Edits qui défendoient d'embrasser la Foi chrétienne ; & ces Edits n'étoient pas pour la seule Ville de Rome , mais pour toutes les Provinces de l'Empire. *Sulpice Sévere* dit formellement , qu'on fit des loix pour défendre la Religion , & que par des Edits solennellement promulgués , il n'étoit pas permis d'être Chrétien. *Orose* dit de même , que *Néron* persécuta les Chrétiens dans toutes les Provinces , & qu'il s'efforça d'anéantir jusqu'à leur nom ; ce qui ne se peut faire que par des loix. Nous ne finirions point si nous voulions rapporter les témoignages de tous les Auteurs qui disent , ou qui du moins insinuent la même chose de la manière la plus claire.

Dodwel voudroit faire croire que dans la persécution de *Domitien* , l'on ne condamnoit les Chrétiens qu'à l'exil ; mais sans entasser bien des exemples particuliers qui démentent cette opinion , *Dion* , ou son abrégiateur *Xiphilin* , assure que *Domitien* condamna à la mort plusieurs personnes , pour avoir embrassé les mœurs des Juifs ; ce qui ne se peut entendre que des Chrétiens , selon *Dodwel lui-même*.

Les bonnes qualités de plusieurs Empereurs , tels que *Trajan* , *Adrien* , *Marc-Aurèle* , *Sévere* , forment un préjugé pour leur douceur à l'égard des Chrétiens , comme à l'égard de leurs autres Sujets. Mais ces conjectures vagues & générales qui font la plus grande raison de l'opinion de *Dodwel* , & de M. de V. , sont détruites par mille faits précis.

Nous convenons que ces Empereurs étoient Philosophes , pieux , vertueux ; mais leurs liaisons avec les Philosophes , nos plus grands ennemis , les indisposoient contre nous. Leur piété ou leur superstition leur persuadoit qu'ils soutenoient la cause des Dieux de l'empire & de la Religion , en s'opposant au culte des Chrétiens , qui n'en souffroient aucun autre. Leurs vertus les irritoient contre des hommes chargés des calomnies les plus atroces par la voix publique , & qu'on accusoit d'être la cause de toutes les calamités de l'Empire. Souvent ils avoient la faiblesse de céder aux cris

du Peuple ou du Soldat , » pouvons-nous ; disoient les
 » Idolâtres , négliger l'honneur de nos Dieux ? souffrirons-
 » nous impunément le sacrilege & le blasphème ? Cette secte
 » nouvelle est la cause de tous nos malheurs ; la grêle ra-
 » vage nos campagnes ; la peste désole nos Villes ; nos
 » rivières submergent nos champs ; nos armées sont battues.
 » Tant d'infortunes ne peuvent être que l'effet de la colère
 » des Dieux qu'on abandonne. » Tel étoit le langage des
 Prêtres & de la populace animée par eux & toujours prête
 à se jeter sur les Chrétiens comme des tigres altérés de
 sang. Sa fureur étoit telle que l'autorité des Empereurs ne
 suffisoit pas à empêcher les émeutes dans les Provinces , ou
 les manœuvres indignes des Proconsuls , dont une infinité
 de Chrétiens furent souvent les victimes.

Pour quelques persécutions , comme celle de *Dece* , de
Gallus , de *Valerien* , *Dodwel* veut les restreindre , ou à un
 certain ordre de personnes , ou à certaines Provinces par-
 ticulieres ; mais sans aucun fondement. On a prouvé de la
 manière la plus convaincante , que le dissertateur Anglois ,
 tout savant qu'il est , est encore plus fécond en conjectures
 qu'en citations.

Dodwel ne nie pas que la persécution de *Dioclétien* n'ait
 été très-violente ; mais il prétend encore , qu'on a exagéré.
 Il n'avoit pas sans doute *Eusebe* sous les yeux , lorsqu'il avan-
 çoit cette proposition.

Au reste , quoique *Dodwel* ait soutenu l'opinion du petit
 nombre des Martyrs , il ne le faisoit pas par les mêmes mo-
 tifs que *M. de V.* Celui-ci veut anéantir une des preuves
 de la Religion , au lieu que l'autre cherchoit seulement à
 prouver qu'il y avoit eu moins de Martyrs que l'Eglise
 Romaine n'en reconnoît ; mais la prévention se montre
 dans tous les deux. Dans l'Ecrivain François , c'est celle
 d'un Dêiste acharné ; dans l'Auteur Anglois , c'est celle d'un
 Théologien Anglican.



M A T É R I A L I S M E.

Auteurs qui le réfutent.

Cette doctrine abominable reparoit sous plusieurs faces différentes dans les Articles *Ame, Bêtes, Matière, Sensation, Sens commun, Songes*, du *Dictionnaire Philosophique*. Nous aurions réfuté ces différens Articles, si ce sujet n'avoit été traité si souvent, & par tant d'habiles Ecrivains. Contentons-nous de renvoyer à un Ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, au *Dictionnaire des Hérésies*. On y trouvera une réfutation aussi forte que profonde des principes dangereux, répandus dans les différens écrits de M. de V.

L'Auteur prouve 1.^o que le Matérialisme n'est pas un sentiment probable. 2.^o Qu'on ne trouve rien dans la nature & dans l'essence de la matiere, qui autorisa à juger qu'elle peut penser. 3.^o Que nulle expérience ne nous autorise à croire que la matiere puisse penser. 4.^o Que le sentiment des Philosophes qui ont cru l'ame corporelle, ne forme pas une probabilité en faveur du Matérialisme. 5.^o Que les Peres ont combattu le Matérialisme. 6.^o Que Saint Irénée n'est point favorable au sentiment, qui suppose que la matiere peut penser. 7.^o Qu'Origene n'a point douté de l'immatérialité de l'ame. 8.^o Que Tertullien n'est point favorable au Matérialisme. 9.^o Que Saint Hilaire croyoit l'immatérialité de l'ame. 10.^o Que Saint Ambroise croyoit l'ame immatérielle, & que l'on ne trouve dans ce Pere rien qui favorise le Matérialisme. 11.^o Que l'immatérialité de l'ame est une vérité démontrée. Voyez aussi dans notre Ouvrage les Articles AME, CORPS, BÊTES, IMMATERIA-LITÉ, &c.



M É C H A N T.

L'Homme est-il méchant ?

IL est de foi, que l'homme créé bon, est devenu méchant. Il naît dans le péché & avec la pente au péché ; l'expérience ne confirme que trop la foi sur ce point. L'homme est malheureux, parce qu'il a péché ; & souvent il ne pèche que parce qu'il est malheureux, qu'il voudroit ne le point être, coupable qu'il est, & même être de plus en plus heureux par la possession des biens auxquels il attache son bonheur ; sur-tout par les richesses, les honneurs, les plaisirs. La passion pour ces biens est la source de tout le mal, qui se fait dans tout le monde. Or, elle est presque générale. Donc la plupart des hommes font plus ou moins de mal pour la satisfaire ; & par conséquent ils sont méchants, d'une méchanceté que j'appelle de passion. Mais cette passion est balancée dans presque tous par quelque amour de la justice, reste précieux de notre première nature ; & il arrête un grand nombre d'hommes sur les grandes injustices, indépendamment du frein des Loix & de la Religion, indépendamment même du secours de la grace.

Il y a de plus dans le commun des hommes un fonds de compassion pour leurs semblables, qui non-seulement empêche beaucoup de crimes, mais encore produit beaucoup de bonnes actions. Plusieurs hommes ne voudroient pas du plus grand bonheur, acheté par un grand malheur d'autrui, sur-tout s'ils étoient les témoins de ce malheur ; c'en seroit un pour eux. Il faut avouer en même-temps que dans quelques autres hommes il y a une méchanceté, que j'appelle de malice, qui leur fait prendre plaisir au mal d'autrui. Cependant cette malice vient encore de quelque passion, par exemple, de jalousie, d'envie, &c. Toute passion nous porte à haïr ceux qui possèdent un prétendu bien que nous désirons, & dès-lors non-seulement à leur enlever ce bien, s'il nous est possible, mais encore à souhaiter qu'ils le perdent, dussions-nous n'en pas profiter, & en général à leur

leur souhaiter quelque mal. En un mot, le plus grand nombre des hommes est misérable, & dit : *ne soyons pas seuls misérables*. Cette disposition diabolique n'est que trop humaine.

Le comble du malheur des hommes est, qu'en naissant au milieu de tout ce qu'ils appellent bien, ou en les acquérant, ils n'en sont pas ordinairement moins malheureux. Le bonheur, si je puis m'exprimer ainsi, n'est pas une affaire de situation, mais de caractère ; & il est aussi grand qu'il peut l'être sur la terre, quand la grace se joignant à un caractère doux, modéré, gai & raisonnable, elle fait pratiquer la vertu avec une forte confiance d'une récompense éternelle. Voilà les heureux, & il y en a plus qu'on ne croit ; mais le monde ne les connoît guère ; il s'en trouve bien peu au milieu de lui.



MER ROUGE.

Réponses aux difficultés des Incrédules, sur le passage de la Mer rouge par les Israélites.

Quelques critiques téméraires ont prétendu que Moïse, au lieu de faire passer les Israélites d'un bord à l'autre, s'étoit contenté de leur faire côtoyer la mer comme en demi-cercle, pour les ramener à peu près à l'endroit d'où ils étoient venus, à la faveur du flux & reflux de cette mer. Ils s'appuient entr'autres, 1.^o Sur ce que le Golphe que la mer rouge forme en cet endroit, a douze ou quinze milles d'Allemagne de largeur. 2.^o Sur ce qu'il est dit que Moïse les ramena à Eiham, c'est-à-dire, précisément à l'endroit où ils étoient le jour avant qu'ils passassent la mer. 3.^o Sur ce qu'il est dit que les Israélites étant sortis de la mer, virent sur le bord les corps des Egyptiens, que les flots y avoient rejetés ; d'où il résulte qu'ils étoient sur les bords qui regardent l'Egypte, parce que la mer rejette naturellement les corps au plus prochain rivage.

On répondra, 1.^o Que l'Écriture emploie le terme d'*Abar*, qui signifie traverser. 2.^o Que si les Israélites n'avoient pas

pris cette route, ils n'auroient évité ni les Egyptiens ; ni les Philistins , & qu'ils n'auroient pas tourné leur marche du côté de Sinai. 3.^o Des Voyageurs ont remarqué que la mer rouge , pendant son flux & reflux , laissoit à sec un espace d'environ trois cens pas , pendant une demi-heure ; ce qui ne pouvoit suffire pour une si grande multitude. 4.^o Que les Egyptiens qui devoient en être instruits , ne s'y seroient point engagés. 5. Que les Voyageurs ne connoissoient point encore la largeur de ce Golphe. 6.^o Que si ce passage s'étoit fait naturellement , la bonne foi & la sincérité de *Moïse* , prouvées en mille endroits , devien-droient suspectes. 7.^o Enfin que la tradition de cet événement singulier s'est même conservée chez les Païens. Les Prêtres d'Héliopolis le racontaient ; & *Diodore* de Sicile , en parlant des Jétyophages , dit que ces Peuples qui demeuroient aux environs de la mer rouge , rapportoient que la mer se retira un jour si loin , qu'elle laissa à sec toute cette partie de son fond , & que revenant tout-à-coup , elle se remit dans son lit.

Le témoignage de *Diodore* est une nouvelle preuve contre l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*. Il veut que nul Auteur n'ait parlé des prodiges opérés en Egypte. Voilà pourtant un Historien Grec , très-accrédité & très-véridique , qui constate nos Traditions sacrées. D'ailleurs , quand l'ancienne histoire des Nations n'auroit pas parlé de *Moïse* & de ses miracles , il ne faudroit rien en conclure contre son récit. Ce Législateur vivoit dans un temps reculé où ses peuples anciens n'écrivoient pas encore leurs annales. Il suffit pour nous qu'à travers les ténèbres des siècles il se soit échappé quelque lueur , qui répande aux yeux des incrédules un nouveau jour sur les Mémoires de notre Religion.



M E S L I E R.

Son impie testament : travers de son esprit.

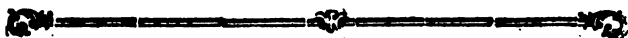
JEAN Meslier, fils d'un ouvrier en ferge de Mazerni dans le Duché de Rethel, parvint par son application, au sacerdoce & à la Cure d'Etrepigni en Champagne. Il mourut en 1733, avec la réputation d'un homme vertueux & austère, mais de cette vertu qui est plutôt dictée par la misanthropie que par la Religion. La manie sombre & triste qui le dominoit, avoit été renfermée pendant sa vie dans son village; elle éclata malheureusement après sa mort.

On trouva chez lui une espee de *Testament* en plusieurs cahiers, couvert d'un papier gris & adressé à ses Paroissiens. Ce Testament ne renfermoit pas des dispositions pour les pauvres, des legs pieux, &c; il n'offroit qu'une déclaration emportée contre nos dogmes, écrite du style d'un forgeron des Ardennes. L'Auteur dans un avertissement dit qu'il a reconnu les abus, les erreurs, les folies, les méchancetés des hommes, & que si la crainte lui a fermé la bouche, il veut du moins leur témoigner sa haine en mourant. En effet il ne pouvoit leur en donner une plus forte preuve qu'en tâchant de détruire une Religion, principe de toutes les vertus & de toutes les vérités, & qui seule pouvoit remédier aux abus dont il se plaint.

Le Curé Champenois avoit laissé trois copies de ce singulier Testament. Il y en eut une qui se répandit à Paris, je ne sais comment & de laquelle on fit plusieurs extraits. Le plus connu est celui qui se trouve dans le recueil intitulé si mal-à-propos : *l'Evangile de la raison*. L'Editeur de cette collection, que nous n'avons déjà que trop nommé, & qu'il faudra nommer encore, quoique son nom soit un scandale, y a ajouté une péroraison, qui est beaucoup mieux écrite que le corps de l'Ouvrage. Il tâche d'y déployer toutes les ressources de l'éloquence contre la Religion que l'Auteur & l'Editeur paroissent avoir également en horreur. L'un & l'autre répètent toutes les objections qui se trou-

vent dans tous les cahiers de Théologie ; mais ils n'ont garde d'en rapporter les réponses solides & péremptoires. Chose étrange ! les impies de nos jours ont été chercher leurs erreurs dans les Livres qui les réfutent. Croiroit-on que l'Auteur de *la Philosophie de l'Histoire & du Dictionnaire Philosophique*, qui a entassé tant de difficultés contre les Livres saints, les a presque toutes prises dans les Commentaires de *Dom Calmet* ? c'est ce qu'on prouvera un jour avec la dernière évidence. Ainsi le Curé *Messier*, par un travers d'esprit inconcevable, fouilla dans la Bible, dans les Peres & dans les Livres théologiques, pour composer un Livre contre la Bible, les Peres & les Théologiens.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ce Prêtre maniaque veut non-seulement détruire la Religion Chrétienne, qu'il avoit prêchée toute sa vie ; ses coups portent jusque sur la Religion naturelle. En faut-il davantage pour prouver que la révolte de cet infidèle contre le Christianisme, n'étoit que le fruit d'un cerveau ardent, troublé par la vie solitaire & par l'étude, & animé par le vain espoir d'illustrer après sa mort la navette de son pere ?



M E S S I E.

§. I.

Réflexions générales sur les Prophéties qui regardent la Messie.

LE Messie est le centre de la révélation, le grand objet des œuvres de Dieu. Le Peuple dépositaire de la promesse est formé, conduit & conservé dans la terre promise, pour l'y montrer en spectacle à tout l'Univers. C'est par une suite de prodiges connus qu'il a passé le Jourdain, que Jéricho a été renversé, que le Soleil s'est arrêté, que ses ennemis ont été vaincus. Bientôt le Seigneur fixe la famille d'où le Messie naîtra ; il la choisit dans la Tribu de *Juda*, dans la maison de *David*, Roi & Prophète, mais il n'est pas le seul Prophète occupé du Libérateur. Tous les autres de

siècle en siècle, l'annoncent , & en renouvellent les promesses, faites dès l'origine du monde , par *Adam* , *Noé* , *Abraham* & *Moïse*.

La première Prophétie qui annonce un Libérateur fut faite à *Adam*. Le fils de la femme écrasera la tête de celui qui a été la cause de la séduction & de la mort. Mais de quelle Nation sortira-t-il ? Une seconde Prophétie fixe ce fils de la femme, dans la postérité d'*Abraham*. En lui toutes les Nations seront bénies. Mais ce fils descendra-t-il d'*Agar* ou de *Céthura* ? Non ; une troisième Prophétie nous dit qu'il sortira de *Sara*. *In Isaac vocabitur tibi semen*. Mais *Isaac* a deux fils. Une quatrième nous avertit de l'attendre de *Jacob*. Une cinquième va plus loin. Elle écarte toutes les autres Tribus pour placer nos espérances dans la Tribu de *Juda*. Suivons les autres prédictions qui nous fixent le fils de bénédiction à la branche sortie de *David*. Suivez les siècles & les oracles successifs. *Canaan* est le lieu choisi d'où on doit montrer le Messie. C'est pour lui que l'héritage est promis , accordé & conservé jusqu'à ce qu'il vienne. Et afin qu'on ne puisse s'y méprendre , long-temps avant on désigne son nom , & la fin de sa venue , le lieu où il naîtra , le temps précis où il viendra , la Ville où il demeurera , tous les caractères qu'il portera. Sa vie , sa mort , sa résurrection , sa gloire & les effets qui en résulteront , y sont marqués d'une façon si claire , qu'on diroit que tous ces Ecrivains n'ont pas quitté un moment JESUS-CHRIST , tandis qu'il a été sur la terre. On les prendroit autant pour des Historiens , que pour des Prophetes.

Voyez le développement des différentes Prophéties concernant la venue du Messie , aux articles JACOB & DANIEL.

§. I R.

Prophéties concernant les circonstances de la vie & de la mort du Messie.

I. SA NAISSANCE. *Michée* , c. 5. | désigne Bethléem pour le lieu où il naîtra. Et vous , *Bethléem Ephrata* , vous

des petite entre les villes de Juda ; c'est de vous que sortira celui qui doit régner en Israël : Sa naissance est dès les jours de l'éternité. C'est lui qui sera la paix. Il n'y a qu'un Messie-Dieu qui puisse avoir une autre naissance éternelle , & être la paix du monde. Or, JESUS-CHRIST est né à Bethléem, & il a reconcilié les hommes avec Dieu.

II. SES ANCÊTRES. *Isaïe*, c. 11. & *Jérémie*, font descendre le Messie de *Jeſſé* & de *David*. *Il sortira un rejetton du tronc coupé de Jeſſé ; & une fleur naîtra de sa racine.* Or, JESUS-CHRIST est sorti de *Jeſſé*, lorsque le sceptre fut hors de cette famille , & qu'elle fût tombée dans l'obscurité. Mais les paroles suivantes dépeignent le seul Messie. *Sur ce rejetton se reposera l'Esprit du Seigneur , afin qu'il inspire la crainte de Dieu ; il jugera les pauvres dans sa justice ; il se déclarera le juste vengeur des humbles de la terre. Il tuera l'Impie par le souffle de ses lèvres : la justice sera sa ceinture , & la fidélité son bouclier.* *Jérémie*, c. 22. *Le temps vient , dit le Seigneur , & je susciterai à David une race juste ; un Roi regnera avec équité , il rendra la justice sur la terre : voici le nom qu'on lui donnera ; le Seigneur est notre Justice.* Or y a-t-il quelqu'un , depuis la captivité , à qui on ait pu attribuer ces paroles , qu'à JESUS-CHRIST ? Certes , nul autre n'a été le Seigneur & notre Justice.

III. SA MERE. *Isaïe* donne au Messie une Vierge pour Mere. C'est le grand miracle qu'il promet à *Achas* , en preuve de la délivrance prochaine qu'il n'osoit espérer. *Voici qu'une Vierge concevra & enfantera un fils , qui sera appelé Emmanuel , Dieu avec nous ; ce qui ne peut être dit d'un pur homme. Il ajoute : il mangera le beurre & le miel , jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien.* C'est-à-dire , qu'il sera élevé & nourri comme les autres enfans , sans encore donner aucune marque sensible qui le distingue , jusqu'au temps où il fera paroître sa sagesse & son discernement. Et afin qu'*Achas* soit assuré de ce grand prodige futur , il lui prédit que les deux Royaumes de ces Princes qui l'assiégent , seront désolés dans trois ans. Or, JESUS-CHRIST est né d'une Vierge , & il a été nommé *Emmanuel* ; il est donc le Messie.

IV. SES NOMS ET SA PAUVRETÉ, *Zacharie*, c. 2.

Homme le Messie Sauveur : Filles de Sion , voici votre Roi , le Juste & le Sauveur ; il annoncera la paix aux Nations , & sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre. Il répète encore : voici votre Roi , le Juste , le Sauveur , & il est pauvre. Isaïe , chap. 55. le dépeint ainsi. Il s'élèvera devant le Seigneur comme un rejetton qui sort d'une terre sèche ; il est sans beauté & sans éclat : voilà le portrait de JESUS-CHRIST même.

V. SON PRÉCURSEUR. *Malachie* , c. 3. J'envoie mon Ange , il préparera la voie devant moi. Isaïe , c. 40. On entend ta voix qui crie dans le désert ; préparez les voies du Seigneur , rendez droits les chemins du Seigneur : toute vallée & tout chemin raboteux seront applanis & la gloire du Seigneur se manifestera , & toute chair verra que c'est le Seigneur qui a parlé. JESUS-CHRIST s'est appliqué tous ces traits.

VI. SON MINISTÈRE. *Isaïe* , c. 61 , fait ainsi parler le Messie : l'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi & m'a rempli de son onction , pour annoncer l'heureuse nouvelle aux pauvres & aux humbles. Il m'a envoyé pour bander les plaies de ceux qui sont brisés , pour prêcher la liberté aux Captifs & la délivrance aux Prisonniers , pour publier l'année de la miséricorde du Seigneur , & le jour de la vengeance de notre Dieu , pour consoler ceux qui pleurent. Tel fut à la lettre le ministère de JESUS-CHRIST. Moïse annonce le Messie semblable à lui , c'est-à-dire , Législateur & puissant en œuvres. *Isaïe* c. 35. Dieu viendra lui-même & il vous sauvera. Alors les yeux des Aveugles , & les oreilles des Sourds s'ouvriront , le Boiteux bondira comme le Cerf , & la langue du Muet échantera en cantiques de louanges. Zacharie dit : voici votre Roi , le Sauveur ; il vient à vous ; il est pauvre & plein de douceur ; il est monté sur une ânesse. Telle fut l'entrée triomphante de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. *Jérémie* , c. 31. Le Messie établira une alliance nouvelle avec Israël & Juda ; elle ne sera point semblable à celle que je fis avec leurs Pères , lorsque je les tirai de l'Egypte. Ils y furent infidèles , & moi je les ai traités en maître sévère. Mais voici l'alliance que je ferai après certains jours : je mettrai ma loi dans leur intérieur ; je l'écrirai dans leurs cœurs , je serai leur Dieu , & ils seront mon Peuple : tous me connaîtront , parce que je leur pardonnerai

leur iniquité, & que je ne me souviendrai plus de leurs péchés. C'est évidemment ce que JESUS-CHRIST a fait.

VII. SON SACRIFICE. *Malachie*, c. 1. Dieu reprochant aux Prêtres Juifs leur négligence & leur avarice, promet le Messie, comme l'instituteur d'un Sacrifice pur & universel. *Vous ne me plaisez point, dit le Dieu des armées, & je ne veux plus recevoir de vds mains aucune oblation : car depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les Nations, & dans tout lieu on m'offre une oblation pure, parce que je suis le grand Roi, & que mon nom est craint par tous les Peuples.* Ce Sacrifice opposé aux anciens, doit être non-seulement intérieur, mais encore visible, perpétuel, unique & universel ; c'est à cette marque qu'on adorera, qu'on craindra par tout le monde le Seigneur. Cette oblation sera pure, indépendamment des offrans. Elle ne sera donc pas bornée à des louanges & à des vœux ; elle sera pure par la victime, offerte au Dieu saint & terrible, c'est le Messie qui la fournira aux Nations, qui sera lui-même cette victime.

Ce Messie sera Prêtre. *Pl. 109. Le Seigneur l'a juré... Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.* Mais après avoir converti les Nations, (*Isaïe*, c. 66.) Il choisira parmi elles des Prêtres & des Lévites, pour continuer le Sacrifice nouveau. Or, je trouve tout cela en JESUS-CHRIST. Il a porté le nom de Sauveur, il a été pauvre, il a eu un Précurseur, il a prêché l'Evangile, la bonne nouvelle, il est entré à Jérusalem sur une ânesse, il a établi l'Alliance & le Sacrifice pur. Il est donc le Messie.

VIII. SA MORT. Les Prophètes tous remplis de ce grand objet, en traçant d'avance toutes les circonstances. *Pl. 40. Ils le voient trahi par un ami. Zacharie*, c. 12. Vendu pour 30 piéces d'argent. *Pl. 40. Abandonné de ses Disciples, accusé par de faux témoins. Tout le Pl. 31. regarde le Messie ; il convertira toutes les Nations au vrai Dieu, il formera un Peuple nouveau, & lui-même se plâira d'avoir été livré à ses ennemis, d'avoir été attaché à une croix, d'avoir expiré dans les supplices ; on a déchiré ses habits, à l'exception de sa robe qu'on a jetée au sort sous ses yeux ; on l'a cloué à une croix, on l'a mis*

au

au tombeau ; & il ressuscite plein de vie & de gloire.

Isaïe, c. 53. dit : *Cet Agneau s'est laissé conduire à la mort sans résistance & sans plainte ; il a été offert parce qu'il l'a bien voulu ; il a été notre caution ; il a livré son ame ; il a été mis au nombre des Scélérats ; il a porté les péchés de plusieurs ; il a prié pour ses Bourreaux ; ils ont , dit-il , percé mes pieds & mes mains ; on pourroit compter tous mes os découverts par mes blessures ; ils ont partagé mes vêtemens ; ils ont jeté ma robe au sort. Tous ceux qui me voyoient en cet état , se moquoient de moi , & me méprisoient en branlant la tête , & en disant : il a mis sa confiance dans le Seigneur ; qu'il le délivre ; qu'il le sauve donc. Il ajoute : je mettrai son sépulchre avec les Impies , & son tombeau avec un homme riche. Voilà l'histoire de la mort de JESUS-CHRIST même.*

IX. SUITES DE SA MORT. 1.^o Il doit descendre aux Enfers pour en tirer les anciens justes. *Zacharie*, c. 9. *Pour vous , ô Sion ! j'ai fait sortir vos Captifs du profond abyme , en considération du sang qui a scellé votre alliance.* 2.^o Il doit ressusciter. *Pf.* 53. *S'il livre son ame en hostie pour le péché , il verra une longue postérité , ce sera le fruit de ce que son ame aura souffert ; je lui donnerai en partage une multitude de Peuples ; il distribuera les dépouilles des forts ; parce qu'il a livré son ame à la mort.* *Pf.* 15. Le Messie dit : *vous ne laisserez point mon ame dans l'enfer , & vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption.* *Pf.* 21. *Après ma mort j'annoncerai votre nom à mes Frères , & je vous louerai au milieu d'une grande assemblée.* 3.^o Il doit monter au Ciel. *Pf.* 67. *Vous êtes monté en haut , vous avez mené en triomphe ceux qui étoient captifs , & vous avez fait des dons aux hommes.* *Pf.* 109. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite , jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Or , tout cela s'est vérifié en JESUS-CHRIST : il est donc le Messie.*

X. EFFETS DE L'AVENEMENT DU MESSIE. 1.^o Il convertira les Gentils par ses Disciples. Car le Messie doit benir toutes les Nations , il en est l'attente & le désiré. Il leur annoncera la paix , & sa puissance s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà le langage des Prophètes. *Isaïe*, c. 62. *Les Gentils , ô Sion ! verront votre just.*

rice, & tous les Rois connoîtront votre gloire; c. 42. Voici mon serviteur que j'ai choisi, en qui j'ai mis mes complaisances. Je le remplis de mon esprit, il apprendra la justice aux Gentils. Je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance du Peuple, & pour être la lumière des Nations. C'est par vous que je sauverai tous les Peuples d'un bout du monde à l'autre, c. 21. Tous les Peuples de la terre se ressourviendront du vrai Dieu, & se convertiront à lui. Toutes les Nations se prosterneront devant lui pour l'adorer.

Mais c'est par ses Disciples qu'il convertira les Gentils. Pl. 21. Des hommes viendront, qui annonceront la justice au Peuple qui naîtra, & qui sera l'ouvrage du Seigneur, Isaïe, c. 66. Le temps viendra, dit le Seigneur, que j'assemblerai tous les Peuples de la terre & de toutes les langues. Ils viendront & ils verront ma gloire. Je choisirai parmi ceux qui seront échappés de l'incrédulité générale, des hommes que je marquerai d'un signe particulier. Je les enverrai aux Nations, en Afrique; en Lydie, en Italie, en Grece, aux Isles les plus reculées qui n'ont point entendu parler de moi, & qui n'ont point vu ma gloire; mes Envoyés la feront connoître aux Nations & ils tireront du milieu d'elles tous ceux qui deviendront vos frères; je prendrai même parmi eux, des Prêtres & des Lévi-tes, dit le Seigneur.

2.^o Les Juifs dans leur aveuglement rejeteront le Messie. Ainsi les Gentils appelés & les Juifs réprouvés sont deux Evénemens liés & prédits. Moïse (Deut. c. 32) annonce cette substitution des Gentils aux Juifs. Ils m'ont piqué de jalousie, dit le Seigneur, & moi je les piquerai aussi de jalousie, par un Peuple, qui n'est point mon Peuple, & j'ex-citerai leur indignation par une Nation insensée. En effet, ce me fut que par punition que la Jérusalem aveugle & meur-trière fut détruite. Isaïe, c. 53. Nous l'avons vu, mais sans le discerner, & nous l'avons méconnu, c. 65. Ceux qui ne s'informoient point de moi, sont venus vers moi; ceux qui ne me cherchoient point m'ont trouvé; j'ai dit à une Nation qui n'invoquoit point mon nom, me voici. Au contraire, j'ai étendu mes bras pendant tout le jour vers un peuple incrédule, qui marche dans de mauvaises voies, & qui ne suit que ses pen-sées. Isaïe, ch. 8, en parlant de l'Emmanuel, dit: Il sera

une pierre d'achoppement & de scandale pour les deux maisons d'Israël ; il sera un piège & un filet aux habitans de Jérusalem ; ils tomberont & ils se briseront , en se heurtant à cette pierre ; ils s'engageront dans le filet & ils y seront pris. Montrons maintenant que toutes ces Prophéties ont été littéralement consommées en JESUS-CHRIST notre Messie.

§ III.

JESUS-CHRIST a porté le caractère du Messie ; il a consommé la révélation & l'alliance nouvelle.

1.^o Quand même un seul homme auroit publié toutes les Prophéties que nous venons de voir , dès que JESUS-CHRIST les auroit toutes accomplies , pourroit-on y méconnoître le caractère de l'inspiration , & attribuer à des conjectures humaines la prédiction de tant d'événemens si éloignés , si variés & si peu vraisemblables ? Mais il y a plus. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans , qui constamment viennent l'un après l'autre , prédire le Messie. C'est un Peuple qui l'annonce , & qui subsiste près de deux mille ans , pour rendre en corps témoignage des assurances qu'il en a.

2.^o Peut-on soupçonner ces Prophéties d'imposture , ou d'avoir été faites après coup ? Car , quel seroit l'Imposteur ? Le Gentil ? Mais le Juif en est le porteur ; il en tire toute sa gloire , il en conserve la teneur avec un zèle singulier. Auroit-il reçu d'une main qu'il déteste des titres contre lui-même ? Le Juif à son tour seroit-il l'Imposteur ? Mais auroit-il prophétisé contre lui-même , en faveur du Gentil , à qui il cède ses privilèges ? Se seroit-il rendu l'opprobre du genre humain ?

3.^o Quelle instruction la providence nous donne-t-elle par l'aveuglement & la conservation des Juifs ? Rien de plus grand , de plus nécessaire qu'un Libérateur ; pour être attendu , il devoit être annoncé. Ne pouvant vivre dans tous les temps , c'est à nous de profiter des lumières répandues sur tous les siècles. Il ne faut qu'être certain que les Prophéties ont été conservées avec une exactitude incorruptible. Or , dans l'aveuglement des Juifs qui rejettent

de Messie ; nous trouverons ce fait porté jusqu'à la dernière certitude. Que le Messie vienne plusieurs siècles avant nous ; un l'eupe entier, fait exprès pour nous servir de témoin ; s'offre à nous. Il est plein de zèle pour la Loi & les Prophètes , il les conserve religieusement. Nous les recevons de sa main , nous les comparons avec l'événement. S'il y a une entière conformité entre ces Prophéties & notre Messie , nous plaindrons ce Peuple , de porter avec tant de fidélité sa condamnation , & d'en être lui-même la preuve complète. Si le Peuple Juif , en rejetant le Messie , étoit totalement exterminé , nous n'aurions point de témoins ; s'il recevoit le Messie , ces témoins seroient suspects.

4.^o Si les Prophéties sont vraies , la conversion des Gentils par le Messie & ses Disciples , & la réprobation des Juifs , seront des témoignages authentiques de leur vérité. Et tandis que ces deux effets subsisteront , cette preuve vivante ne fera qu'acquérir de nouveaux degrés de force & d'évidence dans la suite des siècles. Un homme attentif qui vivra deux mille ans après le Messie , trouvera dans la foi des Gentils , & dans l'incrédulité des Juifs , un argument aussi évident de la vérité des Prophéties , que s'il avoit été témoin oculaire de ces événemens dans leur origine. La raison en est claire. Plus l'effet d'une Prophétie a de durée & d'éclat , plus elle est vraie & notoire. C'est un miracle subsistant ; & voilà notre situation.

5.^o Le Peuple Juif subsiste , & subsiste misérable. Ces Juifs sont désunis , séparés en une infinité de familles particulières , exilés dans des pays de langues & de mœurs différentes , sans avoir une seule Ville pour y vivre selon leurs loix , sans chefs , sans sacrifices , sans Ephod , selon la prédiction d'Osée , (c. 3.) haïs , méprisés , errans , fugitifs & tremblans. Ils subsistent néanmoins depuis dix-sept siècles. Ils se multiplient , quoique visiblement séparés de tous les autres Peuples , & malgré la puissance & la haine de toutes les Nations qui les ont en leur pouvoir. Ainsi malgré tous les obstacles humains , ils sont conservés. Tout l'Orient & l'Occident ont changé de face , tous les Peuples se sont confondus , mais les Juifs survivent à tous , & remontent jusqu'à la tige d'Abraham. Je reçois de leurs

maîns Moïse & les Prophètes. Leur état me prouve qu'ils sont les meurtriers du Messie, depuis plus de seize cens ans, que chassés de Jérusalem, où ils ne feroient pas reçus, même comme étrangers, ils sont comme une poudre agitée par le vent, & répandue par le souffle de l'Être suprême sur toute la surface du globe terrestre.

6.^o Les Nations au contraire qui étoient les plus attachées à l'idolâtrie, n'adorent que le seul Dieu véritable. Il n'y a plus d'Idoles. Cette conversion générale étoit promise au Messie; elle lui étoit réservée, elle devoit servir de preuve à sa venue. Ce changement si extraordinaire subsiste depuis dix-sept siècles. Il y a donc, des deux côtés, dix-sept siècles que le Messie est venu, & c'est JESUS-CHRIST. Car conformément aux Prophéties, il est né en ce temps, dans la Judée, où il a signalé sa puissance & sa bonté. C'est-là que la Nation l'a rejeté & mis à mort: c'est de-là que les Gentils ont été convertis par ses Disciples, qui leur ont annoncé & persuadé les merveilles de sa vie. Donc ces Gentils ont pû & ont dû vérifier l'histoire, sur le rapport même des Juifs incrédules.

MÉTÉMPSYCOSE.

Examen de ce système.

CE système extravagant, mort depuis tant de siècles; vient de renaître dans le nôtre. Fait pour réunir toutes les contradictions & tous les délires, il ne falloit pas oublier celui-ci.

On sait que *Pythagore* fut l'auteur ou le restaurateur de la Métémpsycose. Ce Philosophe florissoit cinquante-quatre ans avant JESUS-CHRIST. Ce fut lui qui changea le titre présomptueux de Sage en celui de Philosophe, c'est-à-dire, amateur de la sagesse. Il se retira dans la grande Grèce, où il fit triompher la vertu & l'erreur.

Sa doctrine de la Métémpsycose n'étoit point nouvelle; suivant quelques-uns, il l'avoit puisée en Egypte, le berceau de quelques arts & d'une foule de mensonges. Il di-

soit pour l'accréditer, qu'il avoit d'abord été *Céhalide* ; fils putatif de *Mercur*, puis *Euphorbe* qui fut blessé par *Ménélas* au siège de *Troye*, ensuite *Hermotime*, puis un pêcheur de *Délos*, nommé *Pyrrhus*, & enfin *Pythagore*. Il se souvenoit de toutes ces transmigrations & de ce qu'il avoit souffert, ou vu souffrir dans les Enfers. On rapporte la mort de tant manières, qu'on ne peut rien affirmer de certain sur ce fait. (Voyez l'article JAMBLIQUE.)

Parmi les défenses qu'il fit à ses Disciples, une des plus singulieres est celle de l'usage de la fève. Il croyoit que ce légume avoit été produit en même temps que l'homme, & formé de la même corruption. Comme il trouvoit dans la fève je ne sais quelle ressemblance avec les corps animés, il ne doutoit pas, qu'elle n'eût aussi une ame sujette, comme les autres, aux vicissitudes de la transmigration ; & par conséquent que quelques-uns de ses parens ne fussent devenus fèves ; de-là le respect qu'il avoit pour ce légume, & l'interdiction de son usage à tous ses disciples.

La principale erreur de *Pythagore*, outre l'idolâtrie, a été d'enseigner que l'ame n'étoit immortelle, que par sa transmigration d'un corps dans un autre, & souvent du corps de l'homme dans celui d'une bête, & du corps de la bête dans celui de l'homme. C'est par une suite de ce système que beaucoup de Pythagoriciens s'exemptoient de manger de la chair des animaux, de crainte de manger une partie de la chair que l'ame de leurs parens avoit animée.

Ces extravagances eurent beaucoup de cours ; quelques-uns de ses disciples les outrerent, & d'autres les modérèrent. Il y eut des Pythagoriciens qui disoient que Dieu, selon le bien ou le mal que les hommes avoient fait pendant leur vie, plaçoit leur ame dans différens corps ; que celle du juste étoit transmise dans le corps d'un homme de haute ou de médiocre condition, selon le degré de vertu où il étoit parvenu. Ainsi l'ame d'un homme qui avoit été parfaitement sage, entroit dans le corps de celui qui devoit être Roi. Au contraire, l'ame d'un impie alloit dans le corps d'un animal, plus ou moins vil, selon la griéveté de ses crimes.

On ne sauroit donner un sens plus forcé à l'Ecriture ;

que celui que les défenseurs de la Métémpsychose lui donnent. Il suffit de lire tout le premier chapitre de l'Ecclésiastique ; on y voit que son Auteur n'a d'autre dessein que de montrer la grandeur de Dieu dans tous ses Ouvrages ; que les hommes sont bornés dans leurs idées ; qu'ils se trompent, lorsqu'ils croient imaginer ce qui n'a jamais été , parce que leurs desseins ne sont qu'une vicissitude de sentimens qui se succèdent les uns aux autres. C'est dans cette vue que le même Auteur compare l'esprit en général au Soleil qui tourne de toutes parts & revient à son centre. Ainsi l'homme , après avoir eu beaucoup d'imaginations différentes , revient à lui-même , c'est-à-dire , à ce qui lui est naturel & commun avec les autres hommes. Saint *Athanase* dans son septième Livre de la *Béatitude du Fils de Dieu* , a combattu le système de la Métémpsychose. Il est en effet opposé à ce que la foi enseigne sur le jugement , & à ce que dit Saint *Paul* dans sa Lettre aux Hébreux , chap. IX. *Tout homme est condamné à une seule mort , & cette mort sera d'abord suivie d'un jugement.* Il est condamné par le quatrième & cinquième Concile de Latran.

Tout ce qu'on peut dire de plus plausible sur la Métémpsychose , c'est que si les âmes ne passent pas d'un corps dans un autre , les vices & les travers semblent y passer. Ainsi nous voyons aujourd'hui l'impiété de *Diagoras* , l'imprudence cynique de *Diogene* , la méchanceté satyrique de *Lucien* , &c. &c. Les sottises des pères ne sont pas perdues pour les enfans ; nos sages se chargent de les faire revivre.



DICTIONNAIRE

ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour servir de Commentaire & de Correctif au
Didionnaire Philosophique, & aux autres Livres
qui ont paru de nos jours contre le Christianisme:

O U V R A G E

*Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la
Religion, & la Réponse aux objections de ses
Adversaires ;*

A V E C

*La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, &
l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.*

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

Par Monsieur ***.

*Debemus amando corrigere, non nocendi aviditate, sed studio
corrigendi. (S. Aug. Sermon. XVI. De Verbo Domini.)*

T O M E S E C O N D .



A AVIGNON,

Chez { La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN,
Impr. Libraires près la Place S. Didier.
ANTOINE AUBANEL, Imprimeur - Libraire,
Rue de la Balance.

M. DCC. LXXIV.

AVEC PERMISSION.

[illegible]



DICTIONNAIRE ANTI-PHILOSOPHIQUE.

LA METTRIE.

Idee de son caractère & de son esprit.

§ I.

Ulrien Offray La Mettrie, étoit d'un caractère aussi bouillant que singulier. La fureur d'écrire selon la Philosophie du temps, l'obligea de quitter la place de Médecin du Régiment des Gardes Françaises, que M. le Duc de Grammont lui avoit obtenu. Ce malheureux n'est que trop connu par son Homme Machine, par son Homme plante, par son Histoire de l'Âme, par son Discours sur la vie heureuse, par son Art de jouir. « Notre » ame (selon lui) est de la même pâte que celle des » animaux. Ce qui flatte le corps est le seul pilote qui » conduit à la félicité. La vertu & la vérité sont des êtres, » qui ne valent qu'autant qu'ils servent à celui qui les possède. Il n'y a en soi ni vertu, ni vice, ni bien, ni mal moral, ni juste, ni injuste : tout est arbitraire & fait du » main d'homme. Les animaux formés d'un germe étroit, » quel qu'il ait été, à force de se mêler entr'eux, ont produit ce beau monstre qu'on appelle homme. » Par rapport à la félicité, le bien & le mal sont liés.

« indifférens ; & celui qui aura une plus grande satisfaction
 « à faire le mal , sera plus heureux , que quiconque en
 « aura moins à faire le bien. Pour être heureux , il faut
 « étouffer les remords ; inutiles avant le crime , ils ne fer-
 « vent pas plus après , que quand on le commet. La bonne
 « Philosophie se déshonoreroit , en s'occupant de ces fa-
 « cheuses réminiscences. »

Il pose pour base du bonheur , qu'il faut étouffer les remords , & se livrer à tous ses penchans. Il conseille au Brigand de voler ; au Tyran , de se baigner dans le sang de ses Sujets ; au Débauché , de se vautrer pour être heureux , à la manière des animaux les plus immondes. Telle est la morale de ce Matérialiste & de ses disciples. Les sages de l'antiquité n'ont pas voulu l'insérer sur leur liste ; cependant son nom ne pouvoit que leur faire honneur.

La Mettrie étoit un fou qui se paroit du titre de Philosophe , & qui méritoit bien ce titre aujourd'hui si avili. Il séduisit une foule de fous , qui se rangeoient autour de son théâtre. Quoique son oryctan ne se soit pas soutenu , il eut une certaine vogue parmi la Populace Philosophique. Ce charlatan mettoit tout en usage pour l'attirer. Il se laissoit aller à toutes les extravagances qui se présentoient à son esprit. Se figurant un jour qu'un des plus savans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne étoit un Athée , aussitôt il imagine une histoire. Il raconte qu'il a vu ce Savant à Göttingue dans un mauvais lieu , & qu'il lui a entendu combattre l'existence de Dieu. L'horreur que tous les gens de lettres conçurent pour cette infamie , vengea bien mieux M. Haller que tout ce qu'il auroit pu répondre.

Le mépris de la Mettrie pour ce que nous avons de plus sacré , doit être attribué à la même folie , jointe à l'ignorance. Cet homme n'avoit aucune lecture ; il écrivoit comme un Entretien. Il sçavoit à peine assez de latin pour entendre les Livres de Médecine ; il ignoroit toutes les autres langues. Sa mort fut la suite d'un trait de cette folie , qui paroissoit dans toute sa conduite. Il avoit une fièvre d'indigestion ; un Chirurgien lui conseilla l'émétique ; non , dit-il , je veux accoutumer l'indigestion à la saignée , & d'arrêter sans les saignées des Médicins Allemands. Il se

L A M E T T I E.

5

fit saigner huit fois , & mourut à Berlin en 1751 , âgé de quarante-trois ans. Il fut plaint plutôt que regretté des personnes qui l'avoient connu. Il étoit amusant lorsque sa gaieté n'alloit pas jusqu'à cette étourderie qui caractérise un écervelé. On le voyoit tout-à-coup jeter sa perruque par terre , se déshabiller & se mettre presque tout nud au milieu d'une grande compagnie , qui rioit de lui comme d'un insensé renfermé aux petites maisons.

La Mettrie étoit encore un de ces Philosophes qui ont répandu dans leurs Livres les germes de la sédition. Après avoir conseillé aux Princes cruels de s'abandonner à toute leur férocité , il conseille à leurs sujets de se défaire de ces Princes. *Je te plains , mais qui ne plaindrait encore plus un Etat , où il ne se trouveroit pas un homme assez vertueux pour le délivrer d'un monstre tel que toi.* Que ce langage est différent de celui de tous les vrais Philosophes Chrétiens !

§. I I.

Témoignages contre cet Auteur.

Les Philosophes ont délavoué *la Mettrie* après sa mort ; quoiqu'ils le flattassent de son vivant. Cependant par un reste d'intérêt , ils ne voudroient pas qu'on le peignit tel qu'il étoit. Ils crient à la calomnie ; empruntons donc le langage de la vérité. Il y a dans le *Journal Chrétien* du mois de Juin 1758 , un bon morceau sur *la Mettrie* , par un de ses compatriotes , M. l'Abbé *Trublet* , dont on ne reculera pas le témoignage. Nous croyons que le Public nous saura gré de lui en faire part , quoique nous en ayons déjà assez dit pour le commun des Lecteurs.

[Peu d'Ecrivains impies ont été aussi loin que celui-ci ; mais outre que cet excès même le rend moins dangereux , il ne l'est nullement par sa manière de raisonner & d'écrire. Nous l'avons connu personnellement ; la même Ville , (Saint Malo) nous avoit vu naître , & sa mort nous permet d'en parler librement. Avec quelque apparence d'esprit , il en avoit très-peu en effet. Aussi cette apparence n'étoit-elle que dans la conversation. Dès qu'il écrivit , il perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque estime ;

ous s'il se releva un peu dans la suite , ce fut par la satire & l'impiété & l'obscénité. Ces trois genres-là , sur-tout réunis , ne demandent guere d'esprit ; ils plaisent par eux-mêmes.

Au reste le P. *Hayer* (*) a su , & nous avons su comme lui que M. de *la Mettrie* s'étoit repenti à la mort de ses égaremens ; nous le lui avons souvent prédit , & nous fûmes consolés de l'apprendre. Quelques Impies au contraire en furent bien fâchés , en furent honteux ; & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie* les avoit déshonorés pendant sa vie , & sur-tout à sa mort. Pendant sa vie , il avoit imprudemment avoué toutes les conséquences de ses principes : à sa mort , il avoit lâchement abandonné les principes même.

Un des Livres de M. de *la Mettrie* a pour titre l'*Homme machine* ; & il a osé entreprendre d'y expliquer comment la pensée & le sentiment pouvoient naître du seul mécanisme. C'est n'être guere Philosophe ; les Matérialistes un peu éclairés , conviennent qu'il n'explique rien. Le P. *Hayer* a pourtant la complaisance de suivre M. de *la Mettrie* dans ses prétendues explications ; & il lui est aisé d'en faire voir l'absurdité , & même le ridicule. M. de *la Mettrie* n'étoit pas un adversaire digne de lui , & nous croyons que sans manquer à sa cause , il pouvoit être beaucoup plus court sur un pareil Ecrivain.

On peut voir dans le troisième volume des *Œuvres de Maupertuis* , édition de Lyon 1756 , sa réponse à une Lettre de M. le Baron de *Haller* , si célèbre par ses savans Ouvrages de Médecine & de Physique , & par ses belles Poésies.

M. de *la Mettrie* avoit dédié son *Homme machine* à M. de *Haller* qu'il n'avoit jamais vu ni connu , & dont il se dit néanmoins , dans l'Épître dédicatoire , le *Disciple* & l'*Ami*. M. de *Haller* plein de Religion , comme ses Ouvrages le prouvent , fut infiniment blessé d'une pareille dédicace , & s'en plaignit dans une lettre qu'il fit insérer dans plusieurs Journaux , & entr'autres dans le *Journal des Savans*. M. de *la Mettrie* se vengea des plaintes de M. de *Haller* par une Satyre ; & comme ils étoient l'un & l'autre de l'Académie

(*) Ce morceau se trouve dans l'extrait du Livre du P. *Hayer* sur l'immortalité de l'Âme.

LA METTRIE

mie de Berlin, M. de *Haller* écrivit à M. de *Maupertuis*,
Président de cette Académie, & Compatriote de l'Auteur ;
pour lui en demander réparation. M. de *la Mettrie* étoit
mort le 11 Novembre 1751, lorsque M. de *Maupertuis*
reçut la Lettre de M. de *Haller*. Il y répondit le 25 du
même mois. Il n'y avoit qu'un moyen d'excuser M. de *la*
Mettrie, & de consoler M. de *Haller*; c'étoit de dire que
le premier étoit un fou. M. de *Maupertuis* le dit & le prouve ;
mais M. de *la Mettrie* n'étoit-il que fou ? Voilà la ques-
tion. M. de *Haller*, de l'aveu de M. de *Maupertuis*, ne
parut pas satisfait de sa réponse, & il nous semble qu'il ne
devoit pas l'être. Quoiqu'il en soit, voici quelques traits
de la Lettre de M. de *Maupertuis*, par lesquels on jugera
du caractère & de la sorte d'esprit de M. de *la Mettrie*.

» Il m'a juré cent fois, (dit M. de *Maupertuis*,) qu'il
» n'écrirait jamais rien de contraire à la Religion ni aux
» Mœurs ; & bientôt après reparoissoit quelque Ouvrage
» de la nature de ceux dont nous nous plaignons....

» Peu de temps après, c'est-à-dire, après l'arrivée de *la*
» *Mettrie* à Berlin, j'eus le chagrin de voir la licence de
» sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche
» toujours cet écrit qu'il a mis au devant de son *Séneque*.
» Je connoissois sa fureur d'écrire, & en redoutois les suites ;
» je l'avois engagé à se borner à des traductions, l'en
» croyant plus capable que d'autres Ouvrages, & pensant
» brider par-là sa dangereuse imagination. Le hazard qui
» lui fit trouver *Séneque* ouvert sur ma table, lui fit choisir
» le chapitre de la vie heureuse. Je partoisi pour la France.
» A mon retour, je trouvai sa traduction imprimée, &
» précédée d'un Ouvrage aussi détestable, que le Livre
» qu'il avoit traduit est excellent. Je lui en fis les repro-
» ches les plus forts : il fut touché, promit tout ce que je
» voulus & recommença.

» Il faisoit ses Livres sans dessein, sans s'embarrasser de
» leur sort, & quelquefois sans savoir ce qu'ils contenoient.
» Il en avoit fait sur les matières les plus difficiles, sans
» avoir ni réfléchi, ni raisonné. Il a écrit contre tout le
» monde....., Il a excusé les mœurs les plus effré-
» nées, &c.

M. de *Maupey* revient à la Satyre de *La Mettrie* ; contre M. de *Haller*, & lui dit. » Ses plaisanteries ne pou-
 » voient pas plus vous faire de tort , qu'elles n'en ont fait aux
 » vérités qu'il a attaquées. Ceci n'est donc que pour re-
 » jeter ses fautes sur son jugement.... Tout le monde
 » sait, qu'il ne vous a jamais vu, ni connu : il me l'a dit
 » cent fois. Il ne vous avoit mis dans ses Ouvrages, que
 » parce que vous étiez célèbre, ou que les esprits qui cou-
 » loient au hazard dans son cerveau avoient rencontré les
 » syllabes de *otre nom.* »]

MINISTRES DE L'ÉGLISE.

Leur Apologie.

LE respect pour les Ministres de l'Eglise, date depuis la naissance du Christianisme. Du temps de *Saint Paul* ils accommodoient les différends ; ils maintenaient l'union & la charité parmi les Fidéles ; enfin ils étoient les Pasteurs & les peres de leur Peuple. Cette autorité n'étoit point fondée sur les Loix, puisque les Princes étoient Payens ; elle supposoit seulement le respect & la docilité des Peuples pour les Pasteurs. Les Empereurs protégèrent ensuite ces arbitrages si utiles & si édifiants.

Honorius étant à Milan en 398, déclara que ceux qui consentiroient de plaider devant l'Evêque, n'en seroient point empêchés ; mais qu'ils les jugeroient comme arbitres volontaires, en matière civile seulement.

Les autres Empereurs leur accordèrent des privilèges & des honneurs. Si les Peuples Payens nous montrent le même usage, c'est qu'ils l'ont pris dans la même idée, quoique dégradée & obscurcie parmi eux. La Religion & la raison nous enseignent, qu'en admettant un Être suprême, nous devons honorer ceux qui prêchent & exercent son culte. La charité immense des Pasteurs de l'Eglise naissante, leur zèle, leurs travaux, leurs vertus, la soumission & la candeur des Peuples, tout concourant à augmenter ce respect. Voilà où il falloit chercher le principe de l'autorité Ecclésiastique,

MINISTRES DE L'EGLISE. 9

& non dans l'Anarchie du Gouvernement féodal , comme a fait M. de Montesquieu.

On ne nie pas que les fiefs donnés aux Evêques , ne leur aient acquis le rang & le crédit des Seigneurs dans les Assemblées de la Nation. S'ils influèrent davantage dans les résolutions de nos Rois , la raison en est bien simple. Les Seigneurs francs se piquoient de bravoure ; c'étoit comme l'appanage de la Noblesse ; mais ils négligeoient , ou même ils méprisoient les sciences ; la plupart ne savoient pas lire ; est-il surprenant que les Rois cherchassent parmi les Prélats instruits & lettrés , des lumières & des secours pour le Gouvernement ? Dans ces temps de confusion & de troubles qui suivirent la chute de l'Empire Romain , les Evêques ne pouvoient servir plus utilement & la Religion & l'Etat qu'en aidant les Princes de leurs conseils.

Il seroit d'ailleurs très-injuste de chercher dans l'ambition des Ministres , ou dans la foiblesse & la crédulité des Princes l'origine de l'élévation temporelle des Prélats. Elle naquit visiblement de la nouvelle constitution des Etats formés des débris de l'Empire. Les Rois vainqueurs , maîtres de Provinces immenses , donnoient des terres & des fiefs à certaines conditions. Les Prélats en obtinrent , & par ces concessions se virent insensiblement au rang des Seigneurs Laïcs. Ce fut là l'effet d'un nouveau gouvernement ; & s'il changea le rang temporel du Clergé , il ne changea pas moins celui des Seigneurs. Il ne faut pour s'en convaincre que comparer le temps des fiefs aux siècles de l'Empire Romain ; on n'y voit rien de semblable ; & les Prélats , en acquérant de l'autorité , ne firent que suivre , ainsi que les autres Seigneurs , le cours & les principes du Gouvernement : ce changement n'eut aucun rapport avec la Religion,





MIRACLES.

§. I.

Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moïse.

Nier la possibilité des miracles, ce seroit nier l'existence d'un Dieu. S'il en est un, c'est lui qui a établi & fixé les loix de la nature, il peut donc aussi les arrêter & les changer à sa volonté. Celui qui remue la planète qu'il a formée, peut en suspendre le mouvement; celui qui a créé l'homme vivant, le peut ressusciter mort. Dieu n'a pu se dépouiller de son empire sur ses Créatures, & les miracles ne lui coûtent pas plus que les effets naturels. Nous savons que les loix qu'il a établies sont immuables; mais il ne s'est pas tellement assujéti à les maintenir qu'il ne se soit réservé le pouvoir d'en changer le cours quand il voudroit. Ainsi admettre des miracles, n'est pas, comme le prétend M. de V. détruire l'immutabilité de Dieu, mais reconnoître sa souveraine puissance. En faisant un miracle, il ne viole pas les loix de la nature, car par ces loix, on ne peut entendre que sa suprême volonté à laquelle il ne déroge jamais, puisqu'il a résolu de toute éternité de faire en tel temps & en tel lieu, une chose qui ne seroit pas dans la classe des événemens ordinaires. Si Dieu en créant le monde s'est proposé de lui donner de temps en temps des avertissemens salutaires, il n'est pas contradictoire qu'il les lui donne, soit en changeant l'ordre physique pour procurer le bien moral, soit en produisant ce bien moral par des coups inespérés de la grace.

II. On entend par miracle, tout effet supérieur aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Par exemple, que le soleil ou la terre s'arrêtent à la voix d'un homme; qu'un mort ressuscite; qu'un bras desséché reprenne à l'instant sa vigueur; qu'un homme parle diverses langues qu'il n'a point apprises, &c. &c. La raison, l'évidence, l'aveu

des humains, tout se réunit à dire, que ces effets ne sont point dans le cours ordinaire, & viennent d'un Agent supérieur.

Qui sait, dit l'Incrédule, jusqu'où vont les forces de l'art de la nature ? Ainsi qui peut juger qu'un tel effet est surnaturel & miraculeux ?

RÉPONSE. Quoiqu'on ne connoisse pas précisément le dernier degré des forces de la nature & de l'art, cependant on les connoît assez, pour décider que l'effet ne peut être attribué qu'au Créateur. Il y a des marques distinctives entre les miracles de Dieu & les prestiges des Agens créés.

Ainsi la première règle est ; que le miracle surpasse les forces connues de la nature, & s'il y a quelque difficulté sur ce point, la seconde règle éclaircit tous les doutes ; c'est que ce miracle soit opéré au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la terre. Car Dieu étant la vérité même, ne peut jamais permettre qu'une fourberie soit autorisée par le concours de l'opération divine. Si le cas arrivoit, sa sagesse se prêteroit à la séduction. On est donc assuré qu'un miracle fait au nom de Dieu Créateur, est une preuve évidente de la vérité. Dieu ne peut agir contre lui-même, ni nous forcer à croire un Imposteur, on a renoncé à notre raison. Sur ces deux principes, jugeons des miracles de Moïse. A-t-il opéré des prodiges supérieurs à la nature ? Est-il fait au nom du Créateur ? Or, l'un & l'autre est évident & toujours lié ensemble.

* Ouvrez l'Exode : une voix sort d'un buisson qui brûle sans se consumer. Cette voix appelle Moïse, & l'envoie délivrer les Hébreux des fers de l'Egypte. Il demande qui est celui qui l'envoie. On répond : « c'est le Dieu de vos » Peres ; c'est l'Être Souverain ; celui qui est. » Mais Moïse demande un miracle, pour être assuré de sa mission. « Jetez » votre verge, » lui dit le Seigneur. Il la jette à terre, & c'est un serpent ; il en prend la queue, & il revoit son bâton. Il met la main dans son sein, la voilà couverte de lepre ; il la remet, & elle ressort saine. Voilà donc la mission de Moïse assurée pour lui par deux miracles.

Réuni à son frère Aaron, il va trouver les anciens de son Peuple, & annoncer à Pharaon, que Dieu lui ordonne

MIRACLES.

de laisser sortir les Hébreux. En preuve de sa mission & des ordres du Seigneur, *Aaron* jette sa verge devant le Roi & toute sa Cour; la verge est changée en serpent. A la prière de *Moïse*, il en frappe l'eau, l'eau devient du sang; il l'étend sur l'Égypte, la voilà couverte de grenouilles, de moucheron, de sauterelles, de ténèbres, d'ulcères, & enfin de morts.

Tous ces fléaux sont annoncés avant qu'ils arrivent : ils sont arrêtés, ou ils disparaissent à la voix de l'Envoyé de Dieu. Ils sont réitérés pendant plusieurs jours; & les Hébreux seuls sont préservés de leurs funestes effets. *Pharaon* est forcé de se rendre. Les Hébreux partent. La colonne de feu paroît, les guide & les protège; la mer se divise & leur laisse un passage libre, où les Egyptiens n'entrent que pour y rester sous les flots. Le Peuple a faim; la manne tombe régulièrement & les nourrit pendant quarante ans; l'eau sort d'un rocher aride; la montagne est en feu; la terre entr'ouverte engloutit les murmureurs; le feu consume les sacrilèges, &c.

Voilà des prodiges. Sont-ils des effets de la nature? Y a-t-il quelque liaison entre la cause & les événemens? Ils sont opérés à la face du ciel & de la terre; ils sont suivis & multipliés. Les Egyptiens, si éclairés & si opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles. Les Hébreux en furent tous convaincus. Nier ces miracles, c'est vouloir ne croire à rien. Les admettre, & chercher une autre cause que Dieu, c'est renoncer à la raison. *Moïse* n'a pu les prédire sans une révélation surnaturelle; il n'a pu les exécuter, que par une puissance divine. C'est au nom de Dieu, & par son ordre qu'il les fait. Il n'a que ces mots à la bouche: *Dieu m'envoie, Dieu vous ordonne. Voici ce que dit le Seigneur, le Créateur, le Dieu d'Abraham.* Donc sa mission & ses livres prouvent une révélation. Écoutons les chicanes des Incrédules.

I. *Les Magiciens de Pharaon firent aussi des prodiges, qui ne prouvent rien.*

RÉPONSE. Ils firent des prestiges, & non des miracles; leur puissance étoit bornée. Ils firent changer leur bâton en serpent; celui de *Moïse* les dévora. Ils firent paroître

M I R A C L E S :

19

des grenouilles ; mais ils ne purent , comme *Moïse* , les détruire. Aussi avouèrent-ils leur impuissance : *Digitus Dei hic est*. Ils avoient pu par le moyen de quelque artifice tromper les yeux des spectateurs ; mais ils ne purent se mettre au-dessus du pouvoir suprême qui opéroit par les mains de *Moïse*.

II. *Le flux & le reflux de la mer rouge rend le passage des Hébreux très-naturel.*

RÉPONSE. Ce reflux est chimérique. Les Egyptiens ne l'auroient pas ignoré. Ils n'auroient pas laissé les Hébreux tranquilles jusqu'au lendemain ; ils ne se seroient pas exposés à être noyés ; on n'auroit pas cité ce passage comme miraculeux ; les Nations voisines n'en auroient été ni étonnées ni effrayées. Les Hébreux mêmes en auroient vu tous les jours la répétition. De plus , où est le reflux qui se fasse en un instant , & à la voix d'un homme ? Qui retire tout-à-fait les eaux pour laisser un long trajet à sec ? Les bords diminuent , il est vrai ; mais le bassin reste toujours mer. Supposons même ce reflux entier , donnoit-il naturellement assez de loisir au passage de plus d'un million d'hommes & d'enfans , de bestiaux sans nombre , & d'un bagage proportionné ? Enfin *Moïse* ne dit pas que les eaux se retirèrent , mais qu'elles se fendirent & demeurèrent suspendues. On ne peut douter du fait , ni l'expliquer naturellement. Voyez cette réponse plus développée à l'article MER ROUGE.

III. *Il y eut des machines secrètes , cachées dans la montagne , avec lesquelles Moïse sut intimider le Peuple , pour accréditer sa loi.*

RÉPONSE. Quelle machine , quelle poudre mystérieuse auroit produit si long-temps le son des trompettes , des tonnerres , les éclairs & les feux ? Où *Moïse* avoit-il ramassé , préparé & ajusté ces machines ? Faisoit-il jouer ces ressorts tout seul ? Que d'yeux ouverts sur lui , sans pouvoir découvrir l'artifice ? Les lumières de son siècle étoient-elles assez vives , les arts assez perfectionnés pour pouvoir découvrir & faire jouer les instrumens de fourberies , auxquels les impies veulent attribuer ses miracles ?

IV. *Est-il probable que Dieu ait fait tant de merveilles pour une poignée de monde si méprisable ?*

RÉPONSE. Est-ce là une raison contre des faits publics & avérés ? Ce Peuple étoit l'Enfant de la Providence , le dépositaire de la vraie Religion. Sa destination intéressoit tout le genre humain. Il falloit le montrer d'une manière frappante , & le conserver de même jusqu'à l'accomplissement total des promesses. Il ne faut pas juger des Juifs anciens par les modernes. Ceux-ci sont en général la lie des peuples. Aveuglés par leur opiniâtreté, ils cherchent à se faire illusion au milieu de la lumière des Prophetes qui les éclaire. Ils croupissent dans l'erreur & dans la misère. Il n'en étoit pas de même des anciens Hébreux ; conduits, gouvernés par Dieu même, ils voyoient la vérité sans nuage ; ils avoient tout ce qui rend les hommes recommandables, de grandes vertus & de vives lumières.

§. II.

Examen des miracles de JESUS-CHRIST.

L'histoire de JESUS-CHRIST offre une foule de faits décisifs. Si les miracles sont vrais, tout est vrai. Or, il y en a de toute espee, & en grand nombre. Voyons si ceux que nous choisirons étoient d'une notoriété si publique dans le temps qu'on les publia, qu'il eut été entièrement inutile de tromper sur ces faits, quand même on auroit voulu tromper.

I. *Guérisons de malades de toute espee.* Tous les Evangélistes assurent que JESUS en passant par les Villes & les Bourgades, guérissoit tous les malades qu'il rencontroit, ou qu'on lui amenoit ; & qu'il délivroit ceux qui étoient tourmentés du malin Esprit. Or, sans nous arrêter à aucun de ces faits en particulier, faisons simplement les réflexions suivantes. 1.^o Quelle effronterie de multiplier, d'entasser ces guérisons les unes sur les autres, d'en nommer les personnes, d'en désigner les lieux, les témoins, d'en tracer toutes les circonstances, si tout cela n'est qu'un songe & que fausseté ! Que de Villes & d'Hommes se seroient récriés contre ces faits, s'ils eussent été supposés !

2.^o Ces guérisons sont miraculeuses ; elles sont faites à l'instant, à la parole de JESUS, sur toutes sortes de sujets, sans le concours d'aucun remède naturel. Elles sont aussi

MIRACLES:

15

réelles ; aussi constantes , aussi publiques que l'étoient les maux des malades. Elles sont si avérées , que tous sont ravis d'admiration , & publient la puissance du Sauveur , que la plupart des malades guéris ou délivrés , s'attachent à lui & veulent le suivre. Ici , je demande aux Incrédules où est , où peut être la fraude ? Par exemple , dans la guérison de l'Aveugle né : (*Joan. c. 9.*) cet homme est connu de toute la ville ; il voit & il déclare que c'est JESUS qui lui a rendu la vue. Ses parens déposent devant la Synagogue assemblée ; il y paroît lui-même ; on est convaincu du miracle ; & on ne s'y rend pas.

Le paralitique de trente-huit ans est guéri publiquement : il saute , il emporte son lit devant une foule de témoins , qui se plaignent seulement que la guérison ait été opérée le jour du Sabbat. (*Joan. c. 5.*)

II. *Multiplication des pains dans le désert.* Les quatre Evangelistes racontent ce miracle avec tous les détails & toutes les circonstances ; preuve de la réalité , & exclusion de toute supercherie. Car , 1.^o les Disciples sont les premiers à avertir JESUS , qu'il est temps de renvoyer cette foule pour chercher de la nourriture. Il n'y avoit donc point de complot tramé entre le Sauveur & les Apôtres. 2.^o Comment tromper & faire accroire à une multitude d'hommes qu'ils ont faim , qu'ils ont mangés , qu'ils se sont rassasiés , qu'il y a douze corbeilles pleines de restes , s'ils n'ont rien vu , ni reçu en nourriture ? 3.^o JESUS & ses Disciples étoient pauvres ; ils n'avoient aucunes provisions ; mais auroit-on pu cacher ces provisions , ces amas suffisans pour plus de dix mille personnes , sans avoir été apperçus par tant de curieux , & paisiblement assis par pelotons ? Tous furent si pleinement , si intimement convaincus du prodige , qu'ils le reconnurent pour le grand Prophète , & qu'ils essayèrent en silence le lendemain les reproches de JESUS , qu'ils le suivoient plus pour la nourriture qu'il leur avoit donnée , que pour le salut de leurs âmes. Enfin , si ce miracle est une fable ; elle a contr'elle dix mille témoins , & le Sauveur en renouvelant cette multiplication devant cinq mille personnes , dans une autre occasion , n'a fait que multiplier les armes contre lui , si ces miracles sont faux & illusoires.

III. *Résurrection de la fille de Jaire*, (*Matth. c. 5.*) JESUS en marchant s'aperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable , & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaire* vient lui demander tout haut , & devant la multitude du peuple qui le suit , qu'il veuille bien guérir sa fille malade à l'extrémité. Le Sauveur y va , mais bientôt on court avertir le pere , que sa fille est morte , & qu'il est inutile que Jesus aille plus loin. *Jaire* consterné ne demande plus rien ; mais le Sauveur l'exhorte à espérer , & continue sa route. La mort de la fille devient certaine & publique ; la maison est déjà remplie de pleureuses & de tout l'attirail funebre ; si le Sauveur dit que sa fille ne fait que dormir , on se moque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte , accompagné du pere , de la mere & de trois de ses Disciples : il prend la morte par la main ; à sa voix elle se leve , elle marche , elle est en pleine santé. Voilà le fait : Peut-il être faux ? Peut-on supposer un complot entre JESUS & un Militaire , Chef de la Synagogue , homme instruit & même prévenu ? *Jaire* demandoit-il une résurrection ? Dès que sa fille est morte , il pleure & n'espéré plus rien. Si le miracle avoit été concerté , il auroit fallu faire entrer dans le secret les domestiques , les témoins & tout le quartier : en un mot , si la résurrection est fautive , *Jaire* & toute sa maison démentiront publiquement l'Historien.

IV. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*. [*Luc. c. 7.*] Un Imposteur eut évité les détails , qui sont ici. Ce fils est bien mort ; la mere en est désolée , on le porte au tombeau. JESUS ému de pitié approche ; il touche le cercueil , il commande ; le mort se leve , il parle , il marche , il est rendu à sa mere ; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule ? Est-ce ici une léthargie ? Y a-t-il de la collusion entre Jesus & le jeune homme ? Si ce n'est qu'un jeu , il avoit besoin de plusieurs acteurs , qui devoient participer à la fraude , comme ceux qui avoient lavé & lié le corps , ceux qui le portoient , la mere même & tous les voisins. Si ce n'est qu'une léthargie , qui l'a dit à Jesus , comment le fait-il ?

Comment

Comment ne parle-t-il qu'à l'instant où le mal cesse ? Car personne n'a senti dans la bière aucun changement , & le mort tout lié se lève & agit. Si ce miracle est faux , la fausseté est notoire : tout Naïm déposera contre , au lieu d'admirer une résurrection qui ne fut jamais , & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Résurrection du Lazare.* (Joan. c. 11.) JESUS est loin de Béthanie & Lazare tombe malade ; ses sœurs l'avertissent de l'état de leur frere , il meurt. Sa mort est si publique , que les Juifs de Jérusalem viennent à ses funérailles ; ils y restent même pour consoler ses sœurs. Il est mis dans le tombeau ; ils sont témoins de tout. Ils accompagnent JESUS au sépulcre , on ne peut soutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours. Enfin , ils entendent les paroles de JESUS , & à l'instant ils voient Lazare se lever & sortir , quoique les pieds & les mains liés de bandelettes , le visage même enveloppé du suaire. On le délie ; il va , il mange & il vit encore long-temps. Si Lazare n'étoit pas mort , quand on l'enterra , comment ne fut-il pas étouffé ? S'il est mort , comment se leve-t-il malgré tant de liens ? Le miracle est évident ; toute une famille l'a vu , les principaux des Juifs qui y étoient présens , vont le publier à Jérusalem , les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait ; le rapport les confond & les embarrasse ; ne pouvant nier cette résurrection , le résultat du Conseil est de faire périr en secret Lazare & JESUS , afin du moins d'arrêter les suites du prodige ; il est si avéré & si éclatant que le peuple , dès qu'il voit le Sauveur , le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Écoutons les Incrédules.

§ III.

Objections des Incrédules.

I. » Les miracles ne sont fondés que sur les Evangiles.
» giles. »

RÉPONSE. Ils sont bien antérieurs. Avant les Evangiles , il y avoit des Chrétiens & des Eglises , qui croyoient & qui mouroient pour attester ces prodiges récents & publics.

Ce sont les Eglises convaincues des miracles ; qui ont constaté les faits Evangéliques. Jamais personne n'a osé s'inscrire en faux. Ils sont donc vrais.

II. » *Saint Jean* est le seul qui rapporte la plupart de ces miracles. Quelle foi mérite-t-il ?

RÉPONSE. Chacun des Evangélistes ne pouvoit pas tout écrire, & ceux qu'ils nous ont raconté sont aussi merveilleux : la variété de leurs histoires en assure la vérité. *Saint Matthieu* écrivoit pour les Juifs ; il s'attache à citer les Prophéties, & à décrire l'origine de l'humanité du Sauveur ; il montre par-tout l'accomplissement des oracles & la concorde de l'ancien Testament avec le nouveau dans JESUS-CHRIST ; *Saint Luc* combat exprès les faux Evangélistes qui couraient. C'est pourquoi il fait l'histoire du Sauveur dès ses commencemens ; il entre dans des détails nécessaires pour réfuter les faits contraires, où trop peu fondés. *Saint Jean* écrivit à la sollicitation des Evêques d'Asie, pour soutenir la divinité de JESUS-CHRIST, déjà attaquée par les nouveaux Hérétiques ; il fait le supplément des autres Evangiles. Il joint aux œuvres les discours sublimes de l'Homme-Dieu à Nicodème, à la Samaritaine, & à ses Disciples dans la Cène. Mais tous ces Ecrivains ne tendent qu'à l'unité & à la vérité de l'histoire du CHRIST.

III. » Les Apôtres ont dit ce qu'ils vouloient. Personne n'a daigné examiner leurs contes ; le monde ne prenoit aucun intérêt aux fables de ces rêveurs. »

RÉPONSE. Tout l'Univers étoit intéressé à cette Religion nouvelle, qui décidoit du sort de tous les hommes ; il falloit la recevoir, ou la combattre & l'anéantir. Il étoit question pour les Païens de quitter leur Religion sensuelle, commode aux passions, accréditée par-tout, pour en embrasser une qui paroïssoit terrible aux sens, qui est supérieure à la raison, qui est opposée à tous les préjugés & qui étoit en butte à toutes les persécutions. Cette Religion appuyée sur les Prophéties, sur sa morale, sur la sainteté des premiers Chrétiens, l'est principalement sur les miracles. S'ils sont faux, elle tombe, & les Païens sont des fous s'ils l'embrassent, sans être bien assurés de ses miracles. Il s'agit pour les Juifs légitimement attachés à la Loi

de *Moïse*, d'en recevoir une autre, qui abrège la première. Il s'agit d'adorer celui qu'ils ont crucifié, de se regarder comme des Déicides, de changer toutes leurs idées & leurs pratiques. Il est donc essentiel qu'ils examinent aussi ces miracles, qui sont les fondemens du Christianisme.

Les uns & les autres cependant se sont fait Chrétiens, malgré les railleries & les menaces, les oppositions & les dangers de toute espèce; & cela sans repentir, sans retour. Ils n'ont pu être ébranlés jusques dans les tourmens les plus cruels, sans auparavant avoir été bien convaincus de la certitude des faits, qui les ont fait changer. Tous étoient donc intéressés à examiner ces miracles; les Apôtres en les publiant, perdoient toute la Synagogue, s'ils étoient vrais; ils se perdoient eux-mêmes, s'ils étoient faux.

S'ils sont faux, la Judée n'a qu'à protester contre ces prétendues merveilles & en punir les Prédicateurs. Leur Religion, leur sûreté les y engagent. Cependant ils se font tous, personne ne s'est inscrit en faux. Les miracles sont donc vrais?

S'ils sont faux, les Gentils doivent aussi confondre, & arrêter ces fourbes, qui viennent par leurs mensonges impies décréditer leurs Idoles, faire taire leurs oracles, & répandre mille nouveautés dangereuses. Il n'y a qu'à éclaircir les faits, envoyer à Jérusalem pour s'instruire sur les lieux, consulter les Juifs témoins oculaires & non suspects. Rien de plus simple & de plus aisé. Ils l'ont fait, & il résulte de leur conversion que nul miracle n'a été trouvé faux, qu'aucun des témoins cités par les Apôtres n'a réclamé contre, qu'on ne leur a jamais donné le démenti sur la moindre circonstance des faits énoncés. Ces miracles étoient si certains, que tous les ennemis de la Religion ont été forcés d'imputer, les uns, comme les Juifs, à *Jéhova*, dont le Sauveur favoit le secret; & les autres, comme les Païens, à la magie, dont *JESUS*, disoient-ils, connoissoit les profondeurs. Mais comment douter des miracles de *JESUS-CHRIST*, tandis qu'ils les voyoient répétés, multipliés par les Apôtres & par les nouveaux Fidéles, en preuve de ce qu'ils disoient & de ce qu'ils croyoient?

III. *Résurrection de la fille de Jaïre*, (*Matth. c. 5.*) JESUS en marchant s'aperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable , & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaïre* vient lui demander tout haut , & devant la multitude du peuple qui le suit , qu'il veuille bien guérir sa fille malade à l'extrémité. Le Sauveur y va , mais bientôt on court avertir le pere , que sa fille est morte , & qu'il est inutile que JESUS aille plus loin. *Jaïre* consterné ne demande plus rien ; mais le Sauveur l'exhorte à espérer , & continue sa route. La mort de la fille devient certaine & publique ; la maison est déjà remplie de pleureuses & de tout l'attirail funebre ; si le Sauveur dit que sa fille ne fait que dormir , on se moque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte , accompagné du pere , de la mere & de trois de ses Disciples : il prend la morte par la main ; à sa voix elle se leve , elle marche , elle est en pleine santé. Voilà le fait : Peut-il être faux ? Peut-on supposer un complot entre JESUS & un Militaire , Chef de la Synagogue , homme instruit & même prévenu ? *Jaïre* demandoit-il une résurrection ? Dès que sa fille est morte , il pleure & n'espère plus rien. Si le miracle avoit été concerté , il auroit fallu faire entrer dans le secret les domestiques , les témoins & tout le quartier : en un mot , si la résurrection est fautive , *Jaïre* & toute sa maison démentiront publiquement l'Historien.

IV. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*. [*Luc. c. 7.*] Un Imposteur eut évité les détails , qui sont ici. Ce fils est bien mort ; la mere en est désolée , on le porte au tombeau. JESUS ému de pitié approche ; il touche le cercueil , il commande ; le mort se leve , il parle , il marche , il est rendu à sa mere ; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule ? Est-ce ici une léthargie ? Y a-t-il de la collusion entre JESUS & le jeune homme ? Si ce n'est qu'un jeu , il avoit besoin de plusieurs acteurs , qui devoient participer à la fraude , comme ceux qui avoient lavé & lié le corps , ceux qui le portoient , la mere même & tous les voisins. Si ce n'est qu'une léthargie , qui l'a dit à JESUS , comment le fait-il ?
Comment

Comment ne parle-t-il qu'à l'instant où le mal cesse ? Car personne n'a senti dans la bière aucun changement , & le mort tout lié se lève & agit. Si ce miracle est faux , la fausseté est notoire : tout Naïm déposera contre , au lieu d'admirer une résurrection qui ne fut jamais , & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Résurrection du Lazare.* (Joan. c. 11.) JESUS est loin de Béthanie & Lazare tombe malade ; ses sœurs l'avertissent de l'état de leur frere , il meurt. Sa mort est si publique , que les Juifs de Jérusalem viennent à ses funérailles ; ils y restent même pour consoler ses sœurs. Il est mis dans le tombeau ; ils sont témoins de tout. Ils accompagnent JESUS au sépulcre , on ne peut soutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours. Enfin , ils entendent les paroles de JESUS , & à l'instant ils voient Lazare se lever & sortir , quoique les pieds & les mains liés de bandelettes , le visage même enveloppé du suaire. On le délie ; il va , il mange & il vit encore long-temps. Si Lazare n'étoit pas mort , quand on l'enterra , comment ne fat-il pas étouffé ? S'il est mort , comment se leve-t-il malgré tant de liens ? Le miracle est évident ; toute une famille l'a vu , les principaux des Juifs qui y étoient présens , vont le publier à Jérusalem , les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait ; le rapport les confond & les embarrasse ; ne pouvant nier cette résurrection , le résultat du Conseil est de faire périr en secret Lazare & JESUS , afin du moins d'arrêter les suites du prodige ; il est si avéré & si éclatant que le peuple , dès qu'il voit le Sauveur , le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Ecoutons les Incrédules.

§ III.

Objections des Incrédules.

I. » Les miracles ne sont fondés que sur les Evangiles » giles. »

RÉPONSE. Ils sont bien antérieurs. Avant les Evangiles , il y avoit des Chrétiens & des Eglises , qui croyoient & qui mouroient pour attester ces prodiges récents & publics.

boit alors la fit revenir de sa syncope : voilà le miracle ! Quant aux apparitions d'*Apollone*, & aux révélations qu'il faisoit de ce qui se passoit au loin, ce n'étoient que des illusions, ou les sottises d'un charlatan habile. (Voyez son article.)

Vespasien guérit un aveugle & une main malade. Mais étoit-ce un aveugle de naissance, ou une main desséchée par une paralysie invétérée ? C'est un aveugle qu'on peut guérir, c'est une main qu'on peut redresser par des remèdes. Tel fut le jugement des Médecins, que l'Empereur consulta sur ces guérisons. Les uns ne les crurent pas ; les autres s'en moquerent, quelques autres les expliquèrent à leur manière.

Enfin, ces prodiges sont vrais ou faux. S'ils sont faux, pourquoi les objecter ? S'ils sont vrais, peut-on les attribuer à la nature ? Doit-on les attribuer à Dieu ? Ils ne sont faits ni en son nom, ni à sa gloire. *Esculape* est une Idole, *Apollone* s'en dit le favori ; c'est dans le temple de *Sérapis* que les malades s'adressent à *Vespasien*. Donc s'il y a du réel (ce que nous ne croyons point) il vient de l'esprit du mensonge, & Dieu le permet dans sa colère. Ainsi la différence est trop grande, & dans la certitude & dans l'espece, & dans le principe & dans la fin de ces prodiges. Voyez APOLLONE.

M O I N E S.

Leur Apologie.

UN des premiers préceptes de la Loi naturelle, dont M. de V. se dit l'Apôtre, est de nous mettre à la place des autres, & de mettre les autres à notre place. Suivons cette règle à l'égard des Moines. Supposons que M. de V. condamné par son pere à s'embarquer pour les Isles, (*) avec du pain & de l'eau, après ses étourderies de Hollande, eut eu l'option entre l'Amérique & le Cloître. Supposons

(*) Ces mots sont tirés d'une Lettre de M. de V. à Mademoiselle du Noyer.

M O I N E S !

27

Qu'il se fut fait Carme, Cordelier, Capucin ou Picpus ; Auroit-il été flatté de lire dans les écrits les plus répandus , que ces Moines sont *des gueux qui font vœu de vivre aux dépens des laïques & de tourmenter les laïques ; des ennemis du genre humain & ennemis les uns des autres ; des gredins , qui n'ont d'autre mérite que l'enthousiasme , l'ignorance & la crasse* , inutiles pendant leur vie , & dignes d'un éternel oubli après leur mort , *qu'ils se font une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie ; &c. &c. &c.* Le Révérend Pere Arou ** auroit sans doute déchiré l'écrit , où il auroit trouvé toutes ces politesses ingénieuses dont il a régélé des hommes qui ne lui disoient rien.

Le bien public doit être préféré à toute société particulière , & l'Etat aux Moines ; personne n'en doute ; mais cette préférence ne doit pas aller jusqu'à insulter divers membres de l'Etat , qu'on croit moins utiles que les autres.

Le Gouvernement veut qu'on lui présente des projets de réformation , & non pas des satyres atroces. M. de V. le plus grand défenseur de l'humanité , oublie toujours que les Moines font une partie du genre humain. Il est vrai qu'il a dit dans un de ses Ouvrages , que les *Religieux étoient hommes ; & qu'ils avoient même produit de grands hommes.*

Mais cet exorde si obligeant produit un très-mauvais sermon ; on voit qu'il n'est pas fait pour louer , encore moins pour louer long-temps. Il est rentré tout de suite dans son élément , dans la satire. Il les traite comme des Galériens garrotés de chaînes éternelles ; comme des esclaves abrutis , *qui ont les yeux si fascinés que la plupart ne voudroient pas de la liberté , si on la leur rendoit. Ce sont les compagnons d'Ulysse , qui refusent de reprendre la forme humaine.*

Cette belle comparaison est-elle juste ? Nous en appelons du V. Poète , au V. froid & tranquille. Pourquoi voudroit-il que les Moines reprissent la forme humaine ? Pour être célibataires dans le monde ? mais inutile pour inutile , autant vaut-il l'être dans le Cloître. Il y a au moins quelques vertus & quelques lumières , comme M. de V. est forcé d'en convenir ; mais que trouve-t-on dans ce monde où il voudroit les faire rentrer ? des crimes & des vices. Il l'a peint lui-même comme un Enfer , où le foible est

rendu au plus fort , où l'intérêt , ce Dieu de la terre , a établi son empire avec tous les forfaits qui en sont la suite.

Mais les Moines , dit M. de V. nuisent à la population , à l'Agriculture , aux Arts nécessaires ; non , ce ne sont point les Moines ; c'est cette foule de célibataires oisifs , vermine qui ronge l'État , & qui sans faire du bien , n'est occupée qu'à faire du mal ou à en dire. M. de V. ne pourroit-il pas s'élever contre ces gens-là avec encore plus de raison ? Oui , il le pourroit sans doute ; mais il faut respecter la famille & la société dont on est membre. Il y a de l'inutile & du superflu dans tous les états ; que d'Avocats sans causes ! que de Médecins sans malades ! Chaque profession regorge de sujets ; le grand nombre les étouffe ; comment après cela peut-on accuser les Moines de nuire à la population d'un Royaume ? *Tous les grands Hommes , dit M. de V. dont le mérite a percé du cloître dans le monde , ont tous été persécutés par leurs confrères. Tout savant , tout homme de génie y essuie plus de dégoûts , plus de traits de l'envie qu'il n'en auroit éprouvé dans le monde.* Nous convenons avec lui que la jalousie d'un hypocrite ignorant & ambitieux a pu troubler pendant quelque temps la tranquillité d'un savant qui ne plioit point devant son orgueil. Nous avouons même qu'un Supérieur subalterne a pu empoisonner sa vie par de lâches soupçons , ou par des impostures ténébreuses. Mais la vérité perce tôt ou tard le nuage ; le mérite obscurci se fait jour. Sa réputation parle pour lui & dès qu'il s'est fait entendre ; les premiers Supérieurs qui ont presque toujours l'ame noble & qui connoissent tout le lustre que les sciences répandent sur un Ordre , se tiennent sur leurs gardes contre le calomniateur. Ils récompensent le savant calomnié , ou persécuté , ou dédaigné. Ils l'encouragent dans la carrière épineuse des sciences. Ils opposent leur bouclier aux traits qu'on pourroit lancer contre lui. C'est de quoi on pourroit citer plus d'un exemple.

Les Moines ont été , dit M. de V. quelquefois dangereux. Quel Corps ne l'a pas été ? Écoutons un homme qui n'étoit pas porté à flatter les Moines , & qui ne les

ne pas flatté non plus (Le Président de *Montesquieu*.) Nous appliquons aux Religieux ce qu'il a dit sur la Religion. » C'est mal raisonner contre la Religion , de rassembler dans » un grand ouvrage une longue énumération des maux » qu'elle a produit , si l'on ne fait de même celle des biens » qu'elle a fait. Si je voulois raconter tous les maux qu'ont » produit dans le monde les Loix civiles , la Monarchie , » le Gouvernement Républicain , je dirois des choses » effroyables. » (Voyez l'*Esprit des Loix* , Livre XXIV. chap. 2.)

Nous n'avons raisonné qu'humainement dans tout le cours de cet article , pour montrer à M. de V. qu'il est presque aussi coupable contre la politique que contre la Religion ; en déclamant sans cesse contre les Moines. Que n'aurions-nous pas dit , si nous avions raisonné en Chrétien ! mais cette matière a été traitée tant de fois que nous n'avons pas voulu y revenir. Voyez cependant les articles RELIGIEUX & RELIGIEUSES.

MONTESQUIEU.

Caractère de ses Ouvrages.

CE célèbre Ecrivain s'annonça en 1721 , par ses *Lettres Persannes*. Cet Ouvrage , en faisant honneur au génie , à l'esprit & au style de *Montesquieu* , fit naître des soupçons très-graves sur sa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire le monde éternel ; de nier la présence de Dieu , à l'égard des volontés libres ; de mettre des impiétés sur le compte des Livres Saints , & d'avancer plusieurs blasphèmes , qui pour être dans la bouche d'un Persan , n'en devoient pas moins être attribués au François qui le faisoit parler. Il y a quelques vérités importantes dans ce Livre , exprimées avec force ; mais il y règne un caractère de licence qui choqueroit même dans un Roman. Le vice y est peint sous des couleurs qui alarment la vertu , & qui peuvent égarer , lorsqu'elle est mal affermie. Quelle peinture du

Paradis où entra cette femme d'*Ibrahim* qui se poignarda aux yeux de son mari jaloux ! l'*Alcoran* n'a rien tracé d'aussi impur. Mais le grand objet du François travesti en Musulman, c'est de faire une critique amère & saine de la Religion. N'osant pas attaquer directement la centaine des dogmes de l'Evangile, l'évidence de ses miracles, il peint, sous l'emblème des mystères absurdes & des prodiges ridicules de l'*Alcoran*, ceux de J. C. Ce seroit une injustice criante que d'interpréter des paralleles qu'un Auteur n'auroit pas développés, s'il n'avoit pas choisi à dessein les traits les plus frappans & les plus propres à insinuer ses injurieuses comparaisons. Appliquons à cette occasion aux Philosophes ce que M. de Montesquieu a dit des beaux esprits François : *La fureur des sophistes est de raisonner, & la fureur des raisonneurs est de faire des livres. La nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les erreurs des hommes fussent passagers ; l'impression les immortalise.* Celles de M. de M. seroient mortes avec lui ; elles subsisteront éternellement pour faire gémir le Christianisme & la vertu.

Les plaintes des gens de bien se firent encore entendre, lorsque l'*Esprit des Loix* parut en 1748, en trois volumes in-12. On accusa l'Auteur 1.^o d'avoir avancé systématiquement, qu'il s'en faut bien que le monde intelligent, soit aussi bien gouverné que le monde physique. 2.^o Que dans les Monarchies la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu, qu'elle peut, qu'elles n'en ont aucun besoin, &c. 3.^o D'avoir mis sur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Eglise Catholique, & les Pénitens idolâtres des Indes, & les Derviches de la loi Mahométane. 4.^o D'avoir prétendu que, lorsque l'Eglise fit une loi du célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'observation de celle-ci ; que le Législateur se fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5.^o Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Protestante à une République ; & quand Montezuma disoit que la Religion des Espagnols étoit bonne pour leur pays, & celle du Mexique pour le sien, il ne disoit pas une absurdité, &c. 6.^o Que les loix que Dieu a établies pour le gouvernement du monde sont aussi inévi-

tables que la fatalité des Athées. 7.^o Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiscence, sujets aux maladies & à la mort. 8.^o Qu'il n'y a eu jamais de Religion plus digne de l'homme, & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; qu'elle seule savoit faire les Citoyens, les grands Hommes, les grands Empereurs, &c. &c.

Au milieu de ces traits repréhensibles, M. de *Montesquieu* énonce non-seulement, mais prouve les grandes vérités de l'existence d'un Être suprême, de l'immortalité de l'âme, de la liberté, de la distinction du juste & de l'injuste; & s'il a fait naufrage dans la foi, tout n'a pas péri dans ce naufrage. Mais les richesses qui lui restent, ne valent pas celles qu'il a perdues ou abandonnées. Tout tend à faire penser que l'Auteur n'étoit qu'un Dèiste déguisé; & les accusations intentées contre lui ne peuvent être regardées comme téméraires.

Ce fut le *Nouvelliste Ecclésiastique*, qui les consigna dans ses feuilles. M. de *Montesquieu* y fut très-sensible. Il crut se disculper en publiant sa *Défense de l'Esprit des Loix*. Cette brochure ingénieuse est un modèle de bonne plaisanterie, autant que de mauvaise foi. L'Auteur peu occupé du soin de se justifier, n'osant même le faire sur plusieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jeter du ridicule sur son Adversaire, en l'habillant à sa manière, & qu'à faire rire à ses dépens; mais il n'eut pas long-temps les rieurs de son côté. Le Censeur opposa à cette réponse une réplique, dans les feuilles du 24 Avril & du premier Mai 1750. Il y dévoile pleinement les petites ruses de l'Auteur de la *Défense*. Il démontre deux choses, 1.^o qu'à l'égard des reproches dont le Président s'efforçoit de se laver, il n'y réussissoit en aucune façon. 2.^o Qu'il y en avoit un très-grand nombre, sur lesquels il n'osoit même entreprendre sa justification.

La mort du Président de *Montesquieu* fut digne d'un Chrétien, suivant les Ministres qui l'assistèrent à la mort. Il laissa cependant des additions pour ses *Lettres Persannes*. & pour l'*Esprit des Loix*, qu'il ne voulut pas remettre au *Reverend Père Jésuite son Confesseur*. N'a-t-on pas lieu d'être

surpris, dit un Ecrivain, qu'un homme aussi éclairé, dans un moment où les nuages des passions n'obscurcissent plus l'esprit, n'ait pu prendre sur lui de sacrifier à la Religion alarmée, des additions à un Livre scandaleux, & se soit chargé devant Dieu des suites terribles, que pouvoit avoir la décision des amis, auxquels il les confioit ? Il reçut cependant les Sacremens avec édification, & il promit que si Dieu lui rendoit la santé, il feroit publiquement aux Pâques prochaines ses dévotions dans sa paroisse. Il avoua (à ce que dit son Confesseur dans une lettre à M. Gualterio Nonce de France) que ce qui l'avoit jeté dans des écarts au sujet de la Religion, étoit le goût du neuf, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés, l'envie de plaire aux personnes qui donnent le ton à l'estime publique, &c. Les amis de M. de M. se sont inscrits en faux contre cet aveu; mais s'il ne l'a pas fait, il devoit le faire. Car si les Incrédules examinoient bien pourquoi ils ont cessé de croire, la plupart trouveroient que leur Incrédulité n'est pas aussi Philosophique, aussi exempte de toute passion qu'ils le pensent ou du moins qu'ils le disent.

Toutefois en détestant les principes du Président de Montesquieu, nous rendons justice aux qualités qui le distinguoient dans la société. Sa façon de vivre & de penser dans le monde étoit digne de sa naissance. Il plaisoit aux Grands, & il ne dédaignoit pas les petits. Son commerce étoit enchanteur, & ce qui vaut encore mieux, il étoit très-sûr. Les malheureux pouvoient compter sur son crédit & les indigens sur sa bourse. Il ne se déshonora ni par des querelles scandaleuses ni par les travers de cette Philosophie altière & dédaigneuse qui ramène tout à soi. Il sut être homme, Magistrat & citoyen.

Au reste M. de V. est si accoutumé à se contredire, qu'il n'est pas étonnant qu'il nous ait reproché d'avoir cité M. de Montesquieu parmi les Incrédules. A-t-il oublié que dans son *Discours sur les contrainctions de ce monde* il l'avoit dénoncé dès 1742, c'est-à-dire, du vivant de l'Auteur, comme un impie ? qu'il a séparé & envenimé plusieurs fois les vrais hardis de l'ANCIEN des *lettres Persanes* ; qu'il a dit dernièrement que ces traits étoient plus scandaleux

que les blasphèmes qui conduisirent en 1766 le Chevalier de la Barre sur l'échaffaud ? Non content de développer malignement pendant la vie de M. de Montefquieu la façon de penser sur la Religion, il l'a critiqué durement après sa mort.

Il a dit que l'*Esprit des Loix* n'étoit qu'un recueil d'épigrammes ; il a trouvé du ridicule dans le titre & une foule de paradoxes & d'erreurs dans le corps de l'Ouvrage. Lui sied-il bien après cela de nous faire des reproches à nous, qui en avons parlé avec plus de modération & par de meilleurs motifs ? si M. de Montefquieu vivoit, il sentiroit quelles vues ont inspiré les deux critiques ; & ayant toujours pensé que M. de V. étoit un *bel esprit* & non un *bon esprit*, il le penseroit plus qu'il jamais.

N. B. Voyez ce que M. de V. a dit de M. de Montefquieu dans son *Discours sur les contradictions de ce monde* ; dans son *supplément au siècle de Louis XIV* ; dans la *liste des Ecrivains de ce siècle* ; dans sa *lettre à l'Abbé d'Olivet*, écrite en 1767 ; dans sa *relation de la mort du Chevalier de la Barre*, imprimée en 1768 & dans vingt autres endroits ; & décidés après cela lequel de lui ou de nous a le plus manqué de respect à la mémoire du célèbre Président.

M O Y S E.

§. I.

Y a-t-il eu un Moïse ?

M. de V. dans sa *Philosophie de l'Histoire* fait tous ses efforts pour prouver que *Moïse* n'est autre chose que *Bacchus*, & que son histoire n'est que celle de ce Dieu défigurée, & reproduite sous un autre nom. Pour pouvoir juger ce procès, il faut voir les titres & entendre les raisons de part & d'autre ; les Juifs s'expriment ainsi : » *Moïse est*
 » né parmi nous ; nos Pères ont vu ce grand Homme ; ils
 » ont connu ceux dont il a reçu la naissance ; ses vertus
 » héroïques ont attiré sur lui la bénédiction du ciel ; Dieu
 » l'a choisi pour être le Chef de sa nation ; ils ont été

» témoins de ses miracles ; ils ont vu l'Egypte changer de
 » face à sa volonté , la terre & la mer obéir à ses ordres ;
 » c'est lui qui les a délivrés ; il les a conduits pendant
 » quarante ans dans le désert ; c'est lui qui nous a donné
 » des loix ; ce sont ces loix que nous suivons encore ; il a
 » établi l'Arche de l'alliance qui étoit le sanctuaire de notre
 » Religion & qui a donné la forme à notre culte ; culte
 » qui s'est maintenu parmi nous sans interruption ; les
 » Egyptiens eux-mêmes témoins des prodiges qu'il a opé-
 » rés , ne les ont jamais défaits : ils ont eu nos Livres
 » entre leurs mains , qui portent témoignage contre leur
 » injustice & leur endurcissement ; qui racontent les châ-
 » timens que Dieu leur a fait éprouver ; & malgré cela
 » ils ne se sont jamais plaints d'être accusés fausement. A
 » une première génération de deux millions de personnes
 » en a succédé une autre qui a conversé avec ce Législa-
 » teur , qui a obéi à ses ordres , qui l'a vu se choisir un
 » successeur & enfin disparaître du milieu de son peuple :
 » la nation a obéi à ce successeur , & c'est lui qui nous
 » a mis en possession de la terre que nous avons habitée
 » pendant seize siècles. Les Livres de *Moyse* ont été écrits
 » en présence de la nation & nous ont été transmis d'âge
 » en âge sans que jamais personne ait osé se les attribuer ;
 » ces Livres ont toujours été l'objet de notre foi , la règle
 » de nos mœurs & le fondement de nos espérances ; ils
 » disent encore que les nations voisines ont connu *Moyse* ;
 » que leurs plus anciens Auteurs en ont parlé ; » & en
 » effet les anciens Perses , au rapport de Monsieur *Hide* ,
 » connoissoient *Moyse* , ils l'appelloient le *Berger roussau*.
 » Voilà une partie des titres que les Juifs nous montrent :
 » examinons présentement ceux de l'Auteur.

Ses titres se réduisent à des raisonnemens qui ne prou-
 vent rien. Il prétend que *Bacchus* & ses orgies étoient
 célébrés par les Grecs avant qu'ils eussent pu connoître les
 Livres de *Moyse* ; & qu'ils n'ont pas pu prendre l'idée de
Bacchus sur les Livres Juifs qu'ils n'entendoient pas ; &
 que dans les vers attribués à l'ancien *Orphée* on y célèbre
 les conquêtes & les bienfaits de ce demi-Dieu. Je ne fais
 pas comment le Public a trouvé ce raisonnement ; quant
 à moi , il me paroît de la plus grande foiblesse.

M O Y S E

34

En effet, est-ce sur l'histoire de *Moyse* que les fables de *Bacchus* & d'*Hercule* ont été prises ? Est-ce sur quelque autre histoire ? Personne ne le fait. Y a-t-il eu un *Bacchus* & un *Hercule* conquérants, dont les Grecs grands amateurs du merveilleux, aient embelli l'histoire ? Cela peut être sans avoir vu les Livres Juifs ; ils auront pu aisément inventer ou embellir l'histoire de *Bacchus* & d'*Hercule*. *Orphée* qui vivoit cinq cens ans après *Moyse*, & les autres Grecs ont-ils appris les grandes choses opérées par le ministère de ce Législateur ? cela est très-présumable ; & ne voulant pas en faire honneur aux Juifs avec lesquels ils n'avoient aucun commerce ; ils auront défigurés ces faits, comme cela leur étoit fort ordinaire ; & ils les auront ensuite attribués à des hommes qu'ils avoient divinisé ; cela est très-possible.

Voilà tout ce qu'on fait sur la ressemblance de *Moyse* avec *Bacchus*, & tout ce qu'on peut conjecturer de plus raisonnable ; mais dans tout cela, y a-t-il quelque chose qui puisse affaiblir l'histoire de *Moyse* ? Ajoutez qu'il est faux que l'Orient & l'Occident aient jamais retenti des orgies de *Bacchus*. L'Orient & l'Occident ne connoissoient ni *Bacchus* ni les orgies, pas même le terme ; ces sottises n'étoient connues que dans la Grèce, & tout au plus dans quelques Provinces voisines ; encore *Bacchus* prenoit-il une autre forme ; si elles furent connues dans la suite à Rome, ce fut à l'imitation des Grecs. Il patoit que *Bacchus* est un être imaginaire, ou que ce n'est qu'*Adonis* époux de *Venus* ; les Egyptiens les adoroient sous les noms d'*Isis* & *Osiris*, les Phéniciens sous les noms d'*Adonis* & *Venus* ; voici comme en parle le Poëte *Auson*.

*Orgia me Bacchum canit ; Osirim
Ægyptus ; vocat Arabica gens Adonacum.*

Je suis *Bacchus* dans les Orgies ;
En Egypte je suis *Osiris*,
Les Arabes me nomment *Adonis*.

Macrobe nous dit que les Babyloniens & les Assyriens célébroient aussi le culte d'*Adonis* & les lamentations de *Proserpine*.

Suivons notre Philosophe : *aucun Auteur Grec n'a cité Moyse avant Longin*. Voilà qui est d'une fausseté évidente ; car *Diodore de Sicile*, qui vivoit sous *Jules César*, par conséquent trois cens ans avant *Longin*, nous dit que *Moyse* s'appliqua à la guerre avec beaucoup de prudence , & obligea les jeunes gens de sa nation à en faire les exercices , & à en supporter les fatigues ; qu'il entreprit plusieurs guerres contre les nations voisines , & laissa aux Juifs un fort beau pays. Ce même *Diodore de Sicile* parle de *Moyse* en ces termes : *Moyse Législateur des Juifs assura que Dieu qu'il appelle Jao lui avoit dicté ses loix*. *Artapane* en a parlé mille ans avant *Longin* , & les Ouvrages de cet Egyptien se lisoient dans la chronique d'*Alexandrie*.

D'ailleurs , que prouveroit le silence des Grecs qui , pleins de mépris pour les autres peuples qu'ils regardoient comme des barbares , ne s'occupoient que de leurs affaires ? Ne savons-nous pas que lorsqu'ils ont écrit l'histoire des autres peuples , le plus souvent ils nous ont conté des fables ? S'ils n'ont pas parlé de *Moyse* , je ne vois pas non plus qu'ils nous aient parlé des Législateurs qui ont pu paroître chez les Scythes , les Sarmates & les Colchiens , dont ils étoient plus voisins que des Juifs.

§. I I.

Examen de la première révélation faite à Moyse.

I. Nous venons de voir qu'il y a eu un *Moyse* Auteur du *Pentateuque* & Législateur des Hébreux. La tradition des Païens & des Chrétiens l'attestent sans variation. (*) Ce Livre seul m'instruit solidement sur la nature de Dieu , sur l'origine du monde , sur l'état actuel de l'homme. Il éclaircit ces abîmes impénétrables à tous les génies. Il remplit nos desirs ; nos besoins : première indice de la révélation. Ce Livre est un monument des plus importans pour le Peuple qui l'a conservé. Il contient tout ce que

[*] Voyez les Ouvrages de *Josèphe* ; M. de V. dit qu'il ne cite aucun Auteur qui parle de *Moyse* ; qu'on l'ouvre & on verra le contraire.

ce Peuple a de plus cher , son origine , sa Religion , sa police , ses privileges ; ses droits & ses espérances. Aussi a-t-il été également connu & respecté de toute la Nation dans tous les temps.

II. Ce Livre n'a pû être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs ; ni par les Juifs , qui dans tous les temps l'ont regardé comme l'ouvrage de *Moyse*. Sept cens ans avant JESUS-CHRIST les Samaritains divisés d'avec les Juifs , le conservoient avec la vénération qu'ils avoient pour son Auteur. Ces deux Peuples toujours discords , ne s'accordent que sur l'origine & l'ancienneté de ce Livre. Trois cens ans avant le Christianisme , *Ptolomée* , Roi d'Egypte , en fait faire à grand frais , une version de l'Hébreu en Grec ; version authentique , qui suppose non-seulement l'original préexistant , mais l'aveu de toute la Nation. L'histoire de *Juda* & d'*Israël*, Schismatiques , atteste qu'il n'a point été supposé dans les siècles suivans ; il est donc antérieur aux Rois , aux Juges ; il est donc de *Moyse*.

III. Ce Livre n'a pû être falsifié ni altéré. Qui l'auroit osé , après les menaces de l'Auteur ? Tout l'ouvrage est tellement lié , que l'altérer dans quelques points , c'eût été dénaturer le *Pentateuque*. Il annonce des faits à venir , & ces faits arrivés & inscrits dans des actes publics le confirment , & attestent également sa vérité & son antiquité. Tous les Livres suivans , qu'on peut regarder comme les archives de la Nation Juive , le citent & le célèbrent. Le second temple ramene au premier , bâti par *Salomon*. La paix , les richesses dont jouit ce Prince , sont les fruits des conquêtes de ce Peuple , sous *David* , sous *Saül* , sous les *Juges* , jusqu'à *Josué* , jusqu'à la sortie d'Egypte. Il en sort & on se souvient comme il y est entré. Les douze Patriarches paroissent , & toutes ces branches vont aboutir à un tronc commun , à *Abraham*. Les Machabées , les Rois , les Prophètes , tous rappellent la loi & les récits de *Moyse*. Toute l'histoire des Juifs sert donc de certificat solennel à l'intégrité du premier Historien du monde. Écrits , chants sacrés , événemens , témoignages , tout la confirme.

D'ailleurs que d'obstacles invincibles , à la falsification de ce Livre ! Une providence supérieure ménage jusqu'au

Messie une suite de faits qui en montre la pureté. Après *Josué*, l'état des Juifs n'est qu'un cercle de captivité & de liberté. On y voit l'exécution des menaces de *Moyse*. Au lieu de haïr & de supprimer cette histoire de leurs malheurs, elle est l'objet de leur confiance. Peu-à-peu les divisions éclatent; *Israël* ou *Juda* auroit divulgué l'attentat; cependant, ni les tribus séparées, ni les Rois ennemis, ni les Samaritains irréconciliables, n'y font jamais aucune altération. Tous gardent ce Livre & y vont puiser, comme dans un dépôt pur & sacré, les grands événemens qui les intéressoient si particulièrement. La Manne, la Verge d'*Aaron*, les Tables de l'Alliance, l'Agneau Pascal, n'eussent-ils pas servi de témoignage contre quiconque eut osé, ou douter des faits, ou altérer le Livre, dans lequel ils étoient consignés? (Voyez PENTATEUQUE.)

Mais, dit l'Incrédule, sous *Josias*, *Ammon* & *Mannassés*, le Livre de *Moyse* avoit disparu. Le Prêtre *Helcias* en le ressuscitant, y mit ce qu'il voulut.

RÉPONSE. *Helcias* retrouva seulement l'ancien original sacré, mais les copies qui étoient entre les mains du Peuple eussent mis au grand jour son infidélité, s'il eut été assez téméraire pour hasarder cet attentat; il n'est pas douteux que les Livres de *Moyse* étoient communs, & répandus avant le regne de *Josias*. Ils sont cités dans le IV.^e Livre des Rois, (chapitre 14.) à l'occasion des meurtriers du pere d'*Amasias*. Il est sans cesse parlé dans *Salomon* & dans *David* de la loi du Seigneur; or cette loi n'étoit autre chose que celle que les Juifs tenoient de *Moyse*.

Les Impies ont beau dire que *Moyse* ne pouvoit pas écrire dans un désert. Comment prouvent-ils cette assertion? Connoissent-ils l'antiquité des Arts? Celui de l'écriture est plus ancien qu'ils ne pensent. L'Auteur du Dictionnaire Philosophique ramasse envain des contradictions apparentes, pour prouver que *Moyse* n'est pas l'Auteur du Pentateuque. Les objections qu'il fait peuvent se résoudre facilement, en avouant qu'il y a quelques endroits ajoutés ou changés dans le Texte, comme la mort & la sépulture de *Moyse* rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronôme; comme le nom & la position de quelques Villes, &c. &c.

» On veut trouver dans le *Pentateuque*, dit l'Auteur
 » du *Journal de Trevoux*, (Journal de Janvier 1765, pag.
 » 215.) des anachronismes ; mais on oublie que *Moyse*
 » n'étoit pas moins le Prophète que le Législateur de son
 » Peuple. On critique l'anticipation des noms, qui ne fu-
 » rent donnés aux Villes qu'après la mort de *Moyse* ; mais
 » outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédic-
 » tion, comme *Cyrus* le fut par son nom deux siècles
 » environ avant sa naissance, seroit-il contre la pureté &
 » l'intégrité du Texte, que les reviseurs & les copistes,
 » pour le rendre plus intelligible, eussent remplacé par des
 » noms plus connus, les noms donnés anciennement aux
 » Villes dans le *Pentateuque* ? On voudroit qu'une Religion
 » céleste dans son origine, son objet & sa fin, ne fit point
 » venir à l'appui de ses loix, des récompenses & des
 » châtimens temporels ; mais le génie du Peuple, la nature
 » du Gouvernement Théocratique, dont *Moyse* étoit le
 » Ministre, n'exigeoit-il pas ces ressorts, pour contenir
 » un Peuple dont les révoltes réitérées, nous prouvent
 » assez la grossièreté & l'inconstance ? Ce que nous lisons
 » de la vie de ses Patriarches nous apprend, que ce
 » Peuple n'a pu ignorer les promesses de sa Religion pour
 » l'autre vie, consignées dans le dépôt des Saintes Ecri-
 » tures ; & sa conduite nous démontre, que cette croyance
 » n'étoit pas un frein pour la dureté de son caractère. »
 (Voyez la *Défense de la Religion*, par M. François.)

Les Incrédules insistent & disent que si le Prêtre *Helcias*
 ne ressuscita pas le *Pentateuque*, ce Livre périt ou fut
 oublié dans la captivité. *Esdra* & *Néhémie* faisoient ce
 temps d'ignorance pour donner une fable à ce Peuple supersti-
 tieux.

RÉPONSE. Les Juifs même captifs savoient & gardoient
 scrupuleusement la Loi. Ils étoient instruits par *Ezechiel*,
Jérémie, *Daniel* & *Baruch*, qui citoient ce Livre sans cesse.
 Un faussaire auroit-il pu, en changeant le *Pentateuque*,
 changer tous les Livres où il étoit cité, & y insérer les
 Prophéties accomplies depuis ? La rigueur & la sévérité
 d'*Esdra* n'eussent-elles pas porté quelques mécontents à
 lui reprocher son innovation ? Les Samaritains eussent-ils

roujours gardé le silence? *Esdra*s eut-il osé ; en vertu de la loi de *Moyse* , ôter les terres aux usurpateurs , & chasser les femmes étrangères? Enfin , qu'auroient dit les Prophetes *Aggée* , *Zacharie* , *Malachie* , à la vuë de ces nouveautés?

IV. *Moyse* a pu être instruit de tout ce qu'il raconte. Cet Historien a pu percer dans le cahos de 2433 ans , qui l'avoient précédé , & puiser dans des sources pures & lumineuses. La longue vie des hommes offroit un petit nombre de générations écoulées , & le rapprochoit du berceau du monde. *Amram* son pere avoit vécu avec *Lévi* , son aïeul ; *Lévi* , avec *Isaac* ; *Isaac* , avec *Sem* , fils de *Noé* ; *Noé* , avec *Mathusala* , durant six cens ans ; & celui-ci plus de deux cens ans avec *Adam*. Tout ne rouloit donc que sur six têtes , & paroissoit encore récent. Notre ignorance vient du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Les petits enfans étoient instruits autrefois par les trisaïeux. Il étoit encore plus aisé à *Moyse* de favoir ce qui étoit arrivé depuis le déluge. Les vieillards de son temps avoient conversé avec *Jacob* , & *Jacob* avec *Abraham*. La mémoire de *Joseph* étoit fraîche en Egypte. Que de facilité pour recueillir les anciennes traditions du monde!

Une autre source de lumiere étoit les monumens , que les Patriarches avoient érigés des principaux événemens de leur vie. On montrait les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés ; les monts où ils avoient sacrifié , où Dieu leur étoit apparu , & les tombeaux où reposoient leurs cendres. Leur mémoire étoit célèbre dans tout l'Orient. Sans écriture on favoit ce que vouloit dire un tas de pierre , une colonne , &c. Enfin les noms significatifs des Patriarches avoient rapport à quelque trait singulier , qu'on expliquoit aux enfans. On conservoit dans la ligne des chefs de famille , des mémoires tracés , ou sur des écorces d'arbre , ou dans des chants usités dès les premiers temps.

Entrons maintenant dans le fond des instructions de *Moyse*. Elles renferment des faits & une morale ; & l'un & l'autre pour annoncer la révélation , doivent être conformes à la raison , à l'expérience & à la Religion naturelle.

Car le Dieu de la nature doit être le même que celui de la révélation.

§ III.

Examen des faits que Moïse raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.

I. Tout l'univers, le cours des Astres, les changemens des Saisons, les progrès de la Société, des Sciences & des Arts prouvent la création du monde depuis un certain nombre de siècles.

II. L'œuvre des six jours terminée par un septième jour de repos, est attestée par les six jours de la semaine, en usage chez les Nations les plus anciennes. La sanctification du septième jour distinguoit le Peuple Juif. Elle réfutoit l'éternité du monde, & le culte des sept planètes ou de l'armée des cieux.

III. La distinction de la lumière d'avec le soleil, confondoit les Idolâtres qui adoroient le soleil comme l'auteur de tout. L'expérience démontre cette distinction. La lumière est indépendante du soleil ; elle ne reçoit des astres que ses déterminations diverses. L'air subsiste avant le son, & la lumière avant l'impulsion du soleil.

IV. L'usage des astres est de régler les fêtes, les travaux, & de fixer les jours, les mois & les ans. Tel fut le calendrier de tous les Peuples.

V. La multiplication des espèces par les germes contenus dans leur principe, même avant l'action du soleil ou l'industrie des hommes, est sensible. Tout fut fait ; & rien dans le monde matériel, n'est créé de nouveau ; & ainsi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux espèces, dont il a créé & béni, dès le commencement, les germes destinés à en produire d'autres.

VI. L'homme pour qui tout est fait, en est le souverain. En général, il est Géomètre, Mécanicien, Astronome, Navigateur, Architecte, Roi. Sa double composition, & son origine ont été connues dans tous les temps, & célébrées par les premiers Poëtes Païens ; les hommages envers le premier Être, pratiqués par les vœux, l'abstinence,

des obligations, ou sacrifices, se sont trouvés chez toutes les Nations.

VII. La chute de l'homme & son humiliement du lieu de félicité, peuvent seul être le dénouement de ces mystères, qui nous font voir alternativement, dans la nature humaine, des prodiges de grandeur & de misère. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai : il se dégrade : il en porte la peine. Mais après le péché les sacrifices devinrent nécessaires. Dieu voulut bien agréer le sang des animaux à la place de celui du coupable : ce rachat ne fut cependant reçu qu'en vue de la victime future, qui devoit satisfaire pour tous. Point de Peuple qui n'ait offert des sacrifices. Témoinage éclatant & public de dépendance, de confiance envers la divinité. De-là encore, le respect pour les vieillards, pour les morts, les repas communs, les fêtes ; autant de pratiques traditionnelles inspirées aux premiers hommes avec la Religion naturelle & transmises à leurs descendants ; autant de preuves d'une origine commune, d'une règle passée reçue. Il n'y a que l'idolâtrie, qui ait corrompu cette source pure.

VIII. Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme, *Moyse* raconte les progrès de la malice de son cœur, dans *Cain*, *Lamech*, *Nemrod*, enfin dans tous les hommes. Le déluge purge la terre & sert de leçon terrible aux siècles futurs. L'antiquité païenne en a conservé la mémoire, & les attestations en sont publiques, comme la vie des hommes raccourcie, la variété des saisons & les météores dont *Moyse* ne parle qu'après le déluge. Le *Deucalion* sauvé du naufrage & repeuplant la terre signifie, en langue orientale, l'affaiblissement du soleil ; les corps marins, les coquillages trouvés jusques sur les montagnes les plus éloignées des mers, prouvent & ce déluge & le déplacement des eaux. Enfin, il falloit que *Moyse* fut bien instruit des dimensions de l'Arche si bien proportionnée à ce qu'elle devoit contenir, que tous les calculateurs y ont trouvé les mesures géométriques.

IX. *Moyse* qui connoissoit si bien les titres Egyptiens ; ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au seul *Adam*. Il en fixe le berceau, les âges & les géné-

tations. Tous partent de Babel huit cens ans avant lui. Il ne s'embarrasse point comme ils ont passé les mers , pour-quoi les uns sont blancs , les autres noirs. Or , l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar , au confluent du Tigre avec l'Euphrate , la beauté , la fertilité de ce Pays plat , l'Alphate & le Bithume naturels au sol , sont attestés par *Amien Marcellin* , qui suivoit l'Empereur *Julien* , & par *Plin* & *Ptolomée*. La Tour du ralliement , la confusion , l'origine des Langues , la dispersion des hommes , tout cela est connu & devance les histoires. De la Chaldée , tous , selon les desseins de Dieu , vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie unie par son langage , s'arrête & se fixe ; ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient , les hommes & les arts , & se répand au Midi , à l'Occident & au Nord. Les trois premières colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie , en Égypte & à la Chine. Tous conservent la première tradition , dont on reconnoit les traces dans les fables même qui l'ont altérée. Les autres colonies dispersées & séparées de toute société avec les premières , tomberent dans un abrutissement & une barbarie , dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient , qui fut toujours le siège des sciences & des arts , d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde , comme l'histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de *Moyse*. La Géographie même est pour lui. Tout y est placé dans ses vraies positions locales. *Moyse* est bien plus exact qu'*Homere* & *Tite-Live* ; & 1500 ans avant *Auguste* , il ose raconter l'enfance du monde , & partager la terre entre les fils & petits fils de *Noé*. *Japhet* va au Nord de l'Asie , dans les Pays maritimes de l'Europe. *Cham* au Midi & dans l'Afrique ; c'est le *Hamon* des profanes. *Sem* reste en Asie , en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poètes dans le fatras de leurs fables.

Moyse place tous les autres dans leurs cantons , y assigne les peres des peuples divers , & les fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux , ou par révélation , ou par une tradition fidèle. Il est donc le seul à consulter , comme le flambeau de l'érudition histo-

rique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténèbres. L'Écriture seule nous montre les lieux , les dates , les coutumes & les faits. Dans le récit de *Moyse* tout est lié & suivi. Dès la naissance du monde *Adam* est créé pour Dieu. Il sort de l'ordre : il est puni , mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée par ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles. Il lui donne une loi ; il lui confirme les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire , les fables Païennes , les histoires Egyptiennes , Chinoises , & celles même du Chevalier *Marshall*, copiste de *Manethon*, le plus infidèle des Auteurs , & jugez.

§ I V.

Examen de la morale de Moyse ; elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.

I. Quelle idée magnifique de Dieu ! il est , dit *Moyse*, infini , éternel , tout-puissant ; tout existe par lui , il conduit tout. On sent qu'un Dieu doit être tel. Comparez ces notions pures aux rêveries des hommes ; il restera évident que *Moyse* seul a connu le vrai Dieu. Quels devoirs prescrit-il aux mortels ? Aimer le Seigneur de tout son cœur : par un seul mot , voilà toutes les Idoles renversées. Le culte suprême est donc l'adoration , l'obéissance , la confiance. . . . Tout est renfermé dans l'amour : quoi de plus simple , de plus juste , de plus naturel au cœur humain ! Nulle autre Religion n'a appris à aimer Dieu. Que les autres préceptes , qui en dérivent , sont raisonnables ! Tels que ceux-ci : *Ne point prendre en vain son saint Nom ; lui rendre en certains temps des hommages publics* , &c. Le reste des loix qui concernent le prochain , n'est évidemment que le développement de la loi naturelle ; & une société fidèle au Décalogue seroit parfaite.

II. Que nous apprend-il sur l'origine des créatures ? Les Païens ne nous débitent que des chimères : ici , tout part de la volonté puissante d'un Dieu qui fait tout à son gré.

Il veut; déjà la terre & le ciel sont; la lumière est faite, le soleil brille, la mer séparée est remplie de poissons; l'air est peuplé d'oiseaux, les animaux couvrent la surface de la terre, la nature dans l'étonnement attend un Maître. Le Créateur forme l'homme, à son image, tracée dans son ame qui n'est faite que pour Dieu. L'homme est heureux: il connoît son Dieu, il l'aime, & il aime en lui tous ses ouvrages; son corps est soumis à son esprit, qui y excite des mouvemens ou les arrête à sa volonté: maître des impressions extérieures, il les régit selon les règles de sa raison & de sa Religion; il reçoit une compagne: ces deux chefs sont heureux parce qu'ils sont dans l'ordre. Le souverain Être leur donne une loi sainte & aisée. *Adam* la viole, alors tout change en lui. Le châtement suit la révolte; il faut mourir, & déjà il sent le coup porté à l'innocence de son ame. Son malheur retombe sur tous les descendans. Fils d'un pere coupable, ils partagent son sort. Nous sentons la punition & nous la portons. Sans cette dégradation de l'humanité, comment expliquer les contrariétés? Les recherches des Philosophes n'ont abouti qu'à des plaintes aveugles ou à un désespoir insensé. C'est qu'en connoissant nos maux, ils en ignorent les causes & les remèdes. *Moyse* éclaircit tout: la nature n'est plus malheureuse; elle n'est que malheureuse, parce qu'elle est criminelle; Dieu n'est plus injuste, mais miséricordieux.

Mais, dit l'Incrédule, peut-on être coupable avant l'usage de sa liberté?

RÉPONSE. Oui, comme on seroit innocent, si *Adam* étoit demeuré fidele. Nous naissons pécheurs en *Adam*; c'est une vérité dont le sentiment intérieur est la preuve. Le comment, Dieu nous l'a caché. Quelle différence de nous, avec *Adam* sortant des mains du Créateur! D'où viendroient donc nos maux? Du hasard? Du caprice de la nature? D'une météphysique? D'un double principe? Pitoyable ressource! Reste donc le seul dénouement qu'en donne *Moyse*. *Adam* en recevant la déesse, reçoit les menaces du châtement qui suivroit sa rébellion. En débaisant, il en sent l'exécution. Son crime & la punition nous deviennent communs, par le pacte, ou le plan dont

le Créateur lui fit part ; savoir , que sa destinée seroit la nôtre , par une ressemblance d'inclinations & d'état attachées à son sang , par-tout où il couleroit. Tout est donc équitable ; & convenoit-il qu'*Adam* péchant , Dieu revoquât ou changeât ses décrets ?

Mais Dieu prévoyoit cette chute ; il pouvoit l'empêcher : étant si bon , comment n'a-t-il pas prévenu un mal qui entraînoit des suites si funestes ?

RÉPONSE. Rien ne prouve que Dieu ait dû empêcher la chute d'*Adam*. L'ayant créé libre & le maître du sort de sa postérité , c'étoit à ce chef si puissamment secouru & si foiblement tenté de diriger ses voies pour le bonheur de tous. La raison ne peut attaquer ce mystère , ni l'expliquer autrement ; elle doit se contenter dans les ressources , qu'elle trouve dans les miséricordes du Seigneur.

III. Dieu seul a pu inspirer à *Moyse* une loi si parfaite. Devant elle , disparaissent les *Solon* , les *Licurgus* . . . Le culte de Dieu & l'amour du prochain sont le fondement de cette loi. La Religion est supérieure à l'Etat. Elle en fait le soutien , en réglant les mœurs , en dirigeant la police ; en un mot , elle commande toutes les vertus & elle condamne tous les vices. Tant que la République Juive a subsisté , il n'a été besoin d'y rien ajouter , ni d'en retrancher. Tous les changemens survenus au Gouvernement étoient prévus : caractère unique , témoignage de révélation , qu'on ne reconnoît pas dans les fables d'Athènes , de Lacédémone & de Rome.

A quoi bon cette distinction des viandes , ces purifications , ces sacrifices si multipliés ?

RÉPONSE. Le caractère des Hébreux , les coutumes des Peuples voisins , les vues du Législateur rendoient ces loix nécessaires ; une sagesse supérieure mettoit cette barrière à l'Idolâtrie , conservoit la pureté des mœurs de Juda ; elle offroit mille moyens de sanctification.

Moyse tenoit donc ces pratiques des Nations voisines & non d'aucune révélation ?

RÉPONSE. Ce que ces pratiques avoient de commun avec celles des autres Nations , comme l'offrande des fruits , les sacrifices , les libations , les lieux sacrés , les fêtes , &c.

leur avoit été enseigné par la tradition. Cette tradition s'étoit perpétuée même chez les Idolâtres, où on conservoit soigneusement ces restes précieux de la Religion naturelle. Mais le détail des loix, de la morale, des cérémonies, du culte, étoit dirigé par une révélation, ou une inspiration spéciale. Le tout tendoit à préserver les Hébreux de l'Idolâtrie & à leur présenter des ombres du Libérateur promis.

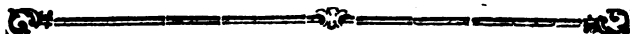
Quelle loi, qui n'offre que des promesses & des menaces temporelles ?

RÉPONSE. Des hommes grossiers doivent être frappés par les sens, pour être retenus dans le devoir. L'exécution de ces promesses & de ces menaces attestent la fidélité, la volonté, la puissance de l'Être suprême. Cependant les Hébreux y découvrent aussi les biens & les maux : invisibles ils y voient l'annonce d'une vie future ; & l'attente du Messie disoit tout.

Pourquoi confiner la révélation dans un coin de la terre, & supposer tout l'Univers dans les ténèbres ?

RÉPONSE. Les autres Peuples avoient la Religion naturelle. En l'oubliant ou en la corrompant, ils se rendoient indignes des faveurs particulières de la Providence. D'ailleurs la révélation faite aux Hébreux se manifestoit aux Nations, témoins des merveilles opérées en faveur du Peuple choisi. Il ne tenoit qu'à elles de participer aux bénédictions de la loi. La nation Juive étoit célèbre ; elle habitoit le centre des trois continens ; lieu fréquenté de toutes parts. Ce Peuple reçoit les promesses ; sédentaire, il les conserve ; dispersé, il en administre par-tout les preuves ; & en cessant de faire corps, il demeure pour témoin de l'accomplissement de tous les oracles de la divinité. (Voyez le § 1. de l'article MIRACLES, & MER ROUGE.)





MYSTERES.

Raisons que le P. Bourdaloue donne pour les croire.

JE permets à l'impie, dit le P. Bourdaloue dans ses Pensées, de former sur les Mysteres de la Religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, de les grossir & de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries ; je les laisserai passer & là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec les grandes exclamations, ou avec les airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois : *Hé ! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois Personnes ? & qu'est-ce que les trois Personnes dans un seul Dieu ? Hé ! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature comme Dieu, mais revêtu de notre chair & homme comme nous ?* Quoi ! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinies, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère & dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre & dans l'ignominie de la Croix ! tout cela est-il digne de lui ? tout cela est-il croyable ? Tel est le langage de l'impie.

Mais que ce même Mystere, que ce grand Mystere, & que tous les Mysteres particuliers qui y ont rapport & qui font le corps de la Religion, aient été prêchés aux Gentils, & sur-tout qu'en vertu de cette prédication ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle & assez dépourvu de connoissance, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, & pour mettre ma preuve dans tout son jour & toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude & l'évidence.

I. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés,

en y prêchant la loi Chrétienne. On les a expliqués aux Peuples, & on les a instruits. Les Peuples dociles & soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, & telle a été l'origine & la naissance du Christianisme.

II. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur & inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hazard, & plus crédules que les autres : mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les Prédicateurs, qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le portèrent, selon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les Nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit par-tout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprètes. Des troupes de Profélites vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de JESUS-CHRIST. Les Disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés ; les Villes, les Provinces, les Royaumes en furent remplis, & c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses & de florissantes Chrétientés.

III. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus seulement par le simple Peuple, par des Sauvages & des Barbares, par des esprits grossiers & ignorans, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages que les Peres nous ont laissés comme de sensibles monumens de la Religion. A considérer précisément ces saints Docteurs, en qualité de Savans, en qualité d'Ecrivains & d'Auteurs, il faut n'avoir ni goût ni discernement, pour ne point admirer l'étendue de leur Doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leur pensées, la force de leurs raisonnemens, la sagesse & la sainteté de leur Morale, la beauté & l'énergie de leurs expressions, leurs tours mâles, éloquens & pathétiques, ou ingénieux & spirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fut aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

IV. Que ces Mystères , qu'il prétend incroyables , ont été crus , non point sur des préjugés de la naissance & de l'éducation , mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation & de la naissance. Pendant une longue suite d'années qu'étoit-ce que le grand nombre de Chrétiens ? Des Gentils , nés dans le Paganisme , élevés dans l'Idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi , il avoit fallu détruire toutes leurs préventions , & leur arracher du cœur des erreurs & des principes de Religion directement opposés aux Mystères qu'on leur enseignoit. Or , qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile , & quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités , & attachés à leurs anciennes observances & à leurs pratiques ? C'est cependant ce qui est arrivé. Les Païens se sont convertis , les Idolâtres ont renoncé au culte des idoles ; leurs Prêtres , leurs Sages ont eu beau se récrier , raisonner , disputer , la loi nouvelle a prévalu ; & comme le jour dissipe les ténèbres , elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

V. Que ces Mystères , qu'il prétend incroyables , ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature , malgré toutes les révoltes de la raison & des sens ; car quelque raisonnables en eux-mêmes & quelque certains que soient ces Mystères , il faut après tout convenir que ce sont des Mystères obscurs , des Mystères tellement cachés sous le voile , que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes , & que souvent même , toute subtile qu'elle peut être , elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance & la foiblesse de ses lumières. Or , nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage , qu'à s'humilier alors & à se soumettre , en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoit pas. Révolte des sens ; car sur ces Mystères qui humilient & qui captivent la raison , est fondée une Morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accroissent à nos inclinations & à nos passions , des vérités au moins indifférentes , & qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible , ni de gênant ; mais des vérités , en vertu desquelles on doit se haïr soi-

même, réprimer ses desirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, & se revêtir de toute la mortification Évangélique: c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, & sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, & en avoir eu des preuves bien convaincantes.

VI. Que ces Mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme & si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles & son esprit, ou pour la défendre & la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On fait les rudes combats que les Chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On fait combien de sang ils ont versé; & comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices & de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres & d'ignominies, tant de calamités & de misère? Pourquoi, au milieu de tout cela s'estimoient-ils heureux, & rendoient-ils des actions de grâces à Dieu qui leur inspiroit ce courage & cette patience inaltérables? C'est qu'ils avoient les Mystères de notre foi si profondément gravés dans l'ame, & qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

VII. Que ces Mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle. Toutes les Puissances humaines se sont liguées, & ont conjuré sa ruine. La superstition & le libertinage l'ont combattue de toutes

leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux & courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts , tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire , n'a pu l'ébranler & l'a plutôt affermie , de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges & de temps qui auroient dû l'affoiblir , elle est toujours la même ; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire , qu'elle leur propose toujours la même doctrine , & les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie , de la foiblesse de ceux qui en furent les premiers Apôtres , de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises & cent autres particularités très-remarquables. Car ce n'est point par le fer , comme d'autres Religions ; ce n'est ni par la violence des armes , ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir , que la foi de nos Mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus & sans rien ajouter , j'en reviens à mon raisonnement contre l'empie.

Je dis : s'il est vrai que nos Mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance , & que d'ailleurs il ne puisse nier , comme il ne le peut en effet , qu'on les a crus si unanimement , si généralement , si promptement , si fortement , si constamment , chez toutes les Nations , dans tous les états & dans toutes les professions ; parmi les Sages , les Philosophes , les Savans , parmi les Païens , les Idolâtres , les Sauvages , les Barbares ; dans les cours des Princes , dans les Villes , dans les Campagnes , par-tout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union & l'accord si parfait de ces choses , je veux dire , de ces Mystères , selon lui absolument incroyables , & de ces Mystères toutefois , selon la notoriété du fait la plus évidente & la plus incontestable , reçus & crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ? Il faut donc qu'il avoue malgré lui , qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un Agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage , & qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles
de

de sa providence. Il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment les traits de raillerie au sujet de la Religion retournent contre lui, & comment ses exagérations & ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des Myſteres tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la relève & plus il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse & la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, & qui a bien su la vaincre & la surmonter.

P A I E N S.

Du salut des Païens.

M. de V. ouvre le Ciel à tous les hommes. Cette opinion n'est pas nouvelle, & il n'est ici, comme dans bien d'autres choses, que l'écho des Impies ou des Hérétiques. Zuingle avoit dit avant lui dans une Epître à François I. en parlant du Paradis : « Là vous verrez *Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Antigonus, Numa, Camille, les Cato, les Scipions*. Vous y verrez vos prédécesseurs & tous vos Ancêtres, qui sont sortis de ce monde dans la foi. Enfin, il n'y aura aucun homme de bien, aucun esprit saint, aucune ame fidele, que vous ne voyiez-là avec Dieu. » Que peut-on penser de plus bon, de plus agréable, de plus glorieux que ce spectacle ?

Une opinion si singulière ne pouvoit manquer d'attirer des censures à Zuingle; celle de M. Bossuet est vive : « Qui jamais s'étoit avisé, dit-il, de mettre ainsi *Jésus-Christ* pêle-mêle avec les Saints; & à la suite des Patriarches, des Prophetes, des Apôtres, & du Sauveur même, jusqu'à *Numa, le Roi de l'Idolâtrie Romaine, jusqu'à Cato* qui se tue lui-même comme un furieux, & seulement tant d'adorateurs des fausses Divinités, mais encore jusqu'aux Dieux & jusqu'aux Héros, un *Hercule, un Thésée* qu'ils ont adoré ? Je ne sais pourquoi il n'y a

» pas mis *Apollon* ou *Bacchus*, & *Jupiter* même; & s'il en
 » a été détourné par les infamies que les Poètes leur attri-
 » buent, celles d'*Hercule* étoient-elles moindres? » (*Histoire des variations*, tome I, livre second.) Nous n'ajoute-
 rons rien à ces réflexions du grand *Bossuet*; elles disent tout.
 En vain on voudroit accorder à la raison & à la Philosophie
 les mêmes privilèges qu'à la foi. On ne conciliera jamais
 un pareil système avec l'Évangile. Il y aura dans ce monde
 des honneurs & de la fumée pour les Philosophes, comme
 il y en a eu pour les Païens qu'ils veulent sauver; mais la
 gloire éternelle n'est que pour les Disciples de JESUS-CHRIST,
 & pour ceux qui ont porté la croix avec lui.

P A S C A L.

Apologie de cet Auteur.

ON fait avec quel acharnement M. de V. a attaqué ce
 génie éloquent; mais si la colere sert un Poète, elle nuit
 toujours à un Philosophe. M. de V. ne s'est pas contenté
 de rabaisser ses raisonnemens, il a voulu affaiblir l'idée
 qu'on avoit de son esprit. *Bayle* dont M. de V. est l'écho
 en tant de choses, ne pensoit certainement pas comme lui.
 Il avouoit que cet *Ecrivain* étoit un des plus grands *Géomé-*
tres, des plus subtils *Métaphysiciens*, & des *Esprits* les plus
 pénétrans qui aient jamais été au monde.

Les Incrédules pourrout dire, à la vérité de M. *Pascal*,
 qu'il avoit sur les yeux le bandeau de la foi; mais il voyoit
 à travers son bandeau. Il voyoit les difficultés aussi-bien
 que les preuves; on le sent dans ses pensées. On y trouve,
 quand on fait bien lire, le germe de tout ce qui se peut
 dire pour ou contre la Religion, & ce petit recueil est un
 gros volume pour les Lecteurs intelligens. C'est le juge-
 ment qu'en porte M. l'Abbé *Trublet*, & il est confirmé par
 les approbations dont plusieurs Evêques & plusieurs Sa-
 vans honorerent ce Livre.

M. de *Choiseul* Evêque de Comminges, dit dans la sienne,
 que ces *Pensées* de M. *Pascal* sont voir la beauté de son

génie, sa solide piété & sa profonde érudition. » Je savois
 » assez avec tous les honnêtes gens, dit un autre Appro-
 » bateur, ce que pouvoit ce rare esprit en tant d'autres
 » matieres, & sur-tout dans ses Lettres, qui ont surpris
 » & étonné tout le monde; mais qu'il dût nous laisser une
 » méthode si naturelle pour montrer, défendre & appuyer
 » l'excellence & la grandeur de notre Religion, c'est ce
 » que je n'eusse pas pensé, si je n'en eusse vu les preuves
 » très-évidentes dans cet Ouvrage. »

*Ce dernier écrit, dit M. de Tillemont, a surpassé ce que
 j'attendois d'un esprit que je croyois le plus grand qui eut paru
 en notre siècle.... Je ne vois que saint Augustin qu'on puisse
 lui comparer.... On voit ici un homme qui, embrassant le sujet
 le plus vaste & le plus élevé qui soit au monde, paroît en-
 core s'élever au-dessus de sa matiere, & se jouer d'un fardeau
 qui étonneroit & accableroit tous les autres. De tels suffrages
 doivent sans doute contrebalancer les critiques de M. de V.*

Une des pensées de *Pascal* qui lui a fait le plus de
 peine, est celle dans laquelle ce sublime Auteur veut prou-
 ver qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce
 qu'enseigne la Religion Chrétienne. (Voyez-en le développe-
 ment à l'article FOI. § III.) Il prétend que l'intérêt qu'on
 a de croire une chose n'est pas une preuve de l'existence
 de cette chose, & que ce raisonnement ne serviroit qu'à
 faire des Athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit,
 qu'il y a un Dieu avec autant de force, que ses subtilités ont
 de foiblesse. Mais comment feroit-on des Athées en prou-
 vant qu'on court de grands risques à l'être, & aucun à ne
 l'être pas. M. de V. fait-il que M. *Locke*, qu'il regardé
 comme le premier raisonneur de l'Europe, a adopté le
 raisonnement de *Pascal* ?

» Quiconque voudra convenir, dit le Philosophe An-
 » glois dans son *Traité de l'Entendement humain*, qu'un
 » bonheur infini peut être une suite de la bonne vie qu'on
 » aura menée, ou qu'un état opposé peut être le châtement
 » d'une conduite déréglée, doit nécessairement avouer
 » qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de-là qu'une
 » bonne vie jointe à l'attente d'une éternelle félicité qui
 » peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accom-

» pagnée de la crainte de cette affreuse misère ; dans la-
 » quelle il est fort possible, que le méchant se trouve un
 » jour enveloppé, ou pour le moins de l'espérance incer-
 » taine d'être anéanti. » Voyez le développement de ce
 passage, dans le paragraphe du chapitre de l'*Entendement
 humain*, qui a pour titre : *Préférer le vice à la vertu, c'est
 visiblement mal juger.*

Il n'est pas douteux que cet argument contribua beau-
 coup à soutenir M. Pascal dans les saintes dispositions qui
 l'animerent pendant les dernières années de sa vie. Cet admi-
 rable génie, éclairé des lumières de la foi, disoit souvent
 que Dieu » étoit bien plus reconnoissable lorsqu'il étoit
 » invisible, que non pas lorsqu'il s'est rendu visible. Enfin
 » lorsqu'il a voulu accomplir la promesse qu'il avoit faite
 » à ses Apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son
 » dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus
 » étrange & le plus obscur secret de tous, qui sont les
 » espèces de l'Eucharistie. . . . C'est-là le dernier secret où
 » il peut être. . . . Toutes choses sont des voiles qui cou-
 » vrent Dieu ; les Chrétiens doivent le reconnoître en tout....
 » Rendons-lui des grâces infinies, de ce que s'étant caché
 » en toutes choses pour les autres, il s'est découvert
 » en toutes choses & en tant de manières pour nous. »

A l'occasion de l'état mourant où il étoit toujours, il
 disoit que » la mort est horrible sans JESUS-CHRIST, mais
 » qu'avec JESUS-CHRIST elle est aimable, sainte, & la
 » joie du fidèle ; qu'à la vérité si nous étions innocens,
 » l'horreur de la mort seroit raisonnable ; mais qu'il étoit
 » juste à présent de l'aimer, parce qu'elle ôte au pécheur
 » la liberté malheureuse de pécher, & qu'en finissant en
 » nous une vie de péchés & de misères, elle nous met dans
 » la liberté d'aller à JESUS-CHRIST, de voir Dieu, de
 » l'adorer, le bénir & l'aimer éternellement. » On voit
 une expression fidèle de ses sentimens dans la belle prière
 qu'il faisoit à Dieu dans sa maladie. Elle est imprimée avec
 ses *Pensées*. En voici un fragment qui peut donner une idée
 de tout le reste. » Faites-moi la grâce, Seigneur, de join-
 » dre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre
 » en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des dou-

» leurs, car c'est la récompense des Saints : mais je de-
» mande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature,
» sans les consolations de votre Esprit : car c'est la malé-
» diction des Juifs & des Païens. Je ne demande pas d'avoir
» une plénitude de consolation sans aucune souffrance ;
» car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi
» d'être dans une plénitude de maux sans consolations
» car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Sei-
» gneur, de ressentir tout ensemble & les douleurs de la
» nature pour mes péchés, & les consolations de votre
» Esprit par votre grace ; car c'est le véritable état du
» Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans
» consolations ; mais que je sente des douleurs & de la con-
» solation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir
» plus que vos consolations sans aucune douleur. Car,
» Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les
» souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de
» votre Fils unique : vous consolez maintenant, & vous
» adoucissez les souffrances de vos fidèles, par la grace de
» votre Fils unique ; vous comblez d'une béatitude toute
» pure, vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce
» sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez
» vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier : faites-moi
» passer par le second, pour arriver au troisième. »

Voilà quels étoient les sentimens de ce grand Homme ;
quelque temps avant sa mort. Ce sont sans doute ces senti-
mens ; qui ont fait dire à quelques Incrédules que la *mé-*
lancolie égara sur la fin la raison de Pascal. Que la raison
de ces impies s'égare de même & nous leur pardonnerons
tout le mal que leur prétendu bon sens a voulu faire à la
Religion !





P A U L.

Réponses à quelques questions de M. de V.

Paul étoit-il Citoyen Romain , comme il s'en vante ? *Tarsis sa Patrie , ne fut Colonie Romaine que cent ans après lui.*

En accordant ce point d'histoire à M. de V. ne peut-on pas dire avec Dom Calmet , que le privilege de Citoyen Romain n'appartenoit pas à l'Apôtre saint Paul , simplement comme Bourgeois de *Tarsis* , mais par quelque droit particulier , que son pere ou ses aïeux avoient acquis. Mais il y a grande apparence que *Tarsis* étoit Colonie Romaine avant le temps que dit M. de V. *César* lui accorda le droit de Bourgeoisie lorsqu'il eut remporté la victoire sur ses Compétiteurs , pour la récompenser de ce qu'elle avoit suivi son parti. On ne remarque dans les médailles aucune trace de cette qualité de Colonie Romaine avant *Caracalla* ; c'est ce que disent nos Adversaires : mais ont-ils toutes les médailles frappées avant ce temps-là ? Ce qu'il y a de sûr , c'est que c'étoit une ville libre du temps de saint Paul , & que par conséquent elle avoit des privileges particuliers.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la Société naissante des Chrétiens , que parce que Gamaliel dont il avoit été le Disciple lui refusa sa fille en mariage ?

Non sans doute , puisque cette accusation ne se trouve que dans les Actes des Apôtres , forgés par les Ebionites. M. de V. voudroit-il être jugé d'après les anecdotes rapportées dans la *Voltairemanie* ? Encore l'Auteur de ce Libelle étoit contemporain , homme d'esprit & bien instruit ; au lieu que les Ebionites étoient des fanatiques insensés , qui n'avoient pu voir saint Paul.

Est-il vrai que sainte Thecle vint trouver saint Paul déguisée en homme ?

Ce conte est un mensonge absurde qui n'est rapporté que dans un Livre apocryphe , intitulé : les *Actes de Paul & de Thecle*. Cet ouvrage fut fabriqué par un certain Prêtre d'Asie , qui crut devoir joindre aux Actes des Apôtres ,

écrits par saint *Luc*, les voyages de saint *Paul*, de sainte *Thecle*, & l'histoire du prétendu baptême conféré à un Lion. *Tertullien* raconte que ce même Docteur convaincu par saint *Jean* l'Évangéliste, d'avoir altéré la vérité, s'en excusoit, en disant qu'il l'avoit fait par un motif d'amour pour saint *Paul*; mais cette excuse ne l'empêcha pas d'être dégradé.

Saint *Paul* avoit-il le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torfes?

Ce portrait est fait à plaisir. Il est vrai que les fideles avoient eu soin de faire peindre les Apôtres. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de saint *Pierre* & de saint *Paul*, & de *JESUS-CHRIST* même. Saint *Paul* avoit à la vérité la tête chauve, le nez aquilin & la taille petite; mais le reste du portrait est une satire indigne, qui n'est fondée sur aucune tradition respectable. Quant à quelques autres traits de la vie du saint Apôtre, que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* défigure en altérant les passages des Livres Saints, nous renvoyons aux Actes & aux Epîtres de saint *Paul*. Le Lecteur Chrétien ne pourra que gagner, en puisant les faits dans la source pure qui les contient. Nous finirons cet article par l'éloge qu'un Ecrivain célèbre fait de saint *Paul*.

Cet Apôtre est le plus grand Apologiste de l'Evangile, & ses Lettres feront à jamais la consolation & la règle des Enfans de Dieu. Par-tout elles développent les principes intimes de la Religion; elles en éclaircissent les mystères; elles en découvrent la divinité; elles en justifient la morale. C'est une Théologie complète, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vue, il s'élevoit jusqu'aux premières vérités. De-là toutes leurs suites, toutes leurs branches se montroient à lui, rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci,

leur universalité ; pour ainsi dire , & leur fécondité se font admirer particulièrement dans son Epître aux Romains ; trésor inépuisable d'idées grandes , saintes , augustes , & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses Ministres. Dans ce seul écrit , que de vérités , que de lumières , que d'instructions ! Sur-tout que les merveilles opérations de la grace y sont doctement exposées ! Rien ne nous importoit plus d'en connoître la nécessité , la gratuité , la force ; & saint *Paul* est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprète des mystères d'en haut.

Avec lui tout homme apprend , qu'il ne peut rien de lui-même , & que sa corruption , sa foiblesse , ont besoin de remèdes & de secours assidus ; qu'il ne peut aller à Dieu , si Dieu ne le prévient , ne l'appelle & ne l'attire ; qu'il n'y a qu'abyme de miséricorde & d'amour dans le choix des Elus , vases préparés pour la gloire : justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colère , préparés pour la perdition. C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Père dans la personne du Fils ; qui nous a montré l'Evangile interprète des prédictions ; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne alliance , tous les traits commencés de la nouvelle ; qui nous a fait sentir la dignité de notre Être , par la dignité du prix dont il est racheté ; le mérite de notre foi , par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante ; la grandeur de nos espérances , par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous ; l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à son Verbe , par le souffle de l'Esprit , qui n'est lui-même que charité : notions majestueuses répandues par-tout dans nos Ecritures , mais j'ose le dire , nulle part si vivement exprimées que dans *St. Paul*.

Pour son cœur , c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plu à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de constance , plus de vérité , plus de candeur , ni mieux allié le zèle intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande & héroïque , ses intérêts propres ne lui sont rien ; il n'est attentif , il n'est sensible qu'à celui de ses frères , & au progrès de la foi. L'amour jaloux qu'il a pour elle ,
est

est comme  feu dévorant qu'il ne sauroit contenir.

Ses prédications ; ses écrits , ses voyages , ses souffrances , ses longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le règne par - tout. Il porte tous les fideles , tous les hommes dans son cœur. Il est le Père , le Tuteur , & le Nourricier de tous. Il se rend foible avec les foibles , pour gagner les foibles. Il vit avec les Juifs comme un d'entr'eux pour les gagner à JESUS-CHRIST ; avec ceux qui étoient sous la loi , comme s'il y avoit été sujet lui-même ; avec ceux qui n'avoient point de loi , comme s'il n'en avoit point eu. Il console , il corrige , il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire , il s'écrie dans un pieux excès , qu'il voudroit être *Anathème pour le salut d'Israël*. Tant étoit pur le défintéressement de son amour. Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserrent si souvent le nôtre !

Il faut avouer que son style est sans élégance , au moins étudiée ; qu'il est même souvent défectueux , quant à la pureté du langage , & aux règles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingénuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux , qui n'y seroient pas , si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embellissemens.



P E N T A T E U Q U E.

Nouvelles preuves que ce Livre est de Moÿse.

U Ne des preuves les plus fortes de l'authenticité du *Pentateuque* , c'est que chaque Livre en est cité par les Ecrivains sacrés postérieurs à *Moÿse*. Il est vrai que la *Genèse* est citée en termes exprès plus rarement que les quatre autres livres du *Pentateuque* ; mais toute l'Ecriture Sainte la suppose , & les principaux points de l'Histoire qu'elle contient , y sont souvent rapportés. Ce qui est dit dans le Livre des *Paralipomenes* de l'impôt que *Moÿse* serviteur de Dieu avoit abandonné dans le désert sur Israël , est pris de

l'Exode & des Nombres. Les cérémonies de la Pâque, dont il est parlé dans le Livre d'*Esdra*s (a), sont tirées de l'Exode (b) & du Lévitique (c). Ce qui est dit encore dans *Esdra*s (d) touchant la fête des Tabernacles, est pris du Lévitique (e). Les Pseaumes LXXVII. LXXVIII. CV. CVI. CXXXV. & CXXXVI. contiennent un abrégé de toute l'histoire du Pentateuque, qui est visiblement tiré du Pentateuque même. Enfin le Deuteronome est plus souvent allégué qu'aucun des autres Livres de Moÿse, parce qu'étant un abrégé de toute la Loi, composé pour l'usage de tout le peuple d'Israël, il étoit plus naturel de le citer que les autres. Le commencement de ce Livre fait voir que Moÿse en étoit l'Auteur ; car selon la coutume des Anciens, qui mettoient au commencement des ouvrages les noms des Auteurs, celui du Législateur des Hébreux paroît à la tête du Deuteronome en ces termes : *Ce sont ici les paroles que Moÿse dit à tout l'Israël*, & plus bas, *Moÿse donc commença à déclarer cette loi* (f) ; après quoi, Moÿse est nommé encore de temps en temps dans la suite, comme l'Auteur de ce qui est contenu dans ce Livre (g). Il est aussi cité sous ce nom dans les autres Livres de l'Écriture, comme dans *Josué*, où il est dit que *Josué bâtit un autel à l'Éternel*, comme Moÿse, serviteur de l'Éternel, l'avoit commandé aux enfans d'Israël, ainsi qu'il est écrit au Livre de la Loi de Moÿse ; (h) c'est-à-dire dans le Deuteronome (i). Ces paroles du Deuteronome, *on ne fera point mourir les peres pour les enfans &c.* (k) sont alléguées dans les Rois (l) comme prises du Livre de la Loi de Moÿse. Dans Néhémie il est ordonné que les *Hammonites & les Moabites* seront exclus

(a) *Esdra*. VI. 19. 20.

(b) *Exod.* XII. 1. 2.

(c) *Lévit.* XXVI. 5.

(d) *Esdra*. III. 4.

(e) *Levit.* XXIII. 34.

(f) *Deut.* I. 1. 5.

(g) *Voy. Deut.* IV. 8. XXXI. 9. 22. 24.

(h) *Jos.* VIII. 30. 31.

(i) *Deut.* XXVII. 5.

(k) *Deut.* XXIV. 16.

(l) 4. *Rois* XIV. 6.

de l'assemblée de Dieu (m) ; c'est une ordonnance , renouvelée sur celle de Moÿse dans le Deuteronome (n). Nous supprimons quantité d'autres exemples pour éviter la longueur. A quoi bon les accumuler ? Ceux que nous venons d'indiquer , suffisent de reste pour convaincre toute personne impartiale que le Deuteronome est de Moÿse ; d'où il s'ensuit , comme nous l'avons observé , que les quatre autres Livres de la Loi en font aussi.

D'ailleurs il est démontré que le Pentateuque des Samaritains leur a été transmis par les dix Tribus d'Israël , après le transport de celles-ci dans le Royaume d'Assyrie. (Voyez sur cela les nouveaux éclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains , par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur , en un volume in-8.^e à Paris chez Nyon 1760.) Or si le Pentateuque existoit alors , que de conclusions avantageuses les croyans n'en tireront-ils pas contre les Incrédules ! Que deviendra d'abord l'accusation formée contre les Livres de Moÿse ? Comment les dira-t-on encore supposés ? Sous quelle époque placera-t-on leurs fabricateurs ? Ces Livres étant antérieurs chez les Samaritains , au temps où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone , ils n'ont pas Esdras pour Auteur , ou pour Correcteur , comme M. de V. l'insinue. Possédés & conservés soigneusement par les dix Tribus , leur origine doit remonter au-delà du schisme qui sépara les deux maisons d'Israël. De la date de cet événement , pour remonter jusqu'à Moÿse , il ne reste qu'un espace de quatre cens ans. Serait-ce donc dans l'espace de ces quatre siècles , qu'il faudroit chercher l'imposteur , qu'on prétend avoir forgé le Pentateuque sous le nom du Législateur des Hébreux ? Cette prétention est si peu soutenable , qu'on ne sache pas qu'aucun Incrédule l'ait encore formée :

En effet , de deux choses l'une : ou la fabrication du Pentateuque étoit ancienne , au temps du schisme des dix Tribus , ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas , est-il vraisemblable que les Hébreux voisins , comme ils l'étoient

(m) Néhém. XIII. 1.

(n) Deut. XXIII. 1.

du temps de *Moyse* , eussent reconnus pour son ouvrage des Livres supposés , où se trouvoient consignés leur histoire pleine de faits ignominieux pour la Nation , leurs généalogies , leur culte , leur législation ?

Dans le second cas ; déterminé à changer la Police & la Religion dans le nouveau Royaume d'Israël , le perfide & rusé *Jérobcam* eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus , sur la fabrication récente d'une production , qui mettoit les plus grands obstacles à ses desseins ?

En quelque autre temps qu'on veuille mettre la corruption prétendue de ces saints Livres , la ressemblance parfaite , pour tout ce qui est essentiel entre l'exemplaire Juif & le Samaritain , les défend réciproquement d'un si injurieux soupçon. La version des Septante leur prête un nouveau secours , par sa conformité avec l'une & avec l'autre. Voyez l'article MOYSE.



P E R S É C U T I O N .

Doit-on punir les Impies dogmatifans ?

M. de V. s'éleve fortement , dans son article *Persecution* , contre ces hommes , dont l'*orgueil blessé* & le *fanatisme en fureur* irritent le Prince ou le Magistrat , & le portent à punir des innocens , qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux. Mais quels sont les hommes , qui ont voulu faire punir les pensées des autres , lorsque ces pensées n'ont pas été déposées dans la conversation , ou dans des écrits publics ? Il y a tel ouvrage qui peut être un crime aussi dangereux pour la Société que le vol & l'assassinat ; telles sont les productions , où l'on enseigne le matérialisme , c'est-à-dire , un Athéisme radouci. Car si l'homme n'est que matière , & si son ame meurt avec son corps , il n'y a aucun rapport entre Dieu & lui , & il est alors indifférent que l'Être suprême existe ou n'existe pas.

Il est donc question de savoir , s'il est permis de réprimer par des châtimens exemplaires les Auteurs de ces

fortes d'ouvrages, qui troublent la Société, en détruisant les principes d'une morale qui sont les fondemens de cette Société. Il me semble qu'il n'y aura qu'une réponse à ce sujet ; & si le glaive, le feu, & le gibet paroissent une punition très-violente, qu'on prenne des moyens aussi efficaces, quoique moins effrayans, pour les empêcher de dogmatiser. Qu'on les enferme & qu'on les dérobe aux yeux de ce monde, qu'ils voudroient bouleverser par leurs écrits. C'est une contradiction singulière qu'on condamne au bucher de jeunes libertins qui, séduits par des écrits impies, auront outragé publiquement la Religion ; tandis que les Auteurs des ouvrages qui les ont séduits, ont la liberté de semer de nouveaux poisons, qui peut-être fermenteront encore dans des cerveaux foibles.

Un moyen peut-être plus sûr de leur imposer silence ; seroit de les donner en spectacle au Peuple ; de les promener, par exemple, sur la monture de *Balaam* avec leurs écrits au dos, & un favoyard au devant de leur coursier, qui annonçeroit leur gloire avec un cornet à bouquin. Ce moyen seroit d'autant plus juste, qu'il auroit une sorte de rapport avec celui que les Impies emploient communément contre la Religion. Ils l'attaquent par le ridicule ; il seroit donc assez naturel de les punir par l'ignominie. D'ailleurs, il y a peut-être de leur part plus de vanité que de malice, & plus d'envie de faire du bruit que du mal. Ce sont des Charlatans présomptueux, qui parlent pour la Religion, s'ils croyoient attrouper la multitude. Ils ne veulent que faire parler d'eux ; de-là le nom de nouveaux *Hérostrates*, qu'on leur a si justement donné.

L'Auteur de l'article *Athéisme* dans l'*Encyclopédie*, pense comme nous sur le droit & l'obligation de réprimer les Athées, les Matérialistes, & même ceux qui, sans nier l'existence d'une Divinité, rendent cette existence inutile, en niant sa providence, &c. » L'Athéisme, dit-il, publiquement professé, est punissable, suivant le droit naturel. On ne peut que désapprouver hautement quantité de procédures barbares & d'exécutions inhumaines, que le simple soupçon ou le prétexte d'Athéisme ont occasionnées. Mais d'un autre côté, l'homme le plus tolé-

» rant ne disconviendra pas , que le Magistrat n'ait droit
 » de réprimer ceux qui osent professer l'Athéisme , & même
 » de les faire périr , s'il ne peut autrement en délivrer la
 » Société. »

En effet , les Partisans de la tolérance la plus étendue ,
 ont toujours excepté les Athées déclarés. » Si le Magistrat ,
 » continue l'Auteur de l'article *Encyclopédique* , peut punir
 » ceux qui font du tort à une seule personne , il a sans
 » doute autant de droit de punir ceux qui en font à une
 » Société , en niant qu'il y ait un Dieu , ou qu'il se mêle
 » de la conduite du genre humain , pour récompenser ceux
 » qui travaillent au bien commun , & pour châtier ceux
 » qui l'attaquent. »

Écoutons encore M. *Roussseau* de Geneve. *Il faut honorer
 la Divinité & ne la venger jamais* , dit *Montesquieu* ; » il a
 » raison. Cependant les ridicules outrageants , les impiétés
 » grossières , les blasphèmes contre la Religion sont pu-
 » nissables ; pourquoi ? Parce qu'alors on n'attaque pas seu-
 » lement la Religion , mais ceux qui la professent ; on les
 » insulte , on les outrage dans leur culte , on marque un
 » mépris révoltant pour ce qu'ils respectent , & par consé-
 » quent pour eux. De tels outrages doivent être punis par
 » les Loix , parce qu'ils retombent sur les hommes , &
 » que les hommes ont droit de s'en ressentir. » Ainsi en
 ajoutant ces raisons de M. *Roussseau* à celles que nous
 avons déduites ci-devant , il résulte que tous les motifs
 se réuniront pour porter les hommes en place à réprimer
 l'Incrédulité qui dogmatise insolemment , & dont les leçons
 perverses finissent par conduire à la roue ou au bucher.
 C'est ce qu'on a vu en 1766 à Toulouse & à Abbeville.
 Les Incrédules eussent-ils fait quelque bien , ce que nous
 n'avons garde de penser , ce bien passager égaleroit-il la
 honte durable dont les effets funestes de leurs écrits ont
 couvert de familles honnêtes , & les chagrins terribles dont
 elles ont été accablées ?



PHARISIENS.

Justice des reproches que JESUS-CHRIST leur faisoit.

M. de V. veut excuser la scélératesse de la condamnation de JESUS-CHRIST faite à l'instigation des Prêtres , parce que le Sauveur usant des droits de son ministère divin , les appelloit *rares de vipères , hypocrites , sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi vous (dit-il dans son sermon du Rabin Akib) alloit continuellement par les rues de Rome appeler le Pape & les Cardinaux *vipères & sépulcres*, le souffriroit-on ? mais la différence est très-grande ; tâchons de la faire sentir.

La corruption extraordinaire du Peuple Juif , & les précautions de la sagesse de Dieu pour sa conversion , peuvent servir de clef pour rendre raison de la dureté salutaire avec laquelle JESUS-CHRIST parloit quelquefois aux Juifs & aux Pharisiens , guides infidèles de ce Peuple. On seroit moins surpris en effet de voir celui qui étoit la douceur même s'exprimer quelquefois en termes si rudes & en apparence si outrageans , si l'on faisoit réflexion qu'il s'agissoit de frapper les derniers coups. Il n'y avoit plus rien à ménager avec un Peuple , qui avoit abusé de tous les soins & de toutes les précautions de la bonté de Dieu pour sa conversion.

I. Ils avoient les oracles des Prophetes , où étoient marqués tous les caractères du Messie , & ils ne contestoient pas même que la plupart de ces caractères convinssent à JESUS-CHRIST.

II. Le Précurseur étoit venu avec l'esprit & le caractère marqués par les mêmes oracles. Il leur avoit prêché la pénitence & leur avoit annoncé l'arrivée prochaine du Messie.

III. JESUS vint dans le temps où ils faisoient profession d'attendre le Messie & avec tous les caractères extérieurs

& intérieurs, sous lesquels il avoit été désigné. Il rejettent également le Ministre & le Maître, & ils font de l'un & de l'autre l'objet de leurs calomnies. Certainement bien loin d'être surpris de la force & de la sévérité avec laquelle JESUS-CHRIST parloit à un Peuple ainsi disposé & aux corrupteurs de ce Peuple, on trouvera au contraire dans ce langage plus de bonté que d'indignation.

Les changemens arrivés dans les mœurs du Peuple Juif, venoient en partie des Pharisiens, qui les animoient contre le Sauveur envoyé pour l'instruire. Ils avoient étouffé la loi sous une foule de pratiques superstitieuses, qu'il est nécessaire de faire connoître pour justifier les reproches de JESUS-CHRIST. Les principales étoient: I. Leurs fréquentes & scrupuleuses ablutions. Il n'y a rien que de fort ordinaire & de fort raisonnable à se laver les mains avant le repas. Mais les Pharisiens en faisoient un devoir religieux, & en regardoient la négligence comme un crime capital.

II. Leurs longues prières qu'ils affectoient de faire dans des lieux publics, pour en imposer au Peuple.

III. Ils se croyoient souillés par le commerce ou l'attouchement de ce qu'ils appelloient les pécheurs. C'est un des devoirs de la piété de témoigner une sainte horreur pour le vice; la prudence chrétienne veut aussi qu'on évite, autant qu'il se peut, le commerce des méchans. Mais ce que JESUS-CHRIST blâmoit dans cette averfion, c'est qu'elle partoît d'un mépris superbe & cruel pour le commun des hommes, & de la haute opinion qu'ils avoient de leur propre sainteté.

IV. Leurs jeûnes fréquens. On ne disconvient pas que le jeûne ne soit une aide à la piété, & une marque d'humiliation agréable à Dieu, quand elle part d'un cœur en effet humilié. Mais le Pharisien en perdoit tout le fruit par son ostentation. Il changeoit l'idée qu'on doit avoir du jeûne, en prenant pour la vertu même, ce qui n'est qu'un secours pour la pratique de la vertu. C'est comme si un enfant tiroit vanité de ce qu'il a besoin qu'on le porte, ou, un vieillard de ce qu'il ne sauroit marcher sans appui.

V. Leur affectation à payer la dixme des moindres choses & au de-là de ce qu'exigeoit la Loi. JESUS-CHRIST

ne les blâme pas de ce qu'ils remplissoient ce devoir que la loi ordonnoit , mais de ce qu'il sembloit qu'ils prétendissent compenser par cette exactitude l'omission & la violation des devoirs les plus essentiels.

VI. Une observation si scrupuleuse du sabbat , qu'ils n'auroient pas voulu qu'on se garantît de la faim ce jour là en froissant des épis de blé , ou qu'on soulageât un malade.

VII. Ils portoient des Phylactères plus larges & de plus longues franges que les autres. Ces Phylactères étoient des bandes de parchemin , où étoient écrits une trentaine de passages tirés de l'*Exode* & du *Deuteronome* , & que les Juifs portoient au bras gauche & à la tête en souvenir de la Loi. Ces dehors de Religion & de piété des Pharisiens leur avoient tellement gagné la confiance & l'affection du Peuple , qu'ils en étoient absolument les maîtres.

Ces dispositions du Peuple en faveur des Pharisiens obligèrent les Grands à les ménager. Ainsi aimés du Peuple & redoutés des premiers de l'État , ils avoient un pouvoir d'autant plus dangereux , qu'ils avoient le cœur très-mauvais. On peut juger , par ce que nous avons dit d'après les Historiens , si les Anathèmes fréquens , que JÉSUS-CHRIST a lancés contre eux , & les portraits qu'il en fait sont trop chargés & s'il a tort de les représenter comme des monstres d'orgueil , des hypocrites qui sous le voile de la sainteté cachoient les ames les plus noires , & des impies qui anéantissoient la loi de Dieu par leurs traditions. Étoit-il possible que JÉSUS-CHRIST remplît sa divine mission sans obstacle avec des hommes d'un tel caractère ? Et doit-on être étonné que la vue des maux qu'ils faisoient & des biens qu'ils empêchoient , ait excité le zèle de l'Homme-Dieu ?





PHILOSOPHE.

*Examen du portrait que M. de V. fait du
Philosophe.*

LE Philosophe, tel que le peint M. de V., est un homme admirable. Il enseigne la morale & il la pratique, mais comment le prouve-t-il ? Par l'exemple d'un homme qui vivoit il y a deux mille ans ; par celui de *Confucius* ; mais pour un Philosophe sage & modéré, tel que celui-là, combien en trouve-t-on de libertins, de débauchés, de séditions & de sujets rebelles.

Voici quelques exemples, sur lesquels M. de V. auroit pu dire un mot dans son article *Philosophe*. Sous *Vespasien*, *Helvidius* le Stoïcien, & *Démétrius* le Cynique soulevoient le Peuple contre ce Prince, qui fut obligé de faire mourir le premier & d'exiler l'autre. Sous *Domitien*, *Apollone* de Tyane, Philosophe Pythagoricien ou Stoïcien, suscitoit de tout son pouvoir, des ennemis à l'Empereur. Sous *Marc-Aurèle* les Philosophes animoient le Gouvernement à persécuter les Chrétiens ; & ce fut alors que *Crescent* fit périr saint *Justin*. Ces gens-là, (les Philosophes,) dit M. de *Tillemont*, faisoient gloire de ne respecter pas même les dignités les plus éminentes, mais de crier & d'aboyer contre tout le monde.

Etoit-ce encore des esprits bien pacifiques que *Critias* & *Alcibiade*, deux des premiers disciples de *Socrate* ? L'un, dit *Xénophon*, étoit le plus avare & le plus violent ; l'autre le plus entreprenant & le plus impétueux de tous les hommes.

On feroit assurément un très-gros Livre des querelles, des friponneries, des violences de ceux qui prirent en divers temps le nom de Philosophe & qui cachèrent leurs vices & leur inutilité sous le manteau de la sagesse. On n'oublieroit ni *Diogène*, qui mordoit quand on n'avoit rien à lui donner ; ni *Sénèque*, qui écrivit une satire contre

son Prince , & qui de plus fut concussionnaire & usurier en prêchant le mépris des richesses ; ni ces Philosophes dont parle *Tatien* , lesquels se haïssoient les uns les autres , se déchiroient mutuellement , s'arrachotent les postes de faveur , &c. Nous ne parlons point du libertinage des mœurs , qui seroit un chapitre très-long dans l'histoire de ces graves personnages.

Si M. de V. prend uniquement pour Philosophes les Athées , les Déistes , les Épicuriens , les Spinozistes , les Matérialistes , &c ; prouvera-t-il que tous ces Impies ont eu de la modération , de la tranquillité , des inclinations vertueuses ? D'abord il faudroit retrancher du catalogue un *Timon* le Pyrrhonien , qui calomnioit les gens sans scrupule ; un *Lucien* , qui étendoit ses satyres jusqu'aux Dieux ; un *Toland* , qui ne cherchoit qu'à brouiller & à s'envelopper dans les disputes ; un *Vanini* , qui soulevoit les esprits par des paradoxes , & qui d'ailleurs étoit ou scélérat par les mœurs , &c.

D'ailleurs n'est-ce pas être un mal-honnête homme & un mauvais Citoyen , que de répandre une doctrine qui détruit la Religion , les Loix , la subordination ? Quand *Diagoras* nia l'existence de la Divinité , ne le regarda-t-on pas comme une peste publique ? En Angleterre même , n'a-t-on pas recherché & poursuivi comme des séditieux , ce *Toland* sans probité , comme dit *Collins* , & ce *Wolston* , qui inondoit le Public de papiers contre JESUS-CHRIST , &c. ? Et combien de querelles les systèmes d'*Épicure* , de *Spinoza* , & de tous nos Incrédules modernes n'ont-ils point causées ? Enfin quand il se seroit trouvé quelques Impies irréprochables dans leur conduite , bons Sujets , bons Citoyens , qu'est-ce que cela prouveroit ? Le Christianisme n'a-t-il pas produit un nombre infiniment plus grand d'hommes plus vertueux , plus tranquilles , plus utiles à la Société , que ne peuvent l'être les Philosophes même les plus sages ? Les Incrédules sont encore une poignée de gens & ils ne couvrent pas encore le globe , comme ils se l'imaginent avec leur modestie ordinaire. Il faudroit supposer leur Nation aussi répandue , aussi nombreuse que l'est celle des Chrétiens. On estimeroit alors au juste quelle seroit la face du monde.

avec une doctrine, qui ne laisse ni crainte, ni espérance; ni vrais principes sur le bien & le mal. Le résultat de cet examen ne seroit certainement pas à l'avantage de la Philosophie.

Nous n'incidenterons pas sur les autres points de l'article *Philosophe*. On y fait une belle apologie de *Bayle*, pour laquelle nous renvoyons à son Article. On peut voir sur les autres objets, les articles INCREDULITÉ, ESPRITS-FORTS, &c.

Que faut-il aujourd'hui pour avoir le nom de Philosophe ? l'impiété de *Diagoras* & l'effronterie de *Diogene*. Qui-conque se croit sage & le dit est sûr de le persuader. Il faut seulement qu'il trouve mauvais ce qu'on avoit cru bon jusqu'à présent; qu'il fronde les vérités anciennes pour y substituer des paradoxes nouveaux ou rajeunis; qu'il annonce comme des découvertes des idées triviales parées du vernis Philosophique, &c. A coup sûr un tel homme, avec quelques femmes & quelques sots, auroit bientôt autant de réputation que les*** ou les*** &c. &c.



P I E R R E.

Examen de cet Article.

C'E n'est pas d'aujourd'hui que M. de V. a déclamé contre les Papes. Qu'on lise les premières éditions de sa *Henriade*, on y trouvera les premiers fruits de sa colere contre les Pontifes Romains; qu'on ouvre ses *Annales de l'Empire*, on y verra ce qui suit sur le Pape *Pie V.*, canonisé il y a environ quarante ans. » *Pie V.* (*Ghisleri* Dominicain) 1566. » On lui reprocha d'avoir donné trop de dignités à *Jacques Buon-Compagno*, son bâtard (*) en faveur duquel il ne démembra pourtant pas l'Etat Ecclesiastique, comme » ses Prédécesseurs. »

(*) Cette calomnie est répétée dans le *Catéchisme d'un honnête-homme* par M. de V. : catéchisme qui certainement n'est pas celui d'un Chrétien. Comment un homme un peu instruit peut-il tomber dans des erreurs si graves ?

Consultez tous les Historiens , & ils déposeront tous contre le calomniateur. Vous trouverez partout l'éloge des vertus de ce Pontife, de sa tempérance , de ses travaux , de son zèle , de son assiduité à la prière. Il procuroit aux pauvres des secours abondans , leur lavoit les pieds , embrassoit les Léproux , les exhortoit à la patience. Il chérissoit les Savans , & les élevoit aux dignités ; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils joignoient la piété à la science. Un tel Pape pouvoit-il avoir des bâtards ?

Après un mensonge si noir & si affreux , il est inutile de répondre aux blasphèmes calomnieux , dont cet article *Pierre* est rempli. L'Auteur ne veut pas que saint *Pierre* ait été à Rome ; mais il est certain par toute l'antiquité qu'il est venu dans cette Ville , & qu'il y a souffert le martyre. C'est un point qu'une infinité de Controversistes ont traité , & sur lequel on ne revient plus. Il est très-faux qu'on n'ait aucune preuve des voyages du Prince des Apôtres ; on a toute la Tradition » Nous avons , dit l'Auteur , une lettre » sous son nom , dans laquelle il dit qu'il est à Babylone ; » des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone » on devoit entendre Rome. Ainsi supposé qu'il l'eût datée » de Rome , on auroit pu conclure que la lettre auroit » été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles » conséquences , & c'est ainsi que le monde a été gouverné. » Ne diroit-on pas , en lisant cette plaisanterie , qu'on n'a d'autre raison de croire que saint *Pierre* a été à Rome que la lettre datée de Babylone ? mais encore une fois tous les anciens Pères sont d'accord , qu'il gouverna quelque temps l'Eglise de Rome & qu'il la consacra par son martyre.

Il est certain par l'Ecriture que saint *Pierre* étoit le premier des Apôtres Saint *Matthieu* le marque précisément dans le chapitre 10 de son Evangile. Voici , dit-il , le nom des douze Apôtres ; le premier est *Simôn* , appelé *Pierre*. Tous les Apôtres étoient égaux en puissance , comme saint *Cyprien* & saint *Jérôme* le disent ; mais il en faut excepter la primauté qui appartenoit à saint *Pierre*.

Cette primauté dans l'Eglise a passé à l'Evêque de la Ville de Rome , dont l'Eglise étoit fondée par saint *Pierre*.

Tous les anciens l'ont reconnu pour la première Eglise du monde, & les Grecs ne lui contestent pas ce rang d'honneur. Car quoiqu'ils aient voulu égaler l'Eglise & l'Evêque de Constantinople à l'Evêque & à l'Eglise de Rome, dans les privilèges & prérogatives, ils reconnoissent néanmoins la primauté de l'Evêque de Rome.

Quant à la personne de Pierre, dit M. de V., il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite. On lui a souvent résisté en face, à lui & à ses Successeurs. Mais premièrement plusieurs Savans ont prétendu que le Céphas auquel saint Paul résista, n'étoit pas saint Pierre, mais un des soixante-douze disciples, & ce sentiment est encore soutenu aujourd'hui par quelques Théologiens. Saint Clément d'Alexandrie, Dorothee, quelques personnes du temps de saint Jérôme, l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, & quelques autres Commentateurs plus récents, ont été de ce sentiment. En second lieu, quand ce Céphas auroit été saint Pierre, ce n'est pas une raison pour l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* d'insulter à la mémoire de ce saint Apôtre. Il n'y a que la vertu qui soit en droit de représenter à la vertu.

Cet Ecrivain téméraire l'outrage à l'occasion d'*Ananias*, Juif des premiers convertis. Cet *Ananias* eut la hardiesse de mentir au Saint-Esprit, & de vouloir tromper saint Pierre, sur le prix & la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme *Saphire* qui avoit eu part à son crime. C'étoit Dieu lui-même qui les punissoit par le ministère de saint Pierre, & qui dans la première prédication de sa loi, vouloit donner cet exemple de terreur à ceux qui seroient tentés de la transgresser. Est-ce à une chétive Créature à demander compte au Créateur ?

Quant aux injures & aux médisances que l'Auteur s'est permis à l'égard de certains Papes, qui ont souillé le Trône saint qu'ils occupoient, on ne prétend pas les justifier. Mais il est un style modéré & sage, qui garde le respect dû aux Puissances, sans altérer celui qu'on doit à la vérité. On ne veut point anéantir certains faits; mais il ne faut pas les citer à tout propos & hors de propos. Si on en fait mention, on doit en parler en historien & non en satyrique; on

Doit raconter simplement les faits , & se garder de les aggraver par des circonstances exagérées & par des réflexions mordantes. Une attention qu'un Chrétien & un Catholique doivent sur-tout avoir , c'est de n'imputer le blâme qu'aux personnes & non au saint Siège , & à l'Eglise. On doit y voir la foiblesse de l'homme & non celle de la Providence , comme si Dieu avoit abandonné son ouvrage. Enfin , pour être parfaitement équitable il faut , en racontant les travers & les crimes , présenter les traits de zèle & de vertu. Si M. de V. avoit suivi ces règles , son article *Pierre* , au lieu d'être une invective atroce , auroit été un tableau édifiant. On auroit vu des Papes Martyrs , Confesseurs , & en assez grand nombre , au lieu de quatre ou cinq empoisonneurs & meurtriers , dont on a exagéré les forfaits , & dont les crimes sont couverts par les vertus des autres.

Quand on reproche à l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* les excès contre les Papes , il répond qu'il n'est pas leur ennemi , puisque quelques Pontifes Romains lui ont accordé des graces. Nous savons en effet qu'on lui a envoyé autrefois des médailles de Rome , comme les anciens Romains sacrifioient à la fièvre ; mais il n'en est que plus coupable en calomniant les successeurs de saint Pierre. Il manque à l'équité & à la reconnaissance. *Aretin* se taisoit au moins quand on le gratifioit de quelque chaîne d'or. M. de V. auroit dû se rappeler ce qu'il dit dans les premières éditions de son *Histoire Universelle*. » Nous avons vu des » Pontifes pieux & justes. Mais il n'est pas extraordinaire » que la longue querelle des Empereurs & des Papes , la » lutte opiniâtre de la liberté de Rome contre les *Césars* de » l'Allemagne & contre les Pontifes Romains , les Schismes , » & enfin le grand Schisme d'Occident , n'aient pas permis » à des Papes élus dans le trouble d'exercer des vertus » que des temps paisibles leur auroient inspirées ? La corruption des mœurs pouvoit-elle ne pas s'étendre jusqu'à » eux ? Tout homme est formé par son siècle ; bien peu » s'élèvent au dessus des mœurs du temps. Les attentats » presque nécessaires dans lesquels plusieurs Papes furent » entraînés , leurs scandales autorisés par un exemple général , ne peuvent pas être ensevelis dans l'oubli. A quoi

» sert la peinture de leurs vices & de leurs défaits ? A
 » faire voir combien Rome est heureuse depuis que la dé-
 » cence & la tranquillité y regnent. Les malheurs ,
 » les foiblesses , les crimes de quelques Pontifes ne font pas
 » plus de tort à la Religion dans les esprits sages , que les
 » infortunes & les vices d'un Souverain légitime n'ébran-
 » lent ses droits au Trône. »

Cela étant , pourquoi M. de V. se plaît-il à tracer des
 tableaux scandaleux ? pourquoi contredit-il toujours ses ma-
 ximes par des actions ? Pourquoi ne profite-t-il pas de l'avis
 qu'il a donné au sacristain *Norberg*, Aumônier Lutherien de
Charles XII ? » Il faut savoir distinguer le Pontife du Sou-
 » verain ; il faut savoir estimer beaucoup de Papes quoi-
 » qu'on soit né à Stokolm. Il faut se souvenir de ce que di-
 » sooit le grand Côme de Médicis qu'on ne gouverne point
 » des États avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun
 » parti & dépouiller tout esprit de parti quand on écrit
 » l'Histoire. »

PRÊTRES ; voyez MINISTRES , ABBÉ.



PIÉTISTES.

Apologie de la dévotion.

C'est sous ce nom ridicule que nos *Philosophistes* désig-
 nent les gens de bien & ce qu'ils appellent autrement les
 Dévots. Mais leurs préjugés contre la Dévotion (nous
 entendons la véritable) sont bien injustes. La solide piété
 a pour fondement essentiel la fidélité aux préceptes de la
 loi naturelle ; aux devoirs de la Religion & de son état.
 Équité , probité , charité , amour de la Patrie , soumission
 au Souverain , zèle pour le bien de la Société , tout y est
 renfermé. Un Dévot est essentiellement Citoyen parfait.
 Mais quoique la Religion propose des devoirs extérieurs
 envers Dieu & envers les hommes , elle consiste sur-tout
 dans le cœur. L'amour qui nous unit au Souverain Être ,
 qui nous fait accomplir toutes les loix , méditer ses bienfaits ,
 contempler

contempler ses perfections , desirer & attendre ses promesses , voilà ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. Tel étoit déjà l'esprit de la loi ancienne.

Moyse , David , Isaïe , Jérémie , Daniel , Judith , Esther , &c. nous présentent une noble image des vrais adorateurs. Leur piété douce & sublime consistoit dans un cœur pénitent , intérieur , réfléchi , dans un recueillement profond & inaltérable plus que dans les pratiques du culte ; & telle est la piété Chrétienne. Quel Philosophe oseroit refuser son suffrage à des sentimens si conformes à la raison , & même si élevés au dessus de la plus pure raison ? On dira sans doute , qu'un portrait si beau est imaginaire ; non , il est exactement vrai. Pour en juger , n'examinons ni les censures injurieuses du siècle , ni la conduite de plusieurs qui usurpent le nom de Dévots , mais seulement l'esprit , les règles de la piété. L'Evangile en est la source primitive & immuable.

Si tout ce que propose aux hommes la Religion dans sa perfection , est l'objet des railleries de M. de V. , il peut railler les plus grands génies , qui depuis dix-huit siècles ont paru dans le monde. La piété solide n'est point l'invention de quelques Docteurs ignorans , ou de quelques Religieuses désœuvrées ; elle date depuis la naissance de l'Eglise ; elle est exprimée dans les écrits des Docteurs des premiers siècles. En prouvant avec une vaste & profonde érudition les dogmes de la Religion Chrétienne , ils nous ont transmis des règles de morale aussi relevées , que celles dont on voudroit railler aujourd'hui l'illusion prétendue. Dès le second siècle , saint *Clément* dans son *Pédagogue* & son *Gnostique* , nous fait un portrait d'un parfait Chrétien , que l'Auteur prendroit pour le pinceau d'une imagination dérangée , s'il étoit dans un Livre mystique de nos jours ; tant il est vrai que le fond de la Religion Chrétienne a toujours été la vie intérieure & unie à Dieu ! Il n'est pas étonnant qu'un Philosophe qui n'est versé que dans la Littérature , ignore ce genre d'écrits ; mais ils n'en sont pas moins chers , ni moins utiles aux gens de bien. Si M. de V. les avoit lus , ils lui auroient appris qu'il ne faut pas discuter des matières qu'on ignore , ni défigurer un sentiment & le proposer sous une face ridicule , afin de le combattre. Il faut craindre le

sort de ce héros de la chevalerie errante qui se battoit contre des géans que son imagination extravagante tiroit du néant.



P L A G I A I R E S.

Tous les Ecrivains impies le font.

N Os Auteurs incrédules se copient sans cesse ; tous leurs habits sont de la fripperie. Le *Dictionnaire Philosophique* n'est que la centième répétition de ce qu'on trouve dans les écrits impies qui avoient précédé ce téméraire rédacteur. Si on a cru d'abord y trouver quelque chose de nouveau , on a été bien détrompé , quand on a vu paroître l'*examen des Apologistes de la Religion Chrétienne* & d'autres manuscrits qu'on auroit dû laisser dans les cabinets où ils pourrissoient. Voyez l'*Evangile de la raison* ou , pour mieux dire , l'*Evangile de la jousse*. De cinq brochures qui composent cet infâme recueil , il n'y en a pas une où l'on ne répète ce que l'on avoit déjà dit dans les autres. On a reproduit ces infamies sous le titre de *Recueil nécessaire* ; on fait tous les jours des fraudes impies dans ce goût là. Ces fastidieuses répétitions , ces brigandages typographiques si déshonorans ont tellement lassé les incrudules-mêmes , qu'ils ne veulent plus de ces énormités de crainte d'acheter ce qu'ils avoient déjà.

Mais comme les accusations ne doivent pas être générales & qu'il faut prouver ce qu'on avance , citons quelques morceaux qui prouvent que les Philosophes modernes ne sont que d'éternels perroquets. Prenons pour exemple le *Naturalisme*. Voyons d'abord ce qu'en a dit M. de V. qui ne reconnoît que cette loi , à l'exclusion de toute autre révélee & par conséquent de tout le culte.

*Non , Dieu nous a créés , Dieu veut nous sauver tous.
Par-tout il nous instruit , par-tout il parle à nous :
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature ,
Seule à jamais la même , & seule toujours pure.*

*Sur cette loi sans doute il juge les Païens ;
Et si leur cœur fut juste , ils ont été Chrétiens.
Qu'on soit juste , il suffit : le reste est arbitraire. . .*

Et après avoir déclamé , sans aucune distinction , contre tous les cultes :

*Chacun vante sa foi , ses saints & ses miracles ,
Le sang de ses Martyrs , la voix de ses oracles.*

Il étoit avoir trouvé la source de cet abus.

*C'est que de la nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des loix.*

Voyons cette fausse Doctrine dans les *Lettres Persanes*.
» Que penses-tu des Chrétiens ? . . . Parce qu'ils n'ont
» pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans
» leur pays , crois-tu qu'ils soient condamnés à des châti-
» mens éternels , & que Dieu les punisse pour ne pas avoir
» pratiqué une Religion qu'il ne leur a pas fait connoi-
» tre ? (Lettre 33.) »

» Seigneur , je n'entends rien dans les disputes qu'on
» fait sans cesse sur votre sujet : je voudrois vous servir
» selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte ,
» veut que je vous serve à la sienne. (Et après
» des traits ironiques sur les différens cultes) Je ne puis
» remuer la tête , que je ne sois menacé de vous offenser ;
» cependant je voudrois vous plaire , je ne sais si je me
» trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y
» parvenir , est de vivre en bon Citoyen dans la Société
» où vous m'avez fait naître , & en bon père dans la fa-
» mille que vous m'avez donné. (Lettre 44.) »

On voit encore le même dessein sous le portrait insidieux des *Troglodites* & des *Guébres*.

Les *Lettres Turques* , sous le roman de *Felime* & *Abber-ramen* , renferment une sorte de colère contre tout culte révélé. La suffisance de la loi naturelle y est clairement établie : la loi au reste expliquée à la manière des Philosophes , où la volonté est comptée parmi les vertus. Et après le refus d'embrasser une Religion qui damne bien les Musulmans

» Dieu , (dit la Musulmane ,) a créé tous les hommes ; il
 » est juste , bon & miséricordieux. Suivons les loix de cette
 » raison commune à toutes les nations , & qu'il leur a
 » données comme un flambeau pour les guider & les éclair-
 » rer dans les voies de l'équité & de la justice : servons-
 » nous-en dans la recherche du culte le plus conforme à
 » sa grandeur & à sa sainteté , & espérons tout de sa Pro-
 » vidence. »

Les *Lettres Juives* , en paroissant respecter la loi de *Moyse* , n'ont d'autre but que d'insinuer la loi naturelle , comme formant toute la Religion.

» Tout ce qu'on appelle ici esprits-forts , gens du bel
 » air , femmes du monde , n'exercent la Religion Naza-
 » réenne , que dans l'extérieur ; au fond du cœur , il en est
 » très-peu qui en soient persuadés. Ils se contentent de
 » croire un Dieu. Plusieurs pensent que l'ame est immor-
 » telle : beaucoup d'autres , ainsi que les Saducéens , sou-
 » tiennent qu'elle est sujette à la mort. Je regarde ces der-
 » nières comme des gens dans l'erreur : quant aux premiers ,
 » je ne sais si nous pouvons leur refuser le titre de Juifs.
 » Ils croient un Dieu qui a créé l'univers , qui récompense
 » les bons & punit les méchants. Que croyons-nous davan-
 » tage ? N'est-ce pas là toute notre Religion , excepté certaines
 » cérémonies que nos Docteurs & nos Prêtres nous ont
 » ordonnées ? Mais les cérémonies ne sont pas indispen-
 » sablement nécessaires : il me sera aisé de t'en donner des
 » preuves convaincantes. (*Lettres Juives* , Lettre 5.)

» *Quæ tibi vis fieri ; facias. Hæc summula legis.* Voilà
 » notre Religion , tous les préceptes en sont compris dans
 » ce peu de mots. Tout ce que nos Rabins y ont ajouté de
 » plus , peut être regardé , si l'on veut , comme inutile &
 » superflu. (*Lettre 124.*)

» Je pense qu'on peut regarder tous les hommes comme
 » formant en quelque manière une seule & simple Reli-
 » gion , puisqu'ils adorent tous la même divinité , & ne
 » diffèrent entr'eux que par le culte & les cérémonies.

Les *Lettres Péruviennes* mettent la même Doctrine dans la bouche de *Zilia*. Personne n'ignore le dérèglement & la cruauté des superstitions Mexicaines ; voilà cependant

cette loi prétendue naturelle , qu'elle préfère à la Religion Chrétienne.

» O mon cher *Asa* , que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du soleil.

» Peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la cher-
» cher ; si elle étoit juste , que je plaindrois cette nation !
» La nôtre plus favorisée de la nature chérit le bien par
» ses propres attraits. »

Le Livre intitulé la *Religion essentielle* est composé tout entier , pour prouver par une foule de raisonnemens faux , abstraits , intelligibles , que le culte ne sert à rien , que la Religion consiste uniquement dans l'hommage du cœur ; hommage qu'il forme & restreint à son gré.

Le Livre des *mœurs* prétend que le culte extérieur fut l'altération & la décadence du vrai culte. » Le culte saint
» & dégagé des sens ne subsista pas long-temps dans
» toute sa pureté ; on y joignit des pratiques extérieures
» & des cérémonies , & ce fut-là l'époque de sa décadence. »

Inutilement multiplieroit-on les extraits ; il en résulte que dès qu'un Ecrivain téméraire a avancé une erreur , cent autres Écrivains la reproduisent dans leurs livres , souvent dans les mêmes termes. On met en vers ce qui étoit en prose , & on traduit en prose ce qui étoit en vers. C'est ce qu'a prouvé , par rapport au célèbre J. J. *Rousseau* , l'Auteur qui a recueilli ses *plagiats sur l'éducation* en un vol. in-12. On formeroit un beaucoup plus gros livre des larcins littéraires de M. de V. ; mais il suffit de l'avoir prouvé par quelques échantillons. Il avoue lui-même dans la Préface de son *Dictionnaire Philosophique* , qu'il n'a pas fait difficulté de copier des pages entières , lorsqu'elles ont été nécessaires à sa collection ; & s'il ne l'avoit pas avoué , les Lecteurs s'en seroient assez aperçus.

On pardonne à un bon médecin d'aller chercher ses plantes dans les jardins de ses concitoyens ; mais on ne pardonne pas à un empoisonneur d'y aller prendre ses herbes empestées. C'est ce que font tous les Auteurs incrédules. Ils empruntent non-seulement de ceux qui pensent comme eux ; mais ils ont encore recours à ceux qui ont une façon

de penser diamétralement opposée. Et on en connoît tel qui, pour composer de mauvais livres, n'a eu d'autre peine que de copier les objections qu'on avoit réfutées dans de bons.



P R A D E S.

Histoire de sa These.

LA These que l'Abbé de *Prades* soutint le dix-huit Novembre 1751, a trop fait de bruit, pour que nous ne lui donnions pas une place dans cet Ouvrage. Cet Auteur né à Castel-Sarrafín, dans le Diocèse de Montauban, fit ses premières études en Province. Il passa ensuite à Paris, où il demeura dans plusieurs Séminaires, entr'autres dans celui de saint *Sulpice*. Sa réputation n'y étoit pas brillante ; il n'aimoit pas la Théologie scholastique, ni l'argumentation, paroissant plus propre aux fleurs des Belles-Lettres qu'aux fruits des sciences sacrées.

L'Abbé de *Prades* avoit soutenu sa Sorbonique & sa mineure sans se distinguer. Enfin sa These le tira de la foule, mais ce fut d'une manière bien funeste pour la Religion. Cette singulière These étoit pleine de propositions dangereuses, sur l'essence de l'ame, qu'on rapprochoit de la matière; sur les notions du bien & du mal moral qu'on confondoit; sur l'origine de la Société & de la Loi naturelle; sur la Religion surnaturelle; sur les marques de la véritable révélation; sur la certitude des faits historiques; sur la chronologie & l'économie mosaïque; sur la nature des miracles; enfin, sur la déférence due aux Pères de l'Eglise. On trouvoit un parallèle indécent des guérisons d'*Esculape*, & de celles de JESUS-CHRIST séparées des Prophéties.

Le Parlement sévit contre cette These, & sa vigilance éveilla celle de la Sorbonne; elle condamna la These & son Auteur dès le 27 Janvier 1752. Les dix propositions furent jugées plus ou moins répréhensibles, & condamnées comme telles, *In globo*; condamnation qui n'auroit pas été

La seule peine de l'Abbé de *Prades*, s'il étoit resté en France. Au commencement de l'orage élevé contre lui, il s'étoit retiré à Berlin, où le Roi de Prusse l'accueillit avec bonté. Un Canonicat de Breslaw fut le fruit de sa retraite.

L'Abbé de *Prades* fit d'abord une Apologie en trois parties, qui marquoit beaucoup d'emportement & d'obstination. Il y attaqua Jansénistes & Molinistes, & il montra finon une bonne Théologie, du moins toute l'amertume, qu'on reproche aux Théologiens hétérodoxes.

Dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, & songea à se reconcilier avec l'Eglise. L'Evêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Le Prélat zélé rendit à Sa Sainteté quelques conversations édifiantes, qu'il avoit eues avec l'Abbé de *Prades*. Il fit valoir les sentimens dont toutes ses lettres étoient remplies : sa soumission aveugle au saint Siège, dont il avoit ignoré la censure avant qu'il fit paroître son Apologie ; son courage à défendre la Religion Catholique, en présence de ses ennemis ; le bonheur qu'il avoit eu de la servir en différentes occasions, & les grands biens qu'il pourroit lui faire encore, s'il parvenoit à rentrer en grace avec Rome.

Benoît XIV. qui ne connoissoit l'Abbé de *Prades* que par sa condamnation, & pour avoir reçu de lui une lettre à laquelle il n'avoit pas jugé à propos de répondre, fut charmé de tout ce que mandoit l'Evêque de Breslaw. Il écrivit au Cardinal de *Tencin* pour le faire relever de ses censures. Ce Cardinal, Proviseur de Sorbonne, disposa cette Faculté à bien traiter l'Errant. On demanda de lui une rétractation ; & il la donna telle qu'elle lui fut envoyée de Rome.

Il s'y avoue coupable envers Dieu, envers l'Eglise Romaine, envers la Faculté, envers le Public, dont il a été le scandale ; envers lui-même, puisqu'il s'égaroit, & qu'il n'a pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée, & remercier JESUS-CHRIST de la grace que lui accorde son Vicaire en terre. La rétractation étoit du six Avril 1754, & il en envoya trois Exemplaires, l'un à la Faculté, l'autre à l'Evêque de Montauban, le troisième à l'Archevêque de

Paris. Le fruit de cette démarche fut le rétablissement dans ses degrés, qui lui fût accordé à la recommandation du Pape. *Benoît XIV.* se montra dans cette querelle, ce qu'il a toujours paru, doux, humain, compatissant, en un mot le véritable Père des fidèles. *Le Pécheur qui se repent véritablement*, écrivoit-il au Cardinal de Tencin, doit être reçu d bras ouverts.

PRÉDICATION. (Apologie de la) Voyez l'article de BOSSUET.



P R E S S E.

De la liberté de la Presse.

L' A D M I R A T E U R.

Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on écrive en paix tout ce qu'on voudra ? l'homme que vous voudriez gêner, fait fleurir la librairie. Sa *collection complète in-8.º* a épuisé pendant dix ans quatre papeteries. Sa *rédaction générale in-4.º* en occupera dix. Que ferions-nous de nos chiffons, s'il n'y avoit pas de bons Ecrivains qui les fissent valoir ?

L E C E N S E U R.

Je n'ai prétendu gêner que les ennemis de la Religion & de l'État ; que les autres écrivent en paix. Rien de plus juste ; mais parce que vous serez embarrassé de vos chiffons, faudra-t-il permettre qu'on imprime tout impunément ?

L' A D M I R A T E U R.

Et pourquoi non ? l'État ne s'en trouveroit que mieux. Le talent de convertir de lambeaux de linge en de gros volumes de prose & de vers, fait circuler en France l'argent des étrangers ; & pour quelques pensées de nulle valeur ou de peu de valeur, nous avons des choses solides.

L E C E N S E U R.

Cet avantage est grand sans doute ; mais que vous le payez cher ! les mœurs se corrompent , la probité s'évanouit , & nos *Diagoras* ont produit plus d'un *Cartouche*.

L' A D M I R A T E U R.

Si cela est ainsi , je n'ai rien à dire. Mais si quelques Ecrivains gâtent l'esprit & le cœur , il faut les réprimer. Il ne faut pas empêcher nos Apothicaires de vendre du Quina , parce que quelques-uns de leurs Confrères auront débité du poison.

L E C E N S E U R.

Je ne veux pas non plus autre chose. Que la Librairie fleurisse , à la bonne heure , mais que ce ne soit pas aux dépens des mœurs. Je sais qu'il y a une multitude d'hommes employés à fabriquer du papier , à le charger de blanc & de noir , à le convertir en brochures. Il est juste qu'ils vivent. S'ils cultivoient la terre , ils seroient peut-être plus utiles à l'Etat ; mais enfin puisqu'ils ont une profession honnête , qu'ils la gardent. Mais quelqu'un d'eux mourra-t-il de faim , parce qu'on n'aura pas voulu permettre le débit ou l'impression d'un brochure impie d'une centaine de pages ? Non , le commerce Typographique n'en ira pas moins son train.

L' A D M I R A T E U R.

Vous voudriez donc qu'on réduisît la faculté de penser & la liberté d'écrire au seul utile , au seul honnête. Voilà un projet digne des premiers siècles du Christianisme ; mais ce projet resserrera bien le génie de nos Ecrivains modernes.

L E C E N S E U R.

Point du tout. *Fenelon*, *Boffuet*, *Boileau*, & tant d'autres Auteurs du dernier siècle, en ont-ils moins valu parce qu'ils ont renfermé leurs talens précisément dans les bornes, qui vous paroissent des entraves ?

L' A D M I R A T E U R.

Mais si nos Poètes du jour les avoient imités, aurions-nous tant de jolies bagatelles, la *Pucelle*, la *Chandelle d'Arras*, les *Contes de Guillaume Vadé*, le *Dictionnaire Philosophique* ?

L E C E N S E U R.

Nous serions à la vérité moins riches en pareils chefs-d'œuvre. Mais n'avoir que des trésors de cette espèce, c'est être dans l'indigence. Il vaut mieux avoir une fortune solide, que de posséder des billets chimériques qui ruinent, ou qui font prendre celui qui les possède.

L' A D M I R A T E U R.

Nous n'avons vu encore aucun Auteur donner des scènes sur la Grève.

L E C E N S E U R.

Mais vous avez vu des Libraires ruinés pour avoir imprimé ou débité leurs infamies. Vous avez vu un jeune Gentilhomme, enivré de ce malheureux poison, mourir par la main du bourreau à Abbeville. Vous avez vu des Magistrats humains forcés par les excès multipliés de nos *Diogenes* à donner cet exemple terrible. Après un tel événement, dites-moi tant qu'il vous plaira que la liberté d'imprimer est le fondement de la cave ou de la cuisine d'un Auteur ou d'un Libraire; je vous dirai qu'il vaudroit mieux que l'un & l'autre mangeassent du pain bis & bussent de l'eau, que de produire par le débit de leurs drogues des

PRESSE.

83

catastrophes funestes. Croyez-moi , en attaquant le Ciel ,
on troublera toujours la terre.

L'ADMIRATEUR.

La plupart de nos Ecrivains sont bien éloignés d'avoir
cette idée. Ils vous disent froidement qu'un livre n'a jamais
fait aucun mal. S'il ennue , on ne le lit pas ; s'il amuse ,
cette diversion leur paroît nécessaire.

LE CENSEUR.

On leur passeroit sans doute de procurer des amusemens
à leurs concitoyens , s'ils ne cherchoient à amuser aux dé-
pens du Gouvernement ou de la Religion.

L'ADMIRATEUR.

Mais les idées viennent ; il faut bien les mettre sur le
papier. Semblables à l'œuf , on ne peut l'empêcher d'éclorre
dès qu'une fois le poulet est formé.

LE CENSEUR.

On écrase l'œuf qui renferme un germe empesté ; & si le
coq nous fatigue par son chant , on le met hors d'état de
chanter.

L'ADMIRATEUR.

Voudriez-vous donc qu'on renfermât tous ceux qui chan-
tent mal ?

LE CENSEUR.

Non , mais bien tous ceux qui parlent trop haut sur tout
ce qu'on doit respecter. Qu'on n'attende pas à leur vie ;
qu'on n'ait point une intolérance sanguinaire ; mais qu'on se
laisse conduire par cette tolérance sage qui enferme le Cor-
rupteur , pour diminuer la corruption. Que dans la retraite où
on les confine , on leur donne de bons bouillons pour ré-
tablir leur cerveau ; mais qu'on leur refuse de l'encre , puis-
qu'ils ne s'en servent que pour écrire des sottises. Tel est

l'esprit, telle est la façon de penser de nos plus sages Magistrats. Ils veulent de la liberté; ils condamnent la licence. Ils ne sont point cruels; ils sont justes, & il faut être intolérant soi-même pour les accuser d'intolérance.

L'ADMIRATEUR.

Les Anglois sont plus indulgens.

LE CENSEUR.

C'est un préjugé; ils ont fait mourir en prison le détracteur des Miracles de JESUS-CHRIST, l'impie *Woolston*; & je souhaite de tout mon cœur que ceux qui le copient en France, ne finissent pas comme lui.

PROPHÉTIES.

§. I.

Notions préliminaires.

LES Prophéties ont toujours été le sceau divin, qui caractérise le dépôt des promesses, & le rendent authentique. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse voir tous les siècles, & prédire infailliblement les événemens, qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Ainsi, s'il y a chez un Peuple une suite de prédictions de l'avenir, antérieure aux événemens, & si ces événemens sont arrivés précisément comme l'ont dit les Prophetes, il est évident que Dieu a parlé à ce Peuple, & par ce Peuple, à tous les hommes.

Ces hommes célèbres, séparés des humains par une vie solitaire & austère, étoient consacrés à la méditation de la loi, à la prière & aux exercices de la piété. Dans le temps de désordre & de l'idolâtrie, ces hommes pleins de zèle, malgré les menaces & les persécutions des méchans, se disoient envoyés de Dieu: ils promettoient, ou menaçoient. Leurs paroles étoient conservées précisément, & les Juifs les ont transmises. Ils ajoutoient en preuve de leurs discours

des miracles éclatans ; ils annonçoient des événemens de toute espèce , proches ou éloignés. L'accomplissement qui arrivoit pendant la vie du Prophete , prouvoit sa mission , & confirmoit ses oracles pour l'avenir. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli , on en instruisoit les enfans. Ceux-ci , joignant au passé ce qui arrivoit de leurs jours , laissoient à leurs descendans un profond respect pour les Prophetes qui l'avoient prédit , & une espérance que tout le reste s'accompliroit de même. Leurs Livres étoient regardés comme divins. La preuve en étoit simple & sûre. On croyoit à l'avenir , parce qu'on voyoit le présent , & qu'on savoit le passé. Les Prophetes se disoient inspirés d'en haut , ils ne disoient que ce que le Seigneur leur faisoit connoître & leur ordonnoit de dire.

La lecture des Prophéties comparées avec l'histoire des Juifs , des Peuples voisins , & du monde entier , leur assure le dernier trait de divinité. Car on voit dans les Prophetes , les révolutions des Villes & des Empires annoncées dans toutes leurs circonstances. Les temps y sont marqués par les dates précises ; les lieux y sont désignés souvent par leurs noms , comme les personnes qui doivent agir.

§. II.

Détails précis des Prophéties générales.

Nathan prédit à *David* les fléaux divers , dont le Seigneur va châtier son crime , comme *Samuel* avoit annoncé au grand Prêtre *Héli* , la punition de ses enfans , & à *Saül* la perte de sa couronne , & son transport à *David*. Un autre prédit à *Salomon* & à son fils la division de son Royaume , & assure à *Jéroboam* le sceptre d'Israël.

Phacé , Roi d'Israël , & *Rasin* , Roi de Syrie , s'unissent pour détruire le Royaume de Juda. Ils assiègent Jérusalem , *Achas* en est effrayé. *Isaïe* annonce que le projet de ce Roi échouera , & qu'ils seront tous la proie du Roi d'Assyrie. En effet , ils levent le siège , & peu de temps après Damas & Samarie tombent entre les mains de *Téglatphalasar*. *Sennachérib* , sous le règne d'*Ézéchias* , vient avec une armée formidable assiéger Jérusalem. *Isaïe* avoit marqué la route

ses campemens , la défaite de ce Monarque ; avant qu'il eut songé de sortir d'Assyrie. Jérusalem investie est aux abois , sans vivres & sans garnison. Le Prophete assure *Ezéchias* , qu'il n'a rien à craindre & que les assiégeans seront bientôt exterminés. La nuit suivante , cent quatre-vingt-cinq mille hommes périrent. Le Roi s'enfuit & est tué à son retour , comme *Isaïe* l'avoit prédit. Cet événement public attira au Temple des offrandes , & à *Ezéchias* des félicitations des Rois ses voisins.

Ezéchias montre ses trésors aux Ambassadeurs de Babylone. Dieu irrité du mouvement d'orgueil auquel il s'abandonnoit , lui fit dire par *Isaïe* , que toutes ces richesses seroient un jour transportées à Babylone ; & *Nabuchodonosor* l'exécuta à la lettre. Cette prédiction étant accomplie , pouvoit-on douter du retour de la captivité annoncée par le même Prophete , en nommant *Cyrus* pour Libérateur ?

Isaïe prédit aussi l'entière destruction de Babylone. Il nomme le destructeur de cette Ville si forte ; plusieurs siècles auparavant , il en publie le siège , & la manière dont elle sera prise ; la lâcheté & la fuite de la garnison , la frayeur du Roi , sa mort , l'extinction de sa famille & la cruauté qu'on exercera contre les habitans. Il déclare que cette Ville ne sera jamais rebâtie , qu'elle demeurera comme une cloaque , & une retraite affreuse d'oiseaux funestes & d'animaux carnaciers ; qu'elle sera semblable à Sodome & Gomorrhe. En effet , ses murs abandonnés devinrent un parc de bêtes , les murailles tombées firent changer le cours de l'Euphrate ; il n'y resta qu'une fange infecte. Tous les Auteurs profanes nous la dépeignent encore telle ; & à peine en voit-on quelque trace.

Joachim monte sur le trône ; *Jérémie* déclare , à lui ainsi qu'à la Reine , qu'ils seront emmenés captifs ; que le même sort attend *Sédécias* , malgré les assurances des faux Prophetes ; que *Sédécias* sera plus malheureux que *Joachim*. En effet , on tua ses enfans devant lui , & ensuite on lui creva les yeux.

Ezéchiel , chap. 30 , annonce l'extinction de la famille d'Egypte. Il n'y aura plus , dit le Seigneur , à l'avenir , de Prince qui soit du pays d'Egypte. En effet , la Royauté fut

envahie par *Nabuchodonosor* : l'Egypte devint Province des Perses ; ensuite des Macédoniens , des Romains , des Sarrasins , enfin , des Turcs.

Jérémie & *Ezéchiel* marquent & fixent les septante ans de la captivité des Juifs , & leur retour à Jérusalem , après quoi , disent-ils , le Seigneur punira à son tour le Royaume de Babylone & le donnera à *Cyrus*. Voyez dans *Ezéchiel* le détail du siège de Jérusalem , par *Nabuchodonosor* , & la conquête de l'Egypte.

Daniel paroît raconter plutôt des faits , qu'annoncer des prédictions. Il voit dans la statue de *Nabuchodonosor* si variée dans sa composition , & sa chute , & les diverses Monarchies qui doivent se succéder les unes aux autres ; les Babyloniens , les Mèdes , les Perses , les Grecs , les Romains ; & ensuite l'Empire éternel du Messie remplissant toute la terre. Il voit dans le Belier , le Roi des Perses & des Mèdes ; dans le Bouc , celui des Grecs , *Alexandre* & la rapidité de ses conquêtes. Il voit *Xercès* , le quatrième successeur de *Cyrus* , assembler toutes ses forces contre la Grece ; les persécutions d'*Antiochus* contre les Juifs ; ses profanations dans le Temple , & les vengeance que Dieu en tirera. Dans ses Prophéties & mille autres , les faits sont si détaillés qu'elles ont paru des histoires composées après les événemens ; mais leurs dars , leurs monumens en montrent l'antiquité , la certitude , & la divinité.

§ III.

Objections des Incrédules.

1.^{re} OBJECTION. » Ce qu'on appelle Prophetes , n'étoient » que des rêveurs & des gens d'imagination , qui en dé- » bitant mille faussetés , disoient quelquefois vrai par ha- » zard. C'étoient des diseurs d'aventures , que la bile , le » fanatisme & l'enthousiasme agitoient d'une fureur , que » le peuple prenoit pour divine. »

RÉPONSE. On ne répond point aux injures. Si les Prophéties sont vraies , quelque part qu'y ait eu l'imagination , elle ne suffisoit pas pour percer dans l'avenir. Par exemple , *Isaïe* deux cens ans avant *Cyrus* , voit ce héros triomphant.

P R O P H É T I E S.

de Babylone , & renvoyant les Juifs dans leur Patrie. *Daniel* voit les victoires d'*Alexandre* , & les impiétés d'*Antiochus*. La bile , l'enthousiasme vont-ils jusques-là ? Quant à l'obscurité des Prophéties , *Porphire* & *Julien* les trouvoient si claires , qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après l'événement. Mais toute Prophétie doit être claire & obscure ; claire dans l'objet , pour les esprits droits ; voilée dans les termes & les circonstances , pour les méchans. Dieu parle & se manifeste comme il lui plaît. Est-ce par humeur que *Jérémie* , annonçant des malheurs à son Peuple , y joint les promesses & les assurances de leur délivrance future ? Enfin , qu'on nous montre une seule prédiction qui soit fautive.

II.° OBJECTION. » Ces Prophéties prétendues n'étoient » que des conjectures hardies. »

RÉPONSE. Les conjectures ne sont fondées que sur des vraisemblances ; & ces vraisemblances n'instruisent ni de l'époque ni de l'événement , ni d'aucun détail. On conjecture , par exemple , ce que sera un enfant sur son caractère , la ruine d'un Royaume à cause du violement des loix , & des fondemens qui l'ont établi : mais les Prophetes annoncent , donnent les détails les mieux circonstanciés.

III.° OBJECTION. » Ces Prophéties sont aussi équivoques » que les oracles des Païens. Si elles se sont accomplies , » elles ne le sont , de même , que les prédictions faites par » le démon. »

RÉPONSE. Les termes , dont se servent les Prophetes , sont naturels , simples & bien différens des oracles faux du Paganisme. Quelquefois ces Prophéties sont mêlées d'obscurité , dans ce qu'il n'est pas nécessaire de savoir , ou à cause de la majesté de l'objet dont elles parlent. Par exemple ; le double état de JESUS-CHRIST , Messie ; son règne spirituel ; imparfait ici bas & parfait dans le Ciel ; étant compris dans la Prophétie , ce double sens exige quelque attention. D'autres fois les Prophetes parlent sans liaison bien sensible , d'un Roi & aussi-tôt du Messie & de l'Eglise future. Enfin de quelque manière qu'elles soient exprimées , elles ne peuvent venir que de Dieu. Leur principe , leur fin , leur objet est Dieu , & la Religion. Tout événement

ment, qui dépend de la détermination future, des causes libres, ne peut être connu ni prédit par les mauvais esprits; & il doit toujours avoir dans l'annonce un côté obscur trop circonstancié; on pourroit le voir d'avance & le détourner; par exemple, *Michée* dit: que le Messie naîtra à Bethléem. S'il eût raconté tout ce que firent les Mages, ce que les Juifs consultés répondirent, *Hérode* auroit vu trop clair & n'auroit pas rempli lui-même une autre Prophétie, sur le massacre des enfans de *Rachel*. Les événemens prédits sont comme les objets de la nature, toujours assez clairement présentés, quoiqu'inconnus, par quelques endroits.

IV°. OBJECTION. » Les Juifs toujours superstitieux attribuoient tout à Dieu, s'ensuit-il que les Prophetes en fussent inspirés? »

RÉPONSE. S'ils n'étoient pas éclairés d'en haut, d'où leur venoit donc tant de lumières? Comment perçoient-ils dans le cahos de l'avenir? Certes, leur révélation ne pouvoit venir que de Dieu, qu'ils adoroient, au nom de qui ils parloient, & qui se faisoit sentir à eux, soit en songe, & en extase; soit par un langage intérieur & extérieur; car ils se montroient comme ses envoyés & ses organes. (Voyez la réponse à l'objection suivante.)

V°. OBJECTION. » Qui donnoit à ces Prophetes leurs provisions pour être des Prophetes en titre & publiquement regardés comme tels? »

RÉPONSE. Dieu ne manqua jamais de leur donner une pleine conviction de la réalité de l'inspiration, & de l'importance du message dont il les honoroit; conviction si forte & si puissante, que le nouveau Prophete ne pouvoit pas y résister, témoin ce qu'en dit *Exéchiel*: *L'esprit du Seigneur m'éleva & me ravit, & je m'en allai tout ennuyé dans mon esprit, parce que la main de l'Eternel s'étoit appesantie sur moi.* Il n'y a nulle apparence que des gens aussi bien élevés, aussi sages, aussi éclairés qu'étoient les Prophetes, se fussent volontairement chargés d'un emploi qui les exposoit aux plus grandes peines, & sûrement aux plus vives persécutions, s'ils n'y avoient pas été poussés irrésistiblement par une vocation céleste. *Ils ont*, dit un Apôtre en faisant la description des *crus* de leur ministère, *ils ont été*

éprouvés par des moqueries & par des coups ; par des liens & par la prison ; ils ont été lapidés , ils ont été sciés , ils ont été mis à mort par le tranchant de l'épée. Quel ministère ! Où auroit-on trouvé des gens dans leur bon sens, qui eussent voulu braver tant de périls & un si cruel martyre pour en exercer les fonctions , s'ils n'avoient pas intérieurement été convaincus que Dieu les y appelloit ? A regarder donc les Prophetes , simplement comme des personnes qui n'étoient ni stupides , ni en démence , on ne peut refuser de croire qu'ils étoient sincères & droits dans le témoignage qu'ils se rendoient à eux-mêmes ; & que certainement ils ne se donnoient pour inspirés de Dieu que parce qu'ils croyoient l'être , & qu'ils avoient toutes les raisons possibles de le croire.

Mais qu'on examine après cela , quelle fut la Doctrine qu'ils prêchèrent. Peut-on en trouver de plus excellente & de plus sublime , de plus digne du Dieu dont ils étoient les envoyés ? Avec quel courage n'élevèrent-ils point leur voix pour flétrir la superstition & l'idolâtrie ? Avec quelle force n'insistèrent-ils point sur la nécessité de sanctification , d'une piété intérieure & réelle ? Que peut-on dire de plus beau sur ce sujet que ces paroles de Michée ? *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel & me prosternerai-je devant le Dieu souverain ? Le préviendrai-je avec des holocaustes & avec des veaux d'un an ? L'Eternel prendra-t-il plaisir aux milliers de moutons , ou à dix mille torrens d'huile ? Donnerai-je mon premier né pour mon forfait , le fruit de mon ventre pour le péché de mon ame ? O homme ! il t'a déclaré ce qui est bon , & qu'est-ce que l'Eternel requiert de toi , sinon que tu fusses ce qui est droit , que tu aimes la bonté & marches en toute humilité devant ton Dieu ? Peut-il rien y avoir de mieux assorti aux notions que la raison nous donne de la bonté de Dieu , que ces tendres invitations d'Ezéchiel à la repentance : Je suis vivant , dit le Seigneur , l'Eternel ; je ne prends point plaisir à la mort du méchant , mais plutôt que le méchant se détourne de sa voie & qu'il vive. Détournez-vous , détournez vous de votre méchante voie , & pourquoi mourrez-vous , Maison d'Israël ? La gloire , les vertus du Maître du monde furent-elles jamais célébrées d'une manière plus noble & d'un ton plus*

sublime que dans les cantiques de *David* ? Qui témoigna jamais un intérêt plus vif , un zèle plus tendre pour l'honneur de la Religion que *Jérémie* ?

S'il faut néanmoins des preuves plus directes encore de la divinité de leur mission , nous en appellerons ici à leurs prédictions mêmes. Quel autre que Dieu pouvoit leur dévoiler l'avenir , quelquefois même l'avenir le plus reculé , ainsi que le plus contingent ? Dicté , par exemple , à un Prophète , trois cens soixante & un ans avant l'événement , qu'un Roi nommé *Josias* , détruiroit l'autel profane sur lequel *Jéroboam* sacrifioit dans Bethel ; découvrir à *Elie* tous les malheurs qui devoient fondre sur la postérité de l'impie *Achab* ; mettre *Isaïe* en état d'annoncer la gloire du grand *Cyrus* , en le nommant par son nom plus de deux cens ans avant qu'il fut né : quel autre que l'Être suprême pouvoit prédire qu'il rétablirait Jérusalem avec son temple , & présager ses conquêtes dans un détail qui égale presque les descriptions que *Xénophon* en a tracées. Enfin pour nous renfermer dans un dernier exemple , non moins frappant que ceux qu'on vient de lire , quel autre que Dieu pouvoit révéler à *Daniel* ce célèbre oracle des LXX semaines qui réunit tant de traits si intéressans & si remarquables , & qui même , en le rapportant à *Antiochus-Epiphane*s , ainsi que *Josèphe* l'a prétendu , précéda l'événement de quatre cens dix-huit ans ? Si dans l'accomplissement de toutes ces Prophéties l'incrédule ne reconnoît pas le doigt de Dieu & l'inspiration de son esprit , je ne fais ce qu'il faudra désormais pour le ramener.

VI. OBJECTION. » Mais les Prophéties étoient-elles réellement antérieures à l'événement ? étoient-elles connues ? les faisoit-on publiquement ? »

RÉPONSE. Et qui peut en douter ? Les Prophètes alloient trouver les Rois au milieu de leur Cour , leur parloient à la tête de leurs armées & devant de nombreuses assemblées. *Elie* avertit publiquement *Achab* , que , pendant plusieurs années , le Ciel seroit fermé. Tout Israël & les Royaumes voisins furent cette prédiction. Il avoit également dit que sa parole seule ouvrirait le Ciel , & il accomplit cette promesse en présence d'un peuple immense.

Qu'y avoit-il de plus éclatant que la nudité d'*Isaïe*, cet homme du sang royal, qui marcha dépouillé de ses vêtements au milieu de Jérusalem, pour faire connoître que le Roi des Assyriens emmeneroit d'Egypte & d'Ethiopie une foule de captifs qu'il traineroit ainsi nuds & dépouillés ? *Jérémie* portoit des chaînes à son cou, à la face du peuple Juif, pour représenter celles dont les Hébreux seroient chargés. (*)

Les Prophéties d'*Ézéchiel* étoient annoncées par des signes encore plus frappans. Tantôt il lui étoit ordonné de graver sur une brique le plan de Jérusalem, & d'ajouter à cette représentation des marques extérieures de l'inflexible colère de Dieu contre cette ville. Tantôt Dieu lui commandoit de demeurer couché sur le côté gauche durant 390 jours, & ensuite sur le côté droit pendant 40 jours, de se nourrir d'un pain souillé & distribué avec mesure. D'autres fois, le Prophète devoit, en plein jour & en présence de tout le peuple, faire emballer précipitamment ses effets, percer aux yeux des mêmes témoins la muraille de sa maison, sortir sur le soir par cette breche, & se faire emporter, le visage couvert d'un voile, par des hommes qui le chargeoient sur les épaules.

Achab & *Josaphat* interrogeant, devant tout le peuple, le Seigneur sur les succès de la guerre contre les Syriens, quatre cens faux Prophetes ne leur annoncent que des victoires. *Michée* seul leur prédit une défaite entière. Combien de témoins de sa Prophétie intéressés à la trouver fautive ! *Michée* est empoisonné ; mais sa prédiction s'accomplit.

Dans les Livres Historiques de l'ancien Testament il y a encore deux Prophéties bien convaincantes pour les Incrédules, puisqu'il y eut un fort long intervalle entre la prédiction & l'événement. La première est l'imprécation prononcée par *Josué* contre la ville de Jéricho, imprécation que, 500 ans après, l'événement prouve être pro-

(*) M. de V. tâche de ridiculiser toutes ces Prophéties figuratives ; mais quelque dérision qu'il affecte, il en sent la force. Ses plaisanteries mêmes prouvent qu'il ne peut pas les combattre de front ; elles sont trop précises, trop expresses.

phétique ; la seconde est celle qui fut faite à *Jéroboam* devant l'autel érigé à *Bethel*. Autel , Autel , s'écrie l'homme de Dieu, *voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra de la race de DAVID un Prince nommé JOSIAS , qui égorgera sur toi les Prêtres qui t'encensent , & brûlera sur toi des os d'hommes.* Voilà encore une Prophétie dont l'événement n'arriva qu'après plus de 350 ans , & qui appella par son propre nom le Successeur de *David* qui doit détruire cet Autel.



PROVERBES.

Ce Livre est de Salomon.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ôte ce Livre à *Salomon* & il en donne de singulières raisons. Ce Prince auroit-il dit , *Que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion ? C'est ainsi*, dit-il , *que parle un Sujet ou un Esclave* ; mais pourquoi un Roi qui veut des Sujets soumis , ne pourra-t-il pas parler de même ? *Solomon* , ajoute-t-il , auroit-il tant parlé de la femme impudique ? & pourquoi non ? S'il a composé ce Livre dans un temps où il n'étoit pas abandonné à l'impudicité ; & d'ailleurs l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* devoit savoir , qu'on peut parler d'une façon & agir de l'autre , étaler une belle morale & n'avoir point de mœurs ; faire parade d'une générosité sans bornes , & sacrifier tout à un vil intérêt ; mais , dit-il , il est parlé de verres dans ce Livre , & je doute qu'on eut des verres à boire du temps de *Salomon* ; mais ce doute inspiré par l'ignorance (*) doit-il détruire toutes les raisons que nous avons d'attribuer les Proverbes à ce Prince ? Les voici.

Son nom est à la tête de tout l'Ouvrage , *Parables de Salomon, fils de David*. Au Chapitre 27 , il est remarqué que les Parables suivantes sont encore de *Salomon* ; mais

(*) L'art de faire le verre est une découverte qui remonte à la plus haute antiquité. (Voyez à ce sujet *M. Goguet, origines des Arts*, T. II, édit. de la Haye , p. 242.)

qu'elles ont été recueillies par des personnes que le Roi *Ezéchias* avoit choisies. Le trentième chapitre commence par ces mots, *Paroles d'Agur, fils de Jaché*. Enfin le dernier chapitre est intitulé, *Paroles du Roi Lamuel*. Ces titres ont fait croire à quelques Savans que les vingt-quatre premiers chapitres peuvent être l'original de *Salomon* ; que les cinq suivans sont des extraits ou un recueil de quelques-unes de ses Paraboles, fait du temps du Roi *Ezéchias*, ou par son ordre ; & que les deux derniers chapitres ont été ajoutés, & sont de deux Auteurs différens, mais inconnus ; car il n'est parlé en aucun autre endroit de cet *Agur*, fils de *Jaché*, ni du Roi *Lamuel*, que quelques-uns prétendent être *Ezéchias*. Quoiqu'il en soit, il paroît que les deux derniers chapitres, sont une addition ajoutée après coup, & d'un style différent du reste.



P S E A U M E S.

Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale sublime.

L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* ne se borne pas à déclamer avec emportement contre les Juifs, il critique leurs prières. Il y a dans l'Ecriture 150 Pseaumes que l'Eglise Juive avoit consacrés à louer Dieu, à célébrer sa grandeur, à lui rendre grace de ses bienfaits ; tout y respire la morale la plus pure & la plus sublime. Mais M. de V. est fâché que le Psalmiste se permette quelques imprécations contre les pécheurs & les ennemis des justes. On y souhaite qu'ils soient confondus, qu'ils périssent, qu'ils tombent dans les pièges qu'ils ont tendus, que leurs demeures deviennent désertes, que la mort les attaque, qu'ils descendent tous vivans dans les enfers, c'est-à-dire, dans le sépulcre. Mais il ne trouveroit rien à redire à ces imprécations, s'il considéroit premièrement qu'elles regardent des impies, des scélérats, des ennemis de la paix, des persécuteurs des justes, des personnes qui tendent con-

timuellement des pièges aux biens & à la vie des autres. Il est de l'intérêt public que ces sortes de personnes soient punies & qu'elles périssent, si elles sont incorrigibles, plutôt que de faire périr les autres. La seconde réflexion qu'il faut faire est que les Auteurs des Pseaumes, ne souhaitent pas la perte des méchans, par un esprit de vengeance pour leur propre satisfaction; mais afin que la justice de Dieu éclate, qu'il fasse connoître qu'il protège les innocens, & qu'il punit sévèrement les pécheurs. Ils ne se réjouissent pas de la mort des impies, mais de ce que les justes sont délivrés de leurs mains, & de ce que Dieu a fait connoître sa justice & sa puissance. C'est le zèle de la maison de Dieu, & l'amour de sa Loi qui les anime, & les porte à faire ces sortes d'imprécations, & non pas la passion d'une basse vengeance. Ils ne les haïssent pas parce qu'ils sont leurs ennemis; mais parce qu'ils le sont de Dieu, de sa Loi & de ceux qu'il chérit. C'est ce qui fait dire à *David*, *qu'il hait d'une haine parfaite & consommée, ceux qui haïssent le Seigneur, & qu'il seche de dépit contre ses ennemis.*

Les passages que M. de V. cite sont ou corrompus ou mutilés. Il a eu très-grand soin de choisir quelques versets qui insinuent que les Juifs desirerent les biens temporels; mais il n'en a pas cité cent autres qui expliquent ceux-là, & qui prouveroient que sous l'emblème des biens terrestres le Psalmiste cache son ardeur pour les biens célestes. Il s'est bien gardé de parler de ce qu'on peut apprendre dans les Pseaumes, parce qu'il auroit été forcé d'avouer que les principales vérités morales y sont expliquées avec étendue.

On y prouve l'existence d'un seul Dieu; on y montre la vanité & la fausseté des Idoles & des Dieux que les Gentils adoroient. On y découvre la grandeur, la majesté, la puissance de l'Être souverain. On y loue sa justice, sa vérité, sa bonté, sa miséricorde. On y fait remarquer sa sagesse, sa puissance dans ses ouvrages, sa providence particulière sur les hommes, & le soin qu'il a de ceux qui le servent. On y rapporte les merveilles qu'il a faites en faveur des siens, & les bienfaits dont il les a comblés. On invite tous les hommes, & principalement ceux qui sont dévoués à

son service à chanter ses louanges à jamais; on leur apprend à mettre leur unique confiance en lui, à attendre de lui du secours dans leurs afflictions & à le remercier de tous les biens qui leur arrivent, comme étant celui qui en est l'Auteur. On y fait voir qu'il punit sévèrement les pécheurs, & qu'il récompense les justes. Enfin on y enseigne aux hommes qu'on ne doit adorer que lui seul, qu'on doit l'aimer par-dessus tout; & mettre toute sa joie & tous ses plaisirs & toute sa gloire à l'honorer. On y trouve plusieurs maximes morales, telles que les suivantes: *qu'il n'y a que ceux qui sont justes & innocens, qui soient vraiment heureux; que les méchans sont toujours malheureux, quoiqu'il semble aux yeux des hommes qu'ils jouissent d'une espèce de bonheur & de prospérité; qu'ainsi les justes ne doivent point envier ce bonheur apparent; que les desseins des impies sont ordinairement sans effet, qu'ils se trouvent pris dans les embûches, & enveloppés dans les pièges qu'ils dressent aux justes.* Les Pseaumes enseignent encore les vertus & détournent des vices; ils apprennent aux hommes à être doux, patients, charitables, bienfaisans. Ils les avertissent du peu de stabilité qu'il y a dans les choses de ce monde, de la brièveté & de l'incertitude de la vie présente; enfin les Pseaumes contiennent toutes sortes de louanges, de prières, & d'instructions.

On peut même dire que, quoiqu'il n'y ait point d'endroit où il soit parlé clairement de l'autre vie, & de la béatitude céleste, il y en a néanmoins plusieurs qui y ont quelque rapport. Le premier Pseaume du bonheur des justes, & du malheur des impies, insinue cette vérité; les autres endroits où il est parlé du peu de durée du bonheur des impies la confirment, & celui où l'on résout cette question; *pourquoi les impies sont souvent heureux en ce monde pendant que les justes sont dans l'affliction*, la suppose. Ce Pseaume suppose, dis-je, qu'il y a une autre vie que celle-ci; car le Prophète résout la question par la considération de la fin des uns ou des autres, avouant qu'il en a cherché inutilement la solution, avant que d'entrer dans les secrets conseils de Dieu, & de considérer leur fin. Il arrive assez souvent que les impies jouissent des biens & du bonheur de ce monde jusqu'à la mort & que les méchans sont toute
leur

leur vie dans l'affliction ; ainsi la solution de la question proposée seroit fautive , s'il n'y avoit point d'autre vie dans laquelle les justes fussent heureux , & les impiés malheureux.



PYRRHONISME.

Fausseté & impiété de la doctrine de Bayle, & de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique, sur le Pyrrhonisme.

LE Pyrrhonisme consiste à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des sciences ; à répandre des nuages sur la Physique , sur la Morale , sur les Dogmes , &c. Les effets naturels de ce système sont l'indifférence pour toute sorte de bien ; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect ; l'esprit de contradiction en matière de devoirs & d'obligations , &c. Tel est le caractère dominant de M. de V. , tel étoit celui de son maître & de son précurseur Bayle. Si celui-ci avoit été Philosophe & Chrétien , il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fautive que pernicieuse ; mais plus Pyrrhonien qu'*Arctéfilas* , *Pyrrhon* & tous les Chefs de la Secte , il a établi le Scepticisme dans tous ses livres.

Il est vrai que Bayle ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme ; ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes ; d'en développer les rapports & les conséquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient , & de n'y opposer que des raisons très-foibles , très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de sa façon insidieuse d'enseigner : *On a sujet de se tranquilliser* , dit-il , *sur cet article du Pyrrhonisme (*)* *Il n'y a jamais eu , & il n'y*

(*) M. de V. emploie les mêmes raisons , pour prouver qu'il ne faut pas s'alarmer des progrès du Déisme.

aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fidèles, la force de l'éducation dans les autres hommes, & si vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, sont un bouclier impénétrable aux traits des sceptiques.

N'admire-t-on pas ici la bonté des remèdes, que le Philosophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhonisme ? Trois de ces remèdes, savoir l'ignorance, les préjugés de l'éducation, le penchant à décider, ou la présomption sont des vices. Un homme sage doit s'en préserver ou s'en délivrer. Supposons qu'il jouisse de cet avantage ; qu'il soit venu à bout de n'être l'esclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la présomption, quelle sera sa ressource contre le Pyrrhonisme ? *La grace de Dieu*, nous dit Bayle. Or ce mot est assurément très-singulier dans sa bouche ; il donne un remède auquel il ne croyoit pas. Cette réponse n'est qu'une pure plaisanterie.

Mais supposons que l'ironique Bayle ait parlé sérieusement. Cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la présomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhonisme ? D'abord Bayle réduit ce don de Dieu aux fideles. S'il est donc question d'un Païen ou d'un Hérétique, qui cherche la vérité ; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, n'aura les secours nécessaires pour éviter le Pyrrhonisme. Mais le Fidèle même, le Chrétien orthodoxe, supposé qu'il vienne à être tenté sur sa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une règle sûre, pour distinguer la lumière & l'impression de la grace ? Ne pourra-t-il pas craindre l'illusion, le fanatisme, ou plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu se dégager, c'est-à-dire, de l'ignorance, des préjugés, de la présomption ?

Nous venons de voir le bel usage que Bayle fait de la grace de Dieu, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la présomption. Voici à présent le combat qu'il imagine entre la raison & la foi. Deux Abbés, selon lui, disputoient un jour sur nos Mystères. *L'un ne savoit que sa routine ; l'autre étoit bon*

Philosophe, c'est-à-dire, excellent Pyrrhonien. Ce dernier nia que la vérité fut reconnoissable à quelques marques. Sa preuve fut, que l'évidence même ne pouvoit la caractériser, puisqu'en Théologie on rejette comme fausses plusieurs notions qui sont de la dernière évidence. Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus, qu'on a expliqués mille fois ; mais que les Incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer en ennemi couvert, le premier de nos Mystères, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisième, ne diffèrent point entre elles. C'est la base de tous nos raisonnemens ; & cette maxime néanmoins est démentie par le Mystère de la Trinité.*

Voilà une objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger l'Être infini. Les autres croient, que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition du Mystère de la Trinité, puisqu'on peut très-bien dire que le Père, le Fils & le Saint-Esprit, qui ne sont pas différens de la substance divine, ne diffèrent point non plus entr'eux, considérés quant à cette substance. Ce qui n'empêchera pas que le Père, le Fils & le Saint-Esprit ne soient trois Personnes distinctes.

L'une ou l'autre de ces réponses peut satisfaire des esprits raisonnables ; mais quand il y resteroit encore quelque difficulté, au moins ne suffiroit-elle pas pour autoriser un Pyrrhonien, à soutenir que l'axiome proposé combat évidemment le Mystère, & qu'ainsi l'évidence est en contraste avec la foi. Qui dit évidence ne laisse aucun lieu, ni à l'explication, ni à la dispute.

Si l'on disoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui est trois natures, ou trois personnes qui sont une seule personne, la contradiction seroit évidente, parce qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens. Car on diroit que la nature

divine est une & n'est pas une , puisqu'elle est trois natures , & que les Personnes divines sont trois & ne sont pas trois , puisqu'elles sont une seule personne.

Voilà , encore une fois , ce qui accableroit , ce qui détruiroit la raison ; mais tel n'est pas le langage de notre foi. Elle nous apprend simplement qu'en Dieu il y a trois personnes & une seule nature. Nous ne concevons pas ce Mystère ; nous avouons qu'il surpasse toutes nos pensées , qu'il ne nous est pas donné de sonder cette profondeur de l'Être divin. Mais nous connoissons en même temps , que notre raison n'en est point blessée ; que les principes de vérité , qui lui servent de flambeau , ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme. Il en est de même des autres Mystères , tels que l'Incarnation , l'Eucharistie , le Pêché Originel , &c. contre lesquels l'Abbé Pyrrhonien de Bayle , étale aussi des prétendues évidences , qui se réfutent pourtant , ou qui s'expliquent très-bien. C'est une preuve certaine que le terme d'évidence est prodigué là mal à propos.

On n'imagine pas sans doute qu'un homme tel que Bayle , qui entendoit les termes dont il se servoit , ait regardé le Pyrrhonisme , le doute général & réfléchi sur toutes sortes de matières , comme une heureuse disposition à la foi. C'est pourtant ce qu'il veut prouver. Il prétend ou il feint de prétendre que le Pyrrhonisme est le parti le moins contraire au Christianisme ; *Quand un homme , ajoute-t-il , sera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions Philosophiques , il se sentira plus disposé à invoquer Dieu , & à lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire , &c.* Ce langage séducteur , répandu dans tous les volumes du Philosophe de Rotterdam , pour faire illusion aux simples , est totalement dénué de sens & de Logique. Car puisqu'on suppose un Pyrrhonien parfait , n'est-il pas manifeste que cet homme fera profession de douter de tous les points dont on nous parle ici ? Au lieu d'être disposé à invoquer Dieu , pour obtenir la persuasion des vérités de l'Evangile , il mettra en problème , s'il y a un Dieu , s'il faut l'invoquer , si l'invocation peut nous obtenir des grâces , si la Religion Chrétienne mérite qu'on fasse des vœux pour la connoître , si les dogmes & la morale qu'elle en-

seigne font des vérités. &c. &c. Cette invocation, ces vœux font très-bons pour quelqu'un qui est persuadé que Dieu, le souverain maître de tout, exige des hommages ; qu'il a révélé la manière dont on doit les lui rendre ; que cette manière est comprise dans le détail des vérités Evangéliques ; & qu'enfin pour embrasser ces vérités avec toute la perfection des sentimens qui est digne de Dieu, il faut implorer le secours de sa grace. Si *Payle* a imaginé un homme dans cette situation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien ? Et s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il des choses, dont un esprit de cette trempe dispute où se moque perpétuellement ?

Au reste si on avoit besoin de conseil pour s'engager ou pour se confirmer dans le Pyrrhonisme, les *Œuvres de Bayle* & celles de M. de V. en font la meilleure école. Mais les gens sages s'en éloigneront comme d'une caverne dont l'entrée paroît riant, & dont les détours mènent dans un abyme d'erreurs & de vices d'où l'on ne sauroit jamais sortir.



QUERELLES PHILOSOPHIQUES.

Modérations des Philosophes, prouvée par la dispute de Rousseau avec M. Hume.

JAmas l'humeur contentieuse & maligne de nos Charlatans de Philosophie ne s'est montrée avec plus d'éclat, que dans le ridicule procès de *Jean-Jacques Rousseau* avec *David Hume*. Pour faire sentir tout l'odieux de cette querelle, il faut reprendre les choses d'un peu loin. Vers le milieu du siècle, on vit éclore des Philosophes, c'est-à-dire, une société d'Ecrivains qui avoient coutume de s'appeler ainsi. Les fols les admirèrent, parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obscurité, ils tenterent tout pour en sortir. Ils s'en prirent à la raison, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célèbres, mais leurs succès ne furent pas

de longue durée. Cet instinct irrésistible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne sommes plus capables de la suivre, parloit à tous les cœurs ; par-tout on plaïda la cause de la Religion. Heureusement ses tristes détracteurs n'étoient ni amusans , ni raisonnables. Systématiques sans invention, Philosophes sans Logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des Disciples qui embrassèrent leurs opinions sans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires ; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Enivrés de ces petits succès, ils firent des *Poétiques* dont on se moqua, des *Romans* qu'on ne lut point, des *Comédies* qui tomberent ; on en fit une sur eux qui réussit. Le Parlement leur imposa silence ; la Sorbonne les flétrit ; la Police les menaça. Cependant comme ils se vantoient toujours d'être persécutés, ils auroient pu vivre encore assez honorablement, s'il ne se fût trouvé un homme tout prêt à se revêtir de l'admiration publique & à la leur enlever ; elle cherchoit un objet. *Rousseau* parut ; nourri dans cette Secte qui s'en faisoit honneur, son esprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné ; mais il avoit du sentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & sublime. Il vit que le moment lui étoit favorable ; il osa mettre au jour ses propres pensées. Il avoit trop d'esprit, pour ne pas sentir que, dès que l'on a corrompu jusqu'à un certain point ses Lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'est guere la peine de leur parler.

Jean-Jacques Rousseau s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu. Il proscrivit le luxe. Il joignit quelquefois la profondeur du raisonnement à la hauteur des idées, aux charmes du style. Les cœurs qui s'étoient flétris & resserrés, se rouvrirent à sa voix. En lisant ses écrits, celui qui n'étoit que sensible, devint souvent plus juste & plus éclairé. Celui qui n'étoit que juste acquit des lumières & de la sensibilité. Heureux s'il s'étoit borné à la morale, sans toucher au dogme !

Pour mieux réussir dans le projet qu'il avoit de mener à la vertu par la Philosophie, il déclara les autres Philoso-

phes comme des empoisonneurs. Il s'éleva contre les plaisirs du théâtre, que les prétendus Prédicateurs de la sagesse fréquentoient ou cultivoient. Dès-lors les Philosophes lui jurèrent une haine éternelle. *Jean-Jacques* donna son *Emile*, compilation monstrueuse de tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Ce Livre devoit donner, ce semble, des Protecteurs à *Jean-Jacques*, parmi les Philosophes; mais le malheureux ayant été proscrit par des Magistrats respectables qui le poursuivoient en gémissant, les Philosophes les ennemis découvrirent alors toute leur aversion pour lui. Le sage Philosophe de *Ferney* donna le signal par quelques plaisanteries, où la bile dominoit plus que l'esprit. Le langage de l'envie & du ressentiment y perçoit à chaque ligne. Pour que ses badinages eussent un effet sérieux, il se joignit à ses persécuteurs de *Geneve*; il travailla fourdement à le faire exclure de sa Patrie, où on lui refusa effectivement un asyle. Ces procédés philosophiques vinrent aux oreilles de *Jean-Jacques*. En écrivant ses *Lettres de la Montagne*, il donna honnêtement quelques coups d'épingle à M. de V. Il se plaignoit de ce que ses Compatriotes, ayant permis l'impression de la *Pucelle* & de plusieurs autres rapsodies infâmes, n'avoient pas eu la même indulgence pour l'Auteur d'*Emile*, beaucoup moins coupable. Il faisoit sentir sur-tout, que l'Auteur du *Traité de la Tolérance* auroit dû être plus tolérant.

M. de V. fut piqué jusqu'au vif par ces petites égratignures, & il attendit avec impatience le moment de faire jouer toute son artillerie. Il se présenta bientôt. *Jean-Jacques* fut obligé de quitter la Suisse pour l'Angleterre où il se brouilla avec M. *Hume*. Ce célèbre Ecrivain publia un Mémoire qui donnoit à *Jean-Jacques* un air d'ingratitude auprès de quelques personnes. Le Philosophe de *Ferney* qui a toujours détesté les querelles littéraires, & qui a banni de ses écrits toute apparence de personnalité, saisit cet instant pour l'accabler. Il publie brochures sur brochures; il fouille dans la vie de *Jean-Jacques*; il lui reproche des opprobres connus ou secrets; il se permet les personnalités les plus révoltantes; sans pitié pour les malheurs, & les infirmités de *Jean-Jacques*, il cherche dans les ténèbres de quoi couvrir

un Philosophe , autrefois son ami , de l'humiliation la plus durable. Les Polichinelles philosophes , s'escrimant sous les drapeaux du Chef de la Secte , se joignent à lui. Ce *Jean-Jacques* qu'ils avoient vanté comme un *Génie* , comme le Philosophe le plus sage , le plus vertueux , & l'homme le plus éloquent de son siècle , quand il étoit leur ami , c'est-à-dire , leur admirateur & leur Panégyriste , n'est plus aujourd'hui qu'un *Maître fou* , un *Charlatan méprisable* , un *Diogene manqué* , un *Critique insolent* , qui reçoit l'aumône en secret , & qui refuse des pensions en public. Voilà les beaux exemples que nous donne la Philosophie ; malheur aux hommes qui en profiteront !

Va cecis ducentibus , va cecis sequentibus !



R A I S O N.

Son usage dans les matières de la Religion.

I.

LES Impies crient sans cesse dans ce siècle plus frivole que Philosophique , que la foi rend la raison inutile ; mais cette assertion est bien fautive. On n'interdit point à l'homme l'usage de sa raison ; on ne lui en défend que l'abus. Qu'il use bien de ce flambeau donné aux aveugles mortels , & il le conduira à la foi.

La raison doit céder à la foi dans les matières de Religion , comme dans les Sciences les sens doivent céder à la raison , comme les foibles lueurs de la nuit doivent disparaître devant la lumière du soleil.

I I.

Il faut distinguer dans la foi les objets & ses motifs. L'usage de la raison est interdit à l'égard de son objet propre & spécial , à l'égard des dogmes qui ne peuvent être connus que par la révélation. Mais quant aux vérités fondamentales du Christianisme , comme l'existence de Dieu ,

Dieu, la spiritualité & l'immortalité de l'ame, elles appartiennent à la raison comme à la foi; parce que les lumières naturelles fournissent des preuves évidentes de ces vérités. Or, dès qu'on admettra ces dogmes fondamentaux, & les conséquences qui en découlent, comme la nécessité d'être juste, l'espérance d'une vie future, on n'aura pas de peine à recevoir les dogmes, dont la croyance paroît la plus difficile.

L'usage de la raison seroit tout au moins inutile à l'égard des objets de la foi; puisque ces objets sont au-dessus de la raison. Mais plus celle-ci sera droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi sera utile: pourvu que les passions n'apportent point d'obstacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obscurcir.

Plus on aura d'abondance d'esprit, avec la foi, plus la foi sera facile. Ce n'est pas l'esprit qui est à craindre pour elle; c'est la mauvaise foi du bel esprit. Ce n'est pas la raison d'un Philosophe vertueux; c'est le libertinage d'un Sophiste dissolu.

III.

Quand on examine la Religion Chrétienne, on trouve que malgré l'obscurité de ses Mystères, elle est infiniment plus croyable que les différens systèmes, entre lesquels se partagent les Incrédules. Qu'ils imposent silence à leurs passions; que la raison seule prononce, de quel côté se trouvera le plus grand poids de persuasion? Ce sera sans doute du côté de la Religion. N'est-il pas, par exemple, beaucoup plus raisonnable de dire que l'homme est un composé de corps & d'ame, & que cette ame spirituelle de sa nature ne peut finir que par le même effort de la toute-Puissance qui l'a créée, que de prétendre que l'homme n'est qu'une portion de matière figurée au hasard, une marionnette qui pense, raisonne, discute, combine, prévoit, desire, se détermine, choisit?

IV.

Que la raison est obscure sans la foi ! Elle peut bien suffire pour enseigner l'existence de Dieu & d'un seul Dieu. Cependant dans combien d'erreurs les Philosophes anciens ne sont-ils point sur la Divinité ? Eh ! qu'il est difficile à l'homme qui ne veut être que Dèiste, qu'il ne finisse pas par l'Athéisme.

De-là l'utilité & même la nécessité de la révélation, de cette lumière qui nous conduit dans les foibles tâtonnemens de notre raison. Les Philosophes modernes lui doivent une grande partie de leur supériorité sur les anciens dans la Métaphysique. Les Dèistes de nos jours sont donc des ingrats ; ils veulent tarir la source de nos plus belles & de nos plus importantes connoissances.

V.

Nous n'avons jamais eu tant de Philosophes & si peu de Philosophie, si par ce mot on entend une raison éclairée soumise à la foi. Ceux qui font le plus parade aujourd'hui de leur raison orgueilleuse sont ceux en qui le bon sens est le plus perverti par les passions ou par l'imagination. La sagesse est bien près de la ruine totale, lorsque tant d'insensés se couvrent de son manteau.



RELIGIEUX.

Les Religieux sont-ils inutiles à la Société ?

Comme nous n'avons qu'effleuré cette matière dans l'article MOINES, nous croyons devoir y revenir. Nous avouons d'abord que tout homme est redevable à la Société. Mais il est différentes manières de remplir ce devoir. Le Laboureur tire le grain de la terre ; l'Ouvrier donne ses peines & son industrie ; le Soldat défend la Patrie. D'autres fonctions sont plus nobles, & plus utiles encore, quoique

moins pénibles. Un Juge qui décide avec équité , un Philosophe qui forme l'esprit , un Théologien qui développe le vrai culte , ne sont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels ? Si l'on s'obstine à ne regarder comme vraiment utiles que ceux-ci , il faut donc retrancher les Philosophes , & les Savans attachés simplement à la Littérature & aux Sciences. La Société peut absolument subsister sans eux.

Il n'en est pas de même des Ministres de la Religion ; à moins qu'on ne regarde cette sainte Religion comme un hors d'œuvre & une chimère dans l'Etat. Mais si la Religion est le plus ferme appui de la vertu , le plus solide fondement des empires , regardera-t-on les Moines comme inutiles ? les peindra-t-on comme des finges faits pour être les jouets de ceux qui les nourrissent ? S'acquitter des devoirs publics du culte , éclairer les hommes , les former à la piété & aux loix de la Patrie ; c'est être très-utile à la Société. Tels sont la plupart des Religieux. L'Eglise les a mis au nombre de ses Ministres. Et quand même plusieurs seroient destinés à une solitude profonde , pourquoi les blâmer ? Blâme-t-on un Savant , qui , borné à former son esprit , passe sa vie dans son cabinet sur les Langues , les originaux & les médailles ? On le respecte. Pourquoi condamner celui qui , pénétré du néant & des dangers du monde , s'en sépare pour vivre seul avec Dieu , pour former son cœur à la vertu ; pour donner à ses Citoyens qu'il ne peut aider par ses œuvres , des prières vives & sincères ? Voilà l'esprit de l'état Religieux ; & rien n'est plus conforme , je ne dis pas à l'Evangile , mais à la saine raison.

Dire que les Moines s'imaginent plaire à Dieu par des extravagances & des supplices , ainsi qu'*Amadis* dans sa Roche , ou *Don Quichotte* dans la Montagne noire , ce n'est pas raisonner , c'est insulter. Pourquoi critiquer les mortifications ? Dieu n'en avoit-il pas prescrit aux Juifs ? Les *Rechabites* , les *Nazaréens* , les *Thérapeutes* , ne nous offrent-ils pas le modèle d'une vie dure & austère ? S'abstenir comme les *Manichéens* , de certaines choses en haine du Créateur , c'est un crime. Renoncer aux biens , aux honneurs & aux plaisirs , s'affliger volontairement par un esprit de Reli-

gion, c'est un culte agréable à Dieu ; non pas qu'il se réjouisse de nos larmes, mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes, le desir de les expier, le détachement des Créatures, sont le fond & l'essence des mortifications Evangéliques. Ce qui afflige la nature, n'en est que l'écorce ; & les souffrances d'un pénitent tendent moins à humilier le corps, qu'à élever le cœur.

Ce que les Impies appellent si amèrement le *Monachisme* n'est donc que le renoncement sincère aux biens & aux plaisirs de la vie présente, pour ne s'attacher qu'au Créateur, pour observer ses loix les plus parfaites, pour ne s'occuper que du siècle à venir.

Cet état de perfection suppose la charité la plus pure & la plus vive, pour les hommes, & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y est contraire à la Société ; sans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuses, on peut la servir très-uniquement. Si quelques Religieux s'écartent de leur règle, si des Supérieurs éralent un faste insolent, si des inférieurs baissent devant eux une tête humiliée, il faut les blâmer de ne pas suivre leur état, mais il ne faut pas anathématiser l'état même ; on peut condamner quelques membres. Il y en a de mauvais dans toutes les conditions ; mais il y en a aussi de bons ; & c'est ce qu'un œil impartial fait distinguer avec justice.

Le *Monachisme*, quoique si méprisé par une fausse Philosophie, n'étant donc dans son véritable esprit, que le renoncement au monde, pour pratiquer dans la retraite une vertu plus sûre & plus parfaite, porté sur les mêmes principes que la Religion ; il est inconséquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir respecter l'Evangile, & de critiquer l'état Religieux, qui n'en est qu'une fidele image. Si le *Monachisme* est né en Orient, comme on nous le répète sans cesse, c'est que la Religion Chrétienne y a pris naissance. Ce n'est ni la chaleur du climat, ni le goût de la spéculation qui en a été le principe. Le mépris des faux biens du monde, la crainte de ses scandales, le desir des lumières de la foi, des dons de la grace, l'impression des

vérités éternelles ; voilà ce qui a peuplé les premières solitudes. Cette Philosophie céleste , sans offrir l'attrait des sciences , de la gloire , des biens & des plaisirs , a été bientôt répandue par toute la terre. Non-seulement les Pays chauds de l'Orient , mais les Gaules , l'Angleterre , l'Allemagne , les Pays du Nord ont été successivement remplis de Monastères , à mesure que la Religion Chrétienne y a été établie.

Mais le mérite , dit-on , est oublié ou persécuté dans les cloîtres ; mais est-il mieux traité dans le monde ? Le savant modeste & solitaire est la victime du fourbe orgueilleux & intrigant ; mais encore une fois , n'y a-t-il pas parmi les mondains , plus de passions , plus d'intrigues , plus de cabales ? Les hommes sont hommes par-tout ; mais dans l'état Religieux on a plus de moyens de réprimer les vices de l'humanité. L'espionnage , ajoute-t-on , qui est un opprobre dans le monde , est un honneur dans les cloîtres. Mais de quels cloîtres parle-t-on , ce n'est pas assurément de ceux de nos jours , du moins de ceux que nous avons. Il est vrai qu'il peut se trouver dans l'état le plus saint , comme dans le plus profane , des âmes de boue , des cœurs lâches , qui , pour faire la cour à un Supérieur pusillanime , feront des rapports vrais ou faux dans la vue d'obtenir ou de conserver une petite place ; mais ces hommes indignes du nom Religieux sont bientôt démasqués par leurs Confrères. On sent toute l'horreur de leurs procédés & ils ne sont pas mieux vus dans le cloître que dans le monde. Les Supérieurs dédaignent leurs médisances ; quelquefois ils les en punissent par le mépris. Enfin l'espionnage est trop abhorré par tous ceux qui portent l'habit Religieux , pour pouvoir être long-temps en honneur parmi eux.



gion , c'est un culte agréable à Dieu ; non pas qu'il se réjouisse de nos larmes , mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes , le desir de les expier , le détachement des Créatures , sont le fond & l'essence des mortifications Evangéliques. Ce qui afflige la nature , n'en est que l'écorce ; & les souffrances d'un pénitent tendent moins à humilier le corps , qu'à élever le cœur.

Ce que les Impies appellent si amèrement le *Monachisme* n'est donc que le renoncement sincère aux biens & aux plaisirs de la vie présente , pour ne s'attacher qu'au Créateur , pour observer ses loix les plus parfaites , pour ne s'occuper que du siècle à venir.

Cet état de perfection suppose la charité la plus pure & la plus vive , pour les hommes , & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y est contraire à la Société ; sans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuses , on peut la servir très-utilement. Si quelques Religieux s'écartent de leur règle , si des Supérieurs étalent un faste insolent , si des inférieurs baissent devant eux une tête humiliée , il faut les blâmer de ne pas suivre leur état , mais il ne faut pas anathématiser l'état même ; on peut condamner quelques membres. Il y en a de mauvais dans toutes les conditions ; mais il y en a aussi de bons ; & c'est ce qu'un œil impartial fait discerner avec justice.

Le *Monachisme* , quoique si méprisé par une fausse Philosophie , n'étant donc dans son véritable esprit , que le renoncement au monde , pour pratiquer dans la retraite une vertu plus sûre & plus parfaite , porté sur les mêmes principes que la Religion ; il est conséquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir respecter l'Evangile , & de critiquer l'état Religieux , qui n'en est qu'une fidele image. Si le *Monachisme* est né en Orient , comme on nous le répète sans cesse , c'est que la Religion Chrétienne y a pris naissance. Ce n'est ni la chaleur du climat , ni le goût de la spéculation qui en a été le principe. Le mépris des faux biens du monde , la crainte de ses scandales , le desir des lumières de la foi , des dons de la grace , l'impression des

44

6. The following are the names of the persons who have been appointed to the various committees of the Board of Directors:

முதலாம் :—

19-00000

1954: 1

1000

Re: -

14-00000

ਦੁਸ਼ਮਣ ਨੇ ਫ

Ques : —

de 234 71-

Feb 21 1964

ದಯೆ

City of New York

Case 1:17-cv-00001 Document 1-1 Filed 07/26/17 Page 1 of 1

621-1-1

15-00000

C. ...

1111

1. The first group of people who are not in the labor force are those who are not in the labor force because they are not in the labor force.

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

13.

És a

10

10. *Journal of the American Medical Association*, 2000; 283: 2686-2692.

10. *Journal of the American Medical Association*, 2000; 284: 2689-2695.

tion de l'ef-
 ut en Poëtes
 i jamais vu
 uxe) autant
 : Musiciens,
 nes qu'on en
 e sauterelles.
 otre vie ; &
 up aux Reli-
 eux Religieux.
 es-Lettres &
 la partie la
 s leur faute.
 générale, sans
 enviez tant
 i avoué lui-
 ns dans une
 ains. Elle est
 Je Stanislas :
 Cour, & les
 grande envie
 & vos livres.
 pourvu que
 des œufs ;
 alité, qu'une
 ux pas avoir
 & de n'avoir
 m'instruire avec
 ser à la source.
 ai un de vos
 oins. Mandez-
 ce cas je pro-
 verai ici, pour
 and on a écrit
 n rappeler dans
 mauvaises plaisan-
 le bons diners
 outenu son pré-
 e ni à la gra-

RELIGIEUSES.

Lecture de la Sœur des Anges , Religieuse de l'Annonciade , à M. de V. son Neveu.

QUE vous tenez mal votre parole , mon cher Neveu ! Vous m'aviez promis de respecter la Religion & ceux qui la pratiquent , & ce sont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuses , que vous vilipendez dans toutes vos brochures , & que vous peignez comme des esclaves malheureuses ? Vous qui vous piquez d'être humain , pourquoi insultez-vous à leur infortune ? Si elles supportent le joug avec résignation , on doit les admirer ; si c'est avec impatience , il faut les plaindre , & non pas les insulter. Vous parlez sans cesse de faire du bien & vous faites du mal ; vous voulez soulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne restoit à de pauvres Religieuses , après l'entier abandon des espérances du siècle , que l'idée qu'on respectoit leur état , & qu'on partageoit leurs peines : & vous , Philosophe sensible , vous consolateur des hommes , vous chanteur de la vertu , vous leur enlèvez cette foible consolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres ? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente , si aucune de vos Parentes n'y étoit entrée. Nos Villes sont remplies de vieilles filles , & vous vous plaignez sans cesse du mal que font les Couvens. Commencez à sacrifier une partie de votre fortune , à faire établir les célibataires du siècle , & puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la Religion. Mais je vous connois , mon cher Neveu ; vous êtes bien éloigné de proposer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population , dont vous vous souciez fort peu , que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde , & vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espèce humaine ; elle n'abonde que trop, sur-tout en Poètes obscènes, & en Philosophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun siècle (grâce à vos sermons sur le luxe) autant de Comédiens, de Baladins, de Farceurs, de Musiciens, de Parfumeurs, de Perruquiers, de Courtisannes qu'on en voit à présent ? L'Égypte n'avoit pas autant de sauterelles. Soyez reconnoissant au moins une fois en votre vie ; & convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux Religieuses, vous avez d'assez grandes obligations aux Religieux. Les Jésuites vous ont inspiré le goût des Belles-Lettres & de la vertu, & si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire générale*, sans le secours de ces savans Solitaires dont vous enviez tant les richesses & si peu les vertus ? (M. de V. a avoué lui-même les obligations qu'il a eu aux Bénédictins dans une lettre à D. Calmet que nous avons entre les mains. Elle est écrite de Luneville, où il étoit alors auprès de Stanislas : « je préfère, Monsieur, la retraite, à la Cour, & les « grands Hommes aux Rois. J'aurois la plus grande envie « d'aller passer quelques semaines avec vous & vos livres. « Il ne me faudroit qu'une cellule chaude, & pourvu que « j'eusse du potage gras, un peu de mouton & des œufs ; « j'aimerois mieux cette heureuse & saine frugalité, qu'une « chère Royale. Enfin, Monsieur, je ne veux pas avoir « à me reprocher d'avoir été si près de vous & de n'avoir « point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec « celui dont les livres m'ont formé & aller puiser à la source. « Je vous en demande la permission. Je serai un de vós « Moines ; ce sera Paul qui ira visiter Antoine. Mandez- « moi si vous voulez bien me recevoir ; en ce cas je profiterai de la première occasion que je trouverai ici, pour « aller dans le séjour de la sagesse. » Quand on a écrit des lettres aussi obligeantes, il faudroit s'en rappeler dans le besoin. M. de V. n'auroit pas fait de mauvaises plaisanteries sur D. Calmet, qui lui avoit donné de bons diners ; s'il avoit eu un peu de mémoire. Il auroit soutenu son premier ton & n'auroit manqué ni à la décence ni à la gra-

titude.) Mais il y a plus ; les mains laborieuses de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertilisé les Cantons les plus stériles , & peut-être celui que vous habitez ? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'Etat la plus peuplée & la mieux cultivée ? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres , qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille ? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chute par elles , & soutenues dans une splendeur utile au service du Roi & au bien du Royaume ?

Quand on a de la raison & de l'humanité , peut-on être jaloux des biens Ecclésiastiques ? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces Communautés , où la plus pure charité s'exerce avec une générosité si héroïque ? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux , où l'indigence est secourue par un Sexe délicat , *qui sacrifie la beauté & la jeunesse , & souvent la haute naissance , pour soulager ce ramas des misères humaines , si humiliantes pour notre orgueil & si révoltantes pour notre délicatesse ?*

Les biens Ecclésiastiques ne sont-ils pas encore le partage de ces Collèges , de ces Séminaires , de ces Ecoles nécessaires plus que jamais à l'éducation de la jeunesse ? L'avantage de l'Etat , celui de la Religion se réunissent pour vous imposer silence. Voyez le *bien* où il est & ne vous piquez pas de chercher un *mieux* , qui seroit peut-être le pire.

Qu'il est mal adroit de se plaindre sans cesse que l'Eglise dépeuple l'Etat ! Il y a soixante ans que chaque maison Religieuse (quoique le nombre en fut bien plus grand alors) comptoit au moins le double de sujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en possède. Avouez , que ce n'est pas le Clergé séculier ou régulier , qui nuit à la population ; & vous qui voulez qu'on tolère les erreurs monstrueuses des Idolâtres , des Turcs , des Quakers ; tolérez les vertus de vos concitoyens. Adoucissez l'âcreté de vos déclamations contre les Religieux & sur-tout contre les Religieuses. Tandis que vous vomissez votre bile contre nous , il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux , qui levent des mains pures au
ciel

Ciel , pour détourner les fléaux prêts à fondre sur vous.
 » Donnez-lui, disent-ils au Pere des miséricordes , la paix ,
 » la santé , & le bonheur ; que son cœur se tourne vers
 » vous ; qu'après vous avoir blasphémé , il s'occupe à vous
 » servir , à vous louer ; qu'ayant vécu en Ange de téné-
 » bres il reconnoisse ses erreurs , ses égaremens , & qu'il
 » finisse comme un Ange de lumière. » Je me joins à ces
 bonnes ames , mon cher Neveu , & c'est dans ces senti-
 mens que je suis tout à vous , &c. &c.

RELIGION.

§ I.

Pensées sur la Religion.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* établit pour maxime que le Sage doit se faire une loi de ne donner jamais d'atteinte au culte dans lequel il est né , & de le respecter du moins par son silence. Cependant il attaque la Religion Chrétienne , & même avec assez peu de ménagement. Beaucoup d'autres Écrivains Incrédules posent comme lui cette maxime en principe , dans le temps qu'ils la violent. Ils sont comme le Pédant de la Comédie , qui parloit beaucoup pour engager à se taire. Ils insultent la Religion de leur pays , en disant qu'il faut laisser chacun tranquille dans sa Religion.

Ces hommes inconsidérés ne songent pas qu'il y auroit beaucoup à perdre pour eux-mêmes , s'ils réussissoient à briser ce frein de la méchanceté humaine. Les Incrédules sont ceux qui exagèrent le plus cette méchanceté. Ils se plaisent à avilir les hommes , pour rabaisser le Créateur des hommes. Mais si nous avons tant de mal à craindre de nos semblables , pourquoi unéantirions-nous cette Religion , qui non-seulement ordonne d'aimer nos ennemis & de leur faire du bien , mais qui défend encore de les haïr & de leur nuire. Que les Impies la ménagent donc comme

leur protectrice; par intérêt si ce n'est par reconnaissance; enfin par rapport à cette vie s'ils n'en étoient point d'autre.

II

Quand les Apologistes de la Religion disent, que la source la plus ordinaire de l'incrédulité est dans l'intérêt que les libertins ont que la Religion soit fautive, les Incrédules crient à l'injustice. Mais leurs chefs savent bien que ce n'en est point une, parce qu'ils connoissent mieux que personne leurs profélites. Je les ai souvent vu rougir à la fois de leurs conquêtes & s'en repentir. Dans le même homme ils avoient séduit un sot, & rompu la chaîne d'un scélérat.

Citons le témoignage & les aveux d'un Philosophe célèbre, M. d'Alembert. Voici comme il s'exprime dans celui des écrits qu'il a intitulé: de *l'abus de la critique en matière de Religion*. « On ne sauroit, dit-il, se dissimuler que les principes du Christianisme sont aujourd'hui indécentement attaqués dans un grand nombre d'écrits. Il est vrai que la manière, dont ils le sont pour l'ordinaire, est très-capable de rassurer ceux que ces attaques pourroient alarmer. Le desir de n'avoir plus de frein dans ses passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait plutôt encore que l'illusion des Sophismes, un grand nombre d'Incrédules, qui selon l'expression de Montaigne, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. »

M. d'Alembert ajoute plus bas. « Quand on se contentera de dire à un Athée, qu'il n'est pas d'Athée de bonne foi, & que l'Athéisme a sa source dans le libertinage du cœur, on aura sans doute raison en général. » M. d'Alembert remarque ensuite, & son observation est également juste & importante, qu'il faut être d'autant plus réservé à accuser d'impiété des Ecrivains célèbres, qu'on fournit par là une autorité au vulgaire des Incrédules. « L'autorité, ajoute-t-il, est le grand argument de la multitude; & l'incrédulité, disoit un homme d'esprit, est une espece de foi pour la plupart des Impies. »

Ce mot est en effet très-digne d'un homme d'esprit; parce qu'il est également juste & ingénieux.

III.

C'est un malheur & un crime de n'avoir point de Religion ; mais c'est une folie de s'en vanter. Le comble de la folie & du crime, c'est de répandre l'irreligion par ses discours & par ses écrits ; c'est selon l'expression de M. *Rousseau* de Genève, cette fureur de faire des Prosélytes qui semble animer les Incrédules. (Lettre à M. d'Alembert , page 5.^e)

La probité d'un Incrédule , du moins d'un Matérialiste , d'un Athée , a besoin d'être bien connue pour être crue.

On peut dire des Incrédules , bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes , *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Les cœurs, les bons cœurs, seuls dignes de ce nom, sont très-rares ; mais ils le seroient bien davantage encore , si la grâce n'en formoit pas dans ceux à qui la nature en a refusé. Par elle , le riche avare , avide & dur , devient sensible à la misère du pauvre , & répand ses richesses dans leur sein. Par elle l'homme naturellement borné à lui-même , resserré en lui-même , s'étend & s'ouvre à tous les autres hommes. Adorateur d'un Dieu leur pere & le sien , il les regarde comme ses freres. Ce qu'on appelle ordinairement un Philosophe , est à peine capable d'amitié. La Religion ne défend point ces sentimens à un Chrétien , mais elle l'épure & l'ennoblit par la charité. Alors , ce qui est permis ne prenant rien sur ce qui est commandé , les amitiés particulieres ne nuisent pas à la charité générale.

IV.

Les progrès de la Religion ont toujours étonné les Incrédules. Ils ont osé dire que *Constantin* en fut le principal mobile , & que ce Prince n'avoit embrassé le Christianisme , que par politique & par intérêt. Mais en avançant ce paradoxe , on n'a pas senti que si par-là on enlevait à la Religion Chrétienne le préjugé que forme en sa faveur la conversion de ce Prince , on lui fournissoit une de ses

plus fortes preuves , en convenant de la promptitude de son établissement. En effet , la conversion politique de *Constantin* supposeroit toujours , que de son temps les Chrétiens faisoient déjà le plus grand nombre dans l'Empire , & que par conséquent les progrès du Christianisme avoient été extrêmement rapides , malgré tous les obstacles réunis.

De toutes les preuves de la vérité du Christianisme , la plus frappante peut-être , c'est qu'il ait été embrassé dès sa naissance par des Savans & des Philosophes. D'un côté , de pareils hommes n'ont pas cru sans preuves. De l'autre , les faits sur lesquels ces preuves sont fondées , étoient pour eux des faits tout récents , & dont par conséquent il leur étoit bien aisé de constater le vrai ou le faux. Comment donc auroient-ils pu s'y tromper ? Il ne seroit pas téméraire de croire ces faits sur leur seule parole. C'est ce qui a fait dire à saint *Augustin* : comment peut-il y avoir encore des Incrédules depuis que les Philosophes ont cru. *Cur ergo Philosophis credentibus , infidelis non credet ?*

Des hommes vulgaires m'attestent un fait ; je suis d'autant plus réservé à le croire , que ce fait est plus extraordinaire. Mais si ce sont des hommes éclairés qui me l'attestent , je le crois d'autant plus aisément qu'il est plus merveilleux , parce qu'alors ils auront été eux-mêmes plus difficiles à croire. C'est un de ces cas où l'objection se tourne en preuve.

V.

Si c'étoit des gens d'esprit , qui eussent prêché la Religion Chrétienne , & des simples qui l'eussent crue , peut-être n'y auroit-il eu en cela rien d'étonnant ; mais ç'a été tout le contraire. Les simples ont prêché , & les gens d'esprit ont cru.

Douze pauvres pêcheurs sont les Apôtres d'un autre pauvre comme eux , & , qui plus est , mort d'une mort déshonorante , & comme criminel.

Saint *Chrysostome* les représente au sortir du Cénacle , se partageant entr'eux l'Univers ; & leur adressant la parole , » sans doute , leur dit-il , que votre maître , en vous en- » voyant , vous a fourni des moyens proportionnés ? Point

» du tout ; nous n'en connoissons pas d'autres que la con-
 » fiance sans bornes que nous avons en sa parole : il nous
 » a dit, *allez, enseignez toutes les Nations* ; nous lui obéis-
 » sons. Nous allons enseigner l'Univers, c'est à lui de faire
 » le reste. »

Si le Prédicateur d'une nouvelle Religion prêche des dogmes qui révoltent l'esprit, & une morale qui révolte le cœur, il faudra des miracles pour qu'il réussisse ; c'est le cas de JESUS-CHRIST. Si au contraire il prêchoit des dogmes déjà reçus, ou qui du moins ne choquassent point la raison, & une morale qui flattât les passions, il faudroit des miracles, pour qu'il ne réussit pas ; c'est le cas de *Mahomet*.

Les Apôtres, à l'exception de saint *Raul*, étoient méprisés par les autres Juifs, & la Nation entière l'étoit beaucoup par toutes les autres Nations. Ainsi le plus grand obstacle à l'établissement du Christianisme, étoit peut-être son origine. Pour les Juifs, c'étoit de venir de Galilée, & pour les Païens de venir de Judée.

On fait que l'Empereur *Julien* affectoit d'appeler les Chrétiens *Galiléens* ; cependant ce sont ces Galiléens qui ont persuadé d'abord un nombre de Juifs, très-grand en foi, quoique petit en comparaison du reste du nombre de la Nation ; ensuite un nombre infini de Romains & de Grecs.

» Douze hommes, dit *M. Bossuet*, douze hommes
 » d'une nation & d'une profession méprisée, annoncent un
 » Dieu crucifié ; & non-seulement ils font croire en lui,
 » mais ils le font imiter. » Là, poursuit l'éloquent Prélat,
 » là périssent & s'évanouissent toutes les Idoles, & celles
 » qu'on adoroit sur des Autels, & celles qu'on servoit dans
 » son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres. »

D'une part, rien de plus éclatant que les miracles de JESUS-CHRIST ; de l'autre, rien de plus crédule que les Juifs. Comment donc, parmi eux, le plus grand nombre n'a-t-il pas cru ? Cela s'explique fort aisément. JESUS-CHRIST ne portoit pas les caractères qu'ils vouloient trouver dans leur Messie. Mais le petit nombre qui a cru, a fait croire les Nations. Cela seroit inexplicable sans les miracles, &

à peine fussent-ils pour l'expliquer. Mais la puissance qui les opéroit, agissoit encore sur les cœurs, & c'étoit-là ses plus grands prodiges. Il n'appartient qu'à la vérité de persuader avec tant de force, & Dieu seul peut inspirer tant d'amour pour la vérité.

V I.

Une infinité de Chrétiens périssent par le martyre, & les autres se vouent à la continence. Cependant leur nombre croissoit de jour en jour, & le Christianisme s'établissoit par la virginité & par la mort. C'étoit pour lui un germe de fécondité & de vie.

Si le Fanatisme, dit l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, *a eu ses Martyrs, comme la vraie Religion, comptons les morts & croyons.* J'y consens, & je répète après lui : *comptons les morts & croyons* ; mais j'ajouterai : comptons aussi les hommes vertueux ; vertueux, dis-je, non-seulement de la vertu Chrétienne méprisée par les Incrédules, mais encore de celle qu'ils vantaient, la vertu de *Titus*, & de *Marc-Aurele* ; la vertu généreuse, bienfaisante ; comptons ces hommes à l'aspect desquels les Païens s'écrioient ; *voyez comme ils s'aiment les uns les autres.* Enfin, comptons les hommes éclairés, les grands esprits, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours. Mettons d'un côté les Incrédules les plus fameux, & de l'autre les génies les plus dociles, & les plus fideles ; dans les premiers siècles de l'Eglise, les *Basile*, les *Chrysostôme*, les *Jérôme*, les *Augustin*, &c. dans ce siècle, les *Bourdaloue*, les *Bossuet*, les *Pascal*, les *Malebranche*, &c. Encore une fois, comptons-les, & croyons.

Dieu n'a pas voulu que la vérité de la Religion Chrétienne fût si évidente, qu'on ne pût opposer aucune difficulté. On y en oppose donc, & ses Apologistes ne les ont pas dissimulées. Elles sont de deux sortes ; les unes pourroient être appelées savantes ; les autres Philosophiques. Mais si ces difficultés sont la vraie & unique source de l'incrédulité, si ces objections sont les preuves des Incrédules, étoient-elles ignorées des grands hommes, que

nous venons de nommer ? Qui connoissoit mieux les difficultés savantes, qu'un *Jérôme* & un *Bossuet* ; les difficultés Philosophiques, qu'un *Augustin*, un *Pascal*, & un *Malebranche* ? Qu'on me cite, je ne dis pas leurs supérieurs, mais leurs égaux, parmi les Incrédules les plus célèbres par leur érudition & par la Philosophie. Je le répète donc encore : *comptons & croyons.*

§. II.

Pensées de deux Philosophes () sur la Religion.*

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? R.



Une dernière ressource à employer contre l'Incédule c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'Incédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'Auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire : *non l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain régit ici.* R.

(*) M. *Rousseau* & M. de *Montesquieu*. Les combats que ces deux grands hommes ont livré à quelques dogmes du Christianisme donnent beaucoup de force à ce qu'ils ont dit en sa faveur. Nous distinguons leurs réflexions par la première lettre de leur nom.

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève; elle a sa racine dans le même instinct; que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & la beauté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres au dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtement m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte; non le délit mais la maladresse. Enfin que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure, qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections défordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés? Adorons l'Être éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. R.



Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs les hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur

leur misère , aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime , l'espoir de la vertu , & se vantent encore d'être les bien-faiteurs du genre humain. Jamais , disent-ils , la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux , & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent , n'est pas la vérité. R.



La Religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs & de la probité des hommes. M.



L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion ; l'un parle de ce qu'il aime ; l'autre de ce qu'il craint.



Un Prince qui aime la Religion & qui la craint est un lion qui cède à la main qui le flatte , ou à la voix qui l'appaise. Celui qui craint la Religion & qui la hait , est comme les bêtes sauvages , qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de Religion est un animal terrible , qui ne sent la liberté , que lorsqu'il déchire & qu'il dévore. M.



Quand il seroit inutile que les sujets eussent une Religion , il ne le seroit pas que les Princes en eussent & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines , puissent avoir.



Dieu aime les hommes , puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux ; s'il aime les hommes , on est sûr de lui plaire en les aimant aussi , c'est-à-dire , en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité , & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent. M.



Dans quelque Religion qu'on vive , l'observation des loix , l'amour pour les hommes , la piété envers les parens , sont toujours les premiers actes de la Religion. M.



La Religion Chrétienne qui ordonne de s'aimer veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & civiles , parce qu'elles sont après elle , le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir. *Plutarque* dit dans la vie de *Numa* , que dans le temps de *Saturne* , il n'y avoit ni maître ni esclave. Dans nos climats , le Christianisme a ramené cet âge.

Nous devons au Christianisme , dans le gouvernement , un certain droit politique , & dans la guerre , un certain droit des gens , que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître. C'est ce droit des gens , qui fait que parmi nous , la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses , la vie , les loix , & les biens , lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. M.



La Religion du Ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les Religions de la terre. La Religion Chrétienne a-t-elle résolu d'entrer dans un Pays ? Elle sait s'en faire ouvrir les portes ; tous les instrumens sont bons pour cela ; se cache-t-elle dans les lieux souterrains ? Attendez un moment ; & vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle

traverse, quand elle veut, les mers, les rivières & les montagnes. Ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller.

Etablissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des loix, la Religion Chrétienne triomphera du climat, des loix qui en résultent & des Législateurs qui les auront faites. Dieu, suivant des décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion.

Dieu permet que sa Religion cesse d'être dominante en plusieurs endroits ; non pas qu'il l'abandonne, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. M.



La prospérité de la Religion est différente de celle des empires. Un Auteur célèbre disoit qu'il étoit bien aisé d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont les temps de sa gloire, & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement. M.



La Religion Chrétienne enveloppe toutes les passions ; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées ; elle ne nous tient point attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; elle laisse derrière elle la justice humaine, pour commencer une autre justice ; elle est faite pour nous mener sans cesse du repentir à l'amour, & de l'amour au repentir ; elle met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge.



Ce n'est pas assez pour une Religion d'établir un dogme, il faut qu'elle le dirige. Ainsi la Religion Chrétienne nous fait espérer un état que nous croyons , non pas un état que nous sentons. Tout , jusqu'à la résurrection des corps , nous mène à des idées spirituelles. M.



R É S U R R E C T I O N .

Ascension de JESUS-CHRIST , & exécution de ses promesses.

QUI croire , ou les Apôtres , qui disent avoir vu , touché , écouté plusieurs fois pendant quarante jours JESUS ressuscité , & qui , en preuve de tout cela , font des miracles , en communiquent le don , persuadent à l'Univers , & donnent leur sang pour certifier cette Résurrection & Ascension , ou les Juifs , qui disent que ce sont les Disciples qui ont furtivement enlevé son corps mort , qu'ils ont dit ressuscité : les uns ou les autres sont-ils des imposteurs ?

Si les Gardes étoient endormis , peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? Comment au bruit de l'enlèvement ne se sont-ils point éveillés ? Comment au lieu d'être punis de leur négligence , ont-ils encore reçu de l'argent ? Ces Gardes se plaignent-ils d'avoir été forcés ? Certes ils n'ont quitté leur poste le troisième jour que par la frayeur de l'éclat de JESUS ressuscitant. Les précautions contre la violence ou le vol des Disciples étoient trop bien prises. On n'a fait aucune perquisition contre les Apôtres ; ils prêchent JESUS ressuscité ; toute la Synagogue ne dit mot ; aucune procédure contre ces violateurs des sceaux publics , contre ces sacrilèges qui font un usage si impie de leur manœuvre. On se contente de les faire taire , on craint que des informations ne constatent encore davantage la résurrection de JESUS.

Pourquoi le ressuscité ne se montra-t-il pas à tout Jérusalem, dit l'Incrédule ?

Mais pourquoi s'il y a un Dieu, dit l'Athée, ne brille-t-il pas à nos yeux ? C'est ainsi que le Désarraisonne sur la Résurrection de JESUS-CHRIST ; mais à qui JESUS auroit-il dû apparaître ? Combien de temps ? Combien de fois ? S'il avoit apparu aux Juifs, pourquoi ne se feroit-il pas montré aux Gentils, à tout l'Univers, dans tous les temps ? Pourquoi pas maintenant ? Plaintes insensées ! L'incrédulité ne seroit jamais contente. Elle auroit dit encore où que le CHRIST n'étoit pas mort ou que c'étoit un fantôme. Les Juifs se rendirent-ils à la descente visible du Saint-Esprit sur les Apôtres ? Enfin, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, ne devoient être crues, que sur le témoignage éprouvé des Disciples. Or ce témoignage rendu est aussi certain que la vue même publique de JESUS ressuscitant & montant au Ciel : car voici les caractères de leur témoignage.

Les Apôtres ont vu JESUS ressuscité ; ils l'ont touché, entendu parler, vu manger, marcher, ils l'ont examiné, éprouvé en toutes manières. Ils ont été d'abord défiants, incrédules, mais il ont été enfin forcés à convenir de sa Résurrection. Ces témoins ont été en grand nombre, de tout sexe & condition. L'épreuve a été longue, diversifiée & circonstanciée : ils ont été désintéressés dans ce point, ennemis même de JESUS-CHRIST. Tous ensemble ils en ont été si convaincus, qu'ils ont fait des miracles confirmatifs, & qu'ils sont morts dans les tourmens pour le soutenir, & cela sans se dédire, ni se contredire. Trouverait-on jamais pour aucun fait un témoignage si solidement appuyé ? Entrons dans le détail.

1.^o Malgré les annonces de la Résurrection du Sauveur, ils n'y comprennent rien. On va le troisième jour avec des parfums pour embaumer son corps ; les femmes ne le trouvent plus dans le tombeau ; elles vont dire aux Apôtres, qu'on a enlevé le corps & qu'elles ne savent où on l'a mis. Deux Apôtres y courent. Ils voient la pierre levée, le linceul de côté & le suaire plié, & rien autre chose. Cependant ils ne concluent encore aucune Résurrection ; mal-

gré le rapport des Anges & des femmes à qui le Sauveur a parlé, ils ne croient point, & tout leur paroît un rêve & un songe.

2.^o Deux Disciples aussi peu touchés de ces nouvelles, retournent à leur première profession sans aucune espérance. En chemin, Jésus se joint à eux ; il se fait connoître ; ils rapportent aux autres, qu'ils ont vu le Seigneur : néanmoins, *nec illis crediderunt*. Les Apôtres ne se rendent qu'aux preuves multipliées. JESUS paroît donc au milieu d'eux, il rassure leur frayeur : *c'est moi*, leur dit-il : *regardez mes mains & mes pieds, touchez-les ; voyez, un esprit n'a ni chair ni os*, comme j'en ai. Ils ne croient pas encore. Il ajoute : *avez-vous ici quelque chose à manger ?* Il mange devant eux du miel, & d'un poisson roti, & prenant les restes, il les leur donne, en disant ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous disois vivant avec vous ; il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent le sens des Ecritures.

3.^o Thomas n'est point à cette entrevue. Ses frères lui assurent qu'ils ont vu le Seigneur ; il n'en croit rien, il ne s'en rapporte qu'à lui-même. Les autres n'avoient que vu, mais il veut toucher, mettre ses doigts & les mains dans les trous des plaies de son corps. Il fit toutes ces épreuves, avant que de croire & de se rendre. J'omets les autres apparitions sur la mer de Tibériade, sur la montagne de Galilée où Jésus se fit voir, & parla à plus de cinq cens personnes assemblées, & dans la dernière entrevue il s'éleva à leurs yeux dans le Ciel. Certes, les Apôtres pendant quarante jours s'assurent de sa Résurrection par les instructions qu'il leur donne sur les Mystères, sur les cérémonies de son Culte, sur le plan de son Eglise. Quel nombre de témoins ! Qu'ils sont sur leurs gardes ! Ils ont pris plus de précautions que nous n'en eussions exigé. Peut-on se méfier de leur témoignage ?

4.^o Il est d'autant plus certain, que les Apôtres étoient très-intéressés à ne pas croire cette Résurrection ; car avec un Peuple tel que les Juifs prévenus pour leur Temple, pour leur Culte, & pour leurs Pontifes, à quoi s'exposent-ils de prêcher un fait qui tendoit à tout bouleverser

& à donner pour Messie celui qui ne l'étoit pas ; s'il n'étoit pas véritablement ressuscité ? Ils avoient pu suivre JESUS par ambition pendant sa vie ; mais si leurs projets ont échoué à la Croix, si leur Maître est toujours mort, quelle honte d'avoir été duppes ? Ils doivent se cacher ou convenir de leur méprise. Au lieu de se taire, ils publient sa gloire ; ils citent tous les témoins, les lieux, les circonstances de ses apparitions & de son Ascension. Personne ne les dément, ne les déceit. S'ils sont fourbes, peuvent-ils avoir tant de complices, sans religion, sans foi, sans remords & sans trahison ?

5.^o Cependant leur vertu, leur zèle, étonne l'Univers. On les voit charitables, humbles, doux, patients, généreux, intrépides. En prêchant, ils bravent les périls, ils essuient les tourmens ; ils renversent les Idoles, ils ne pensent qu'à glorifier Dieu, qu'à lui procurer de vrais adorateurs ; ils n'aspirent qu'au Ciel. Tant de beaux traits font-ils dans des Impositeurs & des Scélérats, tels qu'ils seroient, s'ils n'eussent été assurés de la Résurrection & de l'Ascension du Sauveur ?

6.^o Mais voici un témoin de ces deux Mystères, pris d'entre les ennemis les plus déclarés, *Saul* plein de fureur contre les Disciples de JESUS ; il les cherche, il les persécute à toute outrance ; JESUS se montre à lui en plein jour, le terrasse, le change en Apôtre même. Sans autre Maître, le voilà instruit de tout l'Evangile & en état de prêcher, & de confondre les Juifs & les Gentils. On fait ses succès. Il a fallu un coup de foudre pour le persuader, mais il l'est, & c'est un témoin qu'on ne peut révoquer en doute.

Tous ces témoins ont vu l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites. Ils ont opéré les miracles annoncés ; ils ont parlé les langues ; ils ont chassé les démons, guéri les malades ; leurs disciples les ont renouvelés, en confessant comme eux JESUS ressuscité & glorieux. Ils sont morts dans ce témoignage au milieu des tortures ; ce témoignage est donc assuré. Qui ne se rend pas à ce poids de preuves est impénétrable à toute vérité.

OBJECTION. » Doit-on plus de croyance à la Résurrec-

» tion , à l'Ascension de JÉSUS , qu'on en doit à l'appari-
 » tion de *Romulus* , au Sénateur *Proclus* , qui le vit ensuite
 » s'élever au Ciel ? »

RÉPONSE. Que le Fondateur de Rome ait été assassiné ou écrasé de la foudre , n'importe. On est sûr de sa mort , & le Peuple crut son apothéose ; mais quelle comparaison entre une apparition d'un moment & des entrevues fréquentes , longues & répétées ? *Proclus* vouloit cacher par cette fable le meurtre. Il parle seul , il n'a ni témoins , ni preuves. Il fit comme *Numerius-Atticus* , qui pour consoler l'Impératrice *Livie* , assura avec serment , avoir vu monter au Ciel l'ame d'*Auguste*.

OBJECTION. » Mais *Proclus* prophétisa en même temps
 » que le Peuple Romain seroit le maître de toute la terre ,
 » & Rome la capitale du monde ? »

RÉPONSE. La Prophétie étoit plus ancienne & répétée cent fois par les Orateurs. Le soupçon étoit fondé sur le caractère d'un Peuple sobre , ambitieux & guerrier.

7.^o JÉSUS a communiqué aux Apôtres le Saint-Esprit , le don des langues & des miracles. Saint *Luc* dans ses Actes en décrit l'histoire & les preuves. Cette descente du Saint-Esprit est annoncée par un grand vent & par des langues de feu qui se fixent sur chacun. Voilà les Disciples changés , pleins de lumières & de zèle ; ils publient les merveilles du Seigneur. Tout le monde accourt. Les Peuples divers les entendent avec étonnement. Voilà le fait. Or , qui a été leur maître ? Qui a pu dans une langue les former toutes en même temps avec la dignité & l'énergie propres à toucher tant d'auditeurs ? Ici l'artifice , l'illusion sont-ils possibles ? Tous ces Peuples ont-ils pu être trompés , devenir sourds ou visionnaires ? Tant d'étrangers se sont-ils entendus avec les Apôtres , qu'ils ne connoissent pas ? Leur nombre , leur religion rendent le complot impossible. Soupçonnera-t-on les Apôtres d'avoir appris toutes les langues ? En quel temps , ou de qui ? Quand JÉSUS-CHRIST auroit employé toute sa vie à les former , ils étoient trop grossiers , trop ignorans. D'ailleurs peut-on leur apprendre à se faire entendre à toutes les Nations par un seul & unique langage ?

Si ces faits sont inventés, à quoi s'expose saint *Luc* devant tant de Juifs & de Gentils? Cependant ils ont été crus, nul ne les a disputés; ils sont donc vrais? Il y a plus: c'est que ce don des langues, communiqué aux fidèles, a été admiré de tous les Païens, à Rome, en Grece, en Asie. Les Apôtres avoient donc prêché dans les langues de chaque Peuple, Latin aux Romains, Grec aux Corinthiens, &c. &c.? Ainsi chaque Peuple étoit témoin de ce don des langues.

8. Le fait des miracles opérés par les Apôtres est aussi incontestable. (*Act. ch. 3.*) Le perclus de naissance est âgé de quarante ans. On le porte tous les jours à la porte du Temple la plus fréquentée. Il est connu, devant tous, & en un moment il est guéri. Il saute de joie au milieu de la foule qui le reconnoît. *Luc* a-t-il été démenti par quelqu'un? Pouvoit-il tromper sur la mort d'*Ananie* & de *Saphire*? Pouvoit-on croire que l'ombre de *Pierre* guérissait les malades exposés dans les rues, à moins que cela ne fut publiquement certain? A-t-on pu douter ou contester la guérison du Paralytique *Enée*, étendu sur son lit depuis huit ans, & opéré par le seul nom de JESUS-CHRIST; la résurrection de *Tabithe* à Joppé; l'aveuglement de *Barjesu* à Paphos, qui convertit le Proconsul Romain; le rétablissement de l'Homme perclus, fait par saint *Luc* à Listres, miracle si notoire que les habitans prennent les Apôtres pour des Dieux; celui du jeune homme tombé du troisième étage & brisé; & cela devant les témoins de Troade; celui que fit saint *Paul* devant les Insulaires de Malte, &c.?

La fondation de tant d'Eglises assure, & les miracles qui ont autorisé les Apôtres à les établir, & la conviction générale de la vérité & de la notoriété de ces miracles. Saint *Paul* y rappelle toujours les fidèles, ou fervens, ou chancelans, comme au fondement inébranlable de leur foi. Ce don des Langues, des Miracles, des Prophéties, communiqué aux fidèles, étoit si public, si commun, que saint *Paul* fit des réglemens pour l'usage & pour le fruit qu'on en devoit faire. Auroit-il pu en imposer jusqu'à ce point, si on n'avoit rien vu ni entendu d'extraordinaire? Il reste donc établi que les promesses de JESUS-CHRIST aux Apô-

tres ont été parfaitement accomplies , & que ces promesses confirment la réalité de la Résurrection & de son Ascension.



R É V É L A T I O N .

§. I.

Nécessité d'une Révélation.

I. L'Homme , ce Roi de la nature , naît sujet à l'ignorance ; aux passions , aux misères & à la mort. Que d'erreurs & d'écarts dans le brillant de sa raison ! Que de bassesses & de révoltes dans la grandeur de sa destinée ! Son ame immortelle est asservie aux sens & subjuguée par les Créatures. D'où viennent ces contrariétés , cette double loi , cette opposition au bien ? De l'aveu des Païens mêmes , l'homme ainsi dépravé n'est pas sorti tel des mains de son Créateur. Quelle est l'origine de ce dérèglement ? La révélation seule peut dénouer cette énigme.

II. La Religion naturelle nous donne , il est vrai , certains principes ; mais nous fournit-elle des motifs efficaces pour combattre nos contradictions & pour remplir nos devoirs ? Offre-t-elle des remèdes à nos maux , des ressources à nos chûtes , des objets à nos desirs & à nos besoins ? Quelle récompense assure-t-elle à la vertu ? Quelle punition au vice ? Les plus sages Philosophes eurent quelques notions de Dieu , de l'homme & de ses devoirs. Mais dans ce peu de lumières , que de ténèbres & d'extravagances ! Leur science n'aboutit qu'à les rendre vains , superstitieux , idolâtres. L'homme a donc besoin d'un nouveau flambeau qui éclaire & dirige mieux sa raison. Jusqu'ici elle a été insuffisante ; & les hommes n'ont fait que l'obscurcir par leurs erreurs & leurs vices.

III. L'homme , fait pour la Religion , doit à Dieu un culte réglé & convenable. Or au milieu de tant de Religions , si opposées , qui se disent établies sur la raison , qui

R É V É L A T I O N .

134

le fixera sur celle qu'il doit suivre ? De plus , il faut un culte public , pour la Société ; que dira la raison sur ce détail ? Il faut donc que Dieu daigne nous instruire tous ; car il ne peut être indifférent sur toute sorte de culte. Sa sagesse qui a tout réglé dans l'Univers n'a pu l'abandonner au caprice de chaque tête. Son culte intéresse sa gloire ; & il est le premier devoir de la Créature. En voulant être honoré , il ne peut agréer qu'un culte digne de lui. Il a donc déterminé les louanges , les rites & les victimes qui lui plairoient : & comment les discerner sans la révélation ?

Qu'on ne dise pas que , comme un Roi ne s'amuse pas à regarder des fourmis , Dieu à plus forte raison se soucie peu de nos hommages. La différence est infinie. Un Roi n'est , ni le créateur de la fourmi , ni le maître de la nature. Son esprit & son attention sont bornés. Dieu est l'intelligence infinie ; rien ne l'occupe , ni le distrait. Le Soleil éclaire , chauffe la boue , sans s'abaisser. La petitesse du sujet fait voir la grandeur & la bonté du Maître. En un mot , si Dieu ne connoît rien , il est sans intelligence ; s'il voit , & qu'il se contente de tout , il est sans discernement ; sans sagesse ; s'il ne récompense pas plus celui qui l'honore , que celui qui l'outrage , il est sans justice ; il n'est point Dieu. Ainsi tout homme qui raisonne est convaincu qu'il a des loix , des devoirs , & des inclinations contraires à ces devoirs ; que ces contrariétés de bien & de mal , de grandeur & de misères , ne peuvent venir ni de lui , ni de Dieu , mais de quelque punition extraordinaire qu'il ne peut connoître dans sa source que par une nouvelle lumière d'en haut. Sans cette révélation , l'homme est un criminel sans cause , un ingrat sans culte , un malade sans remèdes , & un mystère incompréhensible : c'est un insensé qui marche dans les ténèbres , & qui meurt dans le désespoir. Mais la révélation est un fait , & on ne dispute point contre les faits.

Existence de la Révélation.

La certitude de la révélation ne peut se tirer que de l'évidence des faits qui la prouvent. Je ne doute point , qu'il y ait eu un *César* , un *Mahomet*. L'histoire le dit ; & quand une foule de témoins me certifient une chose , quelque anciens & éloignés qu'ils soient , dès qu'ils parlent de bonne foi , le bon sens croit leur témoignage ; mais où trouver ces témoins véridiques de la révélation ?

J'ouvre les Histoires ; je fouille chez les Nations les plus connues ; mais je ne découvre par-tout qu'ignorance , erreur & superstition. En Grèce , en Egypte , à Rome , j'y vois la divinité multipliée par mille fables , sous mille images ridicules ; j'y vois des hommes déifiés , des bêtes adorées , & des crimes autorisés. Je ne trouve nulle part aucun vestige du commerce de Dieu avec ses Créatures. Tout y est bizarre , indécent , cruel & extravagant.

Dans le cours des siècles , je ne rencontre qu'un Peuple fort ancien , & isolé du reste des Nations , qui a une loi & des lumières particulières. Conformément à la Religion primordiale , il n'adore qu'un seul Dieu , Créateur du ciel & de la terre. Ses livres sont les plus anciens qui soient au monde ; & dans les fastes , dans le culte essentiel de ce Peuple , dans ses loix politiques & religieuses , tout paroît si naturel , si suivi , si divin , que s'il y a une révélation , elle ne put se trouver d'abord que chez les Juifs , & ensuite chez les Chrétiens qui leur ont succédé , & qui seuls prétendent la posséder. Examinons donc s'il est vrai , que par eux Dieu ait parlé aux hommes ; s'il leur a fait connoître sa volonté suprême ; s'il a fait avec la terre une alliance ; si cette alliance est tracée sur des actes authentiques.

Or , je prétends , 1.^o Que Dieu a commencé & préparé cette alliance par les Juifs dans l'Ancien Testament. 2.^o Qu'il l'a consommée dans le Nouveau chez les Chrétiens ; & que c'est *Moyse* & *JESUS-CHRIST* (Voyez ces

deux articles) qui nous ont communiqué cette révélation si nécessaire pour remédier aux besoins du genre humain.

ROUSSEAU.

Caractère de ses Ouvrages.

Cet Auteur débuta par soutenir une opinion outrée sur les Sciences. Il employa toute la profondeur de l'érudition, toutes les ressources de l'éloquence & du génie, pour en montrer les dangers & les suites funestes, relativement aux mœurs. Ce paradoxe n'étoit pas nouveau; mais il lui donna les graces de la nouveauté par un ton d'éloquence forte & énergique dont nos Sybarites n'avoient pas encore d'idée.

La Religion ne s'intéresse pas aux disputes littéraires, elle n'entre que fort peu dans celle-ci; mais M. *Rousseau* l'a mêlée dans ses autres Ouvrages, & d'abord dans son *Discours sur l'origine des conditions*. Cet Ouvrage célèbre est plus capable qu'aucun autre d'humilier la nouvelle Philosophie. Elle prétend seule instruire l'Univers, dissiper ses ténèbres, chasser les préjugés & la superstition, réformer, épurer la Religion, faire briller par-tout un nouveau jour, en un mot, apprendre à penser; & voilà qu'elle finit par mettre l'homme au niveau de la brute. On ne peut disputer à M. *Rousseau* tous les avantages & les talens de cette Philosophie, le raisonnement, le calcul, l'érudition, l'éloquence, le feu, la modération même, & un desir d'annoncer le vrai. Mais qu'est-ce que ces avantages, lorsqu'on ne s'en sert que pour attaquer la Religion?

M. *Rousseau* veut égaler l'homme à la bête. Il borne l'homme métaphysique & moral aux besoins physiques & aux pures sensations. Semblable à l'animal quant aux idées, il n'en diffère que du plus au moins. En sortant du cercle étroit des fonctions animales, il est sorti pour ainsi dire de son être. Les maisons, les habits, la réunion des familles,

les sentimens d'estime , les liens de la société , l'agriculture & les arts sont autant de traits de la dégradation de l'homme. Les loix en affermissant cet état ont consommé le malheur du genre humain.

Ce système de délire n'avoit pas besoin , ce semble , d'être réfuté. Il faut abandonner à lui-même , & à ses vaines idées l'Ecrivain misanthrope , qui prétend que la destination de l'homme est de vivre seul dans les forêts , nud , désarmé , sans liens ni de mariage , ni de famille , plus solitaire & plus farouche que les Ours qui du moins habitent avec leurs femelles dans des tanières.

On a donc abandonné les idées de M. *Rousseau* , comme les rêves d'un Solitaire malade & souffrant ; heureux s'il n'avoit pas donné dans des écarts plus grands !

Emile est la consommation de l'impiété de M. *Rousseau*. Parmi une foule de vérités exprimées avec force , & revêtues de son style mâle & imposant , que d'opinions insensées , que de paradoxes hazardés , que d'idées dangereuses n'y trouve-t-on pas ! On y fait , à la vérité , un éloge sublime de l'Evangile ; mais les miracles , les Prophéties qui établissent l'authenticité de ce Livre divin sont attaqués sans ménagement. M. *Rousseau* n'écoutant que la voix téméraire de sa raison , pèse tout à la balance de la Philosophie , & détruit peut-être sans le vouloir , les plus solides fondemens de la vertu.

On sait quel sort a eu *Emile*. Le Parlement de Paris condamna l'Auteur & le Livre. M. *Rousseau* se tourne vers sa Patrie ; & ses Citoyens aussi indignés que les Etrangers lui ferment leurs portes. Proscrit , errant , il trouve un asyle en Suisse , d'où il croit foudroyer ses ennemis. C'est de-là que sont parties ses *Lettres de la Montagne* , où toutes ses erreurs sont reproduites , où sa doctrine sur les miracles se montre avec la parure de l'éloquence la plus vive & la plus naturelle , & l'art le plus doux & le plus insidieux. Il tâche d'intéresser les cœurs , autant que de convaincre l'esprit , & il n'y réussit que trop. On pleure sur son aveuglement , on plaint ses malheurs , & en étant touché pour l'Auteur , on pardonneroit peut-être à l'Ouvrage , si les attentats contre la Religion pouvoient se pardonner. Ces lettres dan-

gereuses causèrent une fermentation parmi les Ministres Protestans qui fut funeste à leur Auteur. Obligé de quitter ce nouvel asyle, il se refugia en Angleterre, s'y brouilla avec ses amis, & n'y trouvant plus que des dégoûts, il quitte cette terre étrangère où il croyoit avoir tant d'Admirateurs & où il n'a vu que des jaloux & de mauvais plaisans. De telles vicissitudes dans la vie d'un homme prouvent que son caractère est peu sociable, & nous avouons que M. *Rousseau* ressemble plus à *Diogene* qu'à *Socrate*. Mais s'il a l'humeur du cynique d'Athènes, il a plus de vertus que lui. Il est charitable, généreux, bienfaisant. Sa main a plusieurs fois séché les pleurs des malheureux; sa bourse s'est ouverte à leurs besoins; son cœur à leurs chagrins. Il n'a pas fait, comme d'autres Ecrivains, un trafic honteux de sa plume & de ses talens. Il n'a point trompé le Public par des Editions frauduleuses; il n'a point vendu le même Manuscrit à différens Libraires. Ses Ouvrages auroient pu l'enrichir; ses protecteurs lui auroient procuré des places considérables, & il a voulu demeurer dans sa médiocrité, se contentant du pur nécessaire, sobre, tempérant, juste, couchant sur la dure, remplissant tous les devoirs d'un Philosophe, autant qu'on peut les remplir, quand on n'est pas Chrétien. Plaise à ce Dieu qui lui a dicté un si bel éloge de la morale Evangélique, lui inspire plus de foi pour ses dogmes, & ouvrir ses oreilles à la voix de la grace, & ses yeux à la lumière de la vérité! (Voyez ESPRITS - FORTS & QUERELLES PHILOSOPHIQUES.)

SAINT-EVREMONT.

Avis sur les Auteurs qui publient des productions scandaleuses sous le nom des autres.

Nous savons que *Saint-Evremont* n'étoit qu'un Epicurien; mais comme il n'a rien écrit de formel contre la Religion, nous ne l'aurions pas placé dans ce Dictionnaire, si l'on

ne s'étoit servi de son nom pour débiter des écrits licencieux. Tel est un Ouvrage intitulé *Analyse de la Religion*, qu'on a décoré du nom de ce célèbre Ecrivain. Il est évident que cet écrit n'est pas de lui; il étoit incapable par sa façon de penser de faire un livre contre le Christianisme, & plus incapable encore de se tourmenter l'esprit à des recherches épineuses d'histoire, & à des raisonnemens profonds de métaphysique. Il faut donc mettre cette production pernicieuse au rang de tant d'autres, dont les véritables Auteurs se cachent derrière un mort respectable, qui ne peut plus porter la peine de leurs sottises, mais qui en recueille la honte aux yeux des hommes peu instruits. C'est ainsi que dans le cours de l'année 1768, on a vu sortir du magasin d'impiété établi près d'un lac; le dîner de Mylord Bolingbroke par saint Hyacinthe; le dialogue du douteur & de l'adorateur, par l'Abbé de Tilladet, les pensées de la Mothe le Vayer & de l'Abbé de saint Pierre, &c. &c. Il n'est pas inutile d'avertir qu'aucun de ces écrits n'est de ceux dont ils portent le nom. L'aigreur du style, l'entassement des sarcasmes, de mauvaises plaisanteries & des blasphèmes désignent assez dans quel terrain ces fruits funestes ont dû croître. L'Auteur a beau se couvrir d'un voile; on voit la figure à travers, & ce n'est pas celle d'un homme doux, modéré & honnête.

Au reste nous avons dit que Saint-Evremond étoit incapable par sa façon de penser d'écrire contre le Christianisme; & cela est vrai. Il avoit assez de bon sens, pour penser, qu'il est du devoir du Citoyen de respecter la Religion de ses pères & de sa patrie. Il ne pouvoit souffrir que de misérables petits-maitres en fissent un sujet de plaisanterie. *La seule bienséance & le respect qu'on doit à ses concitoyens*, disoit-il, *dépendent une pareille licence*. Tout homme bien né & qui n'a pas dépouillé toute honte pensera de même. Quant à ceux qui ont violé depuis longtemps l'honnêteté publique, ils peuvent se permettre tout ce qu'ils voudront; on n'a plus rien à dire à un homme qui vous insulte du haut du grenier, où ces indécences l'ay fait confiner.

SAINT-FOIX.

Réflexions de cet Auteur sur la nouvelle Philosophie.

ON a accusé cet Auteur d'incrédulité, & nous ne l'ignorons point. Les *Lettres Turques* qu'on lui attribue, ont donné des soupçons sur sa Religion. Ne cherchons point à l'excuser; mais en supposant qu'il ait été incrédule, les réflexions qu'il fait sur la nouvelle Philosophie n'en auront que plus de force. Voici comment il apostrophe ces nouveaux Charlatans de sagesse, qui dressent des tréteaux; pour prêcher ce qu'il ne faudroit pas même dire à l'oreille:

» Petits Aigles, qui planez si dédaigneusement au-dessus
» de vos chétifs compatriotes; nouveaux phénomènes dans
» la littérature, je prends la liberté de vous considérer
» dans votre apogée, & je crois m'appercevoir que les
» rayons de votre gloire ne sont composés que de para-
» doxes, d'idées singulières, de traits contre les femmes;
» contre votre nation, & d'un vernis d'irrégion....

» Il parut il y a environ quarante ans, deux petits Ou-
» vrages, les *Dialogues des Dieux*, & les *Lettres Galantes*
» & *Philosophiques*. Le but de l'Auteur étoit d'affoiblir;
» de confondre & de brouiller toutes les idées, tous les
» principes de morale qui guident ordinairement les hom-
» mes. »

» Il tâchoit d'établir que la fausseté, l'avarice, la paresse
» & l'ingratitude ne sont point des vices; que la pudeur &
» la chasteté ne sont pas des vertus; qu'un mari, loin de
» s'opposer aux galanteries de sa femme, peut en tirer
» vanité; qu'un fils ne doit à ses parens aucune recon-
» noissance, ni de la vie qu'il en a reçue, ni de l'éduca-
» tion qu'ils lui ont donnée, & qu'on n'est obligé ni
» d'aimer, ni de servir, ni de défendre la Patrie. Ne seroit-
» il pas plaisant qu'en blutant, rechallant & commentant
» deux Ouvrages (je me sers du terme) si méprisables de

» toutes façons , ne seroit-il pas plaissant , dis-je , qu'on
 » s'imaginât que la Philosophie des mœurs fait depuis quel-
 » ques années de grands progrès parmi nous ? »

» C'est pour être utile que Dieu vous a donné des ta-
 » lens ; c'est pour vous mettre en occasion d'être bienfai-
 » sant , qu'il vous a donné des richesses : il me semble que
 » cette vieille morale de l'Evangile vaut bien celle de la
 » nouvelle Philosophie. » (*Essais sur Paris*. Tome IV , pag.
 92 , 93 & 94.)

On voit par ce morceau que si M. de Saint-Foix a été infecté des principes de la nouvelle Philosophie , il s'en est fagement repenti. Plut à Dieu que l'exemple de cet homme d'un esprit si fin & si éclairé , & d'un caractère si aimable , pût toucher ceux qui l'avoient égaré , ou qui s'étoient égarés avec lui !



S A I N T S P E R E S.

*Injustice des Philosophes modernes , lorsqu'ils rendent
 compte des sentimens des Saints Pères.*

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a outragé les Saints Pères , dans plusieurs endroits de son abominable Ouvrage. Nous n'entreprendrons pas ici de les venger. Ils existent depuis des siècles ; ils existeront autant que la Religion ; & le *Dictionnaire Philosophique* ne sera vraisemblablement qu'une brochure de quelques jours. Bayle non moins téméraire , n'épargna ni les *Augustin* , ni les *Basile* , ni les *Chrysostôme* , ni les *Tertullien* , ni les *Lactance* , ni les *Ambroise*. Il fit plus ; il leur imputa des sentimens qu'ils n'avoient jamais eus. Nous nous bornerons à un exemple tiré du *Journal de Trévoux* , mois de Mai 1755.

Le Philosophe *Anaxagore* abandonna ses terres à la merci des bestiaux pour s'appliquer uniquement à l'Astronomie & à la Physique. Ce fait donne occasion à Bayle de critiquer saint *Jean Chrysostôme* ; avec quel succès ? Nous en laissons juge le Lecteur. *Je suis surpris* , dit notre Aristarque

que saint Chrysostôme ait blâmé ce noble désintéressement ; & qu'il l'ait traité de folie & de bêtise. N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils, qui traitent de foux & de stupides tous les Chrétiens qui renoncent à leurs patrimoines, pour se retirer dans des solitudes ? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal par-tout, selon qu'on est rempli de préjugés.

Remarquons, avant tout, que saint Chrysostôme ne parle point du Philosophe Anaxagore. Ensuite écoutons-le dans la septième Homélie sur les Actes des Apôtres. Les premiers fidèles, dit-il, distribuoient leurs biens aux pauvres, selon les besoins d'un chacun : ce qui n'étoit pas une chose vaine, comme l'action des Philosophes, dont les uns quittent leurs terres, les autres jettent beaucoup d'or à la mer. Or ceci, ajoute le saint Docteur, n'étoit pas un mépris des richesses, mais une folie & une sottise. D'ailleurs, le démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas possible de faire de bons usages de l'argent.

On voit que la pensée du saint Evêque est très-belle. Les Philosophes abandonnent leurs terres & leur or sans motif raisonnable, bien loin d'être portés à cette action par des raisons aussi sublimes que celles des Chrétiens, qui se retirent dans les déserts. Le renoncement des Philosophes n'étoit pas non plus comparable, pour le mérite & pour la générosité, aux distributions que les premiers fidèles faisoient de leurs biens, soulageant les pauvres, & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du nécessaire. Saint Chrysostôme ajoute en même temps un mot contre les Manichéens de son temps, qui calomniaient les créatures de Dieu ; l'or, l'argent, les possessions ; calomnie qui ne pouvoit être qu'un effet des artifices du démon. Demandons présentement si le préjugé fait parler le saint Docteur, ou s'il a voulu rendre la pareille aux Gentils, qui se moquoient de la Philosophie toute céleste des Chrétiens ? (Voyez le N.º VI. de l'Article RELIGION.)

Bayle, M. de V., le Marquis d'Argens ont intenté un procès à saint Augustin, qu'ils regardent comme le Patriarche de l'Intolérance. Ils l'accusent d'avoir soutenu qu'il falloit détruire, exterminer les Hérétiques ; c'est une calomnie. Ce grand Docteur a eu un zèle ardent pour ramener les

errans au sein de l'Eglise. Il a consacré ses soins ; ses travaux à ce grand Ouvrage ; mais il n'a employé que des voies de charité & de douceur. En voici une preuve bien décisive. Les Donatistes & les Circoncillions remplissoient l'Afrique de troubles , de ravages & de meurtres. Après avoir tenté tous les moyens possibles pour arrêter ces désordres , les Empereurs furent enfin forcés de publier des Edits sanglans contre ces furieux. Saint *Augustin* craignant qu'on n'exécutât ces Edits dans toute leur rigueur , écrit au Comte *Marcellin* , « nous pourrions , lui dit-il , dissimuler leur mort ; puisque nous ne les avons ni accusés , ni » présentés devant vous ; mais nous serions fâchés que les » souffrances des serviteurs de Dieu fussent vengées par la » loi du Talion. » Il écrit au Proconsul *Apringius* , qui devoit juger ces criminels ; & en lui faisant la même prière. » Si j'avois , dit-il , affaire à un Juge qui ne fût pas Chrétien , je ne lui parlerois pas ainsi , mais je n'abandonnerai pas pour cela la cause de l'Eglise ; & s'il vouloit » bien m'écouter , je lui représenterois que les souffrances » des Catholiques devoient être des exemples de patience , » qu'il ne faut pas ternir par le sang de leurs ennemis. » Ces traits éclatans de modération peignent-ils l'ame d'un persécuteur ?

Saint *Jérôme* n'a pas été plus épargné. M. de V. dans la grave préface de ses *Contes de Guillaume Vadé* l'accuse d'avoir été le plus colère de tous les hommes , & d'avoir dit de très-grosses injures à ceux qui ne pensoient pas comme lui. D'autres Satyriques lui ont reproché de n'avoir pas été retenu par les liens les plus sacrés de la Société , & d'avoir exalé sa fureur & sa bile contre *Ruffin* , parce qu'il avoit embrassé les opinions d'*Origene*. Voici le récit sincère du fait. *Ruffin* ayant fait une traduction infidèle d'*Origene* , y joignit une Préface , où désignant saint *Jérôme* , il insinuoit qu'il n'avoit entrepris cet Ouvrage qu'à sa prière. Saint *Jérôme* fut obligé de se justifier ; son silence l'auroit fait passer pour un Partisan des erreurs d'*Origene*. Il écrivit à *Ruffin* , & se plaignit doucement de cette Préface , où feignant de le louer , il l'accusoit en effet d'*Origénisme*. Il le prie de ne plus agir ainsi. Quoi de plus équitable ! & peut-on sur un procédé si

doux fonder des reproches si amers & si injurieux ? Il est vrai que la solitude & les infirmités avoient donné au caractère de saint *Jérôme* une teinture de mélancolie & d'aigreur qu'il se reprochoit lui-même. Mais ces légères imperfections qu'il ne faut pas exagérer étoient couvertes par de grandes vertus ; mais quelles qualités peuvent effacer les égaremens de nos Philosophes modernes ? Est-ce à des hommes qui se sont livrés aux emportemens les plus grossiers pour une égratignure , à trouver le style de saint *Jérôme* trop violent ? Nous disons la même chose de saint *Bernard*, & des autres Pères auxquels nos Philosophes doux & modérés reprochent trop de vivacité.



S A L O M O N.

De la mort d'Adonias ; du temple de Salomon,

M. de V. blâme beaucoup *Salomon* ; il lui reproche surtout la mort d'*Adonias* son frère. Il est vrai que *Salomon*, en montant sur le trône, lui avoit promis la vie, s'il se comportoit en homme de bien. Mais à peine *David* eut expiré que le desir de régner le ranima dans son cœur. *Joab*, le chef des troupes, & *Abiathar* le grand-Prêtre étoient d'intelligence avec lui. Il étoit à présumer que les cabales produiroient des intrigues funestes. *Salomon*, voyant les desseins ambitieux de son frère, qui demandoit en mariage *Abisag*, la Sulamite qui avoit rechauffé la vieilleesse de *David*, pour favoriser ses vues, ordonna qu'on le fit mourir. Il infligea la même peine à *Joab*, souillé par les meurtres d'*Abner* & d'*Amasa*, & exila le grand-Prêtre *Abiathar*. La justice ne fut violée dans aucun de ces châtimens. *Salomon* fut dégagé de la sienne. Il pouvoit lui pardonner ; mais l'intérêt de l'état demandoit une prompte justice.

Quant aux richesses que *David* laissa à *Salomon* ou que celui-ci se procura par le moyen de ses flottes, il faut voir les commentateurs. Cette matière demande des discussions trop longues, pour qu'un Ouvrage, tel que celui-ci, puisse

les composer. Examinons actuellement ce que notre Auteur dit du Temple dans son *Dictionnaire* prétendu *Philosophique* & sur-tout dans sa *Philosophie de l'histoire*.

Pour connoître le Temple des Juifs , il faut représenter la forme des Temples anciens qui étoient bien différens des nôtres. Rapportons la description que fait *Strabon* de quelques Temples de l'Egypte qu'on voyoit de son temps. » On trouve d'abord , nous dit-il , une grande place ; de-là » on entre dans un grand vestibule , ensuite dans un autre , » & enfin dans un troisième , après quoi on rencontre un » vaste parvis qui est devant le Temple. Au fond de ce » parvis est un bâtiment d'une grandeur médiocre qui est » le Temple proprement dit. » Ainsi , rien ne paroît plus Auguste que les bois sacrés , les parvis , les portiques , les cours , qui accompagnent ces Temples. C'étoit à peu-près sur cette forme qu'étoit construit le Temple de Jérusalem. Le troisième livre des Rois cité par l'Auteur , ne parle que du Temple proprement dit. Il dit peu de chose de ses accompagnemens ; mais nous les trouvons décrits dans *Ezéchiel* , depuis le chapitre quarante jusques à quarante-six. On y trouve d'abord le parvis d'*Israël* large de cent coudées ; or la coudée chez les Hébreux avoit vingt pouces , & presque demi ; ainsi le parvis d'*Israël* avoit cent soixante & dix pieds de largeur ; ensuite on voyoit le parvis des Prêtres qui avoit la même largeur. Ces deux parvis étoient précédés d'une vaste cour , dont le mur qui en faisoit l'enceinte avoit six cens coudées , c'est-à-dire , mille vingt-cinq pieds de roi en quarré. Mais , dans le temps qu'il fut bâti après le retour de la captivité , on établit dans la première cour , le parvis des Gentils.

Le Temple proprement dit , étoit composé du vestibule de trente-quatre pieds deux pouces de longueur , le Saint de soixante & huit pieds quatre pouces , le Sanctuaire de vingt coudées ou trente-quatre pieds deux pouces en longueur & autant en largeur , ce qui fait pour la longueur du Temple proprement dit , cent trente-huit pieds huit pouces & non pas quatre-vingt dix pieds sur trente de face , comme le dit l'Auteur. Le troisième Livre des Rois rapporte en effet que le Temple n'avoit que 60 coudées ;

mais dans le verset suivant il est dit, qu'outre ce bâtiment de 60 coudées, il y avoit un portique, ou vestibule de vingt coudées de long. C'étoit dans le parvis que logeoient les Prêtres, & non pas dans des appentis de bois adossés à la muraille du Temple. Ces entablemens adossés à la muraille du Temple dont il est parlé dans le troisième Livre des Rois, étoient des galeries qui étoient occupées pendant le service public. C'est sur ce plan qu'on peut se former une idée du Temple de Jérusalem. *Les fenêtres*, dit l'Auteur, *qui étoient beaucoup plus étroites en dehors qu'en dedans, ressembloient à des meurtrières.* Cependant *Ezéchiel* nous apprend qu'elles avoient la même dimension que la porte orientale; or la porte orientale avoit treize coudées de haut, & dix coudées de largeur, ce n'étoit donc pas des meurtrières. Il est dit, qu'elles étoient plus évasées en dedans qu'en dehors, & cela devoit être dans des murs de six coudées ou dix pieds d'épaisseur.

Quant au second Temple qui fut bâti après la captivité, il est vrai qu'il n'étoit pas si somptueux que celui de *Salomon*; mais on ne peut pas dire que c'étoit bien plutôt une grange qu'un Temple. Le Livre d'*Esdras* nous apprend, dit notre Philosophe, que les murs de ce nouveau Temple n'avoient que trois rangs de pierre brute, & que le reste étoit de simple bois.

Esdras rapporte que *Cyrus* donna ordre de rebâtir le Temple qui devoit avoir soixante coudées de hauteur & autant de largeur, & qu'il devoit y avoir trois ordres de pierres non polies: mais comme il ne fut achevé que sous *Artaxercès* longue main, il y a apparence qu'on le finit d'une manière plus magnifique, puisqu'*Artaxercès* donna cent talents d'argent pour le finir; or le talent, suivant la manière de compter des Juifs, valoit 4867 livres 3 sols 9 deniers de notre monnoie; ce qui fait près de 500000 livres. Avec cette somme seule on devoit bâtir une plus belle grange que ne le sont celles de nos campagnes. Notre Auteur ajoute qu'*Hérode* fut obligé, comme nous l'apprend *Josèphe*, de démolir le Temple de *Nehémie* qu'il appelle le Temple d'*Aggée*. Ce n'est pas la manière dont *Josèphe* nous présente ce fait. Il faut entendre qu'il le fit réparer, agrandir & embellir, mais non pas entièrement démolir, tout au plus quelques

parties qui tomboient de vétusté. Voilà en substance tout ce que j'ai pu recueillir sur les Temples des anciens , & ce que l'Ecriture sainte nous apprend du Temple de Jérusalem , qui fut le premier Temple élevé au vrai Dieu. On peut juger maintenant de l'exactitude de notre Philosophie dans les faits historiques qu'il nous a cités. Vous voyez dans tout ce Livre , que lorsqu'on y cite l'Ecriture , c'est toujours à faux , ou à contre-sens. Dans le Chapitre des Temples que je viens de citer , l'Auteur s'exprime ainsi : Il est dit , au troisième Livre des Rois , que l'édifice avoit soixante coudées de long , & vingt de large , c'est environ quatre-vingt-dix de long sur trente de face ; il n'y a guère de plus petit édifice public. Il est dit en effet que le Temple avoit soixante coudées dans le Chapitre sixième ; mais un homme impartial auroit ajouté ce qui est dit au verset suivant ; c'est-à-dire , qu'outre le Saint & le Sanctuaire qui avoient soixante coudées , il y avoit un vestibule à l'entrée du Temple , qui avoit vingt coudées de long , & qui faisoit partie du Temple. Il n'auroit pas omis ce qu'*Ezechiel* nous en dit , qui en parle d'une manière si étendue. Il ne nous auroit pas donné de fausses idées sur la coudée des Juifs. Il ne nous auroit pas représenté comme des apprentis les galeries de bois de cedre que *Salomon* fit construire dans le Temple. Enfin il auroit écrit en Historien & non en Romancier satyrique.

Quant aux autres accusations intentées contre *Salomon* , voyez CANTIQUE DES CANTIQUES , ECCLÉSIASTE & PROVERBES.

SCEPTICISME ; voyez PYRRHONISME.

SENSATIONS ; SONGES , voyez AME , BÊTES , MATERIALISME.



SERVET.

Histoire de sa vie & de sa mort.

Michel Servet naquit à Villa-Nueva en Aragon en 1509, ou en 1511, à Tudelle dans le Royaume de Navarre. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua sans relâche à des études sérieuses. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de quatorze ans, il entendoit le Latin, le Grec & avoit quelque teinture de l'Hébreu, de la Philosophie, des Mathématiques, & de la Théologie Scholastique. Son Père l'envoya étudier en Droit à Toulouse, où il commença à s'élever des doutes dans son esprit sur le Mystère de la Trinité. Ces doutes se fortifièrent en Italie, où il alla à la suite du Confesseur de *Charles-Quint*. Il se rendit de-là en Allemagne & y perdit son Maître, & le seul soutien de sa foi chancelante.

Servet, devenu indépendant par cette mort, résolut de s'ériger en réformateur de la Religion. Il se rendit à Bâle en 1530, & il conféra de ses sentimens avec *Æcolampade*. Ce Théologien avoit alors quarante-huit ans, & *Servet* étoit au plus dans sa vingt-deuxième année. Le premier touchant à la vieillesse & chargé d'occupations, ne dédaigna point néanmoins de se prêter aux desirs d'un étranger à peine sorti de l'enfance. Mais l'Ecolier, en jeune étourdi, se permit les expressions les plus révoltantes en public & en particulier contre celui qui l'instruisoit & contre le Mystère qu'il défendoit. La présomption de la jeunesse & la vanité espagnole ne suffirent point pour expliquer cette conduite. Il faut y ajouter un esprit aigré, une humeur chicaneuse & un orgueil peu commun. C'étoit le caractère de *Servet*.

De Bâle, *Servet* alla à Strasbourg, pour conférer aussi avec *Bucer* & *Capiton*. Il irrita tellement le premier de ces Théologiens, qui étoit assez modéré, qu'il dit en chaire, qu'il méritoit qu'on le mit en pièces, & qu'on lui arrachât les

entrailles. En partant de Bâle , il laissa un manuscrit entre les mains d'un Libraire. C'étoit un Ouvrage où il avoient la Trinité. L'Imprimeur n'osant le mettre sous-pressé l'envoya à Haguenau , où Servet se rendit pour accélérer l'édition. L'Ouvrage parut en 1531 , & l'année suivante il en publia un second sur la même matière. Le premier étoit intitulé : *De Trinitatis erroribus , libri septem* , in-8.^o sans lieu d'impression. Cet Ouvrage est si rare , (*) qu'on n'en connoît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raison de cette rareté , vient de ce que tous les gens de bien s'empresserent d'anéantir cette horreur , qui d'ailleurs est très-peu recommandable pour le style.

Il y a si peu de bon sens (dit *Richard Simon* ; dans sa *Bibliothèque critique* , tom. I , pag. 32.) dans tout cet Ouvrage impie , que s'il étoit devenu commun , on n'auroit que du mépris , & pour le Livre & pour l'Auteur. Il y est si embarrassé , si obscur , si entortillé sur les matières qu'il traite , qu'on voit bien qu'il ne les entendoit guère. Le dogme de la Trinité y est combattu d'une manière choquante. Il appelle les trois personnes une *pure imagination* , une *chimère* , des *Dieux métaphysiques*.

Son grand but est de montrer que les noms de JÉSUS & de CHRIST , & celui de *Fils de Dieu* , ne désignent qu'un homme ; & il tâche de le prouver par plusieurs passages de l'Écriture Sainte. Il explique plusieurs autres passages conformément à son système , & il répond aux objections des Orthodoxes. On peut aisément entendre cette partie de son Livre ; mais lorsqu'il explique ses pensées sur la personne de JÉSUS-CHRIST , ce qu'il dit est inintelligible.

Le second Ouvrage de Servet est intitulé : *Dialogorum de Trinitate ; libri duo* , in-8.^o 1532. Il rétracte dans son Avertissement tout ce que renfermoit son premier Ouvrage. Ce n'est pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité soit faux , mais parce que son Livre est imparfait , & la production d'un enfant. L'Anti-Trinitaire se conduisit en homme qui vouloit avoir des Disci-

[*] Cet Ouvrage & le suivant ont été contrefaits depuis quel-que temps en Allemagne ; consultez sur cette contrefaçon la *Bibliographie instructive* , tom. I , n. 754.

ples. Il envoya ses Ouvrages en Italie ; & ils s'y répandirent en tant d'endroits , que *Mélancton* se crut obligé d'écrire en 1539 , une Lettre au Sénat de Venise , pour le prier de préserver les Etats de la République des erreurs abominables de *Servet*. Son second Ouvrage n'étoit ni mieux écrit , ni plus clair , ni plus méthodique que le premier , & il n'est pas moins rare. Sa présomption & sa vanité y paroissent à découvert. Il croyoit être en droit d'écrire contre la Trinité avec autant de liberté , que les prétendus Réformateurs écrivoient contre l'Eglise ; & il se trompoit.

Servet , se voyant sans ressource en Allemagne , & en horreur à la plupart des Eglises réformées , se détermina à passer en France , pour se perfectionner dans la Médecine. Il étudia sous *Sylvius* & *Fernel* , célèbres Professeurs , & reçut le bonnet de Docteur. Il fit paroître en 1535 , à Lyon , une édition de *Ptolomée* , in-fol. qui est très-rare. Elle est marquée au coin de ses autres Ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée , qui se trouvoit dans la premiere édition à la tête de la douzieme Carte , forma un chef d'accusation contre lui , dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Voici ce passage tel qu'il a été traduit par M. de la Chapelle , dans le tome II. de la *Bibliothèque raisonnée*.

» Les Livres de la Bible , & *Joséphé* , qui les a suivis ,
 » appellent cette terre Canaan , & la disent abondante en
 » diverses richesses , fertile en fruits , bien arrosée , pleine
 » de baume , & placée au milieu du monde ; ce qui fait
 » qu'elle n'est ni incommodée d'un trop grand froid , ni
 » brûlée par les chaleurs. A raison d'un climat si heureux ,
 » les Israélites , autrement nommés les *Hébreux* , crurent
 » que c'étoit le Pays découlant de miel & de lait que Dieu
 » avoit autrefois promis à leurs Peres , *Abraham* , *Isaac* , &
 » *Jacob*. C'est pourquoi , quarante ans après leur sortie du
 » pays d'Egypte , ils s'en emparerent , sous la conduite du
 » vaillant Chef *Josué*. Sachez pourtant , ami Lecteur , que
 » c'est à tort & par pure vanterie , qu'on a attribué à ce
 » pays une si grande bonté ; car l'expérience des marchands

» & des voyageurs le découvrent inculte, stérile, & desséché de toute douceur. »

Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les Médecins de Paris. Il fit son apologie, qui fut supprimée par Arrêt du Parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, & sa méintelligence avec ses confrères, le dégoutèrent du séjour de la Capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les *Frellons*, Libraires célèbres, en qualité de Correcteur d'Imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il n'y fit que paroître. Il alla s'établir à Charlieu, où il exerça la Médecine pendant trois ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette Ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, Archevêque de Vienne, qu'il avoit connu à Paris. Ce Prélat aimoit les Savans & les encourageoit par ses bienfaits; il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son Palais. Ce fut pour lui témoigner sa reconnaissance, que *Servet* donna la seconde édition de son *Ptolémée*, & la lui dédia. Il auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fut borné à la médecine, & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système.

Notre Médecin Anti-Trinitaire, faisoit de fréquens voyages à Lyon; & en 1542, il prit soin de l'édition d'une Bible in-fol. imprimée par *Hugues de la Porte*. Cette Bible a pour titre: *Biblia sacra ex sanctis Pagnini translatione*, à Lyon 1542. On voit dans la Préface, que le Médecin commentateur s'étoit fait un système particulier sur les Prophéties. Il prétendoit qu'elles ont leur sens propre & direct dans l'histoire du temps, où elles ont été prononcées. Elles ne regardent JESUS-CHRIST, suivant lui, qu'autant que les faits historiques, qui y sont marqués, figuroient les actions du Sauveur; & même ces Prophéties ne peuvent s'appliquer à JESUS-CHRIST que dans un sens sublime & relevé.

Le Messie n'entre qu'en second dans toutes ses notes. Il prétend toujours contre l'explication des Ecritures, que

e'toient les Actions des Rois ou des Prophetes qui figuroient JESUS-CHRIST , & non point la parole même des Propheties. Nous nous bornerons à quelques exemples. Voici comme il met à la torture quelques passages très-clairs , pour leur faire dire ce qu'ils ne disent point. On connoit ces paroles du Pseaume 90, verset 1. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: asseyez-vous à ma droite. Servet* veut prouver que cet oracle regarde Salomon & non JESUS-CHRIST. C'est dommage que cet illustre commentateur n'ait pas vécu du temps des Pharisiens. Il leur auroit fourni une réponse à la difficulté , par laquelle le Sauveur les confondit , & qui étoit fondée précisément sur ces paroles. Il leur auroit appris & à JESUS-CHRIST lui-même , qu'il s'agit de Salomon dans ce passage , & que le Messie n'y entre que comme représenté par Salomon.

Se seroit-on encore jamais douté que ces paroles du même Pseaume : *Tu es Sacrificateur éternellement , selon l'ordre de Melchisedech* , pussent s'entendre de Salomon ? Mais notre Espagnol nous apprend doctement , que ce Prince a quelquefois fait les fonctions de Sacrificateur. Il explique le Chapitre LIII d'*Isaïe* , de *Cyrus* , en reconnoissant qu'il peut être relatif à JESUS-CHRIST , dans un sens sublime.

Quelquefois il s'oublie au point de détourner le sens des passages les plus clairs & les plus formels en faveur de la Religion. Il applique à l'histoire des Juifs des Propheties qui portent uniquement sur le Messie , sans dire qu'elles aient le moindre rapport à JESUS-CHRIST. Telle est l'explication qu'il donne du fameux oracle des soixante & dix semaines de *Daniel*. Elles ne regardent que *Cyrus* , ses Successeurs & *Antiochus*.

Jean Frellon , Imprimeur de *Servet* , étoit ami de *Calvin*. Ce fut par son moyen qu'il entra en commerce de Lettres avec ce fameux Réformateur. *Servet* avoit examiné ses Ouvrages ; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient , il consulta l'Auteur moins pour l'avantage de s'instruire que pour le plaisir de l'embarasser. Il envoya de Lyon trois questions à *Calvin* , qui rouloient sur la Divinité de JESUS-CHRIST , sur la Régénération , & sur la nécessité du Baptême.

Le Patriarche des Calvinistes lui répondit d'une manière assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* répliqua, avec vivacité, en feignant que l'intérêt de la vérité, l'orgueil de son adversaire, & la nature des erreurs qu'il défendoit, lui arracheroient malgré lui des expressions un peu dures. » Je ne saurois, lui disoit-il, » ce que vous voulez dire, si je n'étois accoutumé à vos » rêveries : pardonnez la force des termes, la nature de la » chose me les arrache. Je ne vous hais ni ne vous mé- » prise ; & je n'ai point dessein de vous pousser avec trop » d'âpreté. Mais il faudroit que je fusse de fer, pour ne » pas être ému, quand je vous vois insulter à la sainte » doctrine avec tant de hauteur. »

Le commerce de lettres des deux disputans ne consista presque plus qu'en injures & en invectives. *Servet* voulant humilier *Calvin*, qui écrivoit secrètement contre lui, lui envoya un manuscrit où il relevoit impitoyablement les bévues & les erreurs de son *Institution Chrétienne*. *Calvin* fut tellement irrité qu'on osât attaquer sa production favorite, qu'il écrivit à ses amis *Farel* & *Viret*, que si cet hérétique tomboit entre ses mains, il feroit en sorte qu'il perdrait la vie. L'occasion s'en présenta bientôt.

Servet, aheurté à ses malheureux principes, commença un troisième Ouvrage contre la Trinité & contre d'autres dogmes du Christianisme. Le Livre parut au commencement de 1553, sous ce titre : *Christianismi Refutatio*, & il est devenu si rare qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires dans le monde. *Frellon* en fit tenir un exemplaire à *Calvin*, qui fut extrêmement choqué de la manière méprisante dont *Servet* parloit de sa personne & de ses ouvrages. Il médita dès-lors le moyen de satisfaire son ressentiment. Il y avoit à Genève un *Guillaume Trie*, profélite Calviniste, & Lyonnais. Il étoit en commerce de Lettres avec un de ses paréns appelé *Antoine Arneys* établi à Lyon. *Calvin* lui fit écrire une Lettre, pour dénoncer *Servet*, qu'on peignoit comme un monstre, & qu'on désignoit sur-tout comme auteur du nouveau Livre contre la Trinité. On en envoya en même temps le titre, l'indice & les quatre premières feuilles.

Arneys communiqua la Lettre de son parent, qui faisoit un crime aux Catholiques Romains de ce qu'ils souffroient au milieu d'eux un Anni-Trinitaire, & les feuilles qui l'accompagnoient à *Matthieu Ory*. C'étoit le nom de l'Inquisiteur que le Cardinal de *Tournon*, Archevêque & Gouverneur de Lyon, avoit fait venir de Rome, pour veiller sur les hérétiques. *Ory* ayant examiné les pieces avec *Benoît Puatier*, Vicaire-Général du Cardinal, avertirent ce Prélat des erreurs du Médecin Navarrois. Le Cardinal de *Tournon* qui étoit alors dans un château au-dessous de Vienne, écrivit au Lieutenant-Général de Dauphiné de faire les perquisitions nécessaires.

Comme on ne put cependant trouver d'indices assez forts pour faire arrêter *Servet*, *Arneys* eut ordre d'écrire à *Tric*, pour lui demander le Traité *De Christianismi restitutione*. *Calvin* fit réponse sous le nom de son confident, & envoya plus de pieces qu'il n'en falloit pour couvaincre le dogmatisant Espagnol.

On commença le 6 Mars 1553, les procédures contre lui, & après les diverses perquisitions, il fut conclu que *Michel de Villeneuve*, Médecin, (c'est ainsi qu'il est appelé dans toutes les pieces du procès,) & *Balthazar Arnolet* son Imprimeur, seroient arrêtés pour répondre de leur foi. Sur les six heures du soir *Arnolet* fut conduit dans les prisons de l'Archevêché, & dans le même temps le Vice-Bailli ou Juge de la Ville se transporta chez M. de *Maugiron*, Lieutenant-Général de Dauphiné, où étoit *Michel de Villeneuve*, servant ledit Seigneur dans sa maladie. Il se servit d'un stratagème pour le faire entrer en prison. Il lui dit qu'il y avoit au Palais Delphinal plusieurs prisonniers malades & blessés, & qu'il le prioit de vouloir bien venir les visiter avec lui. *Servet* le suivit sans se douter de rien. Pendant qu'il faisoit sa visite, le Vice-Bailli envoya prier le Grand-Vicaire de venir le joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils déclarèrent au Médecin qu'ils le constituoient prisonnier, pour répondre aux informations faites contre lui. Ils ordonnèrent cependant au Geolier de le traiter honnêtement, & par estime pour son habileté dans la Médecine, & par égard pour ceux qui s'intéressoient à son sort. On lui per-

mit de voir quelques-uns de ses amis , & d'avoir un domestique.

Servet, voyant sa vie entre les mains d'un Inquisiteur , songea à la mettre en sûreté , & il exécuta son dessein après le second interrogatoire. Il y avoit dans la prison un jardin avec une plate-forme, qui regardoit sur la cour du Palais où l'on rend la justice. Au-dessus de la plate-forme étoit un toit , d'où l'on pouvoit descendre au coin d'une muraille , & de-là se jeter dans la cour. Quoique le jardin fut soigneusement fermé , on en permettoit l'entrée à des prisonniers au-dessus du commun , soit pour se promener ou pour d'autres nécessités ; *Servet* y étoit entré la veille , & avoit tout bien examiné. Le 7 Avril , il se leva à quatre heures du matin , & demanda la clef au Geolier , qui alloit faire travailler à ses vignes. Celui-ci le voyant en bonnet de nuit & en robe de chambre , ne soupçonna pas qu'il fut tout habillé ni qu'il eut son chapeau caché sous sa robe. Il lui donna la clef , & sortit quelque temps après avec ses ouvriers. Lorsque *Servet* les crut assez éloignés , il laissa au pied d'un arbre son bonnet de velours noir , & sa robe de chambre fourrée ; sauta de la terrasse sur le toit , & parvint jusques dans la cour sans se faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du Pont du Rhône , peu éloignée de la prison , & passa dans le Lyonnais. On ne s'aperçut de son évasion , que plus de deux heures après. On fit de grandes perquisitions pour le découvrir ; on écrivit même aux Magistrats de Lyon & des autres Villages , où l'on présuma que *Servet* auroit pu se retirer ; mais toutes les recherches furent inutiles.

On a cru que le Vice-Bailli , intime ami de *Servet* , favorisa son évasion ; mais on n'en a point de preuves certaines. Le Geolier ne fut pas non plus complice de sa fuite. On continua néanmoins le procès commencé , & le 17 Juin il fut condamné à être brûlé vif à petit feu. Le même jour la sentence fut exécutée en effigie. On mit la figure du Médecin dans un tombereau avec cinq balles de ses Livres , & l'on ne fit qu'un bucher de l'effigie de l'Auteur & des exemplaires de ses Ouvrages.

Servet avoit le courage d'un Philosophe ; c'est tout dire.

Il trembloit en parlant de fermeté. Il n'avoit jamais été dans la disposition de risquer sa vie pour ses sentimens. Il chercha dans son premier & dans son second interrogatoire à donner le change à ses Juges. Il s'y prit avec tant d'artifice, qu'ils n'auroient guere pu le condamner à quelque grande peine, sur les pieces qu'ils avoient en main. Il se distinguoit de *Servetus* comme un homme qui lui étoit inconnu, & il défavouoit tout ce qui avoit été imprimé sous le nom de ce *Servetus*. Les Lettres à *Calvin* étoient un violent préjugé; mais il l'affoiblissoit, en disant qu'il n'avoit soutenu les propositions controversées dans ses Epîtres que par voie de dispute, & qu'il étoit prêt à se soumettre à toutes les décisions de l'Eglise. Il est vrai que cette soumission ne devoit guere paroître sincere. Outre les erreurs de *Servet* sur la Trinité & sur le Baptême, il y avoit dans son Livre des choses contre l'autorité du Pape, la Messe, le Sacrement de l'Autel, & d'autres erreurs qui seules auroient suffi alors pour le faire brûler. La sentence des Juges Ecclésiastiques ne fut prononcée que le 23 Décembre 1553, c'est-à-dire six mois après celle du Vice-Baillif. Elle le déclaroit hérétique, confisquoit ses biens & ordonnoit que ses Livres seroient brûlés. M. l'Abbé d'Artigny, qui a instruit le Public de toute cette procédure, a orné le second volume de ses *Mémoires* de cette sentence, ainsi que d'un grand nombre de pieces, qui répandent beaucoup de jour sur cette partie de l'histoire de *Servet*.

Le bûcher se présentant sans cesse devant les yeux de ce malheureux Anti-Trinitaire, il erra pendant trois ou quatre mois en Suisse & en Italie. Enfin, la Providence qui vouloit effrayer par son supplice les téméraires, qui tentent de renverser les Autels, permit qu'il se retirât à Geneve. *Calvin* bilieux & ardent, autant qu'un Théologien Hétérodoxe peut l'être, & opiniâtre dans ses haines ainsi que dans ses erreurs, apprit que *Servet* étoit dans la Ville. Ce nom réveilla tous ses ressentimens. Il engagea le premier Syndic à le faire mettre en prison; il fut arrêté le 13 Août. On trouva sur lui quatre-vingt-dix-sept pieces d'or, une chaîne du même métal qui pesoit environ vingt écus, & six bagues d'or.

Il falloit que quelqu'un poursuivît ce malheureux pour

le mettre en justice. *Calvin* n'osant faire ce personnage lui-même , & cherchant à venger ses injures particulieres , sans compromettre sa réputation , se servit du ministère d'un étudiant nommé *Nicolas de la Fontaine*. Le 14 Août *Servet* comparut pour la première fois , & la *Fontaine* demanda qu'il répondît sur trente-huit Articles, qui devoient servir à sa condamnation. La plupart regardoient la doctrine. Il y en avoit un touchant les injures que *Servet* avoit dites à *Calvin* dans ses Livres ; le prisonnier répondit qu'il n'avoit usé que du droit de représaille. La *Fontaine* produisit aussi contre lui un Manuscrit & un Livre imprimé ; *Servet* reconnut être l'Auteur de l'un & de l'autre ; mais il assura que le Manuscrit n'avoit point été imprimé , & qu'il s'étoit contenté de l'envoyer à *Calvin* , environ six ans auparavant , pour savoir ce qu'il en pensoit. Enfin après divers interrogatoires & l'exhibition de ses autres Livres , *Calvin* disputa le 21 Août avec *Servet* sur le véritable sens des mots de *Personne* & d'*Hypostase* ; & cette dispute ne servit pas à calmer son ennemi. Les Juges lui accorderent cependant de l'encre & du papier , comme il l'avoit demandé , & il s'en servit le lendemain pour présenter une Requête aux Syndics de Geneve.

Le but de cette Requête étoit 1.^o de montrer l'abus des Loix pénales contre les Hérétiques. Il exposoit 2.^o que les erreurs qu'on lui attribuoit n'avoient pas été enfantées dans le territoire de Geneve , & que depuis qu'il y étoit , il n'avoit pas été ni perturbateur ni séditieux. Il demandoit 3.^o un Procureur qui suppléât à son ignorance des coutumes & de la façon de procéder du pays.

Cette Requête paroissoit très-juste en certains points ; il n'obtint cependant rien. Il ne s'agit point d'examiner les raisons & les faits qu'il allégué contre les loix pénales. Mais *Servet* avoit raison de se plaindre, de ce qu'on l'avoit emprisonné à Geneve. Il n'étoit point sujet de la République , il n'avoit point été surpris en faisant rien de contraire aux loix , & par conséquent les Magistrats de Geneve n'avoient aucun droit sur lui. Ce qu'il avoit fait ailleurs n'étoit pas de leur ressort , & ils ne pouvoient sans injustice retenir un étranger , qui passoit par leur Ville & qui s'y étoit tenu

tranquille. D'ailleurs, quoi de plus juste & de plus équitable que d'accorder à un tel prisonnier un Avocat pour défendre sa cause!

Le 23 Août il parut trente-huit nouveaux Articles, sur lesquels le Procureur-Général demanda, que le Prisonnier fut interrogé & qu'il répondit affirmativement, ou négativement. Ces Articles étoient précédés d'un préambule, qui tendoit à prouver que *Servet* méritoit la mort. Le Procureur-Général remontre aux Juges que *Servet* varioit dans ses réponses; qu'elles étoient pleines de mensonges, & qu'il se moquoit de Dieu & de sa parole, en alléguant, corrompant, & détournant fausement les passages de la Sainte Ecriture, pour *couvrir ses blasphèmes & évader punition*. On cite contre lui les loix des empereurs, qui ont condamné les Hérétiques à la mort. On dit qu'il est dans le sentiment des Anabaptistes, qui ôtent le droit du glaive au Magistrat. Enfin le Procureur-Général conclut, que puisque le Prisonnier fait *si bien mentir*, on ne doit point lui donner un Procureur comme il le demande; que cela est défendu par le Droit, & qu'on ne l'a jamais accordé à de pareils Séducteurs. *Servet* déclara le même jour qu'il persisteroit dans sa croyance, à moins que l'on ne lui démontrât la fausseté de sa doctrine. Mais comment éclairer un opiniâtre & un enthousiaste? C'étoit dire qu'il ne vouloit pas se retracter.

Le 31 Août, les Syndics & le Conseil de Geneve reçurent une Lettre du Vice-Baillif de Vienne & du Procureur du Roi de la même Ville, dattée du 26, par laquelle ils les remercioient de leur avoir fait savoir, que *Servet* avoit été arrêté & emprisonné à Geneve. Ils les prioient de leur renvoyer le Prisonnier, afin qu'on exécutât la sentence rendue contre lui. Leur Lettre, accompagnée d'une copie de cette sentence, fut portée par le Viguiier ou Capitaine du Palais Royal de Vienne. Le même jour *Servet* ayant comparu de nouveau, on fit entrer ce Capitaine. On demanda au Prisonnier s'il le connoissoit; il répondit qu'oui, & qu'il avoit été deux jours sous sa garde. On lui demanda ensuite s'il aimoit mieux demeurer à Geneve entre les mains de MM. du conseil, ou retourner à Vienne avec le Geolier qui l'étoit venu chercher, *Servet* se jeta à terre fondant en

larmes , & dit qu'il souhaitoit être jugé par les Magistrats de Geneve.

Ce commerce de Juges d'une Ville Calviniste avec ceux d'une Ville Catholique , dans un temps où ce commerce faisoit horreur , prouve quel étoit le but des Magistrats de Geneve & de celui qui les faisoit agir. Pourquoi donner avis à Vienne , qu'on tenoit *Servet* , si on n'avoit pas intention de le livrer ? Les Juges de Vienne avoient-ils fait quelque requisiſtion ? N'y avoit-il pas de la cruauté , à proposer au Prisonnier d'opter entre demeurer à Geneve , ou d'être livré à la justice de Vienne ? Quelle question de demander à un homme , s'il veut aller être brûlé à petit feu ? N'est-ce pas le mettre dans la nécessité de se soumettre à une Jurisdiction , qui n'avoit naturellement aucun droit sur lui ? C'étoit vraisemblablement le but qu'on se proposa , pour légitimer des procédures , qui dans leur origine étoient très-iniques.

Le premier Septembre , *Servet* refusa par générosité de nommer les Créanciers qu'il avoit en France , pour ne pas enrichir ses ennemis & exposer ses amis. Il reparut de nouveau devant les Juges à diverses reprises , & le 15 Septembre il représenta une nouvelle Requête , dans laquelle il exposoit tout ce qu'il souffroit dans la prison , & demandoit sur-tout que sa cause fut renvoyée au Conseil des Deux Cents. On croit que cette idée lui fut suggérée par les ennemis de *Calvin* , qui contribuèrent , autant & plus que lui , à la perte de *Servet*. Ce malheureux se croyant appuyé ne garda aucune mesure ni avec *Calvin* , ni avec ses Juges. Se flattant de triompher du Réformateur , par le crédit du parti qui lui étoit opposé , il fut la victime de sa présomption. C'est le nœud de la conduite qu'il tint à Geneve , si différente de celle qu'il avoit tenue à Vienne. Il fut aussi roide & aussi inflexible avec les Juges Genevois , qu'il avoit été souple & pliant avec les Magistrats Dauphinois.

La faute capitale que ses faux amis lui firent commettre , fut de l'engager à braver la Justice & les Juges , dans la confiance qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Il ne voulut point retracter ses blasphêmes contre la Trinité , qu'il

appelloit avec une impiété horrible , un *Cerbere à trois têtes*. Il persista dans son abominable système *Dieu est tout*. Il dit de grosses injures à *Calvin*. Le 22 Septembre il présenta une Requête pour demander qu'il fut puni comme calomniateur ; & il revint bientôt à la charge par des plaintes non moins graves. Le Réformateur se voyant dans la nécessité de se perdre lui-même , ou de s'opposer à tout ce qui pouvoit favoriser *Servet* , ne balança point , & poursuivit son ennemi avec le dernier acharnement.

Comme le procès de ce Médecin étoit de la dernière importance , les Magistrats de Geneve consulterent les Cantons Suisses Protestans. Ils leur envoyèrent le *Christianismi restitutio* , avec les écrits de *Calvin* , & les réponses du Prisonnier ; & ils demanderent en même temps le sentiment de leurs Théologiens sur cette affaire intéressante. Toutes les réponses tendoient à exhorter MM. de Geneve à reprimer *Servet* & à empêcher ses erreurs de se répandre.

Enfin le jour de sa condamnation arriva le 26 Octobre. On prononça la sentence , qui le condamnoit au bûcher. Dès que le Navarrois l'eut entendue , il parut tout interdit & sans mouvement , puis il poussa de grands soupirs , & il cria en la maniere des Espagnols , *misericorde* , *misericorde*.

Deux heures avant sa mort , il demanda à parler à *Calvin*. Ce Théologien se rendit dans la prison accompagné de deux Magistrats ; *Servet* lui demanda pardon. C'étoit une bassesse dont il auroit pu se dispenser , sur-tout si la Religion ne lui inspira pas cette démarche , comme on n'en peut douter. *Calvin* lui répondit , qu'il n'avoit jamais pensé à venger ses injures personnelles. Qu'il y avoit seize ans qu'il tâchoit de le faire revenir de ses erreurs ; que dans cette vue il lui avoit écrit avec beaucoup de douceur ; & qu'il n'avoit cessé de lui donner des marques de son affection , que lorsqu'il avoit vu qu'il se déchainoit contre lui , parce qu'il l'avoit repris avec quelque liberté. Il exhorta *Servet* à demander pardon à Dieu , de ce qu'il avoit entrepris de détruire les trois hypostases de son essence , & de l'avoir appelé un *Cerbere à trois têtes* , s'il y avoit une distinction réelle entre le

Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, &c. Ses exhortations étant inutiles, *Calvin* se retira, non sans quelque plaisir de voir son obstination. On prétend même qu'il sourit, lorsqu'il le vit passer pour aller au bûcher: dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce célèbre Réformateur.

Farel accompagna *Servet* au supplice, & il eut bien de la peine à lui faire dire, qu'il souhaitoit que le Peuple priât Dieu pour lui. C'est ainsi que ce malheureux expira au milieu des flammes le 25 Octobre 1553, sans parler, & sans donner aucune marque de repentir. Remarquons que cet Hérétique fut brûlé, à la poursuite d'un autre Hérétique, qui auroit péri comme lui s'il avoit osé passer en France.

» *Calvin* & les Ministres Protestans, (dit M. l'Abbé
 » *Pluquet*, *Mémoires pour servir aux égaremens de l'esprit*
 » *humain*, Tome I, page 332.) qui avoient établi pour
 » base de la Réforme, que l'Ecriture étoit seule la règle
 » de notre foi, que chaque particulier étoit le Juge du
 » sens de l'Ecriture, *Calvin*, dis-je, & les Ministres Pro-
 » testans faisoient brûler *Servet* qui voyoit dans l'Ecriture
 » un sens différent de celui qu'ils y voyoient; ils firent
 » brûler *Servet*, qui se trompoit grossièrement sur un dogme
 » fondamental, mais qui pouvoit sans crime ne pas dé-
 » rer au jugement des Ministres & de *Calvin*, puisqu'aucun
 » d'eux ni leurs consistoires n'étoient infallibles, & que
 » ce n'est point à eux que Dieu a dit, *qui vous écoute*
 » *m'écoute.* »

» *Calvin* osa faire l'apologie de sa conduite envers *Servet*,
 » & entreprit de prouver qu'il falloit faire mourir les Hé-
 » rétiques. »

» *Lelio Socin* & *Castalion*, écrivirent contre *Calvin*, &
 » furent réfutés à leur tour par *Théodose de Beze.* »

» Et cependant les Réformateurs, les Ministres se sont
 » déchainés contre les rigueurs qu'on exerçoit contre eux
 » dans les Etats Catholiques, où l'on ne punissoit les
 » Protestans, que parce qu'ils étoient condamnés par une
 » autorité infallible, par l'Eglise. Voilà à quoi ne sont pas
 » assez d'attention ceux qui prétendent excuser *Calvin*,
 » sous prétexte qu'il n'avoit fait qu'obéir aux préjugés de

» son siècle sur le supplice des Hérétiques. D'ailleurs , il
 » est certain que *Calvin* auroit traité *Bolsec* comme *Servet*,
 » s'il avoit osé. Cependant *Bolsec* ne pensoit sur la Pré-
 » destination , que comme pensoient beaucoup de Théolo-
 » giens Luthériens. Ce n'étoit donc point la nature des
 » erreurs de *Servet* qui avoit allumé le zele de *Calvin*. *Bayle*
 » est beaucoup plus équitable sur cet Article , que son con-
 » tinuateur. »

M. l'Abbé *Pluquet* renvoie le Lecteur à la Note F, de l'Article *Beze* , du *Dictionnaire critique* de *Bayle*. Cette remarque roule sur le Livre *De puniendis Hæreticis*. Comme elle est curieuse , nous croyons devoir la rapporter ici.

» On ne peut nier que la crainte du dernier supplice
 » n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui auroient
 » des doutes à proposer contre la Religion dominante , &
 » pour maintenir l'unité de communion extérieure ; mais
 » il en va du dogme qui autorise cette pratique , comme
 » de l'invention des bombes & des carcasses , & de toutes
 » sortes de machines de guerre. Ceux qui s'en servent les
 » premiers en retirent de grands avantages ; & pendant
 » qu'ils sont les plus forts , cela va le mieux du monde :
 » mais quand ils sont les plus foibles , on les accable de
 » leurs propres inventions. Si le parti de *Beze* avoit été
 » le plus fort par-tout le monde , & s'il avoit été assuré
 » de se maintenir toujours dans sa supériorité , le dogme
 » *De puniendis Hæreticis* auroit rendu de grands services ,
 » & eut reprimé le zele ou l'humeur bouillante des No-
 » vateurs ; mais comme à quart de lieue de Geneve , on
 » étoit sous le caprice du plus fort , & qu'on ne savoit pas
 » si Dieu permettroit que la secte de *Socin* devint supé-
 » rieure , il y avoit beaucoup d'imprudence à soutenir que
 » les Magistrats doivent infliger la peine de mort aux Héré-
 » tiques. Le profit présent ne nous doit pas si fort éblouir
 » qu'il nous empêche de songer aux suites..... Je ne parle
 » pas des autres raisons qui peuvent combattre ce dogme ;
 » je ne m'arrête qu'à celle de l'utilité alléguée par l'Histo-
 » rien de *Théodore de Beze*. Cette utilité est bien peu de
 » chose , en comparaison du mal que le Livre *De puniendis*
 » *Hæreticis* produit tous les jours ; car dès que les Protec-

« sans se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent ;
 « on leur allégué le droit que Calvin & Beze ont reconnu
 « dans les Magistrats. Jusqu'ici , on n'a vu personne , qui
 « n'ait échoué pitoyablement à cette objection *ad homi-*
 « *nem.* »

C'est en effet une des plus étranges contradictions , que de se plaindre d'être persécuté pour cause de Religion , & de prétendre être en droit de persécuter les autres. Il est vrai que *Servet* doit être distingué des autres Hérétiques. Les Calvinistes ne détruisent que quelques points de Religion , au lieu que l'enthousiaste Espagnol renversoit le Christianisme de fond en comble. Car si JESUS-CHRIST n'est pas Dieu , comme il vouloit le prouver , le Mahométisme est préférable à la Religion Chrétienne , ainsi qu'*Abbadie* l'a démontré dans son *Traité de la Divinité de JESUS CHRIST*. Adorons donc les desseins de Dieu dans le supplice de *Servet*. Il permet quelquefois que les méchants prévalent contre d'autres méchants , pour instruire les gens de bien.

D'ailleurs la lecture des Ouvrages de *Servet* , découvre en lui indépendamment de ses erreurs , un caractère abominable. Je ne parlerai pas de ses invectives contre ceux qui admettent le Dogme de la Trinité , elles sont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ni la grossièreté de son siècle , ni la persuasion où il étoit qu'on représentoit fausement la Divinité , ne peuvent excuser un langage aussi odieux , & aussi outrageant contre un Mystère , respecté par toute l'Eglise Chrétienne. Il n'est pas plus modéré quand il parle du Pape. Selon lui , le Pontife Romain est l'*Antechrist* , la bête à qui le Dragon a donné sa puissance ; Rome est la *Babylone* , le siège ancien de *Satan* , où la bête suit encore les mêmes pratiques idolâtres qu'autrefois. Il ose dire que les pratiques des Mahométans sont préférables à celles de Rome , & sous prétexte que la Trinité est une invention des Papes , il s'épuise en injures les plus violentes & les plus atroces. Que penser d'un homme , qui vivoit à Vienne dans une Religion dont il fait un si affreux portrait , qui peut-être participoit à ses adorables Mystères , & qui dans les interrogatoires qu'il subit , protestoit qu'il se soumettoit aux décisions de l'Eglise ? C'étoit certainement , ou un scélérat

Kélérat hypocrite ou un fou orgueilleux, dévoré de l'envie de se faire valoir par la singularité de ses idées. Quant à la folie, il est difficile de ne pas la reconnoître en lui, quand on a lu ses Ouvrages. C'est un fatras d'impiétés obscures & d'énigmes inexplicables, qui ne pouvoient guere sortir que d'un cerveau dérangé.

Le Chevalier *Lubienski* a rapporté dans son Histoire des *Anti-Trinitaires* de Pologne, un sermon prononcé par *Servet* lorsqu'il étoit sur le point de mourir ; mais *M. Simon*, dans sa *Réponse à quelques Théologiens de Hollande*, a prétendu que ce discours étoit une piece supposée.

Les Savans ne sont pas d'accord non plus sur les talens de *Servet*. *M. l'Abbé d'Artigni* en fait un portrait très-avantageux, & ajoute, que s'il eût fait un bon usage de ses talens, on ne pourroit sans injustice lui refuser une place distinguée parmi les enfans devenus célèbres par leurs études. *M. Simon* ne paroît pas avoir une si haute idée du favori de *Servet*. Il paroît manifestement, (dit-il, dans le Livre déjà cité) par les Livres de cet Auteur, » qu'il avoit » bien de la peine à écrire en Latin ; & ce qu'il y cite de » Grec & d'Hébreu est si peu de chose, qu'on n'en peut » pas conclure qu'il ait été habile dans ces deux langues. » Aussi eut-il honte lui-même d'avoir fait de si pitoyables » Livres sur la Trinité. Il les retracte dans la Préface qui » est à la tête de ses Dialogues touchant la Trinité. » Il est certain, & nous l'avons déjà assez fait sentir, qu'il écrivoit d'une manière barbare, & que s'il avoit quelques connoissances, cette gloire étoit bien affoiblie par la bizarrerie de son esprit. On a cependant voulu lui faire honneur de la découverte de la circulation du sang ; mais telle est l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit anciennement quelque chose qui y ait du rapport, a trouvé des érudits fanatiques, qui ont voulu absolument la lui attribuer.



SPINOSA.

Son monstrueux système.

LA vie de *Spinoza* est assez connue. Dérégulé du Judaïsme, il ne fut ni Juif ni Chrétien; il n'eut aucune Religion, & il voulut anéantir l'effet du culte de toutes les Religions. Dieu n'étoit suivant lui que l'immensité des choses, tout à la fois matière & pensée, cause & sujet, agent & patient, faisant le mal & le souffrant. Plein de ce principe de *Descartes*: *Donnez-moi du mouvement & de la matière & je vais former un monde*; entêté de l'idée incompréhensible que tout est plein, il s'imagina qu'il ne pouvoit exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonnoit dans les hommes, sentoît dans les animaux, étincelloit dans le feu, couloit dans les eaux, &c. &c. &c. Selon lui tout est nécessaire, tout est éternel. La création est impossible. Il n'y a point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, dans la succession des individus, dans l'ordre admirable de la nature. Les desseins divins qui éclatent dans toutes les créatures ne sont que l'effet d'une nécessité aveugle & non de l'intelligence suprême du Créateur.

Un tel système ne pouvoit avoir beaucoup de partisans; & l'Auteur écrivant en latin & d'une manière géométrique n'avoit pas travaillé à s'en faire. Aussi le *Spinosisme* ne survécut guère à son Auteur, mort en Hollande en 1677 à 44 ans. Ceux qui prétendent qu'on peut être vertueux sans Religion, ont fait un portrait avantageux de ses mœurs; mais doit-on sur de pareils témoignages justifier la mémoire d'un Athée de profession?



SPIRITUALITÉ DE L'ÂME.

Preuves de cette vérité.

LE Matérialiste ne combat la spiritualité de l'âme ; que parce qu'elle ne s'accorde pas avec la corruption de ses mœurs. Il n'a aucune preuve contre cette vérité ; il n'allègue que des doutes. Qui sait , dit-il , si la pensée n'est point une des propriétés inconnues de la matière ? Voilà toute la science.

I. On ne connoît les choses que par les idées qu'on en a. Or l'idée de la matière ne m'offre qu'un composé de parties , qui est divisible & figuré , qu'une substance longue ; large & profonde. Or la pensée ne souffre ni parties , ni figures , ni couleurs , ni superficies , ni côtés , ni mouvement.

II. L'âme pense. La pensée ne peut sortir de la matière ; ni comme essence , puisque tout être matériel ne pense pas ; ni comme propriété , puisqu'on n'en conçoit point d'autres ; que les diverses combinaisons de ses parties ; tout être matériel est borné à un lieu : la pensée les franchit tous.

III. Nous avons des idées abstraites , purement intellectuelles , comme les idées de l'être , de l'ordre , du possible , du bien & du mal. Ces idées pures excluent toute image sensible ; donc elles supposent nécessairement un principe simple & purement spirituel.

IV. Nous avons une conscience , témoin inévitable , & juge incorruptible de nos actions. De-là , les remords , les troubles , & la frayeur sur le crime , opéré même en secret ; de-là un retour de satisfaction sur le bien qu'on a fait. Il y a donc en nous une loi connue & un jugement forcé. Tout jugement suppose une connoissance de la loi & de la relation de nos œuvres à cette règle ; & tout cela ne peut être que dans une intelligence , dans un esprit.

V. Je sens que mon âme est libre. Je veux ou ne veux

pas. Je choisis, je délibère, je me détermine à mon gré : On ne peut violenter que mon corps ; or tout être matériel est incapable de réflexion, de délibération & de choix. Il n'a que l'indifférence passive. L'âme est donc spirituelle, c'est-à-dire, une substance simple, un être réel, indépendant & supérieur à la matière. Répondons aux chicanes.

Connoît-on assez la matière pour en exclure la faculté de penser ?

RÉPONSE. Oui, la matière, selon son essence & son idée, est une substance solide, divisible, capable de mouvement & de figures ; on n'y conçoit que cela, & la pensée, le desir, le doute rejettent tout cela. Otez à la matière ces propriétés assignées, vous n'en concevez plus : ôtez-les à l'esprit, il n'en est que plus pur. Mais l'Incrédule connoît-il lui-même assez la matière, pour prononcer que la pensée peut être une de ses propriétés ? Est-il nécessaire de pénétrer dans le fond de la nature pour en juger ? Les idées qu'on en a, & les épreuves qu'on fait, ne suffisent-elles pas pour prononcer ? L'or n'est pas l'eau, par exemple ; par des suppositions aveugles on s'ensondroit, on renverseroit tout.

L'âme peut être un atôme subtil, invisible, mais toujours matériel.

RÉPONSE. On en diroit autant de Dieu. Un atôme matériel a une surface, des côtés, des parties, des figures ; ce que n'a point une idée, un desir. Un atôme pensant auroit donc autant de pensées que de parties, & jusqu'à l'infini : il faudra encore que les parties se replient sur elles-mêmes comme les pensées : cela est impossible. Une partie ne peut devenir l'autre, ni se répéter. Enfin, l'atôme penseroit ou par le repos ou par le mouvement ; ni l'un ni l'autre ne peut former un raisonnement, un vouloir.

On conçoit bien l'union de deux parties de la matière, mais non l'union d'un esprit à une portion de matière dont il dépendroit.

RÉPONSE. Cette union est cependant visible : mais elle suppose la volonté absolue du Créateur qui a fixé cet état, en voulant que l'âme ait des perceptions & des sentimens.

à l'occasion des mouvemens du corps ; & que le corps reçoive ses mouvemens , ou de l'empire de l'âme , ou à l'occasion des sensations de l'âme. Vraiment , il est bien plus incompréhensible de supposer une matière qui pense & délibère.

Nos idées ne sont que des tableaux matériels , semblables à ceux qui sont tracés au fond de l'œil.

RÉPONSE. 1.^o Sans l'âme qui anime l'œil , qui reçoit les traces venues des objets , l'œil ressembleroit à une pierre polie qui ne voit rien. 2.^o Nous avons des idées indépendantes de toute sensation. 3.^o Ces images matérielles ne seroient que des êtres séparés & passifs comme les grains de sables ; ils ne formeroient ni idées ni jugemens.

Les animaux pensent , raisonnent avec une âme matérielle : pourquoi l'homme matériel ne raisonneroit-il pas ?

RÉPONSE. Les bêtes n'ont qu'un instinct & des sensations. Leur différence d'avec l'homme est infinie. 1.^o Ils ne connoissent , ni Dieu , ni le vrai , ni le bien , ni le mal moral. 2.^o Ils n'ont rien inventé de nouveau. Ils font bien ce qu'ils font ; mais ils sont fixes : ils le font sans réflexion. Ceux qui paroissent le moins sont les plus industrieux , comme l'araignée & l'abeille. Ils ne suivent que la loi que le Créateur leur a donnée. Ils font tout convenablement , sans connoître la convenance. Tout montre en eux la sagesse de Dieu ; rien n'indique leur intelligence. On plie les animaux par des signes & des coups ; mais on ne peut les instruire par principes ; & il faut toujours monter les cordes de l'instrument sur le même ton.



S U I C I D E.

Raisons qui doivent nous faire respecter nos jours.

Q uelques Philosophes modernes ont préconisé cette horreur. Le Prés. de *Montesquieu* en fait l'apologie dans ses *Lettres Persanes* ; M. de V. , loin d'en détourner , semble le conseiller dans ses Romans honnêtes & pieux de *Candide* &

du *Huron* ou *l'Ingénu*. Des Philosophes plus sages ont montré tout ce que cet attentat avoit d'horrible , & c'est ainsi que l'un d'eux parle à un malheureux qui vouloit s'arracher la vie :

Tu veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir , repose-toi le reste du jour , tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste , qui se vante d'avoir assez vécu ? que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie , pour être en droit de la quitter ?

Tu comptes les maux de l'humanité , & tu dis : la vie est un mal. Mais regarde , cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature , avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien & ne regarde qu'un corps dont il fera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être , consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère , mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre ; & tu dis : *la vie est un mal*. Tôt ou tard tu seras consolé ; & tu diras : *la vie est un bien*. Tu diras plus vrai , sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui , & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal , corrige tes affections déréglées , & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix , vingt , trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule dans un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure , & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne

Dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus , qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire , qu'il t'est permis de n'être pas homme ; qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être , & de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. *Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au monde.* Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ferois faire un pas sur la terre , sans trouver quelque devoir à remplir , & que tout homme est utile à l'humanité , par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu , viens , que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en sortir , dis en toi-même : que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ; puis vas chercher quelque indigent à secourir , quelque infortuné à consoler , quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui , elle te retiendra encore demain , après demain , toute ta vie. Si elle ne te retient pas ; meurs , tu es un méchant.



T H É A T R E.

Autorités non suspectes qui le condamnent.

M. de V. dans son *Catéchisme d'un Curé* , qui n'est pas assurément celui d'un Chrétien , lui fait dire : *J'ai du goût pour la Comédie quand elle ne choque point les mœurs. (Il n'y en a point ou presque point de ce genre.) Ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir. Je ne vois rien là que de très-innocent & même de très-utile , & je compte bien d'assister à ces spectacles pour mon instruction.* Voilà une Morale commode. *Escobar* n'en a jamais eu de plus indulgente. Il seroit beau d'entendre un Curé prononcer tout

cela dans un prône ; mais on voit bien que le Pasteur de M. de V. est un être chimérique. C'est le Loup dont parle *la Fontaine* qui prend l'habit du Berger, pour tuer plus à son aise le sang des Brebis. Déponillons l'animal du masque qui le couvre, & examinons, non pas si le Théâtre peut former les mœurs, (on convient généralement du contraire) mais voyons s'il ne produit pas un effet tout différent.

Le Théâtre (dit M. l'Abbé de *la Tour* dans ses *réflexions* sur cette matière, Livre IV.) n'est que le regne des passions. L'art du Théâtre n'est que l'art de les exciter, pour en faire goûter le plaisir. En cela l'art dramatique est différent de l'éloquence, qui enseigne aussi à remuer les passions, mais qui a en vue un but honnête ou utile. L'Orateur ne remue que pour faire agir ; l'Acteur pour faire sentir. *Demosthene* tonnoit pour faire déclarer la guerre à *Philippe*, *Cicéron* pour faire chasser *Catiline* & *Marc-Antoine*. La passion n'est que le ressort qu'on monte pour faire agir la machine ; mais on peut tourner cette passion vers un bon objet, au lieu qu'au Théâtre l'objet est toujours mauvais.

Racine, *Cornille*, *Voltaire*, ne veulent que plaire. La passion n'est pour eux que le ressort du plaisir. Le spectateur ne demande rien de plus. La vertu, qu'on dit en être le fruit, est une fin éloignée dont ni les uns ni les autres s'embarrassent, & les Actrices encore moins. » C'est donc (dit l'Auteur cité) en matière de galanterie l'art d'aimer d'*Ovide* mis en œuvre, & dans les autres vices c'est l'Ouvrage trouvé dans les papiers de *la Brinvilliers*, heureusement brûlé avec elle, l'art des poisons ; ou si l'on veut le Livre de *Frontin*, un recueil de stratagèmes de guerre pour faire réussir tous les crimes, favoriser toutes les passions, ménager toutes les intrigues, trahir tous les pères, maris & maîtres, & goûter librement tous les plaisirs. »

» Les valets, les soubrettes, les confidens de la Comédie ne sont que des fourbes vendus aux vices de leur maître, dont il emploie l'industrie, suit les conseils, applaudit les bons mots, récompense les honteux services,

« services; gens échappés à la potence, & très-dignes d'y
 « monter. » *Rousseau* prétend que l'acteur qui joue si bien
 le frippon sur le Théâtre pourroit bien ailleurs mettre à profit
 son adresse, & par une utile distraction prendre la bourse de
 son maître pour celle de *Valere*. Il a malheureusement raison.
 En effet qui voudroit être servi par des valets de Théâtre ?
 La Tragédie n'est pas moins pleine de scélérats d'un haut
 rang; vengeance, assassinats, empoisonnemens, ambition,
 révolte, fureur, désespoir: il n'y a presque point de scène
 où il ne soit question de quelque forfait. La sensation d'hor-
 reur & de désespoir qui en résulte est-elle nécessaire pour
 éloigner du crime un cœur vertueux qui n'a pas besoin de
 ces horribles leçons ? Il n'a pas même pensé que telles
 énormités fussent possibles; & quant aux scélérats, ce ne
 sera pas le Théâtre qui les corrigera.

L'ingénieux *M. Trublet* (dans ses *mémoires sur la Motte*
Houdar) rapporte un trait bien frappant du discours de ce
 Poète sur la Tragédie de *Romulus* donnée en 1722. « Les
 « Tragédies ne peuvent pas être, dit-il, d'un grand fruit
 « pour les mœurs, quoique la partie du Théâtre la plus
 « sévère. Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur
 « le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraies
 « couleurs; nous ne songeons qu'à émouvoir les passions
 « par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons les
 « préjugés à la place des vertus. Dans les personnages
 « intéressans nous faisons presque aimer les faiblesses par
 « l'éclat des vertus que nous y joignons: dans les person-
 « nages odieux nous affaiblissons l'horreur du crime par de
 « grands motifs qui les élèvent ou de grands malheurs qui
 « les excusent. » Tout cela ne va que fort indirectement
 à l'instruction, ou plutôt ce n'est que mieux apprêter le
 poison, & affaiblir le prétendu remède. Le même *la Motte*,
 dans l'ode sur la fuite de soi-même, cherche un homme,
 comme *Diogene*, & demandant où l'on peut le trouver,
 dit.

Le chercherai-jè aux théâtres;
 Vive école des passions,
 Qui charment les cœurs idolâtres.

*De leurs vaines illusions ,
Où par des aventures feintes ,
On nous fait à de fausses plaintes
Prendre une véritable part ;
Où dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent suprême
Et la perfection de l'art ?*

Racine pense de même (Préface de *Phedre*) » Le Théâtre de *Sophocle* & d'*Eurpide* étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans celles des Philosophes. Il feroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins d'instruction. Ce seroit un moyen de reconcilier la Tragédie avec des personnes célèbres par leur doctrine & leur piété, qui la condamnent, & qui en jugeroient plus favorablement, si les Acteurs songeoient autant à instruire qu'à divertir. » Ce grand maître n'est pas suspect ; il n'étoit pas encore converti. Voilà donc l'ancien Théâtre plus épuré que le nôtre, où l'on ne songe qu'à divertir, & non à instruire.

La ville de Geneve instruite de ces principes, n'a jamais voulu souffrir la Comédie. Le *Dictionnaire Encyclopédique* a blâmé la sévérité des Genevois, & leur a conseillé d'appeler des troupes de Comédiens pour être dans leur ville les Prédicateurs & les modeles de la sainteté. M. *Rousseau*, Citoyen de Geneve, quoique amateur & compositeur, a pris la défense de sa patrie, contre les Encyclopédistes ; quoiqu'il fût de leur nombre, & a fait, pour la défense de la vérité & de la vertu, un ouvrage digne de la plume la plus éloquente. Un Ecrivain pour lui répondre a rempli plusieurs Mercurcs de l'éloge des graces, des talens, & sur-tout de l'héroïque chasteté des Actrices. En a-t-il convaincu les gens de bien ? En a-t-il persuadé ceux qui fréquentent les spectacles ? Le croit-il lui-même ? Il n'y a que la réponse de *Scarron* à faire. *Oh. non.*

Bayle, le Cynique *Bayle*, qui n'étoit Protestant que de nom, puisque selon lui-même il *protestoit contre tout*, n'étoit pas assurément dévot. La licence de son Dictionnaire en écarte bien loin le soupçon ; que ne dir-il pas de la vie

& des mœurs de *Moliere*, de *Poiffon*, & de tous les Acteurs & Actrices qui tombent sous la main. Son style caustique a beau jeu. Voici comme il parle de la Comédie.
 » Biens des gens disent fort sérieusement à Paris que *Moliere* a plus corrigé de défauts à la Cour & à la Ville,
 » lui seul, que tous les Prédicateurs ensemble, & je crois
 » qu'on a raison, pourvu qu'on ne parle que de certaines
 » qualités qui ne sont pas tant un crime qu'un faux goût,
 » comme l'humeur des prudes & des précieuses, de ceux
 » qui outrent les modes, qui s'érigent en Marquis, qui
 » ont toujours quelque pièce de leur façon à montrer,
 » &c. Voilà les défauts dont les Comédies de *Moliere* ont
 » un peu arrêté le cours; car pour la galanterie, l'envie,
 » la fourberie, l'avarice, la vanité, & les autres crimes,
 » je ne crois pas qu'elles leur aient fait beaucoup de mal.
 » On peut même assurer qu'il n'y a rien de plus propre à
 » inspirer la coquetterie que ses pièces, parce qu'on y
 » tourne continuellement en ridicule les soins que les pères
 » & les mères prennent de s'opposer aux amours de leurs
 » enfans. » (*Nouvel. de la Rép. des Lettres*, Mars 1684.)

Qu'opposera M. de V. à tant d'autorités? La sienne est certainement bien respectable, sur-tout lorsqu'il élève des trophées à la vertu de la *le Couvreur*, & qu'il regarde le chemin où on l'enterra comme son *saint Denis*; mais il nous permettra de croire sur le danger du Théâtre plutôt les *Augustin*, les *Ambroise*, les *Tertullien*, & les *Ecrivains* que nous avons cités, que l'Auteur de la *Pucelle*, & du *Cadenat*. Qu'il s'écrie donc tant qu'il lui plaira: *muses, graces, amours, dont elle fut l'image.... O mes Dieux & les siens!* son triste tombeau est pour nous un temple nouveau. Ce langage ne séduira personne. Mlle. *le Couvreur* déifiée par M. de V., une Actrice à qui un Poète comique donne l'apothéose, ne fera jamais d'idolâtres. On sait que jamais la vertu ne canonisa le vice.



TINDALL,

Ses opinions , son caractère.

Matthieu Tindall fut en Angleterre ce que les *Freres*, les *Boulangers*, les *V.* ont été en France. Il affecta beaucoup de zèle pour la Religion naturelle, parce que dans le fonds il n'avoit aucune Religion. Son *Christianisme aussi ancien que le monde*, ou *l'Evangile seconde publication de la Religion de nature*, est plein des sophismes les plus captieux. Son hétérodoxie n'empêcha pas qu'il ne fût pensionné de la cour d'Angleterre. On considéroit en lui le Citoyen qui avoit rendu quelques services à l'état, & non l'impie qui avoit voulu nuire à la Religion.

Nous remarquerons avec satisfaction que Tindall étoit, comme la plupart des autres impies, un homme inconséquent dans sa conduite & dans ses écrits. Tour à tour Jacobite & Wigh, il se tourna toujours du côté le plus fort. Les bizarreries de son esprit se firent connoître même en delà du tombeau. Il voulut imiter, à ce qu'il disoit, *Alexandre le grand* dans la distribution de son héritage, en le laissant au plus digne. Il légua en effet cinquante mille livres à un homme inconnu, qui n'étoit pas son parent, & priva ainsi de cette somme sa famille qui n'étoit pas opulente.

Au reste, quelques Ecrivains ont confondu *Matthieu Tindall* avec *Nicolas* son neveu, traducteur de l'histoire d'Angleterre par *Rapin Thoyras*. Celui-ci étoit un homme de beaucoup de mérite, au lieu que son oncle n'avoit précisément que le génie qu'il falloit pour produire quelques feuilles volantes pour ou contre le Gouvernement. *Pope* qui se connoissoit en hommes, en fait un portrait dégoûtant dans sa *Dunciade*. Il est vrai que ce Poète étoit son ennemi; mais le ressentiment n'empêche pas toujours de rendre une exacte justice. Voyez sur cet homme singulier les *Anecdotes sur la vie & les sentimens de quelques prétendus esprits-forts de nos jours* dans le *Mercur Suisse*, Juillet

1734. *Tindall* étoit mort à Londres l'année précédente, avec la douleur d'avoir survécu à sa réputation. *Leland & Foster*, deux Ecrivains Anglois, ont pulvérisé ses chimères anti-chrétiennes.

T O L A N D.

Notice raisonnée de ses Ouvrages, & idée de son caractère.

J*ean Toland*, né en 1670, dans un Village nommé *Readeastle*, en Irlande, passa long-temps pour le fils d'un Prêtre Catholique; & la prétendue illégitimité de sa naissance fut une source d'injures pour ses ennemis. L'Auteur de sa vie a voulu détruire ce reproche par une attestation de trois Franciscains, Irlandois, datée de Prague en Bohême du 2 Janvier 1708. Ils déclarent qu'il descendoit d'une noble & ancienne famille d'Irlande. On a attaqué cette attestation & on l'a défendue: temps perdu de part & d'autre. Qu'importe que *Toland* ait été batard ou légitime? Ce sont ses mœurs & sa conduite qu'il faut étudier, & s'il manqua de probité & de vertu, fut-il né d'un Prince, les attestations des Cordeliers ne sauroient rétablir sa mémoire.

Ses parens étoient Catholiques Romains. Il nous apprend lui-même, que dès le berceau il avoit été élevé dans la superstition & l'idolâtrie la plus grossière; mais que grâces à Dieu sa raison aidée de quelques autres personnes, avoit été l'heureux instrument de sa conversion; car il n'avoit pas encore seize ans, qu'il étoit déjà aussi zélé contre le Papisme, qu'il l'a toujours été depuis. Il n'avoit pas certainement de quoi se féliciter; car ayant secoué le frein que l'autorité de l'Eglise met à la liberté de penser, il ne chercha plus qu'à se signaler par sa hardiesse. Après avoir étudié dans les Universités de *Glaskow* & d'*Edimbourg*, il passa à *Leyde* en 1690. Le jeune *Toland* étoit déjà rongé du desir de se distinguer à quelque prix que ce fut; défaut dont *M. Lecky*, qui le protégeoit, s'aperçut aisément. Il étudia deux

ans l'histoire Ecclésiastique sous le savant Frédéric *Spanheim*, & retourna ensuite en Angleterre, très-disposé à faire la guerre.

Son premier coup d'essai contre la Religion eut pour objet les Ecclésiastiques, qu'il attaqua dans une Satyre violente intitulée : *La Tribu de Lévi*. On lui opposa d'abord un Poëme Anglois sous le titre de *Rapsache Vapulans*, où son cœur & son esprit sont peints avec les couleurs les plus noires, & peut-être les plus vraies. Le genre satyrique ne lui ayant pas réussi, il se tourna du côté du genre impie ; & il publia à Londres in-8.º en 1696, un Ouvrage infame, où il entreprit de prouver qu'il n'y a point de Mystères dans la Religion Chrétienne.

Le titre de ce livre est : *la Religion chrétienne sans Mystères, ou traité dans lequel on fait voir, qu'il n'y a rien dans l'Evangile de contraire à la raison ni qui surpasse ses lumières, & qu'il n'y a point de dogme du Christianisme qui puisse être appelé proprement Mystère.*

Les raisons qu'apporte M. Toland pour prouver sa thèse, n'ont pas autant de clarté qu'il voudroit en donner à nos Mystères. Les Libraires de Londres ayant envoyé des Exemplaires de son Livre en Irlande ; il n'y fit pas moins de bruit qu'en Angleterre. Les clameurs augmentèrent par l'arrivée de l'Auteur en 1697, & sur-tout par ses propos hardis. Il excita contre lui les cris de tous les partis, non-seulement par sa dangereuse singularité, mais par son affectation extravagante de les répandre & de les soutenir. Les cafés & la table étoient les endroits qu'il choissoit pour s'entretenir sur les vérités les plus importantes.

L'Auteur & le Livre furent dénoncés au Magistrat, & on l'excita vivement à punir un jeune étourdi, qui venoit ériger en Irlande une Ecole d'impiété. La Chambre des Communes de ce Royaume ordonna le 9 Septembre, que le Livre intitulé : *La Religion Chrétienne sans mystères, contenant plusieurs doctrines hérétiques, contraires à la Foi, & à l'Eglise établie en Irlande, seroit brûlé publiquement par la main du Bourreau, & que l'Auteur Jean Toland seroit mis sous la garde du Sergent d'armes, & poursuivi en justice par le Procureur-Général, pour avoir composé, & fait imprimer.*

Cet Livre : comme aussi que l'on présenteroit une adresse aux Régents , pour qu'ils défendissent qu'on n'en apportât plus d'exemplaires dans le Royaume , & qu'on débitât ceux qui y étoient déjà.

L'Auteur se voyant poursuivi vivement , se sauva en Angleterre avec précipitation. On sent bien qu'il n'avoit pas tort ; les Philosophes n'en ont jamais. Aussi dès qu'il fut arrivé Londres , il publia sa justification sous ce titre : *Apologie de M. Toland , contenue dans une Lettre écrite par lui-même , à un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande , la veille du jour que son Livre fut condamné au feu , avec une Préface qui explique le sujet qui la lui a fait écrire.* Cette Apologie eut l'effet qu'ont ordinairement toutes celles de ce genre. Les torts de l'Auteur incrédule n'en firent que plus d'éclat.

Ses opinions commençant à se répandre , la convocation du Clergé en demanda la condamnation dans un Mémoire présenté aux Evêques en 1700. La Chambre proscrivit & censura son Livre. On en tira quelques propositions scandaleuses ; mais on le fit avec si peu de jugement , qu'on omit les plus mauvaises ; & que celles qu'on choisit , quoique très-condamnables dans les vues de l'Auteur , étoient néanmoins susceptibles d'un bon sens. Cette censure fut envoyée aux Evêques , qui ne croyant pas que la Chambre basse eut le pouvoir de faire juger les Livres , laissa entièrement tomber cette affaire.

Les traverses ne corrigèrent pas M. Toland. Il mit au jour en 1699 un Poème intitulé : *Cliton ou la force de l'Eloquence.* Cet Ouvrage respire l'irrégion. Il courut quelque temps en Manuscrit. L'Auteur veut y prouver tout le pouvoir de l'Eloquence , même en matière de Religion. » Je ne prétends pas m'arrêter là , dit-il ; tous les Imposteurs sacrés de toutes les Religions seront opposés à mes traits ; soit qu'ils cachent leur orgueil sous un habit noir , soit qu'ils déguisent leur fourberie sous des capuchons ; en un mot , sous quelque déguisement qu'ils se mettent pour mener le Peuple par le nez en partageant ses dépouilles. »

En 1701 , il passa à la Cour de Berlin , où il vit quel-

quefois la Reine. Cette Princesse l'engagea dans une dispute avec le savant *Beaufobre* sur l'authenticité des Livres du nouveau Testament ; & cette Conférence ne tourna pas à sa gloire. Aussi lorsqu'il retourna à Berlin en 1707, il fut reçu avec la froideur qu'il méritoit.

Toland étoit de ces hommes qui sacrifient tout à l'intérêt présent, & qui sont toujours prêts à écrire contre eux-mêmes, si la situation de leur fortune paroît l'exiger. Il avoit plu à la Cour par quelques mauvais Livres ; il voulut y plaie davantage, en se donnant pour un homme irréprochable. Il publia en 1702, in-8.^o *Vindicius Liberius*, ou *Apologie de M. Toland contre la Chambre basse de la Convocation & autres* : où l'on trouve, outre ses Lettres à l'Orateur, l'éclaircissement de quelques endroits du Livre, intitulé : *Le Christianisme sans mystères : d'autres y sont rectifiés, avec une exposé clair & complet des principes de l'Auteur en matière de politique & de Religion, & la justification des Wighs & des Républicains contre les fausses idées qu'en donnent leurs adversaires*. *Toland* reconnoît que ses Livres contenoient quelques propositions téméraires ; mais il prie de les lui pardonner en faveur de la sincérité de sa Religion, & de son attachement pour les Rois. Après cela doit-on être étonné, que le plus illustre de nos Titans modernes, après avoir attaqué toute sa vie la Divinité & les Monarques qui en sont les images, dise à ses ennemis : « Je leur déclare que je veux vivre & mourir dans le sein de » l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la » moindre opinion qui puisse offenser personne. Je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la » Société ; & si jamais on a imprimé sous mon nom une » page qui puisse scandaliser seulement le Sacristain de leur » Paroisse, je suis prêt de la déchirer devant eux. » (Lettre de M. de V. au P. de la Tour Jésuite.)

Toland après diverses courées en Allemagne commencées en 1707, & qui augmentèrent sa vanité & diminuèrent sa bourse, regagna avec assez de peine la Hollande, où il demeura jusqu'en 1710. Il avoit publié l'année précédente à la Haye deux Dissertations latines, intitulées : *Adelsdamor*

Ramon & Origines Judaïca. Il veut prouver dans ses *Origines Judaïques* que le passage de *Strabon* au sujet de la Nation Israélite est très-important. Il semble préférer ce que l'Auteur Païen dit des Juifs & de leur Religion au témoignage des Juifs-mêmes. Il tourne en ridicule *M. Huet*, qui dans sa *Démonstration Evangélique* avoit cru retrouver quelques-uns des grands Personnages de l'ancien Testament dans les Divinités Païennes; *Moyse* par exemple, dans *Bacchus*, *Typhon*, *Silene* & *Adonis*. L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, qui a fait tant d'incurSIONS impies chez les Anglois, n'a pas oublié les railleries de *M. Toland*, & leur a prêté même une nouvelle force dans son dangereux Ouvrage. » Voilà, (dit-il, après avoir rapporté quelques-unes des preuves du savant Prélat) ce que *Huet* appelloit sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité Géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenoit de sa Démonstration quand il fit son *Traité de la foiblesse de l'esprit humain*, & de l'incertitude de ses connoissances. » (*Nouveaux mélanges*, Tom. I, pag. 132.)

L'illustre Evêque rougit si peu de sa Démonstration, qu'il fut très-piqué de l'attaque que *Toland* osoit lui porter. Il se défendit très-vivement dans une lettre publiée d'abord par les Journalistes de *Trevoux*, & qui reparut ensuite avec quelques changemens dans la collection de *M. l'Abbé Tilladet*.

Une des productions de *Toland*, qui méritoit le plus l'animadversion des gens de bien, est son *Nazarenus*. Il parut en 1718, in-8.^e sous ce titre: *Nazarenus, ou, le Christianisme Judaïque, Païen & Mahométan; contenant l'Histoire de l'ancien Evangile de S. Barnabé, & de l'Evangile moderne des Mahométans attribué à cet Apôtre, qui avoit été inconnue aux Chrétiens jusqu'à présent. On y explique par occasion le plan original du Christianisme, par l'Histoire des Nazaréens, dont on peut se servir avec succès pour terminer plusieurs disputes touchant la Religion Chrétienne, Religion divine, mais qui a été fort corrompue. On y a joint une Relation d'un Manuscrit Irlandois des quatre Evangiles, & un Abrégé de l'ancien Christianisme d'Irlande, comme aussi l'existence des Keldées*

(Ordre de Religieux Laïques) contre les deux derniers Evêques de Worcester.

Voici quel étoit, suivant M. Toland, le plan original du Christianisme. Les Juifs, quoiqu'associés avec les Gentils convertis, qu'ils reconnoissoient pour frères, continuèrent néanmoins à observer toujours la Loi; & les Gentils, qui, embrassant le Judaïsme, ne reconnurent qu'un seul Dieu, ne furent pas obligés cependant d'observer la Loi. Mais les uns & les autres furent unis & ne formèrent qu'un seul corps, principalement pour cette partie du Christianisme, qui, plus parfaite que toutes les purifications préparatoires des Philosophes, prescrit la sanctification, & le renouvellement de l'homme intérieur. C'est en cela seul que le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, l'Esclave & l'homme libre, sont tous un en Christ, quoiqu'ils diffèrent à d'autres égards.

L'art insidieux de proposer des questions dangereuses & d'y répondre foiblement, est encore un larcin que l'Auteur du Dictionnaire Philosophique & de la Philosophie de l'Histoire a fait aux Anglois. Toland lui en avoit donné le premier l'exemple. On trouve à la fin de son Livre deux Problèmes historiques sur les Juifs & sur leur Religion, où sans qu'il affirme rien, on voit bien ce qu'il pensoit.

Il demande dans le premier Problème. » Si l'on peut démontrer, sans avoir recours aux miracles, par la nature du gouvernement ou de la Religion des Juifs, que ce peuple dispersé dans toutes les parties du monde, a pu se conserver depuis près de 1700 ans, quoiqu'il n'ait point été protégé par aucun Porentat, & qu'il ait été exposé à la haine & au mépris de toutes les Nations ? »

Ce Problème paroît d'autant plus important à Toland, qu'il y a long-temps que les Religions des Egyptiens, des Babyloniens, des Grecs & des Romains, ont été entièrement abolies. Mais si l'Auteur avoit un peu raisonné conséquemment, il se seroit apperçu que la cause de la conservation du Peuple Juif, n'est plus problématique. L'exception que cette Nation unique fait parmi toutes les Nations, indique assez que c'est l'effet d'une influence particulière de la Providence, qui fournit en même temps une

preuve de la Divinité de l'origine de la Religion Judaïque & de la Chrétienne.

Toland demande dans le second Problème. « Si l'on peut » expliquer par la nature du Gouvernement ou de la Religion des Juifs, sans avoir recours aux miracles, d'où » vient que ce Peuple avoit un si grand penchant à l'Idolâtrie, & à épouser des femmes des Nations voisines, » pendant qu'il fut en possession de la Palestine ? Et d'où » vient que ce même Peuple depuis sa dispersion, a une » horreur extrême pour l'Idolâtrie, & évite soigneusement » d'être confondu avec les Nations parmi lesquelles il » habite ? » Je ne vois pas la fin de ce prétendu Problème, (dit M. de *Chauspié*, Dictionnaire critique, Article *Toland*.) Je ne sache personne qui ait trouvé quelque chose de miraculeux dans le penchant que les Israélites eurent autrefois à l'Idolâtrie. A l'égard de l'éloignement qu'ils ont eu depuis pour ce crime, il n'est pas difficile d'en rendre raison. Outre l'expérience des châtimens que leurs Pères avoient éprouvés, on peut dire encore, qu'il y a en cela une direction de la Providence, qui veut conserver ce Peuple dans l'état de séparation où il se trouve.

Qu'on juge encore des intentions de *Toland* par ce qu'il disoit d'un Livre qu'il avoit dessein de publier, intitulé : *La République de Moïse*. « Ceux, dit-il, qui croient, que la » Loi fut révélée à *Moïse* sur le Mont Sinaï, me sauront » bon gré de ce que je fais voir, qu'elle est plus excel- » lente & plus parfaite, & par conséquent plus digne de » Dieu, qu'on ne la représente dans tous les systèmes de » Théologie sans exception, où l'on se plaint de ses défauts & de ses imperfections ; & ceux qui supposent avec » *Strabon* & *Diodore* de Sicile, que cette Loi est une pure » invention de *Moïse*, dont il fit Dieu auteur, pour la » rendre plus vénérable, seront obligés de reconnoître que » *Moïse* étoit infiniment plus habile que *Zaleucus*, *Charondas*, *Solon*, *Licurgue*, *Romulus*, *Numa*, & qu'aucun » autre Législateur. » On sent aisément ce que cette alternative veut dire, & où *Toland* en vouloit venir.

La méthode qu'ont nos Auteurs Anti-Chrétiens d'aujourd'hui, d'attaquer la partie de la Religion qu'on ne croit

pas , pour mieux détruire celle que l'on croit , n'étoit pas inconnue à M. Toland. Il crut faire tort à l'Eglise Romaine , en se moquant de quelques sottises , dont elle rit la première. Il publia une brochure en 1718 , sous ce titre : *La Destinée de Rome , ou la probabilité de la prompte & finale destruction du Pape , tirée en partie de plusieurs raisons naturelles & observations politiques , & en partie de la fameuse Prophétie de St. Malachie , Archevêque d'Armagh dans le VIII siècle ; pièce curieuse , contenant les caractères emblématiques de tous les Papes depuis son temps , jusqu'à leur entière destruction , & que l'on donne ici non-seulement complète , mais que l'on met dans un plus grand jour qu'on ne l'avoit fait encore , dans une Lettre à un Théologien de l'Eglise du premier né.* Les plus judicieux Critiques Catholiques Romains regardent cette Prophétie de St. Malachie comme une pièce supposée des plus absurdes & des plus impertinentes , & le Père Menestrier , Jésuite , en a fourni des preuves convaincantes.

Toland eut encore cette ressemblance avec le Chef de nos Mécréans à la mode ; c'est que l'âge , loin de le corriger , ne fit que l'enfoncer davantage dans ses abominables principes. Il leva entièrement le masque dans son *Pantheisticon , sive formula celebranda sodalitatis Socraticæ* 1720 , in-8°. *Cosmopoli* , c'est-à-dire , à Londres.

Ce Formulaire d'une Société de Disciples de Socrate , est en forme de Dialogue entre le Président & les Membres de la Société. Le Président recommande l'amour de la vérité , de la liberté & de la santé , & les encourage à être de bonne humeur , sobres , tempérans , & dégagés des superstitions populaires. Il leur lit des passages de *Cicéron* & de *Sénèque* , & quelquefois il chante des Vers tirés des anciens Poètes , & convenables à leurs maximes. Les Odes d'*Horace* sont leurs Hymnes. A l'égard de la Religion de ces Philosophes libertins , leur nom la fait assez connoître. Ce sont des *Panthéistes* , des gens qui ne reconnoissent d'autre Divinité que l'Univers. Cette pièce singulière est composée d'Antiennes , de Leçons , de Litanies , &c. Le but de l'Auteur étoit à la fois de tourner en ridicule les Liturgies Chrétiennes & de répandre son libertinage. Il

semble qu'il sentit lui-même qu'il s'étoit trop livré à son imagination déréglée ; car il la fit imprimer secrètement à ses dépens , & n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Il en portoit toujours quelques uns avec lui , & il les vendoit mystérieusement. Ses affaires étoient alors en désordre ; on le savoit , & la plupart n'en achetoient que pour lui faire l'aumône ; & pour que ce secours le menât plus loin , il n'en donnoit guère au-dessous de la guinée.

Le Docteur Hare , dit dans son *Ecriture défendue*, in-8^o, 1721, que » cet Athée non content de ce qu'il a osé faire » imprimer dans cette Pièce impie , a ajouté à ce que l'on » m'a assuré , dans quelques exemplaires , une prière écrite » en ces termes ou en d'autres équivalens : *Omnipotens & » sempiternæ Bacche , qui hominum corda donis tuis recreas , » concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt , » hodiernis curentur & per pocula poculorum.* »

L'Auteur de la vie de Toland assure qu'il n'a jamais écrit une telle prière. » Je ne nommerai pas , dit-il , la personne qu'on m'a dit en être l'Auteur , par respect pour sa profession. J'imagine qu'il n'a eu dessein que de tourner en ridicule la Société des Philosophes *Pantheïstes* de M. Toland , qu'il a pris tous pour des ivrognes ; c'étoient au contraire des gens graves , sobres , & tempérans. Dans le fond il faut avouer , que s'il y a plus d'esprit & de plaisanterie dans cette prière , il y a aussi une profanation plus déclarée que dans aucun endroit du *Pantheïsticon*. » Mais ne peut-il pas se faire que Toland , qui se mêloit souvent de plaisanter , & qui le faisoit souvent assez mal , eût inventé lui-même cette espèce d'*Oremus* , pour amuser ceux qui le nourrissoient ? Quand on a lu les autres Ouvrages de cet impie , on n'est guère tenté de douter que les plus mauvaises Pièces pussent sortir de sa plume.

Cette impiété téméraire qui le caractérisoit est très-marquée dans un Ouvrage qu'il donna la même année que le *Pantheïsticon*. Ce Livre parut à Londres en 1729 , in-8.^o sous le titre de : *Tetradymus* , ou les quatre Jumeaux , contenant :

I. *HODECVS* , où l'on prouve que la colonne de nuée & de feu , qui guidait les Israélites dans le Désert , n'étoit point

miraculeuse , mais que c'étoit (ainsi que cela est fidèlement rapporté dans l'Exode ,) un signal , également en usage parmi d'autres Nations , & non-seulement utile , mais nécessaire dans ces déserts.

II. CLYDOPHORUS , ou le Porte-clefs , ou la Philosophie Exotérique , & Erotérique , c'est à-dire , la Doctrine publique & secrète des anciens , par l'exemple desquels on justifie la prudence de ne dire ce que l'on pense en matière de Religion , qu'en temps & lieu convenable , en se réservant d'ailleurs de parler comme le vulgaire.

III. HYPATIE , ou Histoire de la plus vertueuse , la plus savante , & la plus accomplie Dame , que le Clergé d'Alexandrie mit en pièces , pour assouvir l'orgueil , la jalousie , & la cruauté de Cyrille , leur Archevêque , communément nommé Saint : titre dont il est indigne.

IV. MANGONAUTES , ou défense du Nazarénus , au très-Révérènd Jean Evêque de Londres , contre son Chapelain le Docteur Mangey , son Dédicateur Paterson , & le Révèrend Docteur Breit (que j'aurois dû nommer le premier) ci-devant de l'Eglise de Londres.

M. de la Chapelle parla de ces singulières Dissertations de Toland , dans le Tome IV. de la Bibliothèque Angloise. Il démasqua l'ennemi du Christianisme de la manière la plus propre à faire connoître l'indignité de son caractère. Le Journaliste fait voir que Toland se moque de la Religion , en faisant semblant d'être en colère contre ceux qui l'accusoient d'irréligion. C'est une espèce de charlatanerie en usage parmi les Incrédules , & que les Disciples François du Déiste Anglois n'ont pas manqué de suivre.

La santé de Toland commençoit à se déranger , ainsi que son esprit. Il appella un Médecin qui fit si bien , que le malade eut un vomissement & un dévoiement continuel. Il fit un effort pour retourner à Putney , solitude dans laquelle il passa les dernières années de sa vie. Il se trouva mieux , & eut quelque espérance de se rétablir. Il profita de ce bon intervalle , pour composer une Dissertation sur l'incertitude de la Médecine , & sur le danger qu'on court , en confiant sa vie à ceux qui la pratiquent , tandis qu'il nous est aisé de nous guérir en usant des remèdes qui nous con-

viennent, & que l'expérience & l'attention sur nous-mêmes peuvent nous faire connoître. Cette brochure n'arrêta pas le cours du mal ; & il fut enlevé au monde , qu'il corrompoit , le 11 Mars 1722.

L'Auteur de sa vie dit , „ que pendant toute sa maladie ,
 „ il témoigna une patience philosophique , qu'il vit appro-
 „ cher la mort sans en témoigner la moindre crainte , &
 „ qu'au moment qu'il alloit expirer il prit congé des assis-
 „ tans , en leur disant , *qu'il alloit dormir.*

On trouve dans une autre Lettre écrite vers ce temps-là par un de ses amis. „ Pendant toute sa maladie , dit-il ,
 „ il a marqué une patience philosophique & une entière
 „ résignation à la volonté de Dieu ; sentant parfaitement
 „ qu'il approchoit de sa fin ; car , comme il me parut un
 „ peu plus gai la veille de sa mort , je lui dis que j'espé-
 „ rois qu'il étoit mieux , à quoi il me répondit sur le
 „ champ , *Monsieur je n'espère qu'en Dieu.* Quelques mi-
 „ nutes avant que d'expirer , ayant regardé fort attenti-
 „ vement quelques amis qui étoient dans la chambre , on
 „ lui demanda s'il avoit besoin de quelque chose ; à quoi
 „ il répondit avec la plus grande fermeté : *je n'ai besoin*
 „ *que de la mort.* »

Toland se fit une Epitaphe quelques jours avant sa mort. Elle n'est certainement pas modeste. Il s'y peint comme l'Apôtre de la vérité , le défenseur de la liberté , préférant toujours l'honnête à l'utile ; insensible aux maux & aux menaces ; n'étant ni le Sectateur , ni le courtisan de personne. Jamais un aussi petit homme ne s'est fait de plus grandes idées de lui-même. Dans les affaires d'état , dir un homme d'esprit , la mouche de la fable & lui , c'étoit la même chose ; & quant à la Religion , ce n'est pas outrer son caractère que de dire , qu'il auroit été un des plus zélés Dériseurs , s'il avoit eu le bonheur de vivre parmi les Athées.

„ Ses disgrâces (dit l'Auteur du *Fruholders Journal* , 21
 „ Mars 1721) doivent être attribuées à sa vanité. Il affectoit d'être singulier en tout : manière de se distinguer fort aisée. Il rejettoit un sentiment , parce qu'un Auteur célèbre l'embrassoit. Avec une teinture de toutes les

„ langues , il n'étoit habile dans aucune. Son style étoit
 „ bas , confus & désagréable ; il mettoit des titres bizarres
 „ à ses Ouvrages à l'imitation des anciens Philosophes ; &
 „ il aimoit à y parler de lui même avec une extrême com-
 „ plaissance. Il se plaisoit à tracasser en disputant ; & il
 „ étoit grossier , décisif, quoiqu'il eut toujours tort. Il doit
 „ principalement sa réputation aux critiques que les Savans
 „ ont faites de ses Ecrits. Dans les disputes qu'ils avoient
 „ entr'eux , une de leurs injures ordinaires étoit d'accuser
 „ leurs adversaires d'avoir des sentimens approchans de
 „ ceux de *Toland* ; reproche qui étoit regardé comme la
 „ chose la plus honteuse , & une marque infailible d'er-
 „ reur. Jamais personne n'a autant écrit contre la Religion
 „ que lui , & n'a fait si peu de mal. C'est encore un pro-
 „ blême de savoir , si les gens de bien ont eu plus de
 „ compassion pour lui , que les Incrédules de mépris. »

Nous nous sommes étendus sur cet impie , parce que son histoire nous a paru très-propre à développer le caractère des Incrédules. C'est un original qui a aujourd'hui bien des copies en France.

THÉOLOGIENS ; voyez MINISTRES , ABBADIE , BOSSUET , &c.



T O L É R A N C E.

§. I.

Idee des Ecrits de M. de V. sur la Tolérance.

I. **M.** de V. prêche sans cesse la Tolérance , & il n'y a point d'hommes plus intolérant ; c'est ce que prouve invinciblement son acharnement contre la Religion Chrétienne. Il ne peut supporter le culte de son pays , celui de sa famille , celui de ses pères ; qu'il est beau après cela de se vanter d'être tolérant ! Je ne répéterai point ce qu'on trouve dans

dans tous les Livres sur la Tolérance Ecclésiastique & Civile ; mais il est certain que ce n'est point en vomissant des blasphèmes contre la Religion dominante , en la calomniant , en la défigurant , qu'on doit prêcher la Tolérance. Cette méthode inconnue jusqu'à nos jours , est un des fruits de la nouvelle Philosophie. Les *Leibnitz*, les *Pé-lisson*, les *Papin* , qui ont écrit sur ce sujet , ne s'en sont point servis. Une cause aussi importante doit être traitée avec plus de circonspection & de douceur , & il ne faut pas être emporté en prêchant l'indulgence.

II. Les Ecrits sur la Tolérance sont infectés d'une horrible profanation de quantité de passages de l'Ecriture Sainte , des Pères , des Auteurs Ecclésiastiques , &c. On y étale sans discernement les objections des ennemis de la Révélation & de l'Eglise Catholique , pour faire illusion aux Lecteurs , qui ne connoissent pas les réponses péremptoires qu'on a faites à ces objections.

III. On s'efforce , en marchant sur les pas de *Dodwel* ; de diminuer le nombre des Martyrs du Christianisme. On fait que l'Auteur & ses Partisans n'ambitionnent pas , que leurs noms en allongent la liste ; mais ils devroient au moins laisser les choses telles qu'elles sont. Quelques efforts qu'ils fassent , pourra-t-on jamais croire que les *Néron* & les *Dioclétien* aient été les Propagateurs du Christianisme ? (Voyez les articles CHRISTIANISME & MARTYRS.)

IV. M. de V. veut persuader que les Juifs , les Grecs & les Romains ont été très-tolérans ; & pour le prouver , il cite quelques faits , qu'il altère & qu'il défigure par des gloses contraires aux Textes. Mais il garde un silence artificieux sur un nombre infiniment plus grand d'autres faits , qui détruiroient totalement le système qu'il veut établir. (Voyez les Paragraphes suivans.)

V. M. de V. vante la Tolérance des Turcs , des Persans , des Chinois , des Japonnois. Eh ! Monsieur , vous n'avez qu'un moyen de nous convaincre , mais ce moyen est infaillible. Allez faire chez ces Peuples ce que vous faites ici ; allez inonder la Turquie , la Perse , la Chine , le Japon , de libelles monstrueux contre la Religion de ces Etats , & si on vous laisse tranquille , nous croirons alors

ce que vous voulez nous faire croire aujourd'hui.

VI. Je ne dirai rien des histoires douteuses , fausses ; indécentes , qu'on débite dans les Ecrits sur la Tolérance , & des conséquences qu'on en tire. Il est manifeste qu'on cherche moins à faire tolérer les hommes , dont on se soucie assez peu , qu'à prouver que la Religion est intolérable.

§ I I,

Les Juifs étoient-ils Tolérans ?

Quand on soutient la vérité , il n'est pas possible de ne pas la défendre avec zèle. Elle est une , elle est sainte , elle est jalouse. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeoit à lapider celui qui auroit osé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu. Ils furent prêts à déclarer la guerre aux deux Tribus , qui élevèrent au-delà du Jourdain un autel , pour être un monument d'union ; parce qu'ils crurent qu'on l'élevoit pour y offrir des Sacrifices. Le schisme de Samarie occasionna les guerres les plus cruelles , & *Josèphe* rapporte que cinq cens mille hommes périrent dans une seule bataille. La division du culte fut la cause de ces fureurs , autant que la division du Royaume. S'ils ont vécu en paix sous l'Empire des Perses & des Grecs , c'est qu'on leur a toujours laissé le libre exercice de la Religion. Dès qu'Antioche voulut le leur ôter , il y eut des Martyrs ; & bientôt suivirent les guerres des Machabées. Ne vit-on pas sous *Caligula* la Nation presque entière disposée à se laisser égorger plutôt qu'à souffrir qu'on plaçât dans le Temple de Jérusalem la statue de ce Prince extravagant ? Comment M. de V. a-t-il pu oublier ces faits , en voulant prouver , la Tolérance & la douceur par l'exemple des Juifs ? S'il n'y a pas eu de guerres de sectes , c'est qu'on ne vit jamais (hors le schisme de Samarie) de sectes opposées à la loi. Celles des Pharisiens & des Esséniens ne parurent que sur la fin de la Synagogue. Loin de combattre la loi , ils prétendoient l'observer avec plus d'exactitude. C'étoient des sectes de ferveur , si on peut ainsi parler , & non de

revolte. Les Saducéens nioient des dogmes essentiels ; mais ils ne formèrent jamais un corps. Semblables aux Matérialistes de nos jours , qui répandus par-tout ne se montrent nulle part & n'ont aucun intérêt à s'unir , ils se bornoient à jouir des fruits de leur système , qui devenoit celui des riches & des grands. En un mot , les Juifs suivirent toujours sur la Tolérance le plan & les maximes Catholiques , parce que comme eux ils avoient le dépôt de la vérité.

§ III.

La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganisme ?

Le Paganisme avoit ses dogmes aussi bien que sa morale , & ses fêtes pouvoient également exciter des troubles. Aussi les Païens entroient en fureur dès qu'on attaquoit leurs superstitions. Les Chrétiens indiscrets , qui souvent , malgré les Evêques , insultoient les faux Dieux & brisoient les idoles , allumoient le feu de la persécution. Toute la Ville d'Ephese ne fut-elle pas en alarmes , parce qu'on dit que saint *Paul* détruisoit le culte du fameux Temple de *Diane* ? *Cambyse* vit élever une sédition générale en Egypte , lorsqu'il tua le Taureau *Apis* , qui étoit si pompeusement adoré. On pourroit citer une infinité d'autres traits ; mais en supposant la modération des Païens , les causes qu'en allègue M. de V. sont imaginaires ; voici la véritable.

Le Paganisme étoit une Religion commode , qui ne gênoit en rien les passions ; une Religion de volupté & de plaisirs. Il suffisoit d'être Citoyen ; du reste on avoit libre carrière. Cette Religion (si toutefois on peut donner ce nom à un amas d'absurdités) s'allioit avec toutes les superstitions de la terre. Rome en subjuguant les Nations fit goûter son Empire aux divers peuples , en adoptant leurs Dieux. De-là de nouveaux Temples , de nouvelles fêtes ; c'étoit un Dieu ajouté à mille. Ces Dieux vaincus qui s'accoutumoient d'abord à Rome , sembloient y accoutumer les Peuples , & cette méthode fut un trait de prudence du Sénat. Cette adoption ridicule de toutes les Di-

vinisés est un opprobre. Il n'y aura point de guerres, il est vrai, parmi tant de Peuples différens, toujours disposés à adopter leurs Idoles mutuelles; mais il y aura une extravagance perpétuelle, & un déplorable échange de songes & d'illusions. Voilà le principe de la Tolérance des Païens. M. de V. en fera-t-il encore l'éloge?

Cette Tolérance ne s'étendit pas jusqu'au Dieu des Chrétiens, parce que la vérité ne pouvant s'allier avec l'erreur, les premiers fidèles ne voulurent point unir leur culte à celui de l'Empire contre lequel même ils s'élevèrent. Voilà pourquoi les Romains, quelque tolérans qu'ils fussent, ne le furent pas pour eux. C'est à quoi M. de V. n'a pas réfléchi, lorsqu'il a voulu prouver la libre propagation du Christianisme par l'extrême Tolérance des Romains. On peut voir dans l'article CHRISTIANISME les raisons, ou du moins les prétextes que les Empereurs & le peuple eurent de persécuter cette Religion naissante, & de s'éloigner en cela de leurs principes, ou du moins de ceux que M. de V. leur suppose.

§ I V.

Pourquoi les Dèistes sont-ils Tolérans?

La Tolérance des Dèistes n'a rien de surprenant. 1.^o Le Dèïsme est de nouvelle date. On avoit attaqué tous les Mystères de la Religion Chrétienne; mais rien n'avoit encore effacé le respect profond pour les oracles d'un Dieu incarné. Les disputes, loin de détruire ce respect, sembloient le prouver. C'est parce qu'on adoroit ces oracles comme la vérité même, que les Peuples s'y attachoient avec une exactitude, qui (mal dirigée) les en détournoit. Un des motifs principaux des guerres sanglantes des Hussites, étoit la Communion sous les deux espèces. Ce Fanatisme prouvoit au moins leur attachement à la loi Chrétienne, puisqu'un seul point excita tant de ravages. Le Dèïsme n'a commencé qu'au seizième siècle; encore même ne s'est-il pas d'abord produit sous cette idée odieuse. C'est le Socianisme qui lui a aplani les voies. On auroit

d'abord en horreur d'un Philosophe , qui auroit osé nier JESUS-CHRIST. Socin , sans le nier , sans paroître abroger les Mystères , enlevait cependant la clef de la Religion , en renouvelant avec l'Arianisme une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Religion qu'il changeoit en Philosophie , alloit aboutir bientôt à une Religion purement naturelle ; & par un nouveau progrès inséparable de l'erreur , ce Déisme étant sans principe , devoit nécessairement dégénérer en secte Philosophique. De-là , le vrai Déisme , ensuite le Matérialisme , l'Athéisme. Voilà le berceau & l'histoire abrégée de ce monstre moderne. Son objet est de rétablir sur les ruines du Christianisme la Philosophie des prétendus sages de la Grèce & de Rome.

2.^e Les Déistes ne sont pas une secte connue , & unie par les principes & par le culte. Ce sont des gens isolés , qui pensent seuls , qui forment seuls dans leurs cœurs leur Religion prétendue. On ne les connoît pas , ils ne se connoissent pas entr'eux. Dans une semblable obscurité , ne point former de brigues , ce n'est pas une modération.

Les Déistes sont indifférens pour tous les cultes. Ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienfaisance & de société. Sans être Chrétiens , on les voit au Temple ; & d'un pas aussi tranquille , ils iroient à Isphahan dans la Mosquée. Observateurs singuliers de la loi naturelle , ils ne trouvent point de duplicité à suivre un culte qu'ils méprisent , & à cacher en quelque sorte le Dieu qu'ils adorent. Dès-lors , sans doute , ils n'exoient point de tumulte ; il ne peut naître que de l'attachement à un culte pros crit , ou du refus de se conformer à un culte établi. Les Déistes sont assez complaisans pour feindre ; de-là leur tranquillité ; mais en cela sont-ils vrais Philosophes , si la vraie Philosophie consiste à connoître les droits de la Religion véritable & à s'y soumettre ?



§ V.

De la Tolérance civile & de la révocation de l'édit de Nantes.

Le droit d'accorder ou de refuser aux sectes quelconques ; la Tolérance civile n'appartient qu'aux Princes , puisque seuls ils prescrivent des loix à la Société. L'Eglise n'a que le pouvoir de condamner les errans , & de les punir par des peines spirituelles. Dès-lors qu'il s'agit du for civil ou criminel, c'est là le district des loix humaines. Ainsi , dans aucun cas possible , elle ne peut sans le concours de l'autorité temporelle , infliger la moindre peine , ou priver du moindre privilège de Citoyen. Cette juste idée fixe la matière & les bornes de la Tolérance civile , dont nous établirons dans ce volume les principes & les règles.

Bayle, en discutant si amèrement la *révocation de l'édit de Nantes*, devoit donc suivre cette méthode. Point du tout. Ce grand Commentateur disserte à perte de vue ; il crée des hypothèses , il s'égare en digressions superflues , & parmi ce ramas de sophismes il ne pose pas même le véritable état de la question. Écoutons-le dans sa Préface où il ouvre son plan. » Le mot *Convertisseur* devoit originairement « signifier une ame véritablement zélée pour la vérité , & » pour détromper les errans ; mais il ne signifiera plus » qu'un Charlatan , qu'un fourbe , qu'un voleur , qu'un » saccageur de maisons , qu'une ame sans pitié , sans humanité , sans équité , un monstre moitié Prêtre moitié » Dragon , qui , comme le centaure de la fable , réunisse » soit en une même personne l'homme & le cheval ; confonde en un seul suppôt les personnages différens de Missionnaire qui dispute , & de soldat qui bourrele une pauvre corps , & qui pille une maison. On dit qu'il y a déjà quelques cabarets en Allemagne qui ont pour enseigne le *Convertisseur habile*..... On lui voit sur la tête une moitié de mitre & une moitié de casque , une crosse d'une main & un sabre de l'autre , une moitié de ro-

» chet & une moitié de cuirasse..... Faisant sonner le monte-
 » à-cheval à la moitié de la messe , & la charge à l'en-
 » droit où il auroit fallu donner la bénédiction & l'ite ;
 » *Missa est.* » p. 10 de son commentaire sur ces paroles
 de l'Evangile : *contrains-les d'entrer.*

Nous ne daignerons pas relever l'indécence & la grossièreté de ce texte digne des Halles. Cette controverse triviale insulteroit le Public. Laissons-là les injures , allons au raisonnement.

Bayle attaque la révocation de l'édit de Nantes ; & pour censurer cet acte d'autorité Royale , il se jette sur les Convertisseurs moitié Prêtres & moitié Dragons. Il remplit sa longue Préface d'invectives contre l'Eglise Romaine. Rien n'est moins conséquent. C'est le conseil du Roi qu'il faut attaquer ; ou plutôt le droit du Trône sur la protection de la Religion & sur la sûreté du bien civil qui en résulte. Ce droit qui suppose la vigilance , l'autorité des loix , la punition même des errans , *Bayle* l'accorde à l'Empereur de la Chine contre les Chrétiens. Il y auroit de l'humeur à le refuser à *Louis XIV.* » La raison & la justice veulent ,
 » dit-il , qu'un Prince qui voit venir des étrangers dans son
 » Etat pour y annoncer une nouvelle Religion , s'informe
 » ce que c'est qu'une telle Religion , & si elle accorde la
 » fidélité que les sujets doivent à leur Prince avec celle
 » qu'ils doivent à Dieu ; & par conséquent cet Empereur
 » de la Chine doit , dès la première conversation , s'in-
 » former de ces Messionnaires de quelle nature est leur
 » doctrine par rapport au bien public & aux loix fonda-
 » mentales qui font le bonheur des Sujets & des Souve-
 » rains. Je ne fais pas difficulté de dire qu'un Roi qui ne
 » s'informerait pas de cela , pécherait contre les loix éter-
 » nelles qui veulent qu'il veille au repos public du peuple
 » que Dieu lui a soumis. »

Puis donc que l'Empereur de la Chine , doit , par un principe de conscience , non-seulement veiller à ce que quelque nouvelle Religion ne vienne troubler ses sujets , mais chasser les Chrétiens de son Etat , si leur doctrine ne s'accorde pas avec la fidélité des Citoyens à la patrie ; tous les autres ont le même droit , & telle est la question de la

Tolérance civile , le pouvoir des Princes relativement à l'extérieur de la Religion , aux nœuds qui la lient avec la Société.

Voilà ce que *Bayle* devoit discuter , & ce qu'il a oublié ; parce que cette discussion , s'il avoit été sincère , auroit entièrement renversé l'édifice qu'il vouloit élever.

§ V L.

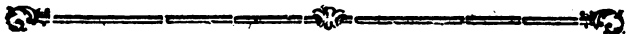
Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la manière dont on les traite en France ?

Pour répondre à cette question , nous n'avons qu'à consulter M. de V. Il nous a fait part de toutes les déclamations des Protestans dans son *Traité de la Tolérance* , & il les a fait valoir avec tous les charmes de son éloquence & de son imagination. Mais voici comme il y répond dans ses *Nouveaux Mélanges* , pag. 39 & suivantes. „ Je compte ces choses , il y a quelques jours , à M. de Boucacous , Languedocien très-chaud & Huguenot très-zélé. „ *Cavalisque !* me dit-il , on nous traite donc en France „ comme les Turcs ; on leur refuse des Mosquées , & on „ ne nous accorde point de Temples ? Pour des Mosquées , „ lui dis-je , les Turcs ne nous en ont point encore demandé ; & j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand „ ils voudront , parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je „ doute fort qu'on rétablisse vos Temples , malgré toute „ la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est , „ que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! „ s'écria M. de Boucacous , nous qui sommes les plus ardens serviteurs du Roi ! Vous êtes fort ardens , lui répliquai-je , & si ardens que vous avez fait neuf guerres civiles.--- C'est que vous nous cuisez en place publique ; „ on se lasse à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience „ de Saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos , „ & je vous jure que nous serons des sujets très-fidèles. „ C'est précisément , ce qu'on fait , lui dis-je ; on „ ferme les yeux sur vous ; on vous laisse faire votre „ commerce ;

„ commerce ; vous avez une liberté assez honnête. Voilà
 „ une plaisante liberté ! dit M. de Boucacous , nous ne
 „ pouvons nous assembler en pleine campagne quatre ou
 „ cinq mille seulement , avec des Pseumes à quatre par-
 „ ties , que sur le champ il ne vienne un Régiment de
 „ Dragons , qui nous fait rentrer chacun chez nous. Est-ce
 „ là vivre ? Est-ce là être libre ?

„ Alors , je lui parlai ainsi : il n'y a aucun pays dans le
 „ monde , où l'on puisse s'attrouper sans l'ordre du Sou-
 „ verain ; tout attroupement est contre les loix. Servez
 „ Dieu à votre mode dans vos maisons ; n'étourdissez
 „ personne par des hurlemens que vous appelez musique.
 „ Pensez-vous que Dieu soit bien content de vous quand
 „ vous chantez ses Commandemens , sur l'air de *Réveillez-
 „ vous belle endormie.*

„ Enfin , nous sommes la Religion dominante chez nous ;
 „ il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angle-
 „ terre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en
 „ France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons ,
 „ & j'ai parole de M. le Gouverneur , & de M. l'Inter-
 „ dant qu'en étant sages , vous serez tranquilles ; l'impru-
 „ dence seule fit & fera les persécutions. „



TOUSSAINT.

*Caractère de l'Auteur & de son Ouvrage des
 Mœurs.*

C'Est à cet Auteur Parisien , Avocat au Parlement de
 cette Ville & Membre de l'Académie de Berlin , que nous
 devons les *Mœurs*. Cet Ouvrage parut en 1748 , & fut
 condamné au feu par le premier Tribunal du Royaume.
 Il est écrit purement & avec esprit ; il y paroît d'abord un
 air de vérité & de sagesse , mais sous ces beaux dehors , il
 enseigne l'erreur & le vice,

Observons d'abord les vérités utiles , telles que l'existence & les perfections de Dieu ; l'immortalité de l'ame ; l'horreur du suicide , de l'adultère , de la vengeance , de l'injustice , l'amour de l'équité & de l'humanité. L'Auteur admet ces premiers devoirs de l'homme ; mais il altère les autres vertus , qui doivent animer son cœur.

1.^o Il veut que les notions sur la piété aient été écloses dans les cerveaux Philosophes , au lieu d'en faire honneur à la Religion Chrétienne , qui est la véritable source de nos lumières.

2.^o Pour donner une idée de l'amour de Dieu , il en fait un parallèle indécent avec l'amour profane.

3.^o Il donne une fausse idée du culte que l'on doit à l'Être suprême , & tombe impitoyablement sur la Religion Chrétienne , dans laquelle il ne voit que le Rigueurisme ou le Fanatisme.

4.^o Il établit de faux principes sur les passions & sur l'amour de nous-mêmes. „ Les Moralistes , dit-il , page 39 , „ déclament d'ordinaire avec force contre les passions , & „ ne se lassent point de vanter la raison. Je ne craindrai „ point d'avancer , qu'au contraire ce sont nos passions qui „ sont innocentes , & notre raison qui est coupable. „ Il ajoute quelques pages après , que *tout sentiment , qui naît en nous de la crainte des souffrances ou de l'amour du plaisir , est légitime & conforme à notre instinct*. De tels principes peuvent mener loin.

5.^o L'amour sensuel est érigé en vertu. „ Qu'on aime „ véritablement , dit-il , page 277 , & l'amour ne fera „ jamais commettre de fautes qui blessent la conscience „ & l'honneur. Car quiconque est capable d'aimer est „ vertueux. J'oserois même dire que quiconque est vertueux est aussi capable d'aimer.... Je ne crains rien pour „ les mœurs de la part de l'amour , il ne peut que les „ perfectionner. „ C'est apparemment d'après ces admirables principes , qu'il approuve les mariages clandestins , ou plutôt le concubinage proscrit par toutes les Loix.

6.^o Il anéantit l'amour filial. „ Il n'est pas , dit-il , d'une „ obligation si générale qu'il ne puisse être susceptible de „ dispense. On ne peut aimer qu'autant qu'il est nécessaire

„ d'aimer ses ennemis mêmes , un pere dont on n'éprouve
 „ que des témoignages de haine. Toute la distinction qu'on
 „ lui doit c'est de le traiter en ennemi respectable. »

7.^o Il condamne l'usage du serment en Justice ; il dit
 que c'est outrager gratuitement les hommes que d'exiger
 d'eux des sermens. » C'est les supposer tout à la fois &
 » capables de mentir , & assez superstitieux pour mettre
 » de la différence entre un mensonge & un parjure.

8.^o Cet esprit Réformateur qui voudrait anéantir le ser-
 ment , condamne en même temps le droit de mort , que
 la Patrie exerce sur les scélérats. Il prétend que la loi natu-
 relle ne souffre point , qu'on réprime les méchans par des
 méchancetés ; & qu'on punisse les homicides par le meurtre.

9.^o Une idée encore plus singulière est celle de vouloir
 qu'on décide les contestations en Justice par le plus petit
 nombre des voix & non par la pluralité ; *parce*, dit-il,
qu'il est plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers
prudens sur vingt-cinq , que de présumer qu'il y en ait vingt.
 Il appuie ce sophisme palpable sur une loi de l'Exode ,
 qu'il n'a pas plus entendu que sa propre idée.

Malgré ces paradoxes & plusieurs autres , le Public fit
 l'accueil le plus favorable au nouveau Moraliste. Les gens
 du monde reçurent avec plaisir un Livre où tous les de-
 voirs sont renfermés dans les loix de la nature. L'Ouvrage
 d'ailleurs se fait lire avec plaisir , par un mélange heureux
 de raisonnemens , de tableaux & de conseils , qui se don-
 nent mutuellement de la force. Nous lui donnons cet éloge
 avec d'autant plus de plaisir , que l'Auteur ayant senti enfin
 le poison de son Livre , l'a réfuté dans un volume in-12 ,
 imprimé à Bruxelles en 1764. C'est à la vérité se raviser
 un peu tard , mais une rétractation est toujours bonne à
 prendre , pourvu qu'elle soit sincère. Nous avons lieu de
 croire que celle de M. Toussaint est de ce genre. Il regne
 dans son Livre , à travers les sophismes & les erreurs que
 nous avons relevé , un caractère de galant homme qui in-
 téresse. C'est sans doute celui de l'Auteur ; & nous nous
 en félicitons avec lui , s'il continue de perfectionner un si
 heureux naturel par les sublimes vertus de la Religion.



T R A V E R S.

*Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un
Livre Impie , & qui veut le défendre ?*

L'Abbé *Bazin*, (*) ou celui qui a pris son nom pour publier la sage *Philosophie de l'Histoire* & le pieux *Dictionnaire Philosophique*, n'aime pas qu'on relève ses erreurs. Il a été sur-tout fort sensible aux dernières critiques qu'on a faites de ces deux Ouvrages si chrétiens & si honnêtes. Son premier mouvement fut de verser sur ses téméraires Censeurs toute la lie de sa colere. Le nommé *Dubois*, son valet de chambre, son Confident & son Secrétaire, fit de vains efforts pour le ramener à la douceur. Enfin las d'écrire des atrocités, il lui tint ce discours.

D U B O I S.

En vérité, mon cher maître, vos injures sont trop fortes, on dira que c'est moi qui écris sous votre nom ; & il faudra que je renvoie le tout à votre palefrenier ; car je me pique un peu de délicatesse.

L' A B B É B A Z I N.

Plaisant bélître pour faire le difficile ! écris, écris. Et comment veux-tu que j'appelle ces animaux-là ? Je crois les ménager en ne les baptisant que *marauds*, *marouffes*, *croquans*, *scélérats*, *menteurs*, &c.

D U B O I S.

Mais ne craignez-vous pas qu'ils vous rendent politesse pour politesse ?

(*) M. de V. a publié la *Philosophie de l'Hist.* sous le nom de feu l'Abbé *Bazin*.

L' A B B É B A Z I N.

Non, je ne crains plus rien. Il y a long-temps qu'on a dit que j'étois invulnérable à force de blessures.

D U B O I S.

Mais l'honneur....

L' A B B É B A Z I N.

L'honneur est un fort préjugé.

D U B O I S.

Pourquoi criez-vous donc quand on attaque le vôtre, ou même quand on fait semblant de l'effleurer?

L' A B B É B A Z I N.

Ah! mon ami, qu'il est dur d'être vieux dans un vieux château! Il faut bien se distraire comme on peut. Quand je pouvois vivre aux *Délices*, (a) j'avois au moins quelques visites. Mais tu fais bien que mes injures contre le prédicant *Jean Calvin*, mes plaisanteries sur *Vernet* & sur les Ministres, & enfin les brochures de ce maudit *Jean-Jacques* m'ont fait perdre ce séjour enchanteur. Accablé d'ennuis & de soucis; loin de Paris où j'ai sollicité vainement mon retour; loin des plaisirs de la Capitale; loin des faveurs de la Cour, où, entre nous, je ne suis pas plus aimé qu'ailleurs; je me soulage le moins mal que je puis de la mélancolie qui me dévore. Après tout, quel mal ai-je fait à l'Archevêque (b) d'Auch, à l'Evêque du Pui, à son frère *Pompignan*, en les traitant comme les plus vils des hommes? Ils n'ont pas vu mes satyres, & elles m'ont amusé un moment.

(a) Maison de campagne dans le Territoire de Genève que l'Abbé *Bazin* a été forcé d'abandonner.

(b) Il appelle M. d'Auch J. F. & M. du Pui *Jean George*; voilà des plaisanteries qui ont dû les terrasser,

D U B O I S.

A la bonne heure , Monsieur , que vous attaquiez les personnes ; mais je vous en prie ne censurez jamais les Ouvrages.

L' A B B É B A Z I N.

Et pourquoi donc ?

D U B O I S.

Pourquoi , Monsieur ? c'est que vous donnez envie de les lire. On vous voit dans des transports de colère ; on dit : il se fâche , il a donc tort. Quand on a raison , on est plus tranquille. D'ailleurs si le Livre que vous attaquez n'est pas connu , vous le faites connoître ; & s'il est connu , on n'en a que plus d'empressement à se le procurer.

L' A B B É B A Z I N.

Je crois que tu as raison , mais pouvois-je m'empêcher de donner quelques marques de souvenir à l'Auteur du D** A** ?

D U B O I S.

Assurément vous le pouviez ; il n'y avoit qu'à continuer à défavouer le *Dictionnaire Philosophique*.

L' A B B É B A Z I N.

Mais on ne croit plus à mes défaveux.

D U B O I S.

Alors il falloit charger de ce Livre quelqu'un de vos amis.

L' A B B É B A Z I N.

Cela étant , je veux en donner une Edition sous ton nom.

D U B O I S.

Ne faites point cela , je n'ai point envie d'être pendu. Vous savez ce qui est arrivé à Abbeville. (*) Je veux être votre fidele Domestique ; mais je n'ai nulle envie d'être votre martyr.

L' A B B É B A Z I N.

Ce Livre te feroit pourtant beaucoup d'honneur dans la postérité.

D U B O I S.

Et que m'importe de vivre dans la postérité , si des Juges de mauvaise humeur me faisoient mourir avant le temps en place publique , au milieu d'une populace qui me haeroit.

L' A B B É B A Z I N.

On te compareroit à *Socrate*.

D U B O I S.

Dut-on me comparer à tous les Philosophes d'Athenes & de Rome , j'aime mieux être *Dubois* vivant que *Socrate* mort.

L' A B B É B A Z I N.

Ah ! je vois bien que tu n'as pas le goût des grandes choses. Ame basse , esprit pusillanime. Voilà ce que c'est de mettre la Philosophie dans la Livrée.

[*] Deux jeunes libertins y furent brûlés en 1766 ; le *Dictionnaire Philosophique* fut jeté par ordre du Parlement dans le Bucher qui les consuma.

D U B O I S.

Mais vous, Monsieur, avez-vous montré plus de courage quand on a poursuivi quelques-uns de vos Livres, ou quand on a fait semblant d'en vouloir à l'Auteur ? Ce son de *Jean Jacques* vouloit aller tenir tête à ses Juges ; mais vous avez toujours baissé la tête devant les vôtres. Vous donnez des défaits ; vous écrivez des lettres ; vous faites des rétractations. On vous a vu dans le besoin faire des retraites chez les Jésuites, & caresser jusqu'aux Jansénistes.

L' A B B É B A Z I N.

J'avoue que tu dis vrai ; mais j'ai toujours été infirme. La foiblesse de mes organes a causé le découragement de mon esprit ; mais tu te portes bien, tu es frais, vigoureux.

D U B O I S.

Voilà une bonne raison pour m'exposer à me faire pendre ! C'est parce que je jouis de la vie en santé, que je veux en jouir long-temps. Voulez-vous que je vous parle net ; vous avez lâché vos manuscrits, le mal est fait, laissez-les courir & n'en dites plus mot. Mais si vous vous acharnez à les défendre, on s'acharnera à les attaquer. Je crois que le silence est toujours le meilleur parti après qu'on a fait une sottise.

L' A B B É B A Z I N.

Tu as raison, mon ami ; mais je voudrois pourtant donner quelques marques de souvenir à l'Auteur du D^{re}. A^{re}. Il m'a fait plus de mal que tu ne penses. Quoique j'aie dit que son Livre ne s'est pas vendu, il y en a déjà trois ou quatre Editions. Mes autres Censeurs se bornoient à me représenter comme un mauvais Chrétien, & j'étois le premier à en rire. Celui-ci a pris un tour différent ; il me représente
comme

comme un mauvais Citoyen. Il prouve que mes Livres tendent à rendre les Peres insensibles, les Epoux infideles, les Maitres durs, les Domestiques frippons. Cela est sérieux, mon ami,

D U B O I S.

Je vous avoue franchement qu'il n'a pas autant de tort que vous pourriez croire. Votre Secrétaire T^{re}. ne vous auroit pas volé cent louis, si vous ne lui aviez fait écrire cent fois qu'il n'y a point d'enfer pour les voleurs.

L' A B B É B A Z I N.

Mais cela est fait à présent : il faut faire taire ceux qui pourroient relever ces petites méprises.

D U B O I S.

Mais comment vous y prendrez-vous pour faire une bonne satire contre l'Auteur du D^{re}. A^{re} ? vous ne le connoissez pas.

L' A B B É B A Z I N.

Te voilà bien embarrassé ; est-ce que je connois d'avantage ceux contre lesquels j'ai écrit ? Il faut toujours dire des injures, & à force d'en vomir, il y en a quelqu'une qui peut avoir son application. Il est bon d'employer, mon ami, un peu de fiction poétique dans toutes ces choses-là.

D U B O I S.

S'il ne faut que cela, je vois que vous serez fort à votre aise ;

L' A B B É B A Z I N.

Il est vrai que je ne connois pas l'Auteur du D^{re}. A^{re}. Je ne fais s'il est vieux ou jeune, pauvre ou riche, Laïque ou Ecclésiastique. Mais qu'importe. Je dirai d'abord qu'il s'a écrit que pour avoir du pain....

Mais si son pain est assuré....

L' A B B É B A Z I N.

Que c'est un Marouffe , un cassard qui veut attraper quelque petit Bénéfice.....

D U B O I S.

Mais s'il est hors d'état de posséder des bénéfices.....

L' A B B É B A Z I N.

Il est impossible de te parler ; tu m'interromps toujours. Je t'ai déjà dit qu'il importoit fort peu que je disse vrai ou faux. Penfes-tu donc que je crusse que M. de Pompignan avoit été privé de sa place pour la priere du D^{ist}e , comme je l'ai écrit ? Penfes-tu que je sois assuré que Fréron ait été aux galeres ? Quand on en veut à quelqu'un , il faut bien lui reprocher ses petites fautes , & s'il n'en a pas , il faut bien en trouver. La calomnie ne blesse pas d'abord , mais il en reste toujours quelque cicatrice.

D U B O I S.

Votre morale est aussi commode , que votre imagination est fertile. Je croyois qu'il n'étoit permis de mentir , que lorsqu'il s'agissoit de se défendre. Par exemple , je vous passois de faire imprimer dans les Gazettes que vous aviez fait vos Pâques , parce que la juste crainte que vous aviez d'être enfermé après la publication du *Philosophe ignorant* , des *questions de Zapata* excusoit votre mensonge. Mais je vois que la fiction est bonne dans tous les cas & pour l'attaque & pour la défense. Me voilà parfaitement converti & tout prêt à écrire tout ce que vous voudrez me dicter contre vos ennemis , qui , entre nous , ne sont pas en petit nombre.

L' ABBÉ BAZIN.

Montesquieu en avoit autant que moi.

D U B O I S.

Non , mon cher Maître , à beaucoup près. D'ailleurs ne nous mettons pas en si bonne compagnie. *Montesquieu* a eu des critiques de ses opinions ; il n'a eu aucun ennemi de sa personne. On blâmoit ses Ouvrages ; on respectoit son caractère.

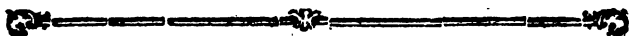
L' ABBÉ BAZIN.

Tu n'es qu'un raisonneur. Je te demande ta plume & je n'ai que faire de tes réflexions. Elles réveillent toujours quelque idée désagréable.

D U B O I S.

Ce n'est pas ma faute.

TRINITÉ ; Voyez l'article PYRRHONISME.



TYRANNICIDE.

Doctrine de M. de V. sur ce crime.

M. de V. s'est élevé dans quelques-uns de ses Ouvrages contre cette Doctrine abominable ; mais comme il a l'esprit extrêmement conséquent & qu'il ne change jamais d'opinion , il l'a clairement enseignée dans ses tragédies de la *mort de César* & de *Brutus*. Il a beau dire qu'on ne doit pas le rendre responsable de ce que disent ses personnages ; quand ce qu'on leur met dans la bouche touchant une opinion dangereuse est plus fort que ce qu'on leur oppose , il faut mettre nécessairement leurs discours sur le compte de l'Auteur qui les fait parler.

La tragédie de *la mort de César* est la pièce la plus emportée qu'on puisse lire contre le Gouvernement monarchique. Le Tyrannicide y est présenté sans aucun correctif, comme l'action la plus héroïque. La clémence de *César*, mise en contraste avec l'atrocité de *Brutus*, ne sert qu'à relever le courage du Républicain, & à mieux prouver qu'on ne doit pas épargner un Tyran, fut-il l'homme le plus estimable & le plus aimable.

*Je déteste César avec le nom de Roi ;
Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi.
Je te préfère au monde , & Rome seule à toi.*

Le meurtre de *César* est d'autant plus odieux, que cet Empereur, quoique d'abord conquérant injuste, étoit devenu légitime par l'approbation du Peuple & du Sénat, qui l'avoit créé Dictateur perpétuel, & lui avoit conféré le pouvoir souverain ; ce qui rendoit sa personne sacrée. Ce trait ne fait pas l'éloge de *Cicéron*, lequel, selon les temps, bas adulateur & dangereux républicain, loue *César* à l'excès pendant sa vie, & se déchaîne contre lui après sa mort. Si certains Casuistes avoient fait cette attention, ils n'auroient pas d'après *Cicéron*, excusé & loué les meurtriers de *César*, parce que c'étoit un Tyran d'invasion qui s'étoit emparé du Gouvernement par violence.

Malgré ces distinctions, je condamnerai toujours le Tyrannicide, même dans les cas qui sont rapportés dans l'Écriture, où l'on ne voit pas que Dieu l'ait jamais approuvé, quoiqu'il en ait tiré sa gloire pour l'exécution de ses desseins, aussi-bien que de tant d'autres crimes. Je serai toujours persuadé que si on a dû supprimer les Livres de quelques Casuistes obscurs qui enseignent cette doctrine, on doit, à plus forte raison, proscrire les ouvrages des Auteurs de nos jours qui en donnent publiquement des leçons.

Voici dans le goût de M. de V. des exhortations de la fidélité qu'on doit à son Prince.

*Si tu n'es qu'un Tyran , j'abhorre ta tendresse.
Allez ramper, sans moi, sous la main qui nous brave.
Et toi vengeur des loix , toi mon sang , toi Brutus ,*

César nous a ravi jusques à nos vertus.....
Vous vivez dans Brutus ; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom romain.....
Non , tu n'es plus Brutus. Ah ! reproche cruel !
César tremble , Tyran ; voilà ton coup mortel.
Non , tu n'es plus Brutus , je le suis , je veux l'être :
Je périrai , Romains , ou vous serez sans Maître ,.....
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.....
On demande du sang ; Rome sera contente.....
César étoit au Temple & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.....
Si Caton m'avoit crû , plus juste en sa furie ,
Sur César expirant il eut perdu la vie.....
Faisant tout pour la gloire , il ne fit rien pour Rome ,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.
Dans une heure à César il faut percer le sein.....
Ah ! je te reconnois à cette noble audace :
Ennemi des Tyrans & digne de ta race ,
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons , mon cher Brutus , l'opprobre de la terre ,
Vengeons le Capitole au défaut du tonnerre.....
Nous détestons César , nous vengeons la patrie ,
Nous la vengerons tous ; Brutus & Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus :
Admettons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?....
Non , ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce pressant danger.
Là je veux que ce fer enfoncé dans son sein ,
Venge Caton , Pompée & le Peuple Romain.
Mais qu'une telle mort est noble & désirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands ,
De voir couler son sang dans le sang des Tyrans !
Mourons , braves amis , pourvu que César meure ;
Faisons plus , mes amis , jurons d'exterminer
Quiconque , ainsi que lui , prétendra gouverner ,
Fussent nos propres fils , nos parens & nos freres ;
Scellons notre union du sang de nos Tyrans.....
Je dois sa mort à Rome , à vous , à nos neveux.
L'honneur du premier coup à mes mains est remis , &c.

La plume me tombe des mains. Tous les Casuistes ultramontains ensemble ont-ils inspiré autant de fanatisme qu'une seule représentation de cette pièce pourroit en produire ?

On l'imprime, on la lit, on la représente dans tout le Royaume.

La tragédie de *Brutus* ne fait pas même la distinction ordinaire du Tyran d'invasion, & du Tyran de Gouvernement. *Tarquin* régnoit depuis vingt-quatre ans sur un Etat jusqu'alors monarchique. On ne se plaignoit que de sa fierté, de son luxe, & de la violence faite à *Lucrece* par un de ses enfans. Quel pays seroit tranquille, si ces sortes de prétextes suffisoient pour chasser un Roi & sa famille, & changer la constitution d'un Etat ? Est-ce un crime d'entretenir des intelligences avec le Prince légitime, pour le faire remonter sur le Trône ? Le Général Monk, qui forma un parti à Charles II, Roi d'Angleterre ; les Parisiens qui du temps de la ligue demeurèrent attachés à Henri III & Henri IV, étoient-ils criminels ? Leur mort eut-elle été un acte de justice ? & un Ligueur qui sur ce prétexte auroit fait mourir son propre fils, eut-il été un Héros ? Voilà toute la pièce. La révolte de Rome contre son Roi est la plus juste & la plus belle action ; la guerre qu'on lui fait, les avantages qu'on remporte contre lui, sont autant de Triomphes ; les mesures qu'on prend pour le rétablir, des trahisons & des conjurations. On ne doit pas épargner ses propres enfans. M. de V. peut-il oublier que ce qu'il canonise dans *Brutus*, il l'a anathématisé dans la *Henriade* ? Quelques feuilles suffissent pour dénaturer le crime & la vertu. Au premier tome le langage des Ligueurs est sacrilège, au second tome il est héroïque.

*Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & vos loix.....
Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat ;
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'Etat.....
Tombe ou punis les Rois, ce sont là nos traités.....
Accoutumons des Rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la République.....*

*Et l'esclave des Rois va voir enfin des hommes ;
 N'allèguez point des nœuds que lui-même a rompus ;
 Les Dieux qu'il outragea , les droits qu'il a perdus ,
 Il nous rend nos sermens , lorsqu'il trahit le sien ,
 Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidèle
 Rome n'est plus sujette , & lui seul est rebelle.
 Pardonnez-nous , grands Dieux , si le Peuple Romain
 A tardé si long-temps à condamner Tarquin.
 Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ,
 Le bien public est né de l'excès de ses crimes.....
 Sur ton Autel sacré , Mars , reçois nos sermens.
 Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
 Qui regrettât les Rois , qui souhaitât un maître ;
 Que le perfide meure au milieu des tourmens.
 Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
 Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
 Sous le joug des Tarquins la cour & l'esclavage
 Amolissoient leurs mœurs , énermoient leur courage.
 Leurs Rois trop occupés à domter leurs sujets.....
 Ils ne se piquent pas du devoir fanatique.
 De servir de victime au pouvoir despotique ;
 Ni du zèle insensé de courir au trépas
 Pour venger un Tyran qui ne les connoît pas ?
 Nous sommes de leur gloire un instrument servile.
 Je suis fils de Brutus , & je porte en mon cœur
 La liberté gravée & les Rois en horreur.
 Tyrans que j'ai vaincus , je pourrois vous servir.....
 Va , ce n'est qu'aux Tyrans que tu dois ta colère.
 Mais je te serai vaincre , & mourrai comme toi.
 Vengeur du nom Romain , libre encor & sans Roi.....
 Le devoir de mon sang est de vaincre les Rois.*

Encore une fois nous n'attribuerions pas à M. de V. les
 sentimens détestables que cette tragédie respire , s'il n'avoit
 très-souvent insinué en prose ce qu'il dit ici ouvertement en
 vers. Ses tragédies ainsi que ses autres Ouvrages , sont
 l'école de l'esprit Républicain le plus indépendant,

VANINI.

§ I.

Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle à son sujet.

Lucilio Vanini, Docteur en Droit Civil & Canonique, né à Taurofane dans le Royaume de Naples en 1585, fut brûlé à Toulouse en 1619. Ses aventures sont assez détaillées dans les *Dictionnaires*. Développons son caractère. C'étoit un homme plein de feu, d'une vivacité réjouissante dans la conversation, d'une mémoire heureuse, mais son imagination ardente le jeta dans beaucoup d'écarts. Plein de vanité, brûlant de l'ambition de s'élever au dessus des grands hommes qui l'avoient précédé, il n'avoit ni assez de jugement, ni assez de talent pour remplir une idée si présomptueuse. *Cardan*, *Pomponace*, *Averroës*, *Aristote* étoient ses Auteurs favoris. Il les regardoit comme les *Dieux des Philosophes*, & les *Souverains Pontife, des Sages*. C'est dans leurs Ouvrages qu'il puisa, dit-on, les semences de l'Athéisme & les principes pernicieux & obscurs qu'il s'avisa d'enseigner. Son esprit étoit un cahos, mêlé de tous les décombres de la vieille Philosophie. *Brucker* prétend (dans son *Histoire critique de la Philosophie*, Tome IV, partie IV.) que *Vanini* ne savoit pas trop lui-même ce qu'il croyoit. Il mêla confusément, dit-il, le vrai & le faux, le bon & le mauvais, disputant pour & contre, à tort & à travers. Tout ce qu'il écrivit contre la saine Philosophie & la Religion lui paroît plutôt l'effet d'un dessein formé d'élever un système d'impiété & d'Athéisme, que la production d'une tête sans cervelle.

La même bizarrerie qui regne dans ses Ecrits, se montre dans toute sa conduite. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre en 1614, cet homme, brûlé comme un Apôtre de l'Athéisme, s'attira la persécution des Protestans par son attachement

attachement à la Religion Catholique. On le mit en prison , où il demeura quarante-neuf jours , *bien préparé* , (dit-il , dans ses *Dialogues*) à recevoir la couronne du Martyre , pour laquelle il soupироit avec toute l'ardeur imaginable.

Dès qu'il eut été élevé au Sacerdoce , il prêcha avec beaucoup de feu. Si on ajoute foi à ce qu'il dit de ses Sermons , (*Dialogues* , page 234.) c'étoient des discours faits avec soin & pleins de suc. Un jour qu'il prêchoit sur cette question importante , *pourquoi Dieu a créé l'homme ?* Il la résolut par la fameuse échelle d'*Averroës* , en vertu de laquelle il doit y avoir une espèce de gradation du dernier des êtres jusqu'au premier de tous. Voici cette échelle telle qu'il la propose ; elle est digne des Scholastiques du treizième siècle.

» I. La première matière , qui est la puissance seule ,
» l'Acte pur , c'est-à-dire Dieu.

» II. Près de Dieu , il y a les substances immatérielles.

» III. Près de la matière , il y a la forme de la corps
» réité.

» IV. Entre ces deux , il y a deux ames brutes , l'une
» végétative , & l'autre sensitive.

» V. Au-dessus d'elles on trouve l'entendement moindre que les intelligences ; car existant dans la matière , il
» est matériel , & séparable de la matière , distinct d'elle
» par son essence , & confondu avec elle en tant qu'il l'in-
» forme & qu'il l'anime. »

Son inconstance & sa légèreté le conduisirent dans un grand nombre de pays de l'Europe. Il changeoit de nom à mesure qu'il changeoit de contrée. Il fut *Pompeio* en Gascogne , *Julio Césaire* en Hollande , *Vanino* à Paris , *Taurisano* à Lyon , *Lucilio* à Toulouse. Son goût pour les voyages fut plutôt la source de ses différentes courses , que l'envie de faire des prosélytes. Cependant le Pere *Merfenne* assure (dans son *Commentaire sur la Genèse*) qu'il avoua devant le Parlement assemblé , qu'il avoit conçu à Naples l'étrange dessein d'aller répandre l'Athéisme dans le monde , avec douze compagnons de son libertinage , & que la France lui étoit échue par le sort. Mais ce fait n'est guère vraisemblable. Il est difficile de concevoir que *Vanini* ,

cherchant à se justifier, eut fait un pareil aveu devant une Cour Souveraine, qui pouvoit aggraver son supplice. D'ailleurs, le Président *Grammond*, qui étoit sur les lieux, n'en dit rien dans la Relation du procès & de l'exécution de ce misérable, quoiqu'il rapporte avec fidélité tout ce qui peut le rendre odieux.

Vanini voulut fixer son inconstance, en se faisant Religieux dans un Couvent de Guienne, mais un crime digne du feu le fit chasser de son Monastere. Il est surprenant que *Bayle* ait parlé d'une manière si décisive de la pureté des mœurs de cet Impie. » Le détestable *Vanini*, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome I, pag. 356.) avoit toujours été « assez réglé dans ses mœurs, & quiconque eut entrepris » de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que » sur ses dogmes auroit couru grand risque d'être convaincu » de calomnie. » Mais où sont les preuves de ce qu'avance *M. Bayle*? Il n'en avoit aucune. Il vouloit seulement montrer par quelque exemple célèbre que l'Athéisme est compatible avec la vertu. Il ne pouvoit pas plus mal rencontrer, qu'en citant *Vanini*. Ses Dialogues prouvent, qu'il étoit initié dans les Mystères les plus abominables de la lubricité. Le trente-neuvième, de la procréation du mâle & de la femelle est tout ce qu'on peut concevoir de plus infame. Plusieurs des Dialogues suivans sont sur le même ton. Il y parle de sa maîtresse *Isabelle*. Il agite dans la quarante-huitième les questions les plus obscènes; & on y reconnoît un homme, qui ne s'en est pas tenu à la spéculation. Il les finit en disant avec l'*Amynte* du *Tasse*.

*Le temps passé loin des amours,
Est un temps perdu pour toujours.*

M. Bayle n'a pas mieux réussi, en faisant de *Vanini* un martyr de l'Athéisme. » Quand je considère, dit-il, (*Pensées diverses*, Tome I, pag. 375 & suivantes) que l'Athéisme me a eu des Martyrs, je me doute plus que les Athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit que l'utile & l'agréable. Car d'où vient qu'*Vanini* s'est indiscrètement amusé à dogmatiser des

» vant des personnes qui le pouvoient déferer à la Jus-
 » tice ? S'il ne cherchoit que son utilité particulière, il de-
 » voit se contenter de jouir d'une parfaite sécurité de conf-
 » cience, sans se foucher d'avoir des Disciples. Il faut donc
 » qu'il ait eu envie d'en avoir, & cela ou afin de se rendre
 » Chef de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un
 » joug, qui, à son avis, les empêchoit de se divertir tout
 » à leur aise..... Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses
 » Juges, & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes
 » tourmens, que de donner une rétractation, qui dans ses
 » principes ne pouvoit lui faire aucun tort dans l'autre
 » monde ? Pourquoi ne pas faire semblant d'être désabusé
 » de ses impiétés, puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie
 » eut été défendue de Dieu ?..... Après avoir dogmatisé
 » mal à propos, il eut à tout le moins juré, qu'il étoit
 » revenu de ses erreurs, & qu'il signeroit de son sang tous
 » les Articles de notre créance. Au lieu de cela, il se fit
 » un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tour-
 » mens. Ce qui fait voir, qu'avec une opiniâtreté de cette
 » nature, il étoit capable de mourir pour l'Athéisme ;
 » quoiqu'il eut été très-persuadé de l'existence de Dieu. »

Voilà bien des paroles perdues. M. Bayle raisonne sou-
 vent beaucoup sur de fausses suppositions. Vanini a été si
 peu un Martyr de l'Athéisme, qu'il fit tout ce que le cri-
 tique s'imaginoit qu'il n'avoit point fait. Il se rétracta, il
 jura qu'il étoit orthodoxe. Interrogé sur ce qu'il pensoit sur
 l'existence de Dieu, il répondit qu'il adoroit avec l'Eglise
 un Dieu en trois personnes. Enfin, bien loin d'avoir cette
 constance, dont Bayle lui fait gratuitement honneur, il ne
 négligea rien pour éviter la mort.

§ I I.

Ses Ouvrages.

La première production de Vanini est son fameux *Am-
 phithéâtre*. Il fut imprimé à Lyon en 1615, in-8.^o sous ce
 titre; *Amphitheatrum aternæ Providentiæ Divino-magicum ,
 Christiano-Physicum, nec non Astrologo-Catholicum, Adversus,
 Veteres Philosophos, Athæas, Epicureos, Peripateticos, Stoïcos,*

Autore Julio Cesare Vanino, &c. Ce Livre est revêtu de deux approbations fort avantageuses. Les Censeurs y trouvoient des raisonnemens très-subtils & très-forts contre les Athées, suivant la doctrine des plus sublimes Maîtres de Théologie. Tous les Auteurs n'en ont pas jugé de même. Le plus grand nombre a cru que son but étoit de donner gain de cause aux Athées par la foiblesse de ses réponses. Son impiété leur a paru d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée. Quelques Critiques pensent au contraire, que l'idée qu'on avoit que *Vanini* étoit Athée, a fait appercevoir cette doctrine révoltante dans son *Amphitheatrum*. Je doute, (dit M. de *Chaufepié*) qu'on y découvrit l'Athéisme, si l'on n'avoit aucun autre Ouvrage de cet Incrédule. En lisant ce Livre, j'y ai trouvé à la vérité beaucoup de scholastique, des idées bizarres, hasardées, obscures, mais en même-temps des principes absolument incompatibles avec ceux des Athées. Sa notion de Dieu n'a aucun caractère d'Athéisme. « Dieu est son principe & sa fin, Père » de l'un & de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'un ni de » l'autre; éternel sans être dans le temps; présent par-tout, » sans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni » futur, il est par-tout, & hors de tout; gouvernant » tout, &c. »

On ne peut trouver du venin dans cette définition qu'en supposant que *Vanini* étoit Athée. Ce qu'il dit de notre ignorance sur la nature de Dieu est conforme à ce que les Philosophes & les Théologiens les plus sages en ont pensé. Cela est si vrai que M. *Saurin* ne trouve *Vanini* reprehensible, qu'en supposant son Athéisme. « Cet homme, dit-il, » se prit d'une façon bien singulière à prouver, qu'il n'y » a point de Dieu, ce fut d'en donner l'idée. Il crut que » le définir, c'étoit le réfuter; & que le meilleur moyen » de faire voir qu'il n'y a point de Dieu, c'étoit de dire » ce que Dieu est. » (*Sermons*, Tome I, pag. 183.)

Quelles que fussent les vues secrètes de *Vanini*, il faut avouer qu'on trouve moins dans son Ouvrage l'Athéisme, que les vaines subtilités d'un esprit paradoxal.

L'impie se découvre bien plus facilement dans ses Dialogues, publiés sous ce titre : *De Admirandis Natura*, *Re-*

gina de æqua mortalium, Arcanis Dialogorum Libri IV. Lutetia Parisiorum. Perrier, 1616, in-8.^o Quand on les a lus, on ne peut guère douter de l'Athéisme de l'Auteur. Ils sont pleins d'idées aussi extravagantes qu'impies qu'il débite sous le nom d'un Athée, mais qui ne doivent pas moins être imputées à celui qui le faisoit parler.

Dans le Dialogue cinquante, saint *Paul*, *JESUS-CHRIST*, *Elie*, *Moyse*, les Martyrs sont successivement l'objet de ses railleries indécentes & téméraires. Il attribue, dans le cinquante-deuxième, l'origine & la décadence des Religions aux astres. C'est par leur vertu que se font les miracles. Il soutient dans le cinquante-troisième, que le pouvoir de prédire l'avenir vient de ce que l'on est né sous la constellation qui donne la faculté de prophétiser. Il adopte la pensée de *Pomponace*, qu'il se peut qu'un nouveau Législateur reçoive des Astres la puissance de ressusciter les morts. Le Ciel est, à ses yeux, un animal éternel & divin. Il insinue, qu'il ne convient point à un Philosophe de soutenir que le monde a eu un commencement. On ne doit, selon lui, les vertus & les vices qu'à la naissance, à l'éducation, à l'influence des astres, à l'intempérie de l'air, & aux alimens dont on se nourrit. Ce Livre infâme est une dérision continuelle des vérités les plus importantes. L'impiété & l'audace y sont à découvert. Comment donc un tel Ouvrage trouva-t-il des Approbateurs ? *Garasse* prétend qu'il substitua cet *Avorton d'Athéisme* aux cahiers que les Censeurs avoient approuvés. Quoiqu'il en soit, le poison fut bientôt découvert & le Livre pros crit par l'autorité Publique.

Les Apologistes de *Vanini* veulent qu'il ait été condamné sur la déposition du seul *Françon* ; mais le Père *Garasse*, (dans sa *Doctrine curieuse*, pag. 144,) prouve qu'il y eut d'autres témoins. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne paroît point qu'on ait allégué ses Ouvrages en preuve contre lui, ni le crime qu'on assure qu'il avoit commis dans un Couvent. Il est vrai que ce crime pouvoit être ignoré ; mais ses Livres étoient entre les mains de tout le monde. Il fallut donc que les dépositions fussent extrêmement fortes, & les blasphêmes, proférés par cet Impie, de l'horreur la plus révoltante. Le *Mercur* François de l'année

1619, rapporte » qu'il soutenoit que nos corps étoient sans
 » ame, & que mourant tout étoit mort pour nous, ainsi
 » que les bêtes brutales. Que la Vierge, (ô blasphémateur
 » exécration) avoit eu connoissance charnelle comme les
 » autres femmes; d'autres mots bien plus scandaleux du
 » tout indignes d'écrire, ni de réciter. Par son éloquence
 » il glissoit tellement sa pernicieuse opinion dans l'enten-
 » dement de ses auditeurs particuliers, qu'ils commen-
 » cèrent à balancer dans la croyance de cette fausse doc-
 » trine. »

On voit par cette citation, que *Vanini* avoit fait des
 Profélytes; & ces Profélytes furent vraisemblablement ap-
 pelés en témoignage. La crainte que la témérité atroce de
 ce Professeur d'Irréligion n'eût des imitateurs, obligea sans
 doute le Parlement de Toulouse à s'armer de toute sa sé-
 vérité, & à le condamner avec la dernière rigueur. Il est
 des cas où il ne suffit pas d'anathématiser l'impiété, il faut
 encore proscrire la personne de l'Impie; & c'est ainsi sans
 doute que jugea le Sénat de Toulouse.

V E R T U.

*Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la
 véritable vertu ? insuffisance de ceux qu'offre
 la Philosophie.*

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* tâche d'affaiblir,
 dans cet article, l'idée qu'on a des vertus Chrétiennes,
 & par conséquent de la morale. Il veut qu'on réduise la
 vertu à la bienfaisance envers le Prochain; mais quel sera
 le fondement de cette vertu? Quelle en sera la récompense?
 Si les principes Chrétiens, quoique appuyés de si puissans
 motifs, ne l'emportent pas toujours sur les passions, que
 sera-ce des principes Philosophiques? Pour être le bienfai-
 teur des hommes, il faut être l'adorateur d'un Dieu, il faut
 avoir une Religion; & l'Auteur de l'article *Vertu* en a-t-il
 une?

On a dit que les Païens avoient une morale, mais que le Paganisme n'en avoit point ; & on peut le dire à plus forte raison des Philosophes. Le Paganisme connoissoit au moins une autre vie, & la Philosophie la rejette. Elle ne peut donc tout au plus que proposer de bonnes règles, donner de bons préceptes ou plutôt de bons conseils ; mais elle ne sauroit offrir que de foibles motifs. Or en fait de morale les motifs sont l'essentiel. (Voyez l'article ENFER.)

La Loi la plus évidemment juste tire encore plus de force des peines & des récompenses qui y sont attachées, que de l'évidence de sa justice. Il faut donc la croyance d'un Être tout-puissant, vengeur du vice & rémunérateur de la vertu. Le plus grand bien qu'on peut faire à une Nation qui n'auroit pas cette croyance, ce seroit de la lui donner. Quel crime donc & quelle inhumanité de vouloir la détruire, où elle est établie !

La morale Chrétienne mérite sur-tout d'être respectée : elle condamne & attaque jusque dans sa source, c'est-à-dire, dans les pensées & dans les desirs des hommes, tout ce qui produit des malheurs sur la terre, les désordres de l'ambition, les fureurs de la vengeance, l'esprit d'intérêt, les dissolutions de l'incontinence. Quelles vertus oppose-t-elle à ces vices ? La modestie, la douceur, la paix, le désintéressement, l'amour du travail, la tempérance : vertus d'autant plus propres à faire le bonheur de ceux qui les possèdent, que par elles ils contribuent à celui des autres.

Une Religion qui enseigne une telle morale ne mérite-t-elle pas, par cela seul, d'être infiniment aimée & respectée & soigneusement conservée ?

» La morale Chrétienne, dit l'Incrédule, est belle, mais » elle est sévère. »

RÉPONSE. C'est la sévérité qui fait en partie sa beauté. Elle est principe de foi ou d'incrédulité, suivant la différente disposition des cœurs ; preuve de la Religion dans les cœurs purs & vertueux à qui elle la fait aimer ; objection contre la Religion dans les cœurs vicieux & corrompus à qui elle la fait haïr. Un Incrédule disoit du Christianisme : *Je lui passe ses Dogmes en faveur de sa morale ; mais cette*

morale le ramena bientôt aux Dogmes , parce qu'il joignoit une belle ame à beaucoup d'esprit.

Il en seroit de même de la plupart des Incrédules , si en desirant le don de la Foi & en le demandant à Dieu, ils n'y mettoient aucun obstacle. Mais quel est l'impie qui n'y en met point ? Vous doutez si la Religion est vraie ou fausse ? Observez ses préceptes comme si elle étoit vraie, & ne vivez point comme si elle étoit fausse. Conformez-y vos actions , & bientôt les actions seront suivies de la croyance. Vous croirez si vous avez intérêt de croire. L'incrédulité pourroit-elle tenir contre la force de cet intérêt, réunie à celle des preuves ?

Nos Philosophes devroient sentir (& ils le sentent sans doute , & n'en sont que plus coupables) que tout est perdu pour les mœurs , & par conséquent pour la société qui ne subsiste que par les mœurs , si leurs leçons trouvent des dupes. Les hommes , avec les passions qui les portent au mal , ont-ils besoin de principes qui le leur permettent ? Ces principes sont donc aussi pernicious que faux ; & ceux qui écrivent pour les établir , aussi mauvais Citoyens que mauvais Philosophes ; aussi aveugles en politique qu'en morale.



V O L T. **

§. I.

Idée de sa vie & de ses Ouvrages.

CE Poète est l'esprit le plus universel & l'Ecrivain le plus élégant de sa nation ; mais ce n'étoit pas assez pour lui de cette gloire , il voulut y joindre de bonne heure la malheureuse réputation d'Incrédule. On sait qu'il naquit en 1694 à Paris d'un Père respectable (*), aussi connu par son esprit

(*) Des Calomniateurs ont dit qu'il étoit Porte-clef du Parlement ; rien n'est plus faux. Il n'y a point de tel office dans le Parlement.

esprit que par ses mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure sur les égaremens de son fils. L'impiété éclata en lui aussi-tôt que le génie , & son génie fut prématuré. A peine savoit-il bégayer des vers, qu'il se signala par de petits Poèmes obscènes & impies.

Le Collège de LOUIS-LE-GRAND, cette Ecole de l'esprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeste. Ce n'est pas que ses Professeurs ne lui donnaient de bonnes leçons, & des exemples encore meilleurs ; mais plus flatté de l'applaudissement des jeunes Libertins du Collège, que touché des remontrances de ses Maîtres, il lâcha la bride à son orgueilleuse témérité. Tout le monde sait que le Père le Jay, son Professeur de Rhétorique, lui prédit dès-lors qu'il feroit *l'étendard de l'Incrédulité*.

Cette Prophétie ne s'est malheureusement que trop accomplie. Au sortir du Collège, le jeune Arouet (car il n'avoit point encore pris alors le titre de V.) se lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits soupers du Temple, & le poison de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ses conversations avec l'Abbé de Chaulieu, & avec les Compagnons de table de ce Poète Epicurien.

M. de V. médita dès-lors son Epître à *Uranie*, qu'il attribua, quelque temps après la mort de l'Abbé de Chaulieu, à ce Précepteur de Déisme ; mais il ne persuada personne. Cette Epître si célèbre par le coloris du style, & par l'harmonie de la versification, l'est encore davantage par les blasphèmes & par la liberté Cynique qui y dominant.

Œdipe la première pièce de V. annonça un digne successeur de *Corneille* & de *Racine* ; mais elle montra en même-temps la façon de penser. Les hommes Religieux y trouvèrent plusieurs choses reprehensibles, entr'autres ces vers si captieux.

M. Arouet étoit Trésorier de la Chambre des Comptes : place qu'il remplissoit avec autant d'intégrité que d'intelligence ; sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus ingénieux & de plus aimable dans son quartier. Voyez ce qui en est dit dans l'éloge de l'Abbé Gedin à la tête de ses *Œuvres diverses*.

*Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.*

Plusieurs vers de la *Henriade* parurent frappés au même coin ; & lorsque le jeune Poète montra son Ouvrage au célèbre & malheureux *Rouffeau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation , de satire & de hardiesse que le jeune Auteur y prenoit, lui conseilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvénal*, & de respecter ce qui étoit respectable.

On imagine bien que M. de V. ne changea pas sa façon de penser à Londres, où il se retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit essuyés en France. C'est dans ce centre de l'irréligion qu'il écrivit ses fameuses *Lettres Philosophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris. Cet Ouvrage paroît entièrement dicté par la haine du Christianisme ; mais par une haine aussi aveugle que furieuse, aussi injuste qu'opiniâtre. Les infidélités historiques, les Paralogismes, les Antithèses, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque presque sans cesse directement ou obliquement la Religion, mais toujours avec un acharnement inoui ; c'est un Vautour attaché à sa proie.

Loue-t-il quelques sectes ? ce sont celles qui sympathisent avec le Tolérantisme, ou avec le Déisme. Plus elles semblent séparées du reste des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leurs mœurs & à leurs usages, quelque singuliers qu'ils soient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges : & le panégyrique de quelques Membres séparés est presque toujours la satire du corps entier. Ainsi l'encens prodigué au Fanatisme des Quakers, est une insulte réfléchie sur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganisme même est toujours mieux traité que le Christianisme ? Mais cela devoit être, & M. de V. étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus, & qui ne proposoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes historiques, qu'on trouve dans ces *Lettres* ; n'y sont placées ordinairement qu'autant qu'elles fournissent

des traits odieux contre notre Religion. Les observations , même les plus philosophiques , sont semées de réflexions critiques sur nos dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des Ecrivains Anglois , il choisit toujours ceux qui sont les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité , & l'estime qu'il en fait est toujours proportionnée à l'excès de leur licence.

Mais le plus grand édifice que M. de V. ait élevé à l'Irréligion , c'est sans contredit son *Essai sur l'Histoire générale* , si justement pros crit par l'Assemblée du Clergé de 1765. Un homme d'esprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage : *Système d'Histoire universelle , dans lequel l'Auteur arrange les faits , suivant son imagination , pour prouver que la Religion est une chimere atroce , l'homme un animal sot & mal-faisant , jouet éternel d'une destinée aveugle : Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel est en effet le résultat de cette Histoire , que quelques Enthousiastes ont osé mettre au-dessus du sublime discours de Bossuet ? Cette proposition , *quiconque ne craint point un Dieu ne fait ce que c'est que de troubler l'Univers.* Le fatalisme y triomphe ; on y voit une liste magnifique de tous les Scélérats , qui ont vécu dans la prospérité & qui sont morts tranquilles. On leur oppose une foule de bons Rois & de gens de bien , qui ont péri d'infortune & de misère. S'il est question d'une guerre entreprise par un Souverain , l'Auteur ne manque pas de faire observer que le plus juste des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde , seroit une preuve pour un homme sage , qu'il y a une autre vie , où tout doit être compensé. Mais notre judicieux Historien n'a garde d'y croire : l'âme des bêtes , qu'il ne connoît point du tout , lui fournit des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Tous les hommes ne sont que de pures machines , qu'un être capricieux anéantit , après qu'elles ont joué leur rôle. Un enfant & un petit chien se ressemblent à merveille , & entre Archimède & une Taupe , il n'y a de différence que la finesse des organes ,

L'ame étant détruite , la révélation ne peut tenir long-temps , & c'est contr'elle que le grand Historien a tourné ses principales batteries. Il ramasse les fables anciennes & modernes , les contes des Indiens , les absurdités du Mahométisme , & après avoir donné un air de raison à toutes ces folies , il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne , à laquelle il prête toutes sortes d'absurdités.

Les preuves de fait ne l'embarrassent point ; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculise. Les titres les plus authentiques , les Histoires les plus anciennes , les monumens échappés à la ruine des temps , tout dispaçoit à ses yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Césars* & de la haine des Philosophes , s'est établie comme toutes les autres sectes , sans contradiction. Le vertueux *Néron* , le sage *Dioctétien* , leurs ministres & leurs bourreaux en ont favorisé les progrès. Voilà sans contredit de belles découvertes ; & c'étoit à un Poète qu'il étoit réservé de les faire.

Le même esprit règne dans le *Dictionnaire Philosophique* ; mais il y paroît plus à découvert. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux , & certainement on ne se plaindra pas que M. de V. ait enchaîné sa plume dans sa vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer ; voyez la *Pucelle* ; voyez *Candide*. L'homme le plus familiarité avec la licence , ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans , les impiétés grossières , les ordures dégoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le respect dû à la Divinité , à la Religion , à la vertu , aux mœurs , nous oserons dire au goût ; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas , qui exprime des mœurs encore plus viles , ce ramas d'incidens puériles , d'aventures sans vraisemblance , de plaisanteries forcées , dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur.

C'est encore pis quand M. de V. attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume & il n'a égard ni au rang , ni aux dignités. Les vertus & les places de MM. l'Archevêque d'Auch & l'Evêque du Pui ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'à les tutoyer , & les épithetes , dont il accompagne leurs noms , sont bien dignes

de ce ton de décence & de politesse. Dans la brochure qu'il a intitulée : *défense de mon oncle*, il joint aux injures les plus infames , les obscénités les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés : *de la sodomie , de l'inceste , de la bestialité , d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. On ne comprend pas comment un septuagénaire , qui se dit Philosophe , peut étaler une si étrange dépravation & une grossièreté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles , il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui font enfanter. Ses partisans eux-mêmes en rougissent , & quel homme , fut-il né dans la lie du peuple , n'en rougiroit pas ?

C'est ainsi que M. de V. se venge dans cette retraite forcée , qu'il nous peint comme un Paradis , de la privation des plaisirs de Paris , de Berlin & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs ; il les regrette , il les pleure. Il ne tenoit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Prusse ; mais il se permet des familiarités indécentes avec le Monarque ; il outrage ses Favoris. Il veut déplacer le Président de son Académie ; il écrit des satyres atroces , & il est obligé de disparaître.

Quel sera son asyle ? Ira-t-il en Lorraine ? mais le Prince bienfaisant , qui fait le bonheur de ce Pays , veut s'assurer de sa Religion ; & quelles assurances peut-il lui donner ? Enfin après avoir erré de pays en pays , il se fixe au bord d'un lac ; on le fête , on le caresse , on veille à sa santé ; il écrit contre le seul homme qu'on y respecte & il est obligé d'abandonner ce nouvel asyle. Faut-il d'autre réfutation de tous les Ecrits de M. de V. ? Non. Comparons sa conduite avec ses Ouvrages , & en connoissant l'esprit qui les a dictés , nous verrons l'impression qu'ils doivent faire sur les âmes éclairées & sur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célèbre Montesquieu : (*) *Le bon esprit vaut mieux que le bel*

[*] Voyez les *Lettres familières de M. de Montesquieu* , qui s'exprime ainsi à l'occasion de la disgrâce de M. de V. à Berlin. Que M. de V. ne pense pas que ceux qu'il croit ses amis s'expriment différemment dans leurs lettres secrètes. Tous conviennent de son génie ; tous s'accordent sur son caractère. Ainsi il lui est bien permis de nous

esprit. « En effet , dit un autre Auteur , le bon esprit fait
 » ménager les hommes , il se prête à leur humeur ; il sup-
 » porte leurs défauts ; il plait , on lui pardonne sa supériorité.
 » Le bel esprit au contraire , plein de lui-même , immole à
 » son amour propre celui des autres ; il se fait une foule
 » d'ennemis. Le bon esprit soumis à l'ordre , s'attire une
 » considération générale. Le bel esprit se croit tout per-
 » mis ; il se fait mépriser du plus grand nombre. Le bon
 » esprit , toujours sage , même dans ses saillies , cherche
 » moins à briller qu'à se rendre utile. Le bel esprit mendie
 » les applaudissemens , court après les graces , tombe dans
 » le ridicule. L'un ne connoît point les airs ; il se tient
 » avec décence dans son état. L'autre mesure les airs qu'il
 » se donne , aux talens qu'il se croit , & ils sont innombra-
 » bles. Celui-là pense avec justesse & parle avec précision ;
 » celui-ci charge son discours de fleurs aux dépens des
 » idées. Le bon esprit s'occupe du solide & s'amuse des
 » agrémens. Le bel esprit s'occupe des agrémens & s'ennuie
 » du solide. L'un ne prend que le sel de la plaisanterie &
 » puise dans la critique des réflexions qu'il réserve pour lui.
 » L'autre se livre à la malignité de la censure , & se dé-
 » chaine souvent contre des défauts dont il est lui-même
 » pétri. Le bon esprit conçoit l'instabilité du bonheur ; il
 » est préparé contre les disgraces ; il les supporte avec fer-
 » meté. Celui qui n'est que bel esprit , est souvent confondu
 » par la plus légère humiliation , & il se trouve sans res-
 » source dans l'infortune. L'un a pour objet principal ,
 » d'exceller dans sa profession , & fait ses plaisirs de ses
 » devoirs. L'autre sacrifie presque toujours les devoirs de
 » son état aux objets qui l'amuse. Enfin le bon esprit
 » garde en tout un juste milieu & fuit les extrémités ;
 » tandis que le bel esprit franchit toutes les bornes &
 » donne presque toujours dans l'extrême. » (Ceci est tiré
 du Tome IV. des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

traiter comme il a traité de grands Prélats , quoique nous soyons in-
 finiment moins dignes de sa colère. Il ne fait que signer par de nou-
 velles injures l'opinion ancienne que le Public a sur sa douceur &
 sa modération.

§ I I.

*Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire
Philosophique, par Mr. Q*.*

Ce portrait avoit déjà paru à la fin de l'*Oracle des nouveaux Philosophes*, mais avec des fautes qui le défiguroient & que nous avons exactement corrigées.

» Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. de
» V. que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses
» Ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, que de con-
» noître l'Auteur. Vous voulez voir l'homme. Je vais essayer
» de vous peindre l'un & l'autre. »

» M. de V. est au dessus de la moyenne taille. Il est
» maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le
» visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux
» étincellans & malins. Tout le sen que vous trouvez dans
» ses Ouvrages, il l'a dans son action. Vif jusqu'à l'étour-
» derie; c'est une ardeur qui va & vient, qui pétille &
» vous éblouit. Un homme ainsi constitué ne peut manquer
» d'être valétudinaire; & la lame use le fourreau. Gai par
» complexion, sérieux par régime, ouvert sans amis; il
» fait le monde & l'oublie. Le matin, *Aristippe*, (a) &
» *Diogene*, le soir. Il aime la grandeur, & méprise les
» grands. Il est aisé avec eux, & contraint avec ses
» égaux. Il commence par la politesse, continue par la froi-
» deur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour & s'y en-
» nuie. Sensible sans attachement, voluptueux sans passion,
» il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconfi-
» tance. Raisonnant sans principes, sa raison a ses accès
» comme la folie des autres. L'esprit vif & le cœur injuste,
» il perce (b) tout & se moque de tout. Il fait moraliser
» sans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé,
» il travaille moins pour la réputation que pour l'argent;

[a] Il y a dans l'*Oracle des nouveaux Philosophes*; Aristarque: c'est visiblement une méprise.

(b) On lit dans l'*Oracle*: il pense à tout; c'est encore un contre-sens.

„ il en a faim & soif. Il se presse de travailler pour se presser
 „ de vivre. Il étoit fait pour jouir , & il veut amasser.
 „ Voilà l'Homme ; voici l'Auteur. »

„ Né Poëte, les vers lui coûtent trop peu ; cette faci-
 „ lité lui nuit ; il en abuse , & ne donne presque jamais
 „ rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, éloquent, après
 „ la Poésie, son métier seroit l'Histoire, s'il pouvoit ap-
 „ profondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la
 „ méthode de *Bayle*, il le copie en le censurant. On a dit
 „ que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés ,
 „ il faudroit qu'il n'eût ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-
 „ là, M. de V. marche à grands pas vers la perfection.
 „ On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de sa
 „ nation ; on lui trouve au contraire un tic approchant de
 „ la manie des vieillards ; les bonnes gens vantent tou-
 „ jours le temps passé & sont mécontents du présent. M.
 „ de V. se plaint continuellement de son pays ; il le blâme
 „ en tout , & loue avec excès ce qui est à mille lieues de
 „ lui. Pour la Religion , on sait qu'il n'en reconnoît au-
 „ cune. Il a beaucoup de littérature étrangere & françoise ,
 „ & de cette érudition mêlée qui est à la mode aujour-
 „ d'hui. Politique, Physicien, Géometre, il est tout ce qu'il
 „ veut , mais toujours superficiellement & sans rien appro-
 „ fondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié , pour
 „ effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus
 „ délicat que sûr. Satyrique ingénieux, mauvais critique ,
 „ il aime les sciences abstraites ; & l'on ne s'en étonne point.
 „ On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raison-
 „ nable. Tantôt philanthrope , tantôt satyrique outré , pour
 „ tout dire en un mot , M. de V. veut être un homme
 „ extraordinaire , & il l'est à coup sûr. »

Non vultus , non color unus.



*Relation d'un voyage aux Délices par un
Chinois.*

„ Je suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve.
„ L'envie de voir un Européen qui passe pour le plus beau
„ génie de son siècle , m'a fait entreprendre ce voyage.
„ Ce grand homme ne fait point sa résidence dans la Ville
„ qui porte ce nom ; il habite un beau château qui en est
„ à quelque distance , où il a une excellente table , & où
„ les étrangers qui viennent l'admirer , sont admis. C'est ,
„ dit-on , la première fois , depuis le renouvellement des
„ arts en Europe , qu'on ait vu un Poëte avoir un cuis-
„ nier. „

„ Son château a pour lui un grand avantage , c'est que sa
„ personne y est en sûreté ; car cette grande lumière est
„ brouillée avec toutes les lumières d'Europe. Heureuse-
„ ment pour lui , il s'est trouvé un petit pays neutre sur la
„ terre , qui l'a reçu ; sans quoi il auroit peut-être été
„ forcé de finir son existence , faute d'un local pour
„ exister. „

„ Son château est bâti sur le terrain de deux souverai-
„ netés étrangères qui sont limitrophes ; il est , pour ainsi
„ dire , à cheval sur deux puissances ; de manière que s'il
„ venoit à être poursuivi par quelque Potentat , il n'auroit
„ qu'à s'échapper dans une de ses chambres opposées , &
„ il seroit aussi-tôt dans un pays étranger. Ce n'est pas si
„ mal imaginé pour un Ecrivain qui craint le ressentiment
„ des Princes qui , en Europe , n'oseroient violer les fron-
„ tières des Etats. „

„ Le lendemain de mon arrivée , je me rendis à son châ-
„ teau ; on m'annonça comme Chinois , & aussi-tôt les
„ portes de son appartement me furent ouvertes. Sa vue
„ m'effraya , je crus voir une spectre ; je n'ai jamais vu
„ d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette momie
„ Européenne a à peine six onces de chair sur les os. Puis-
„ qu'il existe , il faut nécessairement que ce soit un esprit ;

„ car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il est
 „ vieux ; car il n'y a jamais eu de fantôme jeune. Je m'en-
 „ tretiens long-temps avec lui sur l'Asie ; & il me fit plu-
 „ sieurs questions sur le gouvernement Chinois. Dieux ! que
 „ les grands génies Européens sont petits , quand on les
 „ examine à côté de leurs Livres !

„ Jamais Auteur ne publia tant d'Ouvrages différens &
 „ n'enfanta tant de volumes. Il est continuellement agité
 „ du démon de ses idées ; il ne dort , ni ne veille ; il pense.
 „ Son esprit est sans cesse aux prises avec son imagination.
 „ Il passe sa vie à éclore ; il enfante souvent ; mais il fait
 „ beaucoup de jumeaux ; c'est le père aux menechmes ; car
 „ sa mémoire trahit beaucoup de fois son esprit. A force
 „ d'accouchement , il accouche souvent des mêmes produc-
 „ tions. „

„ Il ne laisse échapper aucune pensée ; tout ce qui se
 „ présente est de bonne prise. Il ne se dérobe en rien à lui-
 „ même ; le Public jouit de toute l'étendue de son génie.
 „ Il se laissera tout entier à la postérité ; il occupera la
 „ scène du beau génie , tant que son esprit lui fournira des
 „ productions ; il ne mourra , que lorsqu'il n'aura plus rien
 „ à dire. „

„ Il est riche contre toutes les règles de la littérature.
 „ Il trafique depuis un demi-siècle en génie ; il passe pour
 „ un des plus grands marchands d'esprit , qu'il y ait en
 „ Europe ; il a débité pour plus de quatre cent mille livres
 „ tournois de ses idées aux Libraires , & pour se dépêches
 „ d'être opulent , il leur a souvent vendu deux fois la même
 „ marchandise. „

*Autre Portrait par Mr. de la B.**

Transportons-nous dans le XIX.^e siècle , & prêtons
 l'oreille. » Cet homme avoit tout ce qu'il faut pour la ré-
 „ putation la plus étendue ; (l'esprit de tout le monde ,
 „ & de cet esprit plus que personne) mais il n'avoit point
 „ ce qui la rend durable , le génie. Il a beaucoup plu , &
 „ plaît moins aujourd'hui , parce qu'il est plein de beautés
 „ populaires. Tout ce qu'il voit , il le saisit & se le rend

» propre; mais s'il a la rapidité de l'aigle, il n'en a pas
 » le coup d'œil. Cette abondance d'images pour peindre
 » le même objet, cette variété de tours, ce luxe d'élocu-
 » tion, ne sont que des efforts propres à masquer la pâleur
 » des pensées & la sécheresse du fonds. Il ne choisit pas
 » toujours l'expression la plus propre, & manque rarement
 » la plus brillante. Il a l'art de rapprocher les extrêmes,
 » & de surprendre, en les faisant contraster avec force,
 » harmonie, brièveté. Mais son imagination ne vit que de
 » celle d'autrui. Le vernis lui appartient toujours, l'image
 » jamais. Il nuit à ses talens en se répandant sur tous les
 » genres. Il y chercha la fécondité & la vérité, qui ne se
 » trouvent que dans la force & dans la justesse d'esprit. Il
 » sentit que ces qualités lui manquoient; de-là ces flots de
 » bile contre tous ceux à qui elles ne manquoient pas. Il
 » étonna par un air d'indépendance & de nouveauté un
 » peuple qui commençoit enfin à se lasser de la monotonie
 » & de l'esclavage de ses idées; & ce peuple prit pour
 » génie ce qui étoit tantôt plagiat chez les Anglois, tantôt
 » imprudence, quelquefois délire, souvent vérité superfi-
 » cielle embellie. Ses Ouvrages ne lui coûtoient guères;
 » mais ils ne valaient que ce qu'ils coûtoient. Dans la Phi-
 » losophie, absurdes; dans l'Histoire, pleins de mensonges
 » & de goût; dans la critique, singulier ou de mauvaise
 » foi; dans le tragique, fort inégal, heureux dans les dé-
 » tails, mal adroit dans le plan; dans la Poésie, noble;
 » majestueux, brillant, léger, fidèle au vrai ton des sujets,
 » jamais sublime. Dans la politique, toujours étonné, tou-
 » jours ivre, toujours à mille lieues du vrai, semblable à
 » un pigmée qui raisonneroit de la guerre des Dieux & des
 » Géans. Une qualité bien estimable, c'est que ses écrits
 » exhalent par-tout le parfum de l'humanité. Mais entre
 » V. & un certain Homme du même siècle, (*) il y a la
 » même différence qu'entre ce mot du premier: *combien de*
 » *fois n'avons-nous pas vu Tibere s'asseoir parmi les Pré-*
 » *teurs! heureux le peuple qui voit son juge dans son maître!*
 » & ce mot du second: *Tibere se plaçoit quelquefois à la*

(*) Le Prés. de Montesquieu

n *pointe du Tribunal du Préteur : mais tandis qu'on pou-*
voit à la justice , on corrompoit la liberté. n

VOOLSTON.

Ses discours contre les miracles de J. C. & conclusion
de ce Dictionnaire.

Nous ne tirerions pas cet Auteur de la poussière , où il est enseveli , s'il n'étoit utile de découvrir les sources où puisent les audacieux adversaires de l'Evangile. Il publia il y a environ quarante ans des discours sur les miracles de J. C. qui ont été copiés par l'Auteur des *lettres d'un propo-*
posant sur les miracles. L'eau changée en vin , le figuier desséché , les mauvais esprits envoyés dans un troupeau d'animaux immondes , & quelques autres prodiges qui ont fourni des plaisanteries si fines au prétendu propo-
 sant , sont tournées en ridicule ou en allégorie par l'Incrédule Anglois. L'oracle des Impies François auroit crû être infidèle à sa secte , s'il avoit laissé échapper ces momeries Britanniques. *Voolston* pousse la témérité encore plus loin ; il prodigue des épithètes insultantes à J. C. & c'est en quoi il a été fidèlement suivi par son copiste. Mais la différence qu'il y a entre l'un & l'autre , c'est que le raisonneur Anglican étoit franc & sincère dans ses plus grands excès ; au lieu que le Poète François voulant répandre ses opinions , sans perdre son bien être , fait toujours précéder ses brochures scandaleuses de quelque délavé dans les Journaux , ou de quelque annonce qu'il a fait ses Pâques dans les Gazettes. Ainsi par un nouvel outrage il feint de s'approcher de l'Autel qu'il apprend à démolir : Lâche subterfuge qui met le comble à l'insulte & le dernier trait au portrait des Philosophes modernes.

Ce fut en 1721 que *Voolston* commença à déclarer ouvertement son système ; & en 1727 on vit paroître son premier discours contre les miracles de JESUS-CHRIST. Il en publia six dans l'espace de quatre années , avec deux ap-

Alogies de ses dangereuses opinons. Il fut ensuite déferé par le Clergé à la justice civile. En 1728 au mois de Mai, il fut arrêté & mis sous la garde d'un Messager d'Etat, mais ensuite on le relâcha sous caution. En 1729, il fut sommé de paroître devant le premier Juge du Royaume à la poursuite du Procureur-Général, pour avoir fait imprimer & publier quatre *discours sur les miracles de J. C.* Le 28 Novembre de la même année, la sentence lui fut prononcée, en présence d'un grand concours de Peuple. Elle portoit qu'il payeroit 25 livres sterlings d'amende pour chacun de ses discours, qu'il subiroit une année de prison, & qu'il donneroit caution pour sa bonne conduite pendant sa vie. Mais n'ayant pû satisfaire à cette sentence, il mourut, dit-on, en prison.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ayant copié *Voolston*, il est naturel qu'il ait défendu sa mémoire. Il prétend dans des lettres publiées depuis peu, que cet Auteur ne fut pas puni en Angleterre pour ses témérités impies, & qu'il ne mourut pas en prison. Tous les Journaux du temps, tous les Dictionnaires attestent le contraire. Voyez entr'autres le *Mercur Suisse* (Juillet 1734) ces témoignages sont bien précis. Malgré ces autorités, il se peut faire que *Voolston* n'ait pas eu ce qu'il méritoit; on en a plus d'un exemple en France & en Angleterre, quoique ces deux contrées sentent plus que jamais les plaies que cette funeste science, qu'on appelle *Philosophie*, fait tôt ou tard aux mœurs & aux principes de tout gouvernement. Nous ne parlons point de cette sagesse paisible qui apprend à connoître les devoirs de l'homme, à respecter ses maîtres, à régler les passions, à acquérir de nouvelles vertus. Nous parlons de cette science raisonneuse & sophistique, qui comme un ver malfaisant s'attache à tout pour ronger & pour détruire; de ce monstre qui déchire sourdement, en attendant le moment de se montrer avec audace & d'égorger ceux qu'elle a caressés. On ne peut se dissimuler que dans tous les âges où cette science pernicieuse a levé la tête, on n'ait méconnu le prix de la vertu, & recherché tous les raffinemens du vice. Les liens de la société ont été relâchés; l'amour paternel, la tendresse filiale, les senti-

mens les plus tendres & les plus touchans qu'inspire la nature, n'ont paru que des chaînes gênantes. Le Philosophe abandonné aux plaisirs des sens n'en connoît pas d'autres; il parlera du bonheur, mais il ne sacrifiera pas le plus petit de ses plaisirs pour faire des heureux. Il écrira sur la générosité; & livré à la plus honteuse lésine, il s'enrichira par de viles menées, & s'engraïssera du sang de ceux qu'il aura trompés & séduits. Voilà le poison que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* débite dans tout son Livre comme le plus excellent des remèdes; mais malheur à qui écouterá les leçons de cette Syrène enchanteresse. Au milieu de cette corruption générale, tout n'est pas désespéré.

Si la pureté des mœurs a été altérée, la foi a moins souffert. Car malgré le ton victorieux que prennent les Sophistes à la mode, qu'ont produit jusqu'ici leurs efforts multipliés contre l'édifice sacré du Christianisme? En a-t-il été ébranlé? Non. On croit ce qu'on a cru. Il y a quelques infidèles sur-tout dans les grandes Villes; mais la foi est toujours la même dans les petites, & les mécréans, qu'un vestige passager avoit enlevés à la saine Doctrine, se rangent tôt ou tard sous les drapeaux de la Religion. Ils sentent sur-tout, lorsque l'âge a mûri leur raison, qu'il n'y a que des insensés qui puissent de gaieté de cœur braver l'Eternel jusqu'au dernier instant. La dissolution de leur Être est pour eux l'époque d'une nouvelle lumière. Les espérances consolantes ou terribles du Chrétien font taire les doutes incertains du Philosophe. Les sages du siècle ne paroissent plus alors que des maîtres d'erreur; & ces maîtres eux-mêmes, touchés du repentir de leurs Disciples, se joignent à eux pour rendre un hommage commun à la Religion qu'ils avoient outragée, à cette Religion sainte qui est le seule guide véritable pendant la vie & la plus douce consolation au moment de la mort.



R É S U L T A T

Des Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.

L'Ordre alphabétique séparant & isolant les objets, il est nécessaire de les réunir & de les comparer dans un tableau général, qui sera comme un résumé des articles particuliers répandus dans cet Ouvrage.

I.

De l'existence de Dieu.

Il y a un Dieu. On prouve son existence comme on prouve celle du soleil ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être convaincu. La Divinité est notre soleil invisible, & ses rayons pénètrent dans les plus profondes ténèbres de notre cœur.

L'existe, donc quelque chose existe de toute éternité ; je fais intelligent, donc il y a une intelligence éternelle dont ma faible intelligence n'est qu'une émanation.

Si une chaumière placée sur notre petit globe prouve un maçon, si une maison prouve un Architecte ; le cours des astres & toutes les merveilles de la nature pourroient-elles ne pas me démontrer un Dieu ?

La matière diversément combinée peut amener quelques arrangemens qui surprennent ; mais elle ne produira jamais des êtres pourvus d'organes dont le jeu est incompréhensible, qui sentent, qui pensent & qui sont des êtres sentans & pensans. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation, ni une idée ; parce qu'il n'y a nul rapport de la matière au sentiment & encore moins à la pensée. Enfin il n'y a que la suprême intelligence qui ait pu faire des créatures intelligentes. Plus l'on méditera cette réflexion, plus l'on en sentira la force. Des pensées sublimes doivent avoir une source sublime,

I I.

De la Providence & de l'Immortalité de l'Ame

S'il y a un Dieu, ce Dieu est-il bienfaisant ? Pouvons-nous en douter puisque nous vivons ? La vie est un très-grand bienfait, & l'horreur de la mort le prouve assez dans tous les êtres de la nature. Tous les élémens conspirent à nous détruire ; nous allons presque toujours par les souffrances à la mort, & nous aimons à vivre : preuve que les plaintes de la plupart des hommes sont exagérées, & que dans les douleurs mêmes qui les éprouvent, ils ont des consolations sensibles.

L'espérance d'exister dans une meilleure vie est le premier adoucissement des amertumes de celle-ci. Cette espérance n'est point une illusion. Tous les Sages de l'antiquité ont embrassé ce dogme consolant : le nier & admettre une Divinité, c'est tomber dans la plus ridicule inconséquence. Il faut reconnoître un Dieu rémunérateur & vengeur, ou n'en point reconnoître du tout. Anéantissez l'opinion salutaire des récompenses & des vengeances qu'exerce l'Être suprême dans une autre vie, vous justifiez l'athéisme ; vous lavez les crimes des plus grands scélérats. *Sylla & Marius* peuvent se baigner dans le sang de leurs Concitoyens ; *Néron* peut se souiller du meurtre de sa mère ; ils n'ont rien à craindre, rien à espérer. Ils n'ont qu'à satisfaire leur ambition sanguinaire, leurs desirs effrénés ; qu'ils les satisfassent, puisque leur ame devenue atroce n'a plus qu'à se livrer à son ivresse, & à une ivresse sans suite & sans conséquences.

La matérialité de l'ame ne peut jamais être une conviction ferme & inébranlable. Tous les Incrédules conviennent que nous avons autant de raisons de la nier que de l'admettre. Dans cette incertitude, que la révélation fait disparoître, agira-t-on comme si nos ames étoient matérielles ? se reposera-t-on dans le doute, tandis que la réflexion peut amener une démonstration complète de la spiritualité de l'ame & de son immortalité ? non : dans une
matière

matière aussi importante il faut se décider. Les remords ne peuvent s'éteindre qu'autant qu'on est parvenu à une persuasion lumineuse, & l'on n'y parviendra jamais. La situation du Matérialiste Pyrrhonien entraîne avec elle une inquiétude importune. On ne peut s'en délivrer qu'autant que la raison, & la Religion reprennent leurs droits ; il faut donc se livrer à ces deux mères consolantes qui rechauffent leurs enfans dans leur sein, tandis que l'Incrédulité ne les embrasse que pour les étouffer.

I I I.

Nécessité d'admettre une révélation.

Les égaremens de la raison livrée à elle-même, les erreurs des Philosophes anciens & modernes qui n'ont voulu écouter qu'elle, les opinions absurdes dans lesquelles le Paganisme a entraîné tous les Peuples, démontrent assez la nécessité d'une lumière plus pure ; de la révélation. L'esprit de l'homme est tellement obscurci depuis la chute du premier homme, que si Dieu ne l'eut illuminé ou par lui-même ou par ceux auxquels il a bien voulu dévoiler sa loi, il auroit été éternellement le jouet des idées les plus folles & les plus ridicules. Dieu a parlé, nous ne pouvons en douter. Voulant instruire les hommes du culte qu'ils devoient lui rendre, il se communiqua d'une manière sensible à un Chaldéen vertueux, digne d'être en commerce avec lui par la vivacité de sa foi & la pureté de ses mœurs, *Abraham*, ce respectable père de la Nation Juive, fut le premier dépositaire des secrets du très-Haut. *Moyse*, honoré d'une communication encore plus particulière les recueillit. Ces Livres existent, & n'y eut-il que la sainteté de la morale qui y est répandue, cela seul prouveroit une révélation. Mais on y trouve d'ailleurs des Prophéties frappantes qui ont eu leur accomplissement & des miracles non moins éclatans que véritables.



I V.

De la promesse d'un Libérateur & de JESUS-CHRIST.

Parmi les Prophéties qui signalent la mission de *Moyse*, la plus importante est la promesse d'un Libérateur qui devoit délivrer & renouveler le genre humain. JESUS-CHRIST, fils de Dieu, Dieu lui même a été ce Rédempteur. Il a porté tous les caractères du Messie ; il a accompli toute l'étendue des promesses. Les miracles les plus étonnans signalent sa venue. A peine est-il né que les Anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux Pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le Ciel du côté de l'Orient. Le temps de sa mission étant arrivé, Dieu le reconnoît publiquement pour son fils. Le Ciel s'ouvre à son Baptême ; l'esprit saint descend sur sa tête en forme de colombe, & une voix céleste fait entendre à un peuple immense ces paroles : *celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu*. Des possédés délivrés, des malades guéris, des morts ressuscités sont les signes du nouveau Messie qui se montre par-tout le maître autant que le Rédempteur de la nature. Si sa Divinité a paru pendant sa vie, elle n'éclate pas moins à sa mort. Le soleil s'obscurcit, la terre est ébranlée, les morts ressuscitent, enfin il ressuscite lui-même & monte glorieux & triomphant dans le Ciel. La sainteté de sa vie, la pureté de sa morale, l'importance des vérités qu'il nous a révélées, l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites, viennent à l'appui des miracles qu'il a opérés & doivent tenir tous les hommes dans un silence d'adoration & de respect.



V.

Des Apôtres, des Martyrs & de la propagation de la Religion.

Une Religion si pure , confirmée par des merveilles si authentiques , devoit se faire jour malgré les obstacles que lui oppoioient la crédulité des Peuples & la politique des Princes. Les Apôtres la prêchent par toute la terre ; des milliers de Martyrs scellent de leur sang le Mystère d'un Dieu immolé sur la croix pour les crimes des hommes & de l'Agneau sans tache ressuscité pour leur justification. Les miracles de sa vie , & de sa mort font des prosélites innombrables & les bourreaux des Chrétiens deviennent eux-mêmes Martyrs & les plus éloquens Prédicateurs du Christianisme. Cette divine Religion triomphant de toutes parts , il falloit nécessairement que l'idolâtre périt : toutes les idoles de l'empire Romain furent enfin renversées , & leur chute fut un monument signalé du pouvoir irrésistible du Dieu qui les anéantissoit.

V I.

De la pureté de la morale du Christianisme & des mœurs des premiers Chrétiens.

Si la constance des Martyrs donna de l'éclat à la Religion Chrétienne , elle n'en reçut pas moins de la morale qu'elle enseignoit & des vertus qu'elle faisoit pratiquer. Ceux-mêmes qui croyoient par devoir être obligés de combattre & de persécuter les Adorateurs du CHRIST , rendoient des témoignages authentiques aux exemples de fermeté , de douceur , de patience & de charité qu'ils donnoient à tout l'empire. L'Eglise primitive étoit une société d'amis & de frères. L'opulent étoit sans faste ; l'indigent sans bassesse. Les uns méprisoient les richesses ; les autres se mettoient au dessus de la pauvreté. Les Vierges gardoient la pureté dans un rang éminent ; les femmes la chasteté conjugale. Les maîtres commandoient avec douceur ; les

serviteurs obéissoient avec amour. On respectoit les Paillardises , on honoroit les parens. On aimoit les amis sans intérêt ; on pardonnoit à ses ennemis sans restriction. On avoit de l'affection pour les Concitoyens & de l'humanité pour tout le monde. On accordoit une hospitalité généreuse aux étrangers, on regardoit tous les hommes comme autant de frères , comme autant de créatures du même Dieu, d'enfans du même Père. Ce tableau qui n'est ni fini, ni flatté, n'est-il pas le contraste de la conduite de nos Philosophes modernes ? S'ils veulent que nous croyions à eux , qu'ils fassent des miracles ? Non : qu'ils aient des Martyrs ? non , ce n'est pas encore ce que nous leur demandons , mais qu'ils nous donnent des exemples si touchans , qu'ils nous montrent des vertus si rares & nous nous soumettons à eux.

Le relâchement d'un grand nombre de Chrétiens de nos jours ne prouve point que le Christianisme ne soit plus le sanctuaire des vertus. Il y en a encore un très-grand nombre ; mais elles se cachent au lieu que le vice va la tête levée. Il y a des justes dans tous les états , dans le monde même. Il y en a encore plus dans l'état Ecclésiastique & dans les cloîtres, sur-tout dans ceux où la vie présente n'est comptée pour rien en comparaison de la vie future , & où l'on est plus occupé à être vertueux qu'à le paroître.

V I I.

*Différence entre les grands Hommes qui ont défendu
la Religion Chrétienne & les libertins qui
l'ont combattue.*

S'il y a des Incrédules d'esprit & qui la plupart ne soient point des Incrédules de cœur, qu'ils fassent réflexion à la soumission aveugle que tant de grands Hommes ont eue pour les vérités du Christianisme. „ Quel plaisir (dit la Bruyere, Chap. des esprits-forts) „ d'aimer & d'embrasser „ une Religion que l'on voit crue, soutenue & expliquée „ par de si beaux génies & par de si solides esprits, sur- „ tout lorsque l'on vient à connoître que , pour l'étendue

„ des connoissances, pour la profondeur & la pénétration,
 „ pour l'application des principes, pour la dignité du dis-
 „ cours, pour la beauté de la morale & des sentimens,
 „ il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer
 „ à saint *Augustin* que *Platon* & *Cicéron*. »

Dioclès, Philosophe Païen, voyant un jour *Epicure* entrer dans un temple, s'écria : *Quelle fête ! Quel spectacle pour moi de voir Epicure reconnoître les Dieux & leur rendre hommage !* Tous ceux qui doutent encore de la Religion & même ceux qui en sont convaincus, ne pourroient-ils pas dire, quoique dans un sens différent, à l'égard de la comparaison, *quel spectacle ! Quel exemple, quelle autorité pour nous de voir tant de grands Hommes & reconnus pour tels dans tous les siècles, professer si hautement la Religion Chrétienne, en défendre la vérité, consacrer leurs talens & leurs plumes pour la soutenir, & vivre conformément aux préceptes qu'elle enseigne !*

Qu'on jette à présent les yeux sur les Docteurs de l'impieété. On verra qu'elle n'a été soutenue que par des *Stoïciens entêtés*, par des *Javans enflés de leur science*, par des gens du monde qui ne connoissent que leur vaine raison, par des *plaisans qui prennent de bons mots pour des argumens*, par quelques *théologiens enfin* qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies. C'est l'avoué que la force de la vérité a arraché à M. de V. dans des lettres adressées à M. le Prince de * & publiées en 1767.

V I I I.

De l'impression que les preuves de la Religion doivent faire sur un bon esprit.

„ Si ma Religion étoit fausse, dit la *Bruyere*, je l'avoue,
 „ voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imagi-
 „ ner, il étoit inévitable de n'y être pas pris. Quelle
 „ majesté ! Quel éclat de mystères ! Quelle suite & quel
 „ enchainement de toute la Doctrine ! Quelle raison émi-
 „ nente ! Quelle candeur ! Quelle innocence de mœurs !
 „ Quelle force invincible & accablante de témoignages ren-

„ dus successivement & pendant trois siècles entiers par
 „ des millions de personnes les plus sages, les plus modé-
 „ rées qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment
 „ d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers,
 „ contre la vue de la mort & du dernier supplice! Prenez
 „ l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du
 „ monde, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les
 „ temps? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer
 „ pour me séduire? Par où échapper? Où aller? Je ne dis
 „ pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose
 „ qui en approche. S'il faut périr c'est par-là que je veux
 „ périr, il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder
 „ avec une tromperie si précieuse & si entière: mais je l'ai
 „ approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené
 „ & entraîné dans ma Religion. »

Ajoutons une réflexion du même Auteur, la plus sensée
 qui fut jamais. » La Religion est vraie ou elle est fautive ;
 „ si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut ,
 „ soixante années perdues pour l'homme de bien , pour le
 „ Chartreux ou le solitaire , ils ne courent pas un autre
 „ risque: mais si elle est fondée sur la vérité même , c'est
 „ alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux.
 „ L'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'ima-
 „ gination ; la pensée est trop foible pour les concevoir &
 „ les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes , en
 „ supposant même dans le monde moins de certitude qu'il
 „ ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion , il
 „ n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la
 „ vertu. »

I X.

*Quelle distinction il faut faire en combattant les
 Auteurs Impies ?*

Il y a deux espèces d'Incrédules. Les uns cherchant tran-
 quillement la vérité, tâchent de la trouver, & s'ils s'éga-
 rent, c'est malgré eux. Un travers d'esprit les mène au pré-
 cipice. Il y a d'autres Incrédules qui, entraînés par la corrup-

tion de leur cœur & par la vivacité d'une imagination fougueuse qui cherche à se satisfaire aux dépens du sacré & du profane, n'embrassent le parti de l'impiété que pour satisfaire leurs plaisirs ou leur malice. Incapables de garder le moindre ménagement, ils insultent avec audace tout ce que les hommes respectent. Il faut traiter avec modération les Incrédules du premier genre & avec une vigueur courageuse ceux du second, sur-tout si leurs ouvrages ont été flétris par l'autorité publique & leurs Auteurs punis avec éclat. C'est ce principe qui nous a dirigés. Nous savons qu'il y a quelques Philosophes célèbres de ce siècle, qui sont accusés de mal penser sur la Religion ; mais l'erreur étant enveloppée avec finesse dans leurs écrits & ces écrits n'ayant pas été condamnés, nous n'avons pas dû leur donner une place dans ce Dictionnaire, de peur de nuire à la Religion en citant des noms qui ne sont pas entièrement reconnus pour irréligieux. Cette excuse doit nous faire trouver grace devant quelques Lecteurs qui auroient voulu trouver dans notre Ouvrage les **, les ** &c. Ils doivent d'autant plus facilement nous pardonner notre réserve, que nous n'en avons pas usé à l'égard d'aucun des Ecrivains dont les livres ont été brûlés par la main du bourreau. Ainsi l'on trouvera ici les Auteurs des *pensées Philosophiques*, reproduites sous le titre d'*étrennes aux esprits-forts* ; du livre de *l'esprit* ; du *Dictionnaire Philosophique* ; de la *Philosophie du bon sens*. &c. &c. La raison en est qu'aucun de ces Ecrivains n'est en droit de se plaindre de nous. Un homme diffamé par la justice seroit mal reçu à déclamer contre celui qui n'a fait que citer l'arrêt qui le proscriit. C'est un criminel qui, étant sous le glaive des loix, n'est pas en droit de se recrier contre celui qui constate son crime. D'ailleurs la plupart de ces impies ont reçu de nous les éloges qu'ils méritaient comme beaux esprits, & nous ne nous sommes expliqués avec énergie que contre ceux qui, ayant manqué à toutes les règles de l'honnêteté publique, ne sauroient plus les réclamer en leur faveur.

X.

De la soumission qu'on doit à l'Eglise.

Une Religion étant démontrée vraie , contre les téméraires qui l'ont attaquée, quelle sera la règle de la foi qu'elle exige de nous ? à quel tribunal s'en rapportera-t-on ? à l'Eglise. Hors d'elle il n'y a que trouble & confusion. Tâchons de nous pénétrer des sentimens du grand *Fenelon* pour cette mère tendre & sensible. „ O Eglise Romaine, s'écrie, „ t-il dans les mouvemens d'une juste douleur, ô Cité „ sainte, ô chère & commune patrie de tous les vrais „ Chrétiens ! il n'y a en JESUS-CHRIST ni Grec, ni Scythe, „ ni Barbare, ni Juif, ni Gentil. Tout fait un seul peuple „ dans votre sein; tous sont concitoyens de Rome, & tout „ Catholique est Romain.... Mais d'où vient que tant d'énfans dénaturés méconnoissent aujourd'hui leur mère, „ s'élèvent contre elle & la regardent comme une marâtre ? „ D'où vient que son autorité leur donne tant de vains ombrages ?..... O Eglise d'où Pierre confirmera à jamais ses „ frères, que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous „ oublie jamais; que ma langue se sèche en mon palais & „ qu'elle devienne immobile si vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le principal objet de ma joie & de „ mes cantiques. » Ainsi parloit assez peu de temps avant la mort un Prélat dont le nom sera toujours l'ornement des fastes de l'Eglise. Apprenons-nous à nos Lecteurs que ce grand Homme vient d'être déprisé dans une brochure nouvelle, intitulée l'A. B. C. qu'on nous donne comme traduite de l'Anglois, mais qui est incontestablement de cet Auteur infatigable, dont les ouvrages sont la satire de Dieu & des hommes, des vivans & des morts, & qui semblable aux filoux qui se déguisent pour commettre leurs larcins, prend tantôt le nom d'un Russe, tantôt celui d'un Quakre, ici celui d'un Juif, là celui d'un Espagnol, & qui sous ces différens travestissemens est toujours lui-même, le *Zoile* de la vertu & des talens.

X I.

¶ *Résumé des erreurs de l'Auteur du Dictionnaire*
Philosophique.

Après avoir vu ce qui résulte du *Dictionnaire Anti-Philosophique*, voyons ce qui résulteroit de l'Ouvrage qu'on y réfute & qu'on a si improprement intitulé *Philosophique*. On y dévoile ouvertement ce qui est répandu plus insidieusement dans les autres écrits du même Auteur. Voici le précis de sa Doctrine, tel qu'on le trouve dans les erreurs de V. ; livre où l'on n'a rien exagéré.

I. » Y a-t-il un Dieu Créateur ? Ce qui est certain, c'est
 » que tous les anciens Philosophes ont enseigné l'éternité
 » du monde ; c'est que toute l'antiquité a cru la matière
 » éternelle. L'argument de la succession des êtres ne prouve
 » rien pour la Création ; car les athées soutiennent qu'il n'y
 » a point de génération, qu'il n'y a point d'êtres produits,
 » qu'il n'y a pas plusieurs substances. »

II. » Les plus grands hommes, les oracles de l'humanité
 » entière, ne sont point de l'avis de saint *Athanase*
 » sur la Trinité. Ils vous disent nettement que le Père est
 » plus grand que le Fils. Les Unitaires (ceux qui nient la
 » Divinité de JÉSUS-CHRIST) raisonnent plus géométriquement
 » que les Catholiques. »

III. » Les Ecritures des Chrétiens sont l'ouvrage de la
 » nation la plus ignorante & la plus méprisable qui fut
 » jamais. Ces livres sont remplis d'absurdités, de faussetés,
 » de traits qui ne prouvent que l'ignorance. »

IV. » La chute d'*Adam*, sa punition, le péché originel ;
 » ne sont que des fables dignes de mépris. »

V. » Toute la Religion consiste à connoître un Dieu
 » & à être juste ; le reste est arbitraire. »

VI. » Le Déisme est la Religion du bon sens, la Religion
 » des Philosophes & des Sages. »

VII. » Le Déisme est une Religion répandue dans toutes
 » les Religions : c'est un métal qui s'allie avec tous les
 » autres & dont les veines s'étendent sous terre ; le secret
 » n'est que dans les mains des adeptes. »

VIII. » On peut abjurer le Christianisme ; devenir le
 » scandale de l'Eglise, sans s'écarter de la raison, ni de
 » la loi naturelle. »

IX. » Le préjugé nous représente Dieu comme injuste,
 » emporté, jaloux, séducteur & barbare : idée absurde.
 » Dieu ne se plaît point à déchirer l'ouvrage de ses mains ;
 » s'il est infini, c'est dans les récompenses, & il ne punit
 » point, par des tourmens affreux & éternels, quelques
 » momens de foiblesse & quelques plaisirs passagers. »

X. » Comme le Créateur conduit la matière par le mou-
 » vement, ainsi il conduit les hommes par le plaisir ; les
 » hommes n'ont point d'autre moteur ; c'est par la voix du
 » plaisir que Dieu nous appelle. »

XI. » Il n'est pas démontré que la matière ne puisse
 » pas penser. Tous les anciens Philosophes ont cru l'âme
 » corporelle ; plusieurs des Pères de l'Eglise l'ont cru de
 » même. Il faut donc mettre la spiritualité de l'âme au rang
 » des choses problématiques ; au reste, ce point n'influe
 » en rien sur la société civile, & l'on peut être matéria-
 » liste & en même-temps très-vertueux. »

XII. » Les Martyrs dont les Chrétiens se font tant
 » d'honneur n'ont guère été que des hommes factieux,
 » des emportés, des rebelles, des fanatiques ; le nombre
 » en est petit, & d'ailleurs les fausses Religions ont eu
 » aussi les leurs. »

XIII. » Ce n'est pas au sang de ses Martyrs que le
 » Christianisme doit ses grands progrès ; c'est aux violences
 » de *Constantin*, aux barbaries de *Charlemagne*, &c. »

XIV. » Les prières, les sacrifices, les offrandes reli-
 » gieuses, ne sont que d'adroites inventions des Prêtres
 » avides, pour leurrer & dépouiller un peuple d'imbé-
 » cilles. »

XV. » Le Clergé n'est qu'un amas d'hommes vicieux,
 » inutiles, à charge à l'Etat, pour la réformation duquel
 » on devroit suivre les exemples qu'ont donnés l'Angle-
 » terre & le Nord au sixième siècle. »

XVI. » Le célibat de Religion ne doit son origine qu'à
 » la fainéantise : c'est une perte pour l'Etat, une charge
 » pour les peuples, un scandale pour la société. »

XVII. » Rien de plus mal imaginé que les Conciles ,
 » qui ne sont que des cabales de Prêtres pour décider sur
 » des mots. »

XVIII. » Rien de plus sage que la conduite des Païens ;
 » qui laissoient à chacun la liberté de penser , de croire &
 » de parler comme il vouloit. »

XIX. » Le plus cruel ennemi de la société , c'est l'in-
 » tolérance ; c'est elle qui a fait couler des rivières de sang
 » depuis *Constantin* , qui a allumé les bûchers , excité les
 » fureurs des persécutions , rempli l'univers d'assassinats ,
 » de meurtres , de perfidies , &c. »

XX. » L'intolérance est le vice & le péché des Prêtres &
 » des Théologiens. »

XXI. » Les Prêtres & les Théologiens sont des âmes
 » gonflées de vices & d'orgueil , à proportion qu'elles
 » sont vuides de vérités ; ils voudroient troubler toute la
 » terre pour un sophisme , & intéresser tous les Rois à
 » venger par le fer & par le feu , un argument in *Baralipion*. »

La morale qui découle de ces beaux principes se con-
 çoit aisément. Le meurtre & le vol sont les deux seuls
 crimes que la Philosophie peut défendre ; tout le reste est
 permis. C'est à entasser de telles horreurs dans cinquante
 brochures & sous cent formes différentes que M. de V. a
 consumé cinquante années , toujours avide de gloire & in-
 quiet de la gloire des autres ; se fuyant sans cesse & se
 retrouvant toujours ; ennemi de presque tous les gens de
 lettres & encore plus ennemi de lui-même ; obligé de chan-
 ger à tout moment de domicile ; ne trouvant la tranqui-
 lité , ni à Paris , ni à Cirei , ni à Nancy , ni en Angleterre ,
 ni en Hollande , ni en Prusse , ni à Geneve ; n'échappant
 à la poursuite de la justice que par des désaveux dictés par
 la lâcheté ; & couronnant une vie turbulente par une vieil-
 lesse inquiète. C'est pourtant cet homme qui a fait tant de
 prosélites , non parmi les gens sensés , mais parmi une jeu-
 nesse frivole & débauchée ; car M. de V. a beau exagérer
 la qualité des coupables , pour diminuer l'iniquité , nous
 ne connoissons aucune personne d'un âge mur que ses écrits
 aient séduit & pu séduire. Un des plus forts argumens en
 faveur de la Religion , seroit la liste des partisans de l'irré-
 ligion.

P L A N

De Preuves de la Religion.

JE trouve du plaisir & de la douceur dans le monde. Chacun en est la preuve soi-même.

J'y trouve aussi l'idée de Juste & de l'Injuste. Toutes les sociétés roulent sur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait : c'est agir en honnête homme ; c'est agir en frippon.

Nous ne nous donnons point le plaisir ni la douleur : nous ne nous sommes point donné non plus l'idée du Juste & de l'Injuste.

Or l'idée du Juste & de l'Injuste suppose nécessairement une loi, & en même-temps une liberté.

Une loi ; parce qu'il ne sauroit y avoir de justice ou d'injustice qu'autant que l'on suit, ou que l'on viole quelque règle.

Une liberté ; parce que ce qui est nécessaire est sans choix, & que le Juste & l'Injuste supposent un choix à faire.

On ne sauroit louer ni blâmer la pierre de tomber, ni la flamme de s'élever.

Une loi suppose nécessairement un Législateur, & la liberté entraîne nécessairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaison naturelle avec la douleur & le plaisir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme, en supposant qu'il eût à distribuer le plaisir & la douleur, s'il n'appliqueroit pas le plaisir aux Justes & la douleur aux Injustes ? & toujours à proportion les plus grands plaisirs aux plus Justes, & les plus grandes douleurs aux plus Injustes.

Telle est sans contredit l'idée de la Justice distributive, imprimée dans tous les esprits.

Il faut donc conclure que c'est-là la conduite du Législateur, autrement nous ne le regarderions que comme un

Tyran insensé qui puniroit ceux qui lui obéissent pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée, & à s'y conformer, dans l'espérance du bonheur, comme il doit éviter de l'enfreindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite, l'homme devoit être fidèle à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur, & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumière & sa Loi. Voilà l'état de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester davantage à l'homme, & lui donner une *Loi écrite* comme le déploiement & la perfection des premières. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit, pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit, en nous révélant ses volontés. Il change à son gré les Loix de la nature, pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle, & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai, & qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire seulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raison m'obligent alors de m'en éclaircir, s'il y en a quelques moyens, & il y en a.

Les faits se prouvent de deux manières ; ou en frappant les sens de ceux qui en sont témoins, ou par la force des témoignages qui les attestent.

Cette force des témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des sens-mêmes.

Mais, dit-on, ces faits sont surnaturels, & par-là moins croyables. Ils sont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en est pas ainsi. Les faits surnaturels n'ont pour Juges que les sens sont aussi-bien que les faits naturels ; & les sens sont aussi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a passé la Mer à travers ses flots divisés, est aussi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou surnaturels se prouvent également par la force des témoignages. Il faut raisonner là-dessus de la distance des temps comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome,

Les Habitans de Rome en sont assurés par leurs sens. Il l'ont entendu proclamer; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordept. J'en suis aussi persuadé que si je l'avois vu.

Il en est de même de la distance des temps. César est assassiné à Rome en plein Sénat; les Romains l'ont vu: mais toute l'Histoire dépose cet événement sans aucune contradiction. Le fait est arrivé jusqu'à nous d'Histoires en Histoires. Nulle raison d'en recuser aucune. Je suis encore convaincu du fait comme si je l'avois vu.

Voilà l'état de la Religion. Elle est arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Testament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir si depuis *Moyse* les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. JESUS-CHRIST vient établir la Loi de grace. Il prouve sa doctrine par ses miracles; il les consume par sa Résurrection; la Résurrection est prouvée par le témoignage de ses Apôtres, qui l'ont vu, qui ont conversé avec lui, & en présence de qui il est monté au Ciel. Ils ont tous versé leur sang pour soutenir, non une spéculation où l'esprit est sujet à s'égarer, mais un fait sur lequel leurs sens n'ont pu se tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Résurrection de JESUS-CHRIST au premier établissement de l'Eglise. St. *Paul* écrit des Lettres à plusieurs Assemblées de Fidèles déjà fondées. La date de ses Epîtres est incontestable. Rien ne se dément. Les miracles se perpétuent, la conversion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin sans interruption, sans interruption la lumière arrive jusqu'à nous.

Quel embarras reste-t-il encore? Plusieurs sectes se partagent sur la doctrine, & crient toutes, *Je suis l'Eglise*: Mais peut-on s'y méprendre? JESUS-CHRIST a dit aux

Apôtres ; allez , prêchez , qui vous écoute ; m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la conformation des siècles. Cherchions-nous cette autorité divine dans des Sectes qui se sont séparées du tronc ; ou dans la succession immédiate du ministère Apostolique ?

Pourroit-on balancer ? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur séparation , je n'ai plus de règle. Mon discernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes , autant de Dogmes : mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs , successeurs des Apôtres , je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

Dans le tremblement , puisque celui qui me donne ici des douleurs passagères pour m'éprouver , peut me fixer dans un état malheureux , si je viole ses Loix.

Dans l'espérance , puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente , peut me fixer dans un état heureux , si je suis fidèle à sa grace.

Je suis parti de principes certains ; & toutes ces conséquences ont la même certitude , si elles en sont bien tirées ; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde , la Religion Chrétienne fut seulement le mieux prouvée , pour obliger l'homme en conscience à la suivre , parce qu'il y a un mépris évident de la vérité , à ne point préférer ce qui en a le caractère à ce qui ne l'a pas.

En un mot , c'est une discussion historique que l'Etude de la Religion ; & si les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions nécessaires pour certifier un fait , on n'est plus reçu à la combattre par des objections philosophiques ; on n'auroit pas opposé ces objections aux miracles , si on en avoit été témoin ; il ne faut pas non plus les opposer aux témoignages des miracles , s'ils sont incontestables.



A R R Ê T

*'Du Parlement de Paris , qui condamne les jeunes
Criminels d'Abbeville.*

VU par la Cour, la Grand'Chambre assemblée, le Procès criminel fait par Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Ponthieu à Abbeville, à la requête du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siège, Demandeur & Accusateur, contre Jean-François Lefebvre, Chevalier Sieur de la Barre, & Charles-François-Marcel Moïsnel, défendeurs & accusés, Prisonniers ès prisons de la Conciergerie du Palais à Paris; & encore contre Gaillard d'Estalonde, Jean-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaïsniel de Saveuse, aussi défendeurs & accusés, absens & contumax; lesdits Jean-François Lefebvre, Chevalier de la Barre, & Charles-François-Marcel Moïsnel, appellans de la Sentence contr'eux rendue sur ledit Procès le 28 Février 1766, par laquelle la contumace auroit été déclarée valablement instruite contre Gaillard d'Estalonde, accusé & contumax, & en adjugeant le profit d'icelle, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, passé le jour de la Fête-Dieu dernière, à vingt-cinq pas du St. Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, sans ôter son chapeau; d'avoir voulu acheter au sieur Beauvarlet un Crucifix de plâtre qui étoit dans sa chambre, & d'avoir dit que c'étoit pour le briser & fouler aux pieds; d'avoir proféré les blasphèmes énormes & exécrables contre Dieu, mentionnés au Procès; d'avoir chanté publiquement & différentes fois deux chansons impies & remplies de blasphèmes les plus énormes, les plus abominables & exécrables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge, les Saints & Saintes mentionnés au Procès; d'avoir enfin un des jours de l'été dernier, donné des coups de canne au Crucifix qui étoit alors placé sur le Pont neuf de ladite Ville;

Ville ; pour réparation de quoi condamné à faire amende-honorable devant le Crucifix placé sur ledit Pont , & devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfran de ladite Ville , où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice , dans un Tombereau , & là , étant à genoux , nue tête & nuds pieds , ayant la corde au col , écriteaux devant & derrière , portant ces mots : *Impie , Blasphémateur & Sacrilège exécrationnable & abominable* , & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres , dire & déclarer à haute & intelligible voix , *que méchamment & par impiété , il a passé de propos délibéré devant le St. Sacrement sans ôter son chapeau , & sans se mettre à genoux ; a proféré les blasphèmes contre Dieu mentionnés au Procès ; a chanté les deux chansons remplies de blasphèmes execrables & abominables , contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge , les Saints & les Saintes mentionnés au Procès , & a donné des coups de canne sur le Crucifix qui étoit placé sur le Pont neuf de ladite Ville : dont il se repent , demande pardon à Dieu , au Roi & à la Justice ; & audit dernier lieu avoir la langue coupée , & le poing coupé sur un poteau qui sera planté devant ladite porte de ladite Eglise ; ce fait , conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville , pour y être attaché avec une chaîne de fer à un poteau qui y sera à cet effet planté , & brûlé vif , son corps réduit en cendres , & icelles jettées au vent ; tous ses biens acquis & confisqués au profit du Roi , ou à qui il appartiendrait , sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi , au cas que confiscation n'eût lieu à son profit ; & seroit ladite Sentence , en ce qui regardoit ledit Gaillard d'Estalonde , accusé , contumax , exécutée par effigie en un tableau qui seroit attaché par l'Exécuteur de la Haute-Justice , à un poteau qui seroit à cet effet planté sur ladite Place : en ce qui touchoit Jean-François Lefebvre , Chevalier de la Barre , il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré , passé le jour de la Fête-Dieu dernière à vingt-cinq pas du Saint Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de*

ladite Ville, sans ôter son chapeau qu'il avoit sur la tête ; & sans se mettre à genoux ; d'avoir proféré les blasphèmes énormes & exécrables contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge , la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, mentionnés au Procès ; d'avoir chanté les deux chansons impies & remplies de blasphèmes les plus énormes , les plus exécrables & abominables contre Dieu , la sainte Eucharistie , la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès ; d'avoir rendu des marques de respect & d'adoration aux Livres infâmes & impurs qui étoient placés sur une planche dans sa chambre , en faisant des genuflexions , en passant devant , & disant , qu'on devoit faire des genuflexions lorsque l'on passoit devant le Tabernacle ; d'avoir profané le signe de la Croix , en faisant ce signe , en se mettant à genoux & prononçant les termes impurs mentionnés au Procès ; d'avoir profané le Mystère de la consécration du vin , l'ayant tourné en dérision , en prononçant à voix à demi-basse & à différentes reprises , dessus un verre de vin qu'il tenoit à la main , les termes impurs mentionnés au Procès , & bû ensuite le vin ; d'avoir profané les Bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens , en faisant des croix & des bénédictions avec la main sur différentes choses , en prononçant les termes impurs mentionnés au Procès ; d'avoir enfin proposé au nommé Perignot qui servoit la Messe , & étant auprès de lui au bas de l'Autel , de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnés au Procès ; pour réparation de quoi condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfran de ladite Ville d'Abbeville , où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans un Tombereau , & là , étant à genoux , nue tête & nuds pieds , ayant la corde au col , écriteaux devant & derrière , portant ces mots : *Impie , Blasphémateur & Sacrilège exécrationnable & abominable* ; & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres , dire & déclarer à haute & intelligible voix , *que méchamment , & par impiété , il a passé de propos délibéré devant le St. Sacrement , sans ôter son chapeau & sans se mettre à genoux , & proféré*

les blasphèmes contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise mentionnés au Procès; & chanté les deux chansons, remplies de blasphèmes execrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès; & a rendu des marques de respect & d'adoration à des Livres infâmes, & profané le signe de la Croix, le Mystère de la consécration du vin & les bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens, dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à la Justice; & audit lieu avoir la langue coupée; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la Place publique & principal Marché de ladite Ville, pour, sur un échafaud qui y seroit à cet effet dressé, avoir la tête tranchée, & être son corps mort & sa tête jettés au feu dans un bucher ardent, pour y être réduits en cendres, & les cendres jettées au vent; & avant l'exécution seroit ledit Lefebvre de la Barre appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour avoir par sa bouche la vérité d'aucuns faits résultans du Procès & la révélation de ses complices; tous ses biens acquis & confisqués au Roi, ou à qui il appartiendrait, sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiscation n'eût lieu à son profit; auroit été sursis à faire droit sur les accusations intentées contre Charles-François-Marcel Moïssel; & avant d'adjuger le profit de la contumace contre Pierre-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaïssiel de Saveuse, accusés, contumax, il auroit pareillement été sursis à faire droit sur les accusations contr'eux intentées, jusqu'après l'entière exécution de ladite Sentence contre ledit Lefebvre de la Barre, & ordonné que le Requisitoire du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siège, du 7 Octobre dernier, & le Procès-verbal de saisie de Livres faite en la chambre dudit Lefebvre de la Barre, en conséquence de l'Ordonnance étant au bas dudit Requisitoire, demeureroient joints au Procès; ce faisant, que le Dictionnaire Philosophique portatif, faisant partie desdits Livres qui ont été déposés au Greffe de ladite Sénéchaussée, seroit jetté par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans le

même bucher où seroit jetté le corps dudit Lefebvre de la Barre & en même-temps. Ouis & interrogés en la Cour lesdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François-Marcel Moïnel sur leursdites Causes d'appel , cas à eux imposés & faits résultans du Procès. Oui le rapport de M.^e Claude Pellot , Conseiller: Tout considéré.

LA COUR , la Grand'Chambre assemblée, dit qu'il a été bien jugé par le Lieutenant-Criminel d'Abbeville , mal & sans griefs appellé par ledit Lefebvre de la Barre & l'amendera ; ordonne en conséquence que le Dictionnaire Philosophique portatif, qui a été apporté au Greffe Criminel de la Cour , sera , avec les autres livres, rapporté au Greffe Criminel de ladite Sénéchaussée d'Abbeville ; faisant droit sur l'appel interjetté par ledit Charles-François-Marcel Moïnel de la même Sentence , a mis & met l'appellation au néant ; ordonne que ladite Sentence sortira son plein & entier effet à l'égard dudit Charles-François-Marcel Moïnel , le condamne en l'amende ordinaire ; ordonne pareillement que le présent Arrêt sera imprimé , publié & affiché par-tout où besoin sera , notamment en la Ville d'Abbeville : & pour faire mettre le présent Arrêt à exécution , renvoie lesdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François-Marcel Moïnel , Prisonniers , pardevant ledit Lieutenant-Criminel de la Sénéchaussée de Ponthieu à Abbeville. Fait en Parlement , la Grand'Chambre assemblée , le 4 Juin 1766. Collationné , MASSIEU ,

Signé, RICHARD.

F I N.



T A B L E

Des Matières contenues dans le second
Volume.

* LA METTRIE. § I. <i>Idée de son caractère & de son esprit.</i>	Page 3
§ II. <i>Témoignages contre cet Auteur.</i>	5
MINISTRES DE L'ÉGLISE. <i>Leur Apologie.</i>	8
* MIRACLES. § I. <i>Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moïse.</i>	10
§ II. <i>Examen des Miracles de JESUS-CHRIST.</i>	14
§ III. <i>Objections des Incrédules.</i>	17
* MOINES. <i>Leur Apologie.</i>	22
* MONTESQUIEU. <i>Caractère de ses Ouvrages.</i>	25
* MOYSE. § I. <i>Y a-t-il eu un Moïse ?</i>	29
§ II. <i>Examen de la première révélation faite à Moïse.</i>	32
§ III. <i>Examen des faits que Moïse raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.</i>	37
§ IV. <i>Examen de la morale de Moïse ; elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.</i>	40
** MYSTÈRES. <i>Raisons que le P. Bourdaloue donne pour les croire.</i>	44
PAÏENS. <i>Du salut des Païens.</i>	49
PASCAL. <i>Apologie de cet Auteur.</i>	50
PAUL. <i>Réponses à quelques questions de M. de V.</i>	54
* PENTATEUQUE. <i>Nouvelles preuves que ce Livre est de Moïse.</i>	57

* PERSÉCUTION. <i>Doit-on punir les Impies dogmatifans ?</i>	60
** PHARISIENS. <i>Justice des reproches que JESUS-CHRIST leur faisoit.</i>	63
* PHILOSOPHE. <i>Examen du portrait que M. de V. fait du Philosophe.</i>	66
* PIERRE. <i>Examen de cet Article.</i>	68
PIÉTISTES. <i>Apologie de la dévotion.</i>	72
** PLAGIAIRES. <i>Tous les Ecrivains impies le sont.</i>	74
PRADES. <i>Histoire de sa Thèse.</i>	78
PRÉDICATION (<i>Apologie de la</i>) <i>Voyez l'Article BOSSUET.</i>	
** PRESSE. <i>De la liberté de la Presse.</i>	80
* PROPHÉTIES. § I. <i>Notions Préliminaires.</i>	84
§ II. <i>Détail précis des Prophéties générales.</i>	85
§ III. <i>Objections des Incrédules.</i>	87
PROVERBES. <i>Ce Livre est de Salomon.</i>	93
** PSEAUMES. <i>Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale sublime.</i>	94
* PYRRHONISME. <i>Fausseté & impiété de la Doctrine de Bayle & de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique sur le Pyrrhonisme.</i>	97
QUERELLES PHILOSOPHIQUES. <i>Modération des Philosophes prouvée par la dispute de Rousseau avec M. Hume.</i>	101
RAISON. <i>Son usage dans les matières de la Religion.</i>	104
* RELIGIEUX. <i>Les Religieux sont-ils inutiles à la société ?</i>	106
* RELIGIEUSES. <i>Lettre de la Sœur des Anges , Religieuse de l'Annonciade , à M. de V. son Neveu.</i>	110
* RELIGION. § I. <i>Pensées sur la Religion.</i>	113
§ II. <i>Pensées de deux Philosophes (Rousseau & Montesquieu) sur la Religion.</i>	119

TABLE DES MATIÈRES.	255
RÉSURRECTION. <i>Ascension de JESUS-CHRIST ;</i> <i>& exécution de ses promesses.</i>	124
RÉVÉLATION. § I. <i>Nécessité d'une Révélation.</i>	130
§ II. <i>Existence de la Révélation.</i>	132
* ROUSSEAU. <i>Caractère de ses Ouvrages.</i>	133
** SAINT-EVREMONT. <i>Avis sur les Auteurs qui</i> <i>publient des productions scandaleuses sous le nom</i> <i>des autres.</i>	135
SAINT-FOIX. <i>Réflexions de cet Auteur sur la nou-</i> <i>velle Philosophie.</i>	137
SAINTS PÈRES. <i>Injustice des Philosophes moder-</i> <i>nes lorsqu'ils rendent compte des sentimens des</i> <i>Saints Pères.</i>	138
** SALOMON. <i>De la mort d'Adonias ; du Temple</i> <i>de Salomon.</i>	141
SCEPTICISME ; voyez PYRRHONISME.	
SENSATIONS , SONGES ; voyez AME , BÊTES , MATÉRIALISME.	
SERVET. <i>Histoire de sa vie & de sa mort.</i>	145
** SPINOSA. <i>Son monstrueux système.</i>	162
SPIRITUALITÉ DE L'AME. <i>Preuves de cette vérité.</i>	163
** SUICIDE. <i>Raisons qui doivent nous faire respecter</i> <i>nos jours.</i>	165
** THÉÂTRE. <i>Autorités non suspectes qui le condam-</i> <i>nent.</i>	167
** TINDALL. <i>Ses opinions , son caractère.</i>	172
* TOLAND. <i>Notice raisonnée de ses Ouvrages &</i> <i>idée de son caractère.</i>	173
* TOLÉRANCE. § I. <i>Idée des Ecrits de M. de V.</i> <i>sur la Tolérance.</i>	184
§ II. <i>Les Juifs étoient-ils Tolérans ?</i>	186
§ III. <i>La Tolérance étoit-elle établie dans le Pa-</i> <i>ganisme ?</i>	187

- § IV. *Pourquoi les Dèistes sont-ils Tolérans ?* 188
- § V. *De la Tolérance civile & de la révocation de l'Edit de Nantes.* 190
- § VI. *Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la manière dont on les traite en France ?* 192
- TOUSSAINT. *Caractère de l'Auteur & de son Ouvrage des Mœurs.* 193
- ** TRAVERS. *Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un Livre Impie, & qui veut le défendre ?* 196
- TRINITÉ ; *voyez l'article PYRRHONISME.*
- ** TYRANNICIDE. *Doctrines de M. de V. sur ce crime.* 203
- VANINI. § I. *Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle à son sujet.* 208
- § II. *Ses Ouvrages.* 211
- VERTU. *Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ; insuffisance de ceux qu'offre la Philosophie.* 214
- * VOLT. § I. *Idée de sa vie & de ses Ouvrages.* 216
- § II. *Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.* 223
- ** VOOLSTON. *Ses discours contre les Miracles de J. C. & conclusion de ce Dictionnaire.* 228
- * RÉSULTAT des *Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.* 231
- ** PLAN de *preuves de la Religion.* 244
- ARRÊT du *Parlement de Paris, qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.* 248
- N. B. *On a marqué d'une étoile * les articles refondus, & d'une double étoile ** les articles nouveaux.*



